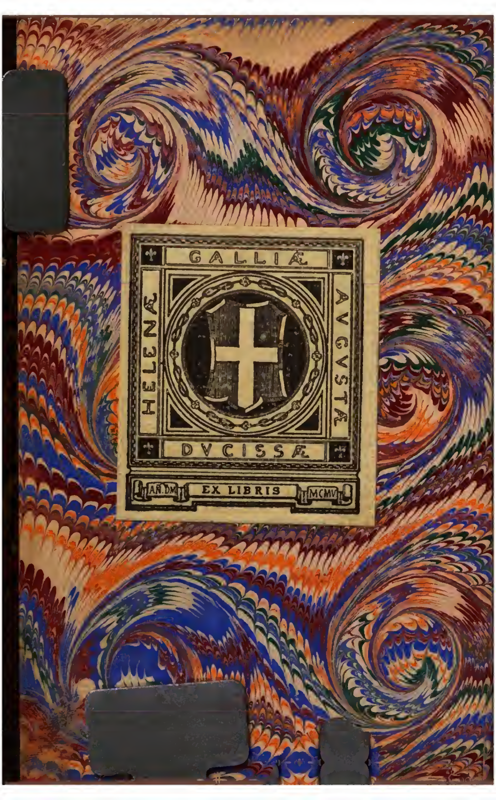



GALLIÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
HELENÆ
AÑ.DM
EX LIBRIS
MCMV





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

XÉNOPHON

CORBEIL, typ. et stér. de CRETE FILS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

XÉNOPHON

TRADUCTIONS

DE DACIER, AUGER, LARCHER, LÉVESQUE
DUMAS, GAIL, ETC.

REVUES ET CORRIGÉES

PAR

ÉMILE PESSONNEAUX

—

TOME SECOND

—



PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DU LOUVRE, 28

—

1873

CYROPÉDIE

OU

ÉDUCATION DE CYRUS

DE 559 A 630 AVANT J.-C.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

J'observais un jour combien de démocraties ont été renversées par des hommes qui préféraient tout autre gouvernement; combien de monarchies et d'oligarchies ont été détruites par des factions populaires; combien d'ambitieux ont été dépouillés de la souveraine puissance qu'ils venaient d'usurper; et combien l'on admire le bonheur et l'habileté de ceux qui ont su s'y maintenir quelque temps. Je considérais ensuite que dans les maisons des particuliers, composées, les unes d'un nombreux domestique, les autres d'un petit nombre de serviteurs, les chefs ne savent pas commander, même à ce petit nombre. Je remarquais, d'un autre côté, que les bœufs, les chevaux se laissent conduire par ceux qui les soignent; qu'en général tous ceux qu'on appelle pasteurs sont justement réputés maîtres des animaux confiés à leur garde. Je voyais que ces animaux leur obéissent plus volontiers que les hommes à ceux qui les gouvernent: car les troupeaux suivent le chemin que leur indique le ber-

ger; ils paissent dans les champs où il les mène, et respectent ceux qu'il leur interdit. Ils le laissent user à son gré du profit qu'ils lui rapportent : jamais on ne vit un troupeau se révolter contre le pasteur, soit en cessant de lui obéir, soit en le privant du produit qu'il leur donne. S'ils sont méchants, c'est pour tout autre que le maître qui les gouverne, et qui vit à leurs dépens; tandis que les hommes ne s'élèvent contre personne avec plus de violence que contre ceux en qui ils aperçoivent le projet de dominer. Je concluais de ces réflexions qu'il n'est pas pour l'homme d'animal plus difficile à gouverner que l'homme.

Mais, quand je considérai que le Perse Cyrus maintint sous ses lois un nombre immense d'hommes, de cités, de nations, alors, contraint de changer d'avis, je reconnus qu'il n'est ni impossible, ni même difficile, avec de l'adresse, de commander à des hommes. En effet, on a vu des peuples éloignés des États de Cyrus de plusieurs journées ou de plusieurs mois de chemin, qui ne l'avaient pas même vu, ou qui désespéraient de le voir, reconnaître volontairement son empire. Aussi a-t-il éclipsé tous les souverains que la naissance ou le droit de conquête a placés sur le trône. Le roi des Scythes, maître d'un peuple nombreux, n'oserait tenter de reculer ses frontières ; il s'estime heureux de pouvoir contenir ses sujets naturels. On doit dire la même chose du roi de Thrace, du roi d'Illyrie, et de plusieurs autres rois; car on sait qu'il existe encore aujourd'hui en Europe des nations autonomes et indépendantes les unes des autres.

Cyrus, voyant l'Asie peuplée de ces nations autonomes, se mit en campagne avec une petite armée de Perses, et, secondé des Mèdes et des Hyrcaniens, il subjugua les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, les Lydiens, les Cariens, les Phéniciens, les Babyloniens. Il assujettit la Bactriane, les Indes, la Cilicie, les Saces, les Paphlagoniens, les Mariandyns, et tant d'autres nations qu'il serait trop long de nommer. Il soumit aussi les Grecs asiatiques ; puis, descendant vers la mer, il conquit l'île de Chypre et l'Égypte. Les peuples qu'il gouvernait n'entendaient point sa langue, ne s'entendaient point entre eux; et néanmoins telle fut la terreur de son nom, dans cette immensité de pays qu'il parcourut, que tout trembla devant lui, nul n'osa rien entreprendre contre lui. Il gagna si bien

l'affection de ses sujets, qu'ils ne désiraient rien tant que de vivre sous sa dépendance. Enfin il soumit tant de provinces, qu'il serait difficile de les parcourir toutes, en partant de la capitale, et en marchant vers le levant ou le couchant, vers le septentrion ou le midi. Pénétré d'admiration pour ce grand homme, j'ai recherché sa naissance, quel a été son caractère, quelle éducation l'a rendu supérieur dans l'art de régner. Je vais essayer de raconter ce que j'en ai ouï dire, et ce que j'en ai pu découvrir par moi-même.

CHAPITRE II.

Le père de Cyrus était, dit-on, Cambyse, roi de Perse. Il descendait de la maison des Perséides, qui rapportent leur origine à Persée. Sa mère, appelée Mandane, était fille d'Astyage, roi des Mèdes. On dit, et les chants des barbares confirment ce fait, que la nature, en douant Cyrus d'une figure agréable, lui avait donné une âme sensible, et un amour si vif de l'étude et de la gloire, que, pour mériter des éloges, il n'y avait point de travaux, point de périls qu'il n'affrontât. Voilà ce que l'on s'accorde à nous raconter de ses qualités physiques et morales.

Il fut élevé suivant les usages des Perses qui s'occupent de l'utilité publique à un moment où l'on ne s'en occupe pas dans les autres États. Ailleurs, on laisse un père élever ses enfants à son gré ; arrivés à un certain âge, ils vivent eux-mêmes comme il leur plaît : on leur défend seulement de dérober, de piller, de forcer les maisons, de maltraiter personne injustement, de commettre un adultère, de désobéir aux magistrats ; et quiconque enfreint la loi dans quelqu'un de ces points est puni. Mais les lois des Perses préviennent le mal, et forment les citoyens de manière qu'ils ne soient jamais capables de bassesse ou de perversité. Voici comment elles y pourvoient :

Le palais du roi et les autres édifices publics sont bâtis dans une grande place qu'on nomme Eleuthéra. On relègue ailleurs les marchands avec leurs marchandises, leurs clameurs et leur grossièreté ; ils troubleraient le bel ordre qui règne dans les exercices. Cette place est divisée en quatre parties : la première est destinée pour les enfants, la seconde

pour les adolescents, la troisième pour les hommes faits, la dernière pour ceux qui ont passé l'âge de porter les armes. La loi veut qu'ils se trouvent, tous les jours, chacun dans leur quartier : les enfants et les hommes faits, dès la pointe du jour ; les anciens, quand ils le peuvent commodément, excepté à certains jours où ils sont obligés de se présenter. Tous les adolescents passent la nuit autour de ces édifices avec leurs armes : on en excepte ceux d'entre eux qui sont mariés : ils ne s'y rendent que d'après un avertissement ; cependant on n'approuve pas leurs fréquentes absences.

Comme la nation des Perses est composée de douze tribus, chacune de ces quatre classes a douze chefs. Les enfants sont gouvernés par douze vieillards élus parmi ceux qu'on croit les plus propres à les bien élever ; les adolescents, par ceux d'entre les hommes faits qui paraissent les plus capables de les former à la vertu ; les hommes faits, par ceux de leur classe à qui l'on suppose le plus de talent pour exciter les autres à obéir aux ordres et aux prescriptions du conseil suprême ; les anciens eux-mêmes, de peur qu'ils ne manquent aux obligations que la loi leur impose, ont des surveillants choisis dans leur classe. Mais, afin de rendre plus sensibles les soins qu'ils prennent pour former d'excellents citoyens, je vais exposer en détail ce que les lois exigent de chacune des classes.

Les enfants se rendent aux écoles pour apprendre la justice ; ils disent qu'ils vont à ce genre d'étude, comme on va chez nous s'instruire dans les lettres. Leurs gouverneurs sont occupés, la plus grande partie du jour, à juger leurs différends : car il s'en élève entre eux comme parmi les hommes faits ; ils s'accusent de larcin, de rapine, de violence, de tromperie, d'injures et de tous autres délits semblables. Une peine est prononcée, tant contre les coupables convaincus que contre ceux qui accusent injustement. On connaît surtout d'un crime, source de toutes les haines parmi les hommes, et contre lequel il n'est point d'action en justice, l'ingratitude. Si l'on découvre qu'un enfant qui a reçu un bon office n'est point reconnaissant quand il le peut, on le punit rigoureusement ; parce qu'on pense que les ingrats négligent les dieux, leurs parents, leur patrie, leurs amis. L'impudence, compagne inséparable de l'ingratitude, conduit effectivement à tous les vices.

On enseigne encore la tempérance aux enfants : ils ont un grand encouragement à la pratique de cette vertu, dans l'exemple des anciens qu'ils voient vivre eux-mêmes dans la tempérance. L'obéissance aux magistrats est encore un des objets de leur éducation : la soumission entière des vieillards aux ordres de leurs chefs contribue beaucoup à y soumettre les enfants. Ils apprennent de même à supporter la faim et la soif, en voyant que les vieillards ne sortent, pour leurs repas, qu'avec la permission de leurs surveillants, et en prenant leur nourriture, non auprès de leur mère, mais chez leur maître, et aux heures que les gouverneurs prescrivent : chacun d'eux apporte du pain pour toute nourriture, du cresson pour tout assaisonnement, une tasse pour puiser de l'eau à la rivière, lorsqu'ils ont soif. Ils apprennent encore à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Tels sont les exercices des enfants, depuis leur naissance jusqu'à seize ou dix-sept ans ; ils entrent ensuite dans la classe des adolescents : alors voici quel est leur régime.

Durant dix années, à dater de leur sortie de l'enfance, on leur fait passer les nuits, comme on vient de le dire, autour des édifices publics, autant pour la sûreté de la ville que pour s'assurer de leur sagesse : car cet âge surtout a besoin d'être surveillé. Le jour, ils sont aux ordres des magistrats, pour ce qui peut intéresser la république ; et, s'il est nécessaire, ils se tiennent tous dans leur quartier. Mais lorsque le roi sort pour la chasse, ce qui arrive plusieurs fois par mois, il prend avec lui la moitié de ces jeunes gens : chacun d'eux doit porter un arc, un carquois plein de flèches, une épée avec le fourreau, ou une hache, un bouclier d'osier et deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour s'en servir à la main, dans l'occasion. Si les Perses font de la chasse un exercice public où le roi marche à la tête de sa troupe comme pour une expédition militaire, où il agit lui-même et veut que les autres agissent, c'est qu'ils la regardent comme un véritable apprentissage de la guerre. En effet, la chasse accoutume à se lever matin, à supporter le froid, le chaud ; elle endurcit à la fatigue des courses et des voyages. D'ailleurs on emploie nécessairement contre les animaux que l'on rencontre l'arc et le javelot. Souvent même elle aiguise le courage ; car si une bête vigoureuse s'avance impétueusement contre le chasseur, il faut qu'il sache, à la

fois, et la frapper à son approche, et se garantir de ses attaques; en sorte qu'il n'est rien de ce qui appartient à la guerre qu'on ne retrouve dans la chasse.

Quand ils partent, ils emportent leur dîner, qui est le même que celui des enfants, mais naturellement plus copieux. Tant que la chasse dure, ils ne mangent point : s'il arrive que l'animal les force à la prolonger, ou qu'ils la prolongent pour leur plaisir, ils soupent de leur dîner, et chassent de nouveau jusqu'au souper. Ils comptent ces deux journées pour une, parce qu'ils n'ont fait qu'un repas. On les accoutume à ce genre de vie, afin qu'il ne leur paraisse pas nouveau lorsque la guerre leur en fera une nécessité. Ces jeunes gens n'ont d'autre nourriture accessoire que le butin fait à la chasse; autrement ils sont réduits au cresson. Si l'on pense qu'alors ils mangent sans appétit le pain et le cresson, et qu'ils boivent l'eau avec répugnance, que l'on se rappelle comme on savoure le pain le plus grossier lorsqu'on a faim, avec quelle volupté on boit de l'eau pure quand on a soif.

Les tribus de jeunes gens qui restent à la ville s'occupent de ce qu'ils ont appris durant les premières années, à tirer de l'arc, à lancer le javelot; et tous s'y livrent avec une égale émulation. Ces exercices se font quelquefois en public : alors on propose des prix aux vainqueurs. Si l'une des tribus se distingue par un plus grand nombre de sujets courageux, adroits, obéissants, les citoyens louent et honorent non-seulement leur gouverneur actuel, mais celui qui les a élevés dans l'enfance. Au reste, ces jeunes gens sont employés par les magistrats, soit à la garde des endroits qu'il faut surveiller, soit à la recherche des malfaiteurs et à la poursuite des brigands, soit enfin à des entreprises qui demandent vigueur et célérité. Telle est l'éducation des adolescents. Après dix années ainsi employées, ils entrent dans la classe des hommes faits, où ils demeurent vingt-cinq ans, de la manière que je vais dire.

D'abord ils se tiennent toujours prêts, comme les adolescents, à l'ordre des magistrats, lorsque le service de la république exige des gens dont l'âge ait mûri l'esprit et n'ait pas encore affaibli le corps. S'il s'agit d'aller à la guerre, ceux qu'on a soumis aux degrés d'éducation dont j'ai parlé ne portent ni arc ni javelot; ils n'ont que des armes à combattre

de près, une cuirasse sur la poitrine, une épée ou une hache à la main droite, au bras gauche, un bouclier semblable à celui avec lequel on peint aujourd'hui les Perses. C'est de cet ordre que l'on tire tous les magistrats, excepté ceux qui président à l'éducation des enfants. Au bout de vingt-cinq ans, lorsqu'ils en ont cinquante accomplis, ils passent dans la classe de ceux qu'on nomme anciens, et qui le sont réellement. Ceux-ci ne vont point à la guerre, hors de leur patrie; ils restent, pour juger toutes les affaires publiques et privées. Ils prononcent les arrêts de mort, et nomment à tous les emplois. Lorsqu'un adolescent ou un homme fait a violé quelque loi, il est dénoncé par le chef de sa tribu, ou par tout autre : les vieillards entendent l'accusation et dégradent l'accusé; flétrissure qui le rend infâme pour le reste de sa vie.

Afin de donner une idée plus claire du gouvernement des Perses, je remonterai un peu plus haut : ce que j'en ai déjà dit me dispense d'un long détail. On compte dans la Perse environ cent vingt mille hommes. Aucun d'eux n'est exclu par la loi des charges ni des honneurs : tous peuvent envoyer leurs enfants aux écoles publiques de justice; cependant il n'y a que les citoyens en état de nourrir les leurs sans travail qui les y envoient; les autres les gardent chez eux. Les enfants instruits dans ces écoles communes peuvent seuls passer dans la classe des adolescents; quiconque n'a pas reçu la première éducation en est exclu. Les adolescents qui ont fourni leur carrière complète peuvent prendre place parmi les hommes faits, et être promus comme eux aux magistratures, aux dignités. Mais ceux qui n'ont point passé par les deux premières classes n'entrent point dans la troisième ; la classe des hommes faits, quand on y a vécu sans reproche, conduit à celle des anciens ; celle-ci se trouve ainsi composée de personnages qui ont parcouru tous les degrés de la vertu.

Telle est la forme du gouvernement par laquelle les Perses croient parvenir à se rendre meilleurs. Ils conservent encore aujourd'hui des usages qui attestent et leur extrême frugalité et leur habitude de digérer par l'exercice. Il est malhonnête encore aujourd'hui parmi eux de cracher, de se moucher, de laisser échapper des vents; il n'est pas moins indécent de s'écarter pour satisfaire des besoins pressants. Or, sans une extrême sobriété, sans la pratique des

exercices qui consument les humeurs ou en détournent le cours, leur serait-il possible d'observer ces bienséances ?

CHAPITRE III.

Voilà ce que j'avais à dire des Perses en général ; parlons à présent de Cyrus qui est l'objet de cet écrit : racontons ses actions, remontons à son enfance. Cyrus fut élevé, jusqu'à l'âge de douze ans et un peu plus, suivant ces coutumes. Il l'emportait sur tous ceux de son âge, soit par sa facilité à saisir ce qu'on enseignait, soit par son courage et son adresse à exécuter ce qu'il entreprenait. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge que je viens de dire, Astyage invita Mandane à se rendre auprès de lui avec son fils, qu'il désirait voir, sur ce qu'il avait ouï dire de sa beauté et de ses qualités. Mandane arriva auprès de son père, accompagnée de Cyrus. Dès l'abord, à peine ce jeune prince, naturellement caressant, reconnaît-il qu'Astyage est père de Mandane, qu'il l'embrasse avec cet air familier d'un ancien camarade ou d'un ancien ami. Voyant ensuite qu'Astyage avait les yeux peints, le visage fardé et une chevelure artificielle (c'est la mode en Médie, ainsi que de porter des robes et des manteaux de pourpre, des colliers et des bracelets; au lieu que les Perses, encore aujourd'hui, quand ils ne sortent point de chez eux, sont aussi simples dans leurs habits que sobres dans leurs repas) ; voyant, dis-je, la parure du prince, et le regardant avec attention : « Oh ! ma mère, que mon aïeul est beau ! — Lequel, reprit la reine, trouves-tu le plus beau, de Cambyse ou d'Astyage ? — Mon père est le plus beau des Perses, et mon aïeul le plus beau des Mèdes que j'ai vus sur la route et à la cour. » Astyage, l'embrassant à son tour, le fit revêtir d'une robe magnifique et parer de colliers et de bracelets ; depuis ce moment, il ne sortait plus sans être accompagné de son petit-fils, monté comme lui sur un petit cheval dont le mors était d'or. Cyrus enfant, et ami de l'éclat, flatté d'ailleurs des distinctions, prenait grand plaisir à la belle robe. Sa joie était extrême d'apprendre à monter à cheval : car il est rare de voir des chevaux en Perse, à cause de la difficulté de les élever et de s'en servir dans un pays de montagnes.

Astyage soupait un jour avec sa fille et Cyrus qu'il voulait disposer par la bonne chère à moins regretter la Perse ; sa table était couverte de sauces, de ragoûts et de mets de toute espèce : « Grand-père, s'écria Cyrus, que tu as de peine, si tu es obligé de porter la main à chacun de ces plats, et de goûter de tous ces mets ! — Eh quoi ! ce souper ne te semble-t-il pas meilleur que ceux de la Perse ? — Non ; nous avons en Perse une voie plus simple et plus courte pour apaiser la faim : il ne nous faut que du pain et de la viande sans apprêt ; au lieu que vous, qui tendez au même but, vous vous égarez çà et là, et vous n'y arrivez qu'avec peine, même longtemps après nous. — Mais, mon fils, nous ne sommes pas fâchés de nous égarer ainsi : tu connaîtras ce plaisir quand tu auras goûté de nos mets. — Cependant, répliqua Cyrus, je vois que tu en es toi-même dégoûté. — A quoi le vois-tu ? — C'est que j'ai remarqué que quand tu as touché à ces ragoûts, tu essuies promptement tes mains avec une serviette, comme si tu étais fâché de les avoir pleines de sauces ; ce que tu ne fais pas quand tu n'as pris que du pain. — Eh bien ! mon fils, use, si tu l'aimes mieux, de viandes sans apprêt, afin de retourner vigoureux dans ton pays. »

En même temps il fit servir devant lui un grand nombre de plats, tant de venaison que d'autres viandes. Alors Cyrus lui dit : « Toutes ces viandes, grand-père, me les donnes-tu ? puis-je en faire ce que je voudrai ? — Oui, mon fils, oui, je te les donne. » Sur cette réponse, Cyrus prit les mets qu'il distribua aux officiers de son grand-père, en disant à l'un : « Je te fais ce présent, parce que tu me montres avec affection à monter à cheval ; à un autre, parce que tu m'as donné un javelot, et je l'ai encore ; à un troisième, parce que tu sers fidèlement mon grand-père ; à un quatrième, parce que tu révères ma mère ; » ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eût tout donné. « Et à mon échanson Sacas, que je considère beaucoup, pourquoi ne lui donnes-tu rien ? » (Sacas était un bel homme, chargé d'introduire chez Astyage les personnes qui avaient à lui parler, et de renvoyer celles qu'il ne croyait pas à propos de laisser entrer.) Au lieu de répondre, Cyrus, comme un enfant qui ne craint pas d'être indiscret, interroge brusquement son aïeul : « Pourquoi donc as-tu tant de considération pour Sacas ? — Ne

vois-tu pas, répliqua le roi en plaisantant, avec quelle dextérité, avec quelle grâce il sert à boire ? » En effet, les échansons des rois mèdes servent le vin avec une extrême propreté, tiennent la coupe de trois doigts seulement, et la présentent à celui qui doit boire de manière qu'il la prenne sans peine. « Eh bien ! dit Cyrus, commande, je te prie, à Sacas de me donner la coupe : en te servant aussi bien que lui, je mériterai de te plaire. » Astyage y consent : Cyrus s'empare de la coupe, la rince avec grâce, comme il l'avait vu faire à l'échanson ; puis, composant son visage, prenant un air sérieux et un maintien grave, il la présente au roi, qui en rit beaucoup, ainsi que Mandane. Cyrus lui même, riant aux éclats, se jette au cou de son grand-père, et dit en l'embrassant : « Sacas, te voilà perdu ; je t'enlèverai ta charge, j'en ferai mieux que toi les fonctions ; de plus, je ne boirai pas le vin comme tu fais. » Car lorsque les échansons des rois leur présentent la coupe, ils tirent, avec le cyathe, un peu de la liqueur qu'elle contient ; ils la versent dans leur main gauche et l'avalent : s'ils y avaient mêlé du poison, ils en seraient les premières victimes.

Astyage continuant de plaisanter : « Pourquoi, mon fils, dit-il à Cyrus, voulant imiter Sacas, n'as-tu pas goûté le vin ? — C'est qu'en vérité j'ai craint qu'on n'eût mis du poison dans le vase : car, au festin que tu donnas à tes amis, le jour de ta naissance, je vis clairement que Sacas vous avait tous empoisonnés. — Et comment vis-tu cela ? — C'est que je m'aperçus d'un dérangement considérable dans vos corps et dans vos esprits. Vous faisiez des choses que vous ne pardonneriez pas à des enfants comme moi ; vous criiez tous à la fois, vous ne vous entendiez pas, vous chantiez ridiculement, et, sans écouter celui qui chantait, vous juriez qu'il chantait à merveille. Chacun de vous vantait sa force ; cependant, lorsqu'il fallut se lever pour danser, loin de pouvoir danser en mesure, vous ne pouviez même vous tenir fermes sur vos pieds. Tu avais oublié, toi, que tu étais roi ; eux, qu'ils étaient sujets. J'appris pour la première fois que la liberté de parler consistait dans l'abus que vous faisiez alors de la parole : car vous ne vous taisiez pas. — Mais, mon fils, ton père ne s'enivre donc jamais ? — Non, jamais. — Comment fait-il ? — Quand il a bu, il cesse d'avoir soif ; et c'est tout ce que la boisson opère en

lui : aussi n'a-t-il point, je pense, de Sacas pour échanson. — Mon fils, lui dit Mandane, tu en veux bien à Sacas, pourquoi l'attaquer ainsi? — Parce que je le hais : souvent, lorsque je veux aller voir mon grand-père, ce méchant me refuse l'entrée. Grand-père, laisse-moi, je te supplie, pour trois jours seulement, le maître absolu de Sacas. — Comment userais-tu de ton autorité sur lui? — Je me posterais, comme lui, à l'entrée de ton appartement, et lui dirais, quand il se présenterait pour le dîner : « Il n'est pas possible de se mettre à table, le roi est en affaire. » Quand il viendrait pour le souper : « Le roi est au bain. » Si la faim le pressait : « Le roi est dans l'appartement des femmes. » Enfin je le tourmenterais comme il me tourmente en m'empêchant de te voir. » Cyrus égayait ainsi les repas. Dans le cours de la journée, si son aïeul ou son oncle désiraient quelque chose, on se fût difficilement montré plus empressé que lui, tant il avait à cœur de leur rendre service.

Lorsque Astyage vit Mandane se disposer à retourner en Perse, il la pria de lui laisser Cyrus. « Je ne souhaite rien tant, répondit-elle, que de faire tout ce qui t'est agréable; mais, je l'avoue, j'aurais de la peine à te laisser mon fils malgré lui. » Sur quoi Astyage dit à Cyrus : « Mon fils, si tu demeures ici, Sacas ne t'empêchera plus d'entrer; quand tu voudras me voir, tu en seras le maître, et plus tu me feras de visites, plus je t'en saurai gré. Tu te serviras de mes chevaux, et d'autres encore autant que tu en voudras; et, quand tu nous quitteras, tu emmèneras ceux qu'il te plaira. A tes repas, on te servira des mets simples, selon ton goût. Je te donne toutes les bêtes fauves qui sont actuellement dans mon parc ; j'y en rassemblerai d'autres de toute espèce, et, dès que tu sauras monter à cheval, tu les chasseras, tu les abattras à coups de flèches et de javelot, à l'exemple des hommes faits. Je te procurerai aussi des camarades pour jouer avec toi : enfin, quelque chose que tu me demandes, tu ne seras pas refusé. »

Dès qu'Astyage eut cessé de parler, Mandane demanda à Cyrus s'il aimait mieux rester ou s'en retourner. Il répondit aussitôt, sans balancer, qu'il aimait mieux rester. « Eh! pourquoi? reprit Mandane. — C'est qu'en Perse je suis reconnu pour le plus adroit de ceux de mon âge à tirer de l'arc, à lancer le javelot, tandis qu'ici tous l'emportent sur

moi dans l'art de monter à cheval; ce qui m'afflige fort, je te l'avoue. Or, si tu me laisses ici, et que j'apprenne à bien manier un cheval, j'espère qu'à mon retour en Perse je surpasserai ceux que l'on vante tant dans les exercices à pied; et, revenant en Médie, où je serai devenu le meilleur cavalier, je m'efforcerai de servir mon aïeul à la guerre. — Et la justice, mon fils, comment l'étudieras-tu? tes maîtres sont en Perse. — J'en connais à fond les principes. — Qui t'en répond? — Le témoignage de mon maître; il me trouvait tellement instruit sur ce point, qu'il m'avait établi juge de mes camarades. Un jour cependant je fus puni très-sévèrement pour avoir mal jugé. Voici l'affaire : un enfant déjà grand, dont la robe était courte, ayant remarqué qu'un autre enfant plus petit avait une longue robe, la lui ôta, s'en revêtit, et lui mit la sienne. Juge de la contestation, je trouvai convenable que chacun d'eux eût la robe qui allait le mieux à sa taille. Le maître me frappa, et me dit que, lorsque j'aurais à prononcer sur la convenance, il faudrait juger comme j'avais fait; mais, puisqu'il s'agissait de décider à qui la robe appartenait, il fallait examiner lequel devait rester possesseur de la robe, ou celui qui l'avait enlevée, ou celui qui l'avait faite ou achetée. Rien de juste, continua-t-il, que ce qui est conforme aux lois : tout ce qui y déroge est violence. Il voulait donc qu'un juge ne suivît d'autre règle que la loi. D'après ce principe, ma mère, je sais parfaitement ce qui est juste, et, si j'ai encore besoin de leçons, Astyage que voici m'instruira. — Mais, mon fils, les mêmes choses ne sont pas réputées justes en Perse et chez les Mèdes : par exemple, ici le roi s'est rendu maître absolu; et l'on croit chez les Perses qu'il est de la justice de vivre égaux en droits. Ton père le premier ne fait rien que conformément à la loi, ne reçoit rien au delà de ce que la loi détermine; c'est elle, et non sa volonté, qui règle sa puissance. Songe que tu périrais sous le fouet, à ton retour en Perse, si tu apportais d'ici, au lieu des maximes royales, ces maximes tyranniques suivant lesquelles un seul veut avoir plus que tous les autres ensemble. — Mais Astyage m'apprendrait plutôt à me contenter de peu qu'à désirer beaucoup. Vois comme il accoutume les Mèdes à posséder moins que lui. Sois donc assurée que ni moi ni personne ne le quitterons instruits à désirer plus qu'il ne faut. » Tels étaient les propos de Cyrus.

CHAPITRE IV.

Enfin Mandane partit, et son fils resta en Médie, où il fut élevé. Il eut bientôt fait connaissance et formé des liaisons d'amitié avec les jeunes Mèdes : il se concilia bientôt l'affection des pères, qu'il visitait quelquefois, et qui voyaient sa bienveillance pour leurs fils; de sorte que, s'ils avaient quelque grâce à demander au roi, ils les chargeaient d'engager Cyrus à la solliciter. De son côté, Cyrus, par bonté et par amour-propre, n'avait rien plus à cœur que d'obtenir ce qu'ils désiraient; et quelque chose qu'il demandât, Astyage ne pouvait se résoudre à le refuser. Dans le cours d'une maladie, son petit-fils ne l'avait pas quitté ; il n'avait cessé de pleurer, et de montrer à tous combien il craignait pour la vie de son aïeul. La nuit, Astyage avait-il besoin de quelque chose, Cyrus s'en apercevait le premier; il était debout avant tous les autres pour le servir dans ce qu'il croyait lui être agréable ; ce qui lui avait entièrement gagné le cœur d'Astyage.

Cyrus aimait peut-être trop à parler, mais ce défaut venait en partie de son éducation. Son gouverneur l'obligeait de lui rendre compte de ce qu'il faisait, et d'interroger ses camarades, lorsqu'il jugeait leurs différends; d'ailleurs il questionnait beaucoup ceux avec qui il se trouvait : lui faisait-on des questions, la vivacité de son esprit lui fournissait de promptes reparties. Tout cela l'avait rendu grand parleur. Mais comme dans les adolescents qui ont pris de bonne heure leur croissance on remarque un certain air enfantin qui décèle leur âge, de même le babil de Cyrus annonçait non la présomption, mais une simplicité naïve jointe au désir de plaire : aussi aimait-on mieux l'entendre parler beaucoup que de le voir silencieux. Lorsqu'en croissant il eut atteint l'âge qui conduit à la puberté, il parla moins et d'un ton moins tranchant ; il devint même si timide, qu'il rougissait dès qu'il se trouvait avec de plus âgés que lui. Il ne cherchait plus, comme les jeunes chiens, à jouer indistinctement avec tous ceux qu'il rencontrait : il devint plus posé et plus aimable dans la société.

A l'égard des exercices où les jeunes gens se provoquent

l'un l'autre, il défiait ses camarades, non dans ceux où il excellait, mais dans les choses où il connaissait leur supériorité, ajoutant qu'il l'emporterait sur eux. Ainsi, quoiqu'il ne fût pas encore ferme à cheval, il y montait le premier pour lancer le javelot ou tirer de l'arc, et il était le premier à rire de sa maladresse quand il était vaincu. Comme, loin de se rebuter des exercices où il avait du désavantage, il s'y opiniâtrait au contraire pour acquérir ce qui lui manquait, il égala bientôt ceux de son âge dans l'art de l'équitation ; bientôt même, à force d'application, il les surpassa. En peu de temps, il eut détruit toutes les bêtes du parc, poursuivant, frappant, tuant, au point qu'Astyage ne savait plus où lui en trouver. Cyrus, voyant que son aïeul, avec la meilleure volonté, ne pouvait lui procurer des bêtes fauves : « Pourquoi, grand-père, te donner tant de peine à m'en chercher ? Si tu me laissais aller à la chasse avec mon oncle, toutes celles que je verrai, je croirai que tu les élèves pour moi. » Il désirait passionnément chasser hors du parc, mais il n'osait presser le roi comme dans son enfance; déjà même il le visitait avec plus de réserve. Autrefois il se plaignait de ce que Sacas lui défendait l'entrée : devenu depuis pour lui-même un autre Sacas, il ne se présentait point qu'il ne sût si le moment était favorable. Il priait instamment Sacas de l'avertir quand il était à propos ou non d'entrer, en sorte que Sacas, comme tous les autres, l'affectionnait extrêmement.

Cependant Astyage, s'apercevant qu'il brûlait de chasser hors du parc, lui permit d'accompagner son oncle, et lui donna des gardes à cheval d'un âge mûr, qu'il chargea de lui faire éviter les lieux difficiles, et de le garantir de l'attaque des animaux féroces. Cyrus se hâta de demander à ceux qui l'accompagnaient quelles étaient les bêtes dont l'approche est dangereuse, quelles étaient celles qu'on peut poursuivre sans crainte. « Il en a coûté la vie à plus d'un chasseur, répondirent-ils, pour avoir vu de trop près les ours, les lions, les sangliers, les léopards; mais les cerfs, les chevreuils, les ânes, les brebis sauvages, ne font aucun mal. » Ils lui disaient encore que les mauvais chemins n'étaient pas moins à craindre que les bêtes féroces ; que d'affreux précipices avaient englouti des cavaliers avec leurs chevaux.

Tandis que Cyrus écoutait avec attention, parut un cerf qui fuyait en bondissant : aussitôt, oubliant ce qu'on venait de lui dire, il le poursuit, il ne voit plus que la route que prend l'animal. Mais son cheval s'abat en sautant; peu s'en faut que Cyrus ne se rompe le cou : cependant il se retient, quoique avec peine. Le cheval se relève; Cyrus gagne la plaine, atteint le cerf, qu'il perce de son dard. C'était une grande et belle bête. Il s'applaudissait de son exploit, lorsque ses gardes, l'ayant joint, le réprimandèrent, lui dirent le danger qu'il avait couru; ils ajoutèrent qu'ils s'en plaindraient. Cyrus, ayant mis pied à terre, se tenait debout devant eux, chagrin de cette réprimande, lorsque soudain il entend un cri : hors de lui-même, il saute sur son cheval, voit un sanglier venir droit à lui, court au-devant, lui lance son dard avec tant de justesse, qu'il le frappe entre les yeux et l'étend mort. Son oncle blâme sa témérité ; mais lui, pour toute réponse, le conjure de lui permettre de porter et de présenter sa chasse au roi. « Si jamais il apprenait que tu as couru ces bêtes, il ne le pardonnerait ni à toi, ni à moi qui t'ai laissé faire. — Qu'il me châtie comme il voudra, pourvu que je lui offre mon présent ; et toi-même, mon oncle, punis-moi, si tu le veux, mais accorde-moi la grâce que je te demande. — Fais donc ce qui te plaît; aussi bien on dirait que tu es déjà notre roi. »

Aussitôt Cyrus fit emporter les deux bêtes, qu'il alla présenter à son aïeul, en lui disant que c'était pour lui qu'il avait chassé. Il ne lui montra pas les dards, mais il les mit tout sanglants dans un lieu où il crut qu'il les verrait. « Mon fils, lui dit Astyage, je reçois de bon cœur ton présent; mais je n'avais pas un tel besoin de cerf et de sanglier que tu dusses t'exposer au danger. — Eh bien, grand-père, si tu n'en as pas besoin, abandonne-les-moi, je t'en supplie; je les partagerai entre mes camarades. — Prends, mon fils, et donne non-seulement ta chasse, mais encore tout ce que tu voudras et à qui tu voudras. » Cyrus prit le gibier, et, le distribuant à ses camarades : « O mes amis, leur dit-il, comme nous perdions le temps à chasser dans le parc ! c'était, en quelque sorte, chasser des bêtes à qui l'on eût lié les jambes; elles étaient emprisonnées dans un espace étroit; maigres et pelées, les unes boiteuses, les autres mutilées. Mais les animaux des montagnes et des champs, comme je les ai trouvés beaux,

grands et gras! Les cerfs s'élançaient vers les nues aussi légers que les oiseaux; les sangliers allaient aux coups avec cette intrépidité que l'on nous dépeint dans les hommes braves; ils sont si gros, qu'il est impossible de les manquer Oui, ces deux bêtes, quoique mortes, me paraissent plus belles que celles qu'on renferme vivantes dans le parc. Mais enfin vos parents ne vous laisseraient-ils pas venir à la chasse? — Sans doute, si Astyage l'ordonnait. — Qui lui en portera la parole? — Eh! qui peut mieux que toi le persuader? — En vérité, je ne conçois pas quel homme je suis; je n'ose plus ni parler à mon aïeul, ni même le regarder en face comme un autre : pour peu que cet embarras augmente, je deviendrai tout à fait imbécile, stupide, tandis que dans mon enfance j'étais, il me semble, grand parleur. — Ce que tu dis là nous effraye! Quoi! tu ne pourrais plus rien faire pour nous, et nous serions forcés de recourir à d'autres, lorsqu'il dépend de toi de nous servir? » Ce propos piqua Cyrus : il les quitta sans répliquer; et après s'être excité lui-même à prendre de la hardiesse, et avoir réfléchi sur le moyen de faire consentir Astyage, sans le fâcher, à la demande de ses camarades et à la sienne, il entra, et lui tint ce discours :

« Dis-moi, grand-père, si un de tes esclaves s'était enfui et que tu l'eusses repris, comment le traiterais-tu? — Je le condamnerais à travailler chargé de chaînes. — Et s'il revenait de lui-même? — J'ordonnerais qu'on le fouettât, afin qu'il ne retombât pas dans la même faute; après quoi je me servirais de lui comme auparavant. — Prépare-toi donc à me fouetter, car j'ai le projet de m'enfuir avec mes camarades pour aller à la chasse. — Tu as bien fait de m'en prévenir : je te défends de sortir du palais. Il serait beau que je laissasse mon petit-fils s'égarer, pour quelques morceaux de viande! » Cyrus obéit, resta, mais triste, morne et sans proférer une parole. Astyage, le voyant dans cet excès d'abattement, le mène à la chasse; il avait rassemblé, outre les jeunes Mèdes, quantité de cavaliers et de fantassins, et ordonné qu'on lançât des bêtes fauves vers les lieux accessibles aux chevaux. Il y eut donc une grande chasse, où il parut avec une pompe royale. Il défendit à tous les chasseurs de frapper aucun animal, avant que Cyrus fût las d'en tuer. Mais le jeune prince le pria de lever cette défense : « Si tu veux, grand-père, que j'aie du plaisir, permets à tous mes

camarades de poursuivre et de lutter à qui fera le mieux. Astyage le permit, et se plaça dans un endroit d'où il considérait les chasseurs, qui tantôt attaquaient les bêtes à l'envi, tantôt les poursuivaient et les atteignaient de leurs dards : il aimait à voir Cyrus ne pouvant se taire dans l'excès de sa joie, mais, semblable à un chien de bonne race, redoublant ses cris aux approches de sa proie, appelant chacun par son nom. Il se réjouissait de l'entendre plaisanter les uns sur leur maladresse, féliciter les autres de leurs succès, sans en être jaloux. Après la chasse, qui fut heureuse, Astyage s'en alla : mais il s'y était tellement diverti, qu'il y retourna, dans ses moments de loisir, accompagné de son petit-fils, des jeunes Mèdes, par égard pour lui, et de beaucoup d'autres chasseurs. Cyrus passait ainsi la plus grande partie de son temps ; il divertissait et obligeait tout le monde, sans nuire à personne.

Il avait quinze ou seize ans, lorsque le fils du roi d'Assyrie, qui était sur le point de se marier, voulut aussi faire une chasse. Ce prince, ayant ouï dire qu'il y avait quantité de bêtes fauves dans la partie des États de son père qui avoisinait la Médie, où l'on n'avait point chassé pendant la guerre précédente, choisit ce canton. Pour la sûreté de sa personne, il prit avec lui des cavaliers et des peltastes, qui des bois devaient lancer le gibier dans la plaine. Arrivé auprès des forteresses défendues par des garnisons, il se fit préparer à souper, comme devant chasser le lendemain. Sur le soir, arrivèrent de la ville voisine des cavaliers et des fantassins pour relever la garde. La jonction de ces deux gardes, réunies à son escorte, lui parut une grande armée. Aussitôt il entreprend de piller la Médie : cette expédition, selon lui plus honorable qu'une chasse, lui procurerait une grande quantité de bestiaux. Dès la pointe du jour il met son armée en mouvement ; il laisse son infanterie en bataille sur la frontière, et s'avance, à la tête de sa cavalerie, vers les forteresses des Mèdes. Pendant que plusieurs détachements se répandent dans la campagne, avec ordre d'enlever et d'amener tout ce qui s'offrirait à eux, il retient auprès de lui l'élite de ses gens, et s'arrête en présence des garnisons mèdes pour empêcher toute sortie sur ses coureurs.

Déjà ce plan s'exécute, lorsque Astyage apprend que l'en-

nemi est entré sur ses terres. Aussitôt il vole au secours de la frontière avec ce qu'il avait de troupes, accompagné de son fils, qui rassemble à la hâte quelques cavaliers, en ordonnant aux autres de le joindre en diligence. A la vue des troupes assyriennes qui se présentaient rangées en bataille, et de leur cavalerie immobile, les Mèdes s'arrêtèrent aussi. Cependant Cyrus, voyant tout le monde partir en masse, part lui-même. Son aïeul lui avait donné une très-belle armure faite exprès pour lui, et qui allait bien à sa taille : impatient d'en faire usage, il désespérait d'en voir arriver le moment. Il s'en revêt, monte à cheval, et joint le roi, qui, surpris et ne sachant ce qui l'avait engagé à venir, lui permet cependant de demeurer près de lui. « Grand-père, lui dit Cyrus, apercevant la cavalerie qui faisait face aux Mèdes, ces hommes immobiles sur leurs chevaux, sont-ce des ennemis? — Assurément. — Et ceux qui courent dans la plaine? — Encore. — Par Jupiter! quoi! des gens qui semblent si lâches et si mal montés osent ainsi nous piller! Il faut avec quelques-uns des nôtres leur donner la chasse. — Eh! mon fils, ne vois-tu pas ce gros escadron rangé en bataille? Si nous faisons un mouvement pour charger les pillards, il tombera sur nous, et nous coupera; nous ne sommes point encore assez forts. — Mais si tu restes à ton poste avec des troupes fraîches qui vont arriver, ceux-ci craindront : ils ne remueront pas, et les pillards, voyant des détachements à leur poursuite, lâcheront prise. »

Astyage trouva cette idée heureuse. Pénétré d'admiration pour sa présence d'esprit et sa prudence, il ordonna sur-le-champ à Cyaxare de marcher contre les coureurs avec un escadron. « S'ils font un mouvement vers toi, dit-il, j'en ferai un autre qui les forcera de porter sur moi leur attention. » Cyaxare prit l'élite de la cavalerie, et se mit en marche. Cyrus, qui n'attendait que ce signal, part en même temps; bientôt il est à la tête de la troupe : Cyaxare le suit, et les autres ne restent pas en arrière. A leur approche, les pillards abandonnèrent le butin, et fuirent; mais ils furent coupés par les soldats de Cyrus, qui, à son exemple, faisaient main basse sur ceux qu'ils atteignaient : ceux qui s'étaient échappés en fuyant d'un autre côté furent poursuivis sans relâche; on fit sur eux des prisonniers. Pour Cyrus, tel qu'un chien de bonne race qui, ne connaissant point le danger,

attaque inconsidérément un sanglier, il ne songeait qu'à frapper l'ennemi, sans rien voir au delà.

Les Assyriens, voyant le danger des leurs, commencèrent à s'ébranler, espérant que la poursuite cesserait dès qu'on les verrait fondre. Mais, bien loin de ralentir son ardeur, Cyrus poussait toujours plus avant. Transporté de joie, il appelait à grands cris Cyaxare, il pressait vivement l'ennemi, et le mettait en déroute. Cyaxare le suivait de près, sans doute dans la crainte des reproches de son père : les autres suivaient aussi. Tous, en cette occasion, se montraient acharnés à la poursuite, même ceux qui eussent manqué de bravoure contre l'ennemi.

Astyage, remarquant que ses cavaliers poursuivaient avec témérité, et que les Assyriens allaient à leur rencontre, serrés et rangés en bataille, fut alarmé pour Cyaxare et pour Cyrus du danger qu'ils couraient, s'ils tombaient en désordre sur des troupes bien préparées à les recevoir; il marcha droit à l'ennemi. Dès que les Assyriens s'aperçurent du mouvement d'Astyage, ils firent halte, le javelot à la main et l'arc bandé, ne doutant pas que les Mèdes ne s'arrêtassent, suivant leur coutume, à la portée du trait. Jusqu'alors les combats des deux nations n'avaient été que de simples escarmouches; elles s'approchaient, et escarmouchaient souvent des jours entiers. Mais les Assyriens voyant, d'un côté, leurs coureurs se replier sur le corps de l'armée devant Cyrus qui leur donnait la chasse, de l'autre, Astyage déjà posté avec sa cavalerie à la portée de l'arc, ils plièrent et prirent la fuite. Ils furent poursuivis par les troupes réunies d'Astyage, qui firent un grand nombre de prisonniers ; tout ce qui tombait sous leurs mains, hommes, chevaux, était frappé ; on tuait ce qui ne pouvait pas suivre. L'ennemi fut poussé ainsi jusqu'à l'infanterie assyrienne, où l'on s'arrêta, de crainte de quelque embuscade. Astyage s'en retourna, glorieux de l'avantage de sa cavalerie, mais embarrassé de ce qu'il dirait à Cyrus : car, s'il ne pouvait douter que le succès de la journée ne lui fût dû, il avait à lui reprocher son emportement dans l'action.

Et de fait, pendant que les autres se retiraient, Cyrus restait sur le champ de bataille, le parcourait à cheval, uniquement occupé à contempler les morts. Ses gardes ne l'en arrachèrent qu'avec peine pour le mener au roi. Cyrus, en

approchant de son aïeul, tâchait de se cacher derrière eux, parce qu'il remarquait sur son visage un air de mécontentement. Voilà ce qui se passa chez les Mèdes. Le nom de Cyrus était dans toutes les bouches; il devenait l'objet de tous les chants, le sujet de tous les entretiens. Astyage, qui déjà l'avait en estime, ne put dès lors se défendre de l'admirer.

Quelle dut être la joie de Cambyse en apprenant les exploits de son fils! Au récit de tant d'actions d'un homme fait, il le rappela pour achever son éducation suivant les usages des Perses. On prétend que Cyrus, pour ne point déplaire à son père et ne pas donner lieu aux reproches de ses compatriotes, déclara lui-même qu'il voulait partir. Astyage, sentant qu'il fallait consentir à son départ, lui donna les chevaux qu'il voulut emmener, et le renvoya comblé de présents. A la tendre amitié qu'il avait pour lui se joignait l'espoir qu'il serait un jour l'appui de ses amis, la terreur de ses ennemis.

A son départ, les enfants, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, Astyage lui-même, tous à cheval, l'accompagnèrent; tous revinrent en pleurant. Ce ne fut pas non plus sans beaucoup de larmes que Cyrus se sépara d'eux. On assure qu'il distribua à ses jeunes amis une grande partie des présents d'Astyage; qu'il se dépouilla, entre autres, de sa robe médique, pour la donner à un de ses camarades, comme gage de son affection particulière. Ceux qui avaient accepté les présents les renvoyèrent au roi, qui les fit remettre à Cyrus; mais tout fut renvoyé en Médie. « Si tu veux, écrivait-il à son aïeul, que je revienne un jour, permets que chacun garde le don que je lui ai fait. » Astyage se rendit au vœu de son petit-fils.

Je ne dois pas omettre une anecdote amoureuse. Au moment du départ de Cyrus, ses parents, près de le quitter, le baisèrent à la bouche, suivant un usage des Perses qui s'observe encore à présent. Un Mède distingué par son mérite, qui depuis longtemps était frappé de la beauté de Cyrus, venait de voir donner le baiser du départ; il attendit que ses parents se fussent retirés, puis s'approchant : « Cyrus, lui dit-il, suis-je le seul de tes parents que tu méconnaisses? — Es-tu aussi mon parent? — Assurément. — Voilà donc pourquoi tu me fixais; je crois t'y avoir souvent surpris. —

Je désirais en effet t'aborder; mais, les dieux m'en sont témoins, je ne l'osais pas. — Tu avais tort, puisque tu es mon parent. » Aussitôt il s'avança vers lui et l'embrassa. Alors le Mède satisfait lui demanda si c'était la coutume en Perse de saluer ainsi ses parents. — « Oui, quand on se revoit après quelque absence, ou que l'on se quitte. — Tu dois donc m'embrasser encore une fois, car tu vois que je prends congé de toi. » Cyrus l'embrasse une seconde fois, le congédie, et se retire. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, lorsque le Mède revint sur son cheval tout en sueur. « Aurais-tu, lui cria Cyrus en le voyant, oublié de me dire quelque chose? — Point du tout, mais je reviens après une longue absence. — Non, mon cher parent, mais bien courte. — Courte! reprit le Mède; tu ne sais donc pas qu'un clin d'œil sans voir un prince tel que toi me paraît d'une bien longue durée? » A ce propos, Cyrus, dont les larmes coulaient encore, se mit à rire et lui dit, en le quittant, de prendre courage; que dans peu de temps il serait de retour, qu'alors il le verrait tout à son aise, sans cligner les yeux.

CHAPITRE V.

Cyrus, de retour en Perse, passa encore une année dans la classe des enfants. Ses camarades le plaisantèrent d'abord sur la vie efféminée dont il avait sans doute contracté l'habitude en Médie : mais quand ils virent qu'il mangeait et buvait avec autant de plaisir qu'eux, et que si à certains jours de fête on servait quelques mets plus délicats, loin de trouver sa portion trop modique, il en donnait aux autres; enfin, lorsqu'ils eurent reconnu qu'à tous égards il leur était supérieur, alors ceux de son âge s'inclinèrent devant lui. Ce cours terminé, il entra dans la classe des adolescents, et s'y distingua de même par son application aux divers exercices, par sa patience, par son respect pour les anciens, et sa soumission aux magistrats.

Cependant Astyage mourut. Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, prit les rênes de la Médie. Dans le même temps, le roi d'Assyrie, après avoir dompté la nombreuse nation des Syriens, assujetti le roi d'Arabie, soumis les Hyrcaniens, investi la Bactriane, se persuada qu'il subjuguerait

aisément tous les peuples circonvoisins, s'il affaiblissait les Mèdes, qu'il regardait comme les plus redoutables. Il dépêcha donc des ambassadeurs vers les princes et les peuples ses tributaires, Crésus, roi de Lydie, le roi de Cappadoce, les habitants des deux Phrygies, les Cariens, les Paphlagoniens, les Indiens, les Ciliciens, calomniant les Mèdes et les Perses, disant que ces deux nations nombreuses et puissantes étant amies et unies par des mariages réciproques, il était à craindre qu'elles ne parvinssent, si on ne les prévenait, à écraser les autres en les attaquant successivement. Tous se liguèrent avec lui, les uns entraînés par ces considérations, d'autres séduits par des présents et de l'argent : car il en avait beaucoup. Dès que Cyaxare, fils d'Astyage, fut informé des desseins et des préparatifs de la ligue, il prit lui-même ses dispositions du mieux qu'il put. Il députa vers la république des Perses, et vers le roi Cambyse son beau-frère, avec ordre exprès de voir Cyrus et de le prier, si les Perses donnaient des troupes aux Mèdes, d'en solliciter le commandement.

Car Cyrus, après avoir passé dix ans dans la classe des adolescents, était entré dans celle des hommes faits. Il fut élu, par les sénateurs, général des troupes qui devaient aller en Médie ; emploi qu'il accepta. On lui permit de s'associer deux cents homotimes, dont chacun eut la liberté de s'adjoindre quatre autres citoyens du même rang ; ce qui forma le nombre de mille. Il fut permis de plus à chacun des mille homotimes de choisir, dans la classe inférieure, dix peltastes, dix frondeurs et dix archers ; ce qui faisait en tout dix mille archers, dix mille peltastes et dix mille frondeurs, non compris les mille homotimes.

Telle était l'armée confiée à Cyrus. Dès qu'il eut été nommé, il songea tout d'abord aux dieux. Il sacrifia sous d'heureux auspices, et prit ensuite ses deux cents homotimes, qui choisirent à leur tour quatre de leurs pareils. Puis, les ayant assemblés tous, il leur tint ce discours :

« Mes amis, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connais. Je vous ai choisis, parce que je vous ai vus, depuis votre enfance, aussi constants à observer ce qui est regardé chez nous comme honnête, que fidèles à vous abstenir de ce qui ne l'est pas. Vous allez apprendre par quels motifs j'ai accepté le commandement, et pourquoi je vous assemble ici. Je sais que nos ancêtres nous valaient bien, qu'aucune vertu

ne leur était étrangère ; mais je ne puis voir quel bien en est résulté, soit pour eux, soit pour la république. Il me semble néanmoins qu'on ne pratique la vertu que pour jouir d'un sort meilleur que ceux qui la négligent. Celui qui se prive d'un plaisir présent ne le fait pas dans le dessein de n'en goûter jamais aucun ; c'est au contraire afin de se préparer, par cette privation même, des jouissances plus vives pour un autre temps. Celui qui ambitionne de briller dans la carrière de l'éloquence n'a pas pour but de haranguer sans cesse ; il espère qu'en acquérant le don de la persuasion il sera un jour utile à la société. Il en est de même de celui qui se dévoue au métier des armes : ce n'est pas pour combattre sans relâche qu'il se livre à de pénibles exercices ; il se flatte que, devenu habile guerrier, il partagera avec sa patrie la gloire, les honneurs et la prospérité qui couronneront ses talents militaires. Si parmi ces hommes il s'en trouvait qui, après de longs travaux, eussent été prévenus par la vieillesse sans avoir su tirer aucun profit de leurs peines, je les comparerais à un laboureur qui, jaloux de sa profession, sèmerait et planterait avec le plus grand soin, et qui ensuite, au lieu de récolter ses grains, de cueillir ses fruits dans la saison, les laisserait tomber à terre ; ou bien à un athlète qui, après s'être laborieusement exercé et s'être mis en état de mériter le prix, finirait par ne pas entrer dans la lice : car il me semble qu'on pourrait aussi sans injustice taxer un tel homme de folie.

« Pour nous, amis, ne tombons point dans ce défaut, et, puisque la conscience nous dit que nous avons dès l'enfance contracté l'habitude du courage et de la vertu, marchons à l'ennemi, que je sais, pour l'avoir vu de près, être incapable de tenir contre nous. On n'est point bon soldat pour savoir tirer de l'arc, lancer le javelot, ou manier un cheval, si dans les grandes occasions on se laisse vaincre par la fatigue et les veilles : or les Assyriens, peuple mou, ne peuvent ni soutenir les travaux ni résister au sommeil. On n'est pas bon soldat si, habile d'ailleurs, on n'a pas appris comment on doit se conduire avec les alliés et avec les ennemis : or il est clair qu'ils ignorent cette science importante. Vous, au contraire, vous savez user de la nuit comme les autres usent du jour ; pour vous, le travail est la route du plaisir ; la faim vous sert d'assaisonnement ; vous buvez

l'eau avec plus de volupté que les lions mêmes ; enfin vous avez pénétré vos âmes de cette noble passion qui fait les guerriers, puisque vous aimez la louange avant tout. Or, les hommes sensibles à la louange vont au-devant de ce qui la procure, et supportent pour elle avec joie les fatigues et les dangers. Au reste, si je vous parlais ainsi contre ma pensée, ce serait me tromper moi-même, puisque, si vous me démentiez, le blâme retomberait sur moi. Mais non, mes espérances ne seront point trompées : j'en ai pour garants ma propre expérience, votre attachement pour moi, et la démence de nos ennemis. Marchons avec confiance ; nous ne craignons point le titre d'usurpateurs. Une nation ennemie donne, par ses hostilités, le signal de la guerre ; une nation amie réclame notre secours : est-il rien de plus juste que de repousser la violence, rien de plus beau que de servir ses amis ? Vous avez encore un puissant motif de confiance ; c'est que dans cette expédition je n'ai point négligé les dieux. Vous savez, vous avec qui j'ai vécu si longtemps, que, dans les petites comme dans les grandes entreprises, je commence toujours par les implorer. Mais à quoi bon vous en dire davantage ? Choisissez les hommes que l'État vous accorde ; faites vos préparatifs, et marchez vers la Médie. Pour moi, je retourne auprès de mon père, après quoi je partirai, instruit de l'état des ennemis, ayant tout fait pour assurer, avec l'aide des dieux, le succès de nos armes. » Tous s'empressèrent d'exécuter ses ordres.

CHAPITRE VI.

Cyrus, de retour auprès de son père, implora Vesta, Jupiter et les autres divinités nationales; puis il partit. Cambyse l'accompagna jusqu'à la frontière. Ils étaient à peine sortis du palais, que les éclairs brillèrent ; on entendit quelques coups de tonnerre d'un augure favorable. A ces signes manifestes de la protection du grand Jupiter, ils continuèrent leur route, sans attendre d'autres présages.

« Mon fils, dit Cambyse à Cyrus en marchant, il est évident, par les sacrifices et par les signes célestes, que les dieux nous sont propices. Je pense que tu en es toi-même convaincu ; car je me suis appliqué à te donner cette in-



telligence. Je voulais que tu connusses sans interprète leurs volontés ; que, voyant ce qui peut être vu, entendant ce qui peut être entendu, tu ne fusses pas à la discrétion des devins, s'ils voulaient te tromper par une fausse explication des prodiges ; que, faute de devins, tu ne fusses pas embarrassé à expliquer les signes ; enfin que, possédant l'art divinatoire, tu susses exécuter ce que les dieux te prescriraient.

— Mon père, répondit Cyrus, je ferai de continuels efforts pour mériter, comme tu dis, que les dieux ne nous envoient que des avertissements salutaires. Je me souviens de t'avoir ouï dire un jour qu'un moyen efficace de s'assurer leur protection, c'était de ne pas attendre la détresse pour recourir à eux, mais de les honorer surtout dans les temps de prospérité. Tu ajoutais qu'on en devait agir ainsi à l'égard de ses amis. — Ainsi, mon fils, tu implores les dieux avec plus de confiance, parce que tu leur rends assidûment hommage : tu espères en obtenir des faveurs, parce que tu ne te reproches point de les avoir négligés. — Oui, mon père, je me persuade que je suis aimé des dieux. — Te le rappelles-tu, mon fils ? nous convenions encore qu'en quelque situation qu'ils nous placent, l'homme instruit agira toujours mieux que l'ignorant, que l'homme actif fera plus que l'indolent, que l'homme sage vivra plus heureux que l'imprudent ; qu'enfin l'on ne doit solliciter les faveurs des dieux qu'en se montrant digne de les recevoir.

— Je me le rappelle très-bien, et j'étais forcé d'en convenir. Tu ajoutais encore qu'il n'est pas permis de demander aux dieux de sortir victorieux d'un combat à cheval lorsqu'on n'a point appris l'équitation ; de l'emporter sur d'habiles archers quand on ne sait pas tirer de l'arc ; de gouverner sagement un vaisseau lorsqu'on ignore la manœuvre ; d'avoir une abondante moisson quand on n'a point semé ; d'échapper aux périls de la guerre lorsqu'on ne pourvoit pas à sa défense. Ces vœux, disais-tu, sont contraires à l'ordre établi par la Divinité ; il est aussi juste qu'ils ne soient point exaucés qu'il l'est parmi nous que ceux qui forment une demande contraire à la loi essuient un refus.

— Mon fils, as-tu oublié ce que nous disions encore, que si un citoyen qui se comporte en homme vertueux, et qui par son industrie vit dans l'aisance avec sa famille, mérite des éloges, on doit certainement de l'admiration à celui qui,

se trouvant chargé de commander aux autres, sait pourvoir abondamment à leurs besoins et les maintenir dans le devoir? — Je m'en souviens à merveille. Il me semblait, comme à toi, qu'il n'y a rien de plus difficile que de bien gouverner; et je me confirme dans cette pensée quand je réfléchis sur le gouvernement en lui-même. Mais lorsque je jette les yeux sur les autres nations, et que je considère quels chefs elles ont à leur tête, surtout quels ennemis nous avons à combattre, il me semble qu'il serait honteux de les redouter et de ne pas marcher à leur rencontre : tous, à commencer par nos alliés, s'imaginent que la différence du prince à ses sujets consiste en ce que le prince vit à plus grands frais, qu'il a plus d'argent dans son trésor, qu'il dort plus longtemps et travaille moins. Selon moi, au contraire, le prince doit se distinguer de ses sujets, non par une vie plus oisive, mais par l'activité, la prévoyance, l'amour du travail.

— Mais, mon fils, il est des obstacles qui viennent non des hommes, mais des choses mêmes, et qu'il n'est pas facile de surmonter. Tu sens, par exemple, que ton commandement expirerait bientôt si ton armée manquait du nécessaire. — Oui : mais Cyaxare a dit qu'il fournirait ce qu'il faut pour toutes les troupes qui partiraient d'ici. — Quoi! tu pars plein de confiance dans les trésors de Cyaxare! — Assurément. — Connais-tu bien l'état de ses finances? — Non, en vérité. — Ainsi tu comptes sur ce que tu ne sais pas? Sais-tu donc que tu éprouveras une foule de besoins; qu'à présent même tu es forcé de faire de grandes dépenses? — Je le sais. — Mais, si les fonds manquent à Cyaxare, ou qu'il veuille manquer de parole, que deviendra ton armée? sans doute, les affaires iront mal. — De grâce, mon père, si tu sais quelque moyen qui soit en mon pouvoir pour assurer la subsistance d'une armée, enseigne-le-moi tandis que nous sommes encore en pays ami. — Quoi! mon fils, tu me demandes quelles ressources tu pourrais ajouter aux tiennes? mais qui est plus en état de les trouver que celui qui a la force en main? Tu pars d'ici avec un corps d'infanterie que tu ne changerais pas pour un autre beaucoup plus nombreux, et tu auras pour alliée la cavalerie mède, dont on connaît la supériorité. Avec de telles forces, quelle nation voisine ne s'empressera de te secourir, ou pour de-

venir ton amie, ou pour éviter quelque malheur? Prends si bien tes mesures de concert avec Cyaxare, que jamais ton armée ne manque du nécessaire : occupe-toi d'approvisionnement, ne fût-ce que pour rendre tes soldats industrieux; et surtout souviens-toi de ne jamais attendre, pour remplir tes magasins, que la nécessité t'y contraigne. C'est pendant l'abondance qu'il faut se précautionner contre la disette : tu obtiendras plus facilement ce que tu demanderas quand tu paraîtras n'être pas dans le besoin. Cette prévoyance, mon fils, en prévenant les murmures des troupes te conciliera encore le respect des étrangers. Tes soldats, quand rien ne leur manquera, marcheront de bon cœur, soit pour attaquer un ennemi, soit pour protéger un allié, et tes discours auront d'autant plus de poids qu'on te verra plus en état de faire du bien ou du mal.

— Mon père, une autre vérité non moins constante, c'est que mes soldats ne me sauront aucun gré de ce qu'ils vont recevoir, car ils savent à quelle condition les appelle Cyaxare; au lieu que si je leur accorde quelque gratification, ils en seront flattés, et mes libéralités m'assureront leur attachement. Un général qui, avec des forces suffisantes, tant pour aider des amis qui le serviront à leur tour que pour se venger de ses ennemis, négligerait de se procurer des ressources, serait, à mon avis, aussi blâmable qu'un homme qui, possédant des terres et des esclaves pour les cultiver, laisserait ses champs en friche et sans produit. Sois donc persuadé, mon père, que jamais en pays ami ou ennemi je n'oublierai de pourvoir aux besoins des troupes.

— Te souviens-tu, mon fils, de quelques autres points qui semblaient commander notre attention? — Oh! je n'ai point oublié ce jour où j'allai te demander de l'argent pour payer le maître qui prétendait m'avoir appris la science d'un général d'armée. En me comptant cet argent, tu me fis à peu près ces questions : « Mon fils, cet homme à qui tu portes le prix de ses leçons, t'en a-t-il donné sur l'économie militaire? car les soldats ont les mêmes besoins que les serviteurs d'une maison. » Je t'avouai de bonne foi que mon maître ne m'en avait pas dit un seul mot. Ensuite tu demandas s'il m'avait parlé des moyens d'entretenir la vigueur et la santé, objets dont un général ne doit pas moins s'occuper que des détails du commandement : t'ayant ré-

pondu que non, tu me demandas s'il m'avait donné quelque méthode pour perfectionner les soldats aux exercices militaires. Non, répondis-je encore. T'a-t-il, repris-tu, enseigné l'art de leur inspirer de l'ardeur? car en tout l'ardeur ou la nonchalance rend le succès bien différent. Quand je t'eus encore répondu non, tu voulus savoir s'il m'avait instruit à rendre le soldat obéissant. Comme tu vis qu'il n'en avait rien fait, tu me demandas enfin ce qu'il m'avait enseigné pour qu'il prétendit m'avoir formé à l'art de commander une armée. Je te répliquai qu'il m'avait appris à la ranger en bataille. Tu te mis à rire ; puis, reprenant chacune de tes questions : A quoi sert, me dis-tu, de savoir ranger une armée en bataille quand elle manque de subsistances,qu'elle est en proie aux maladies, que les troupes ignorent les ruses de guerre, qu'elles sont mal disciplinées? Lorsque tu m'eus démontré que l'ordre de bataille n'est qu'une petite partie de la science du général, je te demandai si tu pouvais m'enseigner les autres ; tu me conseillas d'aller m'entretenir avec les militaires les plus célèbres dans leur art, et de les interroger sur chacun de ces objets. Depuis ce moment j'ai fréquenté ceux que j'entends citer comme les plus expérimentés.

« Quant aux vivres, je suis persuadé que Cyaxare nous en fournira une quantité suffisante. Pour ce qui concerne la santé, comme j'ai ouï dire et vu par moi-même que les généraux, à l'exemple des villes qui ont des médecins pour les maladies, en mènent toujours quelques-uns à la suite de l'armée pour traiter les soldats, je me suis occupé de cet objet dès le moment de ma nomination, et je me flatte,mon père, que j'aurai avec moi les plus habiles gens. — Semblables aux ouvriers qui raccommodent les habits déchirés, ces hommes dont tu parles, mon fils, ne réparent que la santé des malades; mais il est un soin digne de toi, celui de prévenir les maladies. — Mon père, que faire pour y réussir? — Lorsque tu te proposeras de séjourner longtemps dans un pays, tu commenceras par choisir un lieu sain pour camper : avec de l'attention tu n'y seras pas trompé : car le peuple répète sans cesse que l air est salubre en tel endroit, malsain dans tel autre. Pour en juger sûrement, examine la constitution des habitants et leur teint. Mais ce n'est pas assez de connaître la nature du climat ; songe comment tu

entretiens toi-même ta santé. — D'abord je ne surcharge point mon estomac, ce qui est très-nuisible, ensuite j'aide ma digestion par l'exercice. Je crois ce régime excellent pour conserver ma santé et me fortifier. — Eh bien, gouverne ainsi tes soldats. — Mon père, leur restera-t il du temps pour les exercices? — Oui certes, et, de plus, cela est nécessaire. Une armée bien tenue doit toujours s'occuper, soit à nuire à l'ennemi, soit à se procurer quelque avantage. Car, s'il est malaisé de nourrir un seul homme oisif, et plus encore, mon fils, une famille entière, rien de plus difficile que de faire subsister dans l'inaction une armée composée d'un nombre infini de bouches, et qui entre ordinairement en campagne avec peu de vivres, qu'elle ne sait point économiser. Une armée ne doit jamais rester oisive. — Ainsi, mon père, un général oisif, selon toi, ne vaut pas mieux qu'un laboureur paresseux? — Sans doute : mais j'affirme qu'un général actif saura, à moins que quelque dieu ne s'y oppose, approvisionner l'armée et y entretenir la santé. — A l'égard des manœuvres militaires, je pense, mon père, que pour y former les soldats et les trouver tout exercés dans l'occasion, il serait à propos d'établir des jeux où l'on proposerait des prix aux vainqueurs. — Excellente idée! mon fils : en la suivant, tu verras tes troupes exécuter leurs évolutions avec cette précision que tu remarques dans un chœur de danse. — Des espérances flatteuses ne seraient-elles pas encore un bon moyen d'exciter l'ardeur des troupes? — Oui; mais ne ressemble pas au chasseur qui, pour animer ses chiens, les rappellerait toujours du ton dont il leur parle quand il a vu la bête. Les chiens d'abord accourent à sa voix; mais, s'il les a trompés, ils finissent par ne plus lui obéir, lors même qu'il découvre le gibier. Il en est de même des espérances : un homme qui aurait souvent donné de fausses promesses finirait par ne plus persuader, lors même qu'il leur donnerait un espoir fondé. Un général, mon fils, ne doit rien avancer dont il ne soit parfaitement sûr, quoique le contraire puisse quelquefois réussir : il lui importe de réserver pour les plus grands dangers des encouragements qui obtiennent une confiance absolue.

— En vérité, mon père, ce que tu dis est sage, et je le mettrai volontiers en pratique. Quant à l'art de rendre les soldats dociles, je crois n'y être pas étranger; tu m'en as

donné des leçons dès mon enfance, en me pliant à l'obéissance, et en me confiant ensuite à des maîtres qui m'ont fortifié dans cette habitude. Arrivés dans la classe des adolescents, notre gouverneur nous surveillait fortement sur ce point : et d'ailleurs la plupart des lois ne semblent faites que pour enseigner à commander et à obéir. Après avoir beaucoup réfléchi sur cette matière, je vois que le secret le plus efficace pour porter à la subordination est de louer ou de récompenser l'obéissance ; de punir, au contraire, et de noter d'infamie les rebelles. — Oui, pour obtenir une obéissance forcée ; mais, pour qu'elle soit volontaire, ce qui est préférable, il est un chemin plus court. Les hommes se soumettent très-volontiers à celui qu'ils croient plus éclairé qu'eux-mêmes sur leurs propres intérêts. Entre mille exemples, vois avec quel empressement les malades appellent le médecin qui leur ordonnera ce qu'ils doivent faire; vois comme dans un vaisseau tout l'équipage obéit au pilote, comme dans une route le voyageur s'attache constamment à ceux qu'il croit savoir les chemins mieux que lui. Mais, si l'on pense que l'obéissance sera nuisible, point de châtiment qui puisse contraindre, point de récompense qui encourage. Car personne n'accepte volontiers des présents qui doivent lui nuire. — Ainsi donc, mon père, selon toi, pour avoir des hommes obéissants, rien de mieux que de passer dans leur esprit pour être plus habile qu'eux. — Assurément. Mais comment en peu de temps donner de soi cette opinion ? — Le moyen le plus simple de paraître habile, c'est de l'être en effet. Quelques comparaisons te prouveront que je dis vrai. Je suppose que tu veuilles, sans talent, passer pour bon laboureur, pour bon écuyer, pour savant médecin, pour excellent joueur de flûte, enfin pour habile dans un genre quelconque; à combien d'artifices te faudra-t-il recourir pour établir ta réputation ? En vain tu gagnerais des prôneurs; en vain tu serais muni de ce qui convient à chacun de ces arts : si tu en imposais d'abord, bientôt la première épreuve mettrait à déconvert et ton imposture et ta sotte vanité. — Mais comment acquérir un fonds de connaissances dans une partie qui doit être utile? — C'est, mon fils, en étudiant tout ce qui est à la portée de l'esprit humain, comme tu as étudié la tactique. Dans ce qui est au-dessus des lumières et de la prévoyance humaine, tu surpasseras

les autres hommes en habileté, si tu consultes les dieux par l'organe des devins, et si d'ailleurs tu exécutes ce que tu auras jugé le meilleur : car l'homme, au lieu de négliger ce qu'il faut, veille à l'exécuter. Au reste, pour être aimé de ceux que l'on commande, ce qui est de la plus haute importance, on tiendra la même conduite que si l'on désirait se faire des amis, je veux dire qu'il faut donner des preuves évidentes de son bon cœur. Je sais, mon fils, qu'on ne peut pas, à cet égard, tout ce qu'on veut : du moins on se réjouit avec eux du bien qui leur arrive ; on s'afflige du malheur qu'ils éprouvent ; on s'empresse à les secourir dans leur infortune ; on leur montre de l'inquiétude sur les périls qui les menacent, on s'occupe du soin de les garantir : tu leur dois surtout ces marques d'attachement.

« Dans une campagne d'été, il faut qu'on remarque le courage du chef à supporter l'ardeur du soleil ; il faut, en hiver, qu'il endure le mieux le froid ; lorsqu'il s'agit de travailler, qu'il se montre le plus laborieux : car tout cela gagne le cœur des soldats. — Ainsi, mon père, tu prétends qu'un général doit mieux soutenir les fatigues que ceux qu'il commande ? — Oui, sans doute : cependant ne t'alarme pas. Sache, mon fils, que les mêmes travaux n'affectent pas également le général et le simple soldat : ils sont allégés par l'honneur et par la certitude que pas une de ses actions ne reste ignorée.

— Mais, mon père, quand l'armée est fournie du nécessaire, que les soldats sont sains, infatigables, exercés aux manœuvres militaires, impatients de signaler leur bravoure, aimant mieux obéir que de se refuser au commandement, ne juges-tu pas qu'il est à propos d'en venir promptement aux mains avec l'ennemi ? — Assurément, si l'on espère le faire avec avantage. Autrement, plus je compterai sur ma valeur et sur celle de mes troupes, plus je serai circonspect : par la raison que, plus une chose est précieuse, plus on est attentif à la mettre en sûreté.

— Et comment se procurer sur ses ennemis un avantage certain ? — La question que tu me fais n'est pas des moins importantes, et ne se résout pas sur-le-champ. Apprends, mon fils, que, pour réussir, il faut savoir tendre des piéges, ruser, tromper, dérober, piller, et savoir tout cela mieux que l'ennemi. — Par Hercule ! s'écrie Cyrus en riant aux éclats, quel homme tu veux que je devienne ! — Un homme

tel qu'il n'y en aura pas de plus juste, de plus ami des lois. — Pourquoi donc nous enseigniez-vous tout le contraire dans l'enfance et dans l'adolescence? —On vous l'enseignerait encore pour vivre avec vos concitoyens et vos amis. Mais ne vous rappelez-vous pas que, pour nuire à l'ennemi, vous appreniez quantité de moyens? — Moi, mon père, je n'en apprenais aucun. — Pourquoi appreniez-vous à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à pousser vers les toiles ou dans les fosses les sangliers ou les cerfs? Pourquoi, au lieu d'attaquer de front les lions, les ours, les léopards, cherchiez-vous toujours à les combattre sans danger? Ne vois-tu pas dans tout cela des ruses, des tours d'adresse, des supercheries, des moyens d'avoir sur eux l'avantage ? — Oui, contre des bêtes ; mais je sais bien que, quand je laissais voir seulement l'intention de tromper un homme, je recevais force coups. — Aussi vous défendait-on de tirer des flèches ou de lancer un dard contre des hommes : nous vous apprenions à viser juste à un but, non pour que vous fissiez du mal à vos amis, mais afin qu'en temps de guerre vous fussiez habiles dans ces exercices. Ce n'était pas non plus contre vos semblables, mais contre des bêtes, que nous vous enseignions à user de ruses, à prendre vos avantages : nous voulions non que vous eussiez de quoi nuire à vos amis, mais que vous fussiez exercés à ces manœuvres. — Puisqu'il est également utile de savoir faire aux hommes et du bien et du mal, on devait donc enseigner l'un et l'autre. — Aussi dit-on que, du temps de nos pères, il y avait un maître qui, pour enseigner la justice, s'y prenait comme tu le désires. Il apprenait aux enfants à ne point mentir et à mentir, à ne point tromper et à tromper, à ne point calomnier et à calomnier, à négliger leur propre avantage et à le chercher ; mais il établissait une distinction entre ce qu'il fallait faire à l'égard de ses amis et à l'égard de ses ennemis. Il allait jusqu'à enseigner qu'il est juste de tromper ses amis, même de les voler quand leur intérêt le conseille. Le maître exerçait nécessairement ses disciples à mettre ses leçons en pratique, comme on dit que les Grecs instruisent à user de ruse dans la lutte, et que même ils accoutument les enfants à l'employer les uns contre les autres. Cependant il se trouva de ces enfants nés avec un tel goût pour la filouterie, pour la fraude, peut-être aussi tellement avides de gain, qu'ils ne purent s'empêcher de chercher leur

intérêt, même au préjudice de leurs amis. Alors une loi, subsistant encore aujourd'hui, prescrivit d'enseigner simplement aux jeunes gens, comme nous l'enseignons à nos serviteurs, à dire la vérité, à ne point tromper, à ne point dérober, à ne rien convoiter, sous peine d'être punis : on voulait, avec cette éducation, avoir des citoyens d'un commerce plus doux. Arrivés à ton âge, on jugeait qu'il n'y avait plus de danger de leur apprendre les lois de la guerre, vu qu'il n'était pas à craindre qu'habitués à des égards réciproques, ils devinssent tout à coup des citoyens barbares Ainsi, nous ne parlons pas de l'amour devant les enfants, de peur qu'un grand laisser-aller se joignant à la vivacité du désir, ils ne se laissassent entraîner à des excès.

Par Jupiter, dit Cyrus, puisque j'apprends si tard comment on prend ses avantages sur les ennemis, ne diffère plus tes instructions sur ce point. — Eh bien ! épie, autant que tu le pourras, le moment de fondre sur eux avec rapidité, lorsqu'ils seront en désordre, et ton armée rangée en bataille ; lorsqu'ils seront désarmés, et toi sous les armes ; lorsqu'ils seront endormis, et que tu veilleras ; lorsque tu les auras reconnus sans être découvert ; lorsque tu les verras dans un mauvais poste, et que tu seras avantageusement placé. — Est-il possible, mon père, que les ennemis tombent dans de pareilles fautes ? — Il est inévitable que tes ennemis et toi-même y tombiez quelquefois. Ne faut-il pas, de part et d'autre, que vous mangiez, que vous dormiez, que vous partiez presque tous de bon matin pour faire les provisions nécessaires, que vous passiez par des chemins tels qu'ils se rencontrent ? En réfléchissant sur tout cela, tu te tiendras plus que jamais sur tes gardes, lorsque tu te croiras le plus faible ; et, quand tu reconnaîtras que l'ennemi est facile à surprendre, c'est alors que tu devras l'attaquer.

N'est-ce que dans ces occasions-là qu'on peut avoir l'avantage ? y en a-t-il encore d'autres ? — Oui, mon fils, même de bien plus importantes : car, dans celles dont je viens de parler, tous les gens de guerre se tiennent sur leurs gardes, parce qu'ils connaissent le danger ; mais ceux qui possèdent l'art de tromper l'ennemi peuvent le surprendre, après l'avoir entretenu dans une fausse sécurité : tantôt ils mettront son armée en désordre, en feignant de fuir devant lui ; tantôt, par une fuite simulée, ils l'attireront dans des lieux

difficiles où ils fondront sur lui. Au reste, mon fils, ne t'en tiens pas aux ruses de guerre qu'on t'aura enseignées; il faudra quelquefois en imaginer même. Les musiciens ne se bornent point aux airs qu'ils ont appris, ils en inventent; et s'il est vrai que dans la musique les airs récents et frais sont estimés, quels éloges ne doit-on pas à des stratagèmes nouveaux? car ce sont ceux-là qui peuvent aussi le mieux tromper l'ennemi.

« Et certes, quand tu n'emploierais contre les hommes que les ruses dont tu avais coutume d'user contre les petits animaux, quel avantage tu aurais sur l'ennemi! Tu te levais quelquefois au milieu de la nuit, au plus fort de l'hiver, pour aller à la chasse aux oiseaux : avant qu'ils fussent éveillés, tes lacets étaient si bien tendus, qu'il ne paraissait pas que la terre eût été remuée. Tu avais dressé des oiseaux à t'aider à tromper leurs semblables; et du fond du réduit d'où tu voyais sans être vu, tu tirais le filet avant que ta proie pût t'échapper. Quant au lièvre, comme cet animal ne paît que dans les ténèbres, et que le jour il garde le gîte, tu avais des chiens dressés à le quêter, d'autres à courre cette bête légère quand elle était lancée, enfin à la prendre sur pied : si elle les mettait en défaut, tu épiais ses refuites ordinaires, et tu y tendais tes filets qui ne s'apercevaient pas, et où elle s'embarrassait dans sa course rapide. De crainte qu'elle ne se dégageât, tu postais des gens pour observer ce qui arriverait, et courir sur l'animal : ceux-là devaient se tenir en silence et bien cachés, tandis que, resté en arrière, tu le poursuivais, poussant des cris qui l'étourdissaient au point de se laisser prendre sans résistance. Je te l'ai déjà dit, mon fils, si tu emploies ces mêmes artifices contre les ennemis, je ne crois pas qu'il t'en échappe un seul. Quand tu te trouves forcé d'en venir aux mains en rase campagne, à force ouverte et à armes égales, c'est alors que les avantages ménagés de longue main servent infiniment : j'entends par avantages, d'avoir des soldats dont le corps ait été bien exercé, l'âme bien stimulée, et à qui l'art de la guerre soit familier. Sache encore que ceux de qui tu veux être obéi voudront aussi que tu prennes pour eux des soins prévoyants. Que ton esprit, dans une sollicitude continuelle, médite la nuit ce que tu feras exécuter lorsque le jour paraîtra; le jour, ce qu'il conviendra de faire la nuit.

« Je ne te dirai point comment il faut ranger une armée en bataille, régler sa marche de jour ou de nuit, dans des défilés ou dans les grandes routes, dans le plat pays ou dans les montagnes ; comment il faut asseoir un camp, poser des sentinelles, soit pour la nuit, soit pour le jour ; mener les troupes à l'ennemi, ou ordonner la retraite ; les conduire à l'attaque d'une place, approcher des murs, ou s'en tenir éloigné ; comment on assure le passage des bois, des rivières ; quelles mesures on prend contre la cavalerie, les lanciers, les archers ; quelle disposition tu feras, si l'ennemi vient à toi pendant que tu marches en colonne ; quel mouvement tu dois faire si, tandis que tu marches en ordre de bataille, il se prépare à t'attaquer en queue ou en flanc ; enfin, par quels moyens tu peux découvrir ses projets ou lui cacher les tiens. Plus d'une fois je t'ai dit sur cela tout ce que je savais : d'ailleurs tu n'as négligé aucun des militaires qui te paraissaient instruits, et tu as profité de leurs connaissances. Il faut donc, selon les occurrences, je crois, user des moyens que tu jugeras les plus convenables.

« Mais, ce qui est bien important, apprends de moi, mon fils, à ne jamais, contrairement aux sacrifices et aux augures, exposer ta personne ou ton armée, persuadé que les hommes n'ont pour se conduire que des conjectures, et qu'ils ignorent quel projet doit tourner à leur avantage. Juges-en par des exemples. Combien d'hommes réputés habiles politiques ont conseillé de porter la guerre à des ennemis qui ont écrasé le peuple séduit par un fatal conseil ! Combien, après avoir contribué à l'élévation d'un particulier, à l'agrandissement d'une république, ont éprouvé les plus grands maux ! Les uns ont mieux aimé pour esclaves que pour amis des gens avec qui ils pouvaient avoir un commerce réciproque de bons offices : ils ont été punis par ceux-là mêmes qu'ils voulaient asservir. Les autres, non contents de jouir agréablement de leur portion de biens, jaloux de tout envahir, ont été dépouillés même de ce qui leur appartenait. D'autres, après avoir amassé cet or objet de tant de vœux, sont morts victimes de leur cupidité. Tant il est vrai que la prudence humaine ne sait pas mieux choisir que si elle tirait au sort et s'en rapportait au hasard ! Mais les dieux, ô mon fils, qui tiennent à tous les temps, connaissent également le passé, le présent, et ce qui doit amener chacun de ces ter-

mes ; ils avertissent les mortels qui les consultent et qu'ils regardent d'un œil favorable, de ce qu'il faut faire ou éviter. Qu'on ne s'étonne pas s'ils ne conseillent pas tous les hommes : les dieux ne sont pas obligés de s'occuper de qui ils ne veulent point.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER.

En discourant ainsi, ils arrivent aux frontières de la Perse, où ils aperçoivent à droite un aigle qui semblait les guider. Après avoir prié les divinités et les héros tutélaires de la Perse de leur être propices et bienveillants durant le voyage, ils sortirent des frontières. Dès qu'ils les eurent franchies, ils supplièrent les dieux protecteurs de la Médie de leur faire un accueil propice et bienveillant, puis ils s'embrassèrent comme de raison. Cambyse reprit le chemin de la Perse ; Cyrus s'avança dans la Médie, où était Cyaxare.

Dès que Cyrus fut arrivé chez les Mèdes, auprès de Cyaxare, ils commencèrent, naturellement, par s'embrasser ; ensuite Cyaxare lui demanda combien il lui amenait de combattants : « Trente mille, lui répondit Cyrus, qui ont déjà servi sous vos drapeaux et à votre solde; les autres sont des homotimes qui ne sont jamais sortis de la Perse. — Combien sont-ils ? — Si tu les comptes, tu ne seras pas satisfait; mais songe que cette poignée d'hommes, qu'on appelle homotimes, l'emporte facilement sur le reste de la nation, toute nombreuse qu'elle est. Mais as-tu besoin d'eux ? ne t'alarmes-tu pas en vain, sans que les ennemis approchent ? — Par Jupiter ! ils viennent, et même en grand nombre. — Comment le sais-tu ? — Beaucoup de gens, venus de ce côté, disent tous la même chose, chacun à sa manière. — Il faut donc les combattre ? — Nous y sommes contraints. — Parle-moi donc et de nos troupes et de celles qui marchent contre nous, puisque tu les connais. Instruits de l'état des unes et des autres, nous délibérerons sur les moyens de combattre avec le plus grand avantage. — Écoute : le Lydien Crésus

est, dit-on, accompagné de dix mille cavaliers, et de plus de quarante mille, soit archers, soit peltastes. Artamas, prince de la grande Phrygie, amène huit mille cavaliers et environ quarante mille tant lanciers que peltastes. Aribée, roi de Cappadoce, a six mille cavaliers environ, et non moins de trente mille archers et peltastes. L'Arabe Maragdus conduit près de dix mille cavaliers, cent chars et quantité de frondeurs. J'ignore encore s'ils sont suivis des Grecs asiatiques : mais ceux qui occupent cette partie de la Phrygie située sur les bords de l'Hellespont doivent, dit-on, se joindre à Gabée, qui peut avoir dans les plaines du Caystre six mille chevaux et vingt mille peltastes. Pour les Cariens, les Ciliciens, les Paphlagoniens, on dit qu'ils n'entreront pas dans la ligue, quoiqu'on les ait sollicités. Quant au monarque assyrien qui règne sur Babylone et sur le reste de l'Assyrie, il amènera, je pense, vingt mille cavaliers au moins, deux cents chars au plus, mais probablement un grand nombre de gens de pied : c'est sa coutume quand il attaque nos frontières. — Tu dis donc que les ennemis ont soixante mille hommes de cavalerie, et plus de deux cent mille peltastes et archers : quel est, à toi, le chiffre de ton armée? — La cavalerie mède est de plus de dix mille hommes : pour les peltastes et les archers, notre pays en fournira jusqu'à soixante mille. Nous aurons des Arméniens, nos voisins, quatre mille cavaliers et vingt mille hommes de pied.—Selon toi, repartit Cyrus, notre cavalerie ne fait pas le tiers de la cavalerie ennemie, et notre infanterie n'est à peu près que moitié de la leur. — Quoi ! dit Cyaxare, pour combien comptes-tu donc les Perses que tu amènes? — Nous examinerons bientôt si nous avons encore besoin d'hommes ou non : maintenant apprends-moi quelle est la façon de combattre de chacune de ces nations. — Pour toutes à peu près la même : car nos gens et les leurs se servent de l'arc et du javelot.—Avec de telles armes, dit Cyrus, il faut nécessairement combattre de loin. — Cela est vrai. — La victoire sera donc où il y aura plus de combattants : car le grand nombre blessera et détruira plutôt qu'il ne sera blessé et détruit par le petit nombre. — Dans ce cas, le meilleur expédient est d'envoyer chez les Perses leur représenter que, si la Médie éprouve un échec, le danger gagnera la Perse, et de leur demander un renfort. — Sache que, quand tous les Perses viendraient, nous ne sur-

passerions pas encore les ennemis en nombre. — Vois-tu un meilleur moyen? — Pour moi, si j'étais à ta place, je fabriquerais pour tous les Perses qui viennent ici des armes pareilles à celles que portent les homotimes. Ces armes sont une cuirasse pour couvrir la poitrine, un bouclier d'osier pour la main gauche, le cimeterre ou la hache pour la droite. Par ce moyen, nos gens iront en avant avec plus d'assurance, et l'ennemi préférera la fuite à la résistance. Nous combattrons, nous, tout ce qui tiendra ferme : nous vous chargeons, vous et votre cavalerie, de poursuivre si bien les fuyards, qu'ils ne puissent ni s'arrêter dans leur fuite ni revenir à la charge. »

Ainsi parla Cyrus. Cyaxare jugea qu'il avait raison, ne songea plus à mander de nouvelles troupes, et fit travailler aux armes dont on vient de parler. Elles étaient presque achevées, quand les homotimes arrivèrent avec l'armée perse. Aussitôt Cyrus les assemble et leur tient ce discours :

« Mes amis, en vous voyant ainsi armés et impatients de vous mesurer avec l'ennemi, en considérant que les Perses qui vous suivent n'ont des armes que pour combattre de loin, j'ai craint que si, en petit nombre, vous rencontriez, sans être soutenus, un corps nombreux, il ne nous arrivât quelque malheur. Aujourd'hui vous venez avec des hommes dont le corps est en bon état : ils auront, de plus, des armes semblables aux vôtres. Quant à leurs âmes, c'est à vous de les exciter. Un chef doit non-seulement se montrer brave, mais encore s'efforcer d'inspirer sa bravoure à ceux qu'il commande. »

Ainsi parla Cyrus; et les homotimes se réjouirent tous, en songeant qu'un plus grand nombre de guerriers les seconderait. L'un d'entre eux prenant la parole : « On s'étonnera peut-être que je conseille à Cyrus de parler pour nous aux Perses qui viendront prendre leurs armes pour combattre à nos côtés; mais je suis persuadé que les discours de l'homme qui a le pouvoir de récompenser et de punir agissent efficacement sur les esprits. Fait-il un présent, ceux qui le reçoivent l'estiment plus, quoique inférieur à celui que leur offrent des égaux. Ces nouveaux compagnons d'armes goûteront plus les exhortations de Cyrus que les nôtres. Élevés au rang d'homotimes par le fils de leur roi et par leur général, ils croiront cette promotion plus solide que si elle était notre

ouvrage. Cependant nous ne négligerons rien de ce qui dépend de nous : nous devons par tous les moyens animer leur courage : car il est de notre intérêt qu'ils deviennent supérieurs à eux-mêmes. »

Cyrus ayant donc fait déposer les armes et assembler les Perses : « Soldats, leur dit-il, vous êtes tous nés et élevés dans le même pays que nous ; vos corps ne sont pas moins robustes, vos âmes doivent être aussi courageuses. Il est vrai que dans notre patrie vous ne partagiez pas nos prérogatives ; non que vous en ayez été exclus par nous, mais parce que vous étiez contraints de travailler pour vivre. Aujourd'hui, avec l'aide des dieux, je m'occuperai de vos besoins. Il ne tient qu'à vous de prendre des armes semblables aux nôtres, de partager les mêmes dangers, et de prétendre aux mêmes récompenses, s'il en résulte quelque action d'éclat. Jusqu'à présent vous vous êtes servis, ainsi que nous, de l'arc et du javelot; mais, moins exercés que des guerriers qui avaient plus de loisir, il n'est pas étonnant que vous fussiez moins adroits. Avec cette armure que voici, nous n'aurons sur vous aucun avantage : chacun aura la poitrine garnie d'une cuirasse, la main gauche armée d'un bouclier tel que nous le portons, et la droite d'une épée ou d'une hache pour frapper l'ennemi, sans craindre que nos coups portent à faux. Quelle autre différence peut-il donc y avoir entre nous que celle de la bravoure ? et, sans doute, sur ce point vous ne vous montrerez pas inférieurs. Avons-nous, en effet, plus de motifs que vous pour souhaiter la victoire qui procure et assure tous les biens? Nous importe-t-il plus qu'à vous de rechercher cette supériorité qui donne aux vainqueurs toutes les possessions des vaincus? Vous venez de m'entendre, dit Cyrus en finissant : vous voyez ces armes; prenez-les, si elles vous conviennent, et faites-vous inscrire chez vos taxiarques au même rang que nous. Que ceux qui se plaisent dans la classe des mercenaires gardent les armes d'esclave. » Ainsi parla Cyrus. Les Perses, jugeant d'après ce discours que, s'ils ne consentaient pas à partager le sort des homotimes et à remplir les mêmes obligations, ils mériteraient d'être misérables toute leur vie, se firent tous inscrire, et tous prirent les armes qui leur étaient offertes.

Cependant, comme les ennemis ne paraissaient pas encore, quoiqu'on dît qu'ils s'avançaient, Cyrus mettait ce temps à



profit pour exercer et fortifier ses soldats, pour les former à la tactique, et pour exciter leurs âmes aux vertus guerrières. Avant tout, il enjoignit aux valets que lui avait donnés Cyaxare de fournir aux soldats ce dont ils auraient besoin. D'après cette précaution, ils n'avaient plus qu'à s'occuper des exercices de la guerre. Convaincu qu'on n'excelle dans un art qu'en y donnant toute son application sans la partager entre plusieurs objets, il leur interdit l'arc et le javelot, et ne leur laissa que l'épée, le bouclier et la cuirasse. Il les mettait ainsi dans la nécessité de fondre tous ensemble sur l'ennemi, ou d'avouer qu'ils ne servent de rien à leurs alliés, aveu humiliant pour des hommes qui savent qu'on ne les solde qu'à la condition de défendre ceux qui les emploient.

Il avait encore observé que les hommes aiment de préférence tout ce qui est objet d'émulation. Il proposa donc tous les exercices qu'il savait être bons à des guerriers. Il recommandait au simple soldat d'être soumis à ses chefs, laborieux, hardi sans témérité, adroit, curieux de belles armes, et sur tous ces points avide d'éloges; au cinquainier, de se montrer ce que doit être un brave soldat et de faire que sa cinquaine lui ressemblât. Il demandait les mêmes soins au dizainier pour sa dizaine, au lochage pour son escouade; ainsi du taxiarque : chacun d'eux, irréprochable lui-même, devait avoir l'œil sur ceux qui commandaient sous lui, afin qu'eux aussi maintinssent dans le devoir ceux qu'ils commandaient.

Voici quelles récompenses il annonçait : le taxiarque qui disciplinerait le mieux sa compagnie deviendrait chiliarque; le lochage dont les soldats seraient le mieux exercés deviendrait taxiarque; le dizainier le plus distingué obtiendrait le grade de lochage; le cinquainier, celui de dizainier; le simple soldat, celui de cinquainier. De là résultait la soumission des subordonnés à leurs chefs, et, en outre, des distinctions qu'il accordait à chacun selon son mérite. Il donnait aux plus braves de plus hautes espérances, si dans la suite ils remportaient un grand avantage. Il établit pareillement des prix d'émulation pour les compagnies entières, pour les escouades, pour les dizaines, pour les cinquaines, qui montreraient plus de déférence à leur chef et plus d'attachement à la discipline; ces prix étaient ceux qui convenaient à une multitude. Telle était l'organisation, ainsi que les exercices de l'armée.

Il régla le nombre des tentes sur celui des taxiarques, chacune de grandeur suffisante pour contenir une compagnie entière; or, une compagnie était de cent hommes; ainsi les troupes logeaient par compagnie. Cet arrangement, suivant lui, devait disposer ses soldats au combat, puisqu'ils voyaient que la nourriture était la même pour tous : ceux qui se comporteraient avec moins de bravoure ne pourraient alléguer pour prétexte qu'on les traitait moins bien que les autres. Ils gagneraient à se connaître réciproquement, car naturellement les hommes sont plus retenus en présence de ceux qui les connaissent : quand on n'est pas connu, l'on se permet aisément de faire le mal, comme lorsqu'on est dans l'obscurité. Il lui semblait aussi que cette cohabitation sous la tente aiderait beaucoup à ordonner les compagnies; car le taxiarque, le lochage, le dizainier, le cinquainier, faisaient, chacun dans sa tente, observer le même ordre que dans la marche : cet ordre dans les compagnies lui semblait nécessaire, soit pour prévenir la confusion, soit pour se rallier plus facilement dans un moment de trouble. C'est ainsi qu'on assemble sans peine des pierres ou des pièces de bois destinées pour un bâtiment, quoique dispersées çà et là, lorsqu'elles portent des marques qui indiquent la place où chacune doit être mise. Comme d'ailleurs il avait remarqué que les animaux nourris ensemble s'attristent dès qu'on les sépare, il pensait que des hommes vivant en commun ne se quitteraient pas volontiers.

Il avait soin qu'ils ne prissent leur repas, dîner ou souper, que trempés de sueur ; ou il les faisait chasser à outrance, ou il imaginait quelques jeux violents, ou il les employait pour lui-même, et dirigeait les travaux, de sorte qu'ils ne revinssent que trempés de sueur. Il croyait qu'ils en mangeraient avec plus d'appétit, qu'ils en seraient plus robustes et plus en état de supporter la fatigue. Il pensait encore que, travaillant ensemble, ils en seraient d'un commerce plus doux ; de même qu'on voit les chevaux se tenir tranquilles avec leurs compagnons de travail. Enfin, des soldats qui se disent à eux-mêmes qu'ils sont bien exercés marchent à l'ennemi avec plus de confiance.

Cyrus s'était fait arranger une tente assez vaste pour contenir ceux qu'il jugeait à propos d'admettre à sa table : or il invitait le plus ordinairement les taxiarques, tantôt l'un,

tantôt l'autre, suivant les circonstances, quelquefois les lochages, les dizainiers, les cinquainiers, les simples soldats; quelquefois une cinquaine, une dizaine, une compagnie entière. Il accordait cette marque de bienveillance à ceux qui tenaient la conduite qu'il eût voulu que tinssent tous les autres. A sa table, chacun était servi comme lui. En outre, il voulait que les gens de service eussent une part égale à celle de tous les autres. « Ces gens-là, disait-il, méritent-ils moins de considération que des hérauts, que des ambassadeurs ? Il faut qu'ils soient fidèles, instruits des détails militaires, intelligents, prompts, laborieux, actifs, intrépides; de plus, qu'à toutes les qualités des meilleurs soldats ils joignent cette bonne volonté qui fait qu'on ne dédaigne aucune besogne, qu'on est toujours prêt à exécuter l'ordre du général.

CHAPITRE II.

Cyrus avait soin, lorsqu'il réunissait des officiers dans sa tente, que la conversation fût à la fois agréable et propre à conduire au bien. Un jour il leur proposa cette question : « Pensez-vous, mes amis, que ce soit un désavantage pour nos camarades de n'avoir pas reçu la même éducation que nous, ou qu'il n'y ait aucune différence entre eux et nous, soit pour les réunions, soit pour la guerre ? — Je ne sais pas encore, répondit Hystaspe, comment ils se montreront dans le combat; mais je puis assurer que dans les réunions plusieurs paraissent d'un commerce difficile. Dernièrement, Cyaxare ayant envoyé pour chaque compagnie des viandes de sacrifices, on en distribua à chacun de nous trois portions et plus. Le cuisinier m'en avait servi à moi le premier : lorsqu'il s'apprêtait à commencer le second tour, je lui ordonnai de commencer par la queue et de servir en sens contraire. A l'instant, un soldat du milieu du cercle s'écria, en jurant, qu'il n'y avait point d'égalité dans la distribution, si on ne commençait jamais par le centre. Fâché d'apprendre qu'il parût y avoir de l'inégalité, je l'invitai à se placer près de moi : il m'obéit d'un air fort grave; et quand notre tour fut arrivé, nous trouvant les derniers, il ne restait que de petites portions. Le soldat paraissait fort triste : « Fortune ennemie, se disait-il à lui-même, faut-il qu'on m'ait fait venir à

cette place ? — Sois tranquille, lui dis-je, on va recommencer par nous, tu auras la plus grosse part. » Là-dessus on commence la troisième tournée, qui était la dernière, et le soldat prend sa part après moi : mais à peine celui qui le suivait avait-il pris la sienne, que mon homme, trouvant le morceau de son voisin plus fort que le sien, le rejeta pour en choisir un autre. Le cuisinier, qui pensait qu'il n'en voulait plus, continua son service, sans lui laisser le temps de prendre un autre morceau : ce qui le courrouça au point qu'après avoir laissé emporter le morceau dont il était le maître, il renversa encore, moitié surprise, moitié colère, la sauce qui lui restait sans viande. Un lochage assis près de nous battait des mains, riant et se divertissant de cette scène. Pour moi, je feignais de tousser; j'avais peine à ne point éclater de rire. Voilà, Cyrus, l'humeur d'un de nos camarades. »

A ce récit, tous se prirent à rire, comme de raison. Alors un taxiarque prenant la parole : « Il paraît, Cyrus, qu'Hystaspe avait rencontré un homme de mauvaise humeur ; pour moi, voici mon aventure. Lorsque, après nous avoir enseigné les évolutions militaires, tu nous eus congédiés en nous ordonnant d'exercer nos compagnies conformément à tes leçons, je commençai, à l'exemple de mes camarades, par dresser une escouade : je plaçai le chef à la tête, derrière lui un jeune soldat, puis les autres dans l'ordre que je jugeai convenable : cela fait, je me postai vis-à-vis d'eux ; et, les regardant, dès que je crus qu'il en était temps, je leur ordonnai d'avancer. Alors mon jeune soldat, dépassant son lochage, se trouva à la tête de l'escouade. « Que fais tu ? lui dis-je. — J'avance comme tu me l'ordonnes. — Ce n'est pas à toi seul, mais à toute la troupe que l'ordre s'adresse. » A ces mots, se tournant vers ses camarades : « N'entendez-vous pas qu'on nous commande à tous d'avancer ? » Sur-le champ tous marchent vers moi, laissant le lochage derrière eux. Celui-ci les rappelle à leur rang, ils se fâchent. « Auquel donc, s'écrient-ils, devons-nous obéir ? L'un ordonne, l'autre défend d'avancer. » Je pris patience. Je remis mes gens en ordre, en leur disant de ne point se mettre en mouvement que celui qui était devant ne commençât à marcher ; que chacun devait être seulement attentif à suivre celui qui le précédait. Dans ce temps-là même, quelqu'un qui s'en allait en Perse vint me demander une lettre que j'avais écrite

pour ce pays. Le lochage savait où je l'avais mise, je lui dis d'aller promptement la chercher; il part en courant : le jeune homme court après lui armé de son épée et de sa cuirasse ; les autres, à son exemple, en font autant, et tous mes hommes reviennent apportant ma lettre : tant mon escouade observe scrupuleusement la discipline que tu leur prescris. » Tout le monde riait de la pompeuse escorte de la lettre. « O Jupiter, et vous tous dieux, s'écria Cyrus, quels camarades nous avons là ! Pusqu'un chétif repas gagne ainsi leur amitié, et qu'ils sont dociles au point d'obéir avant de savoir ce qu'on leur commande, je ne sais si l'on pourrait désirer de meilleurs soldats. »

Lorsqu'il les eut ainsi loués tout en riant, un taxiarque nommé Aglaïtadas, homme de mœurs austères, qui se trouvait là, lui adressant la parole : « Crois-tu, Cyrus, que ces gens-là disent vrai ? — Et quel motif auraient-ils de mentir ? — Nul autre motif que celui d'amuser, et de se faire valoir par leurs contes. — Doucement, ne les accuse point d'être vantards : selon moi, ce nom convient à des gens qui veulent paraître ou plus riches ou plus braves qu'ils ne sont en effet, et à ceux qui promettent au delà de ce qu'ils peuvent, et cela, en laissant voir qu'ils ont un but intéressé, et veulent en tirer profit; mais celui qui cherche à divertir ses amis, sans intérêt, sans malice, sans causer aucun préjudice pour ceux qui écoutent, pourquoi ne le regarde-t-on pas plutôt comme un homme aimable et enjoué que comme un homme avantageux? »

Cyrus prenait ainsi la défense de ceux qui avaient égayé la compagnie. Le taxiarque qui venait de raconter la plaisante aventure de la lettre, apostrophant Aglaïtadas : « Sans doute, lui dit-il, si nous cherchions à t'affliger, à l'exemple de ces gens qui, par des vers touchants ou des histoires lamentables inventées à plaisir, s'efforcent d'arracher des larmes, tu te plaindrais de nous, puisque, même avec la conviction que nous voulons te réjouir, tu ne laisses pas de nous traiter avec dureté. — Je soutiens, moi, que j'ai raison ; en cherchant à faire rire, on sert bien moins ses amis qu'en les faisant pleurer ; pour peu que tu réfléchisses, tu reconnaîtrais que je dis vrai. C'est par des pleurs qu'un père forme ses enfants à la vertu, qu'un maître enseigne les sciences à ses disciples : et les lois portent-elles les citoyens

à la justice sans les faire pleurer ? Me diras-tu que ceux qui possèdent le talent d'exciter le rire rendent les corps plus robustes, les âmes plus propres ou à l'administration domestique, ou au gouvernement de l'État ? — Aglaïtadas, dit alors Hystaspe, si tu m'en crois, tu distribueras hardiment à nos ennemis ce bien précieux que tu nous vantes, et tu essayeras de les faire pleurer ; mais ce rire que tu estimes si peu, tu le garderas précieusement pour nous qui sommes tes amis : tu dois en avoir une ample provision, car tu ne l'as pas épuisée par l'usage ; je doute même que tu en aies jamais usé volontairement en faveur de tes amis et de tes hôtes : ainsi tu n'as aucun prétexte pour ne point nous en faire part. — Prétends-tu, Hystaspe, tirer de moi de quoi t'amuser ! — Ce serait une folie, repartit le taxiarque ; on en tirerait du feu plutôt qu'un mot pour rire. » A ce mot, tous ceux qui connaissaient le caractère d'Aglaïtadas rirent aux éclats, et lui-même ne put s'empêcher de sourire. Cyrus voyant qu'il se déridait : « Taxiarque, tu as tort de pervertir ainsi le plus sérieux des hommes, en forçant à rire un ennemi déclaré de la gaieté. » La chose en resta là.

Alors Chrysantas prit la parole : « Cyrus, et vous tous qui êtes présents, je suis dans la ferme persuasion que les Perses qui nous ont accompagnés ne sont pas tous d'un égal mérite ; cependant, si la fortune nous favorise, tous voudront être récompensés également : or rien, à mon avis, ne serait plus inégal que de les traiter également. — Eh bien ! mes amis, dit Cyrus jurant par les dieux, il n'y a rien de mieux à faire que de prendre à ce sujet l'avis de toute l'armée : elle décidera lequel lui paraît plus juste, si le ciel seconde notre entreprise, ou de traiter tout le monde également, ou de régler les distinctions sur le mérite. — Pourquoi, reprit Chrysantas, au lieu de discuter, ne pas déclarer simplement ta volonté ? N'as tu pas seul, et de ton propre mouvement, établi des prix ? — Par Jupiter ! ce n'est pas ici la même chose : les soldats, persuadés que le commandement est à moi par droit de naissance, peuvent bien ne pas me trouver injuste dans la distribution des grades ; mais ils regarderont, je pense, les fruits de notre expédition comme un bien qui leur appartient en commun. — Crois-tu, repartit Chrysantas, que les troupes assemblées opinent pour l'inégalité du partage, qui donne aux plus braves les honneurs et le butin ? —

Je le crois, et parce que nous appuierons cet avis, et parce qu'il serait honteux de soutenir le contraire et de ne vouloir pas que celui qui a le mieux servi soit le mieux récompensé. Je pense que les plus lâches même jugeront utile de mieux récompenser les braves. »

C'était particulièrement pour les homotimes que Cyrus désirait faire passer ce règlement : il savait qu'ils redoubleraient d'ardeur quand ils s'attendraient à être jugés sur leurs actions et récompensés suivant leur mérite ; et comme les homotimes ne craignaient rien tant que d'être confondus, par l'égalité du traitement, avec les simples soldats, il crut à propos de mettre sur-le-champ l'affaire en délibération. Tous ceux qui étaient dans sa tente furent du même avis, et l'on convint qu'il serait appuyé par quiconque se piquait de bravoure. Sur cela un des taxiarques dit en souriant : « Je connais un soldat qui ne manquera pas de dire que les partages ne doivent point être égaux. — Qui est-ce ? demanda quelqu'un. — C'est un soldat de ma compagnie, qui veut en toute occasion avoir plus que ses camarades. — Veut-il aussi avoir plus de part au travail ? demanda un autre. — Non pas, dit le taxiarque, j'avoue que je m'étais trompé : il permet, avec beaucoup de complaisance, à qui le veut, de prendre plus de part que lui aux choses pénibles. — Je pense, dit Cyrus, que, pour avoir une armée active et obéissante, il faut réformer tous ceux qui lui ressembleraient : car je remarque que les soldats vont d'ordinaire comme on les mène ; et si les gens vertueux portent au bien leurs compagnons, les méchants les entraînent au mal. Ceux-ci mêmes ne réussissent que trop souvent à grossir leur parti : secondé de la volupté, le vice, marchant dans des routes fleuries, séduit la multitude, tandis que dans ses sentiers escarpés la vertu n'a rien d'attrayant, surtout lorsque des pervers l'invitent à suivre une pente douce et facile. Si donc parmi nos soldats il s'en trouve qui ne soient que mous et paresseux, je les assimile à des frelons, qui consomment en pure perte une partie des vivres ; mais ceux qui, étant mous au travail, exigent impudemment un bon salaire, sont d'un pernicieux exemple : comme leur perversité est souvent heureuse, il en faut absolument purger l'armée. N'examinez pas si vous aurez des soldats perses pour compléter vos compagnies. Quand vous avez besoin de chevaux, vous cherchez les

meilleurs, sans vous informer s'ils sont de votre pays : choisissez de même, chez les autres nations, les hommes qui vous paraîtront les plus propres à vous fortifier et à vous faire honneur. Pour démontrer par des exemples l'avantage de cette pratique, voyez un char : attelé de chevaux pesants, il n'a qu'une marche lente ; et sa marche sera mal réglée, si les chevaux sont de force inégale. Une maison ne peut-être bien administrée par de mauvais serviteurs : il serait moins fâcheux d'en manquer que d'en avoir qui la ruinent. Sachez, mes amis, qu'en renvoyant les mauvais sujets, non-seulement on gagne d'en être débarrassé, mais de plus, parmi ceux qui nous resteront, ceux qui commencent à se corrompre reprendront leur ancienne santé. Enfin, la note d'infamie dont on aura flétri les méchants deviendra pour les bons un nouvel encouragement à la vertu. » Ainsi parla Cyrus ; toute l'assemblée goûta son avis et s'y conforma.

Cyrus voulait égayer de nouveau la société : s'étant aperçu qu'un lochage amenait avec lui et faisait asseoir sur le même lit un homme très-velu et très-laid, il lui adresse la parole : « Sambaulas, est-ce pour sa beauté qu'à la mode des Grecs tu mènes partout ce jeune homme qui est à table à côté de toi ? — J'avoue, répondit Sambaulas, que j'ai beaucoup de plaisir à le voir et à vivre avec lui. » A ces mots, tous les convives regardent le personnage en face : la vue de son excessive laideur excite un rire général. « Au nom des dieux, Sambaulas, dit quelqu'un, qu'a donc fait cet homme pour mériter de toi une telle affection ? — Je vais vous le dire : en quelque temps que je l'aie appelé, soit le jour, soit la nuit, il n'a jamais allégué de prétexte pour s'en dispenser ; il est venu non à pas lents, mais toujours au pas de course ; quelque ordre que je lui aie donné, il l'a toujours exécuté avec la plus grande diligence : il m'a formé les autres dizainiers sur son modèle, non par des paroles, mais par ses exemples. — S'il est tel que tu le dépeins, dit un des convives, tu devrais l'embrasser comme on embrasse ses parents. — Il n'en fera rien, repartit le hideux soldat ; il n'aime pas les ouvrages pénibles : s'il m'embrassait, cela lui vaudrait une dispense de toute espèce d'exercices. »

CHAPITRE III.

Telles étaient les choses plaisantes et sérieuses qui se disaient et se faisaient dans la tente. Lorsqu'on eut versé les troisièmes libations et qu'on eut imploré les dieux, on sortit de la tente pour s'aller coucher.

Le lendemain, le prince assembla toutes les troupes et leur tint ce discours : « Amis, le moment du combat approche ; les ennemis s'avancent : si nous remportons la victoire (et il faut que nous en parlions sans cesse et que nous l'obtenions), nous avons dans nos mains leurs biens et leurs personnes ; mais, vaincus, tous nos biens deviennent le prix du vainqueur. Sachez donc qu'une armée dont les soldats se persuadent qu'on ne peut réussir qu'autant que chacun payera de sa personne, aura de prompts et brillants succès, parce qu'alors on ne néglige rien de ce qu'il faut faire. L'armée, au contraire, où chaque guerrier, se reposant sur son compagnon, s'imaginerait qu'il y a sans lui assez d'autres bras pour agir et combattre, ne tarderait pas à éprouver tous les malheurs ensemble. Ainsi le veut la Divinité ; elle donne des maîtres à ceux qui ne savent pas s'imposer à eux-mêmes de glorieux travaux. Que quelqu'un d'entre vous se lève, et qu'il dise par quel moyen il pense qu'on excitera plus efficacement le courage : sera-ce en accordant plus de distinction à ceux qui auront essuyé plus de fatigues et de dangers, ou en montrant à tous qu'il est indifférent d'être lâche, puisque tous obtiendront des récompenses égales ? »

A ces mots se leva l'un des homotimes, Chrysantas, qui, sans être ni grand, ni fort était doué d'une rare prudence : « Cyrus, en nous invitant à une pareille délibération, ton avis n'est pas, sans doute, qu'il faille traiter les lâches comme les braves; tu veux plutôt éprouver si quelqu'un d'entre nous ne se trahirait pas lui-même en faisant soupçonner par son discours qu'il prétend, sans action remarquable, partager également les fruits de la valeur des autres. Pour moi, comme je ne suis ni vigoureux ni agile, je sens que, si l'on me juge par ce que je puis faire, je ne serai dans l'armée ni le premier, ni le second, ni le millième, ni peut-être même le dix-millième; mais en même temps

je suis persuadé que, si les plus robustes remplissent leur devoir résolûment, j'obtiendrai la portion de récompense que j'aurai méritée. Si au contraire les lâches demeurent dans l'inaction, et que les guerriers braves et robustes se découragent, je crains d'avoir plus de part que je ne voudrais à toute autre chose qu'au fruit de la victoire. »

Après ce discours de Chrysantas, Phéraulas se leva; c'était un Perse de la classe du peuple, mais né avec des sentiments au-dessus de sa condition, d'une belle figure, et très-agréable au prince qui l'avait attaché à sa personne. « Cyrus, dit-il, et vous, Perses, ici présents, il me semble qu'enfin nous pouvons tous également disputer le prix de la valeur; je vois que la nourriture est la même pour tous, nous sommes tous admis à la familiarité du prince, on nous excite tous par les mêmes motifs à bien faire, on recommande également à tous d'obéir aux chefs; et j'observe qu'une prompte obéissance est en honneur auprès de Cyrus. A l'égard de la bravoure, on ne dira pas qu'elle soit faite pour les uns et non pour les autres: il est d'avance décidé qu'elle honore également tous ceux en qui elle se trouve. Quant à la manière de combattre, celle qui nous est prescrite n'est-elle pas familière à l'homme? C'est ainsi que sans autre maître que la nature l'animal sait se défendre: le bœuf frappe de la corne, le cheval rue, le chien mord, le sanglier se sert de ses défenses: sans avoir fréquenté aucune école, ils se préservent de tout ce qui pourrait leur nuire. C'est ainsi que dès mon enfance je savais très-bien parer un coup dont je me croyais menacé; au defaut d'autres armes, j'opposais mes mains à celui qui voulait me frapper: j'employais ce moyen sans qu'on me l'eût montré, quelquefois même on m'avait puni pour l'avoir employé dès mon enfance. Si j'apercevais une épée, je m'en saisissais: la nature seule m'avait indiqué par où il fallait la prendre; car, loin de me l'enseigner, on me le défendait, comme d'autres choses que me défendaient mon père et ma mère, mais auxquelles la nature m'entraînait; même quand je n'étais pas aperçu, je m'escrimais contre tout ce qui se rencontrait; et cette action non-seulement m'était aussi naturelle que de marcher et de courir, mais devenait pour moi un divertissement. Enfin, puisque avec nos nouvelles armes il faut moins d'art que de bonne volonté, comment ne nous empresserions-

nous pas d'entrer en lice avec ces homotimes! les mêmes récompenses sont destinées à notre valeur; cependant nous savons que nous avons moins à perdre qu'eux : ils risquent la vie la plus honorable et la plus délicieuse; nous exposons, nous autres, une vie laborieuse, obscure, où je ne vois que misère. Ce qui, plus que tout le reste, excite mon courage, c'est que Cyrus me jugera; juge impartial qui, j'en jure par les dieux, chérit les braves gens autant que lui-même, et qui sent plus de plaisir à donner ce qu'il possède qu'à le garder pour en jouir. Les homotimes, je le sais, sont fiers d'avoir été élevés à supporter la faim, la soif, le froid : ils ignorent donc que nous y avons été formés par un meilleur maître qu'eux, la nécessité, qui ne nous a que trop bien instruits dans cette science? A la vérité, ils s'exerçaient à porter leurs armes; mais qui ignore combien l'art les a rendues légères? et nous, nous étions souvent contraints de marcher, de courir avec des charges énormes; de sorte qu'aujourd'hui ces mêmes armes me semblent plutôt des ailes qu'un fardeau. Je te le déclare donc, Cyrus, je combattrai, et, selon ce que je ferai, je prétends aux récompenses que j'aurai méritées. Pour vous qui êtes, ainsi que moi, plébéiens, je vous exhorte à soutenir le défi que nous offrons à ces homotimes élevés avec tant de soin, à ces hommes qui sont maintenant engagés dans une lutte plébéienne. » Lorsque Phéraulas eut cessé de parler, plusieurs Perses se levèrent pour appuyer les deux opinions : il fut décidé que chacun serait récompensé selon son mérite, et que Cyrus en serait le juge : ce qui fut suivi.

Un jour, Cyrus invite à souper une compagnie entière avec son taxiarque; il l'avait vu diviser sa compagnie en deux bandes, puis les ranger en bataille l'une vis-à-vis de l'autre : tous avaient la poitrine munie d'une cuirasse, le bras gauche d'un bouclier; l'une des bandes était armée de grosses cannes, l'autre devait ramasser et jeter des mottes de terre. Quand tous étaient prêts, il donnait le signal du combat; aussitôt ceux-ci de lancer leurs mottes qui venaient frapper les cuirasses, les boucliers, les cuisses et les jambières de la bande opposée. Mais, lorsqu'on se mesurait de près, la troupe armée de bâtons frappait tantôt sur les mains, les cuisses ou les jambes, tantôt sur la tête et le dos de ceux qui se baissaient pour ramasser des mottes; enfin elle les mettait en

déroute et les poursuivait, en les frappant, avec de grands éclats de rire. La première bande, à son tour, s'armant de cannes, traitait l'autre comme elle en avait été traitée. Cyrus, agréablement surpris de l'obéissance des soldats et de l'invention du taxiarque, qui tout à la fois exerçait et divertissait sa troupe, flatté d'ailleurs de ce que la victoire restait à ceux qui combattaient à la manière des Perses, les invita donc à souper. Lorsqu'ils entrèrent dans sa tente, il en vit plusieurs qui avaient la main ou la jambe bandée; il leur demanda de quelle arme ils avaient été blessés. « Par des mottes de terre, répondirent-ils. — Est-ce dans la mêlée ou à distance que vous les avez reçues ? » Ils répliquèrent que c'était lorsqu'ils se battaient de loin, et qu'il n'y avait eu que du plaisir dès qu'ils s'étaient approchés. Ceux qu'on avait blessés à coups de cannes s'écrièrent qu'il n'y avait point eu à rire pour eux dans la mêlée; en même temps ils montrèrent des blessures, les uns à la main, les autres à la tête ou au visage : ensuite, comme on s'imagine bien, ils se mirent à rire les uns des autres. Le lendemain, toute la campagne fut couverte de soldats qui se livraient au même exercice; et depuis ce temps ce fut leur amusement favori, quand ils n'avaient pas d'occupations plus sérieuses.

Un autre jour il vit un taxiarque qui, amenant sa compagnie des bords du fleuve pour aller dîner, la faisait d'abord marcher sur une file, puis commandait à la seconde, à la troisième, à la quatrième escouade d'avancer : les quatre chefs se trouvaient ainsi au premier rang. Il ordonnait ensuite aux escouades de doubler les files, de manière que les dizainiers venaient en première ligne ; enfin, par un second doublement, les cinquainiers y venaient aussi. Arrivé à la porte de la tente, il rangeait de nouveau ses soldats sur une seule file, et les faisait entrer un à un, d'abord ceux de la première escouade, ensuite ceux de la seconde, de la troisième, de la quatrième; puis il leur ordonnait de se placer à table dans l'ordre où ils étaient entrés. La douceur et le zèle de ce taxiarque plurent tellement à Cyrus, qu'il l'invita à sa table, lui et sa compagnie. « Cyrus, dit un autre taxiarque qui était du souper, n'inviteras-tu pas aussi la mienne ? car elle ne manque jamais, avant ses repas, à toutes ces évolutions; de plus, lorsque mes soldats sortent de table, le serre-file de la dernière escouade conduit l'escouade entière, de

sorte que les derniers se trouvent à la tête; le serre-file de la troisième escouade précède pareillement la sienne; il en est de même de la seconde et de la première : par cette manœuvre, les soldats apprennent comment on fait retraite au besoin. Si nous voulons nous mettre au pas de course à l'endroit où nous nous promenons, et que nous allions vers le levant, je marche à leur tête, et chacun suit selon son rang; la première escouade d'abord, puis la seconde, la troisième, la quatrième, enfin les dizaines et les cinquaines, aussi longtemps que je le désire : mais, si nous tournons vers le couchant, le serre-file et les soldats de la queue se trouvent à la tête; et quoique alors je me trouve à la queue, on ne m'en obéit pas moins; on s'accoutume par ce moyen à savoir ou conduire ou suivre. — Faites-vous souvent cette manœuvre ? — Toutes les fois qu'il faut dîner. — Eh bien, je t'invite, toi et ta compagnie, puisque tu l'exerces avant et après le repas, le jour et la nuit, puisque tu entretiens la vigueur du corps par l'exercice, en même temps que tu augmentes celle de l'âme par la discipline : et comme tu fais tout au double, il est juste de t'offrir un double repas. — Apparemment, repartit le taxiarque, ce ne sera pas le même jour, à moins que tu ne nous donnes aussi un double estomac. » Après cette conversation, l'on se sépara. Cyrus invita, comme il l'avait dit, cette compagnie, tant pour le lendemain que pour le jour suivant : témoins de cette faveur, toutes les autres s'empressent de l'imiter.

CHAPITRE IV.

Un jour que Cyrus faisait la revue de son armée, et qu'il la rangeait en bataille, un envoyé de Cyaxare vint lui annoncer des ambassadeurs du roi des Indes ; qu'il se rendit donc le plus vite possible auprès de son oncle. « Je t'apporte, ajouta l'envoyé, de beaux vêtements de la part du roi : il veut te présenter dans la plus grande magnificence aux Indiens, qui ne manqueront pas de remarquer l'ajustement sous lequel tu paraîtras. » Cyrus ordonne sur-le-champ au premier taxiarque de se mettre à la tête de sa compagnie, et de la ranger sur une seule file à la droite de l'armée, lui recommandant de faire passer ce même ordre

au second taxiarque, et du second à tous les autres successivement jusqu'au dernier. L'ordre fut aussitôt exécuté que donné : en un instant l'armée se trouva disposée sur trois cents hommes de front (car il y avait autant de taxiarques), et sur cent de profondeur. Cette disposition faite, Cyrus se mit à la tête, leur ordonna de le suivre, et part en doublant le pas. Mais bientôt observant que le chemin qui conduisait au palais était trop étroit pour trois cents hommes de front, il commanda aux dix premières compagnies, qui formaient ensemble mille hommes, de le suivre dans l'ordre où elles se trouvaient, aux dix autres de se mettre à la queue des premières et ainsi de dix en dix. Comme il continuait à marcher ainsi à la tête de l'armée, sans s'arrêter, chaque troupe de mille hommes suivant de près celle qui la précédait, il envoya deux officiers à l'entrée du chemin, pour avertir de ce qu'il fallait faire ceux qui l'ignoraient. Lorsqu'on fut près du palais, il ordonna au premier taxiarque de ranger sa compagnie sur douze de profondeur, de manière que les douzainiers formassent la première ligne du côté du palais : il lui enjoignit de faire passer cet ordre au second capitaine ; ainsi, de proche en proche, à tous les autres : ce qui fut exécuté. Cyrus se rendit alors auprès de Cyaxare avec son habillement perse, qu'il n'avait altéré par aucun ornement étranger. Si le roi fut flatté de sa diligence, ce ne fut pas sans chagrin qu'il le vit mesquinement vêtu. « A quoi penses-tu, lui dit-il, de te présenter en cet état devant les Indiens ? Je désirais que tu parusses dans le plus grand éclat : j'eusse été flatté que l'on vît le fils de ma sœur dans toute sa magnificence. — Cyaxare, si je m'étais habillé de pourpre, paré de colliers, chargé de bracelets, et qu'avec cela j'eusse tardé à venir, t'aurais-je donc fait tant d'honneur ? Mon empressement à te montrer des troupes aussi bien disciplinées que nombreuses, ma prompte obéissance, la soumission de mes soldats à tes ordres, ne sont-ils pas pour toi comme pour moi la plus riche des parures ? » Ainsi parla Cyrus. Le roi, sentant la justesse de cette réponse, ordonna qu'on introduisit les Indiens.

Lorsqu'ils furent entrés : « Nous venons, dirent-ils, de la part du roi des Indes, pour te demander quel est le sujet de la guerre entre les Assyriens et les Mèdes. Nou

sommes chargés d'aller, quand nous saurons ta réponse, faire la même question au roi d'Assyrie ; enfin, de vous notifier à l'un et à l'autre que notre maître embrassera, après avoir considéré le bon droit, le parti de l'offensé. — Apprenez de moi, répondit Cyaxare, que nous ne faisons aucun tort au roi d'Assyrie ; allez vers lui et sachez quelles sont ses prétentions. — Seigneur, dit Cyrus, me sera-t-il permis d'ajouter un mot ? — Parle. — Déclarez au roi des Indes, si toutefois Cyaxare l'approuve, que nous le prendrons lui-même pour arbitre, dans le cas où le roi d'Assyrie se plaindrait de nous. » Après cette réponse, les ambassadeurs se retirèrent.

Quand ils furent sortis, Cyrus tint ce discours à Cyaxare : « En quittant la Perse pour me rendre près de toi, je n'emportai pas avec moi beaucoup d'argent : il m'en reste fort peu ; ce que j'avais, je l'ai dépensé pour mes soldats. Peut-être cela te surprend-il, puisque tu fournis à leur subsistance : mais tu sauras qu'il m'a servi uniquement à distinguer, à gratifier ceux qui le méritaient. Je pense que dans toute entreprise on aime mieux s'assurer du zèle de ceux qu'on emploie, en les encourageant, en leur faisant du bien, qu'en les chagrinant, ou en les traitant durement. C'est, ce me semble, particulièrement à la guerre qu'on doit gagner les cœurs par la douceur et la bienfaisance, si l'on veut avoir des auxiliaires dévoués. Il faut que des soldats, pour nous seconder avec zèle, soient nos amis et non pas nos ennemis ; qu'ils ne soient point jaloux des succès de leur général, et qu'ils ne l'abandonnent point dans ses revers. D'après ces considérations, de nouveaux fonds me semblent nécessaires. Surchargé comme tu l'es d'une infinité de dépenses, il serait déraisonnable de n'avoir recours qu'à toi seul. Avisons donc, toi et moi, à ce que nous ferons pour que les finances ne te manquent point : car, tant que ton trésor sera bien garni, je suis convaincu que je pourrai y puiser au besoin, surtout si mes dépenses doivent tourner à ton profit. Dernièrement, si ma mémoire est fidèle, tu disais que le roi d'Arménie, sur la nouvelle que nos ennemis s'approchaient, te traitait avec peu d'égards ; qu'il ne t'envoyait pas de troupes, qu'il refusait de payer le tribut accoutumé. — Cela est vrai, dit Cyaxare ; aussi ne sais-je lequel serait le plus avantageux, ou de lui déclarer la guerre

et de le soumettre par la force, ou de dissimuler dans ce moment, pour ne pas donner à mes ennemis un nouvel allié. — Les lieux qu'il habite sont-ils ouverts, ou fortifiés ? — Pas très-fortifiés ; j'y ai toujours eu l'œil ; mais il a des montagnes où il peut se retirer sans qu'il soit possible ni de le forcer ni de s'emparer des effets qu'il y aurait transportés, à moins de le tenir bloqué, comme fit autrefois mon père. — Si tu veux, reprit Cyrus, me donner un corps de cavalerie suffisant, j'espère, avec l'aide des dieux, le réduire à t'envoyer des troupes, à te payer le tribut, je dis plus, à le mettre dans nos intérêts plus qu'il n'y est à présent. — Je me flatte qu'en effet tu y réussiras plus aisément que moi. J'ai ouï dire que quelques-uns de ses fils ont chassé avec toi : probablement ils viendront te trouver ; et dès que tu seras assuré d'eux, tu amèneras les choses au point où nous les désirons. Tu penses donc qu'il importe que notre dessein reste secret ? — Oui, parce qu'ils donneront plutôt dans le piége, et qu'on les surprendra lorsqu'ils s'y attendront le moins. — Écoute donc, et vois si je raisonne juste. Il m'est souvent arrivé de mener tous mes Perses à la chasse vers les frontières qui séparent tes États d'avec l'Arménie, et même de me faire suivre de quelques escadrons de ta cavalerie. — Tu peux faire encore la même chose sans porter ombrage à l'ennemi ; mais, si tu mènes plus de troupes qu'à l'ordinaire, tu deviendras suspect. — Ne peut-on pas imaginer un prétexte plausible ? on dira que je projette une grande chasse, et je te demanderai publiquement de la cavalerie. — Fort bien : moi, de mon côté, je feindrai de ne pouvoir t'en donner que très-peu, sous prétexte que je veux visiter mes frontières d'Assyrie : et de fait, mon dessein est d'y aller pour les fortifier le plus possible. Mais lorsque tu seras arrivé avec tes troupes, et que tu auras chassé pendant deux jours, je t'enverrai la meilleure partie de la cavalerie et de l'infanterie que j'ai rassemblées ; et, dès que tu l'auras, tu entreras dans le pays ennemi, tandis qu'à la tête du reste de mon armée, je tâcherai de ne pas m'éloigner, pour me montrer au besoin. »

Toutes ces mesures prises, Cyaxare rassembla aussitôt cavaliers et fantassins, vers les forteresses, et fit partir en avant des chariots de munitions par la route qui conduisait aux places fortes. De son côté, Cyrus sacrifia aux dieux, pour obtenir un heureux voyage : en même temps il envoya de-

mander à Cyaxare ses plus jeunes cavaliers. La plupart témoignaient un grand désir de le suivre, mais Cyaxare ne le permit qu'à un petit nombre.

Déjà ce prince avançait, avec ses troupes, vers la frontière d'Assyrie; déjà Cyrus, encouragé par d'heureux augures à son expédition d'Arménie, était parti avec sa troupe, comme pour une chasse. Il entrait à peine dans les plaines, qu'un lièvre se lève tout à coup; un aigle, qui volait sur la droite, l'aperçoit, fond dessus, le saisit avec ses serres, l'enlève et le porte sur un coteau voisin où il le dévore. Cyrus, réjoui de ce présage, adore le souverain Jupiter, et dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Mes amis, avec l'aide du ciel, nous ferons bonne chasse. » Arrivé près de la frontière, il se mit à chasser, suivant sa coutume : le gros de l'armée, cavalerie et infanterie, marchait en avant pour faire lever les bêtes, tandis que des hommes d'élite distribués çà et là les surprenaient au passage ou les poursuivaient. On prit quantité de sangliers, de cerfs, de chevreuils et d'onagres, espèce d'animaux encore aujourd'hui très-commune dans ces contrées. La chasse finie, Cyrus, se trouvant sur les frontières de l'Arménie, fit apprêter le repas. Le lendemain, il chassa de nouveau, en s'approchant de certaines montagnes dont il désirait de s'emparer; et la chasse finit par le souper, comme le jour précédent. Cyrus, jugeant alors que les troupes de Cyaxare n'étaient pas loin, leur manda secrètement de souper à peu près à la distance de deux parasanges; il espérait par là faire prendre le change à l'ennemi. Il ordonait en même temps à leur commandant de se rendre auprès de lui dès qu'on aurait soupé. Après le repas, il assembla les taxiarques, et leur dit :

« Chers compagnons, le roi d'Arménie, jusqu'à présent l'allié, le tributaire de Cyaxare, instruit que les Assyriens menacent la Médie, commence à le mépriser, ne fournit plus de troupes, ne paye plus de tribut; c'est cet homme qui doit être l'objet de notre chasse. Voici, à mon avis, ce que nous avons à faire : Chrysantas, après avoir pris un peu de repos, pars avec la moitié des Perses qui sont avec nous, et t'empare des montagnes où l'on dit qu'il se retire quand il craint d'être attaqué. Je te donnerai des guides ; comme on assure que ces montagnes sont couvertes de bois, tu ne seras point aperçu. Il serait sage néanmoins d'envoyer en

avant quelques soldats des plus alertes, qu'à leur habillement et à leur nombre on prenne pour des voleurs. S'ils rencontrent des Arméniens, ils les arrêteront, de crainte qu'ils n'avertissent leurs compatriotes : ceux qu'ils ne pourront joindre, ils les écarteront par la terreur, de sorte qu'ils ne voient pas notre armée, et qu'ils croient n'avoir affaire qu'à des brigands. Voilà ce que tu as à faire : pour moi, dès la pointe du jour, suivi du reste de l'infanterie et de toute la cavalerie, je m'avancerai, en traversant la plaine, vers le palais du roi. S'il se met en défense, il faudra combattre ; s'il se retire, nous le poursuivrons ; s'il se sauve dans les montagnes, qu'il n'échappe aucun de ceux qui tomberont dans tes mains. Songe bien que c'est une vraie chasse : nous, nous te battrons la campagne ; toi, tu veilleras aux toiles. Souviens-toi qu'avant de lancer les bêtes, il faut occuper tous les passages, et que les chasseurs doivent se tenir en embuscade pour ne pas faire rebrousser chemin à l'animal qui vient à eux. Garde-toi, Chrysantas, de faire ici ce que tu faisais souvent, par amour pour la chasse ; plus d'une fois tu as passé des nuits entières sans te coucher : au contraire, laisse un peu reposer tes soldats, afin qu'ils résistent au sommeil. Il t'arrive aussi d'errer dans les montagnes, moins faute de guide qu'entraîné par l'ardeur du butin, sur les pas des animaux. Ne t'engage pas de même dans des chemins de difficile accès : recommande à tes guides de te conduire par la route la plus aisée, à moins qu'il n'y en ait une beaucoup plus courte ; pour une armée, le chemin le plus facile est le plus court. Ne va pas non plus, parce que tu es habitué à courir par les montagnes, ne va pas, dis-je, en avant au pas de course ; modère ta marche ; prends un pas que tes troupes puissent suivre. Il sera bon encore que quelques-uns des plus robustes et des plus dispos fassent halte ; puis, le reste des troupes passé, ceux-ci, doublant le pas, encourageront les autres à les imiter. » Chrysantas l'entendit : glorieux de sa mission, il sort avec ses guides, donne les ordres nécessaires aux troupes qui devaient le suivre, et prend ensuite du repos. On dormit tout le temps convenable, puis on s'avança vers les montagnes.

Dès que le jour parut, Cyrus envoya un héraut au roi d'Arménie, avec cet ordre : « Roi d'Arménie, Cyrus t'ordonne de te rendre sans délai auprès de lui avec des troupes et le

tribut que tu dois. — S'il te demande où je suis, dis franchement que je suis sur la frontière ; si je marche en personne ? réponds-lui, ce qui est vrai, que tu l'ignores; quel est le nombre de mes soldats ? dis-lui d'envoyer quelqu'un pour en juger. » En donnant cette instruction au héraut, il trouvait plus humain d'avertir ainsi le roi que d'entrer sur ses terres sans le prévenir. Cependant il marchait à la tête de ses troupes, rangées dans le meilleur ordre, soit pour la marche, soit pour le combat, ordonnant aux soldats de ne maltraiter personne, de rassurer les Arméniens qu'ils rencontreraient, et de leur déclarer qu'ils seraient libres d'apporter des vivres, partout où l'on serait, dans le cas où l'on voudrait acheter à manger ou à boire.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER.

Cyrus en était là. Le roi d'Arménie fut frappé de ce que l'envoyé lui disait de la part de Cyrus : il se sentait coupable pour n'avoir ni payé le tribut ni envoyé des troupes à Cyaxare. Ce qui ajoutait encore à son effroi, c'est qu'on allait découvrir qu'il commençait à fortifier sa ville capitale de manière à pouvoir s'y défendre. Agité de toutes ces craintes, il envoie çà et là, il rassemble ses troupes ; il fait passer dans les montagnes, sous bonne escorte, Sabaris le plus jeune de ses fils, la reine, ses filles, la femme de son fils aîné, ses bijoux, ce qu'il avait de plus précieux, et détache des coureurs pour observer ce que faisait Cyrus. Il armait tous les Arméniens qui se trouvaient autour de sa personne, lorsqu'on vint lui annoncer que Cyrus arrivait en personne. Loin d'oser se mettre en défense, il s'éloigne. Les Arméniens, à son exemple, regagnent en hâte leurs maisons, pour mettre leurs effets en sûreté. Cyrus, voyant la plaine couverte de gens qui se sauvaient avec leurs troupeaux, envoya dire qu'on ne ferait aucun mal à ceux qui demeureraient, mais qu'on traiterait en ennemis ceux qui seraient pris en fuyant. Le plus grand nombre resta : quelques-uns suivirent le roi. D'un autre côté, ceux qui escortaient les princesses étant tombés au milieu de la troupe qui gardait la montagne, poussèrent un grand cri, et furent presque tous pris dans leur fuite. Le fils du roi, ses femmes, ses filles, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, avec tous les trésors qu'ils traînaient à leur suite. A cette nouvelle, le roi, incertain du parti qu'il prendrait, se sauva sur les hauteurs. Cyrus, qui avait vu ce mouvement, l'investit aussitôt avec les troupes qu'il avait

sous la main, et fit dire à Chrysantas de quitter la montagne pour le venir joindre.

Tandis que l'armée se rassemblait, il envoya au roi d'Arménie un héraut chargé de lui faire cette question : « Roi d'Arménie, préfères-tu rester où tu es pour lutter contre la soif et la faim, ou descendre dans la plaine pour combattre contre nous ? » Sur la réponse du roi qu'il ne voulait avoir affaire ni à l'un ni à l'autre de ces ennemis, Cyrus, par l'organe de son héraut, lui dit encore : « Pourquoi, au lieu de descendre, restes-tu à ce poste ? — Parce que je suis incertain de ce que je dois faire. — Peux-tu hésiter, puisqu'il ne tient qu'à toi de venir défendre ta cause ? — Qui sera mon juge ? — Pas d'autre que celui que les dieux ont fait l'arbitre absolu de ton sort. » Contraint par la nécessité, il descendit de sa colline. Cyrus le reçut lui et sa suite au milieu de son armée, qui, complétée par l'arrivée de Chrysantas, l'environna de toutes parts.

Tigrane, fils aîné du roi d'Arménie, qui avait souvent chassé avec Cyrus, arrivait alors d'un voyage en pays étranger. Informé de ce qui se passe, sur-le-champ même et en équipage de voyageur il va trouver Cyrus. On conçoit qu'en voyant son père, sa mère, ses sœurs, sa femme prisonniers, il versa des larmes. Cyrus borna tout son accueil à lui dire : « Tu arrives à temps pour assister au jugement de ton père. » Bientôt il assemble les chefs des Perses et des Mèdes, mande aussi les grands d'Arménie, et permet aux femmes qui étaient dans leurs chariots d'écouter ce qu'il allait dire. Lorsque tout fut prêt, il commença en ces termes : « Roi d'Arménie, je te conseille avant tout de ne rien dire que de vrai dans ta défense, afin d'éloigner de toi le plus odieux des crimes : car tu dois savoir que l'imposture rend tout à fait indigne de pardon. Tes enfants, ces femmes, les Arméniens ici présents, connaissent tous ta conduite : s'ils entendent le mensonge sortir de ta bouche et que je découvre la vérité, ils jugeront que tu te condammes à subir les derniers supplices. — Demande-moi ce qu'il te plaira, je ne déguiserai rien, quoi qu'il en puisse arriver. — Réponds donc : n'as-tu jamais fait la guerre à mon aïeul maternel Astyage et aux Mèdes ? — Oui. — Après ta défaite, ne promis-tu pas de lui payer un tribut, de marcher sous ses drapeaux en quelque lieu qu'il te l'ordonnât, et de n'avoir aucune place forte ?

— Cela est vrai. — Pourquoi donc n'as-tu envoyé ni tribut ni soldat? Pourquoi as-tu fortifié tes places? — Je désirais m'affranchir : il me semblait beau de recouvrer la liberté, de la transmettre à mes enfants! — Il est beau, sans doute, de combattre pour échapper à l'esclavage : mais si un homme vaincu dans un combat, ou asservi de toute autre manière, tentait ouvertement de se dérober à ses maîtres, dis-moi toi-même, le récompenserais-tu comme un homme généreux, loyal, ou le punirais-tu comme un criminel? — Je le punirais : il faut bien que je l'avoue, puisque tu me défends de mentir.

— Réponds donc clairement à chacune de mes questions. Si quelque grand de tes États manquait aux devoirs de sa charge, la lui laisserais-tu, ou le remplacerais-tu par un autre? — Je le remplacerais. — Si cet homme possédait de grandes richesses, lui permettrais-tu d'en jouir, ou le dépouillerais-tu? — Je le dépouillerais de tout ce qu'il se trouverait posséder. — Et si tu découvrais qu'il eût quelque intelligence avec tes ennemis, que ferais-tu? — Je lui ôterais la vie : eh! ne vaut-il pas mieux que je meure disant la vérité, que convaincu de mensonge? »

A ces mots, son fils arracha sa tiare de dessus sa tête et déchira ses vêtements. Les femmes, poussant de grands cris, se meurtrissaient le visage, comme si leur père n'était déjà plus, et qu'elles-mêmes dussent perdre la vie.

Cyrus, ayant ordonné qu'on fît silence, poursuivit en ces termes : « Roi d'Arménie, voilà donc tes principes de justice! eh bien! que me conseilles-tu? » Le roi d'Arménie, réduit au silence, ne savait s'il conseillerait à Cyrus de lui ôter la vie, ou s'il démentirait ce qu'il venait de dire. Tigrane, l'un de ses fils, prenant la parole : « Seigneur, lui dit-il, puisque mon père hésite, me sera-t-il permis de t'indiquer la conduite que tu dois tenir à son égard pour ton propre intérêt? » Cyrus, se ressouvenant que, lorsqu'ils allaient à la chasse ensemble, Tigrane avait toujours près de lui un certain sophiste dont il faisait grand cas, fut curieux d'entendre raisonner ce prince, et l'exhorta franchement à dire sa pensée. « Si tu approuves les projets et les actions de mon père, je te conseille de le prendre pour modèle; mais si tu juges qu'il a eu tort de tout point, je t'exhorte à ne pas l'imiter. — Tigrane, en pratiquant la justice, je n'imiterai

point un coupable. — Cela est vrai. — Ainsi, de ton propre aveu, il faut punir ton père, puisqu'il est juste de punir quiconque agit contre la justice. — Mais, Cyrus, en infligeant une punition, veux-tu qu'elle tourne à ton avantage ou qu'elle nuise à tes intérêts? — Dans ce dernier cas, je me punirais moi-même. — C'est pourtant ce qui t'arrivera, si tu fais périr des hommes qui sont à toi, dans le temps où il t'importe le plus de les conserver. — Eh ! peut-on compter sur des gens convaincus d'infidélité? — Oui, s'ils deviennent sages : car, selon moi, sans la sagesse les autres vertus sont inutiles : à quoi, par exemple, servirait un homme robuste, vaillant, habile à manier un cheval, riche, puissant, si la sagesse lui manquait? Mais avec cette vertu tout ami est utile, tout domestique et bon serviteur. — Tu dis donc que, dans un même jour, ton père, de peu sensé qu'il était, est devenu sage? — Assurément. — Tu prétends donc que la sagesse est une affection de l'âme, comme la douleur, et non point une science acquise? Cependant, si pour devenir sage il faut d'abord être sensé, est-il possible qu'un homme qui manque de sens se trouve sage tout à coup? — Quoi ! tu n'as jamais observé qu'un homme qui ose se battre contre un plus fort guérit de sa témérité lorsqu'il est vaincu? N'as-tu jamais vu que de deux États en guerre, celui qui avait du désavantage aimait mieux obéir à l'autre que résister? — Quel est donc ce désavantage qui peut avoir rendu ton père aussi sage que tu le dis? — Celui de se voir plus esclave que jamais, après avoir tenté de recouvrer sa liberté; celui d'avoir échoué toutes les fois qu'il croyait devoir ou tenir une entreprise secrète, ou attaquer de vive force. Il voit que tu l'as pris dans tes piéges comme tu l'as voulu, et aussi facilement que si tu avais eu affaire à un aveugle, à un sourd, à un homme dépourvu de sens; il voit que, lorsque tu l'as voulu, tu es resté si impénétrable pour lui, que tu l'as enfermé, sans qu'il s'en doutât, dans les lieux mêmes dont il se faisait un rempart; que tu l'as si bien prévenu de vitesse, que tu es arrivé d'un pays éloigné avec une armée nombreuse, avant qu'il eût rassemblé ses troupes qui étaient près de lui. — Et tu penses qu'un tel revers, que la connaissance de la supériorité d'autrui, peuvent rendre un homme sage? — Beaucoup mieux qu'une défaite dans le champ d'honneur. Un adversaire vaincu dans un combat singulier croira qu'en

fortifiant son corps par l'exercice il peut de nouveau se représenter au combat; un État subjugué espérera, avec le secours de ses alliés, réparer ses pertes, au lieu qu'un homme qui connaît la supériorité d'un autre se soumet à lui volontiers et sans contrainte. — Tigrane, tu me parais croire que les hommes violents ou injustes, que les voleurs, que les fourbes ne connaissent point d'hommes modérés, équitables, ennemis du vol et de la fraude; tu ignores donc que ton père, en nous trompant constamment, en rompant tous les traités, savait que nous observions scrupuleusement ceux conclus avec Astyage? — Aussi, prince, je ne dis pas qu'il suffise, pour devenir sage, de connaître des gens qui vaillent mieux que soi, à moins qu'on ne se trouve, comme mon père, sous la main d'un plus puissant. — Mais ton père n'a point encore éprouvé de mal; je conçois pourtant qu'il a tout à craindre. — Eh bien, Cyrus, imagines-tu rien qui abatte plus l'âme qu'une crainte violente? Ne sais-tu pas que des hommes blessés par l'épée, instrument des plus fortes punitions, veulent encore se venger? au lieu qu'on ne peut regarder en face ceux que l'on craint, lors même qu'ils parlent avec le ton de la clémence. — Tu crois donc que la crainte d'être puni tourmente plus que la punition? — Toi-même tu n'en pourrais douter : tu sais dans quel accablement tombent ceux qui craignent l'exil, ceux qui à l'instant du combat craignent d'être vaincus, ceux qui en s'embarquant appréhendent le naufrage, ceux qui sont menacés d'esclavage dans leur prison; tous ces malheureux ne peuvent, dans leur effroi, ni manger ni dormir; mais, les uns une fois exilés, les autres ou vaincus ou asservis, on les voit tous manger avec plus d'appétit et dormir plus tranquilles que des hommes heureux. Des exemples expliqueront encore mieux ce que c'est que le fardeau de la crainte. On a vu des gens qui, dans la crainte de mourir s'ils étaient pris, se donnaient la mort, les uns en se précipitant, les autres en s'étranglant, d'autres en s'égorgeant: tant il est vrai que de toutes les passions la crainte est celle qui ébranle le plus fortement nos âmes. Te figures-tu l'état actuel de mon père, qui redoute l'esclavage pour lui, pour la reine, pour moi, pour tous ses enfants? — Je n'ai pas de peine à croire à cette déchirante situation de son âme; mais je sais aussi que l'homme insolent dans la prospérité, faible et petit dans

les revers, reprend, s'il se relève de sa chute, et son ancienne arrogance et ses premières manœuvres. — Nos fautes, il est vrai, t'autorisent à te défier de nous ; mais ne peux-tu pas construire de nouvelles forteresses, te rendre maître de nos places fortes, t'assurer de notre fidélité par toutes sortes de voies ? Jamais tu ne nous entendras nous plaindre : nous n'oublierons pas que nous nous sommes attiré nos malheurs. Si tu donnes l'Arménie à quelqu'un qui ne t'ait point manqué, et que tu la lui donnes avec des précautions qui annoncent de la défiance, crains que pour prix d'un pareil bienfait il ne te regarde plus comme ami. D'un autre côté, si, de peur d'encourir sa haine, tu n'imposes point un frein à son insolence, tremble qu'il n'ait bientôt plus besoin que nous d'être ramené à la raison. — En vérité, Tigrane, j'aurais de la répugnance à employer des gens dont je saurais ne devoir les services qu'à la contrainte ; il me semble que je supporterais plus facilement les fautes d'un homme qui, avec de bonnes intentions, avec un sincère attachement, seconderait mes vues pour le bien général, que je ne m'accommoderais de l'obéissance forcée, même la plus exacte, d'un ennemi personnel. — Et de qui serais-tu désormais autant chéri que de nous ? — De ceux qui n'ont jamais été mes ennemis, si je fais pour eux ce que tu me presses de faire pour toi et les tiens. — Y a-t-il quelqu'un au monde pour qui tu puisses faire autant que pour mon père ? Et d'abord, crois-tu qu'un homme qui ne t'aura point offensé te sache gré de lui laisser la vie ? Si tu ne lui enlèves ni sa femme ni ses enfants, en sera-t-il aussi reconnaissant que celui qui confesse que tu es en droit de les lui enlever ? Est-il quelqu'un qui doive être plus affligé que nous de ne pas avoir le royaume d'Arménie ? Celui qui ressentirait le plus de chagrin de ne plus être roi, sera donc pénétré, en reprenant le pouvoir, de la plus vive reconnaissance. Si tu as à cœur de laisser à ton départ l'Arménie tranquille, comptes-tu y parvenir plus sûrement avec un nouveau gouvernement qu'en laissant subsister l'ancien ? Si tu veux emmener d'ici un corps d'armée, qui sera plus capable de choisir les soldats que celui qui les a souvent employés ? S'il t'arrive d'avoir besoin d'argent, qui pourra mieux t'en procurer que celui qui connaît les ressources de l'État et qui en dispose ? O brave Cyrus, prends garde, en nous perdant, de te faire

6.

plus de tort à toi-même que mon père n'eût pu t'en faire. » Ainsi parla Tigrane.

Cyrus l'avait écouté avec un plaisir extrême, en voyant l'effet de ses promesses à Cyaxare. Il se rappelait d'avoir dit à ce dernier qu'il comptait lui procurer un allié plus fidèle que par le passé. « Eh bien, dit-il en adressant de nouveau la parole au roi d'Arménie, si je cède à toutes ces instances, combien me donneras-tu de troupes? quelle somme d'argent me fourniras-tu pour la guerre? — Cyrus, je ne puis répondre avec plus de franchise et de vérité qu'en te découvrant toutes les forces de ce royaume, afin que tu décides ce que tu veux emmener d'hommes, et ce que tu nous laisseras pour la défense du pays : je te dirai même à quoi montent mes finances; quand tu le sauras, tu prendras ce qu'il te plaira, tu laisseras ce que tu jugeras à propos. — Fais ce que tu dis : apprends-moi combien tu as de soldats et à quoi se montent tes finances. — L'Arménie, répondit le roi, fournit environ huit mille cavaliers et quarante mille fantassins. Mes richesses, évaluées en argent, en y comprenant les trésors que m'a laissés mon père, montent à plus de trois mille talents. — De tes troupes, repartit à l'instant Cyrus, comme tu es en guerre avec les Chaldéens tes voisins, tu ne me donneras que la moitié : à l'égard de tes richesses, au lieu de cinquante talents que tu devais à Cyaxare à titre de tribut, tu en payeras cent, à cause de ton infidélité; mais tu m'en prêteras cent autres, et je te promets, si le ciel seconde mes desseins, ou de te rendre de plus grands services, ou d'acquitter cette somme en nature si je puis. Si je ne le fais pas, on pourra m'accuser d'impuissance, mais non de mauvaise foi. — Au nom des dieux, Cyrus, ne parle pas ainsi; autrement tu ne ranimeras pas ma confiance. Sois assuré que ce que tu me laisses n'est pas moins à toi que ce que tu emporteras. — Soit, dit Cyrus; mais que me donneras-tu pour la rançon de ton épouse? — Tout ce que je possède. — Pour tes enfants? — Encore tout ce que je possède. — C'est une fois plus que tu n'as réellement. Et toi, Tigrane, que donnerais-tu pour la liberté de ta femme? (Ce prince nouvellement marié l'aimait éperdument.) — Cyrus, je donnerais jusqu'à ma vie pour la garantir de l'esclavage. — Reprends-la, elle est à toi; je ne la regarde point

comme captive, puisque tu n'as jamais abandonné notre parti; et toi, roi d'Arménie, reprends aussi ta femme et tes enfants sans rançon, afin qu'ils sachent qu'ils n'ont pas cessé d'être libres. Vous souperez avec nous; vous irez ensuite où il vous plaira. »

Ils restèrent. Le souper fini, lorsqu'on était encore dans la tente, Cyrus dit à Tigrane : « Qu'est devenu cet homme qui chassait avec nous et dont tu faisais tant de cas? — Eh! mon père ne l'a-t-il pas fait périr! — Pour quel crime? — Sous prétexte qu'il me corrompait. Cependant il avait l'âme si honnête que, près d'expirer, il me fit appeler, et me dit : « Tigrane, ne témoigne point à ton père aucun ressentiment de ma mort; c'est par ignorance, non par méchanceté, qu'il m'ôte la vie : or, j'estime que les fautes commises par ignorance sont involontaires. — L'infortuné! s'écria Cyrus. — Seigneur, réplique le roi, quand un mari tue celui qu'il surprend dans un commerce criminel avec sa femme, ce n'est point parce qu'il la corrompait, mais parce qu'il lui ravissait un cœur que lui seul avait le droit de posséder. Voilà pourquoi il le traite en ennemi. Moi de même, continua le roi, j'avais conçu de la jalousie contre cet homme, parce qu'il me semblait que mon fils lui rendait plus d'honneur qu'à moi. — Ta faute, dit Cyrus, est un effet de la faiblesse humaine : oublie-la, Tigrane, en faveur de ton père. »

Après s'être ainsi entretenus, et s'être donné tous les témoignages d'une sincère réconciliation, les princes et les princesses d'Arménie montèrent dans leurs chariots, et s'en retournèrent comblés de joie. Arrivés au palais, l'un vantait la sagesse de Cyrus, l'autre sa bravoure; sur quoi Tigrane s'adressant à sa femme : « Et à toi aussi te semblait-il beau? — En vérité, je n'ai point jeté les yeux sur lui. — Sur qui donc? — Sur celui qui a dit qu'il donnerait sa vie pour que je ne fusse point esclave. » Alors ils s'en allèrent, comme de raison, se reposer les uns avec les autres.

Le lendemain, le roi envoya des présents pour Cyrus et ses troupes, et ordonna aux Arméniens destinés à servir dans l'armée perse de s'y rendre dans trois jours. En même temps il compta le double de l'argent qu'il devait fournir; mais Cyrus, après avoir pris la somme qu'il avait deman-

dée, lui rendit le surplus; ensuite il s'informa si ce serait le père ou le fils qui commanderait les troupes arméniennes. « Celui que tu voudras, répondit le roi. — Pour moi, Cyrus, ajouta Tigrane, je ne te quitterai point, dussé-je ne te suivre que pour porter le bagage. — Combien donnerais-tu, repartit Cyrus en riant, pour que ta femme apprît que tu es porteur de bagages? — Il ne sera pas nécessaire de le lui apprendre, car elle me suivra et pourra voir toutes mes actions. — Hâtez-vous donc de faire vos préparatifs. — Compte que nous serons prêts et munis de tout ce que mon père doit nous donner. » Les soldats, après avoir reçu leurs présents, allèrent prendre du repos.

CHAPITRE II.

Le lendemain, Cyrus, escorté de Tigrane, d'une troupe des meilleurs cavaliers mèdes, et de ceux de ses amis qu'il jugeait à propos d'avoir avec lui, sortit du camp, à cheval, pour aller reconnaître le pays et voir où l'on pourrait construire une forteresse. Arrivé sur une éminence, il pria Tigrane de lui indiquer les montagnes d'où les Chaldéens descendaient pour marauder. Tigrane les lui ayant montrées, Cyrus lui demanda si elles étaient abandonnées. « Non certes; les Chaldéens y tiennent sans cesse des espions qui leur donnent avis de tout ce qu'ils aperçoivent. — Que font-ils, ainsi avertis? — Ils accourent défendre, chacun de son mieux, les hauteurs. » Après cette réponse, Cyrus remarqua qu'une partie de la campagne était, par les suites de la guerre, inculte et déserte. Il retourna au camp avec son escorte, et bientôt on soupa, puis on prit du repos. Le jour suivant, arriva Tigrane avec son bagage, suivi de quatre mille cavaliers, dix mille archers et autant de peltastes.

Pendant que les troupes arméniennes s'assemblaient, Cyrus offrait des sacrifices. Ayant obtenu de favorables présages, il convoqua les chefs des Perses et ceux des Mèdes, et leur tint ce discours: « Mes amis, ces montagnes que nous voyons appartiennent aux Chaldéens; mais si nous en devenons maîtres et que nous construisions un fort sur le sommet, nous tiendrons en respect et la Chaldée et l'Ar-

ménie. Les auspices sont pour nous; d'ailleurs dans une entreprise qui dépend de l'activité humaine, rien ne nous secondera mieux que la célérité. Si nous atteignons le haut de la montagne avant que les Chaldéens s'y rassemblent, ou nous nous y établirons sans coup férir, ou du moins nous n'aurons affaire qu'à une poignée de faibles ennemis. Il n'y a point d'entreprise plus facile ni moins périlleuse, si nous déployons uue activité soutenue. Courez donc aux armes : vous, Mèdes, avancez par la gauche; qu'une moitié de vous, Améniens, prenne la droite, que l'autre moitié fasse l'avant-garde : vous, cavaliers, restez sur les derrières pour nous encourager et hâter notre marche; ne souffrez point de traînards. »

A peine eut-il cessé de parler, qu'il se mit à la tête de ses troupes formées en colonnes. Les Chaldéens, voyant une armée qui marchait rapidement vers la montagne, donnèrent aux leurs le signal convenu, et se rassemblèrent en s'appelant les uns les autres à grands cris. Cyrus encourageait ses soldats : « Perses, entendez-vous? nos ennemis nous disent de nous hâter. Si nous gagnons les premiers le sommet de la montagne, tous les efforts deviendront inutiles. » Or ces Chaldéens, ordinairement armés d'un bouclier d'osier et de deux javelots, passent pour les plus belliqueux de ces contrées; guerriers et pauvres (car le pays montueux qu'ils habitent est généralement stérile), ils se mettent volontiers à la solde de quiconque a besoin de leurs services.

Lorsque les troupes de Cyrus approchaient de la montagne, Tigrane, qui marchait à ses côtés, lui dit : « Sais-tu, prince, qu'il nous faudra bientôt combattre? car les Arméniens ne soutiendront point le choc des Chaldéens. — Je le sais, répondit Cyrus. » En même temps il encouragea les Perses à se préparer à la poursuite de l'ennemi, dès que les Arméniens, en fuyant, l'auraient attiré près d'eux. Les Arméniens continuèrent à monter; les Chaldéens, les voyant approcher, fondent sur eux à grands cris, selon leur usage : ceux-ci, à leur ordinaire, ne peuvent soutenir le choc. Les Chaldéens les poursuivent; mais bientôt rencontrant le reste des troupes qui montait vers eux l'épée à la main, quelques-uns qui s'étaient trop avancés sont tués ou faits prisonniers, les autres s'enfuient : bientôt Cyrus fut maître

des hauteurs. Dès que les troupes y furent établies, il découvrit les maisons des Chaldéens, et remarqua que ceux qui étaient plus voisins de la montagne les abandonnaient. Toutes les troupes étant réunies, Cyrus leur ordonna de dîner. Après le repas, ayant observé que dans le lieu fortifié où les Chaldéens avaient placé leur corps de garde on avait de l'eau en abondance, il résolut d'y construire une forteresse. Tigrane eut ordre de mander à son père qu'il se rendît promptement à l'armée, avec tout ce qu'il pourrait ramasser de charpentiers et de maçons. Le courrier partit; Cyrus commença l'ouvrage avec ceux qui étaient présents.

On lui amena sur ces entrefaites plusieurs prisonniers, les uns enchaînés, les autres blessés; il les voit, fait ôter les chaînes aux premiers, et met les blessés entre les mains des médecins, avec ordre de les soigner. Il dit ensuite aux Chaldéens qu'il n'était venu ni pour les détruire ni pour satisfaire une ardeur guerrière, mais dans l'intention d'établir la paix entre eux et les Arméniens. « Avant que je me fusse emparé de ces montagnes, ajouta-t-il, vous n'aviez, je le sais, nulle raison de désirer la paix; vos possessions étaient en sûreté, et vous pouviez piller et ravager celles des Arméniens. Voyez maintenant votre situation. Prisonniers, je vous rends votre liberté; je vous permets d'aller délibérer avec vos compatriotes si vous voulez nous faire la guerre ou être nos amis. Optez-vous pour la guerre, ne venez ici que bien armés : si vous préférez la paix, venez sans armes; je ferai en sorte, si vous devenez nos amis, que vos affaires marchent bien. » A ces mots, les Chaldéens lui donnèrent de grands éloges, lui serrèrent mille fois les mains, et retournèrent dans leurs habitations.

Quand le roi d'Arménie eut entendu l'appel de Cyrus et appris ce qu'il avait fait, il partit avec le plus de diligence possible, amenant quantité d'ouvriers munis de tous les outils nécessaires. « Seigneur, dit-il en abordant le prince, j'admire comment, avec si peu de connaissance de l'avenir, nous osons, pauvres humains, former tant de projets. Lorsque je travaillais à recouvrer ma liberté, je suis tombé dans une servitude encore plus dure ; prisonnier, je croyais tout perdu, et ma condition devient plus belle qu'elle ne le fut jamais. Les Chaldéens nous désolaient par de continuels bri-

gandages, et maintenant ils sont réduits à l'état où je désirais les voir. Je te dirai, Cyrus, que j'aurais donné beaucoup plus que tu n'as exigé de moi, pour obtenir qu'ils fussent chassés de ces montagnes. Par ce seul bienfait, tu viens d'acquitter les promesses que tu nous fis en recevant notre argent; nous t'avons même de nouvelles obligations, que nous ne pouvons oublier sans rougir, si nous ne sommes pas des lâches : au reste, quoi que nous fassions, notre reconnaissance ne nous acquittera jamais envers un tel bienfaiteur. » Ainsi parla le roi d'Arménie.

Bientôt les Chaldéens vinrent supplier Cyrus de faire la paix avec eux. « Quelle raison avez-vous de la désirer? n'est-ce pas l'espérance d'y trouver, à présent que nous sommes maîtres des montagnes, plus de sûreté que dans la guerre? — Oui, répondirent les Chaldéens. — Et si la paix, continua Cyrus, vous procurait encore d'autres avantages? — Nous la trouverions encore plus agréable. — Ne vous regardez-vous pas comme pauvres, uniquement à cause de la stérilité de votre sol? — Oui, seigneur. — Eh bien, voudriez-vous qu'il vous fût permis de cultiver dans l'Arménie autant de terrain qu'il vous plairait, à la charge de payer au roi les mêmes redevances que ses sujets? — Oui, mais avec la certitude qu'on ne nous fera point d'injustice. — Et toi, roi d'Arménie, voudrais-tu qu'ils cultivassent chez toi les terres incultes, en payant les impôts ordinaires? — Je donnerais beaucoup pour favoriser ce projet; mes revenus en recevraient un grand accroissement. — Vous, Chaldéens, vous avez des montagnes fertiles; consentiriez-vous que les Arméniens y menassent leurs troupeaux, pourvu que ceux à qui ils appartiennent vous payassent un droit raisonnable? — Très-volontiers; c'est nous offrir du profit sans peine. — Roi d'Arménie, désirerais-tu jouir de ces pâturages si, en accordant aux Chaldéens une légère indemnité, tu en retirais un grand avantage? — Assurément, si j'espérais en jouir avec sûreté. — Ne jouirais-tu pas d'une entière sûreté, ayant une garnison sur la montagne? — Oui. — Mais, reprirent les Chaldéens, que les Arméniens soient maîtres des hauteurs, loin de pouvoir cultiver sûrement les champs qu'ils nous céderont, nous ne pourrons pas même cultiver les nôtres. — Si la garnison vous protégeait? — Alors nos affaires iraient bien. — Les nôtres iraient mal, reprit le

roi, si on leur rendait leurs montagnes, surtout munies d'une forteresse. — Voici donc, ajouta Cyrus, ce que je ferai : je ne confierai la garde des hauteurs ni aux Arméniens ni aux Chaldéens; je m'en charge : et si l'un des deux peuples nuit à l'autre, je défendrai l'offensé. » On applaudit à la proposition ; l'on convint que c'était le seul moyen de rendre la paix durable : puis les deux peuples se jurèrent foi mutuelle, aux conditions qu'ils seraient indépendants l'un de l'autre, qu'ils s'allieraient par des mariages, qu'ils jouiraient en commun des terres labourables et des pâturages; enfin, que si l'un était attaqué, l'autre fournirait des troupes. Ainsi fut conclu ce traité, qui dure encore aujourd'hui entre les Chaldéens et le roi d'Arménie. Aussitôt les deux peuples travaillèrent de concert à la construction de la forteresse, gage de la félicité commune, et y transportèent les matériaux.

Le soir même, Cyrus, ne voyant en eux que des amis, les invita tous à souper dans sa tente. Pendant le repas, un Chaldéen se mit à dire qu'à la vérité cette alliance serait agréable à la majorité de la nation, mais qu'il y avait des Chaldéens vivant de pillage, qui ne savaient ni ne pouvaient cultiver la terre, parce qu'ils ne subsistaient que par la guerre. Ils n'ont d'autre occupation que de piller et de se mettre tantôt à la solde du roi des Indes, car il possède de grands trésors, tantôt aussi à la solde d'Astyage. « Que ne viennent-ils avec nous? dit Cyrus; ils n'auront eu nulle part une plus forte paye. » Tous répondirent qu'il s'en trouverait beaucoup d'empressés à le servir. Voilà ce qui fut arrêté de part et d'autre. Cyrus, en apprenant que les Chaldéens avaient de fréquentes relations avec le roi de l'Inde, et se rappelant que ce prince avait envoyé en Médie des ambassadeurs qui étaient allés ensuite en Assyrie pour examiner l'état de ces deux royaumes, résolut d'instruire lui-même le monarque indien de ce qu'il venait de faire. « Roi d'Arménie, dit-il, et vous, Chaldéens, si j'envoyais un ambassadeur au roi de l'Inde, voudriez-vous lui associer quelques-uns de vos sujets qui pussent lui servir de guides, et agir de concert pour faciliter ma négociation auprès de ce monarque? Je désirerais être plus riche que je ne suis, afin de pouvoir donner une bonne paye aux soldats qui la méritent, et récompenser honorablement

ceux qui se distinguent. Je voudrais me voir dans la plus grande opulence, et j'en sens le besoin. J'aimerais pourtant à ménager vos fonds, car je vous regarde comme mes amis : mais je recevrais volontiers des secours du monarque indien, s'il consentait à m'en fournir. L'embassadeur à qui je vous propose de joindre de vos gens pour le guider dans sa route et le seconder dans sa négociation, dira de ma part à ce prince, en l'abordant : « Roi des Indes, Cyrus me dépêche vers toi pour te représenter que l'argent lui manque. Il attend une nouvelle armée qui lui arrive de Perse (je l'attends en effet). Il te mande que si tu lui envoies selon ton pouvoir, et que les dieux secondent ses projets, il se conduira envers toi de sorte que tu croiras avoir travaillé pour tes propres intérêts en l'obligeant. » Voilà ce que dira mon ambassadeur ; chargez les vôtres des instructions que vous jugerez les plus utiles. Si nous réussissons, nous en serons plus à notre aise : si ce roi nous refuse, comme alors nous ne lui avons aucune obligation, nous pourrons prendre à son égard le parti le plus avantageux pour nous. » Cyrus tenait ce discours dans l'espérance que les ambassadeurs arméniens et chaldéens parleraient de lui chez les Indiens, comme il souhaitait qu'on en parlât dans tout l'univers. Le moment venu, on sortit de la tente, et chacun alla se reposer.

CHAPITRE III.

Le lendemain, Cyrus fit partir son ambassadeur avec les instructions nécessaires. Le roi d'Arménie et les Chaldéens députèrent ceux qu'ils crurent les plus propres à le seconder, et à donner de Cyrus l'idée qu'on en devait avoir. Bientôt après, la forteresse se trouva pourvue de munitions et de soldats ; il en donna le commandement à celui des Mèdes dont il croyait le choix le plus agréable à Cyaxare ; puis il descendit des montagnes, suivi des troupes qu'il avait amenées de Médie, de celles du roi d'Arménie, et d'un corps d'environ quatre mille Chaldéens, qui s'estimaient les meilleurs guerriers de l'armée. Quand il eut gagné les lieux habités, il n'y eut personne dans l'Arménie qui ne sortît de sa maison : hommes, femmes, tous accouraient au-devant de lui, se réjouissant de la paix, apportant, amenant ce qu'ils

avaient de plus précieux à lui offrir. Le roi d'Arménie ne fut point blessé de ces démonstrations, convaincu que Cyrus était ravi de ces hommages unanimes. La reine elle-même accourut avec ses filles et le plus jeune de ses fils : elle apportait, avec divers présents, l'or que Cyrus avait déjà refusé. Ce prince s'en étant aperçu : « Non, leur dit-il, vous n'obtiendrez pas de moi que je reçoive dans mes expéditions un tel prix de mes bienfaits : toi, princesse, retourne dans ton palais, emporte tes trésors, et ne souffre pas que ton mari les enfouisse ; emploies-en une partie à faire un magnifique équipage de guerre pour ton fils : que le reste vous procure à toi, à ton époux, à tes filles et à tes autres fils, plus de jouissances, plus d'agréments, durant le cours de votre vie : car enfin on ne doit enterrer que les morts. » Il dit et reprit sa route, accompagné du roi et de tous les Arméniens, qui le conduisirent jusqu'à la frontière, en l'appelant sans cesse leur bienfaiteur, le meilleur des hommes. Le roi, qui jouissait de la paix dans ses États, ajouta de nouvelles troupes à celles qu'il avait déjà données ; et Cyrus sortit moins riche des sommes qu'il avait reçues que des trésors dont sa bienfaisance pouvait disposer au besoin.

L'armée campa ce jour-là sur la frontière : le lendemain il renvoya son armée et son argent à Cyaxare, qui, suivant sa promesse, s'était approché ; pour lui, partout où il trouvait des bêtes fauves, il prenait, avec Tigrane et quelques seigneurs perses, le divertissement de la chasse. Lorsqu'il fut arrivé en Médie, il distribua à chaque taxiarque une somme suffisante pour accorder des distinctions aux soldats qui les avaient méritées ; persuadé que si chaque officier mettait sa troupe sur un bon pied, l'armée entière se trouverait dans le meilleur état. Voyait-il quelque chose qui pût dans son armée paraître avec avantage, il se le procurait pour le distribuer à ceux qu'il en estimait les plus dignes, convaincu que, s'il avait une belle et bonne armée, il n'y avait pas pour lui de plus bel ornement. Pendant qu'il faisait ses distributions, Cyrus adressa ce discours aux taxiarques, aux chefs d'escouade, et à tous ses autres officiers : « Mes amis, nous avons de justes sujets de nous livrer à la joie, puisque nous sommes dans l'abondance, et que nous pourrons désormais accorder des récompenses proportionnées au mérite de chacun. Mais n'oublions jamais par quels moyens

nous avons acquis tant de biens. Avec un peu de réflexion, vous sentirez que nous en sommes redevables à nos veilles, à nos travaux, à notre célérité, à notre résistance à l'ennemi. Continuez donc à être de braves soldats, convaincus que la soumission, la patience, et, au besoin, les travaux et les dangers, procurent les plus vifs plaisirs et les plus grands biens. »

Trouvant alors ses soldats assez endurcis au travail pour supporter les fatigues de la guerre, assez aguerris pour mépriser l'ennemi, bien exercés au maniement des armes, adroits à s'en servir, et accoutumés à la subordination, il résolut d'exécuter dès lors quelqu'un des plans qu'il avait formés contre l'ennemi. Il n'ignorait pas qu'un général, en temporisant, a souvent perdu le fruit des plus grands préparatifs : il voyait d'ailleurs que l'émulation à disputer le prix des exercices, devenue trop vive chez ses soldats, dégénérait en jalousie. Il prit donc le parti de les mener à l'ennemi. Il savait qu'un sentiment d'affection mutuelle attache l'un à l'autre des hommes qui partagent les mêmes périls : bien loin de porter envie à celui qui a de plus belles armes, à celui qui a la passion de la gloire, on le loue, on l'affectionne, on ne voit plus en lui que ce qu'il fait pour le bien général. Après avoir donc armé ses soldats le mieux qu'il put et les avoir rangés en bataille, il appela les myriarques, les chiliarques, les taxiarques et les chefs d'escouade. Ces officiers n'étaient pas compris dans le nombre effectif: s'ils allaient prendre les ordres du général ou lui rendre compte, les douzainiers et les sizainiers contenaient les soldats, qui, par ce moyen, ne restaient jamais sans chefs.

Lorsque tous ceux dont la présence était nécessaire furent assemblés, il les promena dans tous les rangs, leur en fit remarquer les bonnes dispositions, et leur indiqua où se trouvait la principale force des alliés. Après avoir excité en eux la volonté d'agir, il leur dit de retourner chaun à son poste, d'instruire les troupes de ce qu'ils venaient d'apprendre de lui, et d'échauffer tellement le cœur des soldats qu'ils marchassent avec ardeur à l'ennemi, afin de se trouver le lendemain matin aux portes du palais de Cyaxare. Ils s'en vont et font tous comme il a dit. Le lendemain, à la pointe du jour, les officiers se trouvèrent au lieu du rendez-vous. Cyrus, étant entré avec eux, adressa la parole au roi en ces termes :

« Ce que j'ai à dire, Cyaxare, sans doute tu l'as déjà pensé comme nous : peut-être n'oseras-tu proposer de faire sortir l'armée de la Médie, dans la crainte qu'on ne vous croie las de nous fournir des subsistances. Mais puisque tu gardes le silence, je vais, moi, parler et pour toi et pour nous. Préparés au combat, nous estimons tous que nous ne devons point attendre l'entrée de l'ennemi sur tes terres : au lieu de demeurer tranquilles dans un pays ami, allons porter la guerre dans celui des ennemis. Tant que nous restons chez toi, nous y causons involontairement du dommage ; sur leur territoire, au contraire, nous leur faisons du mal avec plaisir : d'ailleurs il t'en coûte beaucoup ici pour nous entretenir ; là nous vivrons à leurs dépens. S'il devait y avoir plus de danger pour nous en Assyrie qu'en Médie, nous aurions tort, sans doute, de ne pas choisir le parti le plus sûr ; mais, soit que nous attendions, soit que nous allions au-devant, ils seront toujours les mêmes hommes ; nous, de notre côté, soit que nous attendions ici l'irruption de l'ennemi, soit que nous allions lui livrer bataille, nous serons également les mêmes. Mais nos soldats auront plus d'ardeur et de fermeté, si nous marchons au-devant de l'ennemi, sans craindre son approche ; il nous redoutera bien davantage, quand il apprendra que, loin d'attendre, renfermés et tremblants, qu'il vienne dévaster nos terres, nous le prévenons en portant le ravage sur les siennes. Rien ne nous importe plus que de fortifier par la confiance les âmes de nos soldats, et d'affaiblir par la peur celles de nos ennemis. Le péril alors ne sera plus égal, selon moi ; il diminuera pour les uns et croîtra pour les autres. J'ai souvent ouï dire à mon père, à toi-même, et tout le monde en convient, que le courage décide du sort des combats bien plus que la force. »

Ainsi parla Cyrus. Cyaxare lui répondit en ces termes : « Cyrus, et vous Perses, ici présents, ne me soupçonnez pas de vous fournir à regret des subsistances ; je pense néanmoins, ainsi que vous, qu'il n'y a rien de mieux à faire que d'entrer en Assyrie. — Puisque c'est l'avis général, reprit Cyrus, préparons nos équipages ; et, si les dieux sont pour nous, partons sans différer. » Après avoir ordonné aux soldats de préparer leurs bagages, il sacrifia d'abord à Jupiter, puis aux autres divinités, les priant de favoriser ses desseins, de servir de guides à l'armée, de lui prêter leur assistance, de combattre

avec elle, et d'inspirer aux chefs des conseils salutaires. Il invoqua pareillement les héros habitants et tutélaires de la Médie. Dès qu'il vit les sacrifices favorables, et l'armée déjà rassemblée sur la frontière, il partit sous les plus heureux auspices. A son arrivée dans le pays ennemi, il fit des libations à la Terre, pour se la rendre propice: il apaisa par des victimes les dieux et héros de l'Assyrie; puis il sacrifia de nouveau à Jupiter, protecteur de sa patrie, sans oublier aucun des autres dieux que sa mémoire lui rappelait.

Toutes les cérémonies achevées, l'infanterie se mit en marche, et campa à une petite distance de la frontière, tandis que la cavalerie courait la campagne, d'où elle revint bientôt chargée d'un immense butin. Peu après, l'armée décampa : elle était dans l'abondance, et ne cessait de ravager le pays en attendant l'arrivée des ennemis. Lorsqu'on eut apppris qu'ils n'étaient plus qu'à dix journées de chemin, Cyrus dit à Cyaxare : « Il est temps, Cyaxare, d'aller à leur rencontre, et de ne montrer de timidité ni à nos troupes ni à eux; qu'il soit évident, au contraire, que nous ne combattons pas malgré nous. » Cyaxare approuva ce conseil : l'armée, depuis ce moment, ne marcha plus qu'en bataille, faisant chaque jour autant de chemin qu'il plaisait aux deux princes. Elle prenait son repas du soir avant le coucher du soleil, et n'avait de feu durant la nuit qu'en avant du camp, afin que, si quelqu'un s'approchait à la faveur de l'obscurité, on pût le voir sans être vu. Quelquefois, pour donner le change aux ennemis, on allumait les feux sur les derrières du camp: en sorte que bien souvent leurs espions, trompés par ce stratagème, tombaient dans les gardes avancées, croyant en être fort loin.

Lorsque les deux armées furent proches l'une de l'autre, les Assyriens et leurs alliés creusèrent un fossé autour de leur camp; ce que pratiquent encore les rois barbares lorsqu'ils campent. Comme ils ont beaucoup de bras, ce travail s'exécute promptement. Ils savent que durant la nuit la cavalerie, surtout la leur, est en désordre et sans effet : car les chevaux étant attachés au piquet avec des entraves aux pieds, il est difficile que le cavalier, en cas d'alarme, les détache, qu'il les bride, qu'il les équipe, qu'il se couvre de son armure; et, quand il surmonterait ces obstacles, il lui serait impossible de traverser le camp à

cheval : aussi les Assyriens et les autres Barbares ne manquent-ils jamais de se retrancher. Ils pensent en même temps qu'à l'abri de leurs fossés ils peuvent, quand ils le veulent, éviter le combat.

Les deux armées approchaient donc l'une de l'autre. Lorsqu'il n'y eut plus entre elles que la distance d'environ une parasange, les Assyriens placèrent leur camp dans un lieu fortifié de retranchements, comme je viens de le dire, mais découvert. Cyrus, au contraire, choisit pour le sien l'endroit le moins exposé à la vue, derrière quelques villages et quelques collines. Il savait qu'à la guerre les mouvements inopinés sont plus propres à jeter l'épouvante. Cette nuit, on prit quelque repos, après avoir établi de part et d'autre des gardes avancées. Le lendemain, le roi d'Assyrie, Crésus et les chefs des alliés, laissèrent leurs troupes tranquilles dans les retranchements ; mais Cyrus et Cyaxare rangèrent les leurs en bataille, pour se trouver en état de combattre, si les ennemis avançaient. Quand on fut certain qu'ils ne sortiraient pas de leur camp et qu'il ne se passerait rien de tout le jour, Cyaxare fit appeler Cyrus et quelques-uns des principaux officiers : « Mes amis, leur dit-il, je suis d'avis que nous avançions, dans le même ordre où nous sommes, jusqu'aux retranchements des Assyriens, pour leur prouver que nous voulons combattre. S'ils ne paraissent pas, les nôtres se retireront d'ici, le cœur plus confiant, et les ennemis, en voyant notre intrépidité, craindront davantage pour eux-mêmes. — Au nom des dieux seigneur, répondit Cyrus, gardons-nous-en bien. En nous montrant aux ennemis, dans ce moment où ils se sentent hors d'atteinte, ils nous verront approcher sans crainte ; lorsque ensuite nous ferons retraite après une tentative inutile, et qu'ils auront pu remarquer à loisir que nous leur sommes fort inférieurs en nombre, ils feront peu de cas de nous ; et demain ils sortiront avec plus de résolution. Maintenant qu'ils nous savent près d'eux sans nous voir, sachez que, loin de nous mépriser, ils sont inquiets de nos projets ; je suis même sûr qu'ils s'entretiennent continuellement de nous. Lorsqu'ils sortiront de leurs retranchements, paraissons tout à coup, courons à eux ; saisissons l'instant depuis si longtemps désiré. » Cyaxare et tous les officiers approuvèrent cet avis. Après le souper, on posta des corps de garde,

on alluma des feux en avant; puis on alla se reposer.

Le lendemain matin, Cyrus, une couronne sur la tête, accompagné des homotimes, qui avaient eu ordre de venir couronnés comme leur chef, offrit un sacrifice qu'il termina par ce discours : « Guerriers, les dieux, les devins, mes connaissances dans la divination, tout nous annonce à la fois une bataille prochaine, la victoire et le salut de la patrie. Je rougirais, si j'avais seulement la pensée de vous avertir de vos devoirs : vous les connaissez comme moi ; vous les avez médités : ils ont été et sont encore le sujet continuel de tous nos entretiens. Vous êtes en état, autant que moi, d'en donner des leçons : cependant peut-être n'avez-vous pas songé à un point important ; écoutez-moi. Il convient que vous rappeliez à ceux qui sont élevés depuis peu au rang de nos compagnons d'armes, et que nous tâchons de rendre semblables à nous, dans quelle vue Cyaxare nous a nourris ; quel a été le but de nos exercices ; quelles instructions, quels conseils nous leur avons donnés. Ils annoncèrent alors qu'ils seraient volontiers nos antagonistes : rappelez-leur que ce jour va mettre à découvert le mérite de chacun. Il ne serait pas étonnant que quelques-uns d'entre eux eussent encore besoin qu'on les fît ressouvenir de ce qu'ils n'ont appris qu'un peu tard. Ne serait-on pas trop heureux qu'ils remplissent leurs devoirs par l'inspiration d'autrui? Vous, de qui elle leur sera venue, vous y gagnerez d'avoir montré quels hommes vous êtes : car celui qui, en pareille occurrence, sait augmenter le courage des autres, peut, à bon droit, se piquer d'être un guerrier parfait ; au lieu que celui qui n'a de courage que pour lui, et qui s'en contente, n'est brave qu'à demi. Je ne leur parlerai donc pas ; c'est vous que je charge de ce soin : par là ils chercheront à vous plaire ; car, chacun dans votre compagnie, vous les avez sous vos yeux. Sachez, que tant qu'ils vous verront pleins de résolution, vous leur donnerez, et à beaucoup d'autres, des leçons d'intrépidité qui seront, non de vaines paroles, mais des exemples. Allez dîner, ajouta-t-il, sans quitter vos couronnes, et, après les libations, la tête ceinte des mêmes couronnes, retournez à votre poste. »

Lorsqu'ils furent sortis, Cyrus manda les serre-files. « Braves Perses, leur dit-il, vous voilà au rang des homotimes. Comme aux autres vertus militaires vous joignez

la prudence que donnent les années, je vous ai assigné un poste non moins honorable que celui des officiers qui occupent le premier rang : placés au dernier, vous les observerez, vous les encouragerez, vous les rendrez encore plus braves. Vous remarquerez ceux qui agiraient mollement; vous ne leur permettrez pas d'être lâches. Au reste, vous êtes plus que personne intéressés à la victoire, tant à cause de votre âge, qu'en raison de la pesanteur de votre armure. Quand ceux des premiers rangs vous inviteront, par des cris, à les suivre, marchez en diligence; et, pour ne le céder en rien, pressez-les à votre tour de vous mener plus vite à l'ennemi. Allez; quand vous aurez dîné, revenez, la couronne sur la tête, prendre rang avec vos camarades. »

Pendant que ceci se passait au camp de Cyrus, les Assyriens, qui avaient déjà pris leur repas, sortirent avec assurance de leurs retranchements, et se mirent en bataille sous les yeux du roi, qui donnait lui-même ses ordres, monté sur un char. « Assyriens, leur disait-il, c'est maintenant qu'il faut être des gens de cœur; il s'agit de combattre pour votre vie, pour la terre qui vous a vus naître, pour les foyers qui vous ont nourris, pour vos femmes, vos enfants, pour tout ce que vous avez de plus cher. Vainqueurs, vous conservez tous ces biens; vaincus, sachez que vous perdez tout : animés par le désir de la victoire, combattez intrépidement. Ce serait une folie de prétendre vaincre en opposant à l'ennemi les parties du corps qui sont sans yeux, sans mains, sans armes : ce serait une folie de fuir pour sauver sa vie; nous savons que le moyen de la conserver, c'est de vaincre, et qu'on trouve la mort plutôt en fuyant qu'en tenant ferme. Il ne serait pas moins insensé, quand on aime les richesses, de se laisser vaincre : car personne n'ignore que le vainqueur garde tout ce qui lui appartient, et s'empare des biens des vaincus, tandis que les vaincus perdent à la fois eux-mêmes et tout ce qu'ils possèdent. » Voilà ce que faisait le roi d'Assyrie.

Dans ce moment, Cyaxare envoya dire à Cyrus qu'il était temps de marcher à l'ennemi. « Les Assyriens n'ont à présent, continua-t-il, qu'une poignée d'hommes hors des retranchements; mais, avant que nous les joignions, leur armée grossira. N'attendons pas qu'ils nous soient supé-

rieurs en nombre : chargeons-les pendant que nous croyons qu'il nous sera facile de les écraser. » Cyrus lui répondit : « Sache bien, Cyaxare, qu'à moins que nous n'ayons défait plus de la moitié de leur armée, ils diront qu'effrayés de leur multitude, nous n'avons osé attaquer qu'un petit nombre. Ils ne se croiront point battus ; nous serons obligés d'en venir à une seconde action ; et peut-être feront-ils des dispositions plus sages qu'aujourd'hui, puisqu'ils se livrent à notre discrétion, et nous laissent maîtres de choisir à quel nombre d'ennemis nous voulons avoir affaire. » Les envoyés s'en retournèrent avec cette réponse.

Cependant Chrysantas et quelques homotimes arrivèrent, amenant avec eux plusieurs transfuges. Cyrus, comme cela devait être, les questionna sur ce qui se passait dans l'armée ennemie : ils dirent que les Assyriens sortaient en armes de leur camp ; que le roi en personne les rangeait en bataille ; qu'il leur faisait beaucoup de belles exhortations à mesure qu'ils sortaient du camp pour prendre leurs rangs ; que c'était là le rapport de gens qui l'avaient entendu. « Cyrus, reprit Chrysantas, si tu assemblais de même tes soldats, si tu les haranguais, tu en as encore le temps, est-ce que tes discours ne redoubleraient pas leur ardeur ? — Mon cher Chrysantas, ne te mets point en peine des harangues du roi d'Assyrie ; il n'y en a point d'assez puissantes pour transformer subitement en braves soldats les poltrons, en archers habiles ceux qui manqueraient d'exercice, en bons lanciers, en cavaliers instruits ceux qui ne seraient ni l'un ni l'autre. On ne les rendrait même pas capables de supporter les fatigues, si on ne les a pas exercés préalablement. — Mais, Cyrus, aurais-tu donc peu fait, si tu échauffais leur courage ? — Eh quoi ! un discours peut-il en un seul jour inspirer de l'honneur à ceux qui l'entendent, les rendre incapables de lâcheté, les porter à braver, pour la gloire, tous les travaux et tous les périls, inculquer profondément dans leurs âmes qu'il vaut mieux mourir en combattant que devoir son salut à la fuite ? Si on veut que les hommes se pénètrent de ces sentiments et qu'ils ne les oublient jamais, il faut d'abord établir des lois qui assurent aux citoyens vertueux une existence honorable et libre, et qui condamnent les lâches à traîner dans l'humiliation une vie misérable et abjecte : il faut ensuite confier ces hommes à

des chefs qui les forment, par leur exemple autant que par des préceptes, à la pratique des vertus, jusqu'à ce qu'ils soient bien convaincus qu'il n'y a de vraiment heureux que ceux qui, par leur valeur, s'acquièrent l'estime publique, et que les lâches, les gens sans honneur, sont les plus malheureux du monde. Voilà quels sentiments doivent animer des hommes qui veulent, par le secours de l'instruction, se montrer supérieurs à la crainte. S'il suffisait, pour les animer d'une ardeur guerrière, de leur faire quelque harangue, au moment où, couverts de leurs armes, ils vont à la charge, alors que la plupart oublient les anciennes instructions, rien ne serait plus aisé que d'acquérir pour soi et d'enseigner aux autres la plus grande des vertus. Pour moi, je ne me fierais pas même à nos soldats que nous exerçons depuis si longtemps, si je ne vous voyais à leur tête pour leur apprendre par vos exemples comment il faut se comporter, et pour rappeler à leur devoir ceux qui l'oublieraient. En un mot, Chrysantas, je serais surpris qu'un discours éloquent eût plus de pouvoir pour donner du courage qu'un air bien chanté n'a de force pour rendre musicien celui qui n'aurait nulle teinture de musique. »

Tels étaient leurs entretiens. Cyaxare fit dire de nouveau à Cyrus qu'il avait tort de différer et de ne pas mener promptement les troupes à l'ennemi. « Retournez vers Cyaxare, répondit le prince aux envoyés, et dites-lui, en présence de tout le monde, que les Assyriens ne sont pas encore sortis de leur camp en assez grand nombre : mais, puisqu'il le veut, je marcherai en avant. » En finissant ces mots, il invoque les dieux, met les troupes en mouvement, s'avance à leur tête au pas redoublé. Les soldats, depuis longtemps accoutumés à marcher sans confondre leurs rangs, le suivent en bon ordre. L'émulation qui régnait entre eux, la vigueur de leurs corps fortifiés par l'habitude du travail, la présence des officiers aux premiers rangs, tout leur donnait de l'assurance : enfin ils avançaient avec joie, parce que la prudence les dirigeait. Une longue expérience leur avait appris qu'il est plus facile et plus sûr de combattre de près contre des cavaliers, des archers et des gens de trait.

Avant d'arriver à la portée de l'arc, Cyrus donna pour mot de ralliement, *Jupiter auxiliaire et conducteur*. Lorsque

le mot, après avoir passé de bouche, en bouche, lui fut revenu, il entonna, suivant l'usage, un hymne que les soldats continuèrent, chantant à pleine voix, avec un respect religieux. Dans ces occasions, celui qui craint les dieux redoute moins les hommes. L'hymne achevé, les homotimes recommencent à marcher d'un pas égal et dans le meilleur ordre, se regardant l'un l'autre, appelant par leur nom ceux qui sont à côté d'eux et derrière, répétant sans cesse : Allons, amis, allons! avançons, braves camarades! Les derniers rangs, répondant aux cris des premiers, les exhortent à leur tour, les pressent de les mener vigoureusement. On ne voit dans l'armée de Cyrus qu'ardeur, amour de la gloire, confiance, zèle à s'encourager réciproquement, prudence, discipline : ce qui est, je crois, désespérant pour les ennemis.

Quant aux Assyriens, ceux qui devaient engager le combat montés sur des chars sautèrent dessus à l'approche des Perses, et se replièrent sur le gros de leur armée. Les archers, les gens de trait et les frondeurs firent une décharge, mais trop loin. Cependant les Perses avançaient et foulaient aux pieds les flèches des Assyriens. Alors Cyrus s'écrie : « Vaillants guerriers, que l'un d'entre vous double le pas, et que son exemple devienne un signal pour les autres. » A ces mots, répétés dans un instant, plusieurs, emportés par leur courage et par le désir d'en venir aux mains, commencent à courir; ils sont suivis du reste de la phalange; Cyrus lui-même, cessant de marcher au pas, est bientôt à leur tête; il les précède en criant : « Qui me suivra ? où est le brave qui le premier renversera un ennemi ? » Ceux qui l'entendent répondent par le même cri? tous ont bientôt répété avec lui : « Qui me suivra ? où sont les braves? » Telle fut l'impétuosité avec laquelle les troupes perses volèrent au combat. Mais les ennemis, loin de les attendre, prirent la fuite et se retirèrent dans leurs retranchements. Tandis qu'ils se poussaient à l'entrée, les Perses qui les avaient poursuivis en firent un grand carnage; puis, fondant sur ceux qui tombaient dans le fossé, ils tuèrent indistinctement et les hommes et les chevaux des chars qu'on y avait entraînés et précipités dans le désordre de la fuite. La cavalerie mède, voyant cette déroute, chargea celle des ennemis; mais ceux-ci lâchèrent pied également; la poursuite fut vive; il se fit un grand carnage d'hommes et de chevaux.

Ceux des Assyriens postés en dedans des retranchements, sur la crête du fossé, n'avaient ni la force ni la pensée de se servir de leurs flèches et de leurs dards contre ceux qui les égorgeaient : tant ce spectacle terrible les glaçait d'effroi ; s'étant même aperçus que quelques Perses avaient forcé l'entrée du camp, ils abandonnèrent la crête du fossé et s'enfuirent.

Les femmes des Assyriens et de leurs alliés, voyant la déroute même dans le camp, faisaient retentir l'air de leurs cris ; elles couraient çà et là tout éperdues, les mères portant leurs enfants dans leurs bras, les plus jeunes arrachant leurs habits, se déchirant le visage, conjurant ceux qu'elles rencontraient de ne point les abandonner, de combattre pour leurs femmes, leurs enfants, pour leur propre vie. Dans ce moment, les rois alliés, avec leurs meilleurs soldats, postés à l'entrée du camp et montés sur le lieu le plus élevé des retranchements, combattaient en personne et ranimaient le courage de leurs troupes. Cyrus, s'apercevant de ce mouvement, et craignant, s'il entreprenait de forcer le passage, que ses gens trop peu nombreux ne fussent accablés par la multitude, ordonna qu'on se retirât soudain hors de la portée du trait. Il fut aisé de distinguer les homotimes à leur prompte obéissance, à leur zèle pour exécuter l'ordre du général. Quand ils furent hors de la portée du trait, ils reprirent leurs rangs mieux encore que ne l'eût fait un chœur de danseurs : tant chacun connaissait exactement où il devait se placer.

LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER.

Cyrus ayant tenu ferme assez longtemps avec son armée pour donner à connaître à l'ennemi qu'il était prêt à combattre encore s'il voulait sortir de ses retranchements, et ne voyant aucun mouvement, alla camper avec ses troupes à la distance qu'il jugea convenable. Lorsqu'il eut établi des sentinelles et envoyé des espions à la découverte, il rassembla ses soldats, et leur parla ainsi : « Perses, je rends grâces aux dieux de tout mon cœur; vous aussi, je crois, vous faites comme moi : car nous sommes en possession et de la victoire et du salut. Il est donc juste de témoigner aux dieux, par tous les moyens qui dépendront de nous, une éternelle reconnaissance. Pour vous, je ne puis déjà assez vous louer : car vous avez tous contribué au succès de cette journée ; et dès que mes officiers m'auront donné des détails, je m'efforcerai de reconnaître le mérite de chacun par des éloges et des récompenses. Quant au taxiarque Chrysantas, qui commandait près de moi, je n'ai pas besoin de m'informer de sa conduite : je sais par moi-même comment il s'est montré; il a fait tout ce que j'aime à croire que vous faisiez tous. Dans l'instant où j'ordonnais la retraite, je l'appelai par son nom; il avait le bras levé, prêt à frapper un ennemi : jaloux d'obéir, il n'achève pas, il se retire, il transmet rapidement mon ordre aux autres; en sorte que Chrysantas et sa troupe étaient hors de la portée du trait avant que les ennemis se fussent aperçus que nous faisions retraite, et qu'ils eussent songé à bander leurs arcs ou à lancer leurs javelots. C'est cette prompte obéissance qui l'a sauvé lui et les siens. J'en vois d'autres qui sont blessés : lorsque je saurai

dans quelle circonstance ils ont été blessés, je m'expliquerai sur leur compte. A l'égard de Chrysantas, puisque, prudent et brave dans l'exécution, il ne sait pas moins obéir que commander, je le fais chiliarque; et si les dieux m'accordent de nouvelles faveurs, je ne l'oublierai pas. Vous tous qui m'écoutez, voici un conseil que je vous donne: pensez continuellement à ce que vous avez vu dans le combat, afin que vous jugiez par vous-mêmes lequel est le plus sûr pour conserver sa vie, de tenir ferme ou de fuir; lequel de deux soldats qui marchent à l'ennemi, l'un de bon gré, l'autre avec répugnance, échappe plus facilement au danger; quel est enfin le charme de la victoire. Vous en jugerez sainement, et d'après votre expérience, et sur ce qui s'est passé récemment sous vos yeux. Le souvenir que vous en garderez affermira votre courage. Mais il en est temps, allez prendre votre repas, braves et sages guerriers chéris des dieux; faites des libations en leur honneur, chantez un pœan; et tenez-vous prêts à exécuter ce qui vous sera commandé. »

A ces mots, il monte à cheval et part pour se rendre auprès de Cyaxare. Après s'être réjoui avec lui comme cela devait être; après avoir vu ce qui se passait de ce côté et avoir demandé au roi si rien ne lui manquait, il rejoignit son armée.

Dès que les Perses eurent soupé et posé des sentinelles, comme la prudence l'exigeait, ils se livrèrent au repos. Cependant les Assyriens, après la mort de leur roi et la perte de leurs plus braves compagnons, étaient tous dans la consternation; plusieurs même s'étaient enfuis pendant la nuit. Crésus et les autres alliés perdaient courage en voyant cette désertion: tout leur était contraire. Ce qui mettait le comble à leur découragement, c'est que les principaux officiers de l'armée semblaient avoir perdu le sens: ils abandonnèrent donc leur camp, et se sauvèrent à la faveur de la nuit.

Au point du jour, comme on s'aperçut de la désertion du camp, Cyrus y fit entrer les Perses les premiers. Les ennemis y avaient laissé quantité de brebis, de bœufs, de chariots remplis d'une infinité de choses utiles. Les Mèdes qui étaient demeurés avec Cyaxare s'y rendirent aussi, et toute l'armée y fit son repas. Cyrus ayant ensuite convoqué ses taxiarques, leur adressa ce discours: « Mes amis, que de biens, et quels biens encore, nous échappent lorsque les dieux nous les offraient! Les ennemis, frappés de

terreur, ont pris la fuite, vous le voyez. Comment des gens qui ont abandonné, en fuyant, des retranchements où ils étaient à couvert, tiendraient-ils devant nous en rase campagne ? Comment les mêmes hommes qui ont lâché pied avant de nous connaître oseraient-ils, battus et maltraités, résister à leurs vainqueurs, lorsque les plus braves d'entre eux ont péri ? De méprisables soldats voudront-ils se mesurer avec nous ? — Pourquoi, s'écria quelqu'un, avec un avantage aussi marqué, ne nous hâtons-nous pas de le poursuivre ? — Parce que nous manquons de cavalerie, répliqua Cyrus, et que les plus considérables d'entre les ennemis, qu'il nous importerait le plus de tuer ou faire prisonniers, s'en retournent à cheval. Nous avons bien pu, avec l'aide des dieux, les mettre en déroute, mais il nous est impossible de les atteindre en les poursuivant. — Que ne vas-tu, lui répondit-on, en faire l'observation à Cyaxare ? — Eh bien ! venez tous avec moi, afin qu'il voie que nous pensons tous de même. » Ils le suivirent, et dirent tout ce qui leur parut le plus propre à faire réussir ce qu'ils demandaient.

Cyaxare, soit jalousie de ce que les Perses ouvraient les premiers cet avis, soit persuasion qu'il serait sage de ne pas courir de nouveaux hasards (car le roi se livrait alors à la joie, et voyait beaucoup de Mèdes imiter son exemple), répondit : « Cyrus, je sais, pour l'avoir vu et ouï dire, que vous autres Perses vous êtes de tous les hommes les plus exercés à n'user immodérément d'aucun plaisir. Pour moi, je pense qu'il importe bien davantage de se modérer au milieu des plus grandes jouissances : or y a-t-il rien au monde qui en procure de plus sensibles que notre bonheur présent ! Si nous le ménageons sagement, aujourd'hui que nous sommes heureux, peut-être pourrons-nous vieillir loin des dangers. Si au contraire nous sommes insatiables, et qu'après ce bonheur nous en poursuivions un autre, craignons le sort de ces navigateurs qui, éblouis de leur fortune, s'obstinent à courir les mers jusqu'à ce qu'ils périssent ; ou de ces guerriers qui, vainqueurs d'abord, perdent le fruit de leur victoire, pour avoir voulu en obtenir une seconde. Si les ennemis qui ont pris la fuite nous étaient inférieurs en nombre, sans doute nous hasarderions peu à les poursuivre ; mais considère que nous n'avons défait, avec toutes nos troupes réunies, qu'une très-petite partie des leurs, et que les autres

n'ont point combattu. Si nous ne les provoquons pas, comme ils ne connaissent ni leurs forces ni les nôtres, ils se retireront par ignorance et pusillanimité ; mais s'ils voient que la fuite leur est aussi dangereuse que la résistance, n'est-il pas à craindre qu'ils ne deviennent braves malgré eux ? Persuade-toi que tu ne désires pas plus ardemment prendre leurs femmes et leurs enfants qu'ils ne désirent les sauver. Considère encore qu'une troupe de laies, quoique nombreuse, s'enfuit avec ses petits dès qu'elle est découverte, et qu'une laie seule, si on donne la chasse aux siens, loin de fuir, s'élance sur le chasseur qui tente de les lui ravir. Les ennemis s'étaient renfermés dans leurs retranchements ; nous avons donc pu choisir le nombre des leurs que nous voulions combattre; mais si nous les joignons en plaine, et qu'ils apprennent à se diviser en plusieurs corps qui nous attaquent, l'un de front comme tout récemment, deux autres en flanc, un quatrième par derrière, peut-être n'aurons-nous ni assez d'yeux ni assez de mains pour nous défendre. Enfin je ne voudrais pas, lorsque je vois les Mèdes se divertir, les contraindre à chercher de nouveaux périls. »

« Mais ne contrains personne, repartit Cyrus ; confie-moi seulement ceux qui voudront bien me suivre, et j'espère que nous vous ramènerons de quoi vous réjouir, toi et tes amis. Nous n'irons certainement pas attaquer le gros de l'armée ennemie, puisqu'il nous serait impossible de l'atteindre : mais si nous rencontrons quelque corps détaché, ou resté en arrière, nous te l'amènerons. Songe qu'à ta prière nous sommes venus de loin t'offrir nos bras ; il est juste qu'à ton tour tu t'occupes de nos intérêts, afin que nous ne partions pas les mains vides, et que nous ne fondions pas notre espoir sur les finances seules. — Si quelqu'un veut te suivre, répondit Cyaxare, j'en serai fort aise. — Envoie donc avec moi un Mède bien connu, pour faire part aux autres de tes intentions. — Prends celui qu'il te plaira. » Le hasard fit trouver là ce Mède qui s'était dit le cousin de Cyrus, et qui l'avait embrassé. « Cyaxare, je me contente de celui-ci. — Soit, qu'il te suive ; et toi, dit-il au Mède, va annoncer que chacun est libre d'accompagner Cyrus. » Quand ils furent sortis : « C'est maintenant, lui dit Cyrus, que tu me prouveras si tu disais vrai quaud tu m'assurais que tu prenais du plaisir à me voir. — Si tu le veux, oh ! je ne te quitterai plus. Oui,

je te le jure, et même jusqu'à ce que je mérite que tu prennes aussi quelque plaisir à me voir. » En effet, il remplit avec zèle la commission de Cyaxare auprès des Mèdes; ajoutant que, pour lui, jamais il ne quitterait un prince qui joignait à la valeur et à la beauté l'avantage encore plus grand d'être issu des dieux..

CHAPITRE II.

Sur ces entrefaites, il vint à Cyrus, comme par une faveur des dieux, des ambassadeurs hyrcaniens. Cette nation est voisine de l'Assyrie, et, peu nombreuse, elle avait subi la loi des Assyriens : elle passait et passe encore aujourd'hui pour fournir d'excellents hommes de cheval. Aussi les Assyriens se servaient d'eux, comme les Lacédémoniens se servent des Scirites, ne leur épargnant ni fatigues ni dangers. En ce temps même, ils en avaient placé à la queue de leur arrière-garde environ mille, afin que, si l'ennemi tombait sur les derrières, ils en essuyassent le premier choc. Les Hyrcaniens marchaient aussi les derniers de l'armée, ayant avec eux leurs chariots et leurs familles, suivant la coutume de la plupart des nations asiatiques lorsqu'elles vont à la guerre : car ils avaient adopté cet usage. Réfléchissant donc sur les mauvais traitements qu'ils essuyaient, considérant de plus que le roi d'Assyrie était mort, qu'ils étaient défaits, que la terreur était générale parmi les troupes, que leurs alliés se décourageaient et les abandonnaient, ils jugèrent l'occasion favorable pour quitter leur parti, au cas où Cyrus voudrait, de concert avec eux, attaquer l'ennemi commun. Dans ce dessein, ils députèrent vers Cyrus, dont la dernière bataille avait rendu le nom très-célèbre.

Les envoyés lui exposèrent les motifs de leur haine contre les Assyriens, lui offrirent, s'il voulait marcher contre eux, de le seconder et de lui servir de guides. Ils s'étendirent, pour l'exciter fortement à cette entreprise, sur l'état présent des ennemis. Cyrus leur demanda s'ils pensaient qu'on pût les joindre avant qu'ils gagnassent leurs forteresses : « Car, ajouta-t-il pour leur donner une haute idée des Perses, nous regardons comme un malheur que les ennemis nous aient échappé. » Les envoyés répondirent qu'on les joindrait en

partant le lendemain de grand matin; que leur nombre et l'embarras des chariots rendaient leur marche pesante; que de plus, n'ayant point reposé la nuit précédente, ils n'avaient fait qu'une petite traite avant d'asseoir leur camp. « Quelle assurance, reprit Cyrus, nous donnerez-vous que vous dites la vérité? — Si demain, répliquèrent-ils, nous partons à la pointe du jour, nous t'amenons des otages; engage-nous seulement ta foi, en présence des dieux, et tends-nous la main, afin que nous portions à nos compatriotes ces gages de ta parole. » Cyrus jura que, s'ils tenaient leurs promesses, il les regarderait comme de fidèles amis, et ne les traiterait pas moins bien que les Perses et les Mèdes. Encore aujourd'hui l'on voit les Hyrcaniens jouissant d'une grande confiance, et admis à tous les emplois, comme les Mèdes et les Perses les plus considérés.

Les troupes avaient soupé, il était encore jour : Cyrus leur ordonna de sortir de leurs tentes, et pria les Hyrcaniens de demeurer pour les accompagner. Tous les Perses, comme cela devait être, furent bientôt hors du camp, ainsi que Tigrane et ses Arméniens. Les Mèdes venaient s'offrir à Cyrus : les uns parce qu'ils avaient été ses amis dans son enfance, les autres parce qu'en chassant avec lui ils n'avaient eu qu'à se louer de sa douceur; ceux-ci lui savaient gré de les avoir délivrés d'un grand effroi; ceux-là, en le voyant vertueux, espéraient qu'un jour il deviendrait un roi heureux, grand et puissant. D'autres voulaient s'acquitter des services qu'il leur avait rendus dans le temps de son éducation chez les Mèdes; et certes il avait fait beaucoup d'heureux à la cour d'Astyage, tant il aimait à obliger. Beaucoup ayant entendu dire que les Hyrcaniens, qu'ils voyaient, les conduiraient à de nombreux trésors, se présentaient pour en avoir leur part. Cyrus se vit donc suivi de presque tous les Mèdes, à l'exception des officiers de la maison de Cyaxare; ceux-ci restèrent avec leurs soldats : les autres partirent avec l'allégresse et l'ardeur de gens qui marchent sans contrainte, de plein gré, par affection pour leur général. Lorsque l'armée fut sortie du camp, Cyrus vint aux Mèdes les premiers. Après avoir loué leur bonne volonté, il pria les dieux de les assister eux et les siens, et de le mettre lui-même en état de reconnaître leur zèle. Il ordonna ensuite que l'infanterie marchât la première, que la cavalerie mède la suivît, et que, toutes les fois

qu'on ferait halte pendant la route, ou qu'on prendrait du repos, on eût soin de détacher vers lui quelques cavaliers, pour leur donner les ordres nécessaires.

Après ces dispositions, il commanda aux Hyrcaniens de se mettre à la tête de l'armée. « Pourquoi, lui dirent-ils, n'attends tu pas, avant de marcher, que nous ayons amené nos otages pour garants de notre fidélité ? — C'est que je considère, répondit Cyrus, que nous avons tous des garants dans notre courage et dans la force de nos bras : nous sommes dans une position à pouvoir vous récompenser, si vous dites vrai ; mais si vous nous trompez, nous croyons que, loin de dépendre de vous, nous saurons, avec la protection des dieux, devenir les arbitres de votre sort. Au reste, puisque, selon votre rapport, vos compatriotes sont à la queue de l'armée, montrez-nous-les dès que vous les découvrirez, afin que nous les épargnions. » Les Hyrcaniens, à ces mots, se mirent, selon son commandement, à la tête des troupes. Pénétrés d'admiration pour sa magnanimité, ils ne redoutaient ni les Assyriens, ni les Lydiens, ni leurs alliés ; ils craignaient seulement que Cyrus ne jugeât indifférent de les avoir ou de ne les avoir pas pour auxiliaires.

On raconte que la nuit étant survenue pendant qu'ils étaient en route, une lumière brillante, qui partait du ciel, se répandit soudain sur Cyrus et son armée, ce qui excita dans toutes les âmes une frayeur religieuse, et de la confiance contre les ennemis. Comme les troupes marchaient à grands pas et légèrement équipées, elles firent tant de chemin qu'à la pointe du jour elles avaient déjà joint le corps des Hyrcaniens. D'aussi loin que les envoyés les virent : « Voilà nos compatriotes, dirent-ils à Cyrus ; nous les reconnaissons à leur position à la queue de l'armée, et à la multitude des feux. » A l'instant il leur fit dire par un de ces envoyés, que, s'ils étaient amis, ils vinssent promptement à lui, la main droite levée. Il députa aussi quelqu'un des siens : il le chargeait de dire aux Hyrcaniens qu'on en agirait avec eux comme ils agiraient eux-mêmes. Tandis que l'un des deux envoyés hyrcaniens allait vers ses compatriotes, l'autre demeura auprès de Cyrus, qui fit faire halte, pour observer comment les Hyrcaniens se comporteraient. Dans cet intervalle, Tigrane et les chefs des Mèdes accoururent vers lui pour lui demander ce qu'ils devaient faire. « Ces

troupes que vous voyez près de nous, répondit-il, sont celles des Hyrcaniens : un de leurs envoyés, accompagné de quelqu'un des nôtres, est allé leur dire que, s'ils sont amis, ils aient à venir à nous en levant la main droite. S'ils se présentent ainsi, que chacun de vous à son rang leur montre aussi la main droite, et les rassure; mais s'ils prennent leurs armes ou qu'ils cherchent à s'enfuir, faites en sorte qu'il n'en échappe aucun. »

Tel fut l'ordre de Cyrus. Les Hyrcaniens, de leur côté, eurent à peine entendu les propositions des envoyés, que, transportés de joie, ils montèrent à cheval et arrivèrent la main droite levée, comme cela était convenu. Les Mèdes et les Perses leur tendirent aussi la main droite et les encouragèrent. « Hyrcaniens, dit ensuite Cyrus, désormais nous avons en vous une entière confiance : que la vôtre soit réciproque. Commencez par nous apprendre à quelle distance nous sommes du lieu qu'occupent les chefs des ennemis avec le gros de leurs troupes. » Ils répondirent que la distance n'était guère que d'une parasange.

« Perses et Mèdes, continua Cyrus, et vous à qui je parle comme à des alliés qui partageront notre fortune, Hyrcaniens, ne perdez pas de vue que nous sommes dans une conjoncture où l'indolence attirerait sur nous tous les malheurs : car les ennemis savent ce qui nous amène. En allant vigoureusement à eux, en les attaquant avec intrépidité, vous les verrez, comme des esclaves fugitifs que l'on retrouve, les uns se jeter à vos genoux, les autres s'enfuir, d'autres ne savoir quel parti prendre. C'est quand ils seront vaincus qu'ils nous apercevront; ils seront assaillis sans se douter que nous approchons, sans pouvoir ni se ranger en bataille, ni se préparer au combat. Si donc nous voulons souper gaiement, dormir tranquilles et vivre désormais heureux, ne leur donnons le loisir ni de délibérer, ni de faire d'utiles préparatifs, ni même de reconnaître qu'ils ont affaire à des hommes : qu'ils ne voient que des boucliers, que des épées, que des haches, que des coups. Vous, Hyrcaniens, vous marcherez en avant pour couvrir notre front, afin que la vue de vos armes entretienne le plus longtemps possible l'erreur des ennemis. Lorsque je serai près de leur camp, qu'on laisse auprès de moi un escadron de chaque nation, dont je puisse me servir, suivant les circonstances, sans quitter mon poste.

Vous, chefs, et vous, vieux soldats, si vous êtes prudents, marchez serrés, de peur qu'en donnant dans un épais bataillon, vous ne soyez repoussés. Laissez les jeunes gens poursuivre; qu'ils fassent main basse : le plus sûr pour nous est d'épargner le moins possible d'ennemis. Si nous remportons une victoire complète, abstenons-nous du pillage; trop souvent il a ruiné les vainqueurs : le soldat qui s'y abandonne n'est plus qu'un goujat, qu'il est dès lors permis de traiter en esclave. Soyez convaincus qu'il n'y a rien de plus lucratif que la victoire; celui qu'elle couronne tient entre ses mains les hommes, les femmes, les richesses, de vastes pays : n'ayons d'autre objet que de la conserver; le pillard même avec son butin retombera en notre puissance. Souvenez-vous, en poursuivant les fuyards, de rentrer de jour au camp : car, la nuit venue, on ne recevra plus personne. » Après ce discours, il renvoya les officiers chacun à son poste, et ordonna qu'en s'y rendant, ils répétassent les mêmes choses aux dizainiers, qui, étant au premier rang, se trouvaient à portée d'entendre : quant aux dizainiers, ils communiqueraient les mêmes ordres à leurs dizaines. L'armée continua sa marche : les Hyrcaniens faisaient l'avant-garde; Cyrus avec les Perses occupait le centre; la cavalerie, comme de raison, était placée sur les ailes.

Bientôt le jour éclaira les Assyriens : les uns étaient étonnés de ce qu'ils voyaient, d'autres commençaient à reconnaître le danger, les autres donnaient des nouvelles : ici on criait aux armes, là on déliait les chevaux, ailleurs on pliait bagages; les uns détachaient précipitamment les armes chargées sur les bêtes de somme; d'autres s'armaient, ou sautaient sur leurs chevaux, ou leur mettaient la bride; ceux-là faisaient monter leurs femmes dans des chariots, ceux-ci se chargeaient de leurs effets les plus précieux, comme pour les sauver; on en surprenait qui travaillaient à les enfouir; mais la plupart cherchaient leur salut dans la fuite. On s'imagine aisément qu'ils firent tout, excepté de combattre; ils périssaient sans coup férir.

Comme on était en été, Crésus, roi de Lydie, avait fait partir ses femmes la nuit dans des chariots, afin que la fraîcheur leur rendît le voyage moins incommode; il les suivait avec sa cavalerie. Le roi de la Phrygie, située sur les bords de l'Hellespont, avait fait de même; mais, lorsque

ces deux princes eurent appris des fuyards qui les avaient atteints ce qui s'était passé, ils se mirent à fuir à bride abattue. Cependant les Hyrcaniens tuèrent les rois des Cappadociens et des Arabes, qui n'avaient pu s'éloigner, et n'avaient pas eu le temps de prendre leurs armes. La plus grande perte fut du côté des Assyriens et des Arabes, qui, étant dans leur pays, n'avaient pas pressé leur marche. Tandis que les Mèdes et les Hyrcaniens, usant du droit des vainqueurs, poursuivaient les ennemis, Cyrus ordonna aux cavaliers restés près de lui d'investir le camp et de tuer tous ceux qu'ils en verraient sortir armés; quant à ceux qui n'en sortaient pas, cavaliers, peltastes et archers, il fit publier qu'ils apportassent leurs armes liées en faisceaux et laissassent les chevaux devant les tentes, sous peine de mort en cas de désobéissance. Les cavaliers perses, l'épée à la main, se rangèrent autour du camp. Ceux des ennemis qui avaient des armes les apportèrent dans un lieu désigné, et des soldats préposés par le général y mirent le feu.

Cyrus n'ignorait pas que ses troupes en partant ne s'étaient point pourvues de munitions de bouche, sans lesquelles il n'est possible ni de s'engager dans une expédition militaire, ni de faire quoi que ce soit. Comme il songeait aux moyens de s'en procurer abondamment et promptement, il se dit à lui-même qu'une armée en campagne avait toujours à sa suite des valets et des pourvoyeurs, tant pour soigner les tentes que pour fournir aux soldats, lorsqu'ils y rentrent, les choses nécessaires; et il jugea que vraisemblablement c'était surtout de cette sorte de gens qu'on venait de prendre dans le camp ennemi, parce qu'ils étaient occupés des bagages. Il fit donc publier par un héraut que tous les pourvoyeurs se présentassent sur-le-champ; que, s'il en manquait quelqu'un, le plus ancien de la tente vînt à sa place, menaçant ceux qui désobéiraient de toute sa sévérité. Les pourvoyeurs, voyant que leurs maîtres eux-mêmes se soumettaient, se hâtèrent d'obéir. Quand ils furent arrivés, Cyrus ordonna que ceux qui dans leur tente avaient des vivres pour plus de deux mois eussent à s'asseoir; puis, les ayant comptés des yeux, il donna le même ordre à ceux qui n'avaient de vivres que pour un mois; et presque tous se trouvèrent dans ce cas. S'étant instruit ainsi de l'état des provisions : « Si vous craignez, leur dit-il, les mauvais traite-

ments, et que vous vouliez gagner nos bonnes grâces, ayez soin de préparer dans chaque tente, aux maîtres et aux valets, le double de ce que vous fournissiez chaque jour ; que rien ne manque pour un bon repas : car nos gens reviendront aussitôt qu'ils auront fait une déroute complète, et ils exigeront qu'on satisfasse largement à leurs besoins. Sachez qu'il vous importe qu'ils n'aient point à se plaindre de la réception. »

A ces mots, tous se mirent en devoir d'exécuter ses ordres. Pour lui, il assembla les taxiarques et leur tint ce discours : « Mes amis, je vois qu'il ne tient qu'à nous de nous mettre à table en l'absence de nos alliés, et de profiter des apprêts faits avec tant de soin. Mais je crois que nous gagnerons moins à faire bonne chère qu'à montrer que nous nous occupons de nos camarades : un bon repas augmenterait-il nos forces autant que l'affection de nos alliés ? Si, pendant qu'ils poursuivent nos ennemis, qu'ils les taillent en pièces, qu'ils opposent peut-être encore la force à la force, nous leur témoignions assez d'indifférence pour nous livrer au plaisir de la bonne chère avant d'être informés de leur sort, nous nous couvririons de honte et nous pourrions nous voir bientôt affaiblis par leur défection. Si au contraire nous nous occupons d'eux tandis qu'ils essuient des fatigues et des dangers, de sorte qu'à leur retour ils trouvent le nécessaire, nous nous préparerons à nous-mêmes un repas plus agréable que celui que nous ferions à présent en cédant à notre appétit. Observez encore que, quand nous ne leur devrions pas ces égards, il ne faudrait pas nous abandonner à l'excès du manger et à l'ivresse : car, bien loin que nous n'ayons plus rien à faire, nous sommes dans une position critique qui exige un surcroît de vigilance. Les prisonniers que nous avons dans le camp sont en plus grand nombre que nous ; comme ils ne sont pas enchaînés, il faut à la fois et nous défier d'eux et prendre garde qu'ils ne nous échappent, si nous voulons avoir des gens pour faire ce qui est nécessaire. De plus, nous n'avons point ici notre cavalerie, nous ignorons où elle est, et nous ne sommes pas sûrs qu'à son retour elle veuille rester. D'où je conclus qu'il faut que chacun de nous boive et mange si sobrement qu'il résiste au sommeil et conserve toute sa raison. Je sais aussi qu'il y a dans le camp beaucoup de richesses, et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'en

détourner autant qu'il nous plairait, quoique nos alliés, qui nous ont aidés à nous en rendre maîtres, aient droit de les partager ; mais je doute que nous gagnions plus à les frustrer de la sorte qu'à leur prouver notre bonne foi, et qu'à redoubler ainsi leur affection envers nous. Mon avis est qu'après le retour des Mèdes, des Hyrcaniens et de Tigrane, nous leur laissions le soin du partage. Si notre part se trouve moins forte, regardons cette inégalité comme utile, puisque l'intérêt les disposera à demeurer plus volontiers avec nous. L'avidité nous procurerait des biens peu durables, au lieu qu'en les négligeant pour nous emparer du pays qui les produit, nous assurons à nous et aux nôtres de solides avantages. Pourquoi dans notre patrie nous exerçait-on à réprimer la gourmandise et l'amour inconsidéré du gain, sinon pour nous apprendre à vaincre dans l'occasion ces deux penchants ? Or, je ne vois pas qu'il puisse jamais s'en présenter une plus belle pour mettre ces leçons en pratique. »

Ainsi parla Cyrus. « Seigneur, répondit le Perse Hystaspe, l'un des homotimes, il serait étrange qu'à la chasse nous eussions souvent le courage de nous priver de nourriture pour prendre un vil et chétif animal, et que, lorsque nous poursuivons le parfait bonheur, on nous vît négliger nos devoirs en cédant à des obstacles qui arrêtent des lâches, mais dont triomphent les braves. » L'assemblée approuva ce que venait de dire Hystaspe à l'appui du discours de Cyrus. « Puisque nous sommes tous du même avis, ajouta le prince, que chaque capitaine envoie par escouade cinq soldats des plus intelligents parcourir le camp, pour encourager par des éloges ceux qu'ils verront occupés à pourvoir à nos besoins, et punir sévèrement, avec l'autorité d'un maître, ceux qu'ils trouveront oisifs. » Cet ordre fut exécuté.

CHAPITRE III.

Cependant quelques détachements mèdes ayant atteint dans la route des chariots chargés de munitions, qui étaient partis du camp ennemi avant le jour, les forçaient d'y retourner ; d'autres revenaient de même avec des chariots remplis de très-belles femmes, soit épouses, soit concubines,

que pour leur beauté les Assyriens menaient avec eux. C'est encore aujourd'hui la coutume des peuples de l'Asie lorsqu'ils vont à la guerre; ils se font suivre de ce qu'ils ont de plus précieux; ils disent qu'à la vue de ce qui leur est cher ils combattent plus vaillamment et sentent la nécessité d'une vigoureuse défense. Peut-être est-ce là leur motif; peut-être aussi l'amour du plaisir y entre-t-il pour beaucoup.

Cyrus, en voyant ce qu'avaient fait les Mèdes et les Hyrcaniens, ressentit du dépit contre lui-même et contre ceux qui l'entouraient : la bravoure des Perses, contraints de rester dans l'inaction, lui semblait effacée par celle des alliés. Ceux qui amenaient le butin au camp le lui montraient, et retournaient aussitôt à la poursuite des ennemis, suivant l'ordre qu'ils disaient avoir reçu de leurs chefs. Cyrus, quoique mortifié à la vue des effets qu'on apportait, les fit ranger séparément. Il assembla de nouveau le taxiarque, et, s'étant placé dans un lieu d'où il pouvait être entendu de tous, il leur dit :

« Vous jugez comme moi que, si nous étions maîtres des biens que voici, ils enrichiraient tous les Perses, et nous principalement, à qui l'on doit ce butin; mais je ne vois pas comment nous en emparer, puisque nous serons trop faibles, tant que nous manquerons de cavalerie nationale. Considérez que nous portons des armes propres à mettre en déroute les ennemis que nous combattrons de près : mais, quand ils lâcheront pied, comment pourrons-nous, avec de telles armes, prendre ou tuer des cavaliers, des archers, des peltastes, des gens de trait qui fuiront de toutes leurs forces ? Qui les empêchera de fondre sur nous et de nous harceler, sachant que nous ne sommes pas plus à craindre pour eux que des arbres ? Aussi est-il clair que les cavaliers qui nous accompagnent croient avoir sur le butin autant, peut-être même plus de droit que nous. Il n'est pas possible qu'il en soit autrement. N'est-il pas évident que, si nous parvenons à nous procurer une cavalerie qui ne le cède pas à la leur, nous pourrons exécuter seuls les entreprises auxquelles nous les associons maintenant, et qu'ils en deviendront beaucoup moins avantageux ? Car, lorsque nous nous suffirons à nous-mêmes, nous nous embarrasserons peu qu'ils veuillent rester ou nous quitter. D'après ces raisons vous

sentez tous, je crois, combien il importe aux Perses d'avoir un corps de cavalerie nationale. Peut-être trouvez-vous de la difficulté à le former : examinons donc et les moyens que nous avons et ce qui nous manque. On a pris dans le camp grand nombre de chevaux, des freins pour les conduire, et les autres harnais nécessaires : nous y trouvons aussi ce qu'il faut pour armer un cavalier, des cuirasses pour couvrir le corps, des javelots, soit pour les lancer, soit pour les tenir à la main. Que faut-il de plus ? Des hommes ? C'est ce qui nous manque le moins ; car rien n'est plus à nous que nous-mêmes. On m'objectera peut-être que nous ne savons pas manier un cheval ; j'en conviens : mais ceux qui le savent maintenant l'ignoraient avant de l'avoir appris. Ils l'ont appris étant enfants, me direz-vous encore. Eh quoi ! les enfants ont-ils plus de disposition, pour apprendre ce qu'on leur dit ou ce qu'on leur montre ? et lesquels, des hommes faits ou des enfants, sont les plus capables d'exécuter ce qu'ils ont appris ? J'ajoute que nous avons plus de loisir que les enfants et la plupart des autres hommes. Nous ne sommes point obligés, comme les premiers, d'apprendre à tirer de l'arc, nous le savons ; ni à lancer le javelot, nous le savons aussi. Nous n'avons pas les mêmes entraves que la plupart des hommes, qui sont contraints, ceux-ci de cultiver la terre, ceux-là d'exercer un métier, d'autres de veiller à leurs affaires domestiques. Pour nous, nous sommes soldats par état ; nous le sommes encore par nécessité. De plus, il n'en est pas ici comme de certaines pratiques militaires, qui sont utiles, mais pénibles. N'est-il pas en effet plus doux de voyager à cheval qu'à pied ? N'est-il pas agréable de pouvoir, dans une occasion qui exige de la célérité, voler au secours d'un ami, de pouvoir atteindre à la course un animal, un homme ? N'est-il pas commode de charger son cheval de ses armes ? c'est les avoir sans cesse sous la main. On pourrait appréhender que, s'il faut combattre ainsi avant de savoir manier nos chevaux, nous ne cessions d'être bons fantassins, sans être devenus bons cavaliers. Il est encore facile de dissiper cette crainte : nous serons libres de combattre à pied quand nous le voudrons ; et il n'y a pas d'apparence que les leçons d'équitation nous fassent oublier les manœuvres de l'infanterie. »

Lorsque Cyrus eut fini son discours : « Prince, dit

Chrysantas, je brûle d'apprendre à monter à cheval : je me figure que, devenu cavalier, je serai un homme ailé. Maintenant, quand je cours contre un homme but à but, je m'estime heureux si je le précède seulement de la tête : je suis content si, voyant un animal fuir devant moi, je parviens en courant à l'approcher assez pour l'atteindre d'un javelot ou d'une flèche, avant qu'il soit trop éloigné. Quand je serai devenu cavalier, je pourrai porter la mort à un ennemi, à quelque distance que je l'aperçoive : si je poursuis des bêtes fauves, je les rejoindrai d'assez près, les unes pour les frapper de la main, les autres pour les percer d'un javelot, comme si elles étaient immobiles; car, si agiles que soient deux animaux, lorsqu'ils s'approchent, ils sont l'un à l'égard de l'autre comme privés de mouvement. Aussi, entre les êtres animés, n'en est-il pas à qui j'aie porté plus d'envie qu'aux hippocentaures, s'il est vrai qu'ils aient existé avec la prudence de l'homme pour raisonner, avec des mains pour agir, avec la vitesse et la force du cheval pour atteindre ce qui fuyait et terrasser ce qui résistait. En devenant cavalier, je réunirai tous ces avantages; je me servirai de toute mon intelligence pour tout prévoir, de mes mains pour porter des armes, de la vitesse du cheval pour courir, de sa force pour renverser ce qui me résistera. D'ailleurs je ne formerai pas, comme les hippocentaures, un même corps avec nom cheval; ce qui vaut mieux que d'y être attaché par un lien naturel indissoluble. Je m'imagine que de tels êtres ne devaient ni user de certaines commodités inventées par les hommes, ni jouir de certains plaisirs que la nature accorde aux chevaux. Pour moi, quand je serai cavalier, je ferai, à cheval, ce que faisaient les hippocentaures; mais je pourrai, étant à pied, manger, me vêtir, dormir comme les autres hommes, de sorte que je serai un hippocentaure dont les parties peuvent être séparées ou réunies à volonté. J'aurai encore cet avantage sur l'hippocentaure, qu'il n'avait que deux yeux pour observer, et deux oreilles pour entendre; au lieu que moi j'aurai quatre yeux et quatre oreilles. J'ai ouï dire, en effet, que le cheval voit et entend des choses avant son cavalier, et qu'il l'en avertit. Inscrivez-moi donc au nombre de ceux qui désirent devenir cavaliers. — Et nous aussi, s'écrièrent les autres. — Puisque tel est, reprit Cyrus, le vœu général, pour-

quoi ne pas déclarer par une loi que ce sera désormais un déshonneur pour tout Perse à qui j'aurai fourni un cheval, d'être rencontré à pied, quelque peu de chemin qu'il ait à faire, afin qu'on nous prenne pour de vrais hippocentaures? » Ainsi parla Cyrus, et tous applaudirent; de là, l'usage qui s'observe encore chez les Perses, que les plus distingués de la nation ne soient jamais vus marchant à pied, à moins qu'ils n'y soient contraints. Voilà le sujet de leurs entretiens.

CHAPITRE IV.

Peu après le milieu du jour, les cavaliers mèdes et hyrcaniens revinrent, amenant avec eux des chevaux et quelques prisonniers : ils avaient laissé la vie à ceux qui avaient rendu les armes. Le premier soin de Cyrus, à leur arrivée, fut de s'informer si personne d'entre eux n'était blessé. « Non, prince, » répondirent-ils. Il leur demanda ce qu'ils avaient fait ; ils lui en rendirent compte, en vantant chacune de leurs actions. Cyrus les écoutait avec plaisir, et leur répondit par ce mot d'éloge : « On voit que vous vous êtes comportés en braves gens : car vous avez l'air plus grand, plus noble et plus fier qu'auparavant. » Ensuite il les questionna sur le chemin qu'ils avaient fait, et sur la population du pays. Ils lui dirent qu'ils en avaient parcouru une grande étendue : qu'il était très-peuplé, rempli de brebis, de chèvres, de bœufs, de chevaux, de blé et de denrées de toute espèce. « Nous avons donc, reprit Cyrus, deux choses à faire : subjuguer les possesseurs de tous ces biens, et les obliger à rester chez eux : un pays peuplé est une possession de grand prix ; s'il perd ses habitants, c'en est fait de ses produits. Vous avez tué, je le sais, ceux des ennemis qui ont tenté de se défendre : vous avez bien fait ; c'est le moyen d'assurer la victoire. Vous avez pris ceux qui ont mis bas les armes ; mais je crois qu'il nous serait avantageux de les relâcher. Par là, nous nous délivrerons du soin de nous garder d'eux, de les garder eux-mêmes de les nourrir, notre intention n'étant pas de les faire mourir de faim : en les renvoyant, nous augmenterons le nombre des prisonniers ; car si nous nous emparons du pays, tous les habitants seront à nous ; et quand ils verront que nous avons donné la vie et la li-

berté à leurs camarades, ils aimeront mieux rester et obéir que d'éprouver le sort des armes. Voilà mon avis : si quelqu'un en a un meilleur à proposer, qu'il parle. »

L'avis étant unanimement adopté, Cyrus fit assembler les prisonniers et leur dit : « Votre soumission vous a sauvé la vie ; si vous vous conduisez de même à l'avenir, il ne vous arrivera rien de fâcheux, vous n'aurez fait que changer de maîtres. Vous habiterez les mêmes maisons, vous cultiverez les mêmes champs, vous vivrez avec les mêmes femmes, vous aurez la même autorité sur vos enfants : seulement vous ne ferez plus la guerre ni à nous ni à aucun autre peuple ; si vous êtes insultés, nous combattrons pour vous. Afin même que vous ne puissiez être forcés à prendre les armes, remettez-nous celles que vous avez : quiconque les apportera jouira en pleine sécurité de la paix et des autres biens dont je parle ; au lieu que nous tournerons nos forces contre ceux qui ne livreront pas leur armes. Si quelqu'un se donne à nous d'assez bon cœur pour chercher à devenir utile par ses actions ou par ses conseils, nous le traiterons, non comme un captif, mais comme bienfaiteur et ami. Retenez bien ce que je vous dis, et l'annoncez à vos compatriotes. S'il s'en trouvait qui osassent contrarier votre vœu, menez-nous vers eux, afin qu'ils sachent que c'est à vous de faire la loi, et non de la subir. » Ainsi parla Cyrus. Les prisonniers se prosternèrent à ses pieds, et promirent de faire ce qu'il avait dit.

CHAPITRE V.

Lorsqu'ils furent partis : « Mèdes et Arméniens, dit Cyrus, il est temps de prendre tous notre repas : nous vous avons fait préparer avec tout le zèle possible ce qui vous est nécessaire ; allez. Vous nous enverrez la moitié de la provision de pain, il y en a suffisamment pour nous tous ; n'envoyez ni viande ni boisson, nous en avons ce qu'il nous faut. Vous, Hyrcaniens, conduisez-les aux tentes : vous donnerez les grandes aux chefs ; vous savez où elles sont : les autres seront partagées aux soldats de la manière que vous jugerez la plus convenable. Allez ensuite souper à votre aise ; vos tentes sont sauves et intactes ; tout y est prêt comme dans les autres. Soyez sans inquiétude sur la garde des dehors du camp

pendant cette nuit, nous nous en chargeons; veillez seulement à celle du dedans; et comme les prisonniers qui sont dans les tentes ne sont pas encore nos amis, ne quittez pas vos armes. » Les Mèdes et les soldats de Tigrane, voyant qu'en effet tout était prêt, allèrent se laver; puis, ayant changé d'habits, ils soupèrent. Les chevaux n'avaient point été oubliés; ils ne manquèrent de rien. Les Mèdes et les Arméniens envoyèrent aux Perses la moitié de leurs pains, mais sans y joindre ni vin ni viande, parce que Cyrus leur avait assuré que ses soldats en avaient abondamment : or, il avait voulu dire que la faim leur tenait lieu de bonne chère, et que l'eau du fleuve suffisait pour leur boisson. Lorsque les Perses eurent soupé et que la nuit fut venue, Cyrus fit partir plusieurs détachements, les uns de cinq hommes, les autres de dix, avec ordre de se mettre en embuscade autour du camp, afin que personne n'y entrât, et qu'on arrêtât ceux qui voudraient en sortir avec du butin, comme il arriva effectivement : car plusieurs prisonniers tentèrent de s'évader. On en saisit quelques-uns. Cyrus les fit étrangler, et laissa l'argent qu'ils emportaient aux soldats qui les avaient pris. Il arriva de là qu'on n'aurait pas dès lors rencontré un seul homme qui sortît de nuit. C'est ainsi que les Perses passèrent cette nuit. Quant aux Mèdes, ils burent, mangèrent, dansèrent au son des flûtes, et se rassasièrent de plaisir : on avait trouvé dans le camp de quoi occuper agréablement des gens qui ne voulaient pas dormir.

Or, la nuit même du départ de Cyrus, Cyaxare, en réjouissance de la victoire, s'était enivré avec ses compagnons. Comme il entendait un grand bruit, il ne doutait pas que presque tous les Mèdes ne fussent présents dans le camp. Mais ce bruit était causé par les valets qui avaient pris sur les Assyriens du vin et des vivres, et qui, en l'absence de leurs maîtres, avaient bu outre mesure. Quand il fut jour, le roi, étonné que personne ne se présentât à sa porte, excepté ceux qui avaient soupé avec lui, et apprenant que les Mèdes avaient quitté le camp avec leurs cavaliers, sortit de sa tente et reconnut qu'on lui avait dit la vérité. Alors il entra dans une étrange colère contre Cyrus et les Mèdes qui s'en étaient allés et l'avaient laissé seul. Comme il était dur et violent, il chargea un de ceux qui se trouvaient près de lui de prendre quelques cavaliers, de courir après le détachement de Cyrus,

et de dire à ce prince : « Je ne croyais pas, Cyrus, que tu fusses capable de me traiter si légèrement, ni que vous, Mèdes, connaissant le projet du prince, vous voulussiez y concourir par votre abandon. Que Cyrus revienne, s'il veut ; mais vous, revenez en diligence. » Tel fut l'ordre de Cyaxare. « Seigneur, dit l'envoyé, comment trouver les Mèdes ? — Comme ont fait Cyrus et ceux qui l'accompagnent, répliqua le roi, pour trouver les Assyriens. — J'ai ouï dire, répondit l'envoyé, que quelques Hyrcaniens, déserteurs de l'armée ennemie, sont venus ici, et lui ont servi de guides. » Cyaxare, beaucoup plus irrité de ce que Cyrus ne l'avait point instruit de ce fait, n'en fut que plus ardent à rappeler ses troupes pour affaiblir l'armée de son neveu, et prit un ton plus menaçant qu'auparavant, tant contre les Mèdes qui ne reviendraient pas, que contre l'envoyé, s'il n'exécutait pas sa commission avec vigueur. Le Mède partit à la tête d'une centaine de cavaliers, très-affligé lui-même de n'avoir pas suivi Cyrus. Étant arrivés à un endroit où le chemin se partageait en plusieurs routes, ils en prirent une qui les égara, et ne rejoignirent l'armée de Cyrus qu'après avoir rencontré par hasard quelques Assyriens fugitifs, qu'ils obligèrent de les conduire au camp : encore n'y arrivèrent-ils qu'au milieu de la nuit, à la faveur de la clarté des feux. Les gardes, conformément aux ordres de Cyrus, ne les laissèrent pas entrer avant le jour. Dès qu'il parut, Cyrus fit appeler les mages, et leur ordonna de choisir dans le butin les dons qu'il était d'usage d'offrir aux dieux, en reconnaissance de leurs sauveurs. Pendant que les mages exécutaient cet ordre, il convoqua les homotimes et leur dit :

« Soldats, c'est à la Divinité que nous devons toutes ces richesses; mais nous sommes en trop petit nombre pour les conserver. D'un côté, si nous ne veillons pas à la garde de ces biens, fruits de nos travaux, ils passeront en d'autres mains; de l'autre, si nous laissons ici des troupes pour les garder, nous montrerons que nous n'avons aucune force. Je suis donc d'avis que quelqu'un de vous aille incessamment instruire les Perses de notre situation et les presser de nous envoyer sans délai un renfort, s'ils aspirent à l'empire de l'Asie et à la possession de toutes ses richesses. Toi, le plus âgé d'entre nous, pars : rends-leur compte de l'état des choses; ajoute que je me charge de fournir à l'entretien des

soldats qu'ils m'enverront. Tu vois les trésors que nous possédons; ne leur cache rien. Demande à mon père quelle portion je dois envoyer aux dieux de la Perse, et aux magistrats quelle portion revient à la république : car je veux agir pieusement et légalement. Qu'on députe aussi vers nous des officiers publics, pour inspecter ce qui se passe ici, et pour former conseil. Allez vous préparer, et prenez une escouade qui vous servira d'escorte.

Cyrus fit ensuite appeler les Mèdes. L'envoyé de Cyaxare parut au milieu d'eux. Il parla publiquement de la colère de son maître contre Cyrus, de ses menaces contre les Mèdes, et finit par déclarer que Cyaxare leur enjoignait de retourner vers lui, quand même Cyrus s'obstinerait à rester. Les Mèdes, à ces paroles de l'envoyé, demeuraient interdits : ils n'avaient point de prétexte pour désobéir au roi qui les rappelait; mais, le connaissant pour un maître impitoyable, ils craignaient, en obéissant, l'effet de ses menaces. Cyrus prit la parole : « Mèdes, dit-il, et toi, messager, je ne m'étonne pas que Cyaxare, se voyant attaqué par une foule d'ennemis, et ignorant nos succès, tremble pour nous et pour lui; mais lorsqu'il saura qu'une grande partie des Assyriens a perdu la vie et que le reste est en fuite, d'abord il cessera de craindre, puis il reconnaîtra qu'il n'a pas été abandonné par des amis qui détruisaient ses ennemis. Peut-il raisonnablement se plaindre de nous, qui le servons si bien et n'entreprenons rien de notre propre mouvement? Je n'ai agi qu'après avoir obtenu la permission de vous emmener avec moi : vous de votre côté, vous n'avez point demandé à partir comme des gens qui auraient désiré de le quitter; vous êtes venus ici sur l'invitation qu'il en avait faite à tous ceux qui voudraient me suivre. Je suis convaincu que notre bonne fortune le calmera, et que sa colère cessera avec sa crainte. » S'adressant ensuite à l'envoyé : « Tu dois, lui dit-il, être fatigué; va te reposer. Nous, Perses, comme nous présumons que les ennemis approchent ou pour nous attaquer ou pour se soumettre, rangeons-nous en bataille dans le meilleur ordre : cet appareil imposant peut hâter la réussite de nos desseins. Toi, prince d'Hyrcanie, prends sur toi d'ordonner à tes officiers qu'ils mettent leurs soldats sous les armes. »

L'Hyrcanien, ayant transmis cet ordre, vint rejoindre Cyrus, qui lui dit : « Je vois avec plaisir que ta conduite nous



donne à la fois des preuves et de ton amitié pour nous et de ton intelligence. Il est clair que nous avons aujourd'hui les mêmes intérêts : si les Assyriens sont mes ennemis, ils sont encore plus les tiens. Agissons donc de concert, pour qu'aucun de nos alliés de nous abandonne, et que nous nous en procurions de nouveaux, s'il est possible. Tu sais que l'envoyé de Cyaxare rappelle la cavalerie mède : si elle nous quitte, comment tiendrons-nous avec nos gens de pied? Faisons donc en sorte, toi et moi, que cet envoyé, qui est venu pour emmener les siens, veuille lui-même rester avec nous. Cherche-lui d'abord une tente, où il trouve à souhait le nécessaire; je tâcherai de lui donner un emploi qui lui soit plus agréable que de s'en retourner. Parle-lui aussi des grands biens qui nous attendent nous et nos amis, si les choses se passent heureusement. Cela fait, reviens me trouver. »

Pendant que l'Hyrcanien conduisait le Mède à la tente qu'il lui destinait, le Perse qui avait ordre d'aller dans son pays se présenta tout prêt à partir. Cyrus lui recommanda de nouveau de rendre compte à ses compatriotes de ce qu'il venait d'entendre, et le chargea d'une lettre pour Cyaxare. « Je veux te la lire, ajouta-t-il, afin que tu saches ce qu'elle contient, et que tu répondes aux questions qu'il pourrait te faire. » La lettre était conçue en ces termes :

« Cyrus à Cyaxare, salut. Nous ne t'avons point abandonné : car on n'est point abandonné de ses amis, lorsque par leur courage on triomphe de ses ennemis. Loin que notre départ t'ait exposé à quelque danger, nous avons assuré ton repos d'autant plus sûrement que nous nous sommes éloignés de toi. Ce n'est pas en restant oisifs auprès de ses amis qu'on pourvoit à leur sûreté ; c'est en repoussant leurs ennemis le plus loin qu'il est possible qu'on les met à l'abri du péril. Tu te plains, Cyaxare : considère, je te prie, quelle a été ma conduite envers toi, et quelle est la tienne envers moi. Je t'ai amené des auxiliaires, moins, à la vérité, que tu n'en demandais, mais autant que j'en ai pu rassembler. Pendant que j'étais sur les terres de ton obéissance, tu m'as permis d'emmener ceux de tes soldats que je pourrais engager à me suivre; maintenant que je suis en pays ennemi, tu rappelles auprès de toi, non pas seulement qui veut, mais tout le monde. J'avais compté partager ma reconnaissance entre toi et tes sujets; tu me forces à t'oublier, et à la réserve

tout entière pour ceux qui ont bien voulu m'accompagner. Je ne puis néanmoins me résoudre à t'imiter : j'envoie en Perse solliciter un renfort, et j'ordonne que les troupes destinées à venir joindre mon armée commencent par s'informer si elles peuvent t'être utiles, en sorte que tu en disposes à ton gré, et sans leur aveu. Quoique plus jeune, je hasarderai de te donner ce conseil : ne retire jamais le don que tu auras fait, de peur que l'inimitié ne prenne la place de la reconnaissance. Lorsque tu désires qu'on se rende promptement auprès de toi, que ton ordre ne soit pas accompagné de menaces : garde-toi surtout d'en faire à une multitude, en observant que tu es seul, de peur que tu n'apprennes aux autres à te mépriser. Au reste, nous tâcherons de te rejoindre dès que nous aurons exécuté des projets dont le succès sera également avantageux et à toi et à nous. Porte-toi bien. » — « Remets cette lettre à Cyaxare, continua Cyrus; et, s'il te questionne, règle ta réponse sur ce que je lui écris : tu te conduiras de même avec les Perses. » Après avoir instruit l'envoyé, il lui donna la lettre ; et en le congédiant : « Fais diligence, lui dit-il, tu sais combien il importe que tu sois promptement de retour. »

Déjà les Hyrcaniens et les soldats de Tigrane étaient sous les armes, ainsi que les Perses. Tandis que Cyrus considérait leur tenue, arrivèrent quelques habitants du voisinage, qui amenaient des chevaux et des armes. Cyrus ordonna de jeter les javelots au lieu où les ennemis qui s'étaient rendus précédemment avaient déposé les leurs ; de les brûler, à la réserve de ceux dont pourraient avoir besoin les soldats chargés de cette exécution. A l'égard des chevaux, il commanda que ceux qui les avaient amenés demeurassent dans le camp pour les garder, et qu'ils y attendissent ses ordres. Ayant ensuite appelé les chefs de la cavalerie mède et ceux des Hyrcaniens :

« Amis et alliés, leur dit-il, ne soyez point surpris si je vous assemble souvent; comme notre situation est nouvelle pour nous, il n'a pas été possible de mettre ordre à tout; cette confusion produit nécessairement de l'embarras jusqu'à ce que chaque chose soit mise à sa place. Nous avons fait un butin immense, et, de plus, nombre de prisonniers ; mais comme chacun de nous ignore ce qui lui appartient dans ces prises, et que nul de nos prisonniers ne sait quel

est son maître, on en voit peu qui s'acquittent de leur devoir : presque tous sont incertains de ce qu'ils ont à faire. Pour remédier à ce désordre, faites des partages. Ceux qui se trouvent logés dans des tentes bien pourvues de vivres, de vin, de serviteurs, de lits, de vêtements, en un mot de tous les ustensiles nécessaires pour camper commodément, n'ont besoin de rien de plus; il reste seulement à leur faire entendre qu'ils doivent en avoir soin dorénavant comme de leur propre bien. Si quelqu'un habite une tente mal pourvue, à vous d'aviser et de suppléer ce qui lui manque. Je ne doute pas qu'après cette distribution, il ne vous reste encore bien des choses; car les ennemis en avaient plus qu'il n'en faut pour notre armée. Les trésoriers du roi d'Assyrie et des autres princes ses alliés sont venus m'avertir qu'ils avaient chez eux de l'or monnayé, provenant de tributs dont ils m'ont parlé. Sommez-les par un héraut de vous l'apporter au lieu que vous indiquerez, sous des peines qui intimident quiconque désobéirait. Lorsque cet argent sera entre vos mains, donnez au cavalier le double du fantassin : par là vous aurez de quoi acheter ce qui vous manquerait. Faites, dès à présent, publier liberté entière dans le marché du camp ; que les marchands puissent exposer en sûreté leurs denrées, les vendre, en apporter d'autres, afin que notre camp soit fréquenté. »

On fit aussitôt la proclamation. « Mais, dirent les Mèdes et les Hyrcaniens, comment faire ce partage, sans que vous y soyez présents, vous et les vôtres ? — Pensez-vous, répondit Cyrus, qu'il ne se doive rien faire sans que l'armée entière n'y prenne part ? N'est-ce pas assez, quand les circonstances le commandent, que nous agissions, moi pour vous, et vous en notre nom? Exiger le concours de tous, n'est-ce pas le moyen de multiplier les affaires et d'avancer peu ? Considérez que nous avons gardé le butin, et que vous l'avez cru bien gardé ; chargez-vous, à votre tour, de la distribution, que nous trouverons bien faite : nous vaquerons, nous, à d'autres soins qui puissent concourir au bien commun. Présentement, ajouta-t-il, comptez les chevaux que nous avions et ceux qu'on nous amène : si on ne les monte, loin de servir, ils embarrasseront par le soin qu'il en faudra prendre; mais, si nous les donnons à des cavaliers, nous serons délivrés de ce soin, et nous augmenterons nos forces

Si vous avez à qui les donner, et avec qui vous préfériez courir les hasards de la guerre, favorisez-les; si vous aimez mieux nous avoir pour compagnons, donnez-les-nous. Lorsque seuls vous poursuiviez les ennemis, nous craignions pour vous des malheurs, nous rougissions de ne pouvoir partager avec vous le danger; mais quand on nous donnera des chevaux, nous vous accompagnerons partout. Si vous jugez qu'à cheval nous soyons plus utiles, je me flatte que notre ardeur ne sera point en défaut; si vous nous croyez plus propres à vous seconder en combattant à pied, nous serons bientôt descendus et devenus fantassins: nous trouverons alors des gens qui garderont nos chevaux. — Cyrus, répondirent les Mèdes et les Hyrcaniens, nous n'avons personne à qui nous destinions ces chevaux; et quand nous aurions l'intention de les donner, nous y renoncerions, puisque tu les désires : disposes-en comme il te plaira : ils sont à toi. — Je les accepte, dit Cyrus; puissions-nous être désormais cavaliers, pour notre plus grand bien ! Partagez, ajouta-t-il, le butin commun : mettez premièrement à part pour les dieux ce que les mages indiqueront ; puis choisissez pour Cyaxare ce qui vous paraîtra lui devoir être le plus agréable. — Il faut, s'écrièrent-ils en riant, lui choisir de belles femmes. — Des femmes, soit, repartit Cyrus ; autre chose encore, si vous le voulez. Je vous recommande, à vous, Hyrcaniens, de faire en sorte que les Mèdes qui m'ont suivi de bon gré n'aient point sujet de se plaindre, et à vous, Mèdes, de traiter les Hyrcaniens, nos premiers alliés, de manière qu'ils se louent d'avoir embrassé notre parti. Admettez au partage l'envoyé de Cyaxare et ceux qui l'accompagnent; pressez-le de demeurer avec nous, afin que, mieux instruit de l'état de nos affaires, il en rende un compte exact à Cyaxare. Pour mes Perses, ils se contenteront de ce que vous aurez de trop, après vous être abondamment pourvus. Une éducation rustique nous a rendus étrangers à la mollesse. Certes, si on nous voyait quelque objet de luxe, nous apprêterions à rire, comme cela ne manquera pas d'arriver lorsque nous monterons à cheval, et que nous tomberons à terre. »

Les Mèdes et les Hyrcaniens allèrent partager le butin, en riant de la plaisanterie sur les nouveaux cavaliers. Cyrus, ayant appelé les taxiarques, leur commanda de prendre les chevaux et les palefreniers avec leurs outils; de faire de ce

butin plusieurs parts égales suivant le nombre des compagnies, et de tirer au sort pour le choix. Ensuite il publia dans le camp que, s'il se trouvait parmi les Assyriens, Syriens ou Arabes prisonniers, des esclaves nés en Médie, en Perse, dans la Bactriane, en Carie, en Cilicie, en Grèce, ou dans quelque autre pays d'où ils auraient été enlevés par force, ils eussent à se présenter. On en vit bientôt accourir un grand nombre, à la voix du héraut. Cyrus, ayant choisi les mieux faits, leur dit qu'en recouvrant la liberté, ils s'engageaient à porter les armes qu'il allait leur donner; que, de son côté, il pourvoirait à tous leurs besoins. Il les mena lui-même aux taxiarques; il recommanda de fournir à ces nouveaux soldats de petits boucliers et des épées légères, afin qu'ils pussent avec cette armure suivre la cavalerie, et leur fit distribuer la même ration qu'aux soldats perses qui étaient avec lui. Il ordonna à ceux-ci de ne marcher jamais qu'à cheval, armés de la pique et de la cuirasse, comme il en donnait l'exemple, et de choisir parmi les homotimes d'autres chefs pour commander à leur place ceux de la même classe qui n'auraient point de chevaux.

CHAPITRE VI.

Sur ces entrefaites, arrive à cheval un vieillard assyrien, nommé Gobryas, suivi d'une troupe de cavaliers bien armés. Les officiers préposés pour recevoir les armes des ennemis qui se rendraient demandèrent aux cavaliers leurs piques, afin qu'on les brûlât comme on avait brûlé le reste. Gobryas répondit qu'auparavant il désirait voir Cyrus. On laissa ses gens à l'entrée du camp, et on le conduisit au prince. « Cyrus, lui dit-il, dès qu'il fut en sa présence, je suis Assyrien : je possède un château très-fort, et je domine un vaste pays. Je fournissais au roi d'Assyrie environ treize cents chevaux : je lui étais plus attaché que personne. Cet excellent prince est tombé sous vos coups, et son fils, mon plus mortel ennemi, lui a succédé. Je viens en suppliant me jeter à tes genoux : je me donne à toi, je serai ton sujet et ton allié : mais deviens mon vengeur. Autant qu'il est en mon pouvoir, je t'adopte pour mon fils : car je n'ai pas d'enfant mâle. J'en avais un seul, seigneur, aussi estimable pour ses

qualités qu'aimable par sa figure : il m'aimait, il me respectait, il avait pour moi tous les sentiments qui font le bonheur d'un père. Le roi défunt l'avait mandé pour lui donner sa fille en mariage : moi, flatté d'une si honorable alliance, je m'étais empressé de le faire partir. Un jour, le roi actuel invita mon fils à une partie de chasse, et, comme il s'estimait beaucoup meilleur cavalier, il lui laissa toute liberté de chasser : mon fils croyait être avec un ami. Un ours parut : tous deux le poursuivent ; le prince lance son dard et le manque : plût aux dieux qu'il ne l'eût pas manqué ! mon fils aurait dû être moins adroit ; il lance le sien, abat l'animal. Le prince piqué dissimule sa jalousie. Un instant après, on rencontre un lion ; le prince le manque pareillement, ce qui n'est pas extraordinaire à la chasse : mon fils, heureux une seconde fois, renverse le lion et s'écrie : « Deux fois j'ai visé, et deux fois le coup a porté. » A ces mots, le traître, ne contenant plus sa fureur jalouse, arrache un javelot des mains de quelqu'un de sa suite, et. l'enfonçant dans le sein de mon cher fils, de mon fils unique, il lui ôte la vie. Malheureux père ! au lieu d'un jeune époux, je revis un cadavre ; et moi, vieillard, je mis dans le tombeau le meilleur, le plus aimé des fils, à peine adolescent. On eût dit que l'assassin s'était défait d'un ennemi : il ne témoigna nul repentir, ne rendit, en expiation de son forfait, aucun honneur à la mémoire du mort. Son père me plaignit et se montra sensible à ma douleur. S'il vivait encore, tu ne me verrais pas implorer ton secours contre lui : j'en avais reçu autant de témoignages de bonté que je lui avais donné de preuves d'attachement. Mais puis-je avoir de la bienveillance pour l'assassin de mon fils, qui règne à présent ? et lui-même me regardera-t-il comme son ami ? Il sait quels sont mes sentiments pour lui ; qu'avant son crime je vivais heureux, et que maintenant, je traîne dans les larmes et la solitude une douloureuse vieillesse. Oui, si tu me reçois dans ton alliance, et que tu me donnes quelque espérance de venger la mort de mon fils chéri, je croirai renaître ; je vivrai sans honte et mourrai sans regret. »

Cyrus répondit à Gobryas : « Si ton cœur ne dément point ce que tu viens de dire, je reçois volontiers ta prière ; je te promets qu'avec l'aide des dieux je châtierai l'assassin de ton fils. Mais si nous t'accordons ce que tu demandes, et que

nous te laissions tes forteresses, tes terres, tes armes et l'autorité que tu as exercée jusqu'à présent, que feras-tu pour nous? — A ton premier ordre, dit Gobryas, je te livrerai mes châteaux; je te payerai pour mes terres le tribut que je payais au roi d'Assyrie : lorsque tu seras en guerre, je t'accompagnerai avec toutes les forces de mon pays. J'ai de plus une fille nubile, que j'aime tendrement; j'espérais, en l'élevant, la voir un jour l'épouse du prince régnant : elle-même, seigneur, est venue, fondant en larmes, me supplier de ne pas la livrer au meurtrier de son frère. Tel est aussi mon sentiment. Je la remets entre tes mains; aie pour elle les mêmes sentiments que tu me vois déjà pour toi. — A ces conditions, reprit Cyrus en lui tendant la main et prenant la sienne, je te donne ma foi, je reçois la tienne : que les dieux en soient témoins! » Ce traité conclu, il le pressa de s'en retourner avec ses armes, et lui demanda à quelle distance il habitait, attendu qu'il irait le trouver. « En partant demain de grand matin, répondit Gobryas, le jour suivant tu logeras chez nous. » Sur cela Gobryas se retira, en laissant un guide.

Les Mèdes étaient revenus joindre Cyrus, après avoir délivré pour les dieux ce que les mages avaient eux-mêmes demandé. Ils avaient mis à part pour Cyrus une tente magnifique, une femme susienne qu'on estimait la plus belle de toute l'Asie, et deux musiciennes renommées. Ce qu'ils avaient ensuite trouvé de plus précieux avait été choisi pour Cyaxare : puis, comme ils avaient en abondance des effets de toute espèce, ils s'étaient pourvus de ceux dont ils avaient le plus besoin, afin de n'en point manquer pendant la campagne Or, il y avait de tout en quantité. Les Hyrcaniens prirent ce qu'ils désiraient, et l'envoyé de Cyaxare fut admis à partager également. Enfin, les tentes qui restaient furent données à Cyrus, pour l'usage des Perses. Quant à l'argent monnayé, on convint de le distribuer lorsque le tout serait recueilli ; et on le distribua.

LIVRE V

CHAPITRE PREMIER.

Voilà ce qu'ils firent et ce qu'ils dirent. Cyrus ordonna que le butin destiné à Cyaxare fût confié à la garde de ceux qu'il savait lui être particulièrement attachés ; quant aux présents qu'on lui réservait, il déclara qu'il les acceptait de bon cœur, mais qu'ils resteraient à la disposition de quiconque en aurait besoin. « Cyrus, dit un Mède passionné pour la musique, hier au soir j'entendis chanter tes deux musiciennes; elles m'ont fait un plaisir infini : si tu m'en donnais une, le séjour du camp me serait beaucoup plus agréable que celui de la maison. — Je te la donne, répondit Cyrus, et je te suis plus obligé de me l'avoir demandée que tu ne l'es de l'avoir obtenue, tant j'ai à cœur de vous complaire. » Le Mède prit la musicienne et l'emmena.

Cyrus fit appeler le Mède Araspe, son intime ami dès l'enfance; c'était celui à qui il avait donné sa robe médique, quand il quitta la cour d'Astyage pour retourner en Perse : il le mandait pour lui confier la femme et la tente. Cette femme était l'épouse d'Abradatas, roi de la Susianne. Dans le temps où l'on s'empara du camp des Assyriens, Abradatas n'y était point : le roi d'Assyrie, lui connaissant des liaisons d'hospitalité avec le roi de la Bactriane, l'avait député vers ce prince pour solliciter son alliance. Cyrus chargea donc Araspe de garder la princesse jusqu'à ce qu'il la redemandât.

« Cyrus, lui dit Araspe sur cet ordre, as-tu vu la femme que tu confies à ma garde? — Non, répondit Cyrus. — Et moi je l'aie vue, lorsque nous la choisissions pour toi. En entrant dans sa tente, nous ne la distinguâmes pas d'abord : elle était assise à terre, entourée de ses femmes, et vêtue

comme elles. Mais ensuite, lorsque, voulant savoir laquelle était la maîtresse, nous les eûmes regardées toutes avec attention, quoiqu'elle fût assise, couverte d'un voile et les yeux baissés, nous remarquâmes une grande différence entre elle et les autres. Nous la priâmes de se lever. Ses femmes se levèrent en même temps : elle les surpassait toutes par sa stature d'abord, puis par sa vertu et par sa décence, quoiqu'elle fût simplement vêtue. Sa robe était baignée de ses larmes, qui coulaient jusqu'à ses pieds. Alors le plus âgé d'entre nous lui adressant la parole : « Rassure-toi, princesse; la renommée nous apprend que ton époux est un homme parfait; sache néanmoins que celui à qui nous te destinons ne lui cède ni en beauté, ni en esprit, ni en puissance. Oui, si quelqu'un est digne d'admiration, c'est, selon nous, Cyrus, à qui tu appartiendras désormais. »

A ces mots, elle déchira le voile qui lui couvrait la tête, poussant, elle et ses femmes, des cris lamentables. Ce désordre nous ayant laissé voir la plus grande partie de son visage, son cou, ses mains, nous avons jugé qu'il ne fut jamais en Asie une créature aussi belle; mais, Cyrus, il faut que tu la voies. — J'en suis beaucoup moins tenté, si elle est telle que tu la dépeins. — Pourquoi ? — Parce que si je me laissais, au seul recit de sa beauté, persuader de la voir, ayant peu de loisir, je craindrais qu'elle-même ne me persuadât plus aisément encore de revenir, et que je ne négligeasse les affaires dont je dois m'occuper, pour me tenir sans cesse auprès d'elle.

— Penses tu, seigneur, reprit Araspe en riant, que la beauté puisse contraindre un homme à agir contre son devoir? Si la beauté avait ce pouvoir, ne l'exercerait-elle pas également sur tous ? Vois le feu ; il brûle tous ceux qui l'approchent, parce qu'il est de sa nature de brûler. Quant aux belles personnes, les uns en deviennent amoureux, les autres les voient d'un œil indifférent ; d'ailleurs, autant d'hommes, autant de goûts différents. L'amour dépend de la volonté; on aime qui l'on veut aimer. Le frère n'est point amoureux de sa sœur, ni le père de sa fille ; et toutes deux ont d'autres amants : car la crainte et la loi peuvent réprimer l'amour. Mais si on publiait une loi qui défendît d'avoir faim quand on a besoin de manger, d'avoir soif quand on est altéré, d'avoir froid l'hiver et chaud l'été, nulle puissance ne

la ferait observer, parce que l'homme est naturellement subjugué par ces différentes sensations : l'amour, au contraire, est soumis à la volonté ; chacun s'attache à ce qui lui plaît, comme on aime de préférence tel vêtement, telle chaussure.

— Si l'amour est volontaire, répliqua Cyrus, comment n'est-on pas maître de cesser d'aimer quand on le veut ? J'ai vu des gens pleurer de la douleur que l'amour leur causait, et néanmoins servir en esclaves l'objet de leur passion, eux qui, avant d'aimer, regardaient la servitude comme un très-grand mal : je les ai vus donner beaucoup de choses dont il ne leur était pas avantageux de se priver, et désirer d'être délivrés de leur amour comme d'une maladie, sans pouvoir se guérir, liés par une puissance plus forte que des chaînes de fer. Aussi les amants se montrent-ils esclaves de la personne qu'ils aiment ; et, malgré les tourments qu'ils éprouvent, loin d'entreprendre de se soustraire à son empire, ils craignent sans cesse qu'elle ne leur échappe.

— Ce que tu dis est vrai, telle est leur condition, repartit le jeune Araspe ; mais de tels amants sont des lâches : aussi se croient-il assez malheureux pour désirer de mourir, quoique avec mille moyens de sortir de la vie ils ne la quittent pas. Ce sont des hommes de ce caractère qui cèdent au désir de voler et de s'emparer du bien d'autrui : néanmoins, quand ils ont ou volé ou dérobé, tu le sais, tu es le premier à leur en faire un crime, parce qu'ils n'étaient point nécessités à voler : aussi, loin de leur pardonner, tu les châties. J'en dis autant de la beauté ; elle ne contraint pas à aimer, à commettre des actions injustes. Sans doute il est des hommes vils que leurs passions maîtrisent et qui en accusent l'amour ; mais les hommes honnêtes et vertueux ont beau désirer de l'or, de bons chevaux, de belles femmes, ils savent s'en passer plutôt que de se les procurer par une injustice. Ainsi, quoique j'aie vu la captive susienne, et qu'elle m'ait paru très-belle, je n'en suis pas moins ici à cheval près de toi, je n'en remplis pas moins tous mes autres devoirs.

— Cela est vrai ; peut-être l'as-tu quittée avant le temps qu'il faut à l'amour pour prendre un homme dans ses filets. Pour moi, quoiqu'on ne se brûle pas à l'instant pour toucher le feu, que le bois ne s'enflamme pas tout à coup, je ne m'expose néanmoins ni à toucher le feu ni à regarder

une belle personne. Je ne te conseillerais pas, Araspe, de donner plus de liberté à tes regards : car le feu ne brûle que par le contact, tandis que la beauté enflamme de loin ceux qui la regardent. — Rassure toi, Cyrus ; quand je ne cesserais de contempler la belle captive, jamais je ne serai subjugué au point de rien faire qu'on puisse me reprocher. — Soit : garde-la donc comme je te l'ai recommandé ; prends-en soin : dans la suite il nous sera peut-être utile de l'avoir en notre puissance. »

Après cette conversation, ils se séparèrent. Le jeune Mède voyait dans la Susienne la plus belle des femmes : il découvrait en elle d'excellentes qualités ; il remarquait que s'il avait du plaisir à lui rendre des soins, elle ne les recevait pas avec indifférence ; qu'elle-même lui en rendait à son tour ; que, quand il entrait dans sa tente, des esclaves, par l'ordre de leur maîtresse, prévenaient ses besoins ; que, s'il était malade, rien ne lui manquait. Ces circonstances réunies produisirent ce qui devait naturellement arriver : Araspe fut pris par l'amour. Voilà ce qui se passait.

Cependant Cyrus, qui souhaitait que les Mèdes et les autres alliés restassent volontairement dans son parti, convoqua les principaux d'entre eux, et leur parla en ces termes : « Mèdes, et vous ici présents, je sais que ce ne fut ni l'amour de l'argent, ni l'envie de servir Cyaxare qui vous rassembla sous mes drapeaux ; c'est par attachement et par estime pour moi que vous avez voulu partager avec nous les fatigues et les dangers d'une marche de nuit. Je ne pourrais sans injustice me dispenser de la reconnaissance que je vous dois ; malheureusement je ne suis pas encore en état de vous la témoigner comme vous le méritez ; je ne rougis pas de l'avouer ; mais je rougirais d'ajouter que, si vous demeurez avec moi, je saurai bien m'acquitter : je craindrais de paraître ne vous faire cette promesse que pour vous déterminer à rester plus volontiers. Je me bornerai à vous dire que dans le cas où vous me quitteriez pour obéir à Cyaxare, je me comporterai, si j'obtiens quelque succès, de manière à ce que vous ayez à vous louer de ma gratitude : car Cyrus ne s'en retournera pas. Je suis lié aux Hyrcaniens par des serments ; j'y serai fidèle, et ne m'exposerai jamais au reproche de les avoir trahis. D'ailleurs je ferai en sorte que Gobryas, qui nous livre ses forteresses, ses domaines, ses troupes, ne se

repente point d'être venu vers moi. Un motif plus puissant encore me retient ici : quand les dieux nous accordent visiblement leurs faveurs, je rougirais et je craindrais d'y renoncer en partant d'ici inconsidérément. Ainsi ferai-je ; pour vous, faites comme vous l'entendrez ; dites-moi seulement quel parti vous prenez. »

Ainsi parla Cyrus. Le Mède, qui autrefois s'était dit son parent, lui répondit le premier : « Roi, accepte ce titre, parce qu'il me semble que la nature ne t'a pas moins fait pour être roi que le chef des abeilles, qui naît dans une ruche, pour les gouverner. Les abeilles lui obéissent constamment et volontiers : s'il demeure dans la ruche, aucune ne s'éloigne ; s'il en sort, toutes l'accompagnent, tant elles sont attachées à ses lois. Les hommes que tu vois, Cyrus, sont retenus auprès de toi par le même attrait. Quand tu allas de Médie en Perse, quel Mède, jeune ou vieux, chercha des prétextes pour ne pas t'acccompagner jusqu'au moment où Astyage nous rappela ? Lorsque ensuite tu es revenu de la Perse à notre secours, nous avons vu presque tous tes amis empressés à te suivre. Quand tu as entrepris cette dernière expédition, tous les Mèdes, de leur propre mouvement, se sont joints à toi. Tels sont aujourd'hui nos sentiments, que, même en pays ennemi, nous nous croyons en sûreté, et que, sans toi, nous craindrions même de retourner dans notre patrie. Que les autres déclarent leurs intentions : pour moi, Cyrus, et ceux que je commande, nous resterons près de toi ; ta présence nous fera tout supporter ; tes bienfaits animeront notre courage. »

Tigrane alors prenant la parole : « Ne sois pas surpris, Cyrus, si je garde le silence ; je ne suis point ici pour délibérer, mais pour exécuter tes ordres. — Mèdes, dit ensuite le prince d'Hyrcanie, si vous partiez, je vous croirais poussés par un génie malfaisant, ennemi de votre bonheur. Quel homme, s'il n'est dépourvu de sens, tournerait le dos à des ennemis en fuite ? Qui refuserait ou leurs armes quand il les livrent, ou leurs fortunes et leurs personnes lorsqu'ils les abandonnent, surtout ayant un général comme le nôtre, qui, j'en prends les dieux à témoin, trouve plus de plaisir à nous faire du bien qu'à s'enrichir. » A ces mots, tous les Mèdes s'écrièrent : « C'est toi, Cyrus, qui nous as fait sortir de notre patrie : c'est avec toi que nous y rentrerons, quand

tu le jugeras à propos. » Cyrus, en les entendant, fit à l'instant cette prière : « Grand Jupiter, accorde-moi, je t'en conjure, de surpasser par mes bienfaits leur généreux attachement ! » Ensuite il leur dit qu'ils pouvaient demeurer tranquilles, quand ils auraient posé les sentinelles; et il enjoignit aux Perses de donner les meilleures tentes aux cavaliers, les autres aux fantassins; de plus, d'obliger les hommes chargés du service des tentes à préparer chaque jour le nécessaire aux soldats, à le porter aux différentes compagnies, et à mener aux cavaliers les chevaux tout pansés, en sorte que les Perses n'eussent à s'occuper que de la guerre. Ces détails remplirent la journée.

CHAPITRE II.

Le lendemain matin, on se leva, et l'on se mit en marche pour joindre Gobryas. Cyrus était à cheval avec les cavaliers perses au nombre d'environ deux mille, suivis d'autant de gens de pied, qui portaient leurs boucliers et leurs épées: le reste des troupes suivait en bon ordre. Cyrus chargea les cavaliers d'avertir les fantassins nouvellement attachés à leur service, que l'on punirait quiconque d'entre eux serait surpris hors des rangs, soit au delà de l'arrière-garde, soit en avant sur le front de l'armée, ou sur les côtés.

Le jour suivant, vers le soir, on arrive au château de Gobryas : on trouve une place très-forte, et les remparts garnis de toutes les machines propres à repousser les attaques de l'ennemi : derrière ces ouvrages extérieurs étaient rassemblés quantité de bœufs et d'autre bétail. Gobryas fit prier Cyrus de visiter à cheval les dehors du château, pour examiner s'il y avait quelque endroit faible, et de lui envoyer des hommes de confiance qui pussent à leur retour lui rendre compte de l'état de l'intérieur. Cyrus, voulant s'assurer si la place était véritablement imprenable, et si Gobryas ne le trompait pas, en fit le tour : il remarqua qu'elle était si bien fortifiée de toutes parts, que l'accès en devenait impossible. Ceux qui avaient été envoyés à Gobryas rapportèrent que les munitions y étaient en une telle abondance, qu'à leur avis elles suffiraient pour nourrir un siècle entier ceux qui l'habitaient. Ce rapport causait quelque inquiétude à Cyrus, lorsque Gobryas vint à lui, accompagné de

tous ceux qui étaient dans le château, les uns chargés de vin, de farine d'orge et de blé, les autres amenant des bœufs, des chèvres, des brebis, des cochons. En un mot, ils apportaient des comestibles en quantité suffisante pour donner à dîner à l'armée entière de Cyrus. Les gens chargés de faire cuire les viandes se mirent à les couper, et préparèrent le repas.

Gobryas, ayant fait sortir tout le monde du château, invita Cyrus à y entrer, avec les précautions qu'il jugerait nécessaires. Le prince, précédé d'un corps de troupes et d'émissaires chargés de visiter les lieux, s'approche de la place. Bientôt les portes sont ouvertes, il entre, il invite tous ses amis et les principaux chefs à le suivre.

Lorsqu'ils furent rassemblés, Gobryas apporta des coupes d'or, des aiguières, des vases, des bijoux, avec quantité de dariques et d'effets précieux ; puis il amena sa fille, qui joignait à la beauté du visage une taille majestueuse : elle parut en habits de deuil, à cause de la mort de son frère. « Cyrus, dit Gobryas, je te fais don de toutes ces richesses, et je mets ma fille entre tes mains ; tu en disposeras à ton gré. Mais nous te supplions, moi, de venger mon fils ; elle, de venger son frère. — Dernièrement je te promis d'employer tout mon pouvoir à te venger, si tu ne me trompais pas : comme je vois que tu m'as dit vrai, reçois ma parole ; je fais la même promesse à ta fille, et je la tiendrai avec la protection des dieux. J'accepte ces biens, mais pour les donner à ta fille et à celui qui sera son époux. Je n'emporterai d'ici qu'un seul de tes dons : avec celui-là je partirai plus content que si tu m'avais donné les immenses richesses renfermées dans Babylone, même dans l'univers. »

Gobryas, étonné de ce discours, et soupçonnant qu'il voulait parler de sa fille, lui demanda quel était ce don si précieux. « Je ne doute pas, Gobryas, répondit le prince, qu'il y ait beaucoup de gens au monde qui ne voudraient ni commettre une injustice, ni se parjurer, ni mentir de propos délibéré : cependant, parce que personne ne leur a confié ni un dépôt considérable d'argent, ni le gouvernement d'un État, ni la défense d'une place, ni la garde de ses enfants, ils meurent sans avoir montré de quoi ils étaient capables. Mais toi, en remettant entre mes mains des biens de toute espèce, des châteaux fortifiés, tes troupes, une fille digne objet de tous les vœux, tu me fournis le moyen d'ap-

prendre à l'univers que Cyrus n'est point parjure envers ses hôtes, que l'amour des richesses ne le rend point injuste, qu'il ne manque point à la foi jurée. C'est là, Gobryas, sois-en sûr, un don qui excitera toujours ma reconnaissance, tant que je serai juste et jaloux de mériter les éloges qui m'ont été jusqu'ici donnés à ce titre. Puissé-je te combler à mon tour de biens et d'honneurs! Quant à ta fille, ne crains point de ne pas rencontrer un mari digne d'elle : j'ai plusieurs braves amis : celui d'entre eux qu'elle aura pour époux sera-t-il plus ou moins riche qu'elle, je l'ignore ; mais sache qu'il en est parmi eux pour qui les grands biens dont tu la doteras ne seraient pas un motif de rechercher ton alliance avec plus d'empressement. Ceux-là même envient aujourd'hui mon sort, et demandent à tous les dieux de pouvoir montrer un jour qu'ils sont aussi fidèles que moi envers leurs amis ; qu'ils ne cèdent jamais à l'ennemi, tant qu'ils ont un souffle de vie, à moins qu'ils n'aient le ciel contre eux ; et qu'ils font plus de cas de la vertu et de la bonne renommée, que de ton opulence jointe à celle des Syriens et des Assyriens. Ce sont des hommes de ce caractère que tu vois ici. — Au nom des dieux, Cyrus, reprit Gobryas, en souriant, indique-les-moi, afin que je t'en demande un pour mon gendre. — Tu n'auras pas besoin de moi pour les connaître ; viens avec nous ; bientôt tu seras toi-même en état de les faire connaître aux autres. »

Cela dit, Cyrus prit la main de Gobryas, se leva et partit avec toute sa suite. On le pressa vainement de souper dans le château ; il voulut retourner au camp, et emmena Gobryas souper avec lui. Lorsque le prince fut couché sur un monceau de feuillage : « Dis-moi, Gobryas ; crois-tu avoir plus de lits que chacun de nous ? — Certes, vous possédez plus de tapis et plus de lits que moi : votre maison est aussi beaucoup plus vaste que la mienne, vous dont l'habitation est la terre et le ciel. Ainsi vous avez autant de lits qu'il y a de places sur la surface de la terre ; vous avez pour tapis, non la dépouille des brebis, mais les broussailles qui croissent sur les montagnes et dans les champs. »

Gobryas, qui mangeait pour la première fois avec les Perses et voyait les mets grossiers qu'on leur servait, jugea que ses gens étaient beaucoup mieux traités, surtout quand il eut remarqué la tempérance des conviés. En effet, quel-

que espèce de mets ou de boisson qu'on présente à un Perse bien élevé, il n'y jette point un œil avide, il n'y porte pas une main empressée ; son esprit n'est pas moins capable de réflexion que s'il n'était pas à table. Ainsi qu'un bon cavalier conserve à cheval toute sa tête, et peut, en faisant route, examiner, écouter, parler à propos, de même, disent les Perses, on doit en mangeant se montrer sage et mesuré. Il n'appartient, selon eux, qu'à des porcs, qu'à des brutes d'éprouver quelque émotion à la vue du boire et du manger.

Gobryas remarqua aussi qu'ils se faisaient mutuellement de ces questions auxquelles on aime à répondre ; qu'ils s'agaçaient par des plaisanteries dont on s'applaudit ordinairement d'être l'objet ; qu'ils allaient quelquefois jusqu'à la raillerie, mais de manière qu'il n'y entrât ni parole offensante, ni geste incivil, ni aucun signe d'aigreur. Ce qui lui sembla surtout digne d'éloge, fut de voir que, dans une armée où tous partagent les mêmes dangers, les chefs ne prétendaient pas à une portion de vivres plus considérable que le simple soldat ; qu'ils ne croyaient faire un excellent repas que lorsqu'ils échauffaient le courage de leurs compagnons d'armes. Aussi Gobryas, se levant pour s'en retourner, dit à Cyrus : « Je ne suis plus surpris, Cyrus, qu'avec tout notre or, nos vases, nos vêtements, nous valions moins que vous. Nous mettons, nous, tous nos soins à les amasser ; vous ne travaillez, vous et vos Perses, qu'à vous rendre meilleurs. — A demain, Gobryas, reprit Cyrus ; viens nous rejoindre dès le matin, avec tes cavaliers tout armés : j'examinerai l'état de tes forces ; puis, tu dirigeras notre marche à travers ton pays, afin que nous voyions ce qui doit être considéré comme ami ou comme ennemi. » Ils allèrent ensuite l'un et l'autre vaquer à leurs affaires.

Dès que le jour parut, Gobryas vint avec sa cavalerie et servit de guide à l'armée. Cyrus, en général habile, ne s'occupait pas tellement du soin de régler la marche, qu'il ne songeât aux moyens d'accroître ses forces en diminuant celles de l'ennemi. Dans cette vue, il appela Gobryas et le prince hyrcanien, qu'il jugeait les plus propres à l'instruire de ce qu'il voulait savoir. « Mes amis, leur dit-il, je pense qu'en délibérant avec de si fidèles alliés sur les opérations de cette guerre, je ne puis me tromper : je vois que vous avez d'ailleurs encore plus d'intérêt que moi à faire que le

roi d'Assyrie n'ait pas l'avantage. Déçu dans mes espérances, je me tournerais d'un autre côté : mais vous, si ce prince était vainqueur, vous verriez toutes vos possessions passer en des mains étrangères. Ce n'est point par haine contre moi qu'il est devenu mon ennemi ; il croit seulement qu'il lui importe que nous ne devenions pas trop puissants. C'est là le motif de la guerre qu'il nous fait : vous, au contraire, il vous hait parce qu'il croit que vous l'avez offensé. »

Ils répondirent l'un et l'autre à Cyrus qu'il fallait qu'il suivît son plan conformément à ces idées dont ils sentaient la justesse ; que d'ailleurs ils étaient fort inquiets sur le succès de leur entreprise commune. « Dites-moi, continua Cyrus, si vous êtes les seuls que l'Assyrien regarde comme ennemis, ou si vous connaissez quelque autre nation mal disposée à son égard. — Je puis assurer, dit le prince hyrcanien, que les Cadusiens, peuple nombreux et vaillant, le détestent. Il en est de même des Saces, nos voisins, qu'il a vexés de mille manières, car il a tenté de les asservir comme nous. — Vous pensez donc que ces deux peuples s'uniraient volontiers à nous pour l'attaquer ? — Oui, répondirent-ils, et même avec ardeur, s'ils pouvaient se joindre à Cyrus. — Qui les en empêche ? — Les Assyriens eux-mêmes, dont tu traverses actuellement le pays. — Mais, Gobryas, reprit Cyrus, ne t'ai-je pas entendu parler de l'arrogance extrême du jeune prince qui règne aujourd'hui ? — Je ne l'ai que trop éprouvée. — Serais-tu le seul qui aurait eu à s'en plaindre, ou d'autres que toi en ont-ils essuyé de semblables traitements ? — Certes, le nombre en est grand ; mais, sans te raconter toutes les violences qu'il exerce contre des gens trop faibles pour lui résister, je ne te parlerai que du fils d'un homme beaucoup plus puissant que moi, qui, son ami ainsi que mon fils, vivait avec lui dès l'enfance. Un jour qu'ils buvaient ensemble, le prince le saisit et le fit eunuque, pour cela seul, dit-on alors, que la maîtresse du prince avait loué la beauté du jeune homme et vanté le bonheur de celle qui l'aurait pour époux : il allègue aujourd'hui pour excuse de cette violence que le jeune homme avait tenté de séduire sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, l'infortuné jeune homme est eunuque, et il gouverne à présent les États que son père lui a laissés en mourant. — Penses-tu qu'il fût bien aise de nous voir chez lui, s'il croyait que

nous vinssions pour le servir ? — Je n'en doute pas ; mais il est difficile que nous le joignions. — Pourquoi ? — Parce qu'il faut pour cela pénétrer au delà de Babylone. — En quoi cette entreprise est-elle si difficile ? — Par ce que je sais qu'il est sorti de cette ville beaucoup plus de troupes que tu n'en as : sois même persuadé que si à présent il te vient moins d'Assyriens t'apporter leurs armes et t'amener leurs chevaux, c'est uniquement parce que ton armée a paru peu considérable à ceux qui l'ont vue, et que le bruit s'en est répandu dans le pays. En conséquence, j'estime que nous devons, dans notre marche, être toujours sur nos gardes. »

En entendant Gobryas s'exprimer ainsi : « Tu as bien raison, lui répondit Cyrus, d'insister sur la nécessité de rendre notre marche la plus sûre possible. Pour moi, en y réfléchissant, je n'imagine pas de meilleur moyen que d'aller droit à Babylone, puisque c'est là que les Assyriens ont rassemblé leurs principales forces. Tu prétends, toi, qu'ils sont nombreux ; s'ils ont du cœur, ils le prouveront, je pense. S'ils ne nous voient pas, et qu'ils soupçonnent que la peur nous empêche de nous montrer, sois sûr que dès lors, délivrés de toute crainte, ils deviendront d'autant plus hardis qu'ils auront été plus longtemps sans nous voir. Si, au contraire, dès ce moment nous marchons à eux, nous les trouverons, les uns pleurant leurs morts, les autres embarrassés des bandages de leurs blessures, tous encore pleins du souvenir de notre bravoure, de leur fuite et de leur infortune. Une autre considération encore, Gobryas, c'est qu'une troupe intrépide est capable d'efforts auxquels rien ne résiste ; mais si la frayeur s'en empare, plus est elle nombreuse, plus l'épouvante y cause de trouble et de désordre. Les mauvaises nouvelles qui se répandent, les incidents fâcheux qui surviennent, la pâleur, le découragement peint sur les visages, tout accroît la terreur. Dans une telle crise, il n'est aisé ni de calmer avec de belles paroles, ni de persuader de retourner au combat, ni de ranimer le courage par une honorable retraite : plus les exhortations sont vives, plus le danger paraît pressant.

« Voyons donc, par Jupiter, les choses comme elles sont. Si désormais la multitude doit décider de la victoire, tu crains avec raison ; nous sommes en péril : mais si le succès

des batailles dépend encore, comme nous l'avons éprouvé, de la valeur des troupes, marche avec assurance; avec la protection des dieux, tu trouveras parmi nous plus de soldats disposés à combattre que parmi nos ennemis.

« Afin que tu aies un nouveau motif de confiance, considère qu'ils sont aujourd'hui beaucoup moins qu'ils n'étaient quand nous les défîmes, beaucoup moins encore qu'ils n'étaient quand il s'enfuirent de leur camp; au lieu que nous, nous sommes plus grands en qualité de vainqueurs, plus forts puisque la fortune nous favorise, plus nombreux par la jonction de tes troupes aux nôtres : car ne fais pas à tes gens l'injure de les compter pour rien depuis qu'ils sont avec nous. Gobryas, dans une armée victorieuse, tout, jusqu'aux valets, suit avec confiance. Songe d'ailleurs que les ennemis peuvent dès à présent nous découvrir, et que jamais nous ne leur paraîtrons plus redoutables en demeurant en place qu'en les allant chercher. Voilà mon avis : conduisnous donc droit à Babylone. »

CHAPITRE III.

Après quatre jours de marche, l'armée arriva aux extrémités des États de Gobryas. Aussitôt qu'elle fut entrée dans le pays ennemi, Cyrus fit faire halte, et demeura en bataille à la tête de l'infanterie et d'une troupe de cavalerie qu'il jugea suffisante pour ses desseins. Il envoya le reste battre la campagne, avec ordre de se défaire de tout ce qu'on rencontrerait d'ennemis armés, et de lui amener les autres avec le bétail qu'on prendrait. Il commanda à ses cavaliers perses d'accompagner les coureurs : plusieurs revinrent renversés de leurs chevaux; plusieurs rapportèrent un butin considérable.

Pendant qu'on exposait ce butin, Cyrus convoqua les chefs tant des Mèdes que des Hyrcaniens, et les homotimes. « Mes amis, leur dit-il, Gobryas nous a donné bien généreusement l'hospitalité. Si après avoir choisi dans le butin ce qu'on doit, suivant l'usage, offrir aux dieux, et en avoir retenu une part raisonnable pour l'armée, nous lui abandonnions le surplus, nous ferions une chose louable, et l'on verrait que nous tâchons de surpasser nos bienfaiteurs en générosité. » Cette proposition fut reçue avec acclamation

et unanimement applaudie. « Ne différons pas, dit quelqu'un : Gobryas nous a pris pour des misérables, parce que nous ne sommes point venus chargés de dariques, et que nous ne buvons point dans des coupes d'or; ce procédé lui apprendra qu'on peut avoir l'âme noble sans être riche. — Allez donc, reprit Cyrus; remettez aux mages les offrandes destinées aux dieux ; réservez la part nécessaire à l'armée ; appelez ensuite Gobryas, et donnez-lui le reste du butin. » Chacun prit alors ce qui lui revenait et le reste fut donné à Gobryas.

Cyrus ensuite avança vers Babylone avec son armée rangée dans l'ordre où elle était le jour du combat. Voyant que les Assyriens ne venaient point à sa rencontre, il chargea le même Gobryas d'aller leur dire de sa part que, si leur roi voulait sortir pour en venir aux mains, Cyrus était prêt; mais que, s'il ne défendait pas ses États, il eût à se soumettre.

Gobryas, s'étant avancé jusqu'où il le pouvait sans danger, s'acquitta de sa commission. Le roi lui envoya cette réponse : « Voici, Gobryas, ce que dit ton maître. Je me repens, non d'avoir tué ton fils, mais de ne t'avoir pas fait mourir comme lui. Si vous voulez une bataille, revenez dans trente jours : présentement nous sommes occupés ; nous faisons nos préparatifs. — Puisse ce repentir, s'écria Gobryas, ne finir qu'avec ta vie! car je vois que, depuis qu'il est est entré dans ton âme, je fais ton tourment. » Il revint rendre compte de la réponse de l'Assyrien; sur quoi Cyrus fit retirer ses troupes, et parlant à Gobryas : « Tu disais, je crois, que le prince mutilé par le roi d'Assyrie se joindrait à nous? — Je n'en saurais douter, d'après plusieurs entretiens où nous parlions avec franchise. — Puisque tu penses ainsi, va le trouver : efforcez-vous d'abord, toi et les tiens, de découvrir ce qu'il pense : lorsque ensuite tu t'entretiendras avec lui si tu juges qu'il désire véritablement être de nos amis, il faudra prendre toutes les mesures pour qu'il ne transpire rien de notre intelligence. A la guerre, on ne sert jamais mieux ses amis qu'en passant pour leur ennemi; et jamais on ne nuit plus sûrement à ses ennemis qu'en paraissant leur ami. — Oui, je suis certain, repartit Gobryas, que Gadatas payerait fort cher le plaisir de faire beaucoup de mal au roi d'Assyrie : il s'agit de voir comment il peut lui nuire.

— Penses-tu, demanda Cyrus, que le gouverneur de cette forteresse située sur la frontière du côté des Hyrcaniens et des Saces, et que tu dis avoir été bâtie tant pour les contenir que pour servir de boulevard au pays, voulût y recevoir Gadatas s'il s'en approchait avec des troupes? — Oui, pourvu qu'il s'y présentât tandis qu'il n'est pas suspect. — Eh bien! il ne le sera pas si je vais assiéger ses places fortes, comme pour m'en rendre maître, et qu'il m'oppose, lui, une vigoureuse résistance. Je m'emparerai de quelqu'une de ses possessions; de son côté, il fera sur nous quelques prisonniers, nommément ceux qui doivent aller par mon ordre vers les peuples que vous m'avez dit être ennemis du roi d'Assyrie. Les prisonniers interrogés répondront qu'ils allaient chez ces peuples pour faire apporter des échelles à la forteresse; Gadatas, feignant d'apprendre cette nouvelle, ira promptement trouver le gouverneur, sous prétexte de lui donner avis de notre entreprise. — Si l'on suit cette conduite, dit Gobryas, je suis convaincu que le gouverneur recevra Gadatas dans la place, qu'il le priera même d'y demeurer avec lui jusqu'à ce que tu en sois éloigné. — Crois-tu que Gadatas, quand il sera entré dans la place, puisse la remettre entre nos mains? — La reddition en est certaine, si, tandis qu'il fera toutes ses dispositions au dedans, tu attaques vigoureusement les dehors. — Pars donc, instruis-le bien, et reviens sans différer. Tu ne saurais ni lui rieu dire ni lui rien montrer qui dépose mieux en faveur de notre bonne foi que le traitement que tu as reçu de nous. » Gobryas se mit en chemin : Gadatas, ravi de le voir, convint de tout avec lui, et l'accord fut conclu.

Informé par Gobryas que tout semblait parfaitement arrangé avec l'eunuque, Cyrus attaque dès le ledemain, et, malgré la résistance de Gadatas, emporte une forteresse dont lui-même avait conseillé le siége. Quant aux envoyés que Cyrus avait dépêchés en leur indiquant la route à suivre, Gadatas en laisse échapper quelques-uns, afin qu'ils ramènent des troupes et apportent des échelles; mais il en arrête plusieurs, qu'il interroge en présence de témoins. Il apprend d'eux l'objet de leur mission; il fait ses préparatifs pour son départ, et dès la nuit même il se met en route, sous prétexte d'aller en faire le rapport. On ajoute foi à ses paroles; il entre dans le château comme auxiliaire.

De concert avec le gouverneur, il dispose tout pour la défense; mais à l'approche de Cyrus, il se rend maître de la place, aidé des prisonniers perses amenés par Cyrus.

Après avoir établi l'ordre nécessaire pour assurer sa conquête, il vint trouver Cyrus ; et l'adorant selon l'usage : « Cyrus, lui dit-il livre-toi à la joie. — Oui, je m'y livre tout entier, repartit Cyrus, puisque les dieux, d'accord avec toi, ne m'y invitent pas seulement, mais qu'ils m'en font un devoir. Je m'estime heureux de laisser nos alliés tranquilles possesseurs de cette place. Pour toi, Gadatas, si le roi d'Assyrie t'a privé, comme on le dit, de la faculté d'avoir des enfants, il ne t'a pas ôté celle de te faire des amis; crois que ton action t'en assure à jamais ; et tu trouveras en nous, autant que nous le pourrons, les mêmes secours que si tu avais des fils et des petits-fils.

Comme il parlait encore, le prince hyrcanien, informé de ce qui s'était passé, accourut, et, lui prenant la main droite : « O trésor de tes amis, s'écria-t-il, ô Cyrus, combien tu me rends redevable envers les dieux, qui m'ont ménagé ton alliance! — Va, repartit Cyrus, prendre possession de cette place qui m'attire de ta part ces témoignages d'affection ; gouverne-la de manière que cette conquête soit précieuse à ta nation, à nos alliés, surtout à Gadatas, à qui nous la devons et qui nous l'abandonne. — Ne serait-il pas à propos, reprit l'Hyrcanien, à l'arrivée des Cadusiens, des Saces et de mes compatriotes, d'indiquer une assemblée, à laquelle Gadatas serait invité, afin que tous les intéressés à la conservation de cette forteresse avisent ensemble aux moyens d'en tirer le meilleur parti? » Cyrus approuva cette idée : on s'assembla; il fut décidé que la forteresse serait gardée en commun par les peuples à qui il importait de la conserver ainsi, pour leur servir à la fois de place d'armes et de rempart contre les Assyriens. Cet événement fit que les Cadusiens, les Saces et les Hyrcaniens s'engagèrent dans cette guerre avec plus d'ardeur et en plus grand nombre. Les premiers fournirent environ vingt mille peltastes et quatre mille cavaliers; les Saces, dix mille archers à pied, et deux mille à cheval. Les Hyrcaniens donnèrent autant d'infanterie qu'ils purent, et complétèrent leur corps de cavalerie à deux mille hommes; jusque-là, ils avaient été obligés d'en laisser la plus grande partie dans leur pays, pour le défendre con-

tre les Cadusiens et les Saces, ennemis des Assyriens. Pendant le séjour que Cyrus fit devant la forteresse pour assurer sa conquête, un grand nombre d'Assyriens, dont les habitations étaient peu éloignées, s'empressèrent ou d'amener leurs chevaux, ou d'apporter leurs armes, dans la crainte des peuples voisins.

Sur ces entrefaites, Gadatas vint trouver Cyrus, et lui dit qu'il recevait la nouvelle que le roi d'Assyrie, indigné de la prise de la place, se préparait à faire irruption sur ses terres. « Si tu me permets de m'en aller, ajouta-t-il, je tâcherai de défendre mes places fortes; le reste m'intéresse moins. — En partant tout à l'heure, reprit Cyrus, quand arriveras-tu chez toi ? — Dans trois jours je puis y souper. — Et crois-tu l'Assyrien soit sitôt prêt à t'attaquer? — Je n'en doute pas; il se hâtera d'autant plus qu'il te voit plus éloigné de mes États. — Combien donc me faudrait-il de temps pour m'y rendre? — Seigneur, comme ton armée est nombreuse, tu ne peux arriver en moins de six ou sept jours de marche. — Pars sans différer, reprit Cyrus : je ferai la plus grande diligence qu'il me sera possible. »

Dès que Gadatas fut parti, Cyrus assembla les chefs des alliés, qui, pour la plupart, se montraient pleins d'ardeur, et leur tint ce discours : « Alliés, Gadatas a exécuté une entreprise dont nous avons tous senti l'importance, et cela sans que nous eussions encore rien fait pour lui. On apprend aujourd'hui que le roi d'Assyrie envahit ses terres pour venger le dommage qu'il croit en avoir reçu; peut-être encore, dans la pensée que, s'il ne punit ceux qui l'abandonennt pour se joindre à nous, tandis que nous ne faisons point de quartier à ceux qui lui restent fidèles, bientôt personne ne voudra demeurer son allié. J'estime que nous nous ferons honneur en secourant Gadatas, qui a si bien mérité de nous; qu'il est de la justice que nous le servions à notre tour, et qu'en nous conduisant ainsi à son égard nous travaillerons pour nos propres intérêts. Quand on nous verra jaloux de payer avec usure le bien ou le mal qu'on nous fait, on cherchera notre amitié, on craindra de nous avoir pour ennemis. Mais si nous paraissons abandonner Gadatas, grands dieux ! par quels discours persuaderons-nous à d'autres d'embrasser notre parti? Oserons-nous vanter nos procédés? Qui de nous pourra lever les yeux sur Gadatas, après que tant d'hommes

réunis se seront laissé vaincre en générosité par un seul homme, un homme aussi malheureux que Gadatas ? »

Ainsi parla Cyrus. Tous opinèrent pour la prompte exécution de ce projet. « Puisque vous êtes de mon avis, reprit-il, laissons pour escorter les bêtes de charge et les chariots celles de nos troupes qui sont les plus propres à ce soin; Gobryas les commandera et marchera à leur tête : outre qu'il connaît les chemins, il a tous les talents qu'exige cette mission. Nous autres, nous partirons avec nos soldats et nos chevaux les plus vigoureux, en nous chargeant de vivres pour trois jours. Plus notre équipage sera modeste et simple, plus nous aurons de plaisir, les jours suivants, à dîner, souper et dormir. Voici quel sera l'ordre de notre marche. Toi, Chrysantas, tu conduiras l'avant-garde, composée des soldats armés de cuirasses : le chemin étant plat et uni, tu placeras de front les taxiarques, dont chacun aura sa compagnie rangée sur une seule file : nous avancerons avec d'autant plus de vitesse et de sûreté, que nos rangs seront plus serrés. Je veux que les soldats cuirassés marchent les premiers, par la raison que les troupes légèrement armées, se trouvant précédées par le corps le plus pesant, doivent suivre sans peine, et que si, pendant la nuit, on mettait à la tête le corps le plus dispos, comme une avant-garde s'est bientôt éloignée, l'armée se diviserait. Artabaze commandera les peltastes et les archers des Perses ; il sera suivi du Mède Andamyas, qui conduira l'infanterie mède, d'Embas, à la tête de l'infanterie arménienne, d'Artuchas et de ses Hyrcaniens, de Thambradas et de l'infanterie des Saces, de Damatas avec celle des Cadusiens. Tous ces chefs feront leur disposition de manière que les taxiarques se trouvent au front de leur colonne ; les peltastes occuperont la droite, les archers la gauche : cet ordre donnera plus de facilité pour agir. Viendront ensuite les conducteurs des bagages : leurs chefs auront soin que tout soit rassemblé avant de prendre du repos ; que dès la pointe du jour ils soient rendus avec les bagages au lieu qui leur sera indiqué, et qu'ils marchent en ordre. A la suite des bagages, le Perse Madatas conduira la cavalerie perse. Les hécatontarques, rangés de front, seront suivis chacun de leur compagnie sur une file, comme pour l'infanterie. Le Mède Rambacas suivra avec sa cavalerie. Toi, Tigrane, tu marcheras après lui, à la tête de

la tienne : puis les autres hipparques, chacun avec les troupes qu'ils ont amenées. Saces, vous les suivrez. Les Cadusiens, qui sont arrivés les derniers, fermeront la marche. Et toi, Alceuna, qui les commandes, tu veilleras sur l'arrière-garde, et qu'il ne reste personne derrière tes cavaliers. Que les chefs et tous les bons soldats marchent en silence : la nuit on a plus besoin des oreilles que des yeux pour être instruit de ce qui se passe et pour agir. Le désordre embarrasse plus, et on y remédie plus difficilement la nuit que le jour. Il faut donc observer le silence et garder son rang. Lorsqu'on devra décamper la nuit, on multipliera les gardes, qu'on relèvera souvent, dans la crainte qu'une trop longue veille n'incommode quelqu'un pour la marche. Le son de la trompette donnera le signal du départ; alors, munis de ce qui vous est nécessaire, tenez-vous prêts à marcher vers Babylone. Que les premiers encouragent ceux qu'ils précèdent à suivre de près. »

Ces instructions finies, les chefs retournèrent à leurs tentes. Dans le chemin, ils parlèrent avec admiration de la mémoire de leur général, qui, ayant tant d'ordres à donner, appelait chacun par son nom. Cyrus s'y était exercé : il trouvait étrange que des artisans sussent les noms des outils de leur métier; que le médecin connût par leur nom les instruments de son art et les remèdes qu'il emploie; et qu'un général eût assez peu d'intelligence pour ignorer les noms de ses officiers, qui sont les instruments dont il se sert pour attaquer ou pour défendre, pour exciter la confiance ou jeter la terreur.

Voulait-il donner à quelqu'un une marque de considération, il lui paraissait honnête de l'appeler par son nom. Il était persuadé que des guerriers qui se croient connus du général cherchent plus ardemment les occasions de se faire remarquer par quelque action d'éclat, et se rendent plus attentifs à ne rien faire qui les déshonore. « Ce serait, disait-il, une sottise à un général, lorsqu'il a des ordres à donner, d'imiter certains maîtres, qui disent : Qu'on aille chercher de l'eau; qu'on fende du bois. A de pareils commandements, les serviteurs se regardent l'un et l'autre, sans qu'aucun mette la main à l'œuvre : quoiqu'ils soient tous en faute, nul d'entre eux ne s'accuse, nul ne craint la punition, parce que la faute est commune à tous. » C'est pour cela

que Cyrus nommait toujours ceux à qui il donnait un ordre. Telle était sur ce point sa manière de voir.

Les soldats qui pour lors avaient fini leur repas établirent des gardes, ramassèrent le bagage et allèrent se reposer. Vers le milieu de la nuit, la trompette donne le signal. Dans le moment, Cyrus, après avoir dit à Chysantas de se tenir sur la route à la tête de l'armée, sortit accompagné de ses aides de camp. Chrysantas parut bientôt emmenant les soldats cuirassés ; Cyrus lui donna des guides et lui enjoignit de marcher lentement, jusqu'à ce qu'il lui expédiât un nouvel ordre : car toutes les troupes n'étaient pas encore en mouvement. Pour lui, restant au même lieu, il faisait ranger les soldats à mesure qu'ils arrivaient, et envoyait presser les retardataires.

Quand elles furent toutes en marche, il dépêcha des cavaliers pour en donner avis à Chrysantas et lui dire qu'il doublât le pas : il partit ensuite à cheval pour gagner la tête de l'armée. Il examinait, sans rien dire, les différentes compagnies : s'il voyait des soldats marcher en silence et bien alignés, il s'approchait d'eux, demandait leur nom, et, dès qu'il le savait, il leur donnait des éloges. S'il remarquait de la confusion dans quelque endroit, il tâchait d'en démêler la cause et d'y remédier. J'oubliais une de ses précautions dans cette marche de nuit. Il fit précéder toute l'armée d'un peloton de gens hardis et dispos, qui pussent voir Chrysantas et en être vus; il devaient l'avertir de tout ce qu'ils entendraient ou découvriraient. Cette troupe était commandée par un officier chargé de les équiper, et de transmettre à Chrysantas les avis importants, sans le fatiguer de rapports inutiles. C'est ainsi qu'ils marchèrent cette nuit-là.

Lorsque le jour parut, Cyrus laissa, pour soutenir l'infanterie cadusienne, qui venait la dernière, la cavalerie de la même nation, et fit prendre les devants aux autres corps de cavalerie, parce qu'ayant l'ennemi en tête, il voulait être en état ou de combattre avec toutes ses forces, s'il trouvait de la résistance, ou de poursuivre les fuyards, si l'on en apercevait quelques-uns. Dans cette vue, il avait toujours sous la main des escadrons tout prêts à donner la chasse aux ennemis, si la circonstance l'exigeait, et d'autres qui restaient auprès de lui : car il ne souffrait pas que la cavalerie entière se détachât. Telle fut la disposition de sa

marche, durant laquelle il n'eut point de poste fixe : il allait sans cesse d'un endroit à l'autre, visitant les différents corps et pourvoyant à leurs besoins. Voilà comment marchaient les troupes de Cyrus.

CHAPITRE IV.

Cependant un des principaux officiers de la cavalerie de Gadatas, considérant que son maître avait secoué le joug du roi d'Assyrie, s'imagina que, si Gadatas éprouvait un revers, il obtiendrait de l'Assyrien tous les biens de Gadatas. Dans cette pensée, il dépêche au roi l'un de ses plus fideles serviteurs, chargé de lui dire, s'il le trouvait sur les terres de Gadatas avec son armée, qu'il serait facile de faire tomber dans une embuscade le rebelle et toutes ses troupes. Il lui enjoint encore de déclarer au roi quelles étaient ces forces, de le prévenir que Cyrus ne les accompagnait pas, de lui apprendre par quel chemin ce prince arriverait. Pour s'attirer plus de confiance, il écrivait à d'autres serviteurs qu'ils livrassent au monarque assyrien un château qu'il possédait dans les États de Gadatas, avec tous les effets qui y étaient renfermés. Il mandait de plus au roi que, s'il réussissait, il le joindrait quand il aurait tué Gadatas; s'il manquait son coup, il passerait du moins à son service le reste de sa vie. L'envoyé se rendit en diligence auprès du roi, et lui déclara ce qui l'amenait. Aussitôt le roi s'empare de la forteresse, et fait poster dans les villages voisins, qui se touchaient presque les uns les autres, un gros corps de cavalerie et des chars. Gadatas, arrivé près de ce lieu, envoya quelques soldats à la découverte; dès que le roi les vit approcher, il fit sortir deux ou trois chars et un petit nombre de cavaliers qui avaient ordre de prendre la fuite, comme des gens qui ne se sentent point en force et qui ont peur. Les soldats de Gadatas, les voyant fuir, se mettent à les poursuivre, et font signe à leur chef d'avancer; Gadatas, trompé par le stratagème, poursuit à toute bride. Les Assyriens, le croyant à sa discrétion, sortent d'embuscade ; à cette apparition, Gadatas fuit; on le charge avec furie : le traître qui en voulait à ses jours l'atteint, le frappe et le blesse à l'épaule d'un coup qui ne fut pas mortel. Après ce bel exploit, il part pour joindre les Assyriens : il en est reconnu, pousse vigoureusement

son cheval, et avec eux seconde le roi dans la poursuite des fuyards. Plusieurs qui avaient des chevaux pesants furent faits prisonniers par des ennemis mieux montés. La cavalerie de Gadatas, déjà épuisée des fatigues de la route, était près de succomber, lorsqu'on vit Cyrus arriver avec son armée.

Il faut croire que ce fut avec cette joie que ressentent des navigateurs qui découvrent le port après la tempête. Cyrus fut d'abord surpris de ce qu'il voyait; mais, quand il fut instruit, et qu'il eut reconnu que les Assyriens venaient à lui, il fit avancer son armée en bataille. Les Assyriens de leur côté, ayant vu le danger, prirent la fuite, et furent poursuivis par le corps de troupes commandé pour ces sortes d'occasions : Cyrus continua d'avancer avec le reste de l'armée, afin d'appuyer son détachement. On prit dans cette déroute plusieurs chars, dont les conducteurs avaient été renversés en voulant tourner pour s'enfuir, ou par d'autres accidents; quelques-uns furent coupés dans le chemin et saisis par les cavaliers qui tuèrent un grand nombre d'ennemis, entre autres le traître qui avait blessé Gadatas. Quant à l'infanterie qui assiégeait son château, une partie se sauva en fuyant dans la forteresse qu'on avait livrée au roi d'Assyrie ; l'autre avait prévenu l'arrivé des Perses, et s'était réfugiée dans une grande ville dépendante de ce prince, où lui-même chercha un asile avec sa cavalerie et ses chars.

Après cet exploit, Cyrus se retire sur les terres de Gadatas, donne ses ordres à ceux qui étaient chargés de la garde du butin, va le visiter, et s'informe de l'état de sa blessure. Mais Gadatas vient au-devant de lui, sa blessure déjà pansée. « J'allais, lui dit Cyrus, ravi de le voir, apprendre de toi-même comment tu te portes. — Et moi, j'accours, repartit Gadatas, pour contempler de nouveau le visage d'un homme qui a l'âme si généreuse, d'un prince qui n'ayant nul besoin de moi, qui ne m'ayant rien promis, qui n'ayant reçu personnellement de moi aucun service, par cela seul que j'ai été de quelque utilité à ses amis, me secourt si puissamment, que sans lui je périssais, et que par lui je suis sauvé. Non, j'en atteste les dieux, si j'étais resté tel que m'avait formé la nature, et que j'eusse été père, je doute qu'un fils m'eût rendu les mêmes soins. Je connais des fils, entre autres le prince qui règne aujourd'hui en Assyrie qui a fait plus de mal à son père qu'il ne pourra jamais t'en causer.

— Gadatas, repartit Cyrus, tu exaltes ma personne, et tu ne parles pas de ce qu'il y a ici de plus merveilleux. — Et quoi, Cyrus ? dit Gadatas. — C'est, répondit Cyrus, le zèle de tant de Perses, de Mèdes, d'Hyrcaniens, de tout ce que tu vois d'Arméniens, de Saces, de Cadusiens, qui sont accourus à ton secours. — Que Jupiter, que les dieux, s'écria Gadatas, comblent de biens ces nations, ainsi que le prince qui les a rendues ce qu'elles sont ! Mais afin que nous traitions honorablement des hôtes qui méritent, tes éloges, accepte ces présents proportionnés à mes ressources. » Ses gens apportèrent des provisions en assez grande abondance pour qu'il y eût de quoi sacrifier, si on le désirait, et de quoi donner aux troupes un repas digne de leur valeur et de leurs succès.

Le chef des Cadusiens, posté à l'arrière-garde, n'avait point eu part à la poursuite. Jaloux de se distinguer aussi par quelque fait éclatant, sans se concerter avec Cyrus, sans lui communiquer son dessein, il alla faire une incursion du côté de Babylone. Tandis que ses cavaliers étaient dispersés dans la campagne, le roi d'Assyrie sort tout à coup de la ville où il s'était réfugié, et paraît à la tête de ses troupes, rangées dans le meilleur ordre. S'apercevant que les Cadusiens étaient seuls, il fond sur eux, tue leur chef et plusieurs soldats, s'empare d'un grand nombre de chevaux, reprend le butin qu'ils emportaient, et, après les avoir poursuivis tant qu'il crut pouvoir le faire sans danger, il revient sur ses pas. Les premiers d'entre les Cadusiens échappés à cette défaite rentrèrent le soir dans le camp.

Lorsque Cyrus eut appris cette mauvaise nouvelle, il courut au-devant des vaincus, accueillit les blessés à mesure qu'ils arrivaient, et les envoya vers Gadatas pour les faire panser : il établit les autres dans une tente, et, afin que rien ne leur manquât, il en prit soin lui-même, secondé de quelques homotimes. Dans ces occasions, les âmes sensibles s'empressent de concourir au soulagement des malheureux. Cyrus paraissait pénétré de douleur : à l'heure du souper, toutes les troupes s'étant mises à manger, il continua, suivi de quelques valets, de veiller avec les médecins sur les blessés, dont il ne voulait pas qu'aucun fût négligé : il les visitait en personne, ou bien il envoyait à ceux qu'il ne pouvait aller voir des gens pour les soigner. C'est ainsi que les Cadusiens passèrent la nuit.

Le lendemain à la pointe du jour, Cyrus convoqua par un héraut les chefs des alliés et tous les Cadusiens, et leur tint ce discours : « Alliés, imputons à la condition humaine le malheur qui vient d'arriver ; il n'est pas étonnant que des hommes fassent des fautes ; mais du moins tirons une instruction de cet événement : apprenons que des troupes inférieures en nombre à celles de leurs ennemis ne doivent jamais se séparer du gros de l'armée. Je ne dis pas cependant qu'il ne faille en aucune circonstance s'exposer à faire une marche qui serait nécessaire, même avec un corps moins nombreux que n'était celui des Cadusiens lorsqu'ils sont partis ; mais il faut que ce soit de concert avec le général, qui a des forces suffisantes pour protéger l'entreprise : s'il arrive qu'elle échoue malgré cette précaution, il est possible aussi que le général, par quelque stratagème, ôte aux ennemis l'envie d'attaquer son détachement, et qu'il parvienne à le mettre à l'abri de toute insulte, en leur suscitant ailleurs des embarras. Lorsqu'on s'éloigne ainsi de l'armée, on n'en est point séparé, on tient toujours au corps. Au contraire, l'officier qui part suivi de sa troupe, sans dire où il la mène, ne diffère point de celui qui se met en campagne.

« Au reste, poursuivit Cyrus, avec l'aide des dieux nous ne tarderons pas à vous venger. Aussitôt que vous aurez dîné, je vous mènerai sur le champ de bataille ; nous donnerons la sépulture aux morts. Si le ciel nous seconde, nous montrerons aux Assyriens, dans le lieu même où ils se flattent d'avoir eu quelque supériorité, des troupes supérieures aux leurs, et nous les réduirons à ne plus regarder avec plaisir les champs où ils ont défait nos alliés. S'ils ne viennent point à notre rencontre, nous brûlerons leurs villages, nous ravagerons la campagne, afin qu'ils ne voient plus d'objet qui les réjouisse, et qu'ils n'aient plus que le spectacle de leurs propres calamités. Que les chefs, ajouta-t-il, aillent prendre leur repas. Vous, Cadusiens, dès que vous serez retournés à votre quartier, choisissez vous-mêmes, selon votre usage, un chef pour veiller à vos besoins, sous la protection des dieux et la nôtre : quand vous aurez dîné, envoyez-moi celui que vous aurez choisi. » C'est ce qu'ils firent.

Cyrus ayant fait sortir les troupes du camp et assigné au chef que les Cadusiens venaient d'élire le poste qu'il devait occuper : « Aie soin, lui dit-il, de faire marcher près de

moi tes soldats, afin de donner du cœur à nos hommes, si c'est possible. » L'armée partit : lorsqu'elle fut arrivée au lieu où les Cadusiens avaient été battus, on enterra les morts, on pilla la campagne, et les troupes rentrèrent chargées de butin sur les terres de Gadatas.

Il vint alors à la pensée de Cyrus que les peuples voisins de Babylone qui avaient embrassé son parti seraient maltraités après son départ. Il chargea donc tous les prisonniers, qu'il mit en liberté et qu'il fit accompagner par un héraut, d'annoncer de sa part au roi d'Assyrie que, si ce prince s'engageait à ne point troubler les travaux des laboureurs dont les maîtres l'avaient abandonné pour entrer dans l'alliance des Perses, lui, Cyrus, traiterait de même et ne vexerait en aucune manière les laboureurs assyriens. « Si tu les empêches de cultiver leurs champs, devait ajouter le héraut, tu ne feras tort qu'à un petit nombre d'hommes, car les terres de mes nouveaux alliés sont peu étendues ; au lieu que je laisserai aux vôtres la culture de vastes campagnes. La récolte des fruits, si la guerre continue, sera le partage du plus fort : elle t'appartiendra, si nous faisons la paix. Dans le cas où quelques-uns violeraient le traité en prenant les armes, les miens contre toi, les tiens contre moi, nous nous unirons pour les punir. » Le héraut partit avec cette instruction.

Les Assyriens, informés des propositions de Cyrus, firent tout pour engager leur roi à les accepter, comme un moyen de diminuer les maux de la guerre. Le roi, soit à la persuasion de ses sujets, soit de son propre mouvement, consentit au traité : il fut donc convenu qu'il y aurait paix pour les cultivateurs, guerre entre les gens armés. Malgré cette accord en faveur des laboureurs, Cyrus, en offrant à ses alliés sûreté dans leurs pâturages, leur promit, afin qu'ils continuassent plus volontiers la campagne, de dévaster les terres des peuples non compris dans le traité. En effet, en s'abstenant du pillage, on n'est pas à l'abri du danger, tandis que la fatigue paraît plus légère en vivant aux dépens de l'ennemi.

Pendant que Cyrus se préparait à partir, Gadatas vint lui offrir de nouveaux présents, dont le nombre et la variété prouvaient son opulence : entre autres, quantité de chevaux qu'il avait ôtés à ses cavaliers, n'osant plus se fier à eux depuis l'embuscade. « Prince, dit-il en abordant Cyrus, dispose

dès à présent de toutes ces choses comme il te plaira : ce qui me reste n'est pas moins à toi. Il n'est point né et jamais il ne naîtra de moi d'enfants à qui je puisse laisser mon héritage ; il faut qu'avec moi périssent ma race et mon nom. Cependant, Cyrus, j'en atteste les dieux qui voient et entendent tout, je n'ai jamais mérité par aucune parole, par aucune action injuste ou honteuse le traitement que j'ai subi. » En prononçant ces mots, il pleurait sur son sort ; les larmes ne lui permirent pas d'en dire davantage.

Cyrus, touché de l'action de Gadatas, plaignit son infortune et lui répondit : « J'accepte tes chevaux, et je crois te bien servir en les donnant à des gens mieux intentionnés pour toi que ceux qui les montaient. Je vais, ainsi que je le désirais depuis longtemps, porter à dix mille hommes le corps de cavalerie perse. Remporte tes autres biens, et garde-les jusqu'à ce que tu me voies assez riche pour ne pas te céder en générosité : je serais honteux, si tu m'avais plus donné que tu n'as reçu de moi. — Cyrus, reprit Gadatas, c'est un dépôt que je te confie : car je connais ton caractère, vois d'ailleurs si je suis en état de le conserver. Tant que nous vivions en bonne intelligence avec le roi d'Assyrie, on ne connaissait point de séjour plus agréable que le domaine de mon père. Le voisinage de l'immense Babylone nous procurait tous les avantages d'une grande ville, et nous pouvions en éviter les incommodités en nous retirant chez nous. Aujourd'hui que nous sommes ennemis, il est certain qu'aussitôt que tu seras éloigné, nous resterons en butte aux piéges des Assyriens, moi et tous ceux qui m'appartiennent. Ainsi, je m'attends à mener désormais une vie misérable, ayant pour ennemis des voisins plus puissants que nous. Tu me demanderas peut-être pourquoi je n'ai pas fait ces réflexions avant de changer de parti. Outragé, indigné, pouvais-je considérer quel était le parti le plus sûr ? Je ne nourrissais qu'un sentiment au fond de mon cœur ; je me demandais impatiemment quand enfin je me vengerais d'un barbare, abhorré des dieux et des hommes, qui porte une haine irréconciliable, non à ceux qui l'offensent, mais à celui qu'il soupçonne de valoir mieux que lui. Aussi, pervers comme il l'est, jamais il n'aura pour alliés que des hommes encore plus pervers que lui. Si parmi ces alliés il en découvre un dont le mérite lui fasse ombrage, crois, Cyrus, que tu n'au-

ras point à combattre cet homme de mérite; laisse agir le roi, il tentera tout pour le perdre. Cependant, avec ses vils auxiliaires, il lui sera facile de me nuire. »

Cyrus, jugeant que l'inquiétude de Gadatas était fondée, lui répliqua : « Que ne mettons-nous dans tes places des garnisons assez fortes pour que tu y trouves sûreté quand il te plaira d'y aller? Que ne nous suis-tu? Si les dieux continuent de nous protéger, ce sera plutôt à l'Assyrien de te redouter qu'à toi de le craindre. Viens avec moi, emmène les personnes que tu aimes à voir, et dont la société te plaît : je ne doute pas que tu ne nous serves encore très-utilement; je te promets, de mon côté, tous les secours qui dépendront de moi. » Gadatas, commençant à respirer : « Cyrus, dit-il, aurais-je le temps d'achever mes préparatifs avant que tu quittes ces lieux? Je voudrais emmener ma mère. — Le temps ne te manquera pas, répondit Cyrus; je ne partirai point que tu ne m'aies averti que tu es prêt. »

Gadatas sortit sur-le-champ : il établit, de concert avec Cyrus, des garnisons dans les châteaux qu'il avait réparés, et rassembla tout ce qui pouvait être nécessaire pour mener un grand train de maison. Il choisit ensuite, pour partir avec lui, plusieurs de ses sujets; les uns parce qu'ils lui étaient agréables, les autres parce qu'ils lui étaient suspects. Il exigea des derniers qu'ils emmenassent ou leurs femmes ou leurs sœurs : ce seraient autant de liens qui les retiendraient.

Gadatas avec sa suite accompagnait Cyrus, lui indiquant les chemins et les lieux abondants en eau, en fourrage, en vivres, afin que l'armée ne campât que dans des cantons fertiles.

Lorsqu'on fut arrivé en vue de Babylone, Cyrus, s'apercevant que la route suivie aboutissait aux murs de la ville, appela Gobryas et Gadatas, et leur demanda s'il n'y avait pas un autre chemin qui les approchât moins des murailles. « Cyrus, répondit Gobryas, il y en a plusieurs autres; mais j'ai pensé que tu désirerais passer le p us près pos ible de la ville, afin de montrer à l'ennemi le nombre et le bon état de tes troupes. Je me souviens que dans le temps où elles étaient beaucoup moins nombreuses, tu vins si près des fortifications, que les Assyriens pouvaient aisément reconnaître la médiocrité de tes forces : aujourd'hui, quelques

préparatifs qu'ait faits le roi pour te recevoir (car il t'annonça alors qu'il allait y travailler), je présume que, dès qu'il aura vu de près ton armée, il se croira mal préparé. — Gobryas, répliqua Cyrus, tu me parais surpris que dans le temps où je suis venu ici avec des troupes moins considérables, je les aie conduites jusque sous les murs, et que dans ce moment où leur nombre est augmenté je ne veuille plus les en approcher : cesse de t'étonner. Il y a une différence entre une armée en bataille et une armée en marche. Dans le premier cas, on avance en suivant l'ordonnance la plus avantageuse pour le combat ; dans le second, un général prudent songe moins à la célérité qu'à la sûreté de la marche. Lorsqu'une armée est en route, les chariots et autres bagages, qui occupent nécessairement un grand espace, doivent être couverts par des gens armés, et ne paraître jamais sans défense aux yeux de l'ennemi : mais une telle disposition force les troupes de s'étendre et de s'affaiblir. Que des ennemis, sortant d'une place forte, serrés et en bon ordre, viennent les assaillir tandis qu'elles défilent, n'auront-ils pas beaucoup d'avantage, de quelque côté qu'ils forment leur attaque ? Une armée qui marche en colonne ne peut sans beaucoup de temps porter du secours à l'endroit attaqué, au lieu que l'ennemi qui fait une sortie peut en un instant secourir les siens, et rentrer dans ses retranchements. Si donc nous nous contentons d'approcher de Babylone à la distance nécessaire, et que nous restions aussi étendus que nous le sommes, ils verront à la vérité nos forces, mais l'escorte armée qui couvrira nos bagages offrira un aspect imposant. S'ils sortaient pour nous entamer par quelque endroit, comme nous les apercevrions de loin, nous ne courrions pas risque d'être surpris. Mais, puisqu'il faudrait que, pour nous attaquer, ils s'éloignassent de leurs murailles, comptez, mes amis, qu'ils n'entreprendront rien, à moins qu'ils ne s'imaginent que toutes leurs forces réunies peuvent être supérieures aux nôtres : ils auraient trop à craindre pour leur retraite. » Tous ceux qui étaient présents furent de l'avis de Cyrus, et Gobryas conduisit l'armée suivant l'ordre qui lui avait été donné. Pendant qu'elle passait en vue de Babylone, le prince se tint constamment à l'arrière-garde pour la fortifier par sa présence.

Après plusieurs jours de marche, on arriva sur les fron-

tières des Syriens et des Mèdes, dans le même lieu où l'armée était entrée en campagne. Les Syriens y avaient trois châteaux, dont l'un, mal fortifié, fut emporté d'assaut : la terreur qu'inspirait Cyrus et le langage persuasif de Gadatas déterminèrent les garnisons à livrer les deux autres.

CHAPITRE V.

Cette expédition terminée, Cyrus dépêcha un des siens vers Cyaxare, avec une lettre, pour le prier de se rendre à l'armée, afin qu'ils pussent délibérer ensemble sur l'usage qu'on devait faire des châteaux dont on venait de s emparer, et pour que Cyaxare, après avoir examiné l'état des troupes, donnât son avis sur les entreprises qu'on pouvait former. « Tu ajouteras, dit-il à l'envoyé, que, s'il veut, j'irai le joindre et camper auprès de lui. » Le messager partit pour remplir sa mission. Les Mèdes avaient choisi pour Cyaxare la tente du roi d'Assyrie : Cyrus ordonna qu'on dressât cette tente, qu'on la meublât le plus magnifiquement possible, et que l'on y plaçât dans la partie destinée aux femmes les deux captives avec les musiciennes qu'on avait réservées pour le roi. Cet ordre fut exécuté.

Cyaxare, après avoir entendu l'envoyé, jugea qu'il valait mieux que l'armée demeurât sur la frontière ; car les Perses que Cyrus avait demandés étaient déjà entrés en Médie au nombre de quarante mille, tant archers que peltastes ; et le roi, sachant qu'ils faisaient beaucoup de dégâts sur ses terres, avait bien plus d'envie d'en être délivré que d'y recevoir des troupes encore plus nombreuses. Ainsi le chef qui amenait ce renfort, ayant demandé à Cyaxare, conformément à l'ordre de Cyrus, s'il avait besoin de ce secours, et Cyaxare ayant répondu que non, le jour même, à la nouvelle que Cyrus était tout près, il alla le rejoindre avec ses troupes.

Le lendemain Cyaxare se mit en chemin avec ce qui lui restait de cavaliers mèdes. Quand Cyrus eut lieu de croire que ce prince approchait, il se hâta d'aller à sa rencontre à la tête de la cavalerie perse, qui formait un corps nombreux, et de celle des Mèdes, des Arméniens, des Hyrcaniens, auxquels il joignit ceux des autres alliés qui étaient les mieux montés et les mieux armés : il montrait ainsi à son oncle l'état de ses forces. Cyaxare, voyant Cyrus accom-

pagné d'un si grand nombre de gens d'élite, tandis que lui n'avait pour cortége qu'une troupe peu imposante, se sentit humilié et conçut un violent chagrin. Cyrus descendit de cheval et s'avança pour l'embrasser, selon l'usage. Cyaxare descendit aussi, mais détourna le visage, et, au lieu de recevoir le baiser de son neveu, il fondit en larmes devant toute l'armée.

Alors Cyrus fit retirer un peu ceux qui l'accompagnaient, et, prenant Cyaxare par la main, il le mena sous des palmiers qui étaient hors du chemin, fit étendre des tapis de Médie, invita le roi à s'asseoir, et s'étant assis à ses côtés : « Au nom des dieux, mon cher oncle, dis-moi pourquoi tu es indisposé contre moi. Que vois-tu ici qui puisse te chagriner ? — C'est, répondit Cyaxare, parce que moi qui n'ai, de mémoire d'homme, que des rois pour aïeux, qui suis fils de roi, roi moi-même, je me vois arriver ici dans l'équipage le plus humiliant, tandis qu'entouré de mes sujets et d'un grand nombre d'autres troupes, tu parais avec tout l'éclat de la grandeur et de l'autorité. Certes, il serait dur de recevoir de ses ennemis un pareil affront ; combien, grand Jupiter ! est-il plus cruel de l'essuyer de la part de ceux de qui on ne devait pas l'attendre ! Oui, j'aimerais mieux mourir dix fois que d'être vu dans cet abaissement, exposé à l'abandon, à la risée de mes sujets ; car je sais que non-seulement ton pouvoir, mais même celui de mes esclaves, est au-dessus du mien, et qu'ils viennent à ma rencontre plus en état de m'offenser que je ne le suis de les punir.

En proférant ces mots, ses larmes coulèrent avec plus d'abondance ; Cyrus ne put retenir les siennes. Puis s'étant un peu remis : « Tu te trompes, Cyaxare, lui dit-il, et tu juges mal, si tu penses que ma présence autorise les Mèdes à te manquer impunément. Je ne suis pas étonné de ta colère : je n'examinerai point si tu as raison ou non d'être irrité contre eux ; peut-être souffriras-tu impatiemment ce que je dirai pour leur justification. Mais je ne te le dissimulerai pas, je regarde comme une grande faute, dans un homme revêtu de l'autorité, de menacer à la fois tous ceux qui lui sont soumis. S'il en épouvante beaucoup, il se fait nécessairement beaucoup d'ennemis ; s'il les menace tous, nécessairement il les invite tous à se liguer contre lui. Pourquoi ne t'ai-je pas renvoyé tes troupes avant de revenir vers toi ? C'est que

j'appréhendais que ton courroux ne t'exposât à quelque chose de fâcheux qui nous aurait tous affligés. Grâce aux dieux, moi présent, tu seras à l'abri de ce danger. Quant à l'idée qui t'est venue que je t'ai manqué, il est bien douloureux pour moi, pendant que je travaille de toutes mes forces pour le plus grand avantage de mes amis, qu'on me soupçonne d'avoir des desseins contraires à leurs intérêts. Mais cessons de nous accuser légèrement; voyons plutôt, s'il est possible, en quoi consiste l'offense dont tu te plains. Je vais te faire une proposition raisonnable entre gens qui s'aiment. Si je suis convaincu de t'avoir nui en quelque chose, je m'avouerai coupable; s'il est prouvé que je ne t'ai pas nui, que je n'en ai pas même eu la pensée, ne confesseras tu pas que tu n'as nul sujet de te plaindre de moi ? — Je serai, dit le roi, forcé de l'avouer. — Et s'il est clair, reprit Cyrus, que je t'ai bien servi, que j'ai cherché à t'être utile autant que je le pouvais, ne conviendras-tu pas que je suis plus digne d'éloge que de blâme? — Cela est juste. — Eh bien, poursuivit Cyrus, considérons chacune de mes actions, c'est le vrai moyen de discerner ce que j'ai fait de bien et ce que j'ai fait de mal. Remontons, si cette époque te suffit, au temps où le commandement me fut déféré.

» Lorsque tu fus informé que les ennemis s'étaient rassemblés en grand nombre et marchaient contre ta personne et tes États, tu envoyas aussitôt demander du secours aux Perses, et me fis prier, en particulier, s'ils t'accordaient des troupes, d'en solliciter le commandement et de venir moi-même à leur tête. Ne me suis-je pas rendu à tes instances? ne t'ai-je pas amené les meilleurs soldats et dans le plus grand nombre qu'il m'a été possible ? — Il est vrai. — Dis-moi donc d'abord si tu regardes ce procédé comme une offense ou comme un service. — Assurément comme un service. — Continuons. Quand les ennemis sont arrivés et qu'il a fallu en venir aux mains avec eux, m'as-tu vu me refuser à la fatigue et m'épargner dans les dangers ? — Non, certes, non. — Quand, par l'assistance des dieux, nous eûmes vaincu, que les ennemis eurent fait retraite, que je te pressai de joindre nos forces pour les poursuivre et achever leur défaite et pour recueillir en commun les fruits de la victoire, peux-tu m'accuser d'avoir alors trop consulté mes intérêts particuliers ? » A cela, Cyaxare ne répondit rien.

» Puisque tu aimes mieux, reprit Cyrus, te taire sur cet article que de me répondre, dis si tu crois que je t'aie offensé lorsque, te voyant persuadé qu'il n'y avait pas de sûreté à poursuivre, je ne voulus point t'engager avec moi dans le péril, et te priai seulement de m'envoyer un certain nombre de cavaliers? De grâce, montre-moi en quoi j'ai eu tort de te faire cette demande, moi qui avais déjà combattu pour toi en qualité d'allié. » Comme Cyaxare gardait encore le silence : « Puisque tu refuses, continua Cyrus, de t'expliquer sur ce point, dis-moi du moins si je t'offensai quand, sur ta réponse que tu ne voulais pas troubler la joie à laquelle les Mèdes se livraient et les forcer à une marche périlleuse, je me bornai, au lieu de t'en témoigner le moindre ressentiment, à te demander la chose du monde qui te coûtait le moins, celle qui t'était le plus facile d'ordonner aux Mèdes : car je te priai de m'accorder les hommes qui voudraient me suivre. Le consentement que tu me donnas m'aurait été inutile, si je ne fusse venu à bout de les persuader : j'allai les trouver ; plusieurs se rendirent à mon invitation, je partis avec eux sous ton bon plaisir. Si cette conduite te paraît criminelle, on se rendrait apparemment coupable en recevant un don de ta main. Nous nous mîmes en marche ; depuis notre départ, qu'avons-nous fait qui ne soit connu de tout le monde? Ne nous sommes-nous pas emparés du camp des Assyriens? n'avons-nous pas fait main-basse sur la plus grande partie des ennemis qui étaient venus t'attaquer, et contraint le reste à nous livrer, les uns leurs armes, les autres leurs chevaux? De plus, les richesses de ceux qu'on voyait autrefois piller ton pays sont aujourd'hui entre les mains de tes amis, qui les apportent pour toi et pour eux, si tu le permets. Enfin, ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, tu vois ton domaine agrandi, celui de tes ennemis resserré ; plusieurs de leurs châteaux en ton pouvoir ; les tiens, que les Syriens t'avaient enlevés, rentrés sous ton obéissance. En vérité, je serais honteux de dire que je désire savoir si ce sont là de bons ou de mauvais procédés : je suis prêt néanmoins à t'écouter ; explique-toi, je te prie. »

Cyrus ayant cessé de parler, Cyaxare lui répondit : « Non, Cyrus, on ne saurait dire qu'il y ait rien de répréhensible dans tout ce que tu as fait ; mais sache que plus j'en retire

d'avantages, plus je me sens chargé d'un poids qui m'accable. J'aimerais mieux avoir reculé les limites de tes États avec mes troupes, que de te devoir par elles l'agrandissement des miens. Ce que tu as fait, Cyrus, en tournant à ta gloire, me couvre de honte. Il me serait bien plus agréable de te faire des présents que de recevoir ceux que tu m'offres : car c'est en me dépouillant que tu m'enrichis. Je serais moins affligé, si les Mèdes avaient à se plaindre de toi, que je ne le suis de les voir comblés de tes bienfaits. Si tu trouves que ma façon de penser n'est pas raisonnable, suppose un moment que c'est de toi, non de moi, qu'il est question. Que dirais-tu, si tu élevais des chiens pour la garde de ta maison, et qu'un étranger, en les caressant, parvînt à être plus connu d'eux que toi même ? Te réjouirais-tu du soin qu'il aurait pris? Cette comparaison te paraît-elle trop peu sensible? supposons que quelqu'un prît un tel ascendant sur l'esprit de ceux qui sont à ton service, domestiques ou soldats, qu'ils aimassent mieux lui appartenir qu'à toi : lui saurais-tu beaucoup de gré de la conduite qu'il aurait tenue pour se les attacher? Tirons une autre comparaison de la chose du monde la plus chère aux hommes, et dont ils sont le plus jaloux. Qu'un homme, par ses assiduités, réussisse à se faire aimer de ta femme plus que toi, ce succès te réjouira-t-il? Je suis sûr que, bien loin de te réjouir, tu serais mortellement blessé. Mais, et ceci a plus de rapport avec la position où je me trouve, si quelqu'un avait tellement gagné l'affection des Perses que tu as amenés, qu'ils t'abandonnassent pour le suivre, compterais-tu cet homme au rang de tes amis? Tu le regarderais, je crois, comme un ennemi plus cruel que s'il eût tué une partie de tes soldats.

» Allons plus loin. Si un de tes amis à qui tu aurais dit, par honnêteté, prends de mes biens ce qu'il te plaira, s'avisait de prendre, à la faveur de cette offre, tout ce qu'il pourrait emporter, et s'enrichissait ainsi à tes dépens, te laissant à peine le nécessaire, n'aurais-tu point de reproche à lui faire? Si tes torts avec moi ne sont pas précisément les mêmes, ils diffèrent peu. Tu conviens qu'aussitôt que je je t'eus permis d'emmener ceux de mes sujets qui voudraient te suivre, tu partis avec toutes mes troupes, et que tu me laissas seul. Tu m'apportes aujourd'hui le butin que

tu as fait, aidé de leur secours, et tu m'annonces qu'avec le même secours tu as étendu ma domination; ainsi, n'ayant eu personnellement aucune part à tes exploits, je me présente ici comme une femme, pour en recevoir le fruit; aux yeux des étrangers et de mes propres sujets, tu passes pour un homme; et moi, l'on me juge indigne de commander. Sont-ce là, Cyrus, des services signalés? Si mes véritables intérêts t'étaient chers, tu aurais surtout évité avec le plus grand soin de porter la moindre atteinte à mon honneur et à mon autorité. Que m'importe, en effet, que mes frontières soient reculées, si je suis déshonoré? Car si j'ai maintenu jusqu'ici les Mèdes dans mon obéissance, je le dois, non à une supériorité réelle de talents, mais à l'opinion où ils étaient que nous autres souverains nous leur sommes en tout supérieurs.

— Au nom des dieux, mon cher oncle, reprit Cyrus en l'interrompant, si jamais j'ai fait quelque chose qui te fût agréable, accorde-moi la grâce que je te demande; cesse de m'accuser présentement. Quand tu m'auras éprouvé, si tu reconnais que mes actions ont eu pour objet tes intérêts, aime-moi comme je t'aime, et avoue que je t'ai bien servi; si tu trouves le contraire, plains-toi de moi. — Soit, dit Cyaxare, tu as raison; j'y consens. — Me permets-tu, reprit Cyrus, de t'embrasser? — Oui, si tu le veux. — Tu ne détourneras donc point ton visage, comme tu viens de faire? — Non. » Cyrus l'embrassa.

A cette vue, les Mèdes, les Perses, qui tous étaient inquiets de l'issue de cet entretien, furent ravis et firent éclater leur joie. Les deux princes montèrent à cheval: les Mèdes, au signe que Cyrus leur fit, se mirent en marche à la suite de Cyaxare; les Perses suivirent Cyrus, et furent suivis eux-mêmes du reste des alliés.

Lorsqu'on fut arrivé au camp, on conduisit Cyaxare dans la tente qu'on lui avait dressée, et tout ce dont il pouvait avoir besoin fut préparé par les gens qui en avaient reçu l'ordre. Les Mèdes, profitant du loisir de ce prince avant le souper, vinrent lui apporter des présents, quelques-uns de leur propre mouvement, le plus grand nombre à l'instigation de Cyrus: l'un lui offrit un bel échanson, l'autre un bon cuisinier, celui-ci un boulanger, celui-là un musicien, un autre des vases, un autre une robe précieuse; chacun donnait une partie du butin qui lui était échu. Cyaxare recon-

nut alors que Cyrus ne lui avait fait aucun tort dans l'esprit des Mèdes, et qu'ils ne lui étaient pas moins affectionnés qu'auparavant.

L'heure du repas venue, Cyaxare, qui revoyait Cyrus après une longue absence, l'invita à souper avec lui. « Dispense-m'en, seigneur ; tous les auxiliaires que tu vois ici n'étant venus que sur notre invitation, je ferais une grande faute si, au lieu de prendre soin d'eux, je m'occupais de mon plaisir. Quand les soldats se croient négligés, l'ardeur des bons se ralentit, les mauvais deviennent insolents. Mais toi qui as fait une longue traite, il est temps que tu manges. Accueille avec bonté et retiens à souper avec toi les Mèdes qui te sont attachés, afin qu'ils cessent de te craindre. Je vais m'occuper des choses dont je viens de te parler : demain matin les principaux officiers se rendront à la porte de ta tente, afin que nous délibérions avec toi sur le parti qu'il convient de prendre pour la suite. Tu proposeras toi-même l'objet de la délibération ; s'il est à propos de continuer la guerre, ou de licencier les troupes. »

Pendant que Cyaxare soupait, Cyrus assembla ceux de ses amis qu'il jugea les meilleurs pour le conseil et pour l'action. « Mes amis, leur dit-il, les dieux ont exaucé nos premiers vœux : nous sommes maîtres de tout le pays que nous avons parcouru ; nous voyons nos adversaires s'affaiblir, nos troupes plus nombreuses et plus redoutables. Dans cette position, si les alliés qui nous accompagnent veulent demeurer avec nous, nous pouvons prétendre à de plus grands exploits, en employant à propos soit la force, soit la persuasion. Vous n'êtes donc pas moins intéressés que moi à faire en sorte que la plus grande partie de ces alliés ne nous quitte point. Comme celui qui dans une bataille fait les plus de prisonniers est estimé le plus vaillant, de même celui qui dans un conseil sait amener le plus grand nombre de personnes à son avis passe, à bon droit, pour le plus habile dans l'art de parler et d'agir. Cependant ne vous appliquez pas à faire montre d'éloquence dans les discours que vous tiendrez à chacun d'eux en particulier ; mais parlez de manière que leurs actions prouvent que vous les avez persuadés. Occupez-vous de cette tâche. Pour moi je vais, autant que je le puis, pourvoir à ce que les soldats aient le nécessaire, avant qu'on leur propose de délibérer sur le projet de continuer la guerre. »

LIVRE VI

CHAPITRE PREMIER.

La journée ainsi passée, l'on soupa, puis l'on alla se reposer. Le lendemain dès le matin, tous les alliés se rendirent auprès de Cyaxare. Déjà il entend le bruit de la foule qui se presse aux portes de sa tente. Pendant qu'il s'habillait, les Perses présentèrent à Cyrus l'un des Cadusiens, qui le priaient de demeurer, un autre les Hyrcaniens, celui-ci les Saces, celui-là Gobryas: Hystaspe amenait l'eunuque Gadatas, qui de même conjurait Cyrus, de ne pas l'abandonner. Cyrus, qui savait que Gadatas mourait de peur que l'armée ne fût licencié, lui dit en riant : « Il est clair, Gadatas, que c'est Hystaspe qui t'a suggéré les sentiments que tu manifestes. » Gadatas, levant les mains au ciel, jura qu'Hystaspe n'y avait aucune part. » Mais je vois, ajouta-t-il que si tu te retires avec tes troupes, c'en est fait complétement de moi : voilà pourquoi je demandais moi-même à Hystaspe s'il connaissait ta résolution relative au licenciement des troupes. — A ce qu'il paraît, dit Cyrus, j'ai tort de m'en prendre à Hystaspe. — Oui, Cyrus, répliqua Hystaspe, tu as tort : car moi-même je lui représentais que tu ne pouvais pas rester, parce que ton père te rappelait. — Que dis-tu ? tu as osé décider de ce que je ferais ou ne ferais pas! — Cela est vrai ; je te vois une si grande impatience d'aller te montrer en Perse et faire à ton père le récit détaillé de chacun de tes exploits ! — Et toi, n'as-tu nulle envie de retourner dans ta patrie ? — Non, par Jupiter! non, je ne m'en irai point ; je resterai, les armes à la main, jusqu'à ce que j'aie soumis le roi d'Assyrie à Gadatas que tu vois. »

Pendant ce badinage, soutenu d'un ton sérieux, Cyaxare

magnifiquement vêtu, sortit de sa tente et alla se placer sur son trône. Quand tous ceux qui devaient assister au conseil furent assemblés, et qu'on eut fait silence : « Alliés, dit Cyaxare, puisque je me trouve ici et que je suis l'aîné de Cyrus, permettez que je prenne le premier la parole. Je pense donc qu'il est essentiel d'examiner si nous devons continuer la guerre, ou licencier l'armée. Que quelqu'un dise son avis. »

Le prince d'Hyrcanie se leva le premier : « Alliés, dit-il, je ne vois pas qu'il soit besoin de délibérer, lorsque les choses indiquent ce qu'il y a de mieux à faire. Nous savons tous qu'en demeurant unis nous faisons plus de mal à l'ennemi qu'il ne nous en fait, et que, pendant que nous étions séparés, il nous traitait d'une manière aussi satisfaisante pour lui que fâcheuse pour nous.

— A quoi bon, dit le chef des Cadusiens, délibérer si nous devons partir d'ici pour aller séparément dans nos maisons, nous qui ne pouvons sans danger, même les armes à la main, nous éloigner de vous ; nous qui, vous le savez, avons été punis pour nous être écartés un instant de votre corps d'armée ? »

Après le Cadusien, ce Mède qui s'était dit autrefois le parent de Cyrus, Artabase, prenant la parole : « Pour moi, Cyaxare, j'envisage la question bien autrement que les préopinants. Ils prétendent qu'il faut rester ici pour faire la guerre : moi, je déclare que c'était en Médie que la guerre avait lieu. Alors il me fallait tantôt courir à la défense de nos biens qu'on enlevait, tantôt veiller à celle de nos châteaux menacés, presque toujours en alarme et sur la défensive ; et cette guerre était à mes frais. Actuellement nous tenons les forteresses des ennemis ; je ne les redoute point ; je mange et je bois à leurs dépens : d'où je conclus que notre existence dans notre pays étant un état de guerre continuelle, et la vie militaire qu'on mène ici une fête continuelle, on ne doit point rompre cette société. » Après Artabase, Gobryas parla : « Chers alliés, jusqu'à présent je n'ai qu'à me louer de Cyrus ; il n'a manqué à aucune de ses promesses : mais, s'il abandonne ce pays, il est clair que le roi d'Assyrie jouira en paix de ses injustices ; et moi, loin d'être vengé du mal qu'il m'a fait, je serai une seconde fois puni d'être entré dans votre alliance. »

Lorsqu'ils eurent tous dit leur avis, Cyrus parla en ces termes : « Guerriers, je ne doute point non plus qu'en congédiant nos troupes notre parti ne devienne plus faible, et celui des ennemis plus fort : car ceux qu'on a dépouillés de leurs armes en auront bientôt fabriqué d'autres ; ceux dont on a pris les chevaux seront bientôt remontés ; les morts seront bientôt remplacés par une jeunesse qui leur succédera : en sorte qu'il ne faudra pas s'étonner si dans peu ils nous suscitent de nouveaux embarras. Pourquoi donc ai-je conseillé à Cyaxare de mettre en délibération si on licencierait l'armée ? C'est que je crains l'avenir ; je vois avancer contre nous des ennemis à qui nous ne pourrons résister dans l'état où nous sommes.

» L'hiver approche, et, si nous avons un abri, nos chevaux, nos valets, les simples soldats n'en ont pas, eux sans qui l'on ne saurait faire la guerre. Quant aux vivres, nous les avons épuisés partout où nous avons passé ; où nous n'avons point été, les ennemis, redoutant notre approche, les ont transportés dans des forteresses, en sorte qu'ils en sont les maîtres et que nous ne pouvons leur en prendre. Or, qui est assez courageux, assez robuste pour combattre en même temps la faim, le froid, les ennemis ? Pour tenir la campagne à ce prix, je dis, moi, qu'il vaut mieux renvoyer l'armée de notre plein gré que d'y être contraints par la nécessité. Si donc nous nous déterminons à rester armés, je crois que nous devons prendre aux ennemis autant de forteresses qu'il sera possible, et en construire nous-mêmes de nouvelles. Cela fait, l'abondance sera pour ceux qui auront su s'emparer de plus de subsistances et en remplir leurs magasins, et les plus faibles seront assiégés. A présent nous ressemblons parfaitement à des navigateurs : ils voguent sans cesse, et ce qu'ils viennent de parcourir n'est pas plus à eux que ce qu'ils n'ont pas parcouru. Mais, quand nous aurons des places fortes, la contrée se déclarera contre l'ennemi, et nous jouirons d'un temps calme et serein.

» Que ceux d'entre vous qui craindraient d'être envoyés en garnison loin de leur pays n'aient pas d'inquiétude ; nous autres Perses, qui sommes déjà loin de notre patrie, nous nous chargerons de la garde des lieux les plus voisins de l'ennemi. Pour vous, occupez et cultivez les cantons de l'Assyrie limitrophes de vos habitations. Si nous réussissons à

défendre ceux qui avoisinent l'ennemi, vous qui en êtes à une si grande distance, vous vivrez dans une paix profonde : car les Assyriens, je crois, ne fermeront pas les yeux sur des périls prochains pour aller au loin vous attaquer. »

Aussitôt qu'il eut cessé de parler, tous les chefs et Cyaxare lui-même déclarèrent en se levant qu'ils étaient prêts à exécuter ce qu'il proposait. Gadatas et Gobryas dirent aussitôt que, si les alliés y consentaient, ils bâtiraient chacun une forteresse qui servirait à la défense commune. Cyrus, voyant que tous entraient avec ardeur dans ses vues, reprit ainsi : « Puisque nous paraissons avoir à cœur de faire tout ce que nous jugeons nécessaire, préparons au plus tôt des machines pour battre en brèche les murailles des ennemis, et assurons-nous d'ouvriers pour construire de fortes tours. » Cyaxare promit une machine, qu'il se chargeait de faire construire : Gadatas et Gobryas s'engagèrent à en donner une en commun; Tigrane prit le même engagement; Cyrus dit qu'il tâcherait d'en fournir deux. Ces résolutions prises, on chercha des ouvriers, on rassembla les matériaux nécessaires à la construction des machines; et l'inspection de ces travaux fut confiée à des personnes en qui l'on reconnut le plus de capacité.

Cyrus, prévoyant que ces travaux demanderaient beaucoup de temps, mena camper son armée dans le lieu qu'il estima le plus sain, et le plus commode pour le transport des choses dont on aurait besoin. Il entoura les endroits faibles d'un bon retranchement, pour que les troupes qui se succéderaient à la garde du camp fussent à l'abri de l'insulte, lors même qu'elles se trouveraient séparées du gros de l'armée. De plus, il s'informait aux gens qui connaissaient le pays de quel côté les soldats pourraient faire le plus de butin : lui-même il les y menait, tant pour leur procurer des vivres en abondance que pour les rendre plus sains, plus vigoureux, par la fatigue de ces courses, et pour les entretenir dans l'habitude de garder leurs rangs en marchant.

Pendant que Cyrus s'occupait de ces soins, on apprit, par les transfuges et par les prisonniers babyloniens, que le roi d'Assyrie était allé en Lydie, emportant avec lui quantité d'or, d'argent, de richesse et de bijoux précieux. Les simples soldats conjecturèrent qu'effrayé de leur approche, il transportait ses trésors en lieu sûr : mais Cyrus, bien convaincu

qu'il n'entreprenait ce voyage que pour lui susciter, s'il le pouvait, de nouveaux ennemis, poussa les préparatifs avec vigueur, dans la pensée qu'il faudrait combattre encore. Il compléta d'abord la cavalerie perse avec les chevaux des prisonniers et avec ceux que lui donnaient ses amis : car il recevait volontiers ces sortes de présents, et quiconque lui offrait un cheval ou une belle armure était sûr de n'être pas refusé.

Il se procura des chariots, tant parmi ceux pris sur l'ennemi que par d'autres voies : mais il abolit l'usage des chars tels qu'étaient jadis ceux des Troyens, et tels que sont encore ceux des Cyrénéens. Jusque-là les Mèdes, les Syriens, les Arabes et tous les peuples asiatiques n'en avaient point d'autres. Comme ils étaient montés par les plus braves, Cyrus avait remarqué que des gens qui étaient l'élite de l'armée ne servaient qu'à escarmoucher, et contribuaient peu au gain de la bataille : d'ailleurs trois cents chars pour trois cents combattants exigeaient douze cents chevaux et trois cents cochers, choisis entre ceux qui méritaient le plus de confiance ; encore ces trois cents hommes ne causaient aucun dommage à l'ennemi. Cyrus, en abolissant l'usage de ces chars, en fit construire d'une forme nouvelle plus convenable pour la guerre. Les roues en étaient fortes, par là moins sujettes à se briser ; l'essieu long, car ce qui a de l'étendue est moins sujet à se renverser : le siége, d'un bois épais, s'élevait en forme de tour, mais ne couvrait le cocher que jusqu'à la hauteur du coude, afin qu'il eût la facilité de conduire ses chevaux ; chaque cocher, armé de toutes pièces, n'avait que les yeux découverts : aux deux bouts de l'essieu étaient placées deux faux de fer longues d'environ deux coudées, et deux autres par-dessous, dont la pointe tournée contre terre devait percer à travers les bataillons ennemis. Cette nouvelle construction, dont Cyrus fut l'inventeur, est encore en usage dans les pays soumis au roi de Perse. Il avait de plus quantité de chameaux qui lui venaient, les uns de ses amis, les autres des captures faites sur les Assyriens.

Au milieu de ces préparatifs, Cyrus voulant envoyer quelqu'un en Lydie, et apprendre ce que faisait le roi d'Assyrie, Araspe, chargé de la garde de la belle prisonnière, lui parut propre à cette commission. Voici quelle était son aven-

ture : Araspe, éperdûment amoureux de sa captive, lui proposa de nouer des relations; celle-ci fidèle à son mari, qu'elle aimait quoique absent, ne l'avait point écouté : cependant, pour ne pas diviser deux amis, elle ne voulait point l'accuser auprès de Cyrus. Araspe, qui d'abord s'était flatté du succès, se voyant trompé dans son attente, la menaça d'emporter de force ce qu'elle refusait à ses prières. La captive, craignant quelque violence, ne tient plus l'affaire secrète, envoie un eunuque à Cyrus, avec ordre de lui déclarer tout. Cyrus ne put s'empêcher de rire de la défaite de cet homme, qui se vantait d'être plus fort que l'amour; et à l'instant même il lui envoie Artabase avec l'eunuque, pour lui dire qu'une femme de ce rang devait être à l'abri de la violence, mais qu'il ne lui interdisait pas la persuasion. Artabase, en abordant Araspe, le traita durement, lui représentant que cette princesse était un dépôt sacré, lui reprochant son injustice, son incontinence, son impiété. Araspe, pénétré de douleur, fondant en larmes, et couvert de honte, tremblait de crainte d'être encore maltraité par Cyrus.

Le prince, instruit de ce détail, le fit appeler, et lui parlant seul à seul : « Araspe, je te vois tremblant et confus; rassure-toi. J'ai ouï dire que des dieux ont été vaincus par l'amour, et je sais dans quels écarts il a souvent entraîné les hommes réputés les plus sages : moi-même je sens, quand je me trouve avec de belles femmes, que je n'ai pas assez d'empire sur moi pour les regarder d'un œil indifférent. C'est moi, d'ailleurs, qui suis cause de ton malheur, moi qui t'ai enfermé avec cet invincible objet. — Ah! Cyrus, tu es toujours toi-même, bon et indulgent pour les faiblesses de l'humanité, tandis que les autres hommes ne cherchent qu'à m'accabler. Depuis que le bruit de mon infortune s'est répandu, mes ennemis me raillent, et mes amis me pressent de me cacher, pour me dérober au traitement dont ils craignent que tu ne punisses mon crime. — Eh bien, Araspe, apprends que ces bruits-là te mettent à portée de nous rendre, à nos alliés et à moi, un important service. — Plût au ciel, répondit Araspe, que j'eusse encore une occasion de te servir !

— Si tu veux feindre de me fuir, et passer, sous ce prétexte, dans l'armée ennemie, je suis sûr qu'on ajoutera foi à tout ce que tu diras. — Je n'en doute pas, repartit Araspe,

et je suis convaincu que mes amis diront que j'ai voulu te fuir. — Tu reviendras donc instruit du secret des ennemis : comme ils auront confiance en toi, ils te feront part de leurs desseins et de leurs ressources, et tu n'ignoreras rien de tout ce qu'il nous importe de savoir. — Je pars à l'heure même, dit Araspe : sois sûr qu'on ne me suspectera pas en me voyant fuir dans le moment où je dois redouter ton courroux.

— Mais auras-tu bien le courage de quitter la belle Panthée ? — Cyrus, j'éprouve sensiblement que j'ai deux âmes ; c'est une philosophie que vient de m'enseigner l'amour, ce dangereux sophiste : car enfin une âme ne peut être en même temps bonne et mauvaise, avoir à la fois des penchants honnêtes et honteux, vouloir une chose et ne la vouloir point. Oui, sans contredit, nous avons deux âmes : quand la bonne est maîtresse, elle fait le bien ; quand la mauvaise prend le dessus, elle fait le mal : à présent que ma bonne âme est forte de ton secours, elle a sur l'autre un empire absolu. — Quoi qu'il en soit, répliqua Cyrus, si tu es décidé à partir, voici ce que tu feras pour gagner la confiance des ennemis : fais-leur part de nos projets ; mais ne leur en découvre que ce qu il faut pour déconcerter les leurs : or, tu y réussiras, si tu leur dis que nous nous préparons à faire une invasion dans leur pays ; la crainte que chacun aura pour ses propres domaines les empêchera de réunir leurs forces dans le même lieu. Demeure avec eux le plus longtemps que tu pourras : c'est lorsqu'ils seront le plus près de nous que nous aurons le plus besoin de tes avis. Engage-les à choisir même l'ordre de bataille le plus fort. Tu le connaîtras bien sans doute, quand tu viendras nous rejoindre ; et il faudra de toute nécessité qu'ils s'y arrêtent : un changement subit mettrait toute leur armée en désordre. » Araspe sortit du camp, accompagné de ses plus fidèles serviteurs, après avoir tenu à quelques personnes les propos qu'il jugea propres à favoriser ses desseins.

Dès que Panthée eut appris la retraite d'Araspe, elle fit dire à Cyrus : « Prince, que la défection d'Araspe ne te chagrine point ; si tu me permets d'envoyer un courrier à mon mari, je te promets un ami plus fidèle qu'Araspe, et qui, j'en suis certaine, viendra suivi d'autant de troupes qu'il en aura pu rassembler : le père du roi actuel était son ami ;

mais le fils ayant tout fait pour semer la discorde entre lui et moi, nul doute que mon époux, qui le regarde comme un homme sans mœurs, ne l'abandonne volontiers pour s'attacher à un prince tel que toi. » Sur ces offres, Cyrus la presse de dépêcher un courrier à son mari : ce qu'elle fait aussitôt.

Abradatas, ayant reconnu les chiffres de sa femme et lu ce qu'elle lui mandait, partit volontiers avec environ deux mille chevaux pour se rendre auprès de Cyrus. Arrivé au premier poste des Perses, il en donne avis au prince, qui le fait conduire d'abord à la tente de Panthée. Aussitôt que les deux époux s'aperçurent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec le transport de joie que cause un bonheur inattendu. Ensuite Panthée entretint son mari de la pureté des mœurs de Cyrus, de sa modération, de la part qu'il avait prise à ses malheurs. Abradatas, touché de ce récit : « Que puis-je faire, dit-il, ma chère Panthée, pour nous acquitter l'un et l'autre envers ce prince? — Que peux-tu faire de mieux, répondit-elle, que d'avoir pour lui les sentiments qu'il a eus pour toi ? »

Ensuite, Abradatas alla visiter Cyrus. En l'abordant il lui prit la main et lui dit : « Cyrus, je ne puis mieux reconnaître tout ce que tu as fait pour nous qu'en t'offrant en moi un serviteur, un ami, un allié ; quelque entreprise que tu formes, je te seconderai de toutes mes forces. — J'accepte tes offres, répondit Cyrus : pour aujourd'hui, je te laisse souper avec Panthée ; mais dorénavant il faudra que nous prenions nos repas ensemble dans ma tente, avec tes amis et les miens. »

Quelque temps après, Abradatas ayant remarqué que Cyrus aimait beaucoup les chars armés de faux, les chevaux bardés et les cavaliers cuirassés, fit construire cent chars semblables à ceux des Perses, tira de sa cavalerie les chevaux nécessaires aux attelages ; il voulut même les conduire en personne, monté sur un char à quatre timons traîné par huit chevaux. De son côté, Panthée, son épouse, fit faire à ses frais une cuirasse, un casque et des brassards d'or pour Abradatas ; elle y joignit des bardes d'airain pour couvrir les chevaux du char.

Telle était la conduite d'Abradatas. Cyrus, en voyant ce char à quatre timons, imagina qu'il serait possible d'en

ajuster huit à un seul chariot, auquel seraient attelées huit paires de bœufs, pour traîner certaines machines en forme de tours, d'environ dix-huit pieds d'élévation. y compris la hauteur des roues. Il pensait que ces tours, placées derrière les rangs, protégeraient puissamment sa phalange et incommoderaient l'ennemi. Il y avait pratiqué des galeries et des créneaux : chaque tour renfermait vingt hommes. Quand tout fut prêt, il essaya de les faire aller, et les seize bœufs traînaient plus aisément une tour avec les vingt hommes, qu'un attelage ne traîne un chariot de bagage. La charge ordinaire de ces chariots est, pour deux bœufs, du poids d'environ vingt-cinq talents ; et les tours de Cyrus, quoique d'un bois aussi épais que celui qu'on emploie à la construction des théâtres tragiques, quoique garnies de vingt soldats avec leurs armes, donnaient moins à traîner à chaque paire de bœufs que le poids de quinze talents. Cyrus, assuré de la facilité de transporter ces tours, résolut d'en avoir à la suite de son armée, persuadé qu'à la guerre, prendre ses avantages, c'est tout à la fois justice, salut et prospérité.

CHAPITRE II.

Dans ce même temps arrivèrent les ambassadeurs indiens, qui apportaient de l'argent à Cyrus ; ils lui adressèrent ce discours de la part de leur maître : « Je suis fort aise que tu m'aies instruit de tes besoins ; je veux former avec toi des liaisons d'hospitalité. Je t'envoie une somme d'argent ; si elle ne suffit pas, fais-le-moi savoir : mes ambassadeurs ont ordre de t'obéir en tout. — Eh bien, répondit Cyrus, que quelques-uns d'entre vous restent dans les tentes, gardant les richesses que vous m'apportez, et vivant le plus agréablement possible : que trois seulement passent chez l'ennemi, comme pour l'inviter à s'allier au roi de l'Inde, mais en effet pour observer ce qu'il dit, ce qu'il fait, et nous en informer, le monarque indien et moi. Si vous vous acquittez bien de cette commission, je vous en serai plus obligé que de votre argent : car nos espions déguisés en esclaves ne peuvent nous apprendre que ce qui est su de tout le monde ; au lieu que des gens tels que vous devinent souvent les plus secrètes résolutions. » Les Indiens accueillirent cette proposi-

tion; ils furent traités en amis; et, après avoir tout préparé pour leur voyage, ils partirent le lendemain, avec promesse de revenir aussitôt qu'ils se seraient instruits, autant qu'ils le pourraient, de la situation des ennemis.

Cependant Cyrus faisait ses préparatifs pour la guerre en homme qui ne conçoit pas des projets vulgaires. Il ne se bornait pas aux moyens approuvés par les alliés; il excitait encore entre des amis une noble rivalité, le désir d'avoir de plus belles armes, de savoir le mieux manier son cheval, lancer un dard, tirer une flèche, supporter la fatigue: il y réussit en les conduisant à la chasse, en distribuant des récompenses à ceux qui se distinguaient. Les chefs qu'il voyait attentifs à perfectionner la discipline de leurs soldats, il les encourageait en leur donnant ou des éloges, ou les faveurs qui pouvaient dépendre de lui. Quand il offrait un sacrifice ou célébrait une fête, il formait des divers exercices de la guerre autant de jeux militaires; il accordait des prix aux vainqueurs: la gaîté animait toutes les troupes.

Déjà, excepté les machines, tout ce qu'il pouvait désirer était prêt pour marcher à l'ennemi. Déjà la cavalerie perse était complétée à dix mille hommes: il possédait cent chars armés de faux, construits à ses dépens; cent autres que le Susien Abradatas avait fait pareils à ceux du prince; cent aussi de Cyaxare, qui, par le conseil de son neveu, avait réformé sur le même modèle les chars médiques, auparavant semblables aux chars troyens et libyens: de plus, il avait été réglé que chaque chameau porterait deux archers. Une si grande confiance animait la plupart des soldats, qu'ils se croyaient déjà victorieux, et comptaient pour rien les forces de l'ennemi.

Telle était la disposition des esprits, lorsque revinrent les Indiens envoyés par Cyrus pour observer. Ils rapportèrent que Crésus avait été élu général en chef de l'armée; qu'on avait décidé que les rois alliés s'y rendraient au plus tôt avec toutes leurs troupes et des sommes considérables pour stipendier autant de soldats qu'on en pourrait enrôler, et faire à propos des largesses; que déjà ils avaient à leur solde quantité de Thraces armés de longues épées; que cent vingt mille Égyptiens étaient en mer portant des haches, d'énormes boucliers qui les couvraient de la tête aux pieds, de longues piques pareilles à celles dont ils se servent aujour-

d'hui, et des poignards ; qu'ils attendaient encore une armée de Cypriens ; que déjà tous les Ciliciens, les habitants de l'une et l'autre Phrygie, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes, les Phéniciens et les Assyriens, étaient arrivés, le roi de Babylone à leur tête ; que les Ioniens, les Eoliens et presque tous les Grecs d'Asie avaient été contraints de suivre Crésus ; que Crésus avait envoyé solliciter l'alliance des Lacédémoniens ; que le rendez-vous général était sur les bords du fleuve Pactole ; que de là on devait marcher vers Thymbrara, où s'assemblent encore de nos jours les Barbares de la basse Syrie, soumis à la domination des Perses ; qu'enfin on avait ordonné à tous ceux qui auraient des vivres à vendre, de les porter dans ce lieu. Ce rapport était confirmé par les prisonniers : car Cyrus s'attachait surtout à la poursuite de gens dont il fût possible de tirer quelques instructions : il faisait aussi passer chez l'ennemi des espions vêtus en esclaves, qui se donnaient pour transfuges.

A ces nouvelles, comme cela devait être, tous les soldats étaient dans l'inquiétude ; ils allaient et venaient plus silencieux qu'auparavant ; ils n'avaient plus leur gaîté : on formait des groupes ; on se questionnait, on s'entretenait de tout cela.

Cyrus, remarquant que la peur gagnait son armée, fit appeler les principaux chefs et tous ceux dont l'abattement eût été aussi préjudiciable que leur assurance devait être utile. Il ordonna aux gardes de ne point repousser les soldats qui se présenteraient pour entendre ce qu'il allait dire. Quand ils furent arrivés, il leur tint ce discours :

« Amis, je vous ai convoqués, m'apercevant que plusieurs d'entre vous paraissent effrayés, depuis les nouvelles qui nous sont venues de l'ennemi. Il paraît étrange que quelqu'un parmi vous tremble parce qu'on nous dit que l'ennemi rassemble ses troupes, et que vous ne soyez pas remplis de confiance en voyant maintenant que nous sommes et plus nombreux et, grâce au ciel, en bien meilleur état que lorsque nous l'avons défait. Grands dieux ! où en seriez-vous donc, vous que la crainte abat, si l'on vous annonçait qu'une armée telle que la nôtre marche contre nous ? Vous entendriez dire tout d'abord : Les mêmes ennemis qui vous ont déjà vaincus, enflés de leur premier succès, reviennent

vous attaquer. On vous dirait ensuite : Ceux qui ont mis en fuite vos archers et vos gens de trait arrivent avec un renfort considérable de troupes qui ne leur cèdent point en bravoure. Leur infanterie, pesamment armée, mit la vôtre en déroute ; aujourd'hui leur cavalerie, armée de même, va se mesurer avec la vôtre : ils ont renoncé aux arcs et aux dards, et chacun d'eux, armé d'un fort javelot, est décidé à pousser en avant et à combattre de près. Ils ont des chars construits non pour fuir comme autrefois, mais pour se faire jour à travers les bataillons. Les chevaux qui les tirent sont bardés ; les cochers, placés dans des tours de bois, ont le casque en tête, et la partie de leur corps qui excède la hauteur du siége est couverte d'une cuirasse : les essieux sont armés de longues faux de fer ; d'ailleurs ils ont des chameaux montés par des soldats, et dont un seul peut épouvanter cent chevaux ; enfin ils traînent à leur suite des tours du haut desquelles, en protégeant les leurs, ils vous accableront de traits, et vous mettront hors d'état de leur résister en rase campagne. Si on était venu vous apporter ces nouvelles de la situation des ennemis, qu'auriez-vous fait, vous qui tremblez lorsqu'on vous annonce que Crésus est élu leur général, Crésus, plus lâche que pas un des Syriens, puisque, dès qu'il vit leur déroute, il ne songea qu'à fuir au lieu de les défendre, tandis que les Syriens n'ont fui qu'après avoir été battus ? De plus, on annonce que ces ennemis ne sont pas en état de se défendre contre nous ; qu'ils soudoient des étrangers, dans l'espérance qu'ils combattront plus vaillamment pour eux qu'ils ne le feraient eux-mêmes. Si, malgré cet exposé, quelqu'un trouve leurs forces redoutables et les nôtres faibles, je suis d'avis qu'on le leur envoie ; il nous servira beaucoup plus étant avec eux que restant parmi nous. »

Ce discours fini, le Perse Chrysantas se leva et dit : « Ne sois pas étonné, Cyrus, si quelques-uns d'entre nous ont paru tristes en écoutant ces nouvelles ; c'était l'effet du dépit, non de la crainte. Imagine des gens qui veulent dîner, qui se croient à l'heure du repas, et à qui l'on vient demander un ouvrage avant de se mettre à table ; certes, cette annonce ne leur fera nul plaisir. De même nous pensions n'avoir plus qu'à nous enrichir des dépouilles des ennemis, lorsque nous avons appris qu'il nous restait encore une en-

treprise à exécuter, nous avons alors ressenti un chagrin causé non par l'effroi, mais par le désir qu'elle fût déjà exécutée. Oui, puisqu'il s'agit de combattre non-seulement pour la Syrie, fertile en blés, en bétail, en palmiers chargés de fruits, mais encore pour la Lydie, pays abondant en vin, en huile, et baigné d'une mer qui apporte plus de richesses qu'on n'en peut désirer, loin d'éprouver du dépit, les troupes de Cyrus voleront avec plus d'ardeur que jamais à la conquête des trésors de la Lydie. »

Ainsi parla Chrysantas ; son discours plut aux alliés : tous y applaudirent. « Je suis d'avis, dit Cyrus, qu'on se mette au plus tôt en marche, afin d'arriver les premiers, s'il est possible, où les ennemis ont réuni leurs vivres : plus nous ferons diligence, plus nous les prendrons au dépourvu. Tel est mon avis : si quelqu'un connaît une mesure ou plus facile ou plus sûre, qu'il la propose. » Comme presque tous les chefs convenaient qu'il était nécessaire de marcher promptement à l'ennemi, et que personne n'ouvrait un avis contraire, Cyrus reprit ainsi :

« Depuis longtemps, alliés, nos âmes, nos corps, nos armes, sont, grâce aux dieux, dans le meilleur état : ne songeons maintenant qu'à nous pourvoir de vivres à peu près pour vingt jours, tant pour nous que pour les bêtes de charge qui nous suivront ; car, à mon compte, nous mettrons plus de quinze journées à traverser un pays où nous ne trouverons point de subsistances, parce que nous en avons enlevé, nous, une partie, et les ennemis autant qu'il leur a été possible. Munissons-nous donc de provisions : elles sont nécessaires pour combattre et pour vivre. A l'égard du vin, que chacun n'en prenne qu'autant qu'il lui en faut pour s'accoutumer par degrés à boire de l'eau : obligés de marcher longtemps sans trouver de vin, quelque provision que nous en fassions, nous n'en aurons pas assez. Mais, afin que la privation subite de cette boisson ne nous cause point de maladie, voici ce qu'il faut faire. Dès à présent commençons à ne boire que de l'eau pendant nos repas : ce changement nous sera peu sensible ; car ceux d'entre nous qui vivent de farine la délayent dans l'eau pour en faire une pâte ; le pain dont les autres se nourrissent est de même pétri avec de l'eau, c'est avec de l'eau qu'on fait cuire tout ce qu'on fait bouillir. Pourvu que nous buvions un peu de vin à la fin du



repas, nous ne nous trouverons pas mal de ce régime. On retranchera ensuite une portion de ce vin, jusqu'à ce que nous ayons l'habitude de ne boire que de l'eau. Tout changement qui s'opère peu à peu devient supportable pour tous les tempéraments. C'est ce que nous enseigne la Divinité, en nous faisant passer insensiblement de l'hiver aux chaleurs brûlantes de l'été, et des chaleurs au grand froid : imitons-la, arrivons par degrés où il faut que nous en venions nécessairement.

» Emportez, au lieu de lits, un poids égal en choses nécessaires à la vie ; il n'y a jamais de superflu en ce genre. Ne craignez pas de dormir moins tranquillement parce que vous n'aurez pas de couvertures ; si cela vous arrive, c'est à moi que vous vous en prendrez : en santé comme en maladie, il suffit d'être bien vêtu. Il faut s'approvisionner de viandes salées et de haut goût ; ce sont celles qui excitent l'appétit et se conservent longtemps. Lorsque nous arriverons dans des lieux non pillés, d'où nous pourrons tirer du blé, il faudra nous pourvoir de moulins à bras pour le broyer ; de tous les instruments à faire du pain, c'est le moins pesant.

» N'oublions pas non plus les médicaments pour les maladies ; ils ne chargent pas beaucoup, et dans l'occasion ils serviront infiniment. Munissons-nous aussi de courroies pour attacher une infinité de choses que portent les hommes et les chevaux : qu'elles se rompent ou s'usent, on ne peut rien faire, faute d'avoir de quoi attacher. Ceux qui ont appris à aiguiser des javelots feront bien d'emporter leur doloire : il est bon aussi de se munir d'une lime ; en aiguisant sa pique, on aiguise son courage : on rougirait d'être lâche lorsqu'on a des armes affilées. Il faut encore avoir beaucoup de bois de charronnage, pour raccommoder les chars et les chariots : quand on a beaucoup à faire, quelque chose doit nécessairement arrêter. Aux matériaux on joindra les outils indispensables : car on n'a pas des ouvriers partout, et cependant il en faut beaucoup pour le travail de chaque jour. On mettra sur chaque chariot une faucille et un hoyau ; sur chaque bête de somme, une hache et une faux : ces instruments sont toujours utiles aux particuliers, et souvent à l'armée entière.

» Vous, commandants des hoplites, informez-vous exactement si vos soldats ont une provision suffisante de vivres :

ne négligeons rien de ce qui leur est nécessaire; ce serait nous négliger nous-mêmes. Vous, chefs des bagages, examinez si l'on a chargé sur les bêtes de sommes tout ce que j'ai ordonné, et contraignez ceux qui n'ont point obéi. Vous, intendants des pionniers, vous avez la liste des acontistes, des archers, des frondeurs que j'ai réformés : à ceux qui servaient dans les acontistes, donnez une hache propre à couper du bois, aux archers un hoyau, aux frondeurs une serpe; faites-les marcher avec ces instruments, par petites troupes, à la tête des équipages, afin qu'au besoin vous aplanissiez les chemins difficiles, et que je sache, au besoin, où vous prendre lorsque vous me serez nécessaires.

» J'emmènerai des armuriers, des charrons, des cordonniers, tous de l'âge où l'on porte les armes, et munis de leurs outils : ainsi l'armée ne manquera d'aucune des choses qui dépendent de leur métier. Ils feront un corps séparé des soldats, et auront un lieu fixe où ils travailleront pour qui voudra les employer en payant. Si quelque marchand veut faire le commerce à la suite de l'armée, qu'il garde ses provisions durant le nombre de jours que je viens de fixer ; s'il vend avant l'expiration de ce terme, ses marchandises seront saisies ; mais il pourra, le terme passé, les débiter comme il le jugera à propos. Au reste, les marchands les mieux approvisionnés seront honorés et récompensés des alliés et de moi. Si quelqu'un d'entre eux n'a pas de fonds suffisants pour faire ses achats, qu'il amène avec lui des gens qui le connaissent et me garantissent qu'il nous suivra, je l'aiderai de ce que je possède. Voilà ce que j'avais à dire : que ceux qui trouvent que je n'ai pas tout prévu m'avertissent. Allez rassembler les bagages ; pour moi, je vais offrir un sacrifice pour notre départ : dès que j'aurai rempli ce devoir religieux, je donnerai le signal. Que les soldats pourvus de tout ce que j'ai ordonné se rendent auprès de leurs chefs dans le lieu indiqué : et vous, commandants, lorsque vos rangs seront formés, venez tous me trouver pour apprendre quels postes vous devez occuper. »

CHAPITRE III.

Ce discours achevé, on se dispose à partir : Cyrus sacrifie ; les présages lui ayant paru favorables, il se mit en marche

avec son armée. Le premier jour, il campa le plus près possible du lieu d'où il était parti, afin que, si l'on oubliait quelque chose, on fût à portée de l'aller chercher et de se procurer ce qu'on jugerait utile.

Cyaxare, pour ne pas laisser ses États sans défense, demeura sur la frontière, retenant auprès de lui le tiers des Mèdes; et Cyrus continua sa marche avec la plus grande diligence. La cavalerie était à la tête, précédée de quelques coureurs et éclaireurs que le prince envoyait sur les points les plus favorables pour observer. Après la cavalerie, venaient les bagages. Lorsqu'on traversait des plaines, les chariots et les bêtes de somme marchaient sur plusieurs colonnes: à leur suite venait l'infanterie de la phalange; et, s'il restait en arrière quelques chariots ou quelques conducteurs, les officiers qui survenaient veillaient à ce que la marche ne fût point retardée. Dans les chemins étroits, le bagage demeurait au milieu, et les hoplites filaient de droite et de gauche; en sorte que, s'il survenait un obstacle quelconque, il y avait toujours des soldats à portée d'y remédier. Chaque compagnie marchait ordinairement auprès de ses bagages: nul voiturier ne pouvait quitter la sienne, à moins qu'il ne survînt empêchement, et chaque taxiarque en avait un qui précédait, avec une enseigne connue de sa troupe. Ainsi ils allaient tous ensemble; et, comme chacun avait grand soin de ne laisser en arrière aucun de ses camarades, ils n'étaient point obligés de se chercher l'un l'autre; leur bagage était sous leurs yeux; ils avaient dans le moment ce qui leur était nécessaire.

Cependant les coureurs qui étaient en avant crurent apercevoir dans la plaine des hommes qui ramassaient du fourrage et du bois; ils voyaient des bêtes de somme qui en emportaient des charges, d'autres qui paissaient plus loin, un nuage de fumée ou de poussière leur semblait s'élever dans les airs. A tous ces signes, ils reconnurent que l'ennemi n'était pas éloigné. Aussitôt leur commandant dépêcha vers Cyrus, qui fit dire aux coureurs de s'arrêter où ils étaient, et de l'instruire de ce qu'ils observeraient de nouveau : puis, il chargea un escadron de cavalerie de s'avancer dans la plaine, pour faire quelques prisonniers qui donneraient des instructions plus sûres.

Pendant que ces ordres s'exécutaient, il fit faire halte à

son armée, afin que les soldats eussent le loisir de tout préparer avant de s'approcher de l'ennemi. Il leur enjoignit d'abord de dîner, de reprendre ensuite leurs rangs, se tenant attentifs à ses ordres. Après le repas, Cyrus manda les officiers de cavalerie et d'infanterie, les conducteurs des chars, et les chefs qui avaient l'inspection des machines, des bêtes de somme et des chariots de bagage. Comme ils étaient rassemblés, les cavaliers envoyés pour battre la campagne revinrent avec des prisonniers, qui avouèrent à Cyrus qu'ils étaient de l'armée ennemie; qu'ils avaient dépassé les gardes avancées pour ramasser du bois et du fourrage; que le grand nombre des troupes avait introduit la disette dans le camp. « A quelle distance, leur dit le prince, est actuellement votre armée? — A la distance d'environ deux parasanges. — Parlait-on un peu de nous chez les vôtres? — Assurément, beaucoup; on disait que déjà vous étiez fort près. — Et s'en réjouissait-on? » Il faisait cette question à cause de ceux qui l'écoutaient. « Non, par Jupiter! loin de s'en réjouir, ils sont fort affligés. — Présentement que font-ils? — Ils rangent leurs troupes en bataille; hier et avant-hier, ils n'ont pas fait autre chose. — Et qui donne les ordres? — Crésus lui-même, aidé d'un Grec, et d'un Mède qu'on dit transfuge de votre armée. — Grand Jupiter, puissé-je, comme je le désire, voir cet homme entre mes mains! »

Après ce discours, il fait retirer les prisonniers; et comme il se retournait pour parler aux officiers qui l'environnaient, arrive un nouvel envoyé de la part du commandant des éclaireurs, qui lui dit qu'on apercevait dans la plaine un gros corps de cavalerie : « Nous conjecturons, ajouta-t-il, qu'il vient pour reconnaître l'armée : car il est précédé d'une trentaine de cavaliers qui se portent en diligence de notre côté, peut-être à dessein de nous enlever notre poste, où il n'y a que dix hommes. » Cyrus aussitôt ordonna à quelques-uns des cavaliers qu'il avait toujours sous la main d'aller s'embusquer auprès de ce poste. « Dès que les dix hommes qui l'occupent pour nous, ajouta-t-il, l'auront abandonné, montrez-vous tout à coup, et chargez ceux qui s'en seront emparés. Que le grand escadron ne vous inquiète pas : toi, Hystaspe, marche à sa rencontre avec mille chevaux; mais prends garde de t'engager dans des lieux que tu ne connais pas; contente-toi de protéger nos postes, et reviens. Si quel-

ques ennemis accourent vers toi en levant la main droite, accueille-les avec bonté. »

Hystaspe alla prendre ses armes : les cavaliers partirent au galop suivant l'ordre de Cyrus. Ils n'avaient pas encore atteint les postes occupés par les coureurs, lorsqu'ils rencontrèrent Araspe et sa suite, cet Araspe envoyé à la découverte des projets ennemis, ce gardien de la belle Susienne. D'aussi loin que Cyrus l'aperçut, il se leva de son siége, courut au-devant de lui, et lui tendit la main. Ceux qui se trouvèrent présents, ne sachant rien, comme cela devait être, de leur secrète intelligence, furent étonnés de cet accueil, jusqu'au moment où Cyrus leur tint ce discours :

« Mes amis, leur dit-il, vous voyez un brave homme qui revient nous joindre : il est temps que tout le monde sache ce qu'il a fait. Ce n'est ni le remords du crime ni la crainte de mon ressentiment qui l'ont obligé à nous quitter : c'est moi qui l'ai envoyé dans le camp des ennemis pour pénétrer leurs secrets et nous en instruire. Oui, Araspe, je me souviens des promesses que je t'ai faites, nous nous unirons tous pour les remplir. Il est juste, compagnons, que vous honoriez avec moi la vertu d'un homme qui, pour nous servir, a eu le courage et d'exposer sa vie et de se charger de l'apparence d'un crime. » Les chefs embrassèrent Araspe, et lui présentèrent la main. « C'en est assez, dit Cyrus. Maintenant, Araspe, apprends-nous ce qu'il nous importe de savoir, sans nous flatter aux dépens de la vérité sur le nombre des ennemis : il vaudrait mieux qu'on nous trompât en exagérant qu'en diminuant leurs forces.

— J'ai tout fait, répondit Araspe, pour m'en éclaircir : car je les aidais moi-même à ranger leur armée en bataille. — Tu es donc instruit et de leur nombre et de leur ordonnance? — Par Jupiter ! Je sais de plus de quelle manière ils se proposent d'engager le combat. — Dis-nous d'abord quel est en gros le nombre de leurs troupes. — Elles sont rangées, tant la cavalerie que l'infanterie, sur trente de hauteur, à l'exception des Égyptiens, et occupent un terrain d'environ quarante stades : j'ai apporté la plus grande attention à m'assurer de l'étendue qu'elles couvraient. — Tu as dit, à l'exception des Égyptiens ; quelle est donc leur ordonnance ? — Leurs myriarques forment leurs bataillons de dix mille hommes chacun, cent de front sur cent de hauteur : tel est,

disent-ils, l'usage de leur pays : Crésus ne le leur a permis qu'avec une extrême répugnance, parce qu'il voulait que son armée eût un front beaucoup plus étendu que n'a la tienne. — Pourquoi le désirait-il? — Sans doute pour vous envelopper avec la partie qui dépasserait. — Qu'il prenne garde en voulant envelopper, d'être enveloppé lui-même. Mais nous venons d'entendre ce qu'il nous importait de savoir ; voici, mes amis, ce que vous avez à faire :

» Allez, en sortant d'ici, visiter vos armes et les harnais de vos chevaux ; souvent, pour la plus petite chose qui manque, l'homme, le cheval, le char deviennent inutiles. Demain matin, pendant que je sacrifierai, que vos hommes déjeunent, que vos chevaux mangent, de peur que le moment d'agir ne nous surprenne à jeun. Toi, Araspe, tu te placeras à l'aile droite, comme tu as fait jusqu'à présent; et vous, myriarques, vous conserverez vos postes accoutumés : ce n'est pas au moment du combat qu'il faut changer l'attelage d'un char. Ordonnez aux taxiarques et aux chefs d'escouade de se mettre en bataille, en rangeant chaque escouade sur deux files. » Or l'escouade était de vingt-quatre soldats.

« Cyrus, dit un des myriarques, crois-tu qu'avec si peu de profondeur nous puissions résister à d'épais bataillons? — Et toi, répliqua Cyrus, crois-tu que des bataillons dont l'épaisseur fait que la plupart des soldats ne sauraient atteindre l'ennemi avec leurs armes puissent être d'un grand secours aux leurs, et faire bien du mal au parti opposé? Je désirerais que les hoplites égyptiens, au lieu d'être sur cent, fussent sur dix mille de hauteur; nous aurions affaire à beaucoup moins d'hommes. Quant à nos troupes, par la profondeur que je leur donne, j'estime qu'elles seront toutes en action, toutes en état de s'entre-secourir. Derrière les fantassins cuirassés je placerai les acontistes, après ceux-ci les archers. Qui, en effet, placerait en première ligne des corps qui conviennent eux-mêmes n'être nullement propres à combattre de près? mais, couverts par l'infanterie pesante, ils tiendront ferme, et incommoderont les Assyriens, les uns en lançant leurs javelots, les autres en tirant leurs flèches par-dessus les premiers rangs. Quelque moyen qu'on emploie pour nuire à l'ennemi, pourvu qu'on réussisse, on sert utilement les siens.

« Je placerai en dernière ligne le corps qu'on appelle

corps de réserve. Comme une maison n'est d'aucun usage si les fondements et le toit n'en valent rien, de même une armée devient inutile si les premiers et les derniers rangs ne sont composés de bons soldats. Mettez-vous donc en bataille dans l'ordre que j'ai prescrit : chefs de l'infanterie pesante à la première ligne, chefs de l'infanterie légère à la seconde, commandants des archers à la troisième ; toi, commandant de l'arrière-garde, placé à la dernière ligne, recommande à chacun de tes soldats d'observer les mouvements de la file qui sera devant lui, d'encourager ceux qui se comporteront vaillamment, de contenir les lâches par de fortes menaces. Si quelqu'un tourne le dos et trahit, qu'on le tue. C'est à ceux qui sont placés au front de l'armée d'animer par leurs discours et par leurs actions les soldats qui marchent après eux : mais vous qui êtes au dernier rang, vous devez être plus redoutables aux lâches que l'ennemi même.

« Faites comme je dis. Toi, Euphratas, qui commandes les machines, fais que nos tours roulantes suivent les troupes d'aussi près qu'il sera possible. Toi, Dauchus, aie soin que tes équipages suivent immédiatement les tours ; ordonne à tes gens de punir quiconque avancerait hors de son rang ou resterait en arrière. Carduchas, qui conduis les chariots des femmes, tu marcheras après les équipages. Cette longue file de chariots qui nous suivra, en faisant paraître notre armée plus nombreuse, nous procurera encore le moyen de tendre quelque piége à l'ennemi : s'il tente de nous envelopper, elle l'obligera du moins à former une plus grande enceinte ; et plus il embrassera de terrain, plus il perdra de ses forces. Voilà ce que vous avez à faire. Artabaze, et toi, Artagersas, prenez chacun vos mille fantassins, et placez-vous derrière les chariots ; Pharnuchus, et toi, Asiadatas, au lieu de vous mettre en bataille avec le reste de la cavalerie, postez-vous aussi derrière les chariots, chacun avec vos mille cavaliers, et rendez-vous ensuite auprès de moi, ainsi que les autres chefs : songez à vous tenir prêts, comme si vous deviez les premiers engager l'action. Toi, chef des hommes montés sur les chameaux, place-toi aussi à la suite des chariots, et fais ce qu'Artagersas t'ordonnera. Vous, commandants des chars, tirez au sort à qui rangera les cent chars en première ligne au front de l'armée ; les deux autres centaines borderont de droite et de gauche les

deux flancs. » Telle fut l'ordonnance des troupes de Cyrus.

« Prince, dit aussitôt Abradatas, roi des Susiens, je me chargerai volontiers, si tu le trouves bon, du commandement des chars que tu opposes au centre de l'armée ennemie. » Cyrus, louant son courage et lui tendant la main, demanda aux Perses qui devaient monter les autres chars s'ils y consentaient. Comme ils répondirent qu'ils ne le pouvaient avec honneur, il les fit tirer au sort : Abradatas obtint par cette voie ce qu'il proposait, et fut chargé de faire tête aux troupes égyptiennes. Tous les chefs se retirèrent pour s'occuper de leurs préparatifs : ils soupèrent, posèrent les sentinelles et se couchèrent.

CHAPITRE IV.

Le lendemain matin, pendant que Cyrus sacrifiait, les troupes, qui avaient déjà pris leur repos et fait les libations, s'armaient de belles tuniques, de belles cuirasses, de casques superbes. Les chevaux avaient tous la tête et le poitrail armés : ceux de la cavaleries étaient de plus bardés sur la croupe, ceux des chars sur les flancs. L'armée entière brillait de l'airain et de la pourpre. Le char d'Abradatas, à quatre timons et à huit chevaux d'attelage, était magnifiquement orné. Au moment où ce prince allait endosser sa cuirasse de lin suivant l'usage de son pays, Panthée lui présenta un casque d'or, des brassards et de larges bracelets du même métal, une tunique de pourpre, plissée par le bas et qui descendait jusqu'à terre, et un panache de couleur d'hyacinthe; elle avait fait ces armes à l'insu de son époux, sur la mesure de celles dont il se servait.

En les voyant il fut étonné : « Chère Panthée, lui dit-il, tu t'es donc dépouillée de tes joyaux pour me faire cette armure? — Non; le plus précieux de tous m'est resté : car si tu te montres aux yeux des autres ce que tu es aux miens, tu seras ma plus riche parure. » En proférant ces paroles elle l'armait elle-même, et s'efforçait en pleurant de cacher les larmes dont étaient inondées ses joues.

Abradatas, déjà si digne d'attirer les regards par la beauté de sa figure, paraissait plus beau, avait l'air plus noble, quand il fut couvert de ses nouvelles armes. Il avait pris des

mains de son écuyer les rênes de son char, et se disposait à y monter, lorsque Panthée, ayant fait éloigner ceux qui les entouraient : « Abradatas, lui dit-elle, s'il y eut jamais des femmes qui aimassent leurs époux plus qu'elles-mêmes, sans doute tu me mets au nombre de ces femmes. Il serait superflu de te prouver par de longs discours ce que démontrent bien mieux mes actions. Cependant, quels que soient les sentiments que tu me connais pour toi, j'estimerais mieux, j'en jure par mon amour et par le tien, te suivre au tombeau où t'eût conduit une belle mort, que de vivre sans honneur avec un mari déshonoré, tant je suis persuadée que nous ne devons l'un et l'autre respirer que la gloire. Que d'obligations n'avons-nous pas à Cyrus! Captive, destinée à lui appartenir, loin de me traiter en esclave ou de me proposer ma liberté à de honteuses conditions, il m'a conservée pour toi, comme si j'avais été la femme de son frère. D'ailleurs, lorsque Araspe, à qui il m'avait confiée, eut abandonné son parti, ne lui ai-je pas promis que, s'il me permettait de te dépêcher un courrier, tu viendrais lui offrir en toi un allié plus fidèle et plus utile qu'Araspe ? » Abradatas, transporté de ce qu'il venait d'entendre, posa la main sur la tête de sa femme, et leva les yeux au ciel : « Grand Jupiter, s'écria-t-il, fais que je me montre digne mari de Panthée et digne ami de Cyrus, qui nous a traités avec honneur ! » A ces mots, il monte sur son char. Quand il y fut placé et que son écuyer en eut fermé les portes, Panthée, qui ne pouvait plus embrasser son mari, baisait le char. Mais bientôt le char s'éloigne : elle le suit quelque temps sans être aperçue d'Abradatas, qui tournant la tête et voyant sa femme : « Rassure-toi, Panthée ; adieu, séparons-nous. » Aussitôt ses eunuques et ses femmes la prirent, la conduisirent à son chariot, où, l'ayant couchée, ils la recouvrirent d'un pavillon. Tous les yeux se tournèrent alors vers Abradatas : personne n'avait songé à le regarder tant que Panthée avait été présente, quoique ce guerrier et son char méritassent d'attirer les regards.

Lorsque Cyrus eut sacrifié sous d'heureux auspices, que l'armée fut rangée selon ses ordres, et qu'il eut établi des postes en avant à quelque distance les uns des autres, il assembla les chefs, et leur parla ainsi : « Amis et alliés, les dieux nous montrent dans le sacrifice les mêmes présages

qui nous ont annoncé notre première victoire. C'est à moi maintenant à vous rappeler les motifs qui doivent redoubler votre ardeur en marchant au combat. Souvenez-vous que vous êtes bien plus aguerris que nos ennemis, que vous êtes depuis plus longtemps formés à la même discipline et réunis en un même corps d'armée ; que vous avez presque tous participé à la victoire remportée sur eux, tandis que beaucoup de leurs alliés ont partagé leur défaite. A l'égard des soldats des deux partis qui n'ont point encore vu de bataille, ceux de l'armée assyrienne savent qu'ils n'ont pour compagnons que des lâches ; mais vous qui marchez sous nos étendards, vous savez que vous combattez avec des hommes résolus à défendre leurs alliés.

» Avec une confiance réciproque, tous, animés d'une égale ardeur, tiennent tête à l'ennemi ; au lieu que, si l'on se défie les uns des autres, on ne songe qu'aux moyens de se dérober au danger. Marchons donc aux ennemis, camarades, opposons nos redoutables chars à des chars sans défense ; allons combattre de près, avec nos cavaliers et nos chevaux armés de toutes pièces, contre une cavalerie presque sans armes. Vous aurez en tête une infanterie que vous connaissez déjà. Quant aux Egyptiens, leur armure n'est pas plus avantageuse que leur ordonnance : leurs grands boucliers les empêchent d'agir et de voir ce qui se passe autour d'eux ; rangés sur cent de profondeur, très-peu de ces soldats seront en état de combattre. Tenteront-ils de nous enfoncer par l'effort de leur masse, il faudra qu'ils soutiennent d'abord celui de nos chevaux que le fer dont ils sont bardés rend encore plus terribles. Si quelques-uns résistent à ce premier choc, se défendront-ils à la fois contre notre cavalerie, notre infanterie et nos tours ? Car les soldats établis sur les tours nous viendront en aide, et, en frappant l'ennemi, ils le paralyseront, loin de l'animer au combat. Cependant, si vous croyez avoir besoin de quelque chose, dites-le : j'espère qu'avec l'aide des dieux nous ne manquerons de rien. Avez-vous un avis à ouvrir, parlez ; sinon, allez invoquer les dieux à qui nous venons de sacrifier ; retournez ensuite à vos compagnies, et faites-leur part chacun de ce que je viens de vous dire. Que votre contenance, votre air, votre langage ferme prouve à ceux que vous commandez que chacun de vous est digne du commandement. »

LIVRE VII

CHAPITRE PREMIER.

Les chefs, après avoir invoqué les dieux, allèrent reprendre leurs rangs. Cyrus était encore occupé aux sacrifices, lorsque des serviteurs apportèrent pour lui et sa suite des viandes et du vin. Il en offre aussitôt les prémices aux dieux, en mange, et en présente à ceux qui en désirent. Il boit ensuite après avoir fait des libations et des prières : tous les assistants suivent son exemple. Enfin, après avoir prié le dieu de ses pères d'être son guide et son appui, il monte à cheval et ordonne à sa troupe de le suivre. Tous ceux qui la composaient étaient armés comme lui : tous avaient la tunique de pourpre, la cuirasse et le casque d'airain, le panache blanc, un javelot de bois de cormier et une épée. Le chanfrein et le poitrail des chevaux, ainsi que les bardes qui leur couvraient la croupe, étaient d'airain, les cuissards des cavaliers étaient de même métal. Les armes de Cyrus ne différaient de celles de sa troupe, sur lesquelles on avait appliqué un vernis d'or, que par le poli qui les rendait brillantes comme un miroir.

Monté sur son cheval, il s'arrêtait un moment et regardait de quel côté il marcherait, lorsque tout à coup le tonnerre se fit entendre à droite. « Nous te suivons, grand Jupiter ! » s'écria-t-il. Aussitôt il partit, ayant à sa droite l'hipparque Chrysantas avec ses cavaliers, à sa gauche Arsamas à la tête de l'infanterie. Il leur recommanda de marcher d'un pas égal et de suivre des yeux son étendard, qui était une aigle d'or déployée au bout d'une longue pique. Tel est encore aujourd'hui l'étendard des rois de Perse.

Avant d'apercevoir l'ennemi, Cyrus fit faire halte trois

fois à ses troupes. Après une marche de vingt stades, elles commençaient à découvrir les Assyriens qui venaient à leur rencontre. Lorsque les deux armées furent en présence, Crésus, ayant remarqué que son front débordait considérablement de droite et de gauche celui de Cyrus, fit faire halte à sa phalange, ce qui était nécessaire pour se former en demi-cercle, et ordonna que les deux extrémités se courbassent en forme de *gamma*, pour assaillir les Perses en même temps de toutes parts. Ce mouvement, qui fut aperçu par Cyrus, ne l'arrêta point, et ne changea rien à l'ordre de sa marche ; mais observant que, dans la courbe qu'ils décrivaient, ils s'étendaient beaucoup sur les ailes : « Vois-tu, dit-il à Chrysantas, quelle courbe décrivent ces ailes ? — Je le vois, et j'en suis étonné : il me semble qu'elles s'éloignent beaucoup de leur corps de bataille. — Oui, mais je trouve aussi qu'elles s'éloignent beaucoup de nous. — Sais-tu pourquoi ? — C'est que si elles nous approchaient trop, tandis que le corps de bataille est encore loin, elles craindraient que nous n'allassions à la charge. — Mais comment ces différents corps, séparés par un si grand intervalle, pourront-ils se secourir les uns les autres ? — Il est clair que quand les ailes auront pris assez de terrain, elles tourneront sur nos flancs, et, marchant à nous en bataille, nous attaqueront de tous côtés à la fois. — Crois-tu cette manœuvre bonne ? — Oui, répondit Cyrus, d'après ce qu'ils voient de notre ordonnance : mais, relativement à ce que je leur en ai caché, ils auraient encore mieux fait de nous attaquer de front. Au reste, toi, Arsamas, mène l'infanterie au petit pas, comme tu me vois marcher ; toi, Chrysantas, suis avec la cavalerie, et du même pas qu'Arsamas. Je me porterai à l'endroit où j'ai dessein de former la première attaque, et j'examinerai en passant si tout est en bon état. A mon arrivée, lorsque nous serons près d'en venir aux mains, j'entonnerai le péan, auquel vous répondrez. Aussitôt que l'attaque commencera, ce que vous jugerez facilement au bruit qui se fera entendre, Abradatas, suivant l'ordre qu'il va recevoir, fondra avec ses chars sur les bataillons qui lui sont opposés : suivez-le d'aussi près que vous pourrez, afin de profiter du désordre qu'il y causera. Pour moi, je vous rejoindrai le plus tôt possible pour aider à poursuivre les fuyards, si telle est la volonté des dieux.

Après avoir ainsi parlé et donné pour mot de ralliement *Jupiter Sauveur et Conducteur*, il partit. En passant entre les chars et les soldats cuirassés, il parlait à peu près en ces termes aux soldats que ses regards rencontraient dans les rangs : « Amis, disait-il aux uns, que j'aime à voir votre contenance ! » A d'autres : « Songez qu'il s'agit aujourd'hui non-seulement d'une victoire, mais des fruits de la victoire précédente et du bonheur de toute la vie. » A d'autres encore : « Camarades, nous n'aurons plus désormais à accuser les dieux ; ils nous fournissent l'occasion d'acquérir une foule de biens précieux ; mais nous, soyons braves. Et plus loin : « A quelle fête plus magnifiqne que celle-ci pourrions-nous mutuellement nous inviter ? Il ne tient qu'à votre bravoure de vous procurer de grandes richesses. Vous le savez, disait-il ailleurs ; poursuivre l'ennemi, frapper, tuer, s'emparer de tout, s'entendre louer, être libres, commander, voilà le partage des vainqueurs ; un sort tout contraire attend les lâches. Que ceux qui s'aiment combattent donc avec moi : je ne donnerai l'exemple ni de la lâcheté, ni d'aucune action honteuse. » S'il rencontrait quelques-uns des soldats qui s'étaient trouvés à la première bataille : « Amis, leur disait-il, qu'est-il besoin de vous parler ? vous savez comment les braves et les lâches passent leur temps un jour de combat. »

Lorsqu'en continuant sa route il fut arrivé auprès d'Abradatas, il s'arrêta. Le Susien, ayant donné les rênes de ses chevaux à son écuyer, vint aborder le prince : les chefs de l'infanterie et les conducteurs des chars qui étaient à portée accoururent également. Dès qu'ils furent rassemblés, Cyrus adressant la parole à Abradatas : « La Divinité, lui dit-il, a comblé tes vœux ; elle t'a jugé digne, toi et ta troupe, de marcher au premier rang. Souviens-toi, quand il faudra combattre, que les Perses vous verront, qu'ils vous suivront et ne souffriront pas que vous vous exposiez seuls au danger. — J'espère, Cyrus, répondit Abradatas, que tout ira bien de ce côté-ci ; mais j'ai de l'inquiétude pour nos flancs : je vois que ceux des ennemis, forts en chars et en troupes de toute espèce, s'étendent sans que nous ayons à leur opposer que nos chars. Si mon poste ne m'était pas échu par le sort, je rougirais de l'occuper, tant je m'y crois à l'abri du péril. — Puisque tout va bien de ton côté, repartit Cyrus, sois tranquille sur le sort de nos flancs ; avec l'aide des dieux

je les dégagerai : seulement n'attaque pas, je t'en conjure, que tu n'aies vu fuir ces mêmes troupes que tu redoutes maintenant. » Cyrus, l'homme d'ailleurs le moins vain, se permettait quelquefois, au moment de l'action, ces propos avantageux. « Quand donc, ajouta-t-il, tu les verras en déroute, compte que je suis déjà près de toi; fonds alors sur le corps de bataille ; tu le trouveras glacé d'effroi, et tes gens pleins d'assurance. Mais, tandis que tu as encore le temps, visite tous les chars de ta division, exhorte les conducteurs à charger avec intrépidité, encourage-les par ton maintien, anime-les par l'espérance, excite dans leurs âmes l'envie de surpasser en bravoure les guerriers des autres divisions : inspire-leur ces sentiments; et, si tout va bien, ils avoueront, sois-en sûr, qu'il n'est rien de plus profitable que la valeur. »

Pendant qu'Abradatas, remonté sur son char, faisait ce qui lui était ordonné, Cyrus s'avança jusqu'à l'aile gauche de son armée, où était Hystaspe avec la moitié de la cavalerie perse; et, l'appelant par son nom : « Hystaspe, tu le vois, nous avons besoin de ta diligence ordinaire : car, si tu te hâtais, nous mettrions les ennemis en pièces sans perdre un seul homme. — Nous nous chargeons, répondit Hystaspe en riant, de ceux que nous avons en face; mais ordonne que les flancs de notre armée ne restent pas dans l'inaction. — Je vais y pourvoir, repartit Cyrus ; toi, Hystaspe, n'oublie pas que quiconque obtiendra des dieux un premier avantage doit se porter ensuite où les ennemis opposeront une plus grande résistance. » Il dit, et continua sa marche en tournant sur le flanc gauche. Ayant abordé le commandant des chars qui couvraient ce flanc : « Je viens, prêt à te secourir, lui dit-il; dès que tu jugeras que nous avons attaqué l'extrémité des ennemis, fais tous tes efforts pour les prendre par le flanc : si tu le traverses, tu courras moins de risque qu'en restant en deçà. » S'étant ensuite avancé à la queue des bagages, il y trouva Pharnuchus et Artagersas, à qui il ordonna de rester à leur poste avec mille fantassins et mille chevaux : « Quand vous reconnaîtrez, ajouta-t-il, que je charge l'aile droite, tombez sur la gauche; attaquez-la par la pointe, c'est la partie la plus faible; mais, pour ne rien perdre de vos forces, maintenez-vous toujours en phalange. Vous voyez les cavaliers placés à l'extrémité de l'aile; faites

marcher à leur rencontre votre escadron de chameaux, et soyez sûr qu'avant d'en venir aux mains vous rirez à leurs dépens. » Ces dispositions faites, Cyrus gagna la droite de son armée.

Cependant Crésus ayant remarqué que le corps de bataille dont il occupait le centre était plus près de l'ennemi que les ailes, qui continuaient de s'étendre, les avertit par un signal de ne pas aller plus loin, et de faire un quart de conversion. Lorsqu'elles eurent fait halte, le visage tourné vers l'ennemi, Crésus leur ordonna, par un nouveau signal, de marcher en avant. On vit alors trois armées s'ébranler à la fois contre celle de Cyrus ; l'une de front, les deux autres sur les flancs de droite et de gauche. Les Perses en furent effrayés : de toutes parts, excepté par derrière, ils étaient environnés de cavalerie, d'hoplites, de peltophores, d'archers et de chars ; on eût dit un petit carré enfermé dans un grand.

Néanmoins, au commandement de Cyrus ; ils firent face de tous côtés. L'attente de l'événement tenait les deux partis dans un profond silence. Alors Cyrus, jugeant le moment arrivé, entonne un péan ; l'armée entière y répond et ensuite invoque à grands cris Mars Ényalius. Cyrus part à la tête d'un corps de cavalerie, et prend en flanc l'aile droite des ennemis; il pénètre au milieu d'eux. Un corps d'infanterie qui le suivait à grands pas, sans rompre son ordonnance, entame leurs rangs par différents endroits, et combat avec tout l'avantage d'une troupe disposée en phalange sur une troupe qui prête le flanc, de sorte que les Assyriens s'enfuirent avec précipitation.

Artagersas, jugeant que Cyrus avait engagé l'action, marche à l'aile gauche précédé des chameaux, suivant l'ordre qu'il avait reçu. Les chevaux ne purent soutenir, même à une grande distance, la vue de ces animaux : saisis d'effroi, ils fuyaient, se cabraient, se renversaient les uns sur les autres. C'est l'effet ordinaire que l'aspect d'un chameau produit sur les chevaux. Artagersas, avec sa troupe en bon ordre, charge l'ennemi en désordre, faisant de droite et de gauche avancer ses chars. Ceux qui cherchent à éviter les chars sont taillés en pièces par le corps qui les presse en flanc ; ceux qui veulent éviter Artagersas sont surpris par les chars.

Abradatas n'attendit pas davantage : « Suivez-moi, mes amis, » s'écria-t-il; et, lâchant les rênes à ses chevaux, il les presse de l'aiguillon, les met en sang. Tous les chars s'élancent avec une égale ardeur : ceux des ennemis prennent la fuite, quelques-uns même sans les guerriers qui devaient y monter. Abradatas perce cette ligne et fond sur les Égyptiens, accompagné de ceux des siens qu'il avait placés le plus près de lui. On a dit souvent que rien n'égale le courage d'une troupe composée d'amis : on l'éprouva dans cette occasion. Abradatas fut vaillamment secondé par les conducteurs de chars qu'il avait pour amis et commensaux; au lieu que les autres, voyant un épais bataillon d'Égyptiens tenir ferme, tournèrent vers les chars qui fuyaient, et les suivirent.

Les Égyptiens se tenaient si serrés à l'endroit de l'attaque d'Abradatas, que, ne pouvant s'ouvrir pour donner passage à ses chars, plusieurs furent renversés et broyés avec leurs armes sous les pieds des chevaux et sous les roues : rien ne résistait au tranchant des faux; elles coupaient également et les corps et les armes. Dans ce tumulte, qu'il est impossible de peindre, les chars qui portaient Abradatas et ses compagnons ayant versé, par un saut que firent les roues à la rencontre des monceaux de débris et de cadavres, ces braves guerriers moururent percés de coups. Les Perses qui les suivaient, étant entrés dans les bataillons égyptiens par l'ouverture qu'Abradatas et les siens y avaient faite, les surprirent en désordre, et en firent un grand carnage. Mais bientôt ceux des Égyptiens qui n'avaient point encore souffert, et c'était le grand nombre, s'avancèrent contre les Perses.

Le combat devint terrible par l'effet meurtrier des piques, des javelots, des épées. Les Égyptiens avaient sur les Perses, outre l'avantage du nombre, celui des armes; leurs piques, semblables à celles qu'ils ont encore aujourd'hui, étaient bien plus propres à couvrir le corps et à repousser les coups que les cuirasses et les boucliers ordinaires. Ils s'avancèrent, tenant leurs boucliers entrelacés, et poussant vivement les Perses, qui, n'ayant à leur opposer que les petits boucliers d'osier qu'ils tenaient à la main, furent contraints de plier : ils reculèrent, mais sans tourner le dos à l'ennemi, tour à tour frappant et frappés, jusqu'à ce qu'ils fussent à l'abri

de leurs tours. Là, les Égyptiens, du haut de ces tours roulantes, essuyèrent une grêle de traits : en même temps les troupes perses qui étaient en dernière ligne arrêtèrent les archers et les autres gens de trait qui se retiraient, et les forcèrent, l'épée à la main, de lancer leurs dards et leurs flèches. Le carnage fut horrible : l'air retentissait du bruit des armes, du sifflement des traits, des cris confus des soldats, dont les uns appelaient leurs camarades, les autres s'encourageaient, d'autres imploraient les dieux.

Cependant Cyrus arriva, poursuivant tout ce qui se présentait devant lui : il fut vivement affligé de voir que les Perses avaient lâché pied ; mais, jugeant que le moyen le plus prompt d'arrêter les progrès des Égyptiens était de les prendre par derrière, il ordonne à sa troupe de le suivre, tourne vers la queue, tombe sur eux sans être aperçu, en tue un grand nombre. A cette irruption imprévue, les Égyptiens s'écrient : « Nous sommes attaqués par derrière ! » Alors ils se retournent, quoique couverts de blessures ; infanterie, cavalerie, tout combat pêle-mêle. Un soldat renversé et foulé aux pieds du cheval de Cyrus, enfonce son épée dans le ventre de l'animal, qui, se sentant blessé, se cabre et renverse le prince. On vit alors combien il importe à un chef d'être aimé de ceux qu'il commande. Un cri général se fait entendre : on se précipite avec fureur sur l'ennemi ; on pousse, on est repoussé ; on porte des coups, on en reçoit : enfin, un garde de Cyrus saute de son cheval et y fait monter le prince, qui reconnaît que les Égyptiens sont battus de toutes parts. Hystaspe et Chrysantas venaient d'arriver avec la cavalerie perse : Cyrus ordonne de ne pas presser davantage la phalange égyptienne, mais de la fatiguer de loin à coups de flèches et de dards. Pour lui, il pique vers les machines : là, il imagina de monter sur une des tours, pour découvrir s'il ne restait plus de troupes ennemies qui tinssent encore. De la plate-forme, il vit la plaine couverte de chevaux, d'hommes, de chars, de fuyards, de poursuivants, de vainqueurs, de vaincus, et remarqua que les Égyptiens étaient les seuls des ennemis qui n'eussent pas plié. Eux-mêmes enfin, restés sans ressource, formèrent un cercle, présentant leurs armes de tous côté, et couverts de leurs grands boucliers. Immobiles dans cette position, ils n'agissaient point : ils eurent beaucoup à souffrir, jusqu'à ce

que Cyrus, admirant leur courage, et voyant avec douleur périr de si braves gens, fit retirer les assaillants et cesser le combat.

Il leur demanda, par un héraut, s'ils aimaient mieux mourir tous pour des lâches qui les avaient abandonnés, que de sauver leur vie sans rien perdre de leur réputation de braves gens. « Pourrions-nous, répondirent-ils, conserver la vie et l'honneur? — Oui, repartit Cyrus, puisque, vous êtes les seuls qui n'ayez pas lâché pied et qui combattiez encore. — Mais comment conserver la vie et l'honneur ? — En ne faisant mal à aucun de vos alliés, en rendant les armes, en devenant amis de ceux qui vous donnent la vie, quand ils sont maîtres de vous l'ôter. — Si nous devenons vos amis, que prétendez-vous faire de nous. — Établir entre vous et moi un commerce de bons offices. — Quels bons offices? — Tant que la guerre durera, vous me suivrez; vous aurez une paye plus forte que celle que receviez des Assyriens : la paix faite, j'assignerai à ceux qui voudront rester avec moi des terres et des villes, et je leur donnerai des femmes et des esclaves. » Sur cette proposition, ils demandèrent seulement au prince de ne jamais porter les armes contre Crésus. « C'est le seul des alliés, ajoutèrent-ils, de qui nous n'ayons pas à nous plaindre. » Ils tombèrent d'accord pour tout le reste, engagèrent leur foi à Cyrus, et reçurent la sienne. Les descendants de ceux qui s'attachèrent pour lors à lui sont restés jusqu'ici fidèles au roi de Perse. Cyrus leur avait donné, dans la haute Asie, quelques villes qu'on nomme encore les villes des Egyptiens, et de plus Larisse et Cyllène, situées près de Cyme, à peu de distance de la mer; leur postérité s'est maintenue jusqu'à présent en possession de ces villes. Après la conclusion du traité, l'armée partit au commencement de la nuit, et alla camper à Thymbrara.

Dans cette journée, les Égyptiens furent les seuls de l'armée ennemie qui méritèrent des éloges. Du côté de Cyrus, la cavalerie perse fut jugée la meilleure : aussi la cavalerie d'aujourd'hui conserve-t-elle le même équipement que Cyrus avait établi. Les chars armés de faux réussirent si parfaitement, que les rois de Perse en ont retenu l'usage. Les chameaux ne servirent qu'à épouvanter les chevaux : ceux qui les montaient ne purent ni tuer les cavaliers ennemis, ni être tués par eux, parce que les chevaux n'osèrent les appro-

cher. Ainsi quoiqu'ils paraissent avoir été utiles dans cette occasion, aucun brave guerrier ne voudrait nourrir un chameau pour le monter ou le dresser aux combats : on leur a donc rendu leur ancien harnais, et on les a renvoyés au bagage.

CHAPITRE II.

Les troupes de Cyrus ayant pris leur repas et posé des sentinelles comme la prudence l'exigeait, on alla prendre du repos, pendant que Crésus s'enfuyait à Sardes avec son armée, et que les différents peuples ses alliés profitaient de la nuit pour s'éloigner avec la plus grande diligence, et gagner leur pays. A la pointe du jour, Cyrus marcha vers Sardes : en arrivant sous les murailles, il fit dresser les machines et préparer des échelles, comme pour battre le mur. Tandis qu'il amusait les Sardiens par ces apprêts, la nuit suivante il fait entrer les Chaldéens et les Perses dans la partie des fortifications qui semblait être la plus escarpée. Le projet fut exécuté par le moyen d'un Perse qui, ayant été au service d'un des gardes de la place, connaissait le chemin de la citadelle au fleuve.

A la nouvelle que l'ennemi était maître de la cidatelle, les Lydiens abandonnèrent leurs murailles et s'enfuirent au plus vite de la ville. Dès que le jour parut, Cyrus entra dans la ville, et défendit que personne s'écartât de son rang. Crésus, de son palais où il s'était enfermé, appelait Cyrus à grands cris : mais ce prince, se contentant de laisser auprès de lui une garde, tourna ses pas vers la citadelle, dont ses troupes s'étaient emparées. Il y trouva les Perses dans l'état où ils devaient être, occupés à garder la place; mais il ne vit que les armes des Chaldéens (ils s'étaient débandés pour aller piller les maisons); il mande aussitôt leurs chefs, et leur ordonne de se retirer sur-le-champ de l'armée : « Je ne souffrirai point, leur dit-il, que des gens qui manquent à la discipline aient plus de part au butin que leurs camarades. Apprenez que, pour vous récompenser de m'avoir suivi dans cette expédition, j'avais résolu de vous rendre les plus riches des Chaldéens; mais partez, et ne soyez pas surpris si vous êtes attaqués dans votre route par un ennemi qui vous sera supérieur. » Les Chaldéens, effrayés de ce discours, con-

jurèrent Cyrus de calmer sa colère, et offrirent de rapporter tout ce qui avait été pris. « Je n'en ai nul besoin pour moi, répondit Cyrus: mais, si vous voulez m'apaiser, donnez tout ce butin aux soldats qui sont demeurés à la garde de la citadelle : quand l'armée saura que ceux qui ne quittent point leur poste ont un meilleur traitement que les autres, tout ira mieux. » Les Chaldéens obéirent, et les soldats fidèles à leur devoir reçurent une foule d'objets précieux. Cyrus ayant fait camper ses troupes dans l'endroit de la ville qui lui parut le plus convenable, leur ordonna de rester armées pendant leur repas.

Ces choses terminées, il fit amener Crésus en sa présence. Dès que le roi de Lydie aperçut son vainqueur : « Je te salue, maître, lui dit-il : car la fortune t'assure désormais ce titre, et me réduit à te le donner, — Je te salue aussi, répondit Cyrus, puisque tu es homme ainsi que moi. Voudrais-tu me donner un conseil? — Puissé-je, dit Crésus, te conseiller utilement ! je croirais travailler pour mes propres intérêts. — Écoute-moi donc, reprit Cyrus : mes soldats, après avoir essuyé des fatigues et des périls sans nombre, se voient les maîtres de la plus opulente ville de l'Asie, si l'on en excepte Babylone; il me paraît juste qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux : s'il ne leur en revenait aucun, je doute que je pusse compter longtemps sur leur obéissance. Je ne veux cependant pas leur laisser le pillage de la place : outre qu'elle serait vraisemblablement ruinée sans ressource, les plus méchants auraient la meilleure part au butin. — Permets-moi, repartit Crésus, de dire aux Lydiens, à mon choix, que j'ai obtenu de toi que la ville ne soit point pillée, qu'on ne les sépare ni de leurs femmes ni de leurs enfants; que je t'ai promis, pour prix de cette grâce, qu'ils t'apporteront d'eux-mêmes tout ce que Sardes renferme de précieux et de beau. Je suis certain qu'une fois instruits de cette convention, ils s'empresseront, hommes et femmes, de t'offrir tous les effets de quelque valeur qu'ils ont en leur possession. Une autre année, tu retrouveras la ville remplie de la même quantité de richesses; au lieu qu'en la livrant à l'avidité du soldat, tu détruirais jusqu'aux arts, que l'on considère comme la source de l'opulence. D'ailleurs, quand tu auras vu ce que les habitants te présenteront, tu seras maître de changer d'avis et de te décider pour le pillage : en

attendant, charge quelqu'un des tiens d'aller retirer mes trésors des mains de ceux à qui j'en ai confié la garde. »

Cyrus approuva le conseil de Crésus, et résolut de s'y conformer ; puis, lui adressant la parole : « Dis-moi maintenant, je te prie, à quoi ont abouti les réponses de l'oracle de Delphes : car on assure que tu as toujours honoré particulièrement Apollon ; qu'en toutes choses tu te conduis par ses inspirations. — Plût au ciel ! repartit Crésus ; mais je n'ai eu recours à lui qu'après avoir fait tout le contraire de ce qu'il fallait pour mériter ses faveurs. — Comment ! ce que tu dis là m'étonne. — Avant de le consulter sur mes besoins, j'ai voulu éprouver si on pouvait se fier à ses oracles : or les dieux, ainsi que les hommes vertueux, sont peu disposés à aimer ceux qui leur marquent de la défiance. Ayant ensuite reconnu ma témérité, et me trouvant éloigné de Delphes, j'envoyai demander au dieu si j'aurais des enfants. Il ne répondit rien. Je lui offris quantité d'or, quantité d'argent ; j'immolai en son honneur un grand nombre de victimes, et croyant l'avoir apaisé, je lui demandai ce que je devais faire pour avoir des enfants. Il répondit que j'en aurais, et il ne me trompa point. Je devins père, mais je n'en ai retiré aucun avantage. De deux fils, il m'en reste un qui est muet ; l'autre, né avec d'excellentes qualités, est mort à la fleur de l'âge.

» Accablé de ce double malheur, je renvoyai demander au dieu ce qu'il fallait que je fisse pour vivre heureux jusqu'à la fin de ma carrière. Voici quelle fut sa réponse : « CONNAIS-TOI, CRÉSUS, TU VIVRAS HEUREUX. » Cet oracle me combla de joie ; je crus que les dieux m'accordaient le bonheur, en le faisant dépendre d'une chose si facile. On peut, me disais-je, connaître ou ne connaître pas les autres ; mais il n'y a pas d'homme qui ne se connaisse lui-même. Depuis ce moment, et tant que j'ai vécu en paix, la mort seule de mon fils m'a donné lieu d'accuser la fortune. Ce n'est qu'en prenant les armes contre toi à la sollicitation du roi d'Assyrie, que je me suis vu exposé à toute sorte de dangers : cependant, comme je m'en suis heureusement garanti, je n'accuse pas le dieu ; car, dès que j'eus reconnu que je n'étais pas en état de résister, je me retirai sans échec, moi et les miens, grâce à la protection de ce dieu. Aujourd'hui, pour la seconde fois, enorgueilli de mes richesses, gagné par les

prières et les dons de plusieurs nations qui me pressaient d'être leur chef; séduit par des hommes qui me disaient, pour me flatter, que tous, si je voulais commander, m'obéiraient, que je serais le plus grand des mortels : enflé de ces propos, me voyant appelé au commandement général par tous les rois circonvoisins, je l'acceptai; je crus que je parviendrais au faîte de la gloire. C'était bien mal me connaître que de me croire capable de soutenir une guerre contre Cyrus, Cyrus descendant des dieux, issu du sang des rois et formé dès l'enfance à la vertu ; tandis que le premier de mes aïeux qui fut roi passa, dit-on, de l'esclavage sur le trône ; certes, pour m'être ainsi méconnu, c'est avec justice que je suis puni. Aujourd'hui enfin je me connais mieux ; mais crois-tu que l'oracle d'Apollon soit encore véritable, cet oracle qui m'annonçait que je serais heureux dès que je me connaîtrais moi-même ? Je te fais cette question, parce qu'il me semble que tu peux y répondre sur-le-champ : il ne tient qu'à toi de justifier l'oracle.

— Toi-même, dit Cyrus, conseille moi sur cela; car, quand je considère ta félicité passée, je suis attendri sur ta situation présente. Je te rends donc ta femme, tes filles (j'apprends que tu en as), tes amis, tes serviteurs ; ta table sera servie comme elle l'a été jusqu'ici : seulement je t'interdis la guerre et les combats. — Par Jupiter ! ne cherche pas d'autre réponse à ma question : si tu fais ce que tu dis, je jouirai désormais de cette vie qu'à mon avis on a raison de regarder comme la plus heureuse. — Et qui a jamais joui de cette vie fortunée ? — Ma femme, répliqua Crésus : elle a toujours partagé mes biens, mes plaisirs, mes amusements, sans se donner aucune peine pour se les procurer, sans se mêler ni de guerres ni de combats. Puisque tu parais me destiner l'état que je procurais à celle qui m'est plus chère que le monde entier, je crois devoir envoyer au dieu de Delphes de nouveaux témoignages de ma reconnaissance. » Cyrus admirait dans ces paroles sa tranquillité. Depuis ce jour, il le menait avec lui dans tous ses voyages, soit pour en tirer quelque service, soit pour s'assurer mieux de sa personne.

CHAPITRE III.

Alors, les deux princes allèrent se reposer. Le lendemain, Cyrus convoqua ses amis et les chefs de l'armée; il commit les uns pour recevoir les trésors de Crésus; il enjoignit aux autres de mettre à part pour les dieux ce que les mages ordonneraient, d'enfermer le reste dans des coffres et de les charger sur des chariots; puis de distribuer les chariots au sort, et de les faire marcher à la suite de l'armée partout où l'on irait, afin d'avoir toujours sous la main de quoi récompenser chacun suivant son mérite.

Pendant qu'on exécutait cet ordre, il fit appeler quelques-uns de ses gardes, et leur demanda si aucun d'eux n'avait vu Abradatas : « Je suis surpris qu'il ne paraisse point, lui qui avait accoutumé de se rendre si souvent auprès de moi. — Seigneur, répondit un des gardes, il n'est plus : il est mort dans le combat, en poussant son char au milieu des Égyptiens. On rapporte que les autres conducteurs de chars, excepté ses compagnons, ont tourné le dos quand ils ont vu de près les troupes égyptiennes. On dit aussi que sa femme, après avoir enlevé son corps, qu'elle a mis sur le chariot dont elle se sert ordinairement, l'a transporté sur les bords du Pactole. On ajoute que cette princesse, assise par terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari, qu'elle a couvert de ses beaux vêtements, pendant que ses eunuques et ses domestiques lui creusent un tombeau sur une éminence voisine. » A ce récit, le prince se frappa la cuisse, et, sautant sur son cheval, il courut, accompagné de mille cavaliers, à ce douloureux spectacle. Il ordonna d'abord à Gadatas et à Gobryas de le suivre au plus tôt, et d'apporter ses plus riches ornements, pour en revêtir cet ami mort au champ d'honneur ; ensuite à ceux qui avaient des bœufs, des chevaux ou toute autre espèce de bétail, d'en mener un grand nombre dans le lieu où il allait et qu'on leur désignerait, afin de sacrifier aux mânes d'Abradatas.

Dès qu'il aperçut Panthée couchée à terre, et le corps de son époux étendu à ses côtés, un torrent de larmes coula de ses yeux : « Ame généreuse et fidèle, tu es partie, tu nous as quittés ! » En proférant ces mots, il prend la main du

mort; elle reste dans la sienne : un Égyptien l'avait coupée d'un coup de hache. La vue de cette main mutilée redoubla sa douleur. Panthée, en jetant des cris lamentables, la reprend, la baise, et tâche de la rejoindre au bras : « Cyrus, dit-elle, le reste de son corps est dans le même état ; mais que te servirait de le regarder ? Voilà où l'ont réduit son amour pour moi, et je puis ajouter son attachement pour toi, Cyrus. Insensée ! sans cesse je l'exhortai à se montrer par ses actions ton digne ami : pour lui, il songeait non au destin qui l'attendait, mais aux moyens de te servir. Enfin il est mort sans reproche ; et moi, dont les conseils l'ont conduit au trépas, je vis encore et me vois près de lui ! »

Cyrus fondait en larmes sans parler ; puis, rompant le silence : « O Panthée, ton époux a du moins terminé glorieusement sa carrière, puisqu'il est mort vainqueur. Accepte ce que je t'offre pour son corps. (Gobryas et Gadatas venaient d'apporter une grande quantité d'ornements précieux.) D'autres honneurs encore lui sont réservés : on lui élèvera un tombeau digne de toi et de lui ; on immolera en son honneur les victimes qui conviennent aux mânes d'un héros. Et toi, tu ne resteras point sans appui ; j'honorerai ta sagesse et toutes tes vertus ; je te donnerai quelqu'un pour te conduire partout où il te plaira d'aller : dis dans quel lieu tu désires qu'on te mène. — Seigneur, ne t'en mets pas en peine ; je ne te cacherai point auprès de qui j'ai dessein de me rendre. »

Après cet entretien, Cyrus se retira, gémissant sur le sort de la femme qui venait de perdre un tel mari, du mari qui devait ne plus revoir une telle femme. Panthée fit éloigner ses eunuques sous prétexte de se livrer sans contrainte à sa douleur, et ne retint auprès d'elle que sa nourrice, à qui elle ordonna d'envelopper dans le même tapis le corps de son mari et le sien quand elle ne serait plus. La nourrice essaya, par ses prières, de la détourner de son funeste projet ; mais, voyant que les supplications ne servaient qu'à irriter sa maîtresse, elle s'assit en pleurant. Alors Panthée tire un poignard dont elle s'était munie depuis longtemps, se frappe, et, posant sa tête sur le sein de son mari, elle expire. La nourrice, en poussant des cris douloureux, couvrit les corps des deux époux, suivant l'ordre qu'elle avait reçu.

Bientôt Cyrus est informé de l'action de Panthée : con-

sterné de la nouvelle, il accourt pour voir s'il pourrait la secourir. Les eunuques, témoins du désespoir de leur maîtresse (ils étaient trois), se percèrent de leurs poignards dans le lieu même où elle leur avait ordonné de se tenir. On raconte que le monument qui fut érigé aux deux époux et aux eunuques existe encore aujourd'hui ; qu'au sommet d'une colonne sont les noms du mari et de la femme, écrits en caractères syriens, et que, sur trois colonnes plus basses, on lit cette inscription : *Porte-sceptres*. Cyrus, après avoir vu ce triste spectacle, s'en alla rempli d'admiration pour Panthée et pénétré de douleur. Par ses soins, on rendit aux morts les honneurs funèbres avec la plus grande pompe ; il leur fit élever un vaste monument.

CHAPITRE IV.

Vers ce même temps, les Cariens, qui habitaient dans des lieux fortifiés, étaient divisés en deux factions qui se faisaient la guerre, et implorèrent l'une et l'autre le secours de Cyrus. Ce prince était alors à Sardes : il y faisait construire des machines et des béliers pour battre les places qui résisteraient. Il envoya une armée en Carie sous les ordres du Perse Adusius, qui ne manquait ni de prudence ni de talent pour la guerre, et, de plus, avait le don de persuader. Les Ciliciens et les Cypriens suivirent de leur plein gré Adusius dans cette expédition ; ce qui fit que Cyrus ne leur donna jamais de satrape perse, et leur permit d'être gouvernés par des princes de leur nation. Il se contenta de leur imposer un tribut, et, au besoin, l'obligation du service militaire.

Dès qu'Adusius fut arrivé en Carie avec ses troupes, quelques envoyés des deux factions vinrent lui offrir de lui ouvrir leurs forteresses, à condition qu'il les aiderait à réduire la faction contraire. Le général perse observa la même conduite avec les députés de l'un et de l'autre parti, toujours approuvant les raisons de ceux qui lui parlaient, et leur recommandant également de tenir secrète leur intelligence avec lui, afin de prendre leurs ennemis au dépourvu. Il demanda qu'un serment réciproque fût le sceau de leur accord, et que les Cariens s'engageassent à recevoir de bonne foi ses troupes dans leurs murs, pour le bien de Cyrus et des

Perses. Il promettait, lui, d'y entrer sans mauvais dessein, uniquement à l'avantage de ceux qui le recevraient. Après avoir pris ses précautions, et assigné aux deux partis, à l'insu l'un de l'autre, la même nuit pour l'exécution de son projet, il fut introduit dans leurs forteresses et s'y établit.

Quand le jour fut venu, assis au milieu de son armée, il manda les chefs les plus accrédités des deux factions. Ces chefs, se regardant les uns les autres avec dépit, ne doutèrent pas qu'on les eût trompés. Adusius les rassura : « Je vous ai promis, leur dit-il, d'entrer dans vos châteaux sans dessein de vous nuire, et uniquement pour l'avantage de ceux qui m'y recevraient. Si j'opprime l'un ou l'autre parti, je croirai être venu pour la ruine des Cariens; mais si je rétablis la paix entre vous, si je vous procure la liberté de cultiver tranquillement vos terres, je pourrai dire n'avoir agi que pour votre bien. Dès ce jour vivez donc en bonne intelligence ; labourez paisiblement vos terres ; unissez vos familles par des alliances. Quiconque enfreindra ce règlement aura pour ennemis Cyrus et les Perses. » Dès ce moment, les portes des châteaux furent ouvertes, les chemins remplis de gens qui allaient se visiter, les campagnes couvertes de laboureurs : les deux partis se réunissaient pour célébrer des fêtes ; partout régnaient l'allégresse et la paix. Les choses étaient en cet état, lorsque Cyrus envoya demander au général Adusius s'il n'avait pas besoin de nouvelles troupes ou de machines. Adusius répondit que son armée pouvait même être employée ailleurs : en effet, il la fit sortir du pays, laissant seulement des garnisons dans les châteaux. Les Cariens le pressèrent avec instance de ne les point quitter; et, ne pouvant le retenir, ils envoyèrent prier Cyrus de le leur donner pour satrape.

Cependant Cyrus avait envoyé Hystaspe, à la tête d'une armée, dans la Phrygie voisine de l'Hellespont. Dès qu'Adusius fut de retour, il reçut ordre de prendre la même route, avec les troupes qu'il ramenait, afin que les peuples de ces contrées, sur le bruit de l'arrivée d'un renfort, se soumissent plus promptement à Hystaspe. Les Grecs qui habitaient les bords de la mer obtinrent, à force de présents, de ne point recevoir chez eux des troupes étrangères, à condition qu'ils payeraient un tribut et qu'ils suivraient Cyrus à la guerre partout où il les appellerait. Quant au roi de Phrygie,

il se préparait à défendre vivement ses forteresses et à ne point composer. Il avait déclaré hautement sa résolution; mais, resté presque seul, par la défection de ses principaux officiers, il vint se jeter entre les bras d'Hystaspe, s'abandonnant à la merci de Cyrus. Hystaspe établit des garnisons dans les places, et sortit du pays avec le reste de ses troupes, grossies d'une foule de cavaliers et de peltastes phrygiens. Cyrus avait ordonné qu'après la jonction d'Adusius avec Hystaspe, les deux généraux emmèneraient sans les désarmer ceux d'entre les Phrygiens qui auraient embrassé son parti, et ôteraient les armes et les chevaux à ceux qui auraient fait résistance, les réduisant à suivre l'armée avec des frondes : ce qui fut exécuté.

Cyrus quitta Sardes, et y laissa une forte garnison d'infanterie perse : il en partit accompagné de Crésus, et suivi de quantité de chariots portant une foule d'objets précieux. Avant le départ, Crésus lui présenta des états détaillés de tout ce que portait chaque chariot, en lui disant : « Cyrus, avec ces états, tu sauras qui te rend fidèlement ce qu'il avait en sa garde, et qui manque de fidélité. — Ta précaution est louable, répondit le prince ; mais comme ceux à qui ces richesses sont confiées y ont un droit légitime, s'ils en détournent quelque chose, ils se voleront eux-mêmes. » Cependant il donna les états à ses amis et aux chefs principaux, afin qu'ils pussent distinguer entre les conducteurs des voitures ceux qui en rapporteraient la charge dans son intégrité, de ceux qui seraient infidèles. Cyrus emmena avec eux quelques Lydiens qui lui avaient paru jaloux d'avoir de belles armes, de beaux chevaux, des chars en bon état ; il leur laissa leurs armes, ainsi qu'à tous les guerriers en qui il remarqua de l'ardeur à faire ce qui lui était agréable : quant à ceux qu'il voyait marcher à regret, il brûlait leurs armes, distribuait leurs chevaux aux Perses qui faisaient avec lui leur première campagne, et les contraignait à suivre l'armée, une fronde à la main. Il voulut pareillement que tous les prisonniers désarmés s'exerçassent à se servir de la fronde, espèce d'arme qu'il estimait très-convenable à des esclaves. Ce n'est pas qu'il n'y ait des occasions où les frondeurs, mêlés avec d'autres troupes, sont d'une très-grande utilité : mais tous les frondeurs ensemble, s'ils ne sont pas joints à d'autres corps, ne sauraient tenir contre

une poignée de soldats armés pour combattre de près.

Cyrus, en allant de Sardes à Babylone, vainquit les habitants de la grande Phrygie, subjugua les Cappadociens, et soumit les Arabes à sa domination. Avec les armes de ces différents peuples, il équipa environ quarante mille cavaliers perses, et partagea entre ses alliés une grande partie des chevaux des vaincus. Il parut devant Babylone à la tête d'une cavalerie nombreuse, et d'une multitude infinie tant d'archers que de frondeurs et d'autres gens de trait.

CHAPITRE V.

A peine arrivé, il établit toutes ses troupes autour de la ville, et alla lui-même la reconnaître, suivi de ses amis et des principaux chefs des alliés. Dans le moment où, après avoir examiné les fortifications, il se disposait à faire retirer son armée, un transfuge en sortit, pour l'avertir que les Babyloniens avaient formé le dessein de l'attaquer dans sa retraite, parce que ses troupes, qu'ils avaient considérées du haut de leurs murailles, leur avaient paru faibles. Il n'était pas étonnant qu'ils en jugeassent ainsi : comme l'enceinte de la ville que ces troupes investissaient était fort étendue, elles ne pouvaient avoir que très-peu de profondeur.

Sur cet avis, Cyrus, s'étant placé au centre de l'armée avec ceux qui l'accompagnaient, ordonna que l'infanterie pesante se repliât de droite et de gauche par les deux extrémités, et allât se ranger derrière la partie de l'armée qui ne ferait point de mouvement ; en sorte que les deux pointes vinssent se réunir au centre où il était. Cette manœuvre donna tout à la fois de la confiance, et à ceux qui demeuraient en place, parce que leurs files allaient doubler de hauteur, et à ceux qui se repliaient, parce qu'aussitôt après cette manœuvre ils se trouvaient en face de l'ennemi.

Quand les troupes qui avaient eu ordre de marcher de droite et de gauche se furent jointes, elles s'arrêtèrent, animées d'une nouvelle ardeur, les premiers rangs étant soutenus par les derniers, et ceux-ci couverts par les premiers. Au moyen de ce doublement, les premières et les dernières lignes étaient composées des meilleurs soldats ; les moins



bons demeuraient enfermés au milieu : disposition très-avantageuse pour combattre et pour empêcher les lâches de fuir. Un autre avantage de cette manœuvre, c'est que la cavalerie et l'infanterie légère, placées aux deux ailes, se rapprochaient d'autant plus du général, que le front de bataille diminuait par le doublement des files. Les troupes de Cyrus, se tenant bien serrées, se retirèrent à pas rétrogrades, jusqu'à ce qu'elles fussent hors de la portée du trait. Alors elles firent demi-tour à droite, et marchèrent quelques pas en avant; puis elles firent demi-tour, se retournant ainsi par intervalles le visage vers la ville, mais répétant plus rarement leurs haltes à mesure qu'elles s'en éloignaient davantage. Lorsqu'elles se crurent à l'abri du danger, elles continuèrent leur marche sans interruption, jusqu'à ce qu'elles eussent gagné leurs tentes.

Dès qu'on fut arrivé au camp, Cyrus assembla les chefs et leur parla en ces termes : « Alliés, après avoir visité la place de tous les côtés, j'ai reconnu, à la hauteur et à la force des murailles, qu'il était impossible de la prendre d'assaut; mais, puisque les soldats qu'elle renferme n'osent en sortir pour nous combattre, il nous sera d'autant plus aisé de les réduire en peu de temps par la famine, qu'ils sont en plus grand nombre. Mon avis est donc, si l'on n'en a point d'autre à proposer, que nous en formions le blocus. — Ce fleuve qui a plus de deux stades de largeur, demanda Chrysantas, ne passe-t-il pas au milieu de la ville ? — Oui, répondit Gobryas; et telle est sa profondeur, que deux hommes l'un sur l'autre auraient de l'eau par-dessus la tête : aussi est-il, pour la place, une meilleure défense que les remparts. — Abandonnons, reprit Cyrus, ce qui surpasse nos forces; mais songeons à creuser incessamment un fossé large et profond, auquel travaillera chaque compagnie à son tour : il nous faudra ainsi moins de gens pour faire le guet. »

Après qu'on eut tracé autour des murailles les lignes de circonvallation, et qu'on eut ménagé dans l'endroit d'où elles venaient des deux côtés aboutir au fleuve un espace suffisant pour y bâtir de grandes tours, les soldats se mirent à creuser une immense tranchée, en jetant de leur côté la terre qu'ils tiraient de l'excavation. Cyrus commença par construire des forteresses sur les bords du fleuve. Il en éta-

blit les fondations sur des pilotis de palmiers, qui n'avaient pas moins de cent pieds de longueur : car ces contrées en produisent de plus grands encore ; et ces arbres ont la propriété de se relever sous la charge, comme les ânes dont on se sert pour porter des fardeaux. Par la solidité de cette construction, Cyrus voulait faire voir aux ennemis qu'il était bien résolu de tenir la place assiégée, et empêcher l'écroulement des tours, quand le fleuve pénétrerait dans la tranchée. Il fit ensuite élever plusieurs autres forts, de distance en distance, sur la terrasse dont elle était bordée, afin de multiplier les corps de garde. Tels étaient ses travaux. Les Babyloniens, qui du haut de leurs murs voyaient ces préparatifs de siége, s'en moquaient, parce qu'ils avaient des vivres pour plus de vingt ans. Cyrus, instruit de leur sécurité, divisa son armée en douze parties, dont chacune devait faire la garde pendant un mois. Les assiégés, sur cette nouvelle, redoublèrent leurs railleries, dans la pensée que les Phrygiens, les Lyciens, les Arabes, les Cappadociens, qu'ils croyaient leur être beaucoup plus attachés qu'aux Perses, feraient le guet à leur tour.

Déjà les travaux étaient achevés. Cyrus apprit que le jour approchait où l'on devait célébrer à Babylone une fête durant laquelle les habitants passaient toute la nuit dans les festins et la débauche. Ce jour-là même, aussitôt que le soleil fut couché, il fit ouvrir, à force de bras, la communication entre le fleuve et les deux têtes de la tranchée ; et l'eau s'épanchant dans ce nouveau lit, la partie du fleuve qui traversait la ville fut rendue guéable. Après avoir détourné le fleuve, Cyrus ordonna aux chiliarques, tant de la cavalerie que de l'infanterie perse, de le venir joindre, chacun avec sa troupe rangée sur deux files, et aux alliés de marcher à la suite des Perses dans l'ordre accoutumé. Lorsqu'ils furent arrivés, il fit descendre dans l'endroit du fleuve qui était presque à sec plusieurs de ses gardes, fantassins et cavaliers, pour éprouver si le fond était solide : sur leur réponse qu'on pouvait passer sans danger, il assembla les chefs de la cavalerie et de l'infanterie, et leur dit :

« Mes amis, le fleuve nous offre une route pour pénétrer dans la ville : entrons-y avec assurance et sans crainte. Les ennemis contre lesquels nous allons marcher sont les mêmes que nous avons déjà vaincus lorsqu'ils avaient des

alliés, qu'ils n'étaient appesantis ni par le sommeil ni par le vin, qu'ils étaient couverts de leurs armes et rangés en ordre de bataille. Dans le moment où nous allons les attaquer, la plupart sont ivres ou endormis : la confusion est générale, et la frayeur l'augmentera encore, lorsqu'ils apprendront que nous sommes dans leurs murs. Quelqu'un de vous craint-il le danger que l'on court, dit-on, en entrant dans une ville ennemie? craint-il que les assiégés, du haut de leurs maisons, ne nous lancent des traits de toutes parts? Rassurez-vous sur ce point. Si les Babyloniens montent sur les toits, Vulcain combattra pour nous. Leurs portiques sont de matière combustible; des portes de bois de palmier, enduites de bitume, prendront aisément feu : nous sommes munis de torches qui bientôt produiront un grand embrasement; nous avons de la poix et des étoupes qui communiqueront la flamme avec rapidité; en sorte que les assiégés ou s'enfuiront précipitamment de leurs maisons, ou y seront brûlés. Allons, amis, prenez vos armes : je marche à votre tête, sous la protection des dieux. Vous, Gadatas et Gobryas, qui connaissez les chemins, soyez nos guides : quand nous serons entrés dans la ville, conduisez-nous droit au palais du roi. — Il ne serait pas étonnant, dit Gobryas, que les portes du palais fussent ouvertes durant cette nuit où toute la ville est en liesse : mais nous trouverons certainement une garde près des portes; on ne manque jamais de l'y établir. — Il ne faut pas négliger cet avis, reprit Cyrus : hâtons-nous donc, pour les prendre le plus possible au dépourvu. »

Cela dit, les troupes se mettent en marche. Tous ceux qu'elles rencontrent dans les rues de la ville, ou sont passés au fil de l'épée, ou se sauvent dans les maisons, ou jettent l'alarme par leurs cris : les soldats de Gobryas répondent à ces cris comme s'ils étaient leurs compagnons de débauche, et, prenant le chemin le plus court, arrivent au palais, où ils se réunissent à la troupe de Gadatas. Les portes étaient fermées et les soldats de la garde buvaient autour d'un grand feu : ceux qui avaient ordre de les attaquer, fondent sur eux et les traitent en ennemis. Au bruit, aux cris qui s'élèvent et qui pénètrent dans l'intérieur du palais, le roi ordonne qu'on s'informe d'où naît ce tumulte. Quelques-uns des siens se hâtent d'ouvrir les portes. Gadatas, profitant du moment, entre avec sa troupe : ceux qui voulaient sortir re-

tournent sur leurs pas en courant ; Gadatas les poursuit, et les mène jusqu'auprès du roi, qu'il trouve debout, un poignard à la main. Les soldats de Gadatas et de Gobryas fondent sur lui et le tuent : ceux qui étaient avec lui subissent le même sort, les uns en cherchant à parer les coups, les autres en fuyant, d'autres en se défendant avec tout ce qui leur tombe sous la main. Cyrus avait envoyé, dans les différents quartiers, des troupes de cavalerie, avec ordre d'égorger tous les Babyloniens qui seraient rencontrés hors des maisons, et de faire publier, par des gens qui sussent le syrien, que ceux qui étaient dans leurs maisons y restassent, que ceux qui en sortiraient seraient punis de mort : ces ordres s'exécutaient.

Lorsque Gadatas et Gobryas eurent rejoint le gros de l'armée, leur premier soin fut de remercier les dieux, pour la vengeance qu'ils venaient de tirer d'un roi impie. Ils se rendirent ensuite auprès de Cyrus, dont ils baisaient les mains et les pieds, en versant des larmes de contentement et de joie. Le jour venu, les garnisons, instruites et de la prise de la ville et de la mort du roi, livrèrent les forteresses. Cyrus s'en saisit, et y établit des troupes avec des chefs pour les commander. Il permit aux parents de ceux qui avaient été tués d'enterrer les morts ; puis il fit publier, par des hérauts, un ordre général aux Babyloniens d'apporter leurs armes; ceux qui en conserveraient chez eux seraient punis de mort : les Babyloniens obéirent. Cyrus fit déposer ces armes dans les forteresses, pour les y trouver prêtes au besoin. Ces mesures prises, il manda les mages : comme la ville avait été emportée l'épée à la main, il leur recommanda de réserver pour les dieux les prémices du butin et les terres consacrées. Il donna les maisons des particuliers et les palais des grands à ceux qu'il jugeait avoir le plus contribué au succès de son entreprise ; distribuant les meilleurs lots aux plus braves, ainsi qu'il avait été décidé, et invitant ceux qui se croiraient lésés à réclamer. Enfin, il enjoignit d'une part aux Babyloniens de cultiver leurs champs, de payer les tributs, et de servir les maîtres qu'il leur donnait ; de l'autre, il accordait aux Perses, à ceux qui participaient à leurs prérogatives, et à tous les alliés qui se décidaient à rester avec lui, de parler en maîtres aux prisonniers qui leur étaient échus.

Toutes choses ainsi réglées, Cyrus, qui désirait être traité avec les égards dus à un roi, résolut d'amener ses amis à lui en faire eux-mêmes la propositiou, afin qu'on fût moins blessé de le voir rarement en public et dans un appareil imposant. Voici la conduite qu'il tint. Un jour, au lever du soleil, il se plaça dans un lieu qu'il jugea propre à son dessein : là, il écoutait tous ceux qui se présentaient pour lui parler, leur répondait et les renvoyait. Quand on sut qu'il donnait audience, on accourut en foule : on se poussait, on se disputait, on cherchait tous les moyens d'arriver jusqu'à lui ; c'était un vrai combat; les gardes faisaient de leur mieux pour faciliter l'accès aux personnes dignes de considération. Si des amis de Cyrus, après avoir percé la presse, s'offraient à lui, il leur présentait la main, les attirait à lui en leur disant : « Attendez, mes amis, que nous ayons expédié tout ce peuple ; nous nous verrons ensuite à loisir. » Ses amis attendaient; mais, la foule grossissant toujours, la nuit survint avant qu'il eût le loisir de leur parler. « Mes amis, leur dit-il alors, il est temps de se retirer : revenez demain matin; je veux avoir un entretien avec vous. » Ils avaient depuis longtemps souffert la privation des choses nécessaires; ils se retirèrent bien volontiers. Chacun alla se reposer.

Le lendemain, Cyrus se rendit au même lieu : il y trouva une multitude encore plus nombreuse de gens qui voulaient l'approcher; ils étaient arrivés longtemps avant ses amis. Mais il forma autour de lui un grand cercle de soldats armés de piques, auxquels il ordonna de ne laisser avancer que ses familiers, les chefs des Perses et ceux des alliés. Lorsqu'ils furent rassemblés, il leur parla en ces termes :

« Amis et alliés, jusqu'à présent nous ne saurions nous plaindre aux dieux que tout ce que nous avons désiré n'ait pas été accompli; mais si le fruit des grandes actions se réduit à ne pouvoir plus jouir ni de soi-même ni du plaisir de vivre avec ses amis, je renonce volontiers à cette félicité. Vous vîtes hier que, bien que l'audience eût commencé dès l'aurore, elle n'était point achevée à la nuit : vous voyez qu'aujourd'hui les mêmes personnes et en plus grand nombre viennent me fatiguer de leurs affaires. Si je m'assujettissais ainsi, il est évident que nous n'aurions, vous et moi, que peu de commerce ensemble; et, certainement, je n'en aurais aucun avec moi-même. Je remarque d'ailleurs une

chose ridicule : j'ai pour vous l'affection que vous méritez, et je connais à peine un seul homme parmi ceux qui m'environnent; cependant ils se persuadent tous que, s'ils sont les plus forts à percer la foule, je dois les écouter les premiers. Ils me paraîtrait convenable que ceux qui auraient quelque demande à me faire s'adressassent d'abord à vous, et vous priassent de les introduire. On demandera peut-être pourquoi je n'ai pas établi cet ordre dès le commencement, pourquoi au contraire je me suis rendu accessible à tout le monde. C'est que j'étais convaincu qu'à la guerre un général ne doit pas être le dernier à savoir ce qu'il faut faire, et à exécuter ce que les circonstances exigent : je pensais que le général qui se communique rarement omet bien des choses qui auraient dû se faire. A présent que nous venons de terminer une guerre très-pénible, je sens que mon esprit a besoin d'un peu de repos. Or, comme je suis incertain des mesures nouvelles qu'il convient de prendre pour assurer notre bonheur et celui des peuples dont nous devons surveiller les intérêts, que chacun de vous propose ce qu'il estimera le plus avantageux. »

Ainsi parla Cyrus. Artabase, qui s'était autrefois donné pour son cousin, se leva et dit : « Tu as bien fait, Cyrus, de mettre cette matière en délibération. Dès ta plus tendre enfance j'ai désiré d'être de tes amis ; mais, voyant que tu n'avais pas besoin de mes services, j'hésitais à te rechercher. Il arriva depuis que tu me prias d'annoncer aux Mèdes la volonté de Cyaxare ; je pensais en moi-même que si je te servais avec zèle dans cette occasion, je serais admis dans ton intimité, et que j'aurais la liberté de converser avec toi aussi longtemps que je le voudrais. Je m'acquittai de ma commission de manière à obtenir tes éloges. Peu de temps après, les Hyrcaniens vinrent solliciter notre amitié, et, comme nous avions grand besoin d'alliés, nous les reçûmes à bras ouverts. Lorsqu'ensuite nous nous fûmes rendus maîtres du camp des ennemis, je te pardonnai de ne te point occuper de moi : je compris que tu n'en avais pas le loisir.

» Gobryas et Gadatas embrassèrent notre alliance ; j'en fus fort aise : mais il devenait par là plus difficile encore de t'approcher. La difficulté augmenta quand les Saces et les Cadusiens s'unirent à nous ; il était juste de reconnaître par des égards l'attachement qu'ils témoignaient. Lorsque

nous fûmes revenus au lieu d'où nous étions partis, je te vis embarrassé de détails de chevaux, de chars, de machines; et j'espérai qu'aussitôt que tu serais libre, j'obtiendrais de toi quelques moments. Survint alors l'effrayante nouvelle que l'Asie entière était liguée contre nous : je sentis l'importance de cet événement, et je me crus du moins assuré que, si les suites en étaient heureuses, j'aurais toute facilité de me lier avec toi.

» Enfin, nous avons remporté une grande victoire : Sardes et Crésus sont en notre puissance; nous sommes maîtres de Babylone; tout est soumis à nos lois. Cependant hier, j'en jure par Mithra, si je m'étais fait jour en poussant à droite et à gauche, je ne serais jamais arrivé jusqu'à toi; et lorsqu'en me prenant la main, tu m'eus ordonné de rester, cette distinction ne servit qu'à faire remarquer à tous que j'avais passé auprès de toi la journée entière sans boire ni manger. Toutes réflexions faites, je pense qu'il serait bon de procurer à ceux qui t'ont le mieux servi la faculté de te voir aussi le plus librement; mais, si cela est impossible, je vais annoncer de ta part que tout le monde ait à s'éloigner, excepté nous qui sommes tes amis dès le principe. »

Cyrus et la plupart des chefs ne purent s'empêcher de rire de cette conclusion. Le Perse Chrysantas, s'étant levé, prit la parole en ces termes :

« Autrefois, Cyrus, tu ne pouvais te dispenser de te communiquer également à tous, soit pour les raisons que tu as alléguées, soit parce que tu ne nous devais point de préférence : c'était notre propre intérêt qui nous avait attirés à ton service; et il importait de mettre tout en œuvre pour gagner la multitude, afin qu'elle partageât volontiers nos fatigues et nos dangers. Aujourd'hui que ton humanité te fait chérir des tiens, et que tu peux te faire beaucoup d'autres amis dans l'occasion, il est juste que tu aies une habitation digne de toi. Autrement, que gagnerais-tu à être notre général, si tu demeurais seul sans foyers, de toutes les propriétés humaines la plus sacrée, la plus chère, la plus légitime? Penses-tu d'ailleurs que nous pussions, sans rougir, te voir exposé aux injures de l'air, tandis que nous serions à couvert sous nos toits, te voir enfin jouir d'un sort moins doux que le nôtre? » Tous applaudirent au discours de Chrysantas.

Alors Cyrus se rendit au palais des rois, où ceux qui avaient été commis pour veiller au transport des richesses enlevées de Sardes vinrent les déposer. Dès qu'il y fut entré, il offrit des sacrifices, d'abord à Vesta, ensuite à Jupiter roi, et aux autres dieux que les mages lui nommèrent.

Cela fait, il s'occupa d'autres soins. Considérant qu'il entreprenait de commander à un nombre infini d'hommes, et qu'il se disposait à fixer sa demeure dans la plus grande ville de l'univers, dans une ville aussi mal intentionnée pour lui qu'il est possible de l'être, il sentit la nécessité d'une garde pour la sûreté de sa personne : et, comme il savait que l'on n'est jamais plus exposé qu'à table, au bain ou au lit, il examinait à qui, dans ces différentes circonstances, il donnerait sa confiance.

Il pensait qu'on ne doit jamais compter sur la fidélité d'un homme qui en aimerait un autre plus que celui qu'il est chargé de garder; que ceux qui ont eu des enfants ou des femmes avec lesquels ils vivent bien, ou des mignons, sont naturellement portés à chérir ces objets préférablement à tout autre; mais que les eunuques, étant privés de ces affections, se dévouent sans réserve à ceux qui peuvent les enrichir, les mettre à l'abri de l'injustice, les élever aux honneurs; qu'aucun autre que lui ne pourrait leur procurer ces avantages : de plus, comme les eunuques sont ordinairement méprisés, ils ont besoin d'appartenir à un maître qui les défende; parce qu'il n'y a point d'homme qui ne veuille en toute occasion l'emporter sur un eunuque, à moins qu'une puissance supérieure ne protége celui-ci. Or un eunuque fidèle à son maître ne lui paraissait point indigne d'occuper une place importante. Quant à ce qu'on dit ordinairement que ces sortes de gens sont lâches, Cyrus n'en convenait pas; il se fondait sur l'exemple des animaux. Des chevaux fougueux qu'on a coupés cessent de mordre et de ruer, et n'en sont pas moins propres à la guerre; les taureaux coupés perdent leur humeur sauvage et indocile sans rien perdre de leurs forces pour le travail; les chiens sont moins sujets à quitter leurs maîtres, et n'en sont pas moins bons pour la garde ou pour la chasse. Il en est ainsi des hommes à qui on a ôté la source des désirs; ils deviennent plus calmes, mais n'en sont ni moins prompts à exécuter ce qu'on leur ordonne, ni moins adroits à monter à cheval ou



à lancer le javelot, ni moins avides de gloire : ils montrent au contraire tous les jours, par leur ardeur, soit à la guerre, soit à la chasse, que l'émulation n'est point éteinte dans leur âme. Quant à leur fidélité, c'est surtout à la mort de leurs maîtres qu'ils en ont donné des preuves ; jamais serviteur ne s'est montré plus sensible aux malheurs de ses maîtres. Et quand ils auraient perdu quelque chose de leur vigueur, le fer n'égale-t-il pas, dans une bataille, les faibles aux plus robustes?

D'après ces considérations, Cyrus, à commencer par les portiers, prit tous eunuques pour garder sa personne. Mais il craignit que seuls ils ne pussent le défendre contre la multitude des malveillants. Comme il réfléchissait en lui-même à qui, parmi les hommes d'une autre espèce, il pourrait confier avec sûreté la garde de l'extérieur du palais, il se rappela que les Perses restés chez eux menaient dans la pauvreté une vie malheureuse et pénible, tant à cause de l'âpreté du sol que parce qu'ils étaient obligés de travailler de leurs mains : il crut qu'ils s'estimeraient heureux de remplir auprès de lui cette fonction. Il prit parmi eux dix mille doryphores pour faire sentinelle jour et nuit autour du palais, lorsqu'il y serait, et l'escorter lorsqu'il sortirait. Jugeant d'ailleurs nécessaire d'avoir dans Babylone assez de troupes pour contenir les habitants, qu'il y fût ou non, il y mit une forte garnison, dont il exigea que les Babyloniens payassent la solde : il voulait les rendre pauvres, afin de les humilier et de les assouplir.

L'établissement de cette garde pour la sûreté de sa personne et celle de la ville s'est maintenu jusqu'à présent. Songeant ensuite aux moyens de conserver ses possessions, d'en reculer même les limites, il pensa que ces hommes stipendiés pourraient ne pas autant surpasser en courage les peuples vaincus qu'ils leur étaient inférieurs en nombre. Il résolut donc de retenir auprès de lui les braves guerriers qui, avec l'aide des dieux, avaient contribué à ses victoires, et surtout de faire en sorte qu'ils ne dégénérassent pas de leur ancienne vertu. Cependant, pour ne point paraître leur donner un ordre, mais afin que leur persévérance et leur amour pour la vertu leur fussent inspirés par l'intime conviction qu'ils y trouveraient le bonheur, il manda, outre les homotimes, tous ceux dont la présence était nécessaire, ou

qu'il estimait les dignes compagnons de ses travaux et de sa gloire, et leur tint ce discours :

« Amis et alliés, rendons de grandes actions de grâces aux dieux de nous avoir accordé les biens auxquels nous croyions avoir droit de prétendre. Nous voici maîtres d'un vaste et fertile pays ; ceux qui le cultivent fourniront à notre subsistance : nous avons des maisons garnies des meubles nécessaires. Que nul d'entre vous ne considère ces biens comme des biens étrangers; car c'est une maxime de tous les temps et de tous les lieux que, dans une ville prise sur des ennemis en état de guerre, tout, et les biens et les personnes, appartient aux vainqueurs. Loin donc que vous déteniez injustement les biens qui vous sont échus, si vous en laissez quelque portion aux vaincus, ils la devront à votre humanité. Mais quelle conduite tiendrons-nous désormais ? voici mon avis. Si nous nous livrons à la paresse, à la vie molle de ces lâches qui pensent que c'est être misérable que de travailler, que le bonheur suprême consiste à vivre oisif, je vous prédis qu'après avoir bientôt perdu tout ressort pour agir, nous perdrons aussi tout ce que nous avons acquis. Il ne suffit pas, pour persévérer dans la vertu, d'avoir été vertueux : on ne s'y maintient que par de continuels efforts. Le talent qui se néglige s'affaiblit; les corps les plus dispos s'engourdissent dans l'inaction : ainsi la prudence, la tempérance, la bravoure dégénèrent, si l'on se relâche dans l'exercice de ces vertus. Préservons-nous donc du relâchement; ne nous abandonnons point au plaisir. S'il est beau de conquérir un empire, il y a plus de gloire encore à le conserver : l'un n'exige souvent que de l'audace ; l'autre demande beaucoup de sagesse, de modération, de vigilance. Convaincus de ces vérités, tenons-nous sur nos gardes mieux encore qu'auparavant : car vous n'ignorez pas que plus un homme possède de biens, plus il a d'envieux, qui, bientôt devenus ses ennemis, lui tendent des embûches, surtout s'il a, comme nous, établi par la force sa fortune et sa puissance.

» Nous devons compter sur l'assistance des dieux, puisque nos conquêtes ne sont pas le fruit de la trahison, et que nous n'avons fait que nous venger d'une trahison. Ce point acquis, ce qui importe surtout, c'est de surpasser en vertu les peuples qui nous sont soumis, et de nous montrer ainsi dignes de leur commander. Nous ne pouvons empêcher

que nos esclaves n'éprouvent, ainsi que nous, la sensation de la chaleur et du froid, le besoin de manger et de boire, qu'ils ne partagent la fatigue du travail et les douceurs du repos; mais il faut faire voir que dans ces choses-là mêmes qui leur sont communes avec nous, la sagesse de notre conduite nous élève au-dessus d'eux.

» A l'égard de la science et des exercices de la guerre, gardons-nous d'y jamais initier ceux que nous destinons à labourer nos terres et à nous payer tribut. Conservons notre supériorité dans cet art : nous savons que les dieux l'ont donné aux hommes pour être l'instrument de la liberté et du bonheur. Enfin, par la même raison que nous avons dépouillé les vaincus de leurs armes, nous ne devons jamais quitter les nôtres, bien pénétrés de cette maxime que, plus on est près de son épée, moins on éprouve de résistance à ses volontés.

» Quelqu'un dira peut-être : A quoi donc nous sert-il d'avoir réussi dans toutes nos entreprises, s'il nous faut encore supporter la faim, la soif, les soucis, les fatigues? Mais peut-on ignorer qu'on est d'autant plus sensible à la possession d'un bien, qu'il en a coûté plus de peine pour l'obtenir? La peine est pour les braves l'assaisonnement du plaisir : sans le besoin, les mets les plus exquis seraient insipides. Puisque la Divinité a mis entre nos mains tout ce que les hommes peuvent souhaiter, et qu'il dépend de chacun de nous de s'en rendre la jouissance plus agréable, nous aurons sur l'indigent l'avantage de pouvoir nous procurer des aliments plus délicats quand nous aurons faim, des liqueurs plus exquises quand nous aurons soif, de reposer commodément quand nous serons fatigués. Je soutiens donc que nous devons redoubler d'efforts pour nous maintenir dans la vertu, afin de nous assurer une jouissance aussi noble que douce, et de nous garantir du plus grand des maux : car il est infiniment moins fâcheux de ne point acquérir un bien, qu'il n'est affligeant de le perdre. Considérez d'ailleurs quelle raison nous aurions d'être pires qu'autrefois. Serait-ce parce que nous sommes les maîtres ? mais conviendrait-il que celui qui commande valût moins que ceux qui obéissent? Serait-ce parce que notre fortune est meilleure? eh quoi! la bonne fortune excuse-t-elle la lâcheté? Nous avons des esclaves; et comment les corrigerons-nous quand ils seront

en faute ? Sied-il à celui qui est méchant, de châtier la méchanceté et la paresse ? Autre considération encore : nous allons soudoyer des troupes pour la garde de nos personnes et de nos maisons ; quelle honte serait-ce pour nous de penser que notre sûreté dépendît d'elles et non de nous ! Sachons qu'il n'est point de meilleure garde que la vertu ; c'est une escorte de toutes les heures ; rien ne doit réussir à qui n'en est pas accompagné.

» Que faut-il donc faire pour la pratiquer ? quelles doivent être nos occupations ? Ce que j'ai à vous proposer ne vous sera pas nouveau. Vous savez de quelle façon les homotimes vivent en Perse auprès des bâtiments de l'État : devenus tous égaux, vous qui êtes ici présents, vous devez suivre le même plan de vie. Ayez sans cesse les yeux sur moi pour juger si je remplis exactement mes devoirs : je vous observerai de même, et je récompenserai ceux en qui je remarquerai le désir de bien faire. Que les enfants qui naîtront de nous soient élevés dans les mêmes principes : en nous efforçant de leur donner de bons exemples, nous-mêmes nous deviendrons meilleurs ; et, s'ils étaient nés avec des inclinations vicieuses, il serait difficile qu'ils s'y livrassent, n'entendant ni ne voyant jamais rien que d'honnête, et passant leurs jours dans la pratique de la vertu. »

LIVRE VIII

CHAPITRE PREMIER.

Cyrus ayant cessé de parler, Chrysantas se leva et dit : « Mes amis, ce n'est pas d'aujourd'hui ni dans cette seule occasion que j'ai reconnu qu'un bon prince ne diffère point d'un bon père. Les pères pourvoient à ce que leurs enfants ne manquent jamais de biens ; de même Cyrus, par les conseils qu'il vient de nous donner, montre qu'il songe à nous assurer un bonheur durable. Mais comme il me paraît avoir passé trop légèrement sur certains points, j'essayerai d'y suppléer en faveur de ceux qui ne sont pas suffisamment instruits. Considérez, je vous prie, si jamais des troupes mal disciplinées ont pris une ville sur l'ennemi, ou défendu contre ses attaques les places de leurs alliés, et si des troupes désobéissantes on été jamais victorieuses. Réfléchissez si une armée est jamais plus aisément défaite que lorsque chacun songe à pourvoir à sa sûreté particulière, si jamais on a obtenu quelque succès en désobéissant à ses chefs. Sans l'obéissance, quelles villes seraient bien gouvernées, quelles maisons seraient bien administrées, comment un vaisseau arriverait-il où il doit aborder ? Et nous, n'est-ce pas à la soumission aux ordres de notre général que nous devons les biens dont nous jouissons ? La soumission faisait que nous allions avec ardeur, la nuit comme le jour, partout où nous étions appelés ; que tout cédait au choc de nos bataillons marchant à la voix de notre chef, et que les ordres étaient ponctuellement suivis. Or, si l'obéissance est nécessaire pour acquérir, sachez qu'elle ne l'est pas moins pour conserver ce que l'on a acquis. Autrefois plusieurs d'entre nous avaient des maîtres et ne commandaient

à personne : nos affaires maintenant sont en tel état, que nous avons tous des esclaves, les uns plus, les autres moins. Nous voulons qu'ils nous soient soumis ; n'est-il pas juste que nous le soyons également à nos supérieurs? avec cette différence néanmoins, entre nous et des esclaves, que les esclaves ne servent leurs maîtres que par force, et que nous, si nous voulons agir en hommes libres, nous devons faire de bon gré ce que nous estimons le plus digne de louange. Jetez les yeux sur les États qui sont gouvernés par plusieurs magistrats, vous remarquerez que celui où les citoyens sont le plus empressés à obéir est le moins exposé à subir la loi du vainqueur. Soyons donc assidus à la porte du palais de Cyrus, comme ce prince nous y invite ; exerçons-nous à tout ce qui peut nous garantir la possession des biens qu'il nous importe de conserver ; montrons-nous toujours prêts à exécuter ce qu'il plaira à Cyrus de nous ordonner : sachons qu'il ne peut rien faire pour lui qui ne tourne à notre avantage, puisque nos intérêts sont communs et que nous avons les mêmes ennemis à combattre. »

Après ce discours de Chrysantas, plusieurs des assistants, Perses et alliés, se levèrent, approuvant ce qu'ils venaient d'entendre. Il fut arrêté que les grands se rendraient tous les jours à la porte, pour y recevoir les ordres de Cyrus, et y demeureraient jusqu'à ce qu'il les congédiât. Ce qui fut alors établi est pratiqué encore dans l'Asie, par ceux qui obéissent au roi : les habitants des provinces se rendent de même à la porte des grands. On a vu jusqu'ici que le but de toutes les institutions de Cyrus était d'affermir sa puissance et celle des Perses : aussi ont-elles été maintenues constamment par ses successeurs, sauf les variations qu'éprouvent les établissements humains. Sous les princes vertueux, on observe les lois avec exactitude ; on les viole sous les mauvais princes. Les nobles se rendaient donc tous les jours à la porte de Cyrus, avec leurs chevaux et leurs armes, suivant le règlement adopté par les braves guerriers qui avaient contribué à la destruction de l'empire d'Assyrie.

Cyrus créa différents officiers à qui il confia divers détails : la perception des tributs, le payement des dépenses, l'inspection des ouvrages publics, la garde du trésor, la surveillance des approvisionements. D'autres furent préposés à son écurie et à sa vénerie, selon qu'il les jugea propres à



bien dresser ses chevaux et ses chiens. A l'égard de ceux qu'il destinait à être les soutiens de sa puissance, il ne commit à personne le soin de les surveiller, persuadé que cette fonction lui appartenait spécialement. Il savait que, dans une bataille, ce serait entouré de ces hommes-là qu'il combattrait et courrait les plus grands dangers; que c'était de leurs corps qu'il devait tirer les taxiarques soit d'infanterie, soit de cavalerie, les généraux capables de commander, à son défaut, les gouverneurs des villes et des provinces, et même les ambassadeurs : car il regardait comme un objet essentiel de pouvoir venir à bout de ses desseins sans employer la force. Or, il sentait que ses affaires iraient mal, si les hommes chargés des emplois les plus importants n'étaient pas en état de les remplir; et que les choses au contraire tourneraient à son gré, s'ils étaient tels qu'ils devaient être. Il résolut donc de se livrer tout entier à cette surveillance : il pensait que ce serait pour lui un nouveau motif de s'entretenir dans la pratique de la vertu, persuadé qu'il est impossible d'y exciter les autres, si l'on n'en donne pas l'exemple.

Pénétré de ces vérités, il comprit que, pour surveiller les grands, il lui fallait avant tout du loisir; mais il voyait, d'un côté, que les dépenses nécessaires dans un empire aussi vaste que le sien ne lui permettaient pas de négliger les finances; de l'autre, que, s'il voulait y veiller par lui-même, il ne lui resterait pas, à cause de l'étendue de ses domaines, un seul moment pour s'occuper d'un objet d'où dépendait le salut de l'empire. Comme il cherchait par quel moyen il pourrait à la fois bien administrer ses finances et se ménager du loisir, il s'avisa de prendre pour règle de conduite l'ordre qui s'observe dans les corps militaires. Les dizainiers veillent sur leur dizaine; ils sont surveillés par les lochages, ceux-ci par les chiliarques qui le sont à leur tour par les myriarques; en sorte que dans une armée, fût-elle de plusieurs myriades, il n'est personne qui ne reconnaisse un supérieur: et quand le général veut la faire agir, il lui suffit d'adresser ses ordres aux myriarques. Cyrus forma sur ce modèle son plan d'administration : ainsi tout se réglait en conférant avec peu de personnes, et il lui restait plus de temps libre que n'en a le chef d'une maison ou le commandant d'un vaisseau. Après avoir établi cet ordre, il engagea ses

amis à s'y conformer, et par là les fit participer au loisir qu'il s'était procuré.

Il s'appliqua dès lors à rendre les hommes qu'il s'était associés tels qu'il les désirait. Si quelqu'un d'entre eux, assez riche pour vivre sans être obligé de travailler, manquait de venir à la porte, il lui en demandait la raison. Il présumait que ceux qui s'y rendaient assidûment, étant sans cesse sous ses yeux, ayant d'ailleurs des gens vertueux pour témoins de leur conduite, n'oseraient rien faire de criminel ou de honteux, et que l'absence des autres avait pour cause ou la débauche, ou l'injustice, ou la négligence.

Montrons donc d'abord comment il s'y prenait pour forcer même ceux-ci à se présenter. Par son ordre, quelqu'un de ses plus intimes amis allait se saisir de leurs biens, en disant simplement qu'il prenait ce qui lui appartenait. Ceux qui étaient dépouillés accouraient pour s'en plaindre : Cyrus feignait longtemps de n'avoir pas le loisir de les entendre, et, quand il les avait entendus, il renvoyait à un terme éloigné l'examen de leur affaire. Il espérait ainsi les accoutumer à faire assidûment leur cour, se rendant moins odieux que s'il les eût contraints par une punition. Voilà son premier moyen pour leur apprendre à faire acte de présence ; il en avait encore d'autres, comme de charger des commissions les plus faciles et les plus lucratives ceux qui se rendaient exactement au palais, et de n'accorder aucune grâce à ceux qui y manquaient. Le plus puissant de tous, mais qu'il n'employait que contre celui qui avait résisté aux précédents, était de le dépouiller réellement de toutes ses possessions, pour les donner à d'autres de qui il comptait tirer plus de service ; par là, il remplaçait un mauvais ami par un ami utile. Le prince aujourd'hui régnant en Perse ne manque pas, lorsque quelqu'un qui doit se trouver à la cour s'en dispense, d'en demander la raison.

Telle était la manière d'agir de Cyrus à l'égard des absents. Pour ceux qui se présentaient régulièrement, il croyait qu'étant leur chef, il les exciterait infailliblement aux actions vertueuses, si toute sa conduite leur offrait des exemples de vertu. Il convenait que les lois écrites peuvent contribuer à rendre les hommes meilleurs ; mais il disait qu'un bon prince est une loi voyante, qui observe en même emps qu'elle ordonne et punit la désobéissance.

D'après ces principes, il commença par le culte divin : il s'en occupa avec d'autant plus de zèle, qu'il était parvenu au plus haut point de prospérité. Il établit des mages ; et lui-même célébrait les dieux dès la naissance de l'aurore, et offrait chaque jour des victimes à celles des divinités que ces mages désignaient : institution suivie encore aujourd'hui par le roi régnant. Les Perses imitèrent le zèle religieux de Cyrus, dans l'espoir de devenir eux-mêmes plus heureux s'ils prenaient pour exemple un homme qui était à la fois le plus heureux de ce monde et leur chef. Ils pensaient en outre qu'ils lui plairaient en agissant de la sorte. Lui, de son côté, regardait leur piété comme sa sauvegarde ; de même que les navigateurs se croient plus en sûreté dans leur vaisseau avec des gens de bien qu'avec des impies. Il était d'ailleurs persuadé que, plus ceux qui l'approchaient craindraient les dieux, moins ils se rendraient coupables d'aucune mauvaise action les uns envers les autres, et envers lui, qui les avait comblés de bienfaits. Il espérait qu'en se montrant rigide observateur de la justice, et soigneux d'empêcher qu'il fût fait aucun tort à ses amis ou à ses alliés, il les accoutumerait à s'abstenir de tout gain illicite, et à ne chercher que des profits légitimes. Il se persuadait qu'il inspirerait mieux la pudeur s'il les respectait assez tous pour ne jamais rien dire ou rien faire devant eux qui pût la blesser : c'est qu'il savait que les hommes sont naturellement plus disposés à respecter, non-seulement leur supérieur, mais ceux même qu'ils ne craignent pas, quand il se respecte, que, lorsqu'il se manque à lui-même, de même que plus une femme est modeste, plus elle inspire de vénération.

Pour maintenir la subordination, il affectait de récompenser plus libéralement l'obéissance prompte que les actions brillantes et périlleuses : jamais il ne s'écarta de cette pratique. Il formait les autres à la tempérance par l'exemple de la sienne. En effet, lorsque celui qui peut être impunément ou violent ou injuste sait se modérer, les gens moins puissants n'oseraient ouvertement se livrer à l'insolence. Il mettait une différence entre la pudeur et la tempérance : l'homme qui a de la pudeur, disait-il, craint de faire à découvert une action honteuse ; l'homme tempérant s'en abstient, même en secret. Il jugeait qu'il donnerait une grande leçon de modération en montrant que les plaisirs qui

s'offraient sans cesse à lui ne pouvaient le distraire de ses devoirs, et qu'il ne se les permettait que comme délassement d'un travail honnête. Par cette conduite, il fit qu'à sa cour ceux des classes inférieures se tenaient toujours dans les termes de la déférence envers leurs chefs, et que les uns et les autres se traitaient mutuellement avec tous les égards de l'honnêteté. On n'y entendait ni les éclats de la colère, ni les ris d'une joie immodérée : tout s'y passait avec décence. C'est ainsi que les Perses vivaient dans le palais de Cyrus ; tels étaient les exemples qu'ils avaient sous les yeux.

Pour former aux exercices militaires ceux pour qui il jugeait ces exercices indispensables, il les menait à la chasse, regardant ce divertissement comme une excellente préparation au métier de la guerre, surtout pour la cavalerie. La nécessité de poursuivre un animal qui fuit oblige effectivement le cavalier à se tenir ferme sur son cheval, dans toutes sortes de terrains, en même temps que le désir de faire valoir son adresse et d'atteindre sa proie le rend agile. C'était à la chasse surtout qu'il les accoutumait à la tempérance, au travail, à supporter le froid, le chaud, la faim, la soif. Aussi le roi de Perse et ses courtisans ont-ils conservé cet usage.

Cyrus pensait, comme on l'a vu par ces détails, qu'un prince n'est point digne de commander s'il n'est plus parfait que ses sujets. En exerçant ainsi les siens, il s'exerçait lui-même plus assidûment qu'aucun d'eux à la tempérance, aux manœuvres militaires, et à toutes les parties de l'art de la guerre. En effet, il les menait à la chasse, quand il n'y avait pas nécessité pour eux de rester à la maison ; mais pour lui, quand il fallait qu'il y demeurât, il chassait, avec ses eunuques, les animaux renfermés dans son parc, et ne prenait jamais de repas qu'après s'être fatigué jusqu'à suer. Il ne voulait pas même qu'on donnât à manger aux chevaux avant de les avoir travaillés. Il invitait également ses porte-sceptre à prendre part à cette chasse. Cette application continuelle lui avait acquis une grande supériorité dans toutes sortes d'exercices ; et il sut procurer aux siens la même supériorité, tant par ses exemples que par son attention à récompenser ceux qui montraient une plus noble ardeur, soit en leur distribuant des présents ou leur donnant des commandements, soit en leur assignant des places distin-

guées ou leur accordant d'honorables prérogatives. De là naissait une émulation générale, chacun ambitionnant de mériter son estime.

Je crois avoir remarqué dans la conduite de Cyrus qu'une de ses maximes était qu'un prince, pour s'attacher ses sujets, ne doit pas se contenter de les surpasser en vertu, mais qu'il doit encore user d'une sorte d'artifice. Il prit donc l'habillement des Mèdes, et engagea les grands à l'imiter, parce que cet habillement a le double avantage de cacher les défauts du corps et de faire paraître les hommes plus grands et plus beaux : car la chaussure médique est faite de manière qu'on peut placer en dedans, sans qu'on s'en aperçoive, de quoi hausser la taille. Il approuvait que les Perses se peignissent les yeux, afin de les rendre plus vifs, et qu'ils se fardassent le visage pour relever la couleur naturelle de leur teint. Il leur recommandait de ne jamais ni cracher ni se moucher en présence de personne, et surtout de ne tourner jamais la tête pour regarder aucun objet, comme n'étant réellement affectés de rien. Tout cela lui semblait propre à environner les chefs de respect.

Tels étaient les exercices et les dehors respectables auxquels il accoutumait ceux qu'il appelait au commandement : quant à ceux qu'il destinait à la servitude, loin de les exciter à embrasser la vie laborieuse des hommes libres, il ne leur permettait même pas l'usage des armes; mais il veillait à ce qu'ils eussent de quoi manger et de quoi boire en vue des exercices libéraux. Quand ils allaient à la chasse pour rabattre les animaux sur les cavaliers qui tenaient la plaine, il trouvait bon qu'ils emportassent des vivres : ce qui était défendu aux hommes libres. Dans les voyages, il les faisait mener, comme des troupeaux, vers les lieux où ils pouvaient se désaltérer : à l'heure du repas, il s'arrêtait pour leur donner le temps de manger, de peur qu'ils ne fussent tourmentés de la faim. Cette bonté, qui ne tendait évidemment qu'à perpétuer leur esclavage, fit qu'ils se montrèrent aussi empressés que les grands à lui donner le nom de père. Voilà comment il affermit le vaste empire des Perses. Pour lui personnellement, il ne craignait rien des peuples qu'il venait de soumettre : outre qu'il les jugeait lâches, et qu'il les voyait divisés, aucun ne l'approchait ni le jour ni la nuit. Cependant, comme il se trouvait parmi eux des per-

sonnages distingués, qu'il voyait armés et se tenant étroitement unis; que plusieurs avaient sous leurs ordres des corps de cavalerie ou d'infanterie; que quelques-uns d'entre eux joignaient à la noblesse des sentiments les talents nécessaires pour commander; que même ils communiquaient fréquemment avec ses gardes, et venaient souvent le visiter, ce qui était inévitable, puisqu'il les employait aussi à son service, il sentit que ceux-là pourraient trouver plusieurs occasions de lui nuire. En réfléchissant sur les moyens de se garantir de leurs entreprises, il jugea, d'un côté, qu'il n'était pas à propos de les désarmer et de leur interdire le métier de la guerre; que ce serait leur faire une injure d'où pouvait naître le bouleversement de l'empire; de l'autre, que leur refuser l'entrée du palais et leur témoigner ouvertement de la défiance, ce serait provoquer la guerre. Au lieu d'embrasser l'un ou l'autre de ces expédients, il conclut que le parti le plus sûr pour lui et le plus convenable était de se les attacher si fortement, qu'ils l'aimassent plus qu'ils ne s'aimaient entre eux. Je vais essayer de montrer comment il y parvint.

CHAPITRE II.

Il se montra d'abord et en tout temps attentif à ne laisser échapper aucune occasion de montrer la bonté de son cœur. Comme il savait qu'il est difficile d'aimer ceux qui paraissent nous haïr, et de vouloir du bien à qui nous veut du mal, il pensait aussi qu'il est impossible que ceux qui se croient aimés haïssent ceux dont ils savent avoir reçu des preuves d'affection. Tant que sa situation ne lui permit pas d'être libéral, on le vit donc prévenir leurs besoins, s'employer pour eux, se réjouir avec eux de leurs prospérités, s'affliger de leurs infortunes; mais quand il se vit en état d'être généreux, il fit réflexion que le plaisir le plus sensible qu'à dépense égale les hommes puissent se faire entre eux, c'est de s'inviter réciproquement à boire et à manger. Dans cette pensée, il ordonna que sa table fût toujours couverte de mets semblables à ceux qu'on lui servirait à lui-même, et suffisants pour un grand nombre de convives; et tout, hors ce qui devait suffire à son appétit et à celui de ses convives, était par son ordre distribué à ceux de ses amis à

qui il voulait donner une marque de souvenir et d'attention. Il en envoyait quelquefois à ceux des gardes qui s'étaient distingués ou par leur vigilance, ou par leur zèle à le servir, ou par d'autres actions estimables : il montrait par là qu'il connaissait les gens empressés à lui plaire.

Il en usait de même pour les gens de sa maison dont il avait à se louer. De plus, il faisait apporter devant lui toutes les viandes qui leur étaient destinées, s'imaginant que ce moyen devait produire dans les hommes, comme dans les chiens, un attachement plus fort pour leurs maîtres. Voulait-il mettre en honneur quelqu'un de ses amis, il lui envoyait un plat de sa table. Encore aujourd'hui les Perses redoublent de respect pour ceux à qui ils remarquent que l'on envoie de la table du roi, parce que cette distinction donne lieu de présumer qu'ils sont en faveur et en grand crédit. Au reste, ce n'est pas seulement pour les raisons que je viens d'alléguer que les mets envoyés par le roi font tant de plaisir à ceux qui les reçoivent : les viandes qui sortent de sa cuisine ont encore le mérite d'être mieux apprêtées qu'ailleurs ; et l'on ne doit pas plus s'en étonner que de voir les ouvrages, de quelque genre que ce soit, mieux travaillés dans les grandes villes que dans les petites. Dans celles-ci, le même homme est obligé de faire lits, portes, charrues, tables, souvent de bâtir des maisons : heureux quand il est assez employé dans ces différents métiers pour en tirer de quoi vivre. Or il est impossible que l'ouvrier qui s'occupe à tant de choses réussisse en toutes également. Au contraire, dans les grandes villes, où une multitude d'habitants ont les mêmes besoins, un seul métier suffit pour nourrir un artisan ; quelquefois même il n'en exerce qu'une partie : tel cordonnier ne chausse que les hommes, tel autre les femmes ; l'un gagne sa vie à coudre, l'autre à couper les cuirs ; entre les tailleurs, celui-ci coupe l'étoffe, celui-là ne fait qu'en assembler les parties. Nécessairement un homme dont le travail est borné à une seule espèce d'ouvrage y excellera. On peut en dire autant de l'art de la cuisine. Celui qui n'a qu'un seul homme pour faire son lit, arranger sa table, pétrir le pain, préparer son repas, doit tout prendre comme on le lui présente : mais où chacun a sa tâche particulière, l'un de faire bouillir les viandes, l'autre de les rôtir, celui-ci de cuire le poisson dans l'eau, celui-là de le

griller, un autre de faire le pain, non de différentes sortes, mais de la seule qui convient à son maître, il me semble que chaque chose doit être à son point de perfection. Voilà pourquoi les mets qu'on servait à la table de Cyrus, et dont il faisait des distributions, étaient mieux apprêtés que chez les particuliers.

Je ne dois pas omettre de parler des autres moyens dont il usait avec une adresse merveilleuse pour se faire aimer. S'il eut l'avantage d'être le plus riche des mortels, il eut le mérite bien plus précieux de les surpasser tous en libéralité ; et cette vertu, dont il a été l'exemple, a passé à ses successeurs, qui donnent avec magnificence. Quel prince, en effet, enrichit plus ses amis que le roi de Perse ? Quel autre habille plus superbement les gens de sa suite, et distribue comme lui des bracelets, des colliers, des chevaux à freins d'or ? ornements qu'on ne peut tenir que de la main du roi. Quel autre a plus mérité, par ses bienfaits, que ses sujets le préférassent à leurs frères, à leur père, à leurs enfants ? Quel autre peut aussi facilement que lui se venger de nations ennemies séparées par un intervalle de plusieurs mois de marche? Quel autre conquérant fut, après sa mort, honoré du titre de père par les peuples dont il avait détruit l'empire ? titre qui certes annonce plutôt le bienfaiteur que le spoliateur.

Nous savons de plus que c'est par des largesses et d'honorables distinctions qu'il s'attacha ces hommes qu'on appelle *les oreilles et les yeux du roi.* Sa générosité envers ceux qui lui apportaient des avis importants excitait les autres à observer et écouter tout ce qu'ils croyaient pouvoir l'intéresser : ce qui a donné lieu de dire que les rois de Perse ont beaucoup d'yeux et beaucoup d'oreilles. On se tromperait si l'on croyait qu'il leur fût plus avantageux de n'avoir qu'un seul *œil* bien choisi. Outre qu'un seul homme ne peut voir et entendre que peu de choses, cette commission exclusive donnée à un seul emporterait une défense tacite à tout autre de s'en mêler ; et comme celui-là serait généralement connu, on s'en défierait. Mais il n'en est pas ainsi : le roi écoute quiconque assure avoir vu ou entendu des choses qui méritent attention ; et voilà pourquoi on dit qu'il a plusieurs yeux et plusieurs oreilles. Par la même raison, on craint autant de rien dire qui lui déplaise, et de rien



faire qu'il n'approuve pas, que s'il était là. Aussi, loin qu'on osât parler mal de Cyrus, chacun n'était pas moins réservé dans ses discours que si tous les assistants eussent été les yeux et les oreillles du prince. Or, d'où venait cette disposition des esprits, sinon de ce qu'il récompensait magnifiquement les plus petits services ?

Il n'est pas étonnant que, possédant tant de richesses, il ait été si libéral ; mais ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est qu'étant sur le trône, il se soit piqué de porter plus loin que ses amis les devoirs et les soins de l'amitié ; or, il a montré clairement, dit-on, qu'il ne rougissait de rien tant que d'être vaincu par eux sur cet article. On raconte qu'il avait coutume de dire que la conduite d'un bon roi ne diffère point de celle d'un bon pasteur ; que comme le pasteur ne tire de profit de ses troupeaux qu'autant qu'il leur procure l'espèce de bonheur dont ils sont susceptibles, de même le roi n'est bien servi par ses sujets qu'autant qu'il les rend heureux. Sera-t-on surpris qu'avec de pareils sentiments il ait eu l'ambition de se distinguer entre tous les hommes par la bienfaisance ?

A ce sujet, je rapporterai la belle leçon qu'il donna un jour à Crésus. Ce prince, dit-on, lui représentait qu'à force de donner il deviendrait pauvre, tandis qu'il pouvait entasser dans son palais plus de richesses qu'aucun homme en eût jamais possédé. « Combien d'or, lui demanda Cyrus, crois-tu que j'aurais aujourd'hui, si, conformément à ton conseil, je l'avais accumulé depuis que je règne ? » Crésus fixa une très-grosse somme. « Eh bien, repartit Cyrus, envoie, avec Hystaspe que voici, un homme qui ait ta confiance : toi, Hystaspe, va trouver mes amis ; apprends-leur que j'ai besoin d'argent pour une affaire (j'en ai effectivement besoin) ; dis à chacun d'eux de m'en fournir le plus qu'il pourra, et d'en donner l'état, signé et cacheté, à l'envoyé de Crésus, qui me l'apportera. » Il écrivit des lettres qui contenaient ce qu'il venait de dire, les munit de son sceau, et chargea Hystaspe de les porter : par ces mêmes lettres, il demandait que l'on reçût comme un de ses amis celui qui les leur remettrait. Hystaspe étant de retour avec l'envoyé de Crésus, qui apportait les réponses : « Roi, dit-il à Cyrus, tu peux désormais me compter parmi tes plus riches sujets ; tes lettres m'ont valu des présents innombrables. —

Voilà donc déjà, dit le prince à Crésus, un fonds sur lequel je puis compter ; mais, ajouta-t-il, considère ce qui m'est offert par mes amis, et calcule à quoi montent les sommes dont je pourrais disposer. » Crésus, en ayant fait le calcul, trouva, dit-on, qu'elles excédaient de beaucoup celles que, selon lui, Cyrus aurait pu amasser, s'il eût été moins libéral. « Tu vois, reprit Cyrus, que je ne suis pas si pauvre que tu pensais ; et tu voudrais que, pour grossir mon trésor, je m'exposasse à l'envie, à la haine, et que je payasse des gens pour le garder ? Crésus, les amis que j'enrichis, voilà mes trésors ; ils sont, pour ma personne et pour mes biens, une garde plus sûre que ne seraient des mercenaires. Je ferai cependant un aveu ; c'est que, loin de pouvoir surmonter cette passion des richesses que les dieux ont mise dans nos âmes en nous faisant tous pauvres, j'en suis au contraire aussi avide que les autres hommes ; mais je crois différer d'eux. Quand ils ont plus d'argent qu'il ne leur en faut pour leurs besoins, ou ils l'enfouissent, ou ils le laissent rouiller, ou ils passent leur temps à le compter, à le mesurer, à le peser, à le remuer, à le contempler ; cependant, avec tout cet argent dans leurs coffres, ils ne prennent pas plus d'aliments que leur estomac n'en peut contenir, autrement ils crèveraient ; ils ne se couvrent pas de plus de vêtements qu'ils n'en peuvent porter, autrement ils étoufferaient. Aussi ces biens superflus ne sont pour eux qu'une source d'embarras. Pour moi, cédant à un penchant naturel, je convoite toujours de nouvelles richesses ; mais, lorsque je les acquiers, je subviens aux besoins de mes amis, après avoir satisfait aux miens. En enrichissant les uns, en faisant du bien aux autres, je m'assure une amitié bienveillante d'où je recueille le repos et la gloire, fruits incorruptibles qu'on peut accumuler sans craindre qu'ils s'altèrent. La gloire a cela de propre, qu'elle s'embellit en croissant, que ses accroissements vous allégent le poids, et qu'elle communique une sorte de légèreté à ceux qui en sont comblés. Apprends, Crésus, que je n'envisage pas comme le souverain bonheur d'avoir de grands biens uniquement pour les garder : si c'était là le bonheur, rien n'égalerait celui des soldats en garnison dans une ville, puisqu'ils gardent tout ce qu'elle renferme. Celui-là seul, à mon avis, est vraiment heureux par les richesses, qui, après les avoir

amassées par des voies justes, sait en user avec noblesse. » Tels étaient les discours de Cyrus ; sa conduite y répondait.

Il avait observé, en outre, que les hommes, tant qu'ils se portent bien, sont attentifs à se procurer et à mettre en réserve tout ce qui sert dans l'état de santé, et qu'ils négligent de se munir de ce qui est utile dans le cas de maladie. Voulant remédier à ce défaut de prévoyance, et ne rien épargner sur ce point, il appela auprès de lui d'habiles médecins. Il n'entendait point parler d'instruments utiles, de remèdes, d'aliments, de liqueurs salutaires, qu'il ne voulût en avoir une provision. Si quelqu'un de ceux à qui il s'intéressait particulièrement était attaqué d'une maladie, il veillait lui-même à son traitement, et lui faisait donner les secours nécessaires. Le malade recouvrait-il la santé, Cyrus remerciait les médecins de l'avoir guéri avec ses remèdes. Tels étaient, entre beaucoup d'autres, les ressorts qu'il employait pour obtenir le premier rang auprès de ceux dont il désirait l'amitié.

Quant aux jeux qu'il proposait, aux prix qu'il assignait pour entretenir une noble émulation, s'ils méritaient des éloges à Cyrus, parce qu'il fournissait par là des encouragements à la vertu, ils excitaient aussi des contestations et des disputes entre les grands.

De plus, il avait presque fait une loi à tous ceux qui auraient eu un procès à juger, ou quelques différends à l'occasion des jeux, de prendre de concert des juges pour les terminer. On comprend aisément que les deux parties ne manquaient pas de choisir pour juges ceux des grands auxquels elles étaient le plus attachées, et il résultait de ces jugements que le vaincu, jaloux de son adversaire, devenait ennemi des juges qui ne lui avaient pas été favorables, et que le vainqueur, attribuant son succès à la bonté de son droit, croyait n'avoir d'obligation à personne.

Il régnait parmi ceux qui prétendaient au premier rang dans l'amitié du prince, une espèce de jalousie, celle qui existe entre les citoyens d'une même république : la plupart, loin de se rendre réciproquement de bons offices, ne cherchaient qu'à se supplanter les uns les autres. Je viens de dévoiler les artifices qu'employait Cyrus pour se faire aimer des grands plus qu'ils ne s'aimaient entre eux.

CHAPITRE III.

Racontons maintenant comment Cyrus sortit la première fois de son palais : la pompe de sa marche peut être regardée comme un nouveau moyen qu'il employa pour rendre son autorité plus respectable. La veille de la cérémonie, il manda les chefs tant des Perses que des alliés, et leur donna des robes à la mode des Mèdes. Ce fut alors que commença l'usage de l'habillement médique chez les Perses. En faisant cette distribution, il leur dit qu'il voulait aller visiter avec eux les enceintes consacrées aux Immortels, et y offrir des sacrifices : « Demain, ajouta-t-il, vêtus de ces robes, rendez-vous, avant le lever du soleil, aux portes de mon palais, et placez-vous dans l'ordre que Phéraulas vous indiquera. Lorsque je sortirai, vous me suivrez au lieu qui aura été désigné. Si quelqu'un imagine une marche plus pompeuse, il me communiquera ses idées à notre retour; car il faut que tout soit réglé de la manière qui vous paraîtra la plus digne et la plus noble. » Après avoir distribué aux principaux chefs les plus belles robes, il en fit apporter un grand nombre d'autres, des plus riches couleurs, comme le pourpre, le brun, l'incarnat, l'écarlate, qu'on avait préparées par ses ordres, et les partagea entre tous les capitaines, en leur disant : « Parez vos amis comme je viens de vous parer. — Et toi, Cyrus, lui dit l'un d'eux, quand songeras-tu à ta parure ? — Le soin que je prends de la vôtre, répondit-il, n'est-il pas pour moi un assez bel ornement ? Certes, si je puis parvenir à vous combler de biens, de quelque habit que je sois revêtu, je paraîtrai toujours magnifique. » Les chefs, s'étant retirés, mandèrent leurs amis et leur distribuèrent les robes dont ils devaient se parer.

Cyrus avait reconnu dans le plébéien Phéraulas un homme intelligent, curieux du beau, ami de l'ordre et jaloux de lui plaire : c'était ce même Perse qui avait appuyé l'avis de régler les récompenses sur le mérite. Il le manda, et le consulta sur ce qu'il y avait à faire pour que la marche fût à la fois un spectacle agréable aux gens bien intentionnés, et propre à inspirer la terreur aux malveillants. Dès

qu'ils furent tombés d'accord sur les moyens, il le chargea de veiller le lendemain à l'exécution de ce qu'ils venaient d'arrêter. « J'ai ordonné, ajouta Cyrus, qu'on t'obéît pour l'ordre de la marche ; mais, afin qu'on t'obéisse plus volontiers, prends ces robes, et distribue-les aux chefs des doryphores ; prends ces housses pour les donner aux commandants de la cavalerie, et ces autres robes que tu donneras aux conducteurs des chars. » Phéraulas partit et emporta les présents. En le voyant, chacun des chefs lui disait : « Certes, Phéraulas, te voilà devenu un homme important, puisque c'est de toi que nous apprendrons ce qu'il faut faire. — Pas autant que tu le penses, répondit Phéraulas, puisque désormais me voilà chargé des bagages : aujourd'hui, voici deux manteaux que je porte ; l'un est pour toi, l'autre pour un de tes camarades ; prends celui des deux qui te conviendra le plus. » La jalousie de l'officier ne tenait pas contre le don d'un manteau ; il finit par le consulter lui-même pour savoir lequel des deux il prendrait. Lorsque Phéraulas lui eut indiqué le meilleur : « Si tu te vantes, lui dit-il, que je t'aie donné le choix, tu ne me trouveras pas dans une pareille occasion aussi accommodant. » La distribution finie conformément à l'ordre de Cyrus, il s'occupa des autres dispositions, afin qu'il ne manquât rien à la magnificence de la marche.

Tout fut prêt le lendemain avant que le jour parût. On avait placé de chaque côté de la route une haie de soldats, comme on en place encore dans les lieux que le roi doit traverser ; et il n'est permis qu'aux personnes de distinction de passer au milieu. Près de là se tenaient des mastigophores, pour frapper quiconque causerait du désordre. Un corps de quatre mille doryphores était rangé en face du palais sur quatre de hauteur, deux mille de chaque côté des portes. Toute la cavalerie s'était rendue dans la même place, et avait mis pied à terre, les soldats tenant leurs mains cachées sous leurs manteaux, ce qui s'observe de nos jours toutes les fois qu'on est en présence du roi. Les Perses occupaient la droite du chemin, les alliés la gauche : les chars étaient pareillement rangés des deux côtés en nombre égal. Les portes du palais ouvertes, sortirent d'abord quatre taureaux superbes, qui devaient être immolés à Jupiter et aux autres divinités désignées par les mages. C'est une maxime chez

les Perses, que dans ce qui concerne le culte des dieux, on doit surtout consulter ceux qui sont voués à leur service. Après les taureaux, venaient les chevaux qu'on devait sacrifier au Soleil ; ensuite un char blanc à timon doré ; il était orné de fleurs et consacré à Jupiter. Suivait un autre char blanc, orné aussi de fleurs ; celui-là était consacré au Soleil ; enfin un troisième, dont les chevaux avaient des housses couleur de pourpre, et derrière lequel marchaient des hommes portant du feu dans un grand bassin.

Cyrus enfin parut lui-même, monté sur son char, la tête couverte d'une tiare en pointe, vêtu d'une tunique mi-partie de pourpre et de blanc, habillement réservé au roi seul, d'un haut-de-chausse de couleur vive et d'un manteau de pourpre. Sa tiare était ceinte du diadème, que portaient aussi ses parents, et que portent encore aujourd'hui les parents du roi. Il avait les mains découvertes : à ses côtés était assis le conducteur du char, homme d'une taille avantageuse, mais qui semblait inférieure à la sienne, soit qu'elle le fût réellement, soit pour toute autre raison. Dès qu'on vit Cyrus, tous l'adorèrent en se prosternant : peut-être des gens apostés en donnèrent-ils l'exemple ; peut être fût-ce l'effet ou de la surprise que causait un spectacle si nouveau, ou de l'admiration qu'excitaient et sa grande taille et sa beauté. Ce qui est certain, c'est que jusqu'à ce jour aucun Perse ne s'était prosterné devant lui.

Dès que le char fut sorti du palais, les quatre mille doryphores se mirent en marche, deux mille de chaque côté de ce char. Environ trois cents porte-sceptre richement vêtus et armés de dards le suivaient à cheval : après eux on menait en main deux cents chevaux de ses écuries, ornés de freins d'or et couverts de housses rayées. Ils étaient suivis de deux mille piquiers, après lesquels marchait, sous la conduite de Chrysantas, le plus ancien corps de cavalerie perse, composé de dix mille hommes rangés sur cent de front et cent de hauteur ; après ce premier corps, un second de dix mille autres cavaliers perses, dans le même ordre, commandés par Hystaspe ; après celui-ci, un troisième de pareil nombre, dont Datamas était le chef ; enfin un quatrième commandé par Gadatas. Ensuite venaient les cavaliers mèdes, puis les Arméniens, les Cadusiens, les Saces,

Derrière la cavalerie étaient les chars, rangés sur quatre de front, et conduits par le Perse Artabate.

Tandis que Cyrus marchait dans cet ordre, une grande multitude le suivait en dehors des deux haies. Comme on lui présentait différentes requêtes, il envoya dire par ses porte-sceptre (il en avait toujours trois à chaque côté de son char pour porter ses ordres) de s'adresser à ses officiers, qui lui rendraient compte des demandes. Aussitôt la foule de retourner vers la cavalerie, et chacun de délibérer à qui il s'adresserait. Alors Cyrus manda l'un après l'autre ceux de ses amis dont il voulait augmenter la considération, et leur dit : « Si ces gens qui nous suivent viennent vous faire des demandes déraisonnables, n'y ayez aucun égard ; si elles sont justes, vous me les communiquerez, afin que nous avisions ensemble au moyen d'y satisfaire. » Ceux que le prince faisait ainsi appeler accouraient à lui de toute la vitesse de leurs chevaux; et leur promptitude à obéir ajoutait encore à l'éclat de sa puissance. Le seul Daïpharne, homme d'un caractère dur, s'imagina qu'en obéissant avec moins de célérité il se donnerait un air d'indépendance : Cyrus le remarqua, et avant que Daïpharne se fût approché de son char, il lui fit dire par un des porte-sceptre qu'il n'avait plus besoin de lui : il ne le demanda jamais depuis. Un autre qui n'avait été averti qu'après Daïpharne, étant arrivé avant lui, reçut de Cyrus en présent un des chevaux qui marchaient à sa suite; et l'un des porte-sceptre eut ordre de mener le cheval où l'officier voudrait. Les assistants sentirent tout le prix de cette faveur, et dès lors l'en considérèrent bien davantage.

Lorsqu'on fut arrivé aux enceintes consacrées aux dieux, on sacrifia d'abord à Jupiter des taureaux qui furent brûlés en entier, puis au Soleil des chevaux qui furent consumés de même; on offrit ensuite des victimes à la Terre, suivant les rites ordonnés par les mages; enfin, aux héros protecteurs de la Syrie. Les sacrifices achevés, comme le lieu était agréable, Cyrus marqua un espace d'environ cinq stades, et commanda aux corps de cavalerie, divisés par nations, de parcourir cette carrière au grand galop. Lui-même courut avec les Perses et remporta la victoire; car il s'était exercé plus qu'aucun d'eux à monter à cheval. Entre les Mèdes, Artabase, le même à qui Cyrus avait donné un

cheval, fut vainqueur : entre les Syriens, ce fut leur chef; entre les Arméniens, Tigrane; entre les Hyrcaniens, le fils de leur commandant ; entre les Saces, un simple cavalier, dont le cheval devança les autres de presque la moitié du drome.

On rapporte que Cyrus lui ayant demandé s'il voudrait échanger son cheval contre un royaume : « Non certes, répondit-il ; mais je le donnerais volontiers pour acquérir l'amitié d'un brave homme. — Eh bien! reprit Cyrus, je veux te montrer un endroit où tu ne pourrais rien jeter, même les yeux fermés, sans toucher un brave homme. — Montrez-le-moi cet endroit, repartit le jeune Sace, afin que j'y lance cette motte de terre; » et en disant cela il la ramassait. Cyrus lui montra le lieu où était la plus grande partie de ses amis : le Sace, fermant les yeux, y jette sa motte, et atteint Phéraulas, qui exécutait une commission du prince. Phéraulas frappé, loin de tourner la tête, continua d'aller où son devoir l'appelait. Le jeune homme, ouvrant les yeux, demanda qui il avait touché. « Aucun de ceux qui sont ici, dit Cyrus. — Encore moins, répliqua le Sace, quelqu'un de ceux qui n'y sont pas. — Cependant, repartit Cyrus, c'est celui que tu vois courir à cheval avec tant de vitesse par delà les chars. — Comment ne s'est-il pas même retourné? — Il paraît que c'est un fou, » répondit Cyrus. Le Sace part aussitôt pour voir qui il avait frappé : il trouva que c'était Phéraulas, qui avait la barbe pleine de terre et inondé du sang qui lui coulait du nez, où il avait reçu le coup. « Tu as donc été frappé? lui dit le jeune homme en l'abordant. — Tu le vois. — Cela étant, je te donne mon cheval. — Et à propos de quoi? » repartit Phéraulas. Le Sace lui raconta ce qui s'était passé, et ajouta : « Je vois bien que c'est un brave homme que j'ai touché. — Tu auras mieux fait, reprit Phéraulas, de donner ton cheval à un plus riche que moi; je l'accepte néanmoins, et je prie les dieux qui ont permis que tu m'aies frappé, de me mettre en état de faire que tu ne te repentes pas de ton présent : monte sur mon cheval, continua-t-il, et retourne à ton poste ; j'irai dans un instant te rejoindre. » Ils firent ainsi l'échange de leurs chevaux. Parmi les Cadusiens, Rathinès remporta le prix. Cyrus ordonna aussi une course de chars, après laquelle on distribua aux vainqueurs des bœufs

pour régaler leurs amis, et un certain nombre de coupes : lui-même il voulut avoir un bœuf pour prix de sa victoire ; mais il fit présent des coupes à Phéraulas, en récompense du bel ordre qu'il avait mis dans la cavalcade. Cette marche pompeuse, imaginée par Cyrus, se renouvelle chaque fois que le roi de Perse sort, excepté qu'on n'y mène point de victimes quand il ne doit pas sacrifier. Les jeux étant finis, on reprit le chemin de la ville : ceux qui avaient obtenu des maisons s'y retirèrent ; les autres retournèrent à leur quartier.

Quant à Phéraulas, il invita le cavalier sace qui lui avait donné son cheval à venir loger chez lui, et le combla de présents. A la fin du souper, ayant rempli les coupes qu'il avait reçues de Cyrus, il but à la santé de son hôte et les lui donna. Le Sace, étonné de la magnificence et de la quantité de meubles, de tapis qu'il voyait chez Phéraulas, ainsi que de son nombreux domestique : « Sans doute, Phéraulas, tu étais en Perse un des citoyens les plus riches ? — Des plus riches ? j'étais au contraire de ceux qui vivent du travail de leurs mains. Dans mon enfance, mon père, qui me nourrissait difficilement du sien, me fit donner l'éducation des enfants ; devenu adolescent, comme il ne pouvait me nourrir sans que je travaillasse, il m'emmena aux champs et me mit à l'ouvrage. Je l'ai nourri à mon tour, tant qu'il a vécu, en cultivant et ensemençant un très-petit héritage qui, loin d'être ingrat, se montrait au contraire singulièrement juste : il me rendait avec un peu d'intérêt la semence que je lui avais confiée ; quelquefois même il rendait généreusement le double. Voilà comme je vivais dans mon pays. Toutes ces richesses que tu vois, je les tiens de Cyrus. — Que je te trouve heureux, s'écria le Sace, surtout parce que tu as été pauvre avant que d'être riche ! Je m'imagine qu'ayant éprouvé la disette, tu goûtes beaucoup mieux le plaisir de l'abondance. — Tu crois donc que mon bonheur s'est accru en proportion de ma fortune ? Ignores-tu que je n'ai pas plus de plaisir à manger, à boire, à dormir, que je n'en avais étant pauvre ? Ce que je gagne à ma nouvelle fortune, c'est d'avoir plus de choses à garder, plus de gens à payer, d'être embarrassé de plus de soins. Une foule de valets me demandent, les uns du pain, les autres du vin, d'autres des habits ; plusieurs ont besoin du secours des médecins : celui-ci m'apporte les restes d'une brebis

déchirée par les loups; celui-là vient m'annoncer que mes bœufs sont tombés dans un précipice, ou qu'une maladie ravage mes troupeaux : en sorte que mes richesses me causent, à ce qu'il me semble, bien plus de souci que je n'en avais dans le temps de ma médiocrité. — Mais du moins, quand tes biens sont en bon état, la vue de ton opulence te donne un plaisir que je ne puis avoir. — Sache qu'il n'est pas aussi agréable de posséder qu'il est affligeant de perdre; et tu comprendras que je dis vrai, si tu réfléchis que, parmi les riches, il n'en est pas un seul que le plaisir de la jouissance contraigne de veiller, tandis que parmi ceux qui ont essuyé des pertes, tu n'en verras pas un que le chagrin n'empêche de dormir. — Soit, répliqua le Sace; mais aussi tu ne verras personne que le plaisir de recevoir ne tienne éveillé. — J'en conviens; et j'avoue que s'il était aussi doux de posséder qu'il l'est d'acquérir, les riches seraient sans contredit plus heureux que les pauvres; mais le riche est tenu de faire de grandes dépenses pour le service des dieux, pour obliger ses amis, pour recevoir ses hôtes; et quiconque aime l'argent est fort affligé de le dépenser. — Je ne suis en vérité pas de ces gens-là, reprit le Sace : selon moi, le bonheur de celui qui a beaucoup consiste à beaucoup dépenser. — Par tous les dieux! dit Phéraulas, pourquoi ne ferais-tu pas sur-le-champ notre bonheur à tous deux? Prends tout ce que je possède, uses-en à ton gré; nourris-moi seulement comme ton hôte, et à moins de frais encore : il me suffira que tu partages avec moi. — Tu plaisantes? — Non, je te le jure, je parle sérieusement : je me charge, de plus, d'obtenir de Cyrus qu'il te dispense de fréquenter la porte de son palais et d'aller à l'armée. Tu jouiras tranquillement ici des biens que je t'abandonne : j'agis en cela autant pour mon intérêt que pour le tien. Si, par mon zèle auprès du prince, je mérite de nouveaux bienfaits, si je fais quelque butin à la guerre, je te l'apporterai pour accroître tes possessions. Délivre-moi seulement de tout cet embarras; tu me rendras un grand service, et Cyrus t'en saura gré. » L'accord fut conclu entre eux, et aussitôt exécuté. L'un se crut heureux d'être le maître de tant de richesses; l'autre s'estima plus heureux encore d'avoir un intendant qui lui procurât le loisir de satisfaire ses goûts.

Phéraulas se plaisait surtout dans la société de ses camarades : rien ne lui paraissait plus doux et plus avantageux que de rendre service aux autres. Il regardait l'homme comme le plus sensible et le plus reconnaissant des êtres animés. « Qu'un homme, disait-il, sache que vous dites du bien de lui, il parlera de vous avec éloge ; si vous l'obligez, il s'empresse de vous payer de retour ; témoignez-lui de la bienveillance, il en aura pour vous ; il ne peut haïr ceux dont il se voit aimé. Ajoutez qu'entre tous les animaux l'homme se distingue par la piété filiale, par les devoirs qu'il rend à ses parents pendant leur vie et après leur mort. En un mot, Phéraulas pensait que de tous les êtres vivants l'homme est le plus reconnaissant et le plus sensible. Ainsi le Perse était ravi de pouvoir, en se déchargeant du soin de ses affaires, se livrer au commerce de ses amis, et le Sace content de posséder de grandes richesses dont il pouvait disposer à sa volonté. Le Sace aimait Phéraulas, qui apportait toujours ; Phéraulas aimait le Sace, qui était toujours prêt à recevoir, et qui, malgré le surcroît de soins qu'entraînait l'augmentation de leurs biens, ne troublait point son loisir. C'est ainsi qu'ils vécurent ensemble.

CHAPITRE IV.

Les sacrifices achevés, Cyrus, voulant célébrer sa victoire par un festin, invita ceux de ses amis en qui il voyait un respect mêlé d'amour et le plus de zèle pour l'accroissement de son autorité : il invita aussi le Mède Artabase, l'Arménien Tigrane, le chef de la cavalerie hyrcanienne, et Gobryas. A l'égard de Gadatas, comme il avait le commandement des porte-sceptre et que le détail de l'intérieur du palais roulait sur lui lorsque Cyrus avait plusieurs convives à sa table, il ne s'y mettait point et veillait au service. Lorsqu'ils étaient seuls, Gadatas mangeait avec le prince, qui aimait sa société : aussi recevait-il de lui des marques de distinction si honorables, qu'il était extrêmement considéré des autres. Quand les conviés furent arrivés, Cyrus ne les plaça point au hasard ; il fit asseoir à sa gauche, comme la partie du corps qu'il est plus dangereux de laisser exposée, celui qu'il estimait le premier de ses amis ; le second à sa droite ; le

troisième à gauche; le quatrième à droite; et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Il croyait utile de marquer publiquement par là les degrés de son estime. En effet, il ne peut y avoir d'émulation où les hommes distingués par leur mérite n'obtiennent ni préférences ni récompense : lorsqu'on voit au contraire les plus vertueux être les mieux traités, tous s'efforcent à l'envi de disputer de vertu. C'est pourquoi Cyrus voulut que tout, jusqu'à l'ordre des séances, servît à désigner ceux qu'il honorait le plus. Mais les places n'étaient pas données à perpétuité : il régla par une loi que les belles actions élèveraient aux plus honorables, et que le relâchement en ferait descendre. De plus, le prince aurait eu honte que celui à qui il assignait le premier rang n'eût pas été enrichi de ses dons. Ces règlements s'observent aujourd'hui comme au temps de Cyrus.

Pendant le souper, Gobryas ne trouva point surprenant que la table d'un si puissant prince fût magnifiquement servie ; mais il ne vit pas sans étonnement qu'un homme revêtu de l'autorité suprême, loin de se réserver les plats qui étaient de son goût, s'empressât d'inviter ses convives à les partager avec lui; qu'il fit même porter à ses amis absents les mets dont il aurait mangé avec le plus de plaisir. Remarquant ensuite que Cyrus, avant de sortir de table, envoyait de différents côtés tout ce qu'on desservait (et la desserte était grande) : « Jusqu'à présent, Cyrus, lui dit-il, je ne te mettais au-dessus des autres hommes que pour ta supériorité dans l'art militaire; mais je jure par les dieux que tu excelles encore plus par la bonté de ton cœur. — Aussi est-il bien plus doux, repartit Cyrus, de se signaler par des actes d'humanité que par les talents militaires. — Comment cela ? — C'est qu'on ne prouve son habileté à la guerre qu'en faisant du mal aux hommes ; et, pour montrer qu'on est humain, il ne faut que leur faire du bien. »

Quand les convives furent un peu échauffés par le vin, Hystaspe dit à Cyrus : « Cyrus, ne trouverais-tu pas mauvais que je te fisse une question qui m'intéresse ? — Je te saurais au contraire mauvais gré de me céler ce que tu aurais envie de me dire. — Cela étant, dis-moi, je te prie, si toutes les fois que tu m'as mandé je ne suis pas venu ? — Que dis-tu là ? — T'ai-je obéi nonchalamment? — Non. — M'as-tu don-

né quelque ordre que je n'aie pas exécuté? — Je n'ai point à m'en plaindre. — M'as-tu jamais vu t'obéir, je ne dis pas sans empressement, mais sans plaisir? — Non, jamais. — Au nom des dieux, que t'a fait Chrysantas pour avoir obtenu une place plus honorable que la mienne? — Te le dirai-je? — Assurément. — Et toi, à ton tour, ne te fâcheras-tu pas si je te parle franchement? — Je serai fort aise, au contraire, de voir que tu ne m'as point fait d'injustice.

— Eh bien, dit Cyrus, sache d'abord que Chrysantas n'attendait pas qu'il fût mandé; il me prévenait chaque fois que le bien des affaires l'exigeait : Chrysantas ne se bornait pas à exécuter mes ordres, il faisait de lui-même tout ce qu'il jugeait pouvoir nous être avantageux. Quand il était nécessaire que je conférasse avec les alliés, Chrysantas m'aidait de ses conseils sur ce que je devais leur dire : soupçonnait-il que je désirasse leur faire savoir certaines choses dont il n'était pas convenable que je leur parlasse, il les proposait comme une idée qui lui était propre. Ne pourrais-je pas dire, après cela, qu'il m'a souvent mieux servi que je ne me servais moi-même? J'ajouterai que Chrysantas est toujours content de ce qu'il a, et qu'on le voit sans cesse travaillant à m'agrandir, à me procurer de nouveaux avantages : enfin ce qui m'arrive d'heureux lui cause plus de joie et de fierté qu'à moi-même.

— Par Junon! je suis ravi de t'avoir fait ma question. — Pourquoi? — Parce que je vais m'efforcer d'imiter Chrysantas; un seul point m'embarrasse : à quels signes verra-t-on que je me réjouis de tes succès? rirai-je, battrai-je des mains? que faut-il que je fasse? — Que tu danses à la perse, » répondit Artabase. Sur cela, l'assemblée se mit à rire.

Comme le repas se prolongeait, Cyrus adressant la parole à Gobryas : « Dis-moi, Gobryas, serais-tu plus disposé à marier ta fille à quelqu'un de ceux que tu vois ici, que tu ne l'étais quand tu vins nous rejoindre pour la première fois? — Faut-il aussi, demanda Gobryas, que je te parle sincèrement? — Sans doute; ce serait mal répondre à une question que de ne pas dire la vérité. — Eh bien, sache que je consentirais aujourd'hui beaucoup plus volontiers à ce mariage. — Pourrais-tu m'en dire le motif? — Assurément. — Explique-toi. — C'est qu'alors je ne connaissais de tes

amis que leur constance dans les fatigues et dans les dangers ; au lieu que je connais à présent leur modération dans la prospérité : or il est plus difficile, selon moi, de rencontrer un homme capable de soutenir la bonne fortune, que d'en trouver un qui sache supporter la mauvaise : l'une pour l'ordinaire engendre l'orgueil, l'autre inspire toujours la modestie. — Entends-tu, Hystaspe, reprit Cyrus, le mot de Gobryas ? — Oui, par Jupiter; et s'il tient souvent de pareils discours, je rechercherai sa fille avec bien plus d'empressement que s'il étalait à mes regards quantité de vases précieux. — J'ai mis par écrit, repartit Gobryas, plusieurs maximes du même genre, dont je te ferai part si tu épouses ma fille. Quant à mes vases, puisque tu parais en faire peu de cas, je ne sais si je ne dois pas les donner à Chrysantas, qui, aussi bien, t'a déjà enlevé ta place. » Cyrus prenant la parole : « Hystaspe, dit-il, et vous tous qui êtes ici, quand vous voudrez vous marier, adressez-vous à moi ; vous verrez comment je vous servirai. — Et ceux qui voudront marier leurs filles, reprit Gobryas, à qui faudra-t-il qu'ils s'adressent ? — Encore à moi, répondit Cyrus; j'ai pour cela un talent particulier. — Quel est ce talent ? demanda Chrysantas. — Celui d'assortir les mariages. — De grâce, dis-moi, répliqua Chrysantas, quelle serait, à ton avis, la femme qui me conviendrait le mieux. — Il faudrait d'abord qu'elle fût de petite taille, parce que tu es petit : si tu la prenais grande, et que tu voulusses l'embrasser lorsqu'elle serait debout, tu serais obligé de sauter comme un petit chien. — Excellente prévoyance, d'autant plus que je suis mauvais sauteur. — Il faudrait qu'elle eût le nez camus. — Pourquoi ? — Parce que le tien est aquilin, et que deux espèces de nez s'ajustent parfaitement ensemble. — Ne penses-tu pas aussi qu'à présent que j'ai bien soupé, il me faudrait une femme à jeun ? — Sans doute ; car un ventre plein devient pointu. Un ventre vide est camus. — Pourrais-tu nous dire, repartit Chrysantas, quelle femme conviendrait le mieux à un prince froid ? » Cyrus et tous les convives rirent beaucoup de cette question : on en riait encore quand Hystaspe dit au prince : « Cyrus, de ta royauté je n'envie qu'une seule chose. — Et quoi ? — Le secret que tu as, froid que tu es, de faire rire les autres. — Tu donnerais donc beaucoup pour que tu fusses l'auteur de ces

plaisanteries, et qu'on pût dire à celle à qui tu veux plaire que tu as de l'esprit ? » Ils s'égayaient en plaisantant de la sorte.

Après cette conversation, Cyrus fit présent à Tigrane de plusieurs bijoux pour sa femme, en considération de ce qu'elle avait courageusement suivi son mari à la guerre. Il donna un vase d'or au Mède Artabase, et un cheval au prince hyrcanien, outre un grand nombre d'effets précieux. « Quant à toi, Gobryas, je te donnerai un mari pour ta fille. — C'est donc moi, dit Hystaspe, que tu lui donneras, afin que je devienne possesseur des écrits de Gobryas. — As-tu, reprit Cyrus, un bien qui réponde à celui de sa fille ? — Oui certainement, et beaucoup plus considérable que le sien. — Où est-il, ce bien ? — Là même où tu es assis, puisque tu m'aimes. — Ce trésor me suffit, » dit Gobryas, et tendant la main à Cyrus : « Seigneur, ajouta-t-il, donne-lui ma fille ; je l'accepte pour gendre. » Cyrus prit la main d'Hystaspe et la mit dans celle de Gobryas, qui la reçut. Il fit ensuite à Hystaspe de magnifiques présents, pour les envoyer à sa fiancée ; et tirant à lui Chrysantas, il l'embrassa. « Ah ! seigneur, dit Artabase, la coupe que j'ai reçue de toi et le don que tu viens de faire à Chrysantas ne sont pas du même métal. — Je t'en ferai un pareil, repartit Cyrus. — Quand ? demanda Artabase. — Dans trente ans, répondit le prince. — Prépare-toi à me tenir parole, reprit Artabase, car je compte bien en attendre l'effet, et ne pas mourir avant que tu l'aies acquittée. » Ainsi se termina le souper. Tous s'étant levés, Cyrus se leva aussi et les accompagna jusqu'à la porte.

Le lendemain il renvoya dans leur pays tous les alliés qui avaient embrassé volontairement son parti, excepté ceux qui préférèrent s'établir auprès de lui. Ceux-ci, qui pour la plupart étaient Mèdes ou Hyrcaniens, obtinrent des terres et des maisons que leurs descendants possèdent encore. Les autres qui aimèrent mieux s'en aller furent comblés de présents ; et tous, tant soldats qu'officiers, furent contents de la générosité du prince. Il fit ensuite distribuer à ses propres troupes les trésors qu'on avait enlevés de Sardes, commençant par les myriarques et par les officiers attachés à sa personne, qui reçurent en proportion de leurs services. La distribution du reste fut confiée aux

myriarques, pour être partagée suivant la règle observée à leur égard : chacun des chefs donnait à ses inférieurs la portion qui leur revenait ; ainsi de suite, de grade en grade, jusqu'aux sixainiers, qui firent la répartition à leurs soldats selon le mérite de chacun ; de sorte que tous furent partagés avec justice. Les présents distribués, on s'entretenait de Cyrus : Il faut que le prince ait des richesses immenses, puisqu'il fait à chacun de nous des dons considérables. Quelles richesses peut-il avoir? disaient les autres ; on sait qu'il n'est pas d'humeur à thésauriser, et qu'il aime mieux donner que de posséder. Cyrus, informé de ce qu'on disait de lui et de ce qu'on en pensait, assembla, outre ses amis, tous ceux dont il jugea la présence nécessaire, et leur parla en ces termes :

« Chers compagnons, j'ai vu des gens qui veulent paraître plus riches qu'ils ne sont : ils croient par là s'attirer plus de considération : mais il leur arrive précisément le contraire ; car quiconque affecte l'opulence et n'aide pas ses amis en raison de ses facultés, n'y gagne qu'une réputation d'avarice. D'autres s'étudient à cacher leurs richesses : à mon avis, ceux-ci ne sont pas moins inutiles dans la société, parce que leurs amis mêmes, ne connaissant point leur fortune, et trompés par l'apparence, n'osent souvent leur découvrir leurs besoins. Pour moi, je pense qu'il est d'un homme loyal de laisser voir à découvert ses richesses, et de s'en servir pour signaler sa générosité. Je veux donc exposer à vos yeux tout ce que je possède : je vous rendrai compte de ce que je ne pourrai vous montrer. » Aussitôt il leur fit voir quantité de riches effets, et leur désigna les objets qui n'étaient pas en vue. « Vous devez croire, mes amis, continua-t-il, que tous ces biens sont à vous autant qu'à moi : je les ai amassés, non pour les dissiper, moins encore pour les consumer, je ne le pourrais pas, mais afin d'avoir toujours de quoi récompenser les belles actions, et de pouvoir secourir ceux d'entre vous qui, se trouvant dans le besoin, auront recours à moi. » Ainsi parla Cyrus.

CHAPITRE V.

Quelque temps après, voyant que l'état de ses affaires à Babylone lui permettait de s'en éloigner, il fit des prépara-

tifs pour aller en Perse, et commanda qu'on se disposât à le suivre. Quand il se fut muni de tout ce qu'il jugea lui devoir être nécessaire, il partit. C'est ici le lieu de parler de l'ordre avec lequel une armée si nombreuse campait et décampait, et de la célérité de chacun à prendre la place qu'il devait occuper. On sait que quand le roi de Perse campe, tous les courtisans l'accompagnent et logent sous des tentes l'hiver comme l'été.

Cyrus ordonna d'abord que l'entrée de la sienne fût toujours au soleil levant, et fixa l'intervalle qui devait la séparer de celles des doryphores. Il marqua le logement des boulangers à sa droite, celui des cuisiniers à sa gauche : il plaça pareillement à sa droite les chevaux, à sa gauche les autres bêtes de somme. Le reste fut réglé de manière que chaque troupe reconnaissait sans peine le lieu et l'espace qui lui étaient destinés. Quand on décampait, chacun ramassait le bagage dont il devait prendre soin, d'autres le mettaient sur les bêtes de somme. Ceux qui les conduisaient se rendaient tous en même temps aux quartiers qui leur étaient assignés, et chargeaient tous en même temps : d'où il arrivait que toutes les tentes, soit qu'il fallût les dresser ou les lever, n'exigeaient pas plus de temps qu'une seule. Il en était de même pour les vivres : comme chaque valet avait sa tâche particulière, il ne coûtait pas plus de temps pour tous les mets que pour un seul. Les boulangers et les cuisiniers n'étaient pas les seuls à qui il marquât des places commodes pour le travail : en distribuant les quartiers aux troupes, il avait égard à l'espèce de leurs armes; et chaque corps connaissait si bien le lieu qui lui était indiqué, qu'il s'y établissait sans jamais se méprendre.

Cyrus pensait que s'il était nécessaire de mettre de l'ordre dans une maison particulière, pour savoir où prendre les choses dont on a besoin, il est d'une bien plus grande importance d'avoir à la guerre cette même attention pour l'emplacement des différentes troupes, par la raison que, plus les occasions d'agir dépendent du moment, plus il y a de danger à ne les pas saisir quand elles se présentent. Il savait d'ailleurs que les grands succès sont le fruit de la célérité à profiter de l'instant favorable. Tels étaient les motifs qui le rendaient si attentif à ses dispositions.

Chaque fois qu'il campait, on tendait d'abord son pavillon

au milieu du camp, comme le lieu le moins exposé à l'insulte. Autour de sa tente étaient, suivant sa pratique ordinaire, ses amis les plus affidés : immédiatement après eux, les cavaliers formaient un cercle avec les conducteurs des chars, qu'il croyait devoir placer dans l'endroit le plus sûr, parce que, ne pouvant avoir leurs armes sous la main, il leur fallait du temps pour se mettre en état de défense. Les peltastes avaient leurs quartiers à la droite et à la gauche tant de sa tente que de la cavalerie ; les archers, partie à la tête, partie à la queue des cavaliers.

Les hoplites et ceux qui portaient de grands boucliers formaient autour du camp une enceinte semblable à une forte muraille, pour soutenir, en cas d'attaque, les premiers efforts de l'ennemi, et donner à la cavalerie le temps de s'armer. Les hoplites, ainsi que les peltastes et les archers, reposaient dans les rangs, afin que d'une part les hoplites se trouvassent en état de repousser les ennemis s'ils cherchaient à surprendre le camp pendant la nuit, et que de l'autre les gens de trait défendissent les hoplites en lançant leurs flèches et leurs dards contre ceux qui s'approcheraient.

Les tentes des chefs étaient distinguées chacune par une enseigne particulière; et, de même que des serviteurs intelligents connaissent dans une ville les maisons de plusieurs citoyens, surtout des plus considérables, les aides de camp de Cyrus connaissaient tellement les tentes et les enseignes des principaux officiers, que s'il avait besoin de quelqu'un, ils ne cherchaient point, ils couraient par le chemin le plus court. Comme chaque nation avait son quartier à part, on remarquait aisément où la discipline s'observait, et où les ordres restaient sans exécution. Cyrus pensait qu'avec ces dispositions, si l'ennemi insultait son camp, de nuit ou de jour, il y tomberait comme dans une embuscade.

Il ne bornait pas l'art de la guerre à savoir ranger une armée sur un front plus ou moins étendu, la former en ligne lorsqu'elle est en colonne, changer l'ordre de bataille, suivant que l'ennemi se montre à droite ou à gauche, ou par derrière : il estimait qu'il n'est pas moins essentiel de savoir diviser ses troupes quand les circonstances l'exigent, les distribuer dans les postes les plus avantageux, et hâter à propos leur marche pour prévenir l'ennemi. C'était, à son avis, la réunion de ces diverses parties qui constituait l'habile gé-

néral : il n'en négligeait aucune. Dans les marches il variait ses ordres suivant les conjonctures; mais, dans les campements, il changeait rarement l'ordonnance dont je viens de parler.

Dès que l'armée fut entrée dans la Médie, Cyrus s'empressa d'aller voir Cyaxare. Après les premiers embrassements, il dit à son oncle qu'il lui avait réservé un palais dans Babylone, afin qu'il y trouvât, quand il voudrait aller en Assyrie, une habitation dont il fût le maître. En même temps, il lui offrit des présents d'un grand prix. Cyaxare, les ayant acceptés, fit présenter à Cyrus, par sa fille, une couronne d'or, des bracelets, un collier et une superbe robe médique. Pendant que la jeune princesse couronnait Cyrus : « C'est ma fille, dit Cyaxare; je te la donne pour femme; ton père épousa de même la fille de mon père, de laquelle tu es né; la mienne est cette enfant que tu ne cessais de caresser ici, dans ta jeunesse : si quelqu'un alors lui demandait qui elle aurait pour mari, elle répondait : « Cyrus. » Je lui donne en dot la Médie tout entière, puisque je n'ai point de fils légitime. » Ainsi parla Cyaxare. « Je sens, répliqua Cyrus, le prix de l'alliance, de la personne, de la dot; mais je veux, avant de te répondre, avoir le consentement de mon père et de ma mère. » Cependant il fit à la princesse les présents, qu'il crut lui devoir plaire davantage ainsi qu'à Cyaxare, et il reprit ensuite la route de la Perse.

Quand il fut arrivé sur la frontière, il y laissa le gros de son armée, et s'avança vers la ville avec ses amis, suivi d'une grande quantité de bétail tant pour les sacrifices que pour les festins, et chargé de présents pour son père, pour sa mère, pour ses amis, pour les magistrats, pour les vieillards et les homotimes. Tous les Perses, hommes et femmes, eurent part à ses largesses. Les rois ses successeurs imitent encore aujourd'hui son exemple, toutes les fois qu'ils visitent la Perse. Après cette distribution, Cambyse convoqua une assemblée des anciens et des principaux magistrats à laquelle il invita Cyrus, et leur tint ce discours :

« Vous savez tous, vous, mes sujets, toi, mon fils, avec quelle tendresse je vous aime. Ce sentiment que je vous dois, à vous, Perses, comme votre roi, à toi, Cyrus, comme ton père, me porte à vous proposer des réflexions que je crois relatives à vos intérêts communs. Si nous jetons les

yeux sur le passé, il est certain que c'est vous, Perses, qui, en formant une armée dont vous confiâtes le commandement à Cyrus, avez été les premiers artisans de sa grandeur ; mais il n'est pas moins vrai que c'est Cyrus qui, avec votre armée et l'assistance des dieux, a rendu votre nom célèbre dans l'univers et rempli l'Asie de votre gloire; que c'est par lui qu'ont été enrichis les braves qui ont servi sous ses ordres; que c'est lui qui a stipendié et nourri vos soldats; qu'enfin c'est lui qui, en établissant un corps de cavalerie nationale, a mis les Perses en état d'être toujours les maîtres en rase campagne. Si vous ne perdez pas de vue que vous êtes liés ensemble par des obligations réciproques, votre bonheur mutuel s'accroîtra de jour en jour : mais si toi, Cyrus, enflé de ta fortune, tu veux gouverner tyranniquement les Perses, comme un peuple conquis; si vous, Perses, jaloux de la puissance de Cyrus, vous cherchez à y porter atteinte, vous vous priverez des plus grands biens.

« Un moyen de prévenir ce malheur, et de vous assurer de nouveaux avantages, c'est d'offrir aux dieux un sacrifice en commun, et de vous promettre en leur présence, toi, Cyrus, que si quelqu'un entre à main armée dans la Perse ou entreprend d'en détruire les lois, tu la défendras de toutes tes forces; vous, Perses, que, si quelqu'un cherche à dépouiller Cyrus de l'empire, ou à détacher de son obéissance les nations qu'il a soumises, vous volerez à son secours au premier appel. Au reste, mon intention est de conserver ce royaume tant que je vivrai : après ma mort, le trône doit appartenir à Cyrus, s'il me survit. Ce sera lui qui offrira pour vous aux dieux, quand ses affaires l'appelleront en Perse, les sacrifices que je leur offre aujourd'hui : lorsqu'il sera absent de ce pays, vous ne pourrez rien faire de mieux que de confier ce sacré ministère à celui de notre race que vous en jugerez le plus digne. » Cyrus et les magistrats des Perses convinrent unanimement de suivre les conseils de Cambyse, et prirent les dieux à témoin de l'engagement qu'ils contractaient. Cet accord n'a reçu depuis aucune atteinte de la part des Perses ni du roi.

Bientôt après, Cyrus quitta la Perse. Dès qu'il fut arrivé en Médie, il épousa, du consentement de son père et de sa mère, la fille de Cyaxare : on vante encore aujourd'hui la beauté de cette princesse. Selon quelques écrivains, celle



qu'il épousa était sœur de sa mère ; mais cette enfant eût été très-vieille. A peine les noces étaient-elles achevées, que Cyrus partit avec son épouse.

CHAPITRE VI.

Quand il fut de retour à Babylone, il crut à propos d'envoyer des satrapes dans les provinces conquises : avec cette restriction, que les gouverneurs des places fortes et les chiliarques détachés en différents postes pour veiller à la sûreté du pays, ne recevraient d'ordre que de lui seul. Il prenait cette précaution, afin que, si quelques satrapes, fiers de leurs richesses et de la multitude de leurs vassaux, avaient l'insolence de vouloir se rendre indépendants, ils eussent aussitôt en tête les troupes mêmes de leur gouvernement.

Cette résolution prise, il assembla les principaux chefs pour instruire ceux qui seraient pourvus de gouvernements des conditions auxquelles ils leur seraient confiés. Selon lui, ils accepteraient plus volontiers ce règlement ; mais, si l'on attendait qu'ils fussent en possession de leurs places, on les blesserait, parce qu'alors ils croiraient que c'est par défiance que l'on restreint leur pouvoir. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla ainsi :

« Mes amis, nous avons laissé des garnisons et des gouverneurs dans les villes que nous avons soumises. En partant, je leur ai commandé de s'occuper uniquement de garder leurs places, et comme ils ont suivi exactement mes ordres, je ne puis leur en vouloir ; mais il me paraît nécessaire d'envoyer des satrapes dans les provinces pour gouverner les habitants, lever les impôts, payer les garnisons, et veiller aux affaires de leur département. Il me paraît également nécessaire que ceux d'entre vous qui sont établis à Babylone, et que je pourrai envoyer dans ces provinces pour quelque mission, y aient en propriété des terres et des vassaux, afin qu'en arrivant ils se trouvent logés chez eux, et que les tributs nous parviennent ici. » Cyrus s'interrompit pour assigner à plusieurs de ses familiers des maisons et des vassaux dans la plupart des villes conquises. Ces possessions, situées en différentes contrées de l'empire, appartiennent encore aux descendants de ceux à qui elles furent données, quoiqu'ils

demeurent habituellement à la cour. « Quant au choix des satrapes pour l'administration des provinces, reprit Cyrus, mon avis est qu'il faut préférer ceux que l'on croira capables de nous envoyer ce que le sol produit de meilleur et de plus beau, afin que, sans sortir de nos foyers, nous participions aux avantages de tous les pays; ce qui est assez juste, puisque nous devons les défendre s'ils sont attaqués. »

Quand il eut cessé de parler, il distribua les gouvernements à ceux de ses amis qui les désiraient aux conditions annoncées. Le choix tomba sur les plus capables : Mégabyse eut l'Arabie, Artabatas la Cappadoce, Artacamas la Grande-Phrygie, Chrysantas la Lycie et l'Ionie, Adusius la Carie, qui l'avait elle-même demandé, Pharnuchus l'Eolide et la Phrygie voisine de l'Hellespont. La Cilicie, Cypre, la Paphlagonie, qui avaient suivi le prince de leur bon gré au siége de Babylone, n'eurent point de gouverneurs perses, mais on les assujettit au tribut. Le plan qu'alors adopta Cyrus subsiste encore aujourd'hui : les garnisons des places fortes sont restées jusqu'ici dans la dépendance immédiate du roi ; c'est lui qui en nomme les commandants, et leurs noms sont inscrits sur ses états.

Avant le départ des satrapes, Cyrus leur recommanda d'imiter la conduite qu'ils lui avaient vu tenir ; de former d'abord, tant des Perses qu'ils avaient avec eux que des alliés, un corps de cavalerie et de conducteurs de chars; d'exiger que ceux qui posséderaient des maisons et des terres dans l'étendue de leurs gouvernements se rendissent assidûment à la porte de leur palais, qu'ils observassent la tempérance, et vinssent s'offrir d'eux-mêmes pour exécuter ce qu'on voudrait leur ordonner; de faire élever les enfants sous leurs yeux, comme il le pratiquait dans son palais; de mener souvent à la chasse les hommes faits qui fréquenteraient leur cour; de les entretenir dans les exercices militaires et de s'y entretenir eux-mêmes.

« Celui d'entre vous, ajouta-t-il, qui, relativement à ses facultés, aura le plus grand nombre de chars, la meilleure et la plus nombreuse cavalerie, peut s'assurer que je le considérerai comme un brave et fidèle ami, comme un ferme soutien de l'empire des Perses et de ma puissance. Que chez vous, ainsi que chez moi, les places d'honneur soient toujours occupées par les plus dignes ; que votre table

soit, comme la mienne, servie avec assez d'abondance pour qu'elle nourrisse d'abord votre maison, et qu'ensuite vous puissiez y recevoir vos amis, et donner à ceux qui se seront distingués une marque de considération en les y admettant ce jour-là. Ayez des parcs ; nourrissez-y des bêtes fauves : faites de l'exercice avant vos repas, et ne souffrez point qu'on donne à manger à vos chevaux qu'ils n'aient travaillé. Avec toute la force que comporte la condition humaine, je ne pourrais, seul, vous défendre, vous tous et vos biens : si je dois vous aider de ma valeur et de celle de mes braves compagnons, il faut aussi que vous me secondiez de votre valeur et de celle de vos braves. Considérez, je vous prie, que je n'ordonne à nos esclaves aucune des pratiques que je vous ai prescrites, et que je n'exige rien de vous que je ne m'efforce de faire moi-même. En un mot, exhortez ceux qui tiendront de vous une portion d'autorité à suivre votre exemple, comme je vous invite à suivre le mien. »

Ces divers règlements se sont conservés jusqu'ici sans altération. Les garnisons et leurs chefs sont dans la dépendance immédiate du roi ; la porte des chefs est assidûment fréquentée ; dans les maisons du peuple, comme dans celles des grands, la coutume est toujours que les places les plus honorables soient remplies par les plus dignes. On observe dans les marches l'ordre dont j'ai parlé ; et, malgré la multitude des affaires, tout s'expédie promptement par un petit nombre d'officiers. Cyrus, après avoir instruit les nouveaux satrapes de la conduite qu'ils devaient tenir, et avoir donné un corps de troupes à chacun, les congédia en les avertissant de se tenir prêts pour entrer en campagne l'année suivante, et pour la revue des hommes, des armes, des chevaux et des chars.

C'est à Cyrus que l'on doit, dit-on, un autre établissement qui subsiste en Perse. Tous les ans, un envoyé du prince parcourt avec une armée les différentes provinces de l'empire : si les gouverneurs ont besoin de secours, il leur prête main-forte ; s'ils sont violents, il les ramène à la modération ; s'ils négligent de faire payer les tributs, et de veiller soit à la sûreté des habitants de leur gouvernement, soit à la culture des terres ; en un mot, s'ils manquent à quelques-uns de leurs devoirs, l'envoyé remédie au mal : lorsqu'il ne peut y réussir, il en rend compte au roi, qui décide du trai-

tement que mérite celui qui est en faute. Souvent ces hommes, que l'on appelle *le fils du roi*, ou *le frère du roi*, ou *l'œil du roi*, font la fonction d'inspecteurs ; cependant quelquefois ils ne paraissent point, parce que, s'il plait au prince de les contremander, ils retournent sur leurs pas.

C'est encore à Cyrus qu'on attribue cette invention si utile dans un grand empire, au moyen de laquelle il était promptement informé de tout ce qui se passait dans les contrées les plus éloignées. Après avoir examiné ce qu'un cheval pouvait faire dans un jour sans s'excéder, il ordonna que sur les routes on construisît des écuries distantes l'une de l'autre de ce même intervalle, qu'on y mît des chevaux et des palefreniers. Dans chacune il devait y avoir un homme intelligent pour recevoir les lettres qu'un courrier apportait, les remettre à un autre courrier, avoir soin des hommes et des chevaux qui arrivaient fatigués, et en fournir de frais. Quelquefois même la nuit ne retarde point la marche des courriers; celui qui a couru le jour est remplacé par un autre qui se trouve prêt à courir la nuit : aussi a-t-on dit d'eux que les grues ne feraient pas autant de chemin dans le même espace de temps. Si ce mot est exagéré, il est du moins certain qu'on ne peut voyager sur terre avec plus de vitesse. Or, il importe et de recevoir promptement un avis et d'en profiter sans délai.

L'année révolue, Cyrus assembla son armée à Babylone; on prétend qu'elle était composée de cent vingt mille cavaliers, de deux mille chars armés de faux, et de six cent mille fantassins. Avec ces forces redoutables, il entreprit la fameuse expédition dans laquelle il subjugua toutes es nations qui habitent depuis les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Érythrée : de là, portant ses armes vers l'Égypte, il la soumit pareillement : de sorte que son empire eut dès lors pour bornes, à l'orient la mer Érythrée, au septentrion le Pont-Euxin, au couchant l'île de Cypre et l'Égypte, au midi l'Éthiopie, régions dont les extrémités sont presque inhabitables, par la trop grande chaleur ou par la rigueur du froid, par les inondations ou par la sécheresse. Cyrus fixa son séjour au centre de ces différents pays : il passait les sept mois de l'hiver à Babylone, dont le climat était chaud les trois mois du printemps à Suse, les deux mois de l'été à Ecbatane : ce qui a fait dire : que sa vie s'écoulait

au milieu d'une chaleur et d'une fraîcheur printanières. Il inspirait un tel attachement, qu'il n'était point de nation, point de ville qui n'eût cru se manquer à elle-même, si elle avait négligé de lui offrir ses meilleures productions, fruits, animaux, œuvres d'art. Les particuliers s'estimaient riches quand ils avaient pu lui faire un présent : en effet, le prince, après avoir reçu d'eux des choses qu'ils avaient en abondance, leur donnait en échange celles dont il savait qu'ils manquaient.

CHAPITRE VII.

Ainsi vécut Cyrus. Devenu vieux, il partit pour la Perse : c'était le septième voyage qu'il y faisait depuis l'établissement de son empire. On conçoit que son père et sa mère étaient morts depuis longtemps. A son arrivée, il offrit les sacrifices ordinaires, commença la danse en l'honneur des dieux, suivant l'usage des Perses, et fit des largesses à tout le peuple. Ensuite il se retira dans son palais : s'y étant endormi, il vit en songe un personnage dont l'air majestueux n'annonçait pas un mortel, et qui s'approcha de lui en prononçant ces mots : « Prépare-toi, Cyrus ; tu vas bientôt rejoindre les dieux. »

Ce songe l'éveilla ; il jugea que la fin de sa vie approchait. Il choisit des victimes, et, selon le rit perse, alla sacrifier sur les montagnes, à Jupiter national, au Soleil et aux autres divinités, en leur adressant cette prière :

« Jupiter, dieu de mes pères, Soleil, et vous, dieux immortels, recevez ce sacrifice qui termine ma glorieuse carrière ! Je vous rends grâces des avis que j'ai reçus de vous, par les entrailles des animaux, par les signes célestes, par les augures, par les présages, sur ce que je devais faire ou éviter ; je vous rends grâces aussi de n'avoir jamais permis que je méconnusse votre assistance, ni que dans le cours de mes prospérités j'oubliasse que j'étais homme. Je vous prie d'accorder à mes enfants, à ma femme, à mes amis, à ma patrie, des jours heureux ; à moi, une fin digne de ma vie. »

Après les sacrifices, il retourna au palais, et se coucha pour prendre un peu de repos. Ses baigneurs vinrent à l'heure accoutumée lui proposer de se mettre dans le bain : il répondit qu'il voulait se reposer. L'heure du repas étant

venue, on servit son souper : il n'était pas disposé à manger ; mais, comme il avait soif, il but avec plaisir. Le lendemain et le jour suivant, se trouvant dans le même état, il fit appeler ses fils ; ils l'avaient accompagné dans son voyage : il demanda aussi ses amis et les principaux magistrats de Perse ; les voyant tous assemblés, il leur tint ce discours :

« Mes enfants, et vous tous, mes amis, qui êtes présents, je reconnais à plusieurs signes que je touche au terme de ma vie. Quand je ne serai plus, regardez-moi comme un homme heureux ; que ce sentiment se montre dans vos actions comme dans vos discours. Dans l'enfance, j'ai recueilli tous les avantages accordés à cet âge ; jeune homme, ceux de la jeunesse ; homme fait, ceux de l'âge mûr. Il m'a toujours semblé que mes forces augmentaient avec le nombre des années ; en sorte que dans ma vieillesse je ne me suis pas senti moins vigoureux que dans ma jeunesse. J'ai vu toutes mes entreprises couronnées de succès, tous mes vœux exaucés. J'ai vu mes amis heureux par mes bienfaits, et mes ennemis asservis. Avant moi, ma patrie était une province obscure de l'Asie ; je la laisse souveraine de l'Asie entière ; je ne sache pas avoir jamais perdu une seule de mes conquêtes. Cependant, quoique ma vie ait été un enchaînement continuel de prospérités, j'ai toujours craint de voir, d'entendre ou d'éprouver avec le temps quelques revers : cette idée m'a préservé de l'orgueil et des excès d'une joie immodérée. Dans ce moment où je vais cesser d'être, j'ai la consolation de voir que vous me survivrez, vous, mes enfants, que le ciel m'a donnés : je laisse mon pays et mes amis florissants. La postérité la plus reculée pourrait-elle donc sans injustice ne pas me regarder comme heureux ? Il faut maintenant que je déclare mon successeur, afin de prévenir tout sujet de dissension entre vous. Mes enfants, je vous aime tous deux avec une égale tendresse : je veux néanmoins que l'administration des affaires et l'autorité suprême appartiennent, dans tous les cas, à celui qui, étant le plus âgé, est justement présumé avoir le plus d'expérience. Accoutumé dans notre patrie commune à voir les cadets, soit entre frères, soit entre concitoyens, céder le pas, la place et la parole à leurs aînés, je vous ai formés, dès l'enfance, à honorer ceux qui étaient plus âgés que vous, et j'ai voulu qu'à votre tour vous fussiez honorés par ceux qui étaient plus jeunes. La disposi-

tion que vous venez d'entendre est donc conforme à nos lois, aux anciens usages, à nos mœurs.

« Ainsi, que la couronne soit à toi, Cambyse : les dieux te la défèrent, et ton père, autant qu'il est en son pouvoir. Toi, Tanaoxare, tu auras le gouvernement de la Médie, de l'Arménie et du pays des Cadusiens. Si je lègue à ton frère une autorité plus étendue avec le titre de roi, je crois t'assurer une condition plus douce. Que manquera-t-il à ta félicité? Tu jouiras de tous les biens qui peuvent rendre les hommes heureux. L'ambition d'exécuter des entreprises difficiles, la multiplicité fatigante des affaires, un genre de vie ennemi du repos, un désir inquiet d'imiter mes actions, des embûches à dresser ou à éviter : voilà le partage de celui qui régnera : tu seras exempt de tous ces soins, qui sont autant d'obstacles au bonheur. Toi, Cambyse, n'oublie jamais que ce n'est point un sceptre d'or qui conservera ton empire : les amis fidèles sont le véritable sceptre des rois et leur plus ferme appui. Mais ne te figure pas que les hommes naissent tels : si la fidélité leur était naturelle, elle se manifesterait dans tous également, comme tous les penchants que la nature donne à l'espèce humaine. Il faut que chacun travaille à se faire des amis fidèles; ce n'est jamais la crainte, c'est la bienfaisance qui les donne.

« Au reste, dans le cas où tu jugerais à propos de partager avec d'autres les soins qu'exige le maintien d'un empire, tu dois par préférence choisir ton frère. Si nous sommes plus étroitement unis à nos concitoyens qu'aux étrangers, à ceux qui demeurent avec nous sous le même toit qu'à nos concitoyens, comment des frères, formés du même sang, nourris par la même mère, élevés dans la même maison, chéris des mêmes parents, qui donnent aux mêmes personnes les noms de père et mère, ne seraient-ils pas encore plus intimement unis? Ne relâchez pas ces doux nœuds dont les dieux lient ensemble les frères ; resserrez-les plutôt par des actes répétés d'une amitié mutuelle ; c'est le moyen d'assurer à jamais la durée de votre union. C'est travailler pour ses propres intérêts que de s'occuper de ceux de son frère. Qui plus qu'un frère sera honoré de l'illustration de son frère ? Par qui un homme constitué en dignité sera-t-il plus révéré que par son frère ? Est-il quelqu'un qu'on craigne plus d'offenser que celui dont le frère est puissant ?

« Que personne donc ne soit plus prompt que toi, Cambyse, à servir le tien, et n'aille plus courageusement à son secours, puisque sa bonne et sa mauvaise fortune te touchent de plus près que nul autre. Examine d'ailleurs de qui tu pourrais espérer plus de reconnaissance pour tes bienfaits que de la part d'un frère. Qui, après t'avoir appelé à son secours, te seconderait plus vaillamment ? Est-il quelqu'un qu'il soit plus honteux de ne pas aimer, et plus louable d'honorer ? En un mot, Cambyse, ton frère est le seul qui puisse occuper, sans exciter l'envie, la première place auprès de toi.

« Je vous conjure donc, mes enfants, au nom des dieux de notre patrie, d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque désir de me plaire : car je ne m'imagine pas que vous regardiez comme certain que je ne serai plus rien, quand j'aurai cessé de vivre. Mon âme a été jusqu'ici cachée à vos yeux, mais à ses opérations vous reconnaissiez qu'elle existait. N'avez-vous pas remarqué de même de quelles terreurs sont agités les homicides par les âmes des innocents qu'ils ont fait mourir, et quelles vengeances elles tirent de ces impies ? Pensez-vous que le culte qu'on rend aux morts se fût constamment soutenu, si l'on eût cru leurs âmes destituées de toute puissance ? Pour moi, mes enfants, je n'ai jamais pu me persuader que l'âme, qui vit tant qu'elle est dans un corps mortel, s'éteigne dès qu'elle en est sortie : car je vois que c'est elle qui vivifie ces corps périssables, tant qu'elle les habite. Je n'ai jamais pu non plus me persuader qu'elle perde sa faculté de raisonner au moment où elle se sépare d'un corps incapable de raisonnement : il est naturel de croire que l'âme, alors plus pure et dégagée de la matière, jouit pleinement de son intelligence. Quand un homme est mort, on voit les différentes parties qui le composaient se rejoindre aux éléments auxquels elles appartiennent : l'âme seule échappe aux regards, soit durant son séjour dans le corps, soit lorsqu'elle le quitte.

« Vous savez que c'est pendant le sommeil, image de la mort, que l'âme approche le plus de la Divinité, et que dans cet état souvent elle prévoit l'avenir, sans doute parce qu'alors elle est entièrement libre. Or, si les choses sont comme je le pense, et que l'âme survive au corps qu'elle

abandonne, faites, par respect pour la mienne, ce que je vous recommande : si je suis dans l'erreur, si l'âme demeure avec le corps et périt avec lui, craignez du moins les dieux, qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers cet ordre immuable, inaltérable, invariable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de l'expression. Que cette crainte vous préserve de toute action, de toute pensée qui blesse la piété ou la justice. Après les dieux, craignez les hommes et les races à venir. Comme les dieux ne vous sont pas cachés dans l'obscurité, toutes vos actions seront vues : si elles sont pures et conformes à la justice, elles affermiront votre autorité ; mais si vous cherchez réciproquement à vous nuire, vous perdrez toute confiance dans l'esprit des autres hommes. En effet, avec la meilleure volonté, pourrait-on se fier à vous, si l'on vous voyait injustes envers l'être que vous avez le plus de raisons d'aimer ?

« Si vous goûtez les instructions que je vous donne sur la manière de vous comporter l'un à l'égard de l'autre, suivez-les : si elles vous paraissent insuffisantes, consultez l'histoire des siècles passés, c'est une excellente école. Vous y verrez des pères qui ont tendrement aimé leurs enfants, et des frères qui ont vécu dans l'union la plus intime ; vous en verrez d'autres qui ont donné l'exemple d'une conduite opposée. Parmi des hommes si différents, choisissez pour modèles ceux qui se sont le mieux trouvés de leur conduite, et vous serez sages. Mais je crois vous en avoir dit assez. Lorsque je ne serai plus, ô mes enfants ! n'ensevelissez mon corps ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans quelque matière que ce soit ; rendez-le promptement à la terre. Quoi de plus satisfaisant que d'être réuni à cette mère commune qui produit, qui nourrit tout ce qui existe de bon ! J'ai toujours trop chéri les hommes pour ne pas me sentir heureux de faire partie de la bienfaitrice des hommes. Mais je sens que mon âme m'abandonne, je le sens aux symptômes qui annoncent ordinairement notre dissolution.

« Si quelqu'un d'entre vous désire toucher ma main et considérer dans mes yeux un reste de vie, qu'il approche. Quand j'aurai couvert mon visage, je vous prie, mes enfants, que mon corps ne soit vu de personne, pas même de vous. Invitez les Perses et nos alliés à se rassembler autour de mon

tombeau, pour me féliciter de ce que je serai désormais en sûreté, à l'abri de tout événement fâcheux, que j'existe dans le sein de la Divinité, ou que je sois réduit au néant. Que tous ceux qui s'y rendront s'en retournent après avoir reçu de vous les dons qu'on distribue aux funérailles d'un homme heureux. Enfin, n'oubliez jamais ce mot : c'est en faisant du bien à vos amis que vous serez en état de réprimer vos ennemis. Adieu, chers enfants; portez mes adieux à votre mère. Adieu, tous mes amis présents et absents. » Quand il eut cessé de parler, il prit la main de tous ceux qui l'entouraient, puis, il se voila et expira.

CHAPITRE VIII.

A voir le royaume de Cyrus, il est clair qu'il a été le plus florissant et le plus étendu de toute d'Asie : il avait pour bornes, à l'orient, la mer Erythrée, au septentrion le Pont-Euxin, à l'occident Cypre et l'Égypte, au midi l'Éthiopie. Cyrus gouvernait seul cette vaste étendue de pays : il aimait et traitait ses sujets comme ses enfants; ses sujets l'honoraient comme un père. Mais à peine eut-il fermé les yeux, que la discorde divisa ses deux fils : des villes, des nations entières se détachèrent de leur obéissance; l'on vit bientôt une décadence générale. Je vais justifier ce que j'avance, en commençant par ce qui concerne la religion.

Anciennement, lorsque le prince ou les grands avaient donné leur parole, soit avec serment, soit par la simple présentation de la main, fût-ce même à ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque crime, ils la gardaient inviolablement : s'ils avaient été moins fidèles à leurs promesses, et qu'on eût pu les soupçonner d'y manquer, on n'aurait pas eu plus de confiance en eux qu'on n'en a maintenant que leur mauvaise foi est reconnue; et les chefs des troupes qui depuis accompagnèrent Cyrus le jeune dans son expédition ne se seraient pas fiés à leur parole. On sait que ces capitaines, trompés par l'ancienne opinion de la bonne foi des Perses, se livrèrent eux-mêmes entre leurs mains, et, conduits devant le roi, eurent la tête tranchée : quantité de Barbares de la même expédition, séduits également par de fausses promesses, périrent misérablement.

Les Perses sont devenus plus pervers à présent qu'ils ne l'étaient alors. Autrefois, les honneurs étaient réservés à ceux qui exposaient leur vie pour le service du roi, qui lui soumettaient une ville, qui subjuguaient une nation, qui se signalaient par quelque belle action. Aujourd'hui, qu'à l'exemple ou d'un Mithridate qui trahit son père Ariobarzane, ou d'un Rhéomithrès qui, au mépris des serments les plus sacrés, a laissé pour otages en Égypte sa femme, ses enfants, les enfants de ses amis, on commette une perfidie, pourvu qu'elle tourne au profit du prince, on est magnifiquement récompensé. De là, par l'influence que les mœurs du peuple dominant ont toujours sur celles du peuple assujetti, toutes les nations asiatiques sont devenues injustes et perfides. Voilà déjà un point sur lequel les Perses sont pires de nos jours qu'ils n'étaient autrefois.

Ils ne sont pas moins injustes, en ce qui touche les richesses. Les criminels ne sont plus, comme anciennement, les seuls qu'on mette aux fers; on emprisonne des innocents pour les forcer, contre toute équité, de racheter leur liberté à prix d'argent; en sorte que ceux qui possèdent de grandes richesses ne craignent pas moins que ceux qui ont commis de grands délits. Ils n'osent ni combattre un ennemi puissant, ni joindre l'armée du roi, d'où il arrive que tout peuple en guerre avec les Perses peut faire impunément à son gré des courses dans leur pays : juste punition de leur impiété envers les dieux et de leurs injustices envers les hommes : nouvelle preuve qu'ils ont étrangement dégénéré de leur ancienne vertu.

Je passe aux changements qui sont survenus dans leur manière de vivre. Une loi défendait de cracher et de se moucher : la loi avait pour objet, non sans doute de ménager une humeur superflue, mais de les fortifier en les accoutumant à la consumer par la fatigue et par la sueur. Ils ont, à la vérité, conservé l'usage de ne point cracher et de ne se point moucher, mais ils ont perdu celui de travailler.

Suivant une autre loi, ils ne devaient manger qu'une fois par jour, afin de pouvoir donner le reste du temps au soin de leurs affaires et aux exercices du corps. Ils ont retenu la pratique de ne faire qu'un repas, mais ils le commencent à l'heure de ceux qui dînent le plus matin et le continuent

jusqu'à l'heure où se couchent ceux qui veillent le plus tard.

Il leur était défendu de faire porter des prochoïdes aux repas, parce qu'on pensait que l'excès de la boisson énerve à la fois le corps et l'âme. La défense subsiste encore; mais ils boivent avec si peu de retenue qu'au lieu de porter ces vases, ce sont eux-mêmes que l'on remporte; ils n'ont plus la force de se soutenir.

Leurs pères, suivant une pratique ancienne, ne buvaient ni ne mangeaient jamais en route, et ne se permettaient de satisfaire publiquement aucun des besoins qui en sont la suite. Cette pratique subsiste encore; mais ils font des marches si courtes, que leur abstinence n'a rien de merveilleux.

Autrefois ils allaient si fréquemment à la chasse, que cet exercice suffisait pour tenir en haleine les hommes et les chevaux. Depuis que le roi Artaxerxès et ses courtisans se sont adonnés au vin, ils ont renoncé à la chasse; et, si quelqu'un, pour s'entretenir dans l'habitude de la fatigue, a continué de chasser avec ses cavaliers, il s'est attiré la haine de ses égaux, jaloux de l'avantage qu'il a sur eux.

L'usage d'élever les enfants à la porte du palais s'est maintenu jusqu'à présent; mais on néglige de leur enseigner à monter à cheval, parce qu'il ne se rencontre plus d'occasions où ils puissent faire briller leur adresse. Les enfants se formaient à la justice, en voyant l'équité présider aux jugements; ils voient, au contraire, triompher aujourd'hui ceux qui donnent le plus d'argent. Les enfants apprenaient à connaître les propriétés des plantes, afin de s'en servir ou de s'en abstenir, suivant qu'elles sont salutaires ou nuisibles : maintenant il semble qu'ils n'apprennent à les distinguer que pour être en état de faire le plus de mal possible : aussi n'est-il point de pays où les empoisonnements soient plus fréquents.

Leur vie est d'ailleurs beaucoup plus molle qu'elle n'était du temps de Cyrus. Quoiqu'ils eussent dès lors adopté l'habit et la parure des Mèdes, leurs mœurs se sentaient encore de l'éducation et de la tempérance des Perses : ils laissent aujourd'hui éteindre en eux les mâles vertus de leurs pères et conservent la mollesse des Mèdes. Mais donnons la preuve de leur relâchement.

Ils ne se contentent pas d'être couchés mollement; il faut que les pieds de leurs lits soient posés sur des tapis qui, en obéissant au poids, empêcheut de sentir la résistance du plancher. Ils n'ont abandonné aucun des mets et des ragoûts qu'on leur servait autrefois, et tous les jours ils en inventent de nouveaux ; ils ont même des gens à leurs gages pour en imaginer. L'hiver, ils ne se bornent pas à se couvrir la tête, le corps et les pieds ; ils ont les mains garnies de fourrures et les doigts dans des étuis. Durant l'été, l'ombre des bois et des rochers ne leur suffit pas; ils ont recours à l'art pour se procurer d'autres ombrages. Ils tirent vanité de posséder un grand nombre de vases précieux ; et ils ne rougissent pas de les avoir acquis par des voies malhonnêtes : tant l'injustice et l'amour sordide du gain ont fait de progrès chez eux. Une ancienne loi leur défendait de paraître jamais à pied dans les chemins, et le but de ce règlement était d'en faire de bons cavaliers ; mais ils ont plus de tapis sur leurs chevaux que sur leurs lits, et sont beaucoup moins curieux d'être bien à cheval que d'être assis mollement.

Pour ce qui regarde la guerre, serait-il possible qu'ils fussent à présent les mêmes qu'ils étaient autrefois ? Du temps de leurs pères, c'était un usage national que ceux qui possédaient des terres vinssent rejoindre l'armée avec des cavaliers levés dans leurs domaines ; et, lorsqu'il s'agissait de la défense du pays, les garnisons des places entraient en campagne moyennant la solde qu'on leur donnait. Aujourd'hui, les grands, dans la vue de profiter de la solde, transforment en cavaliers leurs portiers, boulangers, cuisiniers, échansons, baigneurs, les valets qui servent et desservent leurs tables, qui les mettent au lit ou qui les réveillent, qui les habillent, qui les frottent, qui les parfument, en un mot qui ont soin de tout leur ajustement. Ainsi, quoique leurs armées soient nombreuses, elles ne sont d'aucune utilité, comme il est aisé d'en juger en voyant leurs ennemis parcourir la Perse plus librement que leurs amis.

Cyrus, pour obliger sa cavalerie à combattre de près, avait couvert les hommes et les chevaux d'armes défensives, et donné à chaque cavalier un fort javelot. On est exact à ne point combattre de loin ; mais on n'ose plus se battre de près. L'infanterie est armée, comme du temps de Cyrus, du

bouclier, de l'épée, de la hache; mais elle n'a pas le courage de s'en servir. Les chars armés de faux ne sont plus employés à l'usage pour lequel Cyrus les avait fait construire. Par les récompenses dont il comblait les conducteurs, il avait tellement excité leur courage, qu'ils s'élançaient impétueusement à travers les plus épais bataillons : les Perses d'aujourd'hui en font si peu de cas qu'ils croient qu'on peut très-bien conduire un char sans y être exercé. Ils savent, à la vérité, pousser leurs chevaux vers l'ennemi; mais, avant de l'avoir joint, les uns se laissent renverser exprès, les autres sautent en bas; ensorte que les chars, n'étant plus gouvernés, leur causent souvent plus de dommage qu'aux ennemis. Au reste, les Perses ne se dissimulent pas leur peu d'habileté dans l'art militaire : ils reconnaissent leur infériorité, et n'osent se mettre en campagne sans avoir des Grecs dans leurs armées, soit qu'ils aient à se défendre contre les Grecs ; car ils ont pour maxime de ne jamais combattre les Grecs sans avoir des auxiliaires grecs.

Je crois avoir rempli l'objet que je m'étais proposé. J'ai prouvé qu'aujourd'hui les Perses et les peuples soumis à leur domination ont beaucoup moins de respect pour les dieux, de piété envers leurs parents, d'équité les uns à l'égard des autres, de bravoure à la guerre, qu'ils n'en avaient anciennement. Si quelqu'un est d'un avis contraire, qu'il examine leurs actions, il verra qu'elles confirment ce que j'ai dit.

VIE D'AGÉSILAS.

DE 439 A 361 AVANT J.-C.

CHAPITRE PREMIER.

Je sais qu'il est difficile de louer dignement les vertus et la gloire d'Agésilas; j'oserai cependant l'entreprendre. Parce qu'il fut un homme accompli, serait-ce une raison de ne lui donner aucun éloge, l'éloge fût-il au-dessous de son mérite ?

Pour commencer par sa noble origine, quoi de plus glorieux que le rang qu'il occupe parmi ceux qu'on appelle encore aujourd'hui *Progones*, et qui furent, non de simples particuliers, mais des rois descendant de rois depuis Hercule ! Et l'on ne dira pas que, s'ils étaient rois, ils régnaient sur une ville inconnue; elle est aussi renommée dans la Grèce qu'ils furent illustres dans leur patrie. Ainsi, ce n'était pas dans un Etat de second ordre, mais dans un État de premier ordre qu'ils tenaient le premier rang. L'éloge de la patrie d'Agésilas ne doit pas être séparé de celui de sa famille : car si Lacédémone, fidèle à ses rois, n'entreprit jamais de les dépouiller de la puissance souveraine, les rois, à leur tour, n'ambitionnèrent jamais une autorité plus étendue que celle qu'ils avaient reçue avec le sceptre. Aussi n'a-t-on vu aucun autre gouvernement, démocratique ou oligarchique, tyrannique ou royal, se maintenir sans interruption; seule la royauté lacédémonienne s'est maintenue dans la même famille...

De plus, Agésilas fut jugé digne du trône, même avant d'y monter. Après la mort d'Agis, Léotychide et lui prétendaient

à la couronne : lui, comme fils d'Archidamus ; Léotychide, comme fils d'Agis : les citoyens décidèrent que le mérite, joint à la naissance, donnait au premier plus de droit ; et il fut élu roi. Le choix d'une république puissante et de citoyens considérables n'est-il pas une forte preuve de l'opinion qu'on avait de son mérite avant qu'il régnât ? Je vais dire ce qu'il a fait pendant son règne : on verra clairement par ses actes quel était son caractère.

Ce prince, encore dans la force de l'âge, venait de monter sur le trône, lorsqu'on annonça que le roi de Perse rassemblait contre la Grèce des forces nombreuses de terre et de mer. Les Lacédémoniens et leurs alliés délibérèrent. Agésilas s'offre de passer en Asie, pourvu qu'on lui donne seulement trente Spartiates, trois mille néodamodes, et environ six mille alliés : avec ces forces, il se chargeait d'obliger le prince à faire la paix, ou, s'il voulait la guerre, de l'occuper assez dans ses États pour l'empêcher de marcher contre les Grecs. On applaudit au projet d'attaquer un roi qui jusqu'alors avait attaqué le premier ; d'aller à la rencontre des ennemis, au lieu de les attendre ; de les combattre en vivant sur leurs terres plutôt que sur le territoire grec ; on jugea plus glorieux de tenter la conquête de l'Asie que de se borner à la défense de la Grèce. Agésilas réunit ses troupes et s'embarqua. Je ne puis mieux donner l'idée des talents militaires qu'il déploya dans cette campagne qu'en racontant ce qu'il fit.

Voici par où il débuta en Asie. Tissapherne lui proposait une trêve jusqu'au retour des députés qu'il enverrait au roi de Perse; il s'engageait par serment à obtenir de son maître la liberté des Grecs asiatiques. Agésilas accepta la trêve, avec promesse d'y être fidèle, en accordant à Tissapherne un délai de trois mois. Celui-ci manqua aussitôt à son serment : au lieu de solliciter la paix, il demanda au roi de nouveaux renforts. Agésilas s'aperçut de sa mauvaise foi ; mais il respecta la trêve. C'est là, selon moi, un premier trait de sagesse, d'avoir montré que le satrape de Carie était un parjure, de l'avoir rendu suspect à tous les peuples, de s'être au contraire montré lui-même constant dans sa parole et fidèle observateur des traités, et par là d'avoir inspiré toute confiance aux Grecs et aux Barbares avec lesquels il eût conclu un arrangement. Cependant Tissapherne, fier de ses

nouvelles troupes, menace d'assaillir le roi de Sparte, s'il ne se retire à l'instant de l'Asie. Les Lacédémoniens et leurs alliés paraissaient effrayés; ils craignaient que les forces d'Agésilas ne tinssent pas contre les nombreuses troupes du grand roi : pour lui, d'un visage serein, il charge les hérauts de Tissapherne de le remercier de ce qu'il a rendu par son parjure les dieux ennemis des Perses et amis des Grecs. Sur-le-champ il donne l'ordre pour la marche, enjoint aux villes par où il devait passer pour aller en Carie de lui préparer des vivres, et mande aux Ioniens, aux Éoliens et aux Hellespontins de lui envoyer des renforts à Éphèse.

Tissapherne, sachant qu'Agésilas manquait de cavalerie, et que la Carie était peu favorable à cette espèce de troupes, sentant d'ailleurs qu'il devait être indigné de son procédé, ne doutait pas qu'il ne se jetât dans cette province, siége de son gouvernement. Il y envoie donc toute son infanterie, et il entoure avec sa cavalerie les plaines du Méandre, persuadé qu'il écraserait les Grecs sous les pieds de ses chevaux, avant qu'ils arrivassent dans les endroits où la cavalerie ne pouvait agir. Mais, au lieu d'aller en Carie, Agésilas s'avance vers la Phrygie : il recueille dans sa marche les troupes à mesure qu'elles arrivent, prend les villes de force; et, comme il s'y était jeté à l'improviste, il y fait un immense butin. La guerre étant déclarée, et la ruse alors permise, qui doutera que ce ne fût, dans Agésilas, le trait d'un général habile, de montrer que Tissapherne n'était qu'un enfant en fait de ruse, et de profiter sagement de l'occasion pour enrichir les villes amies ? On avait fait des prises si considérables, que tout se vendait à vil prix : il avertit les alliés de Lacédémone d'acheter ce qu'ils voudraient, en les prévenant qu'il ne tarderait pas à conduire son armée vers la mer. Les officiers chargés de la vente du butin avaient ordre d'inscrire sur leurs registres le prix de chaque effet vendu, et de le livrer ensuite; de sorte que les alliés, n'ayant rien déboursé jusqu'alors, firent un profit immense, sans aucun dommage pour le trésor public. De plus, toutes les fois qu'il était instruit que des transfuges de son armées voulaient servir de guides aux troupes du roi de Perse pour faire quelque butin, il procurait à ses alliés les moyens de le leur enlever, et d'acquérir à la fois des richesses et de la gloire. Cette conduite ne tarda pas à faire désirer son amitié.

Convaincu de plus qu'une armée ne tenait pas longtemps dans un pays ruiné et désert, tandis qu'elle trouvait toujours de quoi vivre dans des régions peuplées et cultivées, il ne cherchait pas seulement à soumettre les ennemis par ses armes, il les gagnait encore par sa modération. Aussi recommandait-il souvent à ses soldats de ne pas traiter les prisonniers en criminels, mais de les ménager comme leurs semblables. Souvent même, lorsqu'il levait le camp, s'il s'apercevait que les marchands y laissaient de petits enfants, au lieu de souffrir qu'on les vendît, comme on le fait pour l'ordinaire dans l'embarras de les nourrir et de les garder, il les faisait conduire en lieu sûr. Quant à ceux que leur grand âge empêchait de suivre l'armée, ses ordres étaient qu'on les préservât avec grand soin de la fureur des chiens et des loups. Ceux qui apprenaient ces traits d'humanité, et les prisonniers mêmes, s'affectionnaient à lui. Toutes les villes qu'il avait conquises, il les dispensait des devoirs des esclaves envers les maîtres; il n'exigeait d'elles que la simple déférence de l'homme libre pour ses magistrats; en sorte que les places qu'il n'aurait pas emportées par la force, il les soumettait par la douceur.

Comme dans les plaines de la Phrygie il ne pouvait tenir la campagne contre la cavalerie de Pharnabaze, il résolut de se procurer cette espèce de troupes, afin de n'être pas obligé de faire la guerre en fuyant. Il chargea donc les plus riches citoyens des villes de nourrir des chevaux; et il déclara exempt du service quiconque fournirait un cheval, des armes et un cavalier formé. Aussitôt tous s'empressèrent de répondre à ses désirs avec la même ardeur que s'ils eussent cherché quelqu'un pour mourir à leur place. Il désigna les villes d'où l'on tirerait les cavaliers, assuré qu'on ne tarderait pas à en trouver de bons là où l'on nourrirait des chevaux : action digne du plus grand éloge, puisqu'il se créait une bonne cavalerie en état de le servir sur-le-champ.

Au commencement du printemps, il rassemble toute son armée à Éphèse, dans le dessin de l'exercer. Il propose des prix aux troupes de cavalerie qui feraient le mieux leurs évolutions, aux hoplites qui montreraient le plus de vigueur, aux archers et aux peltastes qui annonceraient le plus d'adresse. Il fallait voir les gymnases remplis d'hoplites qui

s'exerçaient, l'hippodrome couvert de cavaliers occupés d'évolutions, tandis que les archers et les gens de trait visaient à la cible. Toute la ville offrait un intéressant spectacle. Les marchés publics étaient pleins d'armes et de chevaux à vendre. Les ouvriers en airain, en bois, en fer, les corroyeurs, les peintres, tous travaillaient à la fabrication des armes : on eût pris Éphèse pour un véritable arsenal. Rien surtout n'inspirait plus la confiance que de voir Agésilas lui-même et ses soldats sortir des gymnases, couronnés de fleurs, et consacrant leurs couronnes à Diane. Eh ! qui n'eût conçu pour l'avenir les espérances les plus grandes, en voyant les hommes respecter les dieux, s'exercer au métier des armes et ne songer qu'à obéir aux chefs ! Persuadé, de plus, qu'un moyen pour exciter le courage du soldat était de lui faire mépriser l'ennemi, il ordonna qu'on dépouillât les Perses qui seraient pris par ses coureurs, et qu'on les vendît nus, afin qu'à la vue de ces prisonniers, dont les corps n'étaient si blancs que parce qu'ils ne quittaient jamais leurs vêtements, si chargés d'embonpoint et si peu nerveux que parce qu'ils étaient toujours traînés dans des chars, les soldats grecs jugeassent qu'ils n'auraient à combattre que des femmes.

Il déclare encore à ses troupes qu'il va les mener par le plus court chemin dans la partie la plus fortifiée du pays, afin qu'ils se préparent d'esprit et de corps à combattre sous peu. A cette nouvelle, Tissapherne s'imagina qu'il voulait le tromper de nouveau, et que son véritable dessein était de fondre sur la Carie. Il y fit donc passer son infanterie, comme la première fois, et plaça de même sa cavalerie dans les plaines du Méandre. Mais, suivant le projet annoncé, Agésilas dirigea réellement sa route vers la province de Sardes. Il marcha trois jours sans rencontrer l'ennemi, et procura à son armée des vivres en abondance. A la quatrième journée parut la cavalerie des Perses. Celui qui la conduisait donna ordre aux bagages de passer le Pactole et d'établir un camp. L'ennemi, ayant vu les valets de l'armée grecque s'écarter pour piller, en tua un grand nombre. Agésilas s'en aperçoit et envoie sa cavalerie pour les secourir. De leur côté, les Barbares rassemblent la leur, et la font avancer en ordre de bataille.

Le prince, qui voyait que l'infanterie des Perses n'était pas

encore rassemblée, tandis qu'il avait, lui, toutes ses forces réunies, jugea que c'était le moment d'engager l'action. Après avoir immolé des victimes, il fait avancer sa phalange sur la cavalerie ennemie ; il ordonne aux hoplites qui ont dix ans de service de fondre en même temps, et aux peltastes de les précéder en courant : la cavalerie irait à la charge, et le reste de l'armée avec lui marcherait à leur suite. Le premier choc fut soutenu par les plus braves d'entre les Perses ; mais bientôt, pressés de toutes parts, ils plièrent : les uns se jetèrent dans le fleuve, les autres prirent la fuite. Les Grecs les poursuivent et s'emparent de leur camp ; les peltastes, selon leur coutume, se mettent à piller. Agésilas enveloppe avec son armée le camp des ennemis et le sien, et des deux n'en fait qu'un. Le bruit se répand que la division s'est mise parmi les Barbares, et qu'ils se reprochent mutuellement leur défaite : il marche aussitôt contre Sardes. Tandis qu'il brûle et ravage les environs de la ville, il fait annoncer aux habitants que, quiconque aspire à la liberté, peut se joindre à lui, et que, s'il en est qui prétendent asservir l'Asie, ils viennent se mesurer contre ses libérateurs. Comme personne n'osait paraître, il se porta librement partout. Il voyait les Grecs asiatiques, jusqu'alors contraints de ramper devant les Perses, respectés de ceux mêmes qui les avaient outragés, et ces Perses, qui exigeaient les honneurs divins, n'oser pas regarder les Grecs. En même temps qu'il protégeait les terres de ses alliés, il dévastait celles des ennemis : en moins de deux ans il envoya au dieu de Delphes, comme dîme, plus de cent talents. Cependant le roi de Perse, attribuant le mauvais succès de ses affaires aux fautes de Tissapherne, charge Tithrauste de lui trancher la tête : exécution qui affaiblit la puissance ennemie en augmentant celle d'Agésilas. Tous les peuples députaient vers lui pour lui demander son amitié ; plusieurs même, qui désiraient être libres, passaient dans son parti ; en sorte qu'il ne se voyait pas seulement le chef des Grecs, mais encore d'un grand nombre de Barbares.

Mais ce qui mérite surtout notre admiration, c'est qu'après s'être assuré la possession d'un grand nombre de villes sur le continent, et même de plusieurs îles, depuis que Lacédémone lui avait donné une flotte ; après avoir acquis tant de gloire et de puissance, lorsqu'il pouvait profiter de ces nombreux et brillants avantages, au moment même où il

formait le projet et concevait l'espoir de renverser un empire dont les forces furent souvent employées contre la Grèce, il ne céda à aucune de ces considérations. Dès que les magistrats de Sparte lui ordonnèrent de venir au secours de sa patrie, il obéit sans balancer, aussi docile que s'il se fût trouvé seul et désarmé dans le conseil des éphores; annonçant par là que toute la terre, en comparaison de sa patrie, n'était rien à ses yeux; qu'il ne préférait pas de nouveaux amis aux anciens, ni des avantages sans péril et désavoués par la vertu, à des dangers où l'appelaient et l'honneur et la justice.

Au reste, tout le temps qu'il commanda en Asie, il y tint la conduite d'un roi digne d'éloges. Dans toutes les villes, qu'il venait gouverner au nom de Sparte, l'anarchie régnait, parce que, depuis la décadence d'Athènes, on y avait changé le gouvernement; sa présence y ramena la concorde et la prospérité; il les maintint en paix sans employer ni l'exil ni les supplices. Aussi tous les Grecs asiatiques étaient-ils affligés de son départ, comme si on leur eût enlevé, non un chef, mais un père, un ami. Ils lui donnèrent une dernière preuve d'un sincère attachement, en l'accompagnant d'eux-mêmes pour secourir Lacédémone, quoiqu'ils sentissent qu'ils auraient à se mesurer avec des adversaires qui ne leur étaient point inférieurs. Telle fut la fin des exploits d'Agésilas en Asie.

CHAPITRE II.

Il passa l'Hellespont et suivit la même route qu'avait tenue le roi de Perse à la tête d'armées innombrables. Mais le chemin que Xerxès n'avait fait qu'en un an, Agésilas le parcourut en moins d'un mois, tant il craignait d'arriver trop tard au secours de sa patrie.

A peine eut-il quitté la Macédoine et fut-il entré dans la Thessalie, que les peuples de Larisse, de Cranon, de Scotuse, de Pharsale, alliés des Béotiens, tous les Thessaliens en un mot, excepté les exilés, vinrent fondre sur ses derrières. Jusque-là il avait conduit son armée en bataillon carré, une moitié de la cavalerie devant et l'autre derrière; mais comme les Thessaliens l'arrêtaient dans sa marche en harcelant son arrière-garde, il y fit passer une partie des trou-

pes qui étaient à la tête, excepté celles qu'il avait auprès de sa personne. Lorsque les deux armées furent en présence, les Thessaliens jugèrent qu'il était imprudent à une cavalerie de charger des hoplites; ils tournèrent donc le dos et se retirèrent au pas: les hoplites les suivaient avec la même lenteur. Agésilas, qui voit la faute des uns et des autres, détache ses meilleurs cavaliers, leur ordonne de serrer l'ennemi d'assez près pour qu'il ne puisse se retourner, et de recommander aux autres d'agir de même. Les Thessaliens, poursuivis contre leur attente, continuaient de se retirer; ceux qui voulaient faire volte-face étaient pris au moment où ils tournaient bride. L'hipparque Polycharme, de Pharsale, se retourna ainsi et périt avec ses compagnons d'armes. La déroute alors devint générale: les uns furent taillés en pièces, les autres faits prisonniers; le reste ne s'arrêta qu'à la montagne de Narthace. Agésilas érigea un trophée entre les monts Prante et Narthace, où il séjourna quelque temps, satisfait d'avoir vaincu, avec une cavalerie qu'il avait formée lui-même, des peuples fiers de la leur.

Le lendemain, il franchit les montagnes de Phthie et poursuivit sa route, à travers des pays alliés, jusqu'aux confins de la Béotie. Là, ayant trouvé en ordre de bataille l'armée ennemie, composée des soldats de Thèbes, d'Athènes, d'Argos, de Corinthe, d'Énia, de l'une et l'autre Locride et de l'Eubée, il n'hésite pas, dispose son armée au combat, et va à leur rencontre. Il n'avait qu'une more et demie de Lacédémoniens, et, parmi les alliés qu'ils avaient dans ce pays, les Phocéens seulement et les Orchoméniens, avec les troupes qu'il avait amenées d'Asie. Je ne dirai pas qu'il engagea l'action contre une armée bien supérieure en nombre et en vaillance: ce serait le présenter comme insensé, et j'aurais tort de louer un général qui combat en téméraire pour les plus grands intérêts. Je l'admire plutôt d'avoir pu former une armée qui ne le cédât en rien à celle de l'ennemi, une armée toute brillante d'airain et de pourpre; je l'admire d'avoir accoutumé ses soldats à supporter la fatigue, et de leur avoir assez élevé le courage pour qu'ils ne redoutassent aucun adversaire; je l'admire enfin d'avoir allumé dans leur âme une telle émulation qu'ils se surpassaient les uns les autres, et de leur avoir présenté la bravoure comme le moyen de parvenir au comble de la prospérité. Il sentait

qu'avec de tels hommes il attaquerait et vaincrait l'ennemi : il ne fut pas trompé dans son attente.

Je vais retracer ce combat, le plus célèbre de nos jours. Les deux armées se rencontrèrent dans une plaine voisine de Coronée; celle d'Agésilas venait du Céphise, celle des Thébains de l'Hélicon. De part et d'autre l'infanterie était égale, la cavalerie à peu près aussi nombreuse. Agésilas choisit la droite, et place les Orchoméniens à l'extrémité de l'aile gauche. De leur côté, les Thébains tenaient la droite : la gauche était occupée par les Argiens. Les deux armées s'ébranlent et marchent en silence; arrivées à un stade l'une de l'autre, les Thébains jettent un grand cri et s'élancent tous en avant. Il restait encore un espace de cinquante pas entre les deux armées : Hérippidas se détache et s'avance contre les Thébains avec la même impétuosité. Le corps qu'il commandait était composé de Lacédémoniens, d'un reste de l'armée de Cyrus, des habitants de l'Ionie, de l'Éolie et des bords de l'Hellespont. A la portée de la pique, il charge les troupes qu'il avait en tête, et les fait plier. Les Argiens, ne pouvant soutenir le choc de la phalange d'Agésilas, s'enfuient vers l'Hélicon. Déjà quelques soldats étrangers proclamaient ce prince vainqueur, lorsqu'on lui annonce que les Thébains, revenus à la charge, avaient rompu les Orchoméniens et pénétré jusqu'aux bagages; il fait aussitôt avec sa phalange une inversion de chaque file, et court sur eux. Les Thébains, voyant que leurs alliés venaient de fuir vers l'Hélicon, doublent le pas pour les joindre.

C'est alors qu'Agésilas montra sans contredit la plus grande valeur; cependant le parti qu'il prit était périlleux. Il pouvait laisser passer les ennemis qui se retiraient, charger leur arrière-garde et se rendre maître des traînards; mais, dédaignant un succès facile, il les attaque de front. De part et d'autre, les boucliers se rencontrent et se choquent; on combat, on tue, on meurt. Ce n'étaient ni les clameurs ni le silence : on n'entendait que le bruit confus que produisent la colère et la lutte. Enfin, une partie des Thébains s'échappe vers l'Hélicon; un grand nombre restent sur la place. Agésilas, victorieux et blessé, avait été reporté à sa phalange; quelques cavaliers accourent pour lui dire que quatre-vingts des ennemis s'étaient réfugiés avec leurs armes dans le temple; ils lui demandent ce qu'il faut en faire. Quoique

couvert de blessures et percé de traits, il n'oublie pas ce qu'il doit à la sainteté du lieu ; il ordonne de les laisser aller librement ; et, loin de permettre qu'on leur fasse aucun mal, il les fait escorter par des cavaliers qui étaient auprès de sa personne, et conduire en lieu de sûreté.

Après le combat, quel spectacle offrait le champ de bataille ! On voyait la terre teinte de sang ; les morts étendus pêle-mêle, sans distinction d'amis et d'ennemis, des boucliers percés, des piques brisées, des épées nues ; les unes jetées par terre, d'autres enfoncées dans les corps, d'autres restées dans les mains qui s'en étaient armées. Comme il était déjà tard, les soldats d'Agésilas, après avoir mis seulement à l'écart les morts des ennemis, prirent un léger repas et se livrèrent au sommeil. Le lendemain, le prince commande au polémarque Gylis de mettre les troupes sous les armes et d'ériger un trophée ; aux soldats, de se couronner de fleurs, aux joueurs de flûte, de célébrer la victoire au son des instruments. Cependant les Thébains envoient un héraut demander une trêve pour donner la sépulture à leurs morts. Agésilas la leur accorde, et il part à l'instant pour Lacédémone, plus jaloux de commander et d'obéir dans sa ville selon les lois, que de jouir en Asie d'un pouvoir absolu.

S'apercevant dans sa marche que les Argiens, tranquilles chez eux et maîtres de Corinthe, se plaisaient à une guerre dont ils tiraient profit, il entre dans leur pays et le ravage ; de là, il franchit les défilés qui conduisent à Corinthe, s'empare des grandes murailles qui joignent cette ville au port de Léchéum, force les barrières du Péloponèse, arrive à Lacédémone lorsqu'on célébrait les fêtes d'Hyacinthe, et à la place que lui marque le chef des chœurs il chante avec les autres l'hymne de la victoire.

Depuis son retour, il apprit que les Corinthiens avaient retiré leurs troupeaux dans le Pirée. Comme ce poste lui semblait important, parce que les Béotiens pouvaient venir par là de Creusis se joindre aux Corinthiens, il se mit en campagne et vint l'attaquer. Mais, le voyant défendu par une forte garnison, il feint qu'on va lui rendre la ville, et campe le soir sous les murs ; tous les soldats, pendant la nuit, passent du Pirée dans la ville pour la défendre ; il s'en aperçoit, il retourne sur ses pas dès la pointe du jour ; il s'em-

pare du port qui était dégarni, se saisit de tout ce qu'il y trouve et se rend maître des fortifications.

Cela fait, il retourne à Lacédémone. Bientôt, sur l'offre que lui font les Achéens de leur alliance, et sur la demande d'un secours contre les troupes d'Acarnanie qui les pressaient vivement dans les défilés, il part et occupe les hauteurs avec des troupes légères ; il livre le combat aux Acarnaniens, en défait un grand nombre, érige un trophée, et ne se retire qu'après avoir procuré aux Achéens l'amitié des vaincus, celle des Étoliens et des Argiens, et avoir contracté lui-même alliance avec ces peuples. Cependant les ennemis de Lacédémone désiraient la paix et envoyaient des députés pour l'obtenir. Agésilas s'y opposa jusqu'à ce qu'il eût obligé les villes de Thèbes et de Corinthe à recevoir ceux qu'on avait exilés pour avoir pris les intérêts de Sparte. Marchant en personne contre Phlionte, il fit revenir les citoyens qui en avaient été bannis pour le même sujet. Si l'on trouve quelque chose à reprendre dans cette conduite d'Agésilas, on conviendra du moins qu'il avait pour but de servir ses alliés. Par exemple, à Thèbes, la garnison lacédémonienne ayant été égorgée par la faction ennemie, il marcha contre cette ville pour venger la mort de ses compatriotes. Quoiqu'il trouvât tous les chemins retranchés et palissadés, il franchit le Cynocéphale, il ravagea le pays jusqu'aux portes de la ville, et présenta le combat à l'ennemi, en lui laissant le choix de la plaine ou des hauteurs. L'année suivante, il fit une seconde expédition contre Thèbes ; et ayant forcé les retranchements auprès de Scole, il ravagea le reste de la Béotie.

Jusque-là il avait joui, comme sa patrie, d'un bonheur sans mélange : si, depuis, Lacédémone éprouva des malheurs, on ne peut dire que ce fut sous le commandement d'Agésilas. Après la victoire de Leuctres, les Thébains, de concert avec les Mantinéens, avaient fait mourir à Tégée les amis et les hôtes d'Agésilas. Malgré la ligue des Béotiens, des Arcadiens et des Éléens, et quoiqu'on pensât que de longtemps les Lacédémoniens ne sortiraient de leur ville, il se mit en campagne avec une seule cohorte, et ne revint que lorsqu'il eut vengé, par le ravage des terres ennemies, la mort des amis de sa république. Bientôt après, tous les Arcadiens, avec des renforts d'Élide, d'Argos, d'Énia, de la Béotie,

de la Phocide, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'une et l'autre Locride et de l'Eubée, vinrent attaquer Lacédémone ; les esclaves et plusieurs villes voisines s'étaient révoltés, et la plus grande partie de la jeunesse spartiate avait péri à Leuctres : Agésilas n'en défendit pas moins Lacédémone, quoiqu'elle fût sans murailles. Il ne se montrait point où les ennemis devaient avoir l'avantage ; se croyait-il assuré du succès, il rangeait avec ardeur ses troupes en bataille : il savait que dans les plaines il serait investi, que dans les défilés et sur les hauteurs il obtiendrait la victoire.

Quelle intelligence ne montra-t-il pas, lorsque enfin il eut obligé l'ennemi de se retirer ! Son grand âge ne lui permettait plus de combattre à la tête ni de la cavalerie ni de l'infanterie ; il voyait que Lacédémone avait besoin d'argent pour conserver au moins quelques alliés : il se charge de lui en trouver. Ainsi, après avoir fait, dans le pays même, tous les efforts possibles, il n'hésite point à partir dès qu'il le croit nécessaire ; et, ne pouvant être utile à sa patrie en qualité de général, il ne rougit point de la servir comme député. Cependant, quoique simple ambassadeur, il fit encore des actions de grand général. Autophradate, qui assiégeait dans Assus Ariobarzane, allié des Lacédémoniens, prend la fuite, par la crainte qu'il avait d'Agésilas. Colys tenait assiégé Sestos, ville de la dépendance d'Ariobarzane ; la même terreur lui fait lever le siége, il se retire. Ainsi une simple ambassade mérita des trophées au roi de Lacédémone. Enfin les habitants de ces deux places étaient pressés du côté de la mer par Mausole, à la tête de cent vaisseaux ; Mausole prit le parti de se retirer, sinon par crainte d'Agésilas, du moins à sa sollicitation. Et ce que je trouve de plus admirable, c'est que ceux qui pensaient lui devoir leur salut, comme ceux qu'il avait intimidés par sa présence, lui fournirent les sommes qu'il désirait. Mausole, en considération de leur ancienne amitié, lui remit sur-le-champ des fonds pour Lacédémone, et le renvoya avec une magnifique escorte.

Il avait alors près de quatre-vingts ans. Instruit que le roi d'Égypte veut faire la guerre au roi de Perse, et qu'il a beaucoup d'argent et des armées formidables, il apprend avec joie que ce prince le mande et promet de lui déférer le commandement. En même temps qu'il voulait témoigner

au roi d'Égypte sa reconnaissance pour les services rendus à sa république, il jugeait que c'était l'occasion de mettre de nouveau en liberté les Grecs d'Asie, et de se venger du roi de Perse, qui, sans parler des anciennes injures, tout récemment encore, en se disant allié de Sparte, l'avait contrainte d'abandonner Messène. Cependant le prince qui avait mandé Agésilas ne lui donne pas le commandement promis. Agésilas trompé songeait à la conduite qu'il devait tenir. Quelques soldats de l'armée égyptienne se révoltent, et par leur exemple entraînent tous les autres. Le monarque se réfugia à Sidon, ville de Phénicie. Les Égyptiens divisés élurent deux rois : Agésilas sentit que, s'il restait neutre, ni l'un ni l'autre de ces princes ne fournirait aux Grecs de l'argent et des vivres ; qu'il aurait au contraire le vainqueur pour ennemi; mais qu'en s'attachant à l'un d'eux, la reconnaissance lui en ferait sûrement un ami. Il se joint à celui des deux qu'il juge le mieux disposé pour les Grecs, défait l'autre, se saisit de sa personne, et maintient son rival. Après avoir acquis aux Lacédémoniens un allié dont il obtint de grands secours pécuniaires, il pressa son retour, quoique au fort de l'hiver, afin que, dès le printemps, Lacédémone se tînt prête contre l'ennemi.

CHAPITRE III.

Jusqu'ici nous avons parlé des actions d'Agésilas, de ces actions qui, s'étant passées à la vue de tout le monde, n'ont besoin, pour être crues, que d'être racontées. Je vais parler maintenant des vertus qui en furent le principe, vertus qui formaient son caractère, qui lui inspiraient de l'horreur pour tout ce qui est honteux, et le portaient naturellement à ce qui est louable.

Agésilas avait tant de respect pour les dieux, que les ennemis regardaient ses serments et sa parole comme plus sûre que leur amitié mutuelle; et tandis qu'ils craignaient de conférer ensemble, ils s'abandonnaient à lui sans réserve. On ne refusera pas de me croire, lorsque j'aurai cité les personnages les plus distingués qui se sont confiés à lui. Le Perse Spithridate, sachant que Pharnabaze cherchait à épouser la fille du roi, et qu'il voulait prendre la sienne pour concu-

bine, indigné de cet outrage, se mit entièrement à la discrétion d'Agésilas, avec sa femme, ses enfants et toute sa fortune. Cotys, souverain de Paphlagonie, avait refusé de traiter avec le roi de Perse qui lui engageait sa foi : il craignait que, maître de sa personne, il n'exigeât de lui une forte rançon, ou même qu'il ne le fît mourir. Plein de confiance dans Agésilas, il se rend à son camp, devient son allié, et lui amène mille cavaliers et deux mille peltastes. Pharnabaze eut aussi avec lui une entrevue, ét lui avoua qu'il abandonnerait le roi de Perse, si celui-ci ne le mettait à la tête de ses troupes : « Mais, ajouta-t-il, si je deviens général je te ferai la guerre sans ménagement. » Il était persuadé qu'un tel aveu ne provoquerait pas l'infraction des traités. Tant il importe, à un général surtout, d'être reconnu pour religieux et probe. Telle était la piété d'Agésilas.

CHAPITRE IV.

Quant à son désintéressement, la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que personne ne se plaignit jamais qu'il lui eût rien ravi, et plusieurs avouèrent qu'ils avaient reçu de lui mille bons offices. Un homme qui se fait un plaisir de sacrifier son bien pour obliger voudrait-il se décrier en ravissant le bien d'autrui ? Aime-t-il l'argent, il lui en coûte moins de garder ce qu'il a que de chercher à prendre ce qui ne lui appartient pas. D'ailleurs celui qui craint de ne pas marquer toute sa reconnaissance, quoiqu'il n'y ait point de tribunal où soient cités les ingrats, se permettra-t-il des rapines défendues par les lois ? Or, Agésilas jugeait qu'il y avait de l'injustice, non-seulement à manquer de reconnaissance, mais encore à ne pas en témoigner autant qu'il était en son pouvoir. Qui pourrait aussi l'accuser d'avoir détourné les deniers du trésor, lui qui abandonnait à la république les récompenses mêmes qu'on lui décernait de toutes parts ? S'être vu réduit à des emprunts pour subvenir aux nécessités de l'État ou aux besoins de ses amis, n'est-ce pas une preuve de son désintéressement ? S'il eût vendu ses bons offices, ou s'il eût exigé du retour, personne ne lui eût su gré de ses bienfaits. Il n'y a qu'un service gratuit qui attache à celui qui oblige ; et cela autant par le souvenir du bienfait que par

la confiance du bienfaiteur qui croit à la reconnaissance. Un homme qui aimait mieux être pauvre par trop de générosité que riche injustement, était sans doute éloigné de toute cupidité honteuse ; or, après que Sparte lui eut adjugé la succession entière d'Agis, il en abandonna la moitié à ses parents maternels, qu'il voyait dans l'indigence. Toute la ville de Lacédémone m'est témoin de ce que je dis. Tithraustès lui fit offrir des présents considérables, s'il voulait se retirer : « Tithraustès, lui dit Agésilas, on croit chez nous qu'il est plus beau pour un général d'enrichir son armée que de s'enrichir lui-même, de s'emparer des dépouilles des ennemis que d'en recevoir des présents.

CHAPITRE V.

Vit-on jamais Agésilas esclave de toutes ces passions qui dominent la plupart des hommes? Il redoutait l'ivresse autant que la folie, et l'excès dans le manger autant que l'oisiveté. Dans les repas pris en commun, où l'usage assignait au roi deux portions, il ne prenait que le nécessaire, et distribuait le reste. » Si l'on donne plus au roi, disait-il, ce n'est pas pour qu'il mange davantage, mais pour qu'il puisse marquer de la considération à ceux qu'il en juge dignes. » Maître du sommeil, et jamais son esclave, il le subordonnait à ses affaires. Il eût évidemment rougi de n'être pas le plus mal couché de tous ; il avait pour principe que c'est par une vie plus dure, et non par une vie molle, que le chef doit se distinguer. Il se faisait honneur de supporter plus longtemps qu'un autre les ardeurs de l'été, les rigueurs de l'hiver. S'il survenait à son armée des travaux pénibles, il travaillait plus que personne, convaincu que l'exemple du général soulage le soldat. En un mot, Agésilas se plaisait au travail, et détestait l'oisiveté.

Que dirons-nous de sa continence ? Il faut que j'en parle, ne serait-ce que pour étonner. S'il ne se fût abstenu que des plaisirs pour lesquels il n'avait aucun goût, ce serait une vertu commune ; mais qu'épris des charmes de Mégabate, fils de Spithridate, autant que le tempérament le plus ardent peut aimer la beauté, il ait courageusement refusé le baiser d'un jeune prince qui suivait en cela les mœurs de son pays,

n'est-ce pas le dernier terme de la continence ? S'apercevant bientôt que Mégabate, qui regardait ce refus comme un affront, ne lui témoignait plus le même empressement, il s'en plaignit à un ami du jeune prince ; il le pria d'engager Mégabate à lui rendre son amitié. « Mais, lui répond cet ami, si je le persuade, seras-tu moins sévère ? » Agésilas, après un instant de silence.... « Non, dussé-je devenir le plus beau, le plus fort, le plus agile des hommes ; dussent tous les objets que j'aurai touchés se transformer en or dans mes mains, je jure par tous les dieux que je préfère opposer la même résistance. » Je n'ignore pas que quelques personnes suspecteront cet éloge de sa continence : je sais qu'il y a plus d'hommes capables de triompher des ennemis que de vaincre leur passion. Mais si l'on refuse de croire ces faits peu connus, tout le monde conviendra du moins que les actions des hommes constitués en dignité ne peuvent rester cachées : qui donc peut dire avoir vu Agésilas se permettre quelque action déshonnête ? qui eût pu même produire contre lui un soupçon ? Durant le cours de ses voyages, il logeait, non dans les maisons des particuliers, mais toujours dans un temple où la sainteté du lieu oblige à la retenue, ou dans une place publique où l'on a tous les yeux pour témoins. Si j'alléguais des mensonges, que la Grèce pourrait démentir, je me ferais tort à moi-même sans honorer Agésilas.

CHAPITRE VI.

On ne peut contester qu'il ait donné d'éclatantes preuves de valeur, en se présentant toujours pour combattre les plus puissants ennemis de Sparte et de la Grèce, et en se montrant toujours le premier à l'action. Toutes les fois que les ennemis voulurent l'attendre, il ne chercha point un succès dû à la peur et à la fuite ; il vainquit en opposant la force à la force ; il érigea des trophées, immortels monuments de sa bravoure ; témoignages si manifestes du courage avec lequel il a combattu, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre de son ardeur guerrière. Au reste, ne comptons pas ses succès par ses trophées, mais par ses campagnes, puisqu'il n'a pas moins vaincu les ennemis lorsqu'ils refusaient de

combattre, et qu'il les vainquait alors avec moins de risque et plus d'utilité pour sa patrie et pour les alliés. Ainsi dans les jeux on couronne l'athlète qui triomphe sans combattre comme celui qui obtient la palme après avoir combattu.

A-t-il jamais rien fait qui n'anuonçât l'homme prudent, lui qui respecta toujours les ordres de sa patrie [1], et qui, par sa sollicitude pour ses compagnons d'armes, s'en fit des amis à toute épreuve? La soumission des soldats égalait leur attachement. Or, une armée n'est-elle pas invincible, lorsqu'elle observe par obéissance la discipline, et que par amour pour son chef elle est toujours prête à le suivre? Les ennemis ne pouvaient lui refuser leur estime, quand ils étaient forcés de le haïr. En effet, sachant les tromper dans l'occasion, les prévenant de vitesse lorsqu'il le fallait, leur dérobant ses desseins quand son intérêt l'exigeait, il se conduisait à leur égard tout autrement qu'avec les alliés de la république. Il agissait la nuit comme le jour, le jour comme la nuit. Souvent il disparaissait; on ignorait où il était, où il allait, ce qu'il faisait. Il rendait inutiles les plus forts retranchements de ses adversaires, soit en les évitant, soit en les franchissant, soit en les surprenant; en marche, persuadé qu'à chaque instant il pouvait être assailli par l'ennemi, il conduisait son armée en ordre de bataille, pour qu'elle fût en état de lui servir, et d'un pas tranquille comme fait une vierge pudique : il savait que c'est le vrai moyen d'être exempt d'inquiétudes et de terreurs, d'éviter les fautes et de se garantir de toute embûche. Par cette continuelle vigilance, se rendant redoutable aux ennemis, inspirant à ses alliés la confiance et le courage, il sut également se garder du mépris de ses adversaires, du blâme de ses concitoyens et mérita toutours l'affection et l'estime de tous.

CHAPITRE VII.

Si l'on s'étendait sur les preuves de son patriotisme, le détail en serait trop long, puisqu'il n'est aucune de ses actions qui n'ait eu ce but. Disons en peu de mots ce que personne n'ignore. Lorsque Agésilas croyait pouvoir être utile à sa pa-

[1] Il y a ici dans le texte une lacune qui en réalité laisse le sens suspendu.

trie, il ne se refusait à aucun travail, n'évitait aucun danger, ne ménageait pas sa fortune, ne prétextait ni sa santé ni son grand âge; il pensait que le devoir d'un bon prince est de faire à ses sujets tout le bien possible. Mais un des plus grands services qu'il ait rendus à sa patrie, c'est qu'étant le plus puissant dans la république, il se montra le plus soumis aux lois. Eh! qui eût refusé de leur obéir, lorsque le prince lui obéissait ? Mécontent de son état, aurait-on entrepris d'innover, lorsque le prince lui-même se soumettait à l'autorité légitime, lorsqu'il en usait, même envers les citoyens qui lui étaient contraires, comme un père envers ses enfants? Il les reprenait de leurs fautes, récompensait leurs bonnes actions, les secourait dans le malheur. Nul citoyen n'était ennemi à ses yeux; il était disposé à les louer tous; son bonheur était de les conserver tous; la perte du dernier d'entre eux affligeait son cœur. Il disait hautement que Lacédémone serait heureuse, si les Lacédémoniens étaient fidèles aux lois; qu'elle serait puissante lorsque les Grecs se conduiraient avec sagesse.

S'il est beau pour un Grec d'aimer son pays, quel autre refusa de prendre une ville, dans la crainte qu'elle ne fût livrée au pillage ? quel autre regarda comme un malheur de vaincre, lorsqu'il faisait la guerre à des peuples de sa nation? Quand on lui apporta la nouvelle de la bataille de Corinthe, où il avait péri huit Lacédémoniens seulement, et environ dix mille ennemis, on ne le vit pas s'en réjouir, mais on l'entendit soupirer et dire : « O Grèce malheureuse d'avoir perdu des hommes qui seuls t'auraient suffi pour subjuguer tous les Barbares ! » Les exilés de Corinthe lui représentaient qu'ils ne tarderaient pas à se rendre maîtres de la ville; ils lui montraient les machines de guerre avec lesquelles ils espéraient l'emporter bientôt : il refusa de commencer l'attaque, disant qu'on ne devait point détruire les villes grecques, mais les ramener à la raison. « Si nous exterminons, ajoutait-il, tous ceux qui s'écartent de leur devoir, où trouverons-nous des hommes qui nous aident à vaincre les Barbares ? »

S'il est beau de haïr les Perses, parce qu'un de leurs anciens monarques a marché contre la Grèce pour la subjuguer, et que leur prince actuel ou se ligue avec les peuples qu'il croit pouvoir nuire le plus à notre pays, ou paye nos plus

mortels ennemis pour nous inquiéter, ou ne nous propose la paix que pour allumer la guerre entre nous, (c'est ce que tout le monde voit clairement), qui jamais fit plus qu'Agésilas pour soulever les différents peuples de la Perse, pour les appuyer dans leurs révoltes, ou en général pour occuper le monarque dans son empire, et le mettre hors d'état de nous inquiéter ? Quoique sa patrie fût en guerre avec les Grecs, occupé du bien commun, il partit pour causer au roi de Perse tout le dommage qui dépendait de lui.

CHAPITRE VIII.

La douceur de son caractère ne doit pas être passée sous silence. Comblé d'honneurs et jouissant d'une autorité bien affermie, d'une autorité chérie et respectée, on ne le vit jamais montrer d'orgueil. On devinait tout d'abord sa bienveillance et son zèle pour ses amis. Il prenait part à leurs badinages, et, quand il le fallait, s'occupait sérieusement de leurs affaires. Comme il voyait tout en bien, qu'il avait l'esprit allègre, et qu'il était toujours gai, beaucoup de gens recherchaient sa société, moins par des vues d'intérêt que pour passer le temps agréablement. Incapable de parler avantageusement de lui-même, il écoutait sans peine ceux qui se donnaient des éloges, pensant qu'ils ne faisaient tort à personne, et qu'ils prenaient l'engagement de devenir hommes de bien.

Nous parlerons encore de la noble fierté qu'il sut montrer à propos. Un sujet du roi de Perse, accompagné du Lacédémonien Callias, lui apportait une lettre par laquelle le prince lui offrait son hospitalité et son amitié : Agésilas n'accepta point la lettre. « Réponds à ton maître, dit-il au porteur, qu'il n'avait pas besoin de m'écrire en particulier : qu'il se montre ami de Lacédémone et bien intentionné pour la Grèce, je serai moi-même son ami et le servirai de tout mon pouvoir : mais, ajoute-t-il, s'il est surpris formant contre nous de mauvais desseins, qu'il sache que toutes les lettres qu'il pourrait m'écrire ne me rendront jamais son ami. » Je loue donc Agésilas d'avoir dédaigné l'amitié du roi de Perse par attachement pour les Grecs. Je l'admire encore d'avoir cru qu'on devait être fier, non de pos-

séder de grandes richesses et de compter de nombreux sujets, mais de commander à des hommes vertueux et de l'être soi-même. Je le loue encore de sa prévoyance : persuadé qu'il importait à la Grèce de soulever contre le prince un grand nombre de satrapes, loin d'accepter son amitié, il se tenait sur ses gardes, pour ne point devenir suspect à ceux qui se préparaient à la révolte.

Qui n'admirerait la modération de ce grand homme ? Le roi de Perse s'imaginait qu'en accumulant des trésors il mettrait toute la terre sous sa domination ; dans cette vue, il faisait de grands amas d'or, d'argent, de tout ce qu'il y a de plus précieux. Agésilas, au contraire, réglait tellement ses dépenses, qu'il n'avait nul besoin de ces richesses. Si l'on refuse de me croire, qu'on voie l'habitation dont il se contentait ; que l'on en considère les portes, on croira voir encore celles qu'Aristodème, fils d'Hercule, y plaça de retour dans sa patrie. Qu'on examine son ameublement ; qu'on se rappelle ses repas dans les sacrifices; comment sa fille se rendait à la ville d'Amyclées dans un chariot public : en proportionnant ainsi sa dépense à son revenu, il n'était pas obligé de commettre des injustices pour la soutenir. On trouve qu'il y a du mérite à rendre une place imprenable par ses fortifications : moi, j'estime qu'il y en a bien plus à fortifier son âme contre les richesses, la volupté et la crainte.

CHAPITRE IX.

Opposons sa manière de vivre au faste du souverain d'Asie. Celui-ci affectait de se montrer rarement; Agésilas aimait à se produire, persuadé que, s'il convient à l'infamie de se cacher, le grand jour prête un nouveau lustre à la vertu. L'un se faisait gloire d'être d'un difficile accès, l'autre aimait à se rendre accessible à tous. L'un se faisait gloire d'être lent en affaires, l'autre était ravi quand il satisfaisait promptement ceux qui réclamaient ses services. Si l'on compare les plaisirs de ces deux rois, quelle différence pour les moyens de se les procurer et la manière d'en jouir! On court toute la terre pour chercher au roi de Perse les vins les plus exquis; des milliers d'hommes s'efforcent d'inventer des mets qui réveillent son goût; que de soins pour

assurer son sommeil! L'amour du travail rendait agréables à Agésilas les mets les plus simples, les boissons les plus communes; il dormait commodément partout. Et non-seulement il trouvait là son bonheur, mais encore il était transporté de joie en pensant qu'il avait toujours sous sa main les délices dont il voulait jouir, tandis qu'il voyait le monarque barbare vivre tristement, si des extrémités du monde on ne lui rassemblait à grands frais des plaisirs. Ce dont il se félicitait encore, c'était de savoir s'accommoder aux vicissitudes des saisons, tandis qu'il voyait le roi de Perse évitant le chaud et le froid, et vivant, non comme un homme courageux, mais comme un animal craintif.

N'est-ce pas une nouvelle preuve de son jugement, que l'intérieur de sa maison n'ait brillé que des exercices et des objets dignes d'un héros; qu'il ait nourri quantité de chiens de chasse et de chevaux de guerre; qu'il ait engagé Cynisca, sa sœur, à entretenir des coursiers pour les grands jeux de la Grèce, et prouvé, lorsqu'elle remportait la victoire, que le soin de les nourrir annonçait l'opulence et non le courage? N'était-il pas vraiment grand de penser qu'il n'en serait pas plus célèbre pour vaincre dans les combats des chars; mais que, s'il acquérait la bienveillance de sa patrie, s'il se faisait par toute la terre une foule d'amis illustres, s'il se montrait supérieur à ses compagnons d'armes et à ses concitoyens par ses bienfaits, et à ses ennemis par la force des armes, ce serait alors qu'il remporterait les plus nobles et les plus éclatantes victoires; ce serait alors qu'il obtiendrait une vraie célébrité pendant sa vie et après sa mort?

CHAPITRE X.

Voilà pourquoi je loue Agésilas. Ce n'est pas ici un homme qui a trouvé un trésor, et qui en est plus riche sans être plus économe; qui a vaincu ses ennemis affaiblis par une contagion, et qui n'est que plus heureux sans être plus habile général. Celui qui est le plus infatigable de tous quand il faut travailler, le plus brave quand il faut combattre, le plus prudent quand il faut délibérer, voilà ce que j'appelle un grand homme, un homme accompli. Si, dans l'architecture, la règle et le

niveau sont une utile invention pour diriger les plus beaux ouvrages, la vertu d'Agésilas n'est-elle pas un excellent modèle pour quiconque veut s'exercer aux actions honnêtes ? Peut-on, en effet, devenir impie, injuste, violent, débauché, quand on se proposera pour exemple le plus juste, le plus religieux, le plus sobre, le plus tempérant des hommes? Agésilas se glorifiait moins de régner sur les autres que de se commander à lui-même; de mener les citoyens contre les ennemis que de les conduire à la vertu.

Au reste, parce que je le loue après sa mort, qu'on ne regarde pas ce discours comme une plainte funèbre, mais bien plutôt comme un éloge. Je ne fais que répéter ici ce qu'on disait de ce prince lorsqu'il vivait : et d'ailleurs, quoi de plus étranger à une vie glorieuse et à une mort non prématurée qu'une plainte funèbre ! quoi de plus digne d'être préconisé que d'importants exploits et d'éclatantes victoires ! Ce sera avec justice qu'Agésilas sera proclamé heureux, lui qui, brûlant dès sa plus tendre jeunesse de se faire un nom, s'est rendu plus célèbre qu'aucun de ses contemporains ; lui qui, avide de gloire, fut toujours invincible du moment qu'il régna; lui enfin qui, au jugement de ses sujets, de ses ennemis même, après avoir fourni la plus longue carrière, est mort irréprochable.

CHAPITRE XI.

Mais pour que son éloge se grave plus aisément dans la mémoire, je vais reprendre en peu de mots tout ce que j'ai dit de sa vertu. Agésilas respectait les temples, partout où il se trouvait, convaincu qu'on ne doit pas moins se rendre favorables les dieux du pays ennemi que les siens propres. Il ne voulait pas qu'on fît violence même à un ennemi cherchant asile au pied des autels ; persuadé qu'il est absurde d'appeler sacriléges les voleurs des temples, et de regarder comme religieux quiconque en arrache les suppliants. Une maxime qu'il répétait sans cesse, c'est que les Immortels n'aiment pas moins les bonnes actions que les victimes pures. Dans la prospérité, il ne méprisait pas les hommes, mais il remerciait les dieux ; échappé du péril, il faisait plus de sacrifices qu'il n'en avait promis : dans le péril

même il montrait un visage serein au milieu des alarmes ; il était modeste lorsque la fortune le favorisait. Entre ses amis, ce n'étaient pas les plus puissants, mais ceux qui l'affectionnaient le plus, qu'il chérissait davantage. Il haïssait non l'homme qui se vengeait d'une injure, mais celui qui se montrait ingrat. Il aimait à voir dans l'indigence ceux qui recherchent les profits honteux ; mais il enrichissait les gens de bien, afin de rendre la probité plus heureuse que l'injustice. Conversant volontiers avec tout le monde, il ne se liait qu'avec les gens vertueux. Il pensait que le bien ou le mal qu'on lui disait de quelqu'un pouvait lui faire également connaître et celui qui faisait le rapport et celui qui en était l'objet. Il pardonnait de se laisser surprendre par des amis, mais non par des ennemis. Il jugeait que, s'il y a de l'adresse à tromper l'homme méfiant, c'est un crime d'abuser de la confiance. Flatté des éloges de ceux qui blâment hardiment ce qui leur déplaît, jamais on ne le vit blessé d'une honnête franchise : Il se méfiait d'un homme dissimulé comme d'un piége. Les calomniateurs lui étaient plus odieux que les voleurs mêmes, parce qu'il regardait comme un plus grand dommage la perte d'un ami que celle de l'argent. Il excusait aisément les fautes des particuliers : celles des hommes publics lui semblaient impardonnables : les unes, à son avis, faisaient peu de mal, les autres causaient de grands préjudices. Ce n'était pas la légèreté, mais la probité qui lui paraissait digne de la royauté. Plusieurs voulaient lui ériger des statues, il s'y opposa toujours ; mais il travaillait sans relâche à laisser des monuments de son âme, persuadé que les statues sont l'ouvrage de l'art et le prix des richesses, au lieu que la gloire est la récompense du mérite.

Aussi généreux que juste, il pensait que, s'il suffit, pour pratiquer strictement la justice, de ne pas toucher au bien d'autrui, l'homme généreux se fait un devoir de donner du sien. Il appréhendait sans cesse les revers ; convaincu qu'on ne saurait se dire heureux durant le cours de la vie la plus fortunée, et qu'on ne jouit d'un vrai bonheur qu'après une mort honorable. Selon lui, on était d'autant plus coupable de négliger la vertu, qu'on avait plus de lumières. La gloire ne lui était précieuse qu'autant qu'il l'acquérait par ses propres travaux. Qu'il est peu d'hommes qui pensent, comme lui, que la pratique de la vertu n'est pas une peine, mais un

plaisir ! Il aimait mieux obtenir des louanges qu'entasser des richesses. Il s'applaudissait plus d'une valeur prudente que d'une témérité heureuse, et il faisait paraître sa sagesse dans ses actions plutôt que dans ses paroles. Très-doux pour ses amis, il était terrible pour ses ennemis. Résistant aux plus pénibles travaux, cédant avec plaisir à l'amitié ; plus sensible aux charmes de la gloire qu'aux attraits de la beauté ; modéré dans les succès, ferme dans le péril ; cherchant à plaire, non par l'agrément de ses bons mots, mais par la douceur de son caractère ; grand par réflexion et non par fierté, il dédaignait l'orgueilleux, et disputait de modestie avec l'homme modeste. Simple dans ses vêtements, il se complaisait dans la magnificence de ses troupes. Travaillant à diminuer le nombre de ses besoins, il s'étudiait à soulager ceux des autres. Redoutable dans le combat, on le voyait humain après la victoire ; aussi incapable de se laisser tromper par les ennemis que disposé à croire ses amis, et non moins appliqué à établir la fortune des uns qu'à renverser celle des autres. Sa famille disait de lui : Quel bon parent ! ceux qu'il obligeait : L'excellent ami ! ceux qui l'avaient obligé : Quelle âme reconnaissante ! Les opprimés l'appelaient leur vengeur ; ceux qui se trouvaient dans le péril avec lui, leur sauveur après les dieux..

Il me semble enfin qu'il est le seul qui ait montré que, si la force du corps s'altère avec les années, la vigueur de l'âme ne vieillit pas dans les grands hommes. Il ne se lassa point de chercher la vraie gloire, même quand son corps ne put plus seconder la vigueur de son esprit. Aussi la jeunesse la plus robuste ne l'emportait pas sur sa vieillesse. Quel homme dans la fleur de l'âge fut aussi redoutable aux ennemis qu'Agésilas dans ses derniers jours ? Quelle mort les a plus réjouis, quoiqu'il mourût dans l'âge le plus avancé ? Quel homme inspirait aux alliés plus de confiance, quoique déjà au terme de sa carrière ? Qui jamais fut plus regretté, même de ses amis, que cet illustre vieillard ? Il fut toujours si parfaitement utile à sa patrie, que, même après son trépas, il la sert encore puissamment : il est allé aux demeures éternelles, en laissant dans toutes les parties du monde des monuments de sa vertu, et en partageant dans son pays la sépulture des rois.

RÉPUBLIQUE DE SPARTE

CHAPITRE PREMIER.

Je considérais un jour que Sparte, quoique la moins peuplée des villes de la Grèce, était cependant la plus puissante et la plus célèbre. Frappé de ce contraste, je cherchais à en découvrir la cause ; mais quand je vins à réfléchir sur le régime des Spartiates, alors je ne vis plus rien d'étonnant, si ce n'est la sagesse accomplie de Lycurgue, qui leur donna des lois dont l'observation les rendit heureux. En effet, sans prendre modèle sur ses voisins, suivant même un système opposé, il a élevé sa patrie au plus haut point de prospérité. Et d'abord, afin de reprendre les choses dans le principe, je vais dire ce qui a trait à la procréation des enfants.

Chez la plupart des peuples de la Grèce, les filles destinées à être mères, même celles qu'on prétend le mieux élever, mangent du pain en petite quantité, et fort peu de mets assaisonnés. Le vin leur est tout à fait interdit; ou, si on leur permet d'en user, ce n'est qu'en le mêlant avec de l'eau. De plus, ils veulent qu'à l'exemple des artisans, qui sont pour la plupart sédentaires, leurs filles vivent tranquilles occupées à filer la laine. Quelle lignée vigoureuse peut-on attendre de femmes ainsi élevées ?

Persuadé, au contraire, que les femmes esclaves peuvent suffire pour faire des vêtements, mais que le plus bel emploi des femmes libres est de donner des enfants à l'État, Lycurgue a commencé par assujettir aux exercices du corps les femmes aussi bien que les hommes ; puis, il institua pour les deux sexes des concours d'agilité et de force, dans la pensée que des parents robustes engendrent des enfants vigoureux.

Comme il avait remarqué que dans les premiers temps on use du mariage sans aucune modération, il fit une loi contraire à ce qui se passe ailleurs : il établit qu'il serait honteux d'être aperçu, soit entrant chez sa femme, soit sortant de chez elle. Avec cette réserve, lés plaisirs sont nécessairement plus vifs, et les enfants, s'il en doit naître, plus robustes que si les époux étaient rassasiés l'un de l'autre.

Lycurgue ne s'en est pas tenu là ; il a restreint la liberté du mariage au temps où l'homme jouit de toute sa vigueur, persuadé de l'utilité de cette loi pour avoir des enfants bien constitués. S'il arrive qu'un vieillard ait épousé une jeune femme, Lycurgue, qui savait qu'à cet âge on observe sa femme avec inquiétude, a porté une loi assez étrange : le vieillard doit choisir à son gré un jeune homme qui réunisse les qualités de l'âme aux agréments de la figure, et le présenter à sa femme pour suppléer à son impuissance. Un homme qui a de l'éloignement pour le mariage, et qui voudrait cependant avoir de robustes enfants, voit-il une femme féconde et d'un heureux naturel, il peut prier son mari de la lui prêter pour en avoir postérité. Lycurgue accordait d'autres permissions semblables, fondé sur ce que les femmes sont jalouses de tenir à deux maisons, et les maris de donner à leurs fils des frères qui soient héritiers du même sang et de la même vigueur, sans l'être des biens. Avec un système si contraire à tout autre pour la procréation des enfants, je laisse à juger s'il a donné à Sparte des hommes supérieurs en force et en stature.

CHAPITRE II.

Après avoir parlé des vues de Lycurgue sur la procréation des enfants, je vais entrer dans des détails sur l'éducation. Dans ceux des pays de la Grèce où l'on se vante d'élever le mieux la jeunesse, à peine les enfants sont-ils capables d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on s'empresse de leur donner pour instituteurs des esclaves ; on s'empresse de les envoyer dans des écoles, afin qu'ils y apprennent les éléments du langage, la musique et les exercices de la palestre. Outre cela, on amollit leurs pieds par les chaussures ; on énerve leur corps en leur faisant changer d'habits avec les saisons ; en-

fin l'on ne connaît d'autre mesure de leur besoin que la capacité de leur estomac.

Lycurgue, au lieu de donner des esclaves pour instituteurs à chacun des enfants en particulier, a nommé pour les présider un des citoyens qui sont aptes à remplir les principales magistratures. On l'appelle *pédonome*. C'est celui qui est le maître d'assembler les enfants, et de punir sévèrement ceux qui se livrent à la mollesse : aussi lui a-t-on donné des adolescents armés de verges pour châtier ceux qui méritent de l'être. De là, beaucoup de réserve et de subordination parmi la jeunes

Au lieu de ménager la délicatesse des pieds, pour les endurcir il a proscrit la chaussure, persuadé qu'en marchant nu-pieds les enfants deviendraient plus aptes à gravir les hauteurs, à descendre les pentes, à sauter, à franchir les fossés, à courir, que s'ils étaient chaussés.

Ennemi du luxe dans les habits, il a voulu les accoutumer à n'en avoir qu'un pour toute l'année : c'était, selon lui, un moyen de les endurcir contre le froid et contre le chaud.

Il a réglé les repas de manière que les garçons apprissent à ne pas se charger l'estomac et à souffrir la faim. Dans l'occasion, disait-il, des hommes ainsi élevés supporteront plus aisément la fatigue sans prendre de nourriture : à la guerre, ils pourront, suivant les ordres de leurs chefs, vivre plus longtemps avec une modique ration, et se contenter sans peine des mets les plus grossiers. Il pensait d'ailleurs que les aliments qui rendent les corps secs et nerveux contribuent bien mieux à la beauté de la taille et à la bonté de la constitution que ceux qui surchargent d'embonpoint.

Cependant, afin qu'ils n'eussent pas non plus à souffrir de la faim, il leur a permis, non pas de se procurer sans peine ce dont ils auraient besoin, mais de voler de quoi satisfaire leur appétit. Sans doute on n'accusera pas Lycurgue d'avoir manqué d'autres moyens, lorsqu'il a permis les vols adroits pour subsister. Le voleur qui veut faire capture ne doit-il pas veiller la nuit, imaginer des ruses pendant le jour, placer une embuscade, avoir des gens au guet? En dressant les enfants à toutes ces manœuvres, son but était donc évidemment de les rendre plus adroits à se procurer le nécessaire, et plus propres à la guerre.

Mais pourquoi Lycurgue, en faisant un mérite du larcin,

a-t-il soumis au fouet quiconque est pris sur le fait? Eh quoi! n'y a-t-il pas des châtiments pour ceux qui suivent mal les principes qu'on leur donne? Ce que l'on punit dans les Spartiates, ce n'est pas le vol, c'est la maladresse.

C'était une belle action de dérober le plus possible de fromages sur l'autel de Diane-Orthie; cependant celui qui se laissait surprendre était condamné à être fustigé par ses camarades. Quel était en cela le but du législateur, sinon de montrer qu'on peut acheter une gloire et un plaisir durables au prix d'une douleur passagère? Une autre instruction à retirer de là, c'est que, dans les occasions où il faut de la célérité, l'homme indolent, avec beaucoup de peine, ne se procure aucun avantage.

Le législateur de Sparte n'a pas voulu que les enfants demeurassent sans surveillant, même en l'absence du pédonome. Le premier venu des citoyens prend alors sa place pour commander aux enfants ce qu'il juge honnête, et punir ceux qui s'en écartent. Avec un règlement aussi sage, il a encore rendu les enfants plus dociles: en effet, soit dans la jeunesse, soit dans l'âge viril, tous les Spartiates respectent singulièrement les magistrats.

Et afin que les enfants ne restassent pas sans inspecteur, supposé qu'il ne se trouvât aucun homme fait, il a ordonné que ce serait le plus habile de chaque classe qui la commanderait: par là les enfants ne restent jamais sans chef.

Je crois devoir parler des amours des garçons, car ceci a rapport à l'éducation. Chez quelques peuples de la Grèce, comme chez les Béotiens, un homme fait se lie d'amitié avec un enfant et en jouit; c'est par des présents, comme chez les Éléens, qu'on obtient les faveurs de la beauté: chez d'autres peuples il n'est pas même permis de s'entretenir avec les enfants que l'on aime. Lycurgue était encore sur cela dans des principes contraires à ceux des autres peuples. Un citoyen vertueux, épris des belles qualités d'un enfant, voulait-il s'en faire un véritable ami et vivre avec lui, le législateur approuvait cette société; il n'y voyait rien que d'honnête: mais en même temps il déclarait infâme quiconque paraîtrait ne rechercher dans un jeune homme que la beauté du corps. De là, il arriva que ceux des Spartiates qui s'aimaient vivaient aussi chastement entre eux que des pères avec leurs enfants, et des frères avec leurs frères. Je ne suis

point surpris que quelques personnes regardent ce récit comme une fiction : car dans beaucoup de villes les lois ne condamnent point cet amour des garçons.

Tels sont les soins que Lycurgue a donnés à l'enfance.

CHAPITRE III.

Quand les garçons passent de la classe des enfants dans celle des adolescents, l'usage des autres Grecs est alors de les retirer des mains des pédagogues et des maîtres, pour les affranchir de toute autorité et les rendre parfaitement indépendants. Lycurgue a suivi une méthode contraire. Convaincu que l'adolescence est naturellement fière, impétueuse, insolente, en proie à toute l'effervescence des passions, il l'a d'une part assujettie aux exercices les plus laborieux, de l'autre a imaginé mille moyens de l'occuper ; et en déclarant que ceux qui se dispenseraient des occupations prescrites seraient exclus des emplois honorables, il a rendu et les magistrats et tous ceux qui s'occupaient des jeunes gens, attentifs à prévenir en eux toute action lâche qui les exposerait au mépris général de leurs concitoyens.

De plus, voulant imprimer fortement la modestie dans tous les cœurs, il a ordonné qu'on marchât dans les rues en silence, les mains sous la robe, sans tourner la tête, les yeux fixés devant soi. En cela n'a-t-il pas fait connaître que la modestie peut être l'apanage de l'homme encore plus que de la femme ?

Il est certain qu'ils ne font pas plus de bruit que des statues ; leurs yeux restent presque immobiles ; enfin ils sont plus modestes que les vierges elles-mêmes dans la chambre nuptiale. Quand ils se trouvent dans la salle des repas, ils se contentent de répondre aux questions qu'on leur fait. Voilà ce que j'avais à dire de l'éducation des enfants tant à Sparte que dans les autres villes de la Grèce. Je laisse à juger de laquelle de ces écoles il sort des hommes plus soumis, plus respectueux, plus tempérants dans leurs désirs.

CHAPITRE IV.

Mais il s'est occupé d'une manière toute particulière de l'éducation des adolescents, persuadé qu'il importe beaucoup à la république qu'ils soient tels qu'ils doivent être.

Ayant observé que les chœurs et les combats gymniques, ne sont intéressants pour les spectateurs qu'en proportion de l'émulation qui y règne, il a jugé que, s'il excitait aussi des combats de vertu parmi les adolescents, il les rendrait capables d'atteindre à la perfection. Voici comment il les a mis aux prises.

Les éphores choisissent dans la classe des adolescents trois hommes auxquels on donne le nom d'*hippagrètes*. Chacun d'eux nomme cent cavaliers, en motivant le choix des uns et l'exclusion des autres. Ceux qui ont été exclus deviennent ennemis de ceux qui les ont exclus et de ceux qu'ils leur ont préférés. Ils s'observent les uns les autres, prêts à dénoncer ceux qui se portent à des actions regardées comme peu honnêtes.

Certes, de tous les combats, c'est le plus utile à l'État et le plus agréable aux dieux, puisqu'il en résulte des leçons publiques de vertu, que chacun en particulier s'applique à surpasser ses compagnons, et que tous sont prêts, au besoin, à secourir la patrie de toutes leurs forces.

Par là aussi, nécessairement, ils maintiennent leurs forces ; en effet, la rivalité qui règne entre eux les porte à se battre, quelque part qu'ils se rencontrent. Tout Spartiate a droit de séparer les combattants ; et celui que son acharnement rend indocile est conduit aux éphores par le pédonome. Ceux-ci le condamnent à une amende pour lui apprendre à ne pas se laisser dominer par la colère au point de désobéir aux lois.

Ailleurs, les citoyens sortis de l'adolescence, et parvenus à l'âge de gérer les magistratures, quoique obligés de servir l'Etat à la guerre, sont dispensés des exercices du corps. A Sparte, les lois leur imposent l'exercice de la chasse, afin qu'ils puissent, ainsi que les adolescents, supporter les fatigues de la guerre : on n'en dispense que ceux qui exercent une fonction publique.

CHAPITRE V.

Voilà à peu près ce qui regarde les institutions de Lycurgue pour les différents âges. Essayons à présent d'exposer le régime auquel il a soumis toutes les classes de citoyens.

Avant lui, les Spartiates, comme le reste des Grecs, vivaient chacun dans leur particulier. Convaincu qu'à la faveur de cette manière de vivre on se livrait naturellement à la mollesse, il a établi des banquets publics ; c'était, suivant lui, un sûr moyen de prévenir la désobéissance aux lois. Il a réglé leur nourriture de manière qu'il n'y eût ni trop ni trop peu : si on leur permet d'y ajouter, ce n'est que de leur chasse. Les citoyens aisés apportent de leur côté un écot imprévu ; en sorte que la table, sans être somptueuse, n'est jamais dépourvue. En laissant à chacun la liberté de boire suivant sa soif, il a interdit tout breuvage inutile, qui abrutit l'esprit et dérange la santé : à se modérer ainsi, disait-il, la soif devient un besoin qui n'a rien de dangereux, qui est même très-agréable à satisfaire. Et certes, chez des hommes qui vivent ainsi en commun, qui pourrait, par gourmandise ou par ivrognerie, se perdre, lui ou son bien ?

Dans les autres villes, l'on recherche communément des gens du même âge, et l'on prend avec eux la plus grande licence. A Sparte, au contraire, Lycurgue, par une sage réunion, a mis les jeunes gens à portée de profiter de l'expérience des vieillards. Ce qu'on a fait de mémorable à Sparte, on le raconte ordinairement pendant les repas ; et jamais on n'ose s'y permettre ni les injures, ni les querelles que le vin enfante, ni les propos libres, ni les actions indécentes. Un autre avantage de ces repas publics, c'est qu'on est obligé de faire de l'exercice en retournant à la maison, et de se mettre en garde contre les excès du vin ; on sait qu'on ne doit pas rester dans la salle où l'on prend ses repas, et qu'il faut marcher d'un pied ferme la nuit aussi bien que le jour : car, tant qu'on est au service, on ne peut faire porter un flambeau devant soi.

Lycurgue avait remarqué que, la nourriture étant la même, ceux qui se fatiguent ont un bon teint, une bonne

carnation, les membres forts, tandis que ceux qui restent inactifs, deviennent bouffis, laids et faibles; c'est une observation qu'il n'a pas négligée. Ayant vu qu'un homme naturellement laborieux porte partout une santé à toute épreuve, il a chargé le plus ancien de chaque gymnase de veiller à ce que pas un de ses camarades ne se laissât appesantir par la nourriture : règlement sage, du moins à mon avis. Vous trouverez difficilement des hommes mieux constitués et plus souples de tout le corps que les Spartiates; ils exercent avec un même soin et le cou, et les bras, et les jambes.

CHAPITRE VI.

Voici encore une institution contraire à l'usage le plus répandu. Chez les autres nations, chacun est maître de ses enfants, de ses esclaves, de sa fortune. Le législateur des Spartiates, voulant, sans léser personne, établir entre eux un commerce de bons offices, a décidé que tout citoyen aurait sur les enfants d'autrui la même autorité que sur les siens propres; et, comme on sait que les enfants sur qui on exerce cette autorité ont aussi des pères, on use nécessairement à l'égard de ces enfants des ménagements qu'on attend des autres pour les siens. Un enfant se plaint-il à son père d'avoir été frappé, le père est répréhensible s'il ne fait pas subir à son fils une nouvelle correction : tant on est persuadé qu'aucun citoyen ne peut rien commander que d'honnête aux enfants.

Il est permis, en cas de besoin, de se servir des esclaves d'autrui. Les chiens de chasse sont un bien commun; en sorte que celui qui en manque propose à son voisin de chasser avec lui; et si ce voisin n'est pas de loisir, il se fait un plaisir de prêter sa meute. Il en est de même pour les chevaux : qu'un homme soit malade, ou qu'il ait besoin d'une voiture, ou qu'il veuille faire une course pressée, il profite du premier cheval qui se présente, et le ramène où il l'a pris, après s'en être servi avec ménagement.

Il a plu à Lycurgue d'introduire une autre coutume qui n'existe nulle part. Un chasseur attardé vient-il à manquer de provisions faute de précautions, le législateur y a pourvu; il a ordonné qu'en quittant la chasse on laissât le reste de

ses provisions : ceux qui en manquent lèvent le cachet apposé sur le buffet, et en remettent un autre après avoir pris ce qu'il leur faut. Il résulte de cette communauté de biens que même les pauvres participent, dans le besoin, à tous les avantages du pays.

CHAPITRE VII.

Voici encore une loi contraire à ce qui se passe chez les autres Grecs. Ailleurs, chacun cherche à faire fortune comme il peut : celui-ci s'occupe de l'agriculture, celui-là de la navigation, un autre du négoce, un autre enfin du travail de ses mains. A Sparte, toute profession lucrative est interdite aux hommes libres : l'honorable emploi de défendre la liberté commune est le seul qui soit jugé digne d'eux. En effet, à quoi bon courir après les richesses, dans une ville où le législateur les a rendues inutiles aux douceurs de la vie, en prescrivant d'apporter son contingent dans les repas, et de se nourrir de la même manière? Serait-ce pour se procurer des habits? La parure d'un Spartiate consiste dans une forte complexion plutôt que dans le luxe des vêtements. Amasserait-on de l'argent, pour en faire part à des camarades de chambrée? Lycurgue a établi qu'il est plus glorieux de servir un ami en faisant œuvre de son corps qu'en l'aidant de sa bourse : dans le premier cas, on prouve qu'on a du cœur, dans le second, qu'on a de l'argent.

Voici comment s'y est pris Lycurgue pour empêcher les Spartiates de s'enrichir par des voies injustes. Il a fait frapper des pièces de monnaie si lourdes, qu'on ne peut posséder dix mines à l'insu de ses esclaves : il faut un chariot pour transporter cette somme, qui d'ailleurs exige un grand emplacement. On fai des perquisitions sévères chez ceux qui possèdent de l'or ou de l'argent, et les réfractaires sont condamnés à une amende.

Pourquoi donc s'occuperait-on de fortune dans un pays où l'on éprouve bien plus l'embarras de posséder que l'on ne goûte le plaisir de jouir?

CHAPITRE VIII.

Tout le monde connaît la soumission des Spartiates aux magistrats et aux lois. Pour moi, je m'imagine que Lycurgue n'eût jamais tenté d'introduire une telle forme de gouvernement, s'il ne se fût assuré auparavant des suffrages des principaux citoyens. Je fonde mes conjectures sur ce que, dans les autres États, les grands ne veulent point paraître redouter les magistrats : cette crainte, à leur avis, est indigne d'un homme libre. A Sparte, au contraire, les premiers de la république se distinguent par leur obéissance, et se font gloire de s'abaisser sous l'empire de la loi. Quelque part qu'ils soient mandés, ils n'y vont pas, ils y volent, persuadés qu'étant les premiers à obéir, leur exemple sera suivi par leurs concitoyens, et c'est ce qui arrive.

L'établissement des éphores est probablement l'ouvrage de Lycurgue et des principaux citoyens, qui savaient que la subordination est un très-grand bien dans une ville, dans une armée, dans les familles. Sans doute ils pensaient que, plus l'autorité a de force, plus elle impose aux citoyens et mieux elle les plie à l'obéissance. Or, les éphores ont le droit d'imposer des amendes, de les faire payer sur-le-champ, d'interdire les magistrats au milieu de leurs fonctions, même de les emprisonner et de leur intenter un procès criminel. Avec un tel pouvoir, ils ne laissent pas aux magistrats, comme on fait ailleurs, l'exercice arbitraire de leur charge pendant toute l'année de leur gestion ; mais, semblables aux souverains, aux chefs des combats gymniques, ils punissent au moment même ceux qu'ils surprennent violant la loi.

Dans tout ce que le génie de Lycurgue a inventé pour établir la soumission aux lois, je ne vois rien de plus beau que ce qu'il fit avant de proposer ses lois à la multitude. On le vit aller à Delphes pour consulter Apollon, et lui demander si Sparte deviendrait plus grande et plus florissante en se soumettant à ses lois ; et l'oracle ayant répondu que Sparte s'en trouverait bien sous tous les rapports, il les promulgua, déclarant non-seulement ennemi des lois, mais du dieu, quiconque oserait les violer malgré la sanction divine qu'elles venaient de recevoir.

CHAPITRE IX.

Ce qui mérite encore d'être admiré dans Lycurgue, c'est d'avoir su faire préférer une belle mort à une vie déshonorée. Et certes, à bien examiner la chose, on verra que des hommes nourris de ces principes sont moins exposés à perdre la vie que ceux qui fuient à la vue du péril : tant il est vrai de dire que la bravoure fait vivre plus longtemps que la lâcheté, parce qu'en effet la valeur procure plus de facilités, plus de douceurs, plus de ressources, plus de forces. D'ailleurs, qui ne sait que la gloire est aussi la compagne inséparable de la valeur, et que dans la guerre on se fait une règle de s'associer au plus courageux ? Mais comment est-il parvenu à leur inspirer ces sentiments ? C'est ce qu'il est intéressant de ne pas omettre. Ce grand législateur a pourvu au bonheur de l'homme brave, et a dévoué le lâche au malheur. Dans les autres républiques, quand un homme est lâche, on se contente de lui en donner le nom ; du reste, il délibère sur la place publique avec le brave, il s'assied près de lui, il s'exerce avec lui, s'il le veut. A Lacédémone, au contraire, on rougirait de manger avec un lâche, on rougirait de lutter avec lui. Se partage-t-on en groupes pour une partie de paume, on ne le reçoit, pour l'ordinaire, ni d'un côté ni d'un autre. Dans les chœurs, il est relégué aux derniers rangs. Dans les rues, il cède le haut du pavé, et dans les assemblées particulières, il se lève pour faire honneur même à plus jeune que lui. Il faut en outre qu'il garde chez lui ses filles, et qu'elles subissent la honte de ne point trouver d'époux. Il lui est à lui-même défendu de se marier, et il n'en est pas moins forcé de payer l'amende à laquelle tout célibataire est condamné. Paraît-il en public parfumé, ou prend-il l'air assuré d'un homme bien famé, il est battu par ceux qui valent mieux que lui. Quand les lâches sont condamnés à de pareils outrages, faut-il s'étonner qu'à Sparte on préfère la mort à une vie d'opprobre et d'infamie ?

CHAPITRE X.

Lycurgue a porté une loi sage, selon moi, pour faire pratiquer la vertu dans la vieillesse. En effet, en plaçant au dernier terme de la vie le droit de pouvoir être choisi membre du sénat, il a obtenu que la pratique de la vertu ne fût pas négligée même dans l'âge le plus avancé.

Ce qui mérite d'être admiré, c'est l'appui qu'il a donné à la vieillesse des citoyens honnêtes; car, ayant proposé aux vieillards le combat des vertus, il a rendu la vieillesse plus honorable que la force des jeunes gens.

Et certes c'est avec raison que le prix de ce combat est recherché plus ardemment qu'aucun autre : sans doute les exercices gymniques sont glorieux, mais ils ne sont, après tout, que des exercices du corps; au lieu que, dans la lice ouverte pour parvenir au rang de sénateur, on déploie les qualités de l'âme. Ces sortes de combats doiven donc exciter une émulation d'autant plus grande que l'âme l'emporte davantage sur le corps.

Qui pourrait refuser à Lycurgue le tribut de son admiration? Convaincu que les hommes ennemis de la vertu forment un obstacle à la prospérité des États, ce grand législateur a contraint tous les Spartiates à l'exercice public de toutes les vertus. Autant donc les particuliers qui les cultivent l'emportent sur ceux qui les négligent, autant Sparte doit l'emporter sur les autres villes, puisqu'elle est la seule qui pratique publiquement le beau et l'honnête.

Quiconque ne paraît pas aspirer à la plus haute vertu est aussi sévèrement puni que, dans les autres gouvernements, un homme coupable d'injustice envers un autre homme. N'est-ce pas encore là un fait remarquable? Lycurgue était sans doute persuadé que ceux qui vendent comme esclaves des hommes libres, ou qui commettent quelque autre larcin, ne font de tort qu'au particulier lésé, mais que les hommes lâches et efféminés trahissent des villes entières. C'est donc avec raison, du moins à mon avis, qu'il a décerné contre ces derniers les plus rigoureux châtiments.

Pour mettre les Spartiates dans la nécessité absolue de pratiquer les vertus civiles, le législateur les a tous admis à

tous les droits de citoyen, pauvres ou faibles de corps, pourvu qu'ils obéissent aux prescriptions de la loi. Mais tout homme qui se soustrait par indolence aux exercices prescrits n'est plus dès lors de la classe des égaux.

Ces lois sont sans doute d'une antiquité très-reculée, puisque Lycurgue était contemporain des enfants d'Hercule. Mais, malgré cette antiquité, elles ont encore à présent même un air de nouveauté aux yeux des autres nations ; et ce qui est bien étrange, tandis que tout le monde s'accorde à louer une pareille législation, aucun peuple n'a le courage de l'adopter.

CHAPITRE XI.

Telles sont les lois de Lacédémone, soit en paix, soit en guerre. Maintenant je vais parler des institutions militaires de Lycurgue, pour ceux qui voudraient en connaître la supériorité.

D'abord, les éphores font publier par un héraut à quel âge on doit servir, soit parmi les hoplites, soit dans la cavalerie ; on fixe pareillement l'âge des artisans au service de l'armée, en sorte qu'on trouve dans le camp les mêmes ressources qu'à la ville; il est ordonné de porter les outils qui peuvent être nécessaires, partie sur des chariots, partie sur des bêtes de somme : c'est le moyen de s'apercevoir aisément de ce qui manque.

Telle est la tenue des Lacédémoniens à la guerre : ils doivent avoir un vêtement rouge et un bouclier d'airain. Lycurgue a cru que cet habillement ressemblait moins que tout autre à celui des femmes, et qu'il était très-convenable pour la guerre, parce qu'il se nettoie sans peine, et n'est pas salissant. Il a invité les citoyens sortis de l'âge de puberté à laisser croître leur chevelure : elle paraît, disait-il, ajouter à la taille, convient mieux à des hommes libres, et donne un air plus farouche.

Après avoir ainsi fixé leur tenue, il a partagé les hoplites et la cavalerie en six divisions. Chacune de ces divisions nationales a pour officiers un polémarque, quatre centurions, huit commandants de pentécoste, et seize commandants d'énomotie. Ces divisions se mettent en bataille suivant l'ordre qu'elles reçoivent ; quelquefois chaque énomotie ne fait

qu'une file, quelquefois elle est sur trois files, quelquefois sur six. Presque tout le monde se figure qu'aucune tactique n'est aussi compliquée que celle des troupes lacédémoniennes : c'est croire le contraire de ce qui est. Dans la formation de leurs armées, le chef de file est commandant, et chaque file porte avec elle ce qui lui est nécessaire. Il est si aisé de bien concevoir cette tactique, qu'on ne saurait se tromper, pour peu qu'on sache seulement distinguer un homme d'avec un autre homme. Les uns doivent marcher à la tête des files, et il n'est prescrit aux autres que de suivre. Les paragogues s'annoncent à chaque énomotie par son énomotarque, comme par un héraut : l'ordre donné, les phalanges augmentent ou diminuent de profondeur; ce qui se conçoit aisément. Mais il n'y a que ceux qui ont été élevés sous les lois de Lycurgue qui voient comment, en cas de trouble ou de surprise, on se reforme pour combattre l'ennemi, quel qu'il soit, de quelque côté qu'il survienne.

Voici des manœuvres jugées très-difficiles par tous les tacticiens, mais que les Lacédémoniens exécutent avec la plus grande légèreté. Lorsqu'ils veulent marcher par le flanc, la queue de leur armée se trouve formée en énomotie. Dans cette position, aperçoit-on devant soi la phalange ennemie, on ordonne à l'énomotarque de l'aile qui doit marcher devant de faire face par un à-gauche : ce mouvement s'exécute dans la colonne entière, jusqu'à ce que la phalange lacédémonienne présente le front à celle des ennemis. Si, lorsque l'armée s'est ainsi rangée en bataille, l'ennemi vient à paraître sur les derrières, on fait une contre-marche par file, pour lui opposer les hommes les plus courageux.

Quand, par ces manœuvres, le général se trouve à l'aile gauche, loin de regarder cette position comme un désavantage, les Lacédémoniens croient quelquefois y gagner; car si l'ennemi cherchait à les envelopper de ce côté-là, il ne le trouverait point dégarni, mais couvert de leurs boucliers. Si cependant, par quelque raison, il paraît utile que le général soit à l'aile droite, on fait une contre-marche par la gauche, et la phalange se retourne, de manière que le général se trouve à la droite de l'armée, et les troupes qui faisaient la queue de la colonne, à la gauche.

Si, après s'être mise en marche par une des ailes, l'armée trouve tout à coup l'ennemi rangé en bataille sur son flanc

droit, elle n'a besoin d'autre manœuvre que de faire tourner chaque file successivement, comme une galère qui présente sa proue à l'ennemi: en ce cas, la file qui était à la queue de la colonne se trouve à la droite. Si l'ennemi se porte, au contraire, sur le flanc gauche, on l'en empêche en le repoussant, ou l'on retourne chaque file de manière qu'elle se trouve opposée à l'ennemi : alors celle qui faisait la queue de la colonne se trouve à la gauche de la phalange.

CHAPITRE XII.

Je vais exposer aussi le système de Lycurgue sur la castramétation. Comme les angles d'un quadrilatère résistent mal à l'ennemi, il faisait camper son armée en cercle, à moins qu'elle ne fût défendue par un mont, ou qu'elle n'appuyât ses derrières à une place fortifiée ou à un fleuve.

Pendant le jour, on établit des sentinelles près des armes en face du camp; car ce n'est pas contre l'ennemi qu'elles sont postées, mais pour veiller sur l'armée. Afin d'observer l'ennemi, on place des cavaliers sur l'éminence la plus favorable pour les observations. Lycurgue avait destiné les Scirites à garder le camp pendant la nuit, pour empêcher qu'aucun soldat ne s'éloignât de la phalange : les Lacédémoniens partagent à présent ce service avec les troupes mercenaires.

Il est bon de savoir que, si les Spartiates portent des piques en tout temps, c'est par le même motif qui leur fait éloigner les esclaves du lieu où sont déposées les armes. Qu'on ne s'étonne pas de ce que, pour satisfaire aux besoins de la nature, les soldats ne s'éloignent de leurs camarades et des armes qu'autant qu'il est nécessaire pour ne point s'incommoder les uns les autres : c'est pour leur sûreté qu'ils agissent ainsi.

Ils changent souvent de camp, autant pour nuire à l'ennemi que pour se rendre utiles à leurs alliés. La loi prescrit les exercices gymniques à tout citoyen de Laconie qui est à l'armée ; ce qui leur inspire une nouvelle ardeur, et leur donne un air de liberté que n'ont pas les autres peuples de la Grèce. Leur promenade et leur course ne doivent pas se porter au delà de l'étendue de chaque division, afin que personne ne soit éloigné de ses armes.

Apres les exercices du matin, le premier polémarque ordonne par un héraut qu'on s'asseye ; c'est une sorte de revue. On commande ensuite le dîner, et bientôt après, de relever la sentinelle ; puis, le soldat s'amuse et se repose jusqu'aux exercices du soir. Ces exercices finis, le héraut donne le signal du souper, et après des hymnes chantés en l'honneur des dieux de qui on a obtenu, dans les sacrifices, des signes favorables, on se repose sur ses armes. Voilà bien des détails ; mais on ne doit pas les trouver déplacés, puisque, de toutes les pratiques militaires dignes de quelque attention, il n'en est pas une qui ait échappé aux Lacédémoniens.

CHAPITRE XIII.

Parlons aussi de la puissance et des distinctions dont Lycurgue a pourvu le roi de Sparte lorsqu'il est à l'armée. D'abord l'État nourrit à la guerre le roi et sa maison. Les polémarques logent dans la même tente que lui : on veut qu'étant toujours avec le roi, ils puissent l'aider de leurs conseils, s'il en est besoin. Trois autres citoyens de la classe des égaux ont aussi place dans la tente royale : ce sont eux qui leur procurent le nécessaire, afin qu'ils n'aient qu'à s'occuper de ce qui concerne la guerre.

Prenons les faits au moment où le roi se met en marche avec l'armée. D'abord il fait un sacrifice dans la ville à Jupiter Conducteur, et aux autres dieux qu'il est d'usage d'implorer en même temps. Si les entrailles des victimes donnent des signes favorables, le prêtre prend le feu sacré, et précède l'armée jusqu'aux frontières de Laconie. Le roi y fait un autre sacrifice en l'honneur de Jupiter et de Minerve ; et, s'il a obtenu de ces deux divinités des présages heureux, il sort des confins de son royaume. On porte devant l'armée le feu sacré, qui ne s'éteint jamais ; il est suivi de victimes de toute espèce.

Toutes les fois que le roi en immole, il commence avant la fin de la nuit, dans la vue d'obtenir avant les autres humains les bienfaits de la Divinité. Les polémarques, les centurions, les commandants de pentécoste, les généraux des troupes mercenaires, les commandants des équipages, et ceux des généraux des troupes alliées qui le désirent, sont présents au

sacrifice. Il y assiste aussi deux éphores, qui ne se mêlent de rien, à moins que le roi ne les emploie, mais qui, en inspectant ce que fait chacun, contiennent tout le monde dans le devoir. Le sacrifice fini, le roi appelle ses officiers et leur donne des ordres. Si vous étiez témoin de ce qui se passe alors, vous croiriez que la république de Sparte a seule produit de vrais guerriers, tandis que les autres peuples n'ont que des soldats improvisés.

Le roi fait-il marcher l'armée, tant qu'il ne paraît pas d'ennemis en avant, il reste à la tête, et n'a devant lui que les Scirites et la cavalerie envoyée à la découverte. Mais prévoit-on qu'il doive se livrer un combat, le roi conduit la tête de la première division, et lui fait exécuter une conversion à gauche, en sorte qu'il se trouve entre deux divisions et deux polémarques. Le plus ancien des trois citoyens qui campent sous la tente royale range en ordre ce qui doit suivre l'armée ; savoir : tous les compagnons de chambrée des égaux, les devins, les médecins, les joueurs de flûte, les commandants des équipages, et les volontaires, s'il s'en trouve. Comme tout a été prévu, on ne manque jamais du nécessaire.

Voici encore d'autres pratiques militaires de Lycurgue également utiles selon moi. Lorsqu'on est en présence de l'ennemi, on immole une chèvre ; la loi ordonne à tous les joueurs de flûte qui se trouvent à l'armée de jouer de cet instrument, et à tout Lacédémonien d'avoir le front ceint d'une couronne : on leur commande même d'avoir leurs armes bien polies.

Le guerrier, quoique sous le coup d'une accusation, peut se présenter au combat la tête levée, le front serein. On ne trouve pas mauvais même qu'il transmette les ordres du roi à l'énomotarque qui, placé à l'extrémité de son énomotie, n'est pas à portée de les entendre. Mais c'est au polémarque à veiller à ce que tout se passe dans l'ordre.

C'est le roi qui décide des temps et des lieux favorables pour asseoir un camp. C'est encore à lui qu'il appartient d'envoyer des députés aux peuples amis ou ennemis. C'est le roi qui a l'initiative en toute chose : est-il question d'une affaire contentieuse, le roi renvoie le demandeur aux hellanodices ; d'un payement, aux trésoriers ; de butin fait sur l'ennemi, aux commissaires chargés de procéder à la vente du butin. D'après l'établissement de ces divers tribunaux, il

n'a plus d'autre soin que de vaquer, comme prêtre, aux fonctions du sacerdoce ; comme général, au commandement de l'armée.

CHAPITRE XIV.

Mais les lois de Lycurgue sont-elles parvenues jusqu'à nous dans leur entier ? Je n'oserais trancher cette question. Je n'ignore pas que les premiers Lacédémoniens aimaient mieux vivre chez eux dans une heureuse médiocrité, que de gouverner des villes conquises et recevoir des hommages corrupteurs. I fut un temps où c'était un crime de posséder de l'or : on s'en fait gloire à présent. Je sais aussi que Lycurgue chassait les étrangers de Sparte, et qu'il ne permettait pas de voyager, dans la crainte que ses concitoyens ne prissent des étrangers leurs mœurs licencieuses ; tandis qu'aujourd'hui l'ambition des premiers citoyens ne peut être satisfaite que par la domination dans une contrée étrangère. Aujourd'hui l'on veut commander, au lieu qu'autrefois on ne s'occupait qu'à se rendre digne de commander. Il est arrivé de là que ces mêmes Grecs, qui allaient à Sparte demander des chefs lorsqu'ils étaient opprimés, réunissent aujourd'hui leurs forces pour empêcher les Lacédémoniens de reprendre l'empire de la Grèce. Assurément on ne doit pas s'étonner qu'on leur fasse ces reproches, puisqu'il est évident qu'ils n'ont obéi ni à l'oracle ni aux lois de Lycurgue.

CHAPITRE XV.

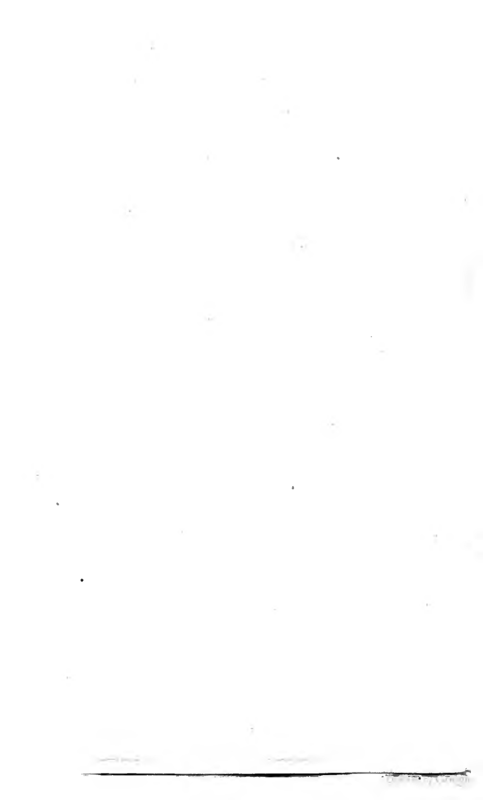
Je veux aussi parler des engagements que Lycurgue a fait contracter au roi avec la république. En effet, la seule autorité royale n'a souffert aucune altération, tandis que, dans tout le reste, la forme du gouvernement ou a éprouvé ou même éprouve encore à présent des révolutions.

Il a donc ordonné que le roi, comme vrai descendant d'Hercule, sacrifiât, dans toutes les cérémonies publiques, au nom de tous les citoyens, et qu'il marchât à la tête des armées partout où l'enverrait la république. Aussi lui a-t-il accordé une part des victimes immolées, et assigné sur les villes voisines une portion de terre qui, sans lui procurer des

richesses excessives, le mît à l'abri du besoin; et, afin que les rois ne prissent point leurs repas chez eux, Lycurgue leur a fait bâtir une salle publique, et leur a donné une double portion, non pour qu'ils mangeassent le double des autres, mais par honneur, et afin qu'ils pussent offrir de leur table à ceux qu'ils voudraient distinguer.

Il a encore permis à chacun des deux rois d'admettre dans sa société deux hommes appelés Pythiens. A chaque portée de truie, il leur appartient un porc, afin qu'ils ne manquent pas de victimes, s'il était nécessaire de consulter la volonté des dieux. Près de la maison royale est un étang qui fournit de l'eau en abondance ; mais il n'y a que ceux qui sont privés de cette ressource qui en connaissent tout le prix. On se tient debout en présence du roi, à l'exception cependant des éphores, qui restent assis sur leurs siéges. Le roi en son nom, les éphores au nom de la république, renouvellent leur serment tous les mois : le roi, par son serment, s'engage à régner conformément aux lois de l'Etat, et la république, par celui de ses éphores, à conserver intacts les droits du prince tant qu'il sera fidèle au serment.

Voilà les distinctions que les Spartiates accordent au roi pendant sa vie, distinctions qui ne le mettent pas fort au-dessus des simples particuliers : le législateur n'a pas voulu que l'autorité royale pût dégénérer en tyrannie ou devenir odieuse. Quant aux honneurs que les rois reçoivent après leur mort, les lois de Lycurgue font assez connaître qu'on les regarde moins comme des hommes que comme des demi-dieux.



RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES

CHAPITRE PREMIER.

Le gouvernement des Athéniens et le choix qu'ils en ont fait n'est pas ce que je prétends louer dans cet ouvrage : en le préférant, ils ont plus favorisé les méchants que les bons. Sous ce point de vue, je ne puis donc l'approuver ; mais, puisqu'il leur a plu de l'adopter, je me propose de démontrer qu'ils emploient les vrais moyens de le maintenir, et qu'ils ont raison de faire bien des choses que les autres Grecs leur reprochent comme des fautes.

Je dis d'abord que c'est une justice de donner l'avantage aux pauvres ou au peuple sur les nobles et les riches, parce que c'est le peuple qui fournit les agents pour la marine et qui constitue la force d'Athènes. Les pilotes qui gouvernent la poupe, comme ceux qui tiennent la proue, les inspecteurs des rameurs, les pentécontarques, les constructeurs de vaisseaux, voilà ceux qui rendent l'État florissant, bien plus que les nobles et les citoyens aisés ; en conséquence on trouve juste qu'ils participent tous indistinctement aux charges qu dépendent du sort ou de l'élection, et qu'ils aient le droit de parler quand ils le jugent à propos.

Quant aux charges qui sont le salut ou la perte de l'État selon qu'elles sont bien ou mal gérées, le peuple ne se met point en peine de les briguer. Il croit pareillement qu'il n'est pas de son intérêt d'occuper les premiers grades, soit dans l'infanterie, soit dans la cavalerie (car il est convaincu qu'il gagne plus à les abandonner aux grands qu'à les briguer);

mais aussi il intrigue pour parvenir aux magistratures qui donnent des émoluments et des moyens de subsistance.

Il est des hommes qui s'étonnent de ce qu'en général on favorise plus les artisans, les pauvres et les plébéiens, que les citoyens honnêtes : c'est pourtant un moyen sûr de conserver l'état populaire. En effet, si les pauvres, les plébéiens et ceux de la dernière classe sont heureux, ils se multiplieront, et c'est la force de la démocratie ; que ce soient, au contraire, les riches et les gens d'une naissance distinguée, la démocratie élève contre elle-même une puissance ennemie.

Dans tout pays, les classes élevées sont ennemies de la démocratie. Elles ne sont pour l'ordinaire ni emportées ni injustes, elles se piquent de goûts honnêtes : le peuple, au contraire, est ignorant, turbulent, méchant, parce que la pauvreté l'expose bien plus à des actes de bassesse, et que, faute de fortune, on est bien souvent dépourvu d'instruction et d'éducation.

Il ne fallait pas, dira-t-on, permettre à tous indistinctement de haranguer et de conseiller, mais seulement à ceux qui ont le plus de talent et de vertu. Rien cependant de plus sage que de permettre, même au dernier plébéien, de parler en public. Que les premiers citoyens aient le droit exclusif de haranguer, d'ouvrir un avis, ce sera un bien pour ceux de leur classe, mais non pour le peuple ; au lieu que le dernier citoyen étant maître de se lever et de haranguer l'assemblée, découvre ce qui est bon pour lui et ses pareils.

Mais, répliquera-t-on, que dira d'utile, soit pour lui, soit pour le peuple, un homme de cette sorte ? Eh bien, dans l'opinion publique, cet homme, tel qu'il est, avec son ignorance, sa bassesse, mais ses bonnes intentions, vaut mieux qu'un citoyen honnête, avec sa vertu, sa sagesse, mais des sentiments malveillants.

Peut-être un tel plan n'est-il pas le meilleur possible; du moins il assurera la durée de la démocratie. Il faut au peuple, non pas une administration sage qui le ferait esclave, mais la liberté et la souveraineté : avec cela, que la constitution soit vicieuse, c'est le moindre de ses soucis. Ce qui vous paraît défectueux dans le système politique, c'est précisément ce qui rend le peuple puissant et libre.

Voulez-vous une bonne constitution, vous y verrez d'abord les plus habiles donner des lois, ensuite les bons au-

torisés à réprimer les méchants, à délibérer sur les intérêts de l'État, sans permettre à des fous ni de donner leur avis, ni de parler ni de haranguer; mais, avec ces bonnes vues, le peuple retombera bientôt dans l'esclavage.

A Athènes, les esclaves et les étrangers domiciliés vivent dans une licence incroyable; il n'est point permis de les frapper : un esclave vous disputera le lac. Voici la raison de cet usage.

Si la coutume autorisait un homme libre à frapper un esclave, un étranger ou un affranchi, le citoyen, pris bien souvent pour un esclave, serait victime de la méprise. En effet, il n'y a rien, soit dans l'extérieur, soit dans l'habillement, qui distingue le citoyen de l'étranger ou de l'esclave.

Peut-être est-on surpris de ce qu'on laisse les esclaves vivre dans le luxe, et quelques-uns dans la magnificence : cet usage est pourtant aussi fondé en raison. Dans un pays où il y a une marine, on est forcé de ménager les esclaves, même de les laisser libres, si l'on veut retirer le fruit de leurs travaux. Où les esclaves sont la richesse de leurs maîtres, il n'est pas avantageux que mon esclave vous redoute : à Lacédémone, au contraire, il vous craindra; mais ici, si votre esclave me craint, il est probable qu'il me donnera sa fortune pour se mettre lui-même en sûreté.

Pourquoi encore avons-nous mis l'égalité entre les esclaves et les hommes libres, entre les étrangers domiciliés et les citoyens? c'est que la ville a besoin d'étrangers, soit pour la marine, soit pour les arts de toute espèce. Ainsi en accordant nos priviléges même aux étrangers, nous avons agi en bons politiques.

Si le peuple a proscrit la musique et la gymnastique, c'est qu'il les croit convenables aux hommes libres, et qu'il se sent incapable de s'y adonner.

Présider aux chœurs de danse et de musique, entretenir des troupes d'athlètes, commander les galères, tel est l'emploi naturel des riches; et c'est au peuple de former des chœurs, de combattre dans les gymnases, de conduire les vaisseaux. Aussi, quand on l'emploie, soit sur mer, soit dans les chœurs de danse et de musique, soit dans les combats gymniques, prétend-il bien gagner de l'argent, afin d'améliorer son sort aux dépens des riches. Quant aux tribunaux, il se soucie moins de la justice que de ses propres intérêts.

Si, lorsqu'il se trouve chez ses alliés, il en inquiète les gens de mérite, si même il les persécute, c'est qu'il est persuadé que tout supérieur est nécessairement odieux à des inférieurs; que si on laisse le parti des riches et des grands se fortifier dans les villes, bientôt on verra se détruire la souveraineté du peuple d'Athènes. Aussi, conséquent à ces principes, il dégrade les personnages les plus distingués, confisque leurs biens, les condamne à l'exil où à la mort, tandis qu'il comble d'honneurs des hommes de néant. Mais les principaux d'entre les alliés trouvent de zélés partisans dans les principaux citoyens d'Athènes, qui se croient toujours intéressés à défendre ce qui tient le premier rang. La puissance d'Athènes serait, dira-on, d'avoir des alliés qui fussent en état de fournir des subsides. Mais les partisans de la démocratie regardent comme un plus grand bien que chaque Athénien en particulier fasse passer dans ses mains la fortune des alliés, et que ceux-ci, hors d'état de nuire, n'aient que ce qu'il faut pour exercer leur profession et pour vivre.

On reproche encore au peuple de manquer de politique en obligeant les alliés de venir à Athènes pour le jugement de leurs procès. Cependant il a bien calculé ce qu'il y a d'avantageux pour lui dans cet usage. D'abord il tire, pendant toute l'année, des émoluments des sommes déposées par les deux parties. Ensuite, sans quitter ses foyers, sans faire sortir de vaisseaux du port, il gouverne les villes confédérées, soutient ses partisans, et dans les tribunaux il écrase ses ennemis. Si les alliés avaient chez eux droit de juridiction, comme ils sont indisposés contre les Athéniens, ils immoleraient à leur haine tous ceux de leur pays qui se montreraient les zélés partisans du peuple d'Athènes.

Voici ce que l'on gagne encore à soumettre les alliés à la juridiction d'Athènes. Premièrement, la république tire de plus fortes sommes de la perception du centième au Pirée. En second lieu, c'est une source de lucre pour les particuliers qui ont des maisons ou des chevaux à louer, ou des esclaves qui rapportent de l'argent à leur maître. Ensuite les huissiers ou hérauts ne se trouvent pas mal de l'influence des alliés.

Ce n'est pas tout : si les alliés ne venaient point plaider à Athènes, ils n'accorderaient de considération qu'à ceux des

Athéniens qui aborderaient chez eux, aux généraux, aux triérarques, aux députés : au lieu qu'aucun d'eux n'est exempt de faire sa cour au peuple, sachant bien que c'est à Athènes qu'il faut aller pour gagner ou pour perdre au tribunal du peuple lui-même : car enfin c'est lui qui fait la loi. Chacun d'eux est forcé de se présenter dans les tribunaux avec un air de suppliant, et de prendre la main du premier qui arrive. Aussi les alliés sont-ils réellement les esclaves du peuple.

De plus, obligés de sortir de l'Attique, soit pour leurs possessions, soit pour des affaires à juger hors du territoire, les Athéniens ont encore insensiblement appris, eux et leurs gens, à conduire les vaisseaux. En effet, un homme qui fait sur mer de fréquents trajets est forcé, ainsi que ses esclaves, de manier la rame et d'apprendre les termes de marine. Aussi, à force d'habitude et d'exercice, deviennent-ils d'excellents pilotes. Les uns s'exercent à conduire un esquif, les autres un vaisseau de charge, et, de là, ils passent dans les galères : mais, pour la plupart, à peine y ont-ils mis le pied qu'ils sont en état de ramer, parce qu'ils en ont fait toute la vie une étude préalable.

CHAPITRE II.

Quant à l'infanterie des Athéniens, qui ne paraît pas en très-bon état, voici ce qu'on en peut dire. Ils savent eux-mêmes qu'ils sont à cet égard plus faibles et moins nombreux que leurs ennemis. Mais comme ils sont de beaucoup supérieurs même sur terre aux alliés qui leur payent un tribut, ils pensent qu'il leur suffit d'avoir des troupes de terre supérieures à celles de leurs alliés.

Voici un avantage que les Athéniens doivent à la fortune. Sur le continent, les peuples asservis à un autre peuvent se rassembler de plusieurs petites villes pour former une ligue ; mais ce rendez-vous général des villes dans un même lieu est impossible à des insulaires, puisqu'ils sont séparés les uns des autres par la mer, dont leurs vainqueurs sont les maîtres, et qu'en cas de réunion dans une même île, la famine les réduirait.

Pour les villes du continent assujetties aux Athéniens, elles

obéissent, les grandes par crainte, les petites par besoin. En effet, il n'est pas une seule ville qui n'ait à importer ou à exporter. Or, cela ne se peut qu'en demeurant fidèle aux maîtres de la mer.

Les souverains de cet élément ont encore un avantage qui manque à ceux qui commandent sur terre ; c'est de pouvoir ravager les campagnes de peuples plus puissants. Ils sont libres d'aborder sur des côtes où il n'y ait que peu ou point d'ennemis, sauf à se rembarquer et à prendre le large si l'ennemi paraît : ces sortes de descentes sont moins périlleuses que les irruptions par terre. Les rois de la mer peuvent s'éloigner de leurs rivages autant qu'il leur plaît : mais ceux qui dominent sur terre ne peuvent pas s'avancer à une distance de plusieurs jours. Outre qu'une armée de terre est lente dans sa marche, elle ne peut avoir des provisions pour longtemps; d'ailleurs il lui faut traverser un pays ami, ou s'ouvrir un passage les armes à la main. Dans une expédition maritime, au contraire, est-on supérieur en force, on débarque ; plus faible, on côtoie les rivages, jusqu'à ce qu'on se voie chez un peuple ami ou incapable de résister.

Les maladies, dont Jupiter frappe les fruits de la terre, sont funestes aux peuples continentaux, mais faciles à supporter pour les peuples maritimes. Tous les pays ne souffrent pas en même temps : d'où il résulte que des régions fertiles les vivres arrivent à ceux qui dominent sur mer. D'ailleurs, s'il est permis de faire valoir les moindres choses, que de moyens cet empire des mers et le commerce qu'il favorise ne leur offrent-ils pas pour varier les plaisirs de la table ! Ce qu'il y a de plus délicieux en Sicile ou en Italie, les productions de Chypre, de l'Égypte, de la Lydie, du Pont, du Péloponèse et des autres pays, tout cela s'est rassemblé dans un même lieu, grâce à l'empire de la mer. De plus, comme ils ont entendu parler toute sorte de langues, ils ont pris de celle-ci telle expression, telle autre de celle-là ; et, tandis que le reste des Grecs conserve scrupuleusement son idiome particulier, ses mœurs, son costume, les Athéniens ont fait un heureux mélange de ce qu'ils ont trouvé chez les Grecs et les Barbares.

Passons aux sacrifices, aux offrandes, aux fêtes et aux temples. Il était impossible au citoyen pauvre de célébrer des fêtes et des banquets, d'honorer les temples et les bois



sacrés par des sacrifices, enfin d'habiter une grande et belle ville. Ce peuple, qui l'a bien vu, s'est avisé d'un expédient pour participer à ces avantages : c'est d'immoler aux dépens de l'État quantité de victimes dont le peuple lui-même fait ses banquets, et qu'il se partage suivant la loi du sort.

Quant aux gymnases, aux bains et vestiaires, si quelques riches en ont, le peuple se construit pour lui-même force palestres, lavoirs, vestiaires, et même il en jouit plus que les grands et les riches.

Dans toute la Grèce, et parmi les Barbares, est-il aucun peuple à portée de s'enrichir comme les Athéniens ? En effet, que les bois de construction abondent en telle ville, que dans telle autre ce soit le fer, le cuivre ou le lin, comment exposer ces marchandises en vente et les débiter, si l'on ne met pas dans ses intérêts la république souveraine des mers ? Aussi, par cela même, avons-nous des vaisseaux : l'un nous fournit du bois, un autre du fer, celui-ci du cuivre, celui-là du lin, un autre enfin de la cire. Ajoutez à cela que nos rivaux ne laisseront rien exporter ailleurs qu'aux pays où ils naviguent eux-mêmes. Sans rien tirer de la terre, je me procure tout par mer. Aucune autre ville ne réunit deux de ces ressources, et ne possède à la fois du bois et du lin ; tout pays riche en lin est plat et sans bois : même le cuivre et le fer ne viennent pas du même endroit. Vous ne trouverez pas chez un seul peuple deux ou trois sortes de productions ; mais celui-ci a telle chose, celui-là telle autre. Enfin comme il n'est pas de continent qui n'ait une certaine étendue de rivage, ou une île adjacente, ou un détroit, les souverains de la mer peuvent y aborder et causer du dommage aux habitants.

Un seul avantage manque aux Athéniens. Si, avec leur supériorité sur mer, ils demeuraient dans une île, ils pourraient, quand ils voudraient, faire des courses sans crainte de représailles, du moins tant qu'ils posséderaient l'empire maritime : ils ne verraient ni leur territoire saccagé, ni l'ennemi dans l'enceinte de leurs murs ; au lieu que les cultivateurs et les riches sont bien plus exposés à la merci des ennemis. Pour le peuple, s'il les méprise et vit sans inquiétude, c'est qu'il sait bien qu'on ne peut ni ravager ni brûler ce qu'il possède.

Les Athéniens, dans une île, n'auraient pas encore à

craindre ou que les grands livrassent la ville, ou qu'on ouvrît les portes pour favoriser une irruption soudaine : le moyen, en effet, que les insulaires fussent exposés à ces désastres ? Le peuple ne se verrait pas non plus en proie à des factions. Aujourd'hui, n'en doutons pas, s'il s'élevait des cabales, ce ne serait que dans l'espérance d'attirer les ennemis par terre. Habitants d'une île, les Athéniens vivraient exempts de pareilles alarmes.

Comme dès l'origine ils n'ont point habité une île, voici ce qu'ils font : pleins de confiance dans l'empire de la mer, ils déposent leurs richesses dans les îles, et ils abandonnent les terres de l'Attique à l'avidité de l'ennemi, convaincus que, s'ils s'apitoyaient sur son sort, ils perdraient d'autres biens plus importants.

Dans un gouvernement oligarchique, les alliances et les traités ont nécessairement de la stabilité : si l'on vient à les violer, à qui s'en prendra-t-on, si ce n'est aux chefs de l'État oligarchique qui les ont conclus ? Il en est autrement des traités faits par le peuple lui-même. Il est maître d'en rendre responsable un seul homme, ou l'orateur, ou celui qui a rédigé le décret ; il peut dire : « J'étais absent ; telle décision ne me plaît pas. » Si l'on fait une proposition à l'assemblée et que le peuple ne soit pas de cet avis, il trouve mille prétextes pour ne pas faire ce qu'il ne veut pas. Ses délibérations ont-elles des suites funestes, il se plaint que quelques particuliers ont tout gâté par leur opposition : s'il en résulte du bien, c'est lui qui a tout fait.

Jaloux de son honneur, le peuple ne souffre pas qu'on le joue sur le théâtre, ni qu'on le censure ; mais il autorise la licence des comédiens quand elle attaque les particuliers, parce qu'il sait qu'on ne joue pour l'ordinaire ni un homme du peuple ni un des derniers citoyens, mais un noble, un riche, un puissant. Il est peu de pauvres et de gens du peuple dont la comédie s'attache à peindre les ridicules ; encore ne penserait-on jamais à eux, s'ils ne prêtaient à la malignité par un caractère entreprenant et une ambition déplacée : espèce d'hommes sur lesquels on n'est pas fâché de voir tomber les traits de la satire.

Je ne doute point du tout que le peuple d'Athènes ne sache distinguer le citoyen honnête d'avec le vil plébéien. Mais avec ce discernement, il se sent une aversion naturelle pour

l'un : l'autre, quelque méprisable qu'il soit, l'intéresse vivement s'il est propre à seconder ses desseins. Le mérite, disent-ils, n'est pas fait pour notre bonheur, mais pour notre perte. Cependant il se rencontre des gens qui sont réellement du peuple, sans en avoir les sentiments.

Je pardonne au peuple son attachement au gouvernement populaire : n'est-on pas en effet pardonnable de se faire du bien à soi-même ? Mais qu'un homme d'une naissance honnête aime mieux vivre dans une démocratie que dans une oligarchie, je dirai qu'il a des vues criminelles, bien convaincu qu'il est plus facile au coupable de rester caché dans le gouvernement démocratique que dans l'oligarchique.

CHAPITRE III.

Je n'approuve pas la constitution des Athéniens. Cependant puisqu'ils ont préféré la démocratie, avouons qu'ils la maintiennent bien en se gouvernant d'après les principes que nous avons exposés.

On se plaint encore des Athéniens parce que tel particulier attend quelquefois une année entière avant de pouvoir présenter sa requête au sénat et au peuple. Cet inconvénient ne provient que de la multitude des affaires, qui les empêche de donner audience à tout le monde. Et comment le pourraient-ils, eux qui ont d'abord plus de fêtes à célébrer que dans aucune ville de la Grèce, et par conséquent moins de loisir pour expédier les affaires publiques? Ensuite, y a-t-il chez tous les Grecs ensemble autant de causes publiques ou particulières à juger, autant de redditions de comptes à entendre? Que dirai-je de cette foule de délibérations du sénat concernant la guerre, les finances, la législation, les affaires journalières, les différends entres les alliés, la perception des tributs, le soin des arsenaux de la marine et le culte des dieux ? Est-il donc étonnant qu'obsédés de toutes parts, les Athéniens ne répondent pas à toutes les requêtes?

Mais si l'on se présente l'argent à la main au sénat et au peuple, n'est-on pas écouté? Oui, avec de l'argent l'on fait bien des choses à Athènes, et l'on en fera encore plus si plus de personnes apportent de l'argent : mais ce que je sais, c'est qu'avec tout l'or et l'argent du monde les Athéniens ne suffiront jamais à toutes les affaires.

Tel ne radoube pas un vaisseau : encore un procès. Tel autre se charge de la construction d'un édifice public : un compte à rendre.

D'ailleurs il faut régler les différends entre les choréges au sujet des Thargélies, des Panathénées, des fêtes de Bacchus, de Prométhée et de Vulcain ; nommer tous les ans quatre cents triérarques, à qui l'on doit audience tous les ans ; examiner les magistrats désignés, juger les causes des orphelins, préposer des gens à la garde des prisonniers.

Voilà pour le cours de chaque année. Mais, de temps en temps, il s'agit de prononcer sur les délits militaires, sur des actes d'injustice qu'on ne pouvait prévoir, sur quelque trait inouï d'insolence ou d'impiété. Je passe beaucoup d'autres détails ; cependant je n'ai rien omis d'essentiel, excepté la répartition des subsides, qui s'effectue pour l'ordinaire tous les cinq ans. Or, ne pensez-vous pas que toutes ces affaires doivent être discutées et jugées ? Qu'on vienne dire, en effet, qu'elles ne doivent point l'être sur-le-champ ; mais si l'on est forcé de convenir qu'il faut tout juger, il est indispensable que ce soit dans l'année même. Or, dans l'état présent des choses, les juges n'ont point assez de ce temps pour réprimer l'injustice, tant est grande la population. Eh bien ! que l on juge tout, dira-t-on ; mais qu'il y ait moins de juges pour chaque affaire ! En effet, il est nécessaire, si l'on établit beaucoup de tribunaux, de n'attacher que peu de juges à chaque tribunal ; mais aussi il sera facile d'intriguer auprès d'un petit nombre de juges, et l'on obtiendra par la corruption des sentences beaucoup moins équitables.

Observons aussi que les Athéniens célèbrent des fêtes pendant lesquelles on ne rend pas la justice. Ils en ont, il est vrai, deux fois plus qu'ailleurs : mais supposons qu'ils n'en célèbrent pas plus que la ville qui en a le moins ; dans cette supposition, je dis qu'il est encore impossible que les affaires aillent autrement qu'elles ne vont, à moins qu'on ne puisse peu à peu ôter d'un côté et ajouter de l'autre.

Or, on ne peut exécuter de grands changements sans toucher à la souveraineté du peuple. On trouvera beaucoup de moyens pour établir une meilleure constitution : mais parvenir à ce but en conservant la démocratie, voilà ce qui n'est pas aisé, à moins, comme je l'ai dit, d'ôter d'un côté pour ajouter de l'autre.

On taxe les Athéniens de manquer de politique, parce qu'ils prennent le parti du peuple dans les villes en révolution. Cependant ils ne le font qu'avec réflexion : s'ils embrassaient le parti des grands, ce seraient autant d'ennemis qu'ils favoriseraient. Vous ne trouverez pas une seule ville où les grands soient bien intentionnés pour le peuple ; c'est parmi la plus vile populace que le peuple a ses partisans, parce que chacun aime son semblable.

Aussi les Athéniens préfèrent-ils ce qui leur convient. Jamais ils n'ont eu à se louer de s'être rangés du parti des nobles ; le peuple, au contraire, s'est bientôt vu réduit en servitude : témoin la Béotie ; témoin les nobles de Milet, qui payèrent les services d'Athènes par une prompte désertion et le massacre du peuple. Que ne leur arriva-t-il pas d'avoir préféré les Spartiates aux Messéniens ! Sparte subjugua Messène, puis fit la guerre aux Athéniens.

Mais n'y a-t-il donc personne qui soit injustement flétri chez les Athéniens ? Oui, il s'en trouve, mais ce n'est que le petit nombre : or, ce petit nombre n'est pas capable de rien entreprendre contre la démocratie athénienne. D'ailleurs ce ne sont point des citoyens justement privés de leurs droits civils, mais des victimes de l'injustice, qui peuvent y songer.

Or, comment penser qu'il y ait beaucoup de gens injustement notés d'infamie dans un pays où c'est le peuple lui-même qui exerce les magistratures, et où c'est précisément l'injustice dans l'administration, la mauvaise foi dans les conseils et dans les négociations publiques qui attirent la flétrissure ! D'après ces considérations, qui ne voit combien l'on doit peu redouter, à Athènes, les citoyens flétris ?

REVENUS DE L'ATTIQUE

CHAPITRE PREMIER.

J'ai toujours pensé que tels sont les chefs d'un gouvernement, tel est aussi le gouvernement. Dans Athènes, nous dit-on, quelques-uns des magistrats connaissent aussi bien que qui que ce soit les lois de la justice; mais, à les entendre, ils sont forcés, vu la pauvreté de la multitude, d'observer moins strictement ces lois. Je me propose, en conséquence, d'examiner si les habitants de l'Attique peuvent, ce qui serait la plus équitable de toute les mesures, subsister des ressources de leur propre pays; persuadé que, si ce projet réussissait, on remédierait à leur pauvreté, et qu'en même temps nous ne serions plus suspectés des Grecs.

Or, en réfléchissant bien sur l'objet que je me suis proposé, il m'a aussitôt paru que notre pays est en état de donner d'immenses revenus. Pour le prouver, parlons en premier lieu de la nature de l'Attique.

L'extrême douceur du climat est attestée par les productions du sol. Ce qui ne pourrait pas germer ailleurs vient ici à maturité. Comme la terre, la mer qui nous environne abonde en produits de toute sorte. Les biens que les dieux accordent à chaque saison, paraissent ici plus tôt qu'ailleurs, et disparaissent plus tard.

Ce n'est pas seulement par les productions que chaque année voit éclore et finir que notre contrée l'emporte sur les autres; elle possède encore des richesses impérissables. Dans ses entrailles s'engendrent des marbres, dont on construit des temples superbes, des autels magnifiques, et des

statues dignes de la majesté des dieux. Combien de peuples, soit Grecs, soit barbares, recourent à nous pour s'en procurer!

Nous avons des terres qui se refusent à la culture, mais qui, par le moyen des fouilles, font vivre plus de monde que si elles portaient du blé. Certes, ce n'est pas sans une protection spéciale de la Divinité qu'elles renferment l'argent, puisque, de tant d'autres villes situées ou dans les terres ou le long de la mer, il n'en est pas une seule où perce la moindre veine de ce métal.

Je ne regarderais pas non plus comme déraisonnable l'opinion de ceux qui placent cette ville au centre de la Grèce et même de l'univers entier; car, à mesure qu'on s'en éloigne, on est plus incommodé ou du froid ou du chaud. Veut-on voyager d'une extrémité de la Grèce à l'autre, on fait le tour d'Athènes, soit par terre, soit par mer, en suivant, pour ainsi dire, un circonférence de cercle.

Sans être de toute part environnée d'eaux, Athènes jouit pourtant, comme les peuples insulaires, de tous les vents favorables, tant pour importer le nécessaire que pour exporter le superflu; car elle est entre deux mers; et par terre, grâce à sa position dans le continent, elle fait un très-grand commerce. Un autre avantage encore, c'est que, tandis que la plupart des villes grecques se trouvent voisines des Barbares qui les incommodent, les Athéniens n'ont dans leur voisinage que des villes très-éloignées de ces mêmes barbares.

CHAPITRE II.

Tout cela comme je viens de l'exposer, nous le devons à notre sol. Favorisés de la nature, favorisons les métèques : par là du moins, à mon avis, nous nous assurerons un magnifique revenu, puisque les métèques se nourrissent eux-mêmes, qu'ils procurent aux villes de grands avantages, et que, loin d'être à charge au gouvernement, ils lui payent un impôt pour leur habitation. Supprimons toutes ces servitudes aussi odieuses aux métèques qu'inutiles à l'État; dispensons-les encore de servir dans l'infanterie pesante avec les Athéniens : voilà, suivant moi, la véritable manière de les accueillir. Ce sera, il est vrai, leur épargner de grands dan-

gers ; mais, après tout, n'ont-ils pas fait un grand sacrifice en quittant leur famille et leur domicile ? D'ailleurs le citoyen qui combat à côté du citoyen ne sert-il pas mieux l'État, que confondu sous les armes avec les Lydiens, les Phrygiens, les Syriens et autres Barbares de différentes nations ? Or, tels sont la plupart des métèques. Cette exemption de service ne sera pas seulement utile, elle fera encore honneur aux Athéniens, que l'on verra compter moins sur des secours étrangers que sur leur propre valeur.

Partageons avec les métèques toutes les fonctions honorables, même celle de l'ordre équestre ; par là nous gagnerons leur amitié, par là, notre république deviendra plus puissante et plus peuplée. De plus, nous avons dans Athènes quantité d'emplacements vides : permettons à ceux d'entre eux qui en paraîtront les plus dignes, de posséder les maisons qu'ils s'y seront élevées ; alors d'honnêtes étrangers, et en plus grand nombre, demanderont à s'établir parmi nous. Si nous donnions des patrons aux métèques, comme on en donne aux orphelins, si l'on décernait des récompenses à tout particulier qui en attirerait dans la ville, ces métèques redoubleraient d'attachement ; et probablement ceux qui n'auraient point ailleurs droit de cité s'empresseraient d'en venir jouir à Athènes, dont ils augmenteraient les revenus.

CHAPITRE III.

Montrons maintenant que notre ville a tous les avantages et toutes les facilités pour le commerce. D'abord elle offre au navigateur les abris les plus sûrs et les plus commodes : dès qu'il y est entré, le vaisseau s'y repose à l'abri du gros temps. En outre, dans la plupart des villes étrangères, les marchands navigateurs sont obligés, faute d'espèces ayant cours, de prendre une autre cargaison pour celle qu'ils déchargent : chez nous, au contraire, on peut emporter en échange tous les objets dont on a besoin ; et si l'on ne veut point d'échange, on donne sa cargaison pour de l'argent, qu'on emporte comme marchandise de la plus belle défaite ; et, quelque part que l'on en trafique, on en retire plus que le capital.

Proposez des gratifications aux juges du tribunal du com-

merce qui termineraient les procès avec le plus d'équité et de célérité, de manière que celui qui voudrait partir ne fût point arrêté; vous verrez les marchands arriver en plus grand nombre et avec plus d'empressement.

Une institution aussi utile qu'honorable à la république serait d'assigner une place d'honneur dans nos spectacles, ou même d'accorder le droit d'hospitalité aux marchands et aux pilotes qui paraîtraient servir l'État par l'importance de leurs vaisseaux et de leurs cargaisons : avec de pareilles distinctions, ce ne seraient pas seulement des marchands qui viendraient pour s'enrichir, ce seraient des amis qui s'empresseraient de venir chez des amis.

Plus il ira et viendra d'étrangers parmi nous, plus aussi il y aura d'importations et d'exportations, d'achats et de ventes, de salaires accordés, d'impôts à percevoir. Pour cet accroissement de revenus, il n'y a presque aucune dépense à supporter; je ne veux que des décrets dictés par l'humanité et fidèlement exécutés.

Quant aux autres moyens que je conçois pour augmenter nos revenus, je suis convaincu qu'il faudrait faire des avances; mais l'on s'empressera d'y contribuer. Je ne puis du moins en désespérer, quand je pense aux grands sacrifices que la république a faits, qu'elle a même réitérés lorsqu'elle volait à la défense des Arcadiens, d'abord sous la conduite de Lysistrate, ensuite sous celle d'Hégésilas.

L'on a souvent à grands frais mis des galères en mer; on les avait équipées, sans savoir si l'entreprise aurait un bon ou mauvais succès, avec la probabilité, au contraire, de ne jamais recouvrer la dépense, et de ne point participer aux intérêts qui en pouvaient résulter : au lieu que, dans mon projet, nul gain plus sûr et plus honnête que celui qui doit résulter de la mise de chacun. Le prêteur qui donnera dix mines en retirera chaque année à peu près le cinquième, en touchant trois oboles par jour, produit de l'intérêt du commerce maritime; celui dont la mise sera de cinq mines aura plus que le tiers de son capital. Quant à la classe des citoyens la plus nombreuse, je veux qu'elle ait par an le double de sa mise; car, ceux d'entre eux qui auront fourni une mine en retireront presque deux d'intérêt, et cela sans sortir de la ville : espèce de revenu le plus sûr et le plus durable.

Inscrivons sur nos registres publics, transmettons à la pos-

térité les noms de ceux qui mériteront bien de la patrie; et je suis persuadé que nous verrons parmi nos contributaires quantité d'étrangers, même des villes entières jalouses des honneurs de l'inscription publique. Des rois eux-mêmes, j'ose l'espérer, des tyrans, des satrapes, seront flattés d'avoir part à notre reconnaissance.

Quand les fonds seront suffisants, si nous consultons nos intérêts et notre honneur, nous ajouterons, en faveur des pilotes, quelques bâtiments publics à ceux que nous avons déjà. On ferait bien aussi de construire pour les marchands des bâtiments favorables à l'achat et à la vente, et des hôtelleries publiques pour nos visiteurs.

Bâtissez pour les marchands forains des magasins et des halles au Pirée et dans la ville; en même temps que ce serait un objet d'embellissement public, vous en tireriez de grands revenus.

Voici une autre idée, digne d'attention. La république entretient des vaisseaux de guerre : ne serait-il pas également intéressant d'avoir des vaisseaux marchands, qu'on affermerait sous cautionnement, comme tous les autres revenus publics? Si ce projet paraissait susceptible d'exécution, n'en résulterait-il pas encore de grands revenus pour la république?

CHAPITRE IV.

Pour les mines d'argent, si nous les exploitons comme elles doivent l'être, ce serait, je pense, une source de richesses ajoutée à nos revenu. Je vais démontrer l'importance de ces mines à ceux qui l'ignorent. Dès qu'elle sera connue, on délibérera mieux sur les moyens d'en tirer parti.

Qui ne sait qu'elles sont depuis longtemps en activité? Personne même ne cherche à découvrir depuis quelle époque elles sont ouvertes. Quoique le minerai soit fouillé et tiré depuis tant d'années, réfléchissez cependant combien sont peu considérables les déblais de ces coteaux où s'engendre l'argent. Les gangues, loin de tarir, croissent de plus en plus : dans le temps même qu'on y employait le plus de bras, pas un seul homme n'a manqué d'ouvrage : c'était l'ouvrage, au contraire, qui excédait la proportion des ouvriers. Encore à présent, les propriétaires des mines, qui

ont des esclaves, songent moins à en diminuer le nombre qu'à l'augmenter le plus possible. Et en effet, qu'il y ait peu de bras employés aux fouilles, on ne tirera sans doute que peu d'argent; mais avec beaucoup d'hommes on aura beaucoup de minerai. Aussi l'entreprise des mines est-elle la seule que je sache où l'on ne regarde pas au nombre des travailleurs. Un cultivateur vous dira au juste qu'il lui faut tant de journaliers, tant de paires de bœufs; s'il en a plus que le nombre suffisant, l'excédant est à ses yeux un préjudice véritable. Ceux, au contraire, qui exploitent les mines vous disent tous qu'ils manquent d'ouvriers.

Il n'en est pas de ces derniers comme des ouvriers en cuivre : que ceux-ci soient en grand nombre, voilà leurs marchandises réduites à vil prix et leur commerce ruiné. J'en dirai autant des ouvriers en fer. Qu'il y ait abondance de vin et de blé, ces denrées sont à vil prix; et alors, ennuyés d'une culture infructueuse, la plupart l'abandonnent pour prendre le commerce, pour tenir des tavernes, pour prêter à usure. Au contraire, plus on a de minerai, plus l'argent est commun, plus on voit de citoyens embrasser la partie des mines. Et en effet, quand on a ce qu'il faut d'ustensiles pour son ménage, rarement fait-on de nouvelles acquisitions en ce genre : mais l'argent, jamais on n'en possède assez pour n'en plus désirer. Ceux qui en ont beaucoup trouvent, à enfouir leur superflu, autant de plaisir qu'à en faire usage. Lorsqu'un État fleurit, c'est alors surtout que les hommes ont plus besoin d'argent; ils veulent acheter de belles armes, de bons chevaux, de superbes maisons, mener un grand train; il faut aux femmes une parure d'or, des robes de grand prix. L'État est-il affligé par la disette ou la guerre, comme la terre alors est beaucoup moins cultivée, l'argent est indispensable pour les provisions et les alliés.

Mais, me dira-t-on, l'or n'est pas moins utile que l'argent. Je n'en disconviens pas ; mais ce que je sais aussi, c'est que l'or, devenu commun, baisse, en faisant hausser le prix de l'argent.

De tous ces détails que conclure? Qu'on doit avec confiance envoyer dans les mines quantité d'ouvriers; qu'on doit avec confiance entreprendre des fouilles, puisque jamais les minerais ne tariront, que jamais l'abondance de

l'argent n'en diminuera le prix. L'État, si je ne me trompe, en a ainsi jugé longtemps avant moi : car il a permis à ceux des étrangers, qui le veulent, de fouiller les mines aux mêmes charges que les citoyens.

Mais, pour parler plus clairement encore de nos moyens de subsistance, exposons à présent quel serait le mode d'exploitation le plus avantageux à l'État. Dans ce que je vais dire, je ne prétends assurément pas à l'admiration publique, comme auteur de quelque grande découverte : une partie de ce que je vous dirai se passe tous les jours sous nos yeux; nous savons que le reste a toujours eu lieu de la même manière. Une chose qui m'étonne fort, c'est que l'État voie le nombre des particuliers s'enrichir du sol même, et qu'il ne profite pas de l'exemple. Parmi tant d'entrepreneurs que nous savons depuis si longtemps s'être occupés de cet objet, qui n'a pas entendu nommer ce Nicias, fils de Nicérate? Qui ne sait qu'il avait toujours mille ouvriers dans les mines, qu'il les louait au Thrace Socias, moyennant une obole pour chaque homme par jour, et avec l'engagement de représenter toujours le même nombre d'hommes? Hipponicus avait six cents esclaves affermés aux mêmes conditions, et qui lui rapportaient une mine d'argent net par jour. Avec trois cents esclaves Philémonide se faisait cent cinquante mines : ainsi de tant d'autres qui retiraient chacun en proportion de sa mise. Mais pourquoi rappeler des exemples anciens, tandis qu'à présent même nous avons tant d'ouvriers dans les mines, loués aux mêmes conditions?

Si on exécute mon plan, le seul changement qui arrivera, c'est qu'à l'exemple des particuliers qui, en achetant des esclaves, s'assurent un revenu perpétuel, l'État en achètera aussi à son compte, jusqu'à ce que chaque Athénien en ait trois à lui. Que ce plan soit susceptible d'exécution, c'est ce qu'on jugera en l'examinant article par article.

D'abord, il est clair que le gouvernement est plus en état que les particuliers de se procurer des hommes à prix d'argent. Que par une proclamation le sénat invite les citoyens qui le voudront à lui amener des esclaves, et qu'il achète ceux qu'on lui présentera : l'une et l'autre mesure est facile. Une fois cette acquisition faite, pourquoi s'adresserait-on

avec moins de confiance à l'État qu'aux particuliers, devant louer au même prix ? On loue bien à l'État des terres consacrées aux dieux, des temples, des maisons ; on prend bien à ferme les impôts publics.

La république ne peut-elle pas, pour la conservation de ses droits, exiger une caution de ceux qui loueront des esclaves, comme elle en exige de ses fermiers, quoiqu'elle ait moins à craindre de prévarications en ce genre qu'en affermant des terres? L'argent du trésor public ne différant en rien de celui des particuliers, nul moyen de découvrir la fraude : mais des esclaves qui porteront une marque distinctive, et qu'il sera défendu, sous des peines rigoureuses, d'acheter ou de vendre, quelle apparence y a-t-il qu'on les dérobe ?

Jusqu'ici il est évident qu'il est facile à la république d'acquérir et de conserver des esclaves. On se demande peut-être comment, lorsqu'il y aura beaucoup d'ouvriers, il se présentera aussi beaucoup de monde pour les louer. Que celui qui élève ce doute soit sûr que même les entrepreneurs déjà fournis d'ouvriers en prendront à louage de l'Etat : car il y a tant d'exploitations à faire ! D'ailleurs, que de gens ont vieilli dans ces sortes de travaux ! Combien d'autres aussi, soit Athéniens, soit étrangers, qui, ne voulant ni ne pouvant y travailler de corps, y mettront volontiers leurs soins et leur intelligence, pour se procurer ainsi le necessaire !

Si l'État achète d'abord jusqu'à douze cents esclaves, probablement il n'en aura guère moins de six mille en cinq à six ans. Or, à une obole nette par jour, le revenu sera par an de soixante talents : de ces soixante talents, que l'on en mette vingt à acheter d'autres esclaves, il en restera quarante pour d'autres besoins. Le nombre de dix mille une fois complété, le revenu sera de cent talents. Mais, pour prouver qu'il en résultera un plus grand bien, invoquons le témoignage de ceux qui se rappellent quel revenu procuraient les esclaves avant la prise de Décélie. Une autre preuve de ce que j'avance, c'est que, malgré les travaux innombrables des ouvriers dans nos mines, nous en tirons autant d'argent qu'on en tirait du temps de nos ancêtres. Les opérations qui s'y succèdent encore nous prouvent que jamais le nombre d'ouvriers n'excédera la proportion des travaux ; on a

beau creuser, on ne trouve ni le fond ni la fin des gisements.

On pourrait même, comme par le passé, ouvrir de nouvelles mines : car, après tout, qui dirait avec connaissance de cause s'il y a plus de minerai dans les fouilles anciennes que dans les nouvelles qu'on pourrait faire ?

Mais, dira-t-on, pourquoi ne voit-on plus, comme autrefois, s'ouvrir de nouvelles mines? C'est que les entrepreneurs d'aujourd'hui sont trop pauvres. Reprennent-ils d'anciennes mines, mêmes dépenses que lors de la première ouverture. Tentent-ils de nouvelles fouilles, quels risques ne courent-ils pas! S'il réussissent dans leurs recherches, ils s'enrichissent; mais, s'ils ne trouvent rien, ils perdent jusqu'à leurs avances. Voilà pourquoi l'on ne veut pas aujourd'hui s'exposer au danger de pareilles entreprises. Je crois pourtant avoir quelques avis prudents à donner sur les moyens d'ouvrir sûrement de nouvelles fouilles. Athènes est composée de dix tribus : que l'État accorde à chacune d'elles un même nombre d'esclaves, et qu'elles fassent l'entreprise en commun; de cette manière, ce qui sera trouvé par une seule fera le profit des dix. Si deux, ou trois, ou quatre, ou même la moitié des tribus réussit dans ses fouilles, l'avantage sera évidemment plus considérable : car voir manquer toutes les fouilles à la fois, c'est ce que le passé ne permet pas de craindre. Des particuliers pourraient, en s'associant, tenter sûrement la même entreprise. Mais que l'on ne craigne pas que l'État nuise aux particuliers, ou les particuliers à l'État. Plus il se réunit d'alliés, plus on se fortifie mutuellement : de même, plus il y aura d'entrepreneurs dans les mines, plus ils trouveront et plus ils produiront de revenus.

Tel est le plan d'après lequel l'Attique pourrait de son propre fonds nourrir ses habitants. Quelques personnes considérant que pour tant d'objets il faut de grandes avances, croient peut-être impossible de trouver l'argent nécessaire : eh bien, qu'elles ne se découragent pas. Nous ne sommes pas réduits à l'indispensable alternative d'exécuter tout à la fois, ou d'avoir travaillé sans fruit. Une maison rapportera à l'État dès qu'elle sera bâtie; un vaisseau, sitôt qu'il sera construit; un esclave, sitôt qu'il sera acheté. Je dis plus : il y a infiniment plus d'avantage à former ces divers établissements les uns après les autres qu'à les entreprendre tous ensemble.

Que l'on construise dans le même temps la quantité d'édifices, la main-d'œuvre sera plus chère et la bâtisse moins belle que si on les construisait successivement. Demandez partout des esclaves, vous les payerez plus cher, encore seront-ils moins bons ; au lieu qu'en consultant ses moyens, si une entreprise est bien conçue, on la suit ; vicieuse, on l'abandonne. D'ailleurs, pour les exécuter toutes, il faut se procurer tous les fonds à la fois ; au lieu qu'en terminant celle-ci dans un temps, celle-là dans un autre, le revenu de ce qui sera fait nous aidera pour ce qui reste à faire.

Un inconvénient que l'on paraît fort redouter, c'est de voir les mines surchargées, si l'État vient à posséder trop d'esclaves. On s'épargnera ces craintes en n'envoyant, par année, qu'autant d'esclaves qu'en exigeront les travaux. Le procédé le plus simple est en même temps, selon moi, le plus utile à employer.

Mais, dira-t-on encore, de nouveaux subsides, même les plus légers, semblent impossibles à supporter, à cause des charges nécessitées par la dernière guerre : eh bien, que l'État borne sa dépense de l'année suivante au revenu qu'il percevait alors. Quant aux avantages qui proviendront soit de la paix actuelle, soit de l'accueil que recevront les marchands navigateurs et les métèques, soit des importations et des exportations, heureux effet de l'affluence des étrangers, tâchez de l'employer à l'augmentation de vos revenus.

A-t-on la crainte que la guerre ne vienne renverser nos projets ? Je réponds qu'en les exécutant, la guerre sera bien plus funeste aux ennemis qu'à nous-mêmes : car enfin, pour soutenir une guerre, peut-on rien acquérir de plus utile que des hommes ? Ils viendront en foule ou monter nos vaisseaux, ou se joindre à nos troupes de terre, pour repousser l'ennemi commun, pourvu qu'on les traite bien. Je vais plus loin : même pendant la guerre il sera possible de ne point interrompre les travaux des mines. Nous avons, pour les défendre, la forteresse d'Anaphlyste, sur les bords de la mer méridionale ; nous avons la forteresse de Thorique, vers la mer du Nord : elles ne sont éloignées l'une de l'autre que d'environ soixante stades. Élevons-en une troisième au milieu de l'espace qui les sépare, dans l'endroit le plus élevé. Les travailleurs pourraient se réunir de toutes les forteresses dans une seule. Au moindre mouvement, chacun se

retirerait bientôt en lieu de sûreté. Si les ennemis viennent en trop grand nombre, et qu'ils trouvent du blé, du vin, des troupeaux, ils enlèveront tout cela : mais dans les mines, s'ils s'en rendent maîtres, que trouveront-ils? des pierres.

D'ailleurs, comment se porteront-ils vers nos mines? La ville de Mégare, qui en approche le plus, en est éloignée de cinq cents stades; et Thèbes, la plus voisine après elle, se trouve à la distance de six cents. Pour arriver à nos mines, quelque chemin qu'ils prennent, ils passeront nécessairement près d'Athènes. S'ils viennent en petit nombre, nos cavaliers et nos gardes-frontières les tailleront en pièces. Il est difficile, d'un autre côté, qu'ils dégarnissent leur pays pour déployer de grandes forces; car la ville d'Athènes se trouverait plus près de leurs foyers qu'ils ne le seraient eux-mêmes dans le voisinage de nos mines. Mais supposons qu'ils en approchent; combien de temps y resteront-ils, dénués de subsistances? S'ils fourragent par pelotons, ils exposent leurs soldats autant que le butin qu'ils disputent. S'ils réunissent toutes leurs forces, ils seront plutôt assiégés qu'assiégeants.

Le produit des esclaves augmentera donc les ressources publiques; mais, le quartier des mines rendu vivant et peuplé, que de revenus encore à tirer des marchés qu'on y tiendra, des habitations, des fourneaux et autres objets qu'on y louera! Que l'on suive ces projets, l'État verra sa population s'accroître dans une étonnante proportion, et la valeur de ses emplacements égaler celle des terres qui sont auprès de la ville.

Si l'on fait ce que je dis, j'affirme que notre république sera non-seulement plus riche, mais aussi plus docile, plus dévouée à l'ordre et plus belliqueuse. Car ceux auxquels il sera prescrit de s'exercer, jouissant d'un sort plus honnête que ceux qui président aux exercices des torches, se montreront plus assidus à leurs fonctions. Chacun retirant un salaire de ses peines, nos garnisons seront plus vigilantes dans le citadelles; nos peltastes et nos gardes-frontières, plus actifs dans leurs excursions.

CHAPITRE V.

Puisqu'il est évident que la paix est nécessaire pour tirer tous ces revenus de l'Attique, ne serait-il pas à propos de créer des magistrats chargés du maintien de la paix? Une pareille institution nous ferait chérir davantage, et des hommes de tous les pays viendraient en foule parmi nous. Ce serait une erreur, selon moi, de s'imaginer qu'une paix perpétuelle diminuât la puissance, le prestige et le renom que nous avons mérité dans toute la Grèce. Quelles sont les villes dont on vante la prospérité? celles qui se sont maintenues dans une paix longue et durable : ce qui est vrai surtout en parlant d'Athènes, qui doit tout son agrandissement à la paix. En temps de paix, quel peuple peut se passer de nous? A commencer par les pilotes et les marchands, ceux qui possèdent de grandes quantités de blé, des provisions de vin abondantes ou choisies, de l'huile, des bestiaux, tous ceux enfin qui peuvent faire valoir leurs fonds ou leur industrie, peuvent-ils se passer de nous? J'en dis autant des artistes, des littérateurs, des philosophes. Et les poëtes, et ceux qui s'occupent des ouvrages de ces hommes de génie, et ceux qui veulent voir ou entendre tout ce qui peut intéresser en fait de religion ou de politique, tous ceux enfin qui veulent vendre ou acheter promptement, où s'adresseront-ils mieux qu'à Athènes?

Personne ne me contredira, sans doute, sur ce point; mais, jaloux de recouvrer l'empire de la mer, quelques citoyens croient peut-être que la guerre conduit à ce but plus sûrement que la paix. Qu'ils se demandent donc à eux-mêmes si, lors de la guerre médique, ce fut la violence ou la douceur qui nous fit décerner cet empire, en même temps que l'intendance du trésor commun de la Grèce. Depuis que notre dureté nous eut privés de la souveraineté, la cessation de nos injustices n'engagea-t-elle pas les insulaires à nous remettre en possession de l'empire maritime? N'est-ce pas en considération de nos bienfaits que les Thébains nous mirent à la tête des armées? Et les Lacédémoniens cédaient-ils à la force ou à la reconnaissance, quand ils remettaient en nos mains la suprématie de la Grèce? Des troubles agitent aujourd'hui

cette contrée : n'est-ce pas l'occasion de regagner l'affection des Grecs, sans peine, sans danger, sans dépense? Que l'on essaye de réconcilier les villes qui sont armées les unes contre les autres; que l'on essaye aussi de réconcilier les citoyens de ces villes qui sont divisés en factions. Travaillez encore, non les armes à la main, mais par de sages négociations chez vos alliés, à rendre le temple de Delphes indépendant comme auparavant; et je verrais sans m'étonner tous les Grecs partager vos sentiments, se liguer, s'armer avec vous contre ceux qui ont tenté d'en usurper l'intendance, après l'abandon qu'en ont fait les Phocéens. Si l'on vous voit aussi travailler à l'établissement d'une paix universelle et sur terre et sur mer, qui, après avoir formé des vœux pour le bonheur de sa patrie, n'en formera pas surtout pour celui d'Athènes?

Mais, se dira-t-on, la guerre n'est-elle pas plus favorable à nos finances que la paix? Pour décider cette question, je ne vois pas de meilleur guide que l'histoire du passé : qu'on l'interroge, et l'on apprendra que le trésor public, jadis prodigieusement grossi pendant la paix, s'est trouvé entièrement épuisé par la guerre. Si l'on jette un coup d'œil sur le présent, l'on se convaincra par soi-même que la guerre a coupé plusieurs branches de revenus, qu'elle a absorbé en pure perte celles qui subsistaient encore; tandis que, depuis le rétablissement de la paix sur mer, ces mêmes revenus se sont accrus, et que nos concitoyens en jouissent en pleine liberté.

Mais, dira-t-on encore, si la république est provoquée, prétendez-vous que, même alors, nous soyons tenus au maintien de la paix? Je n'ai garde de le dire; mais je soutiens hardiment que nous punirons bien plus facilement nos ennemis, si l'on ne peut nous reprocher aucune injustice : car alors ils n'auraient pas d'alliés.

CHAPITRE VI.

Le projet que je viens de proposer n'est ni impraticable ni difficile. En le suivant, nous serons plus certains de recouvrer l'amitié des Grecs, d'augmenter notre gloire et notre sûreté, de mettre le peuple dans l'aisance, de

décharger les riches des dépenses de la guerre; nous verrons, au sein de l'abondance, des fêtes plus brillantes, des sacrifices plus pompeux; nous pourrons reconstruire nos temples, nos murs, nos chantiers; enfin nous réhabiliterons dans leurs anciens droits les ministres de la religion, le sénat, l'ordre équestre et la magistrature. Comment donc pourrait-on retarder d'un seul instant l'exécution d'un si beau projet pour que, de notre vivant, nous voyions notre patrie tranquille et florissante?

Si mes idées sont adoptées, je vous conseillerais d'envoyer consulter les dieux à Delphes et à Dodone, pour savoir si de telles institutions sont les meilleures possibles, si elles assurent la félicité et de la génération présente et des générations à venir. Si l'oracle nous est favorable, demandons-lui quelles divinités nous devons spécialement invoquer pour le succès de l'exécution. Quelles qu'elles soient, offrons-leur des sacrifices, puis mettons la main à l'œuvre. Une entreprise avouée des dieux doit accroître la prospérité et la gloire de la république.

BANQUET

CHAPITRE PREMIER.

Il me semble que non-seulement les actions sérieuses des hommes honnêtes et vertueux, mais encore leurs simples amusements, sont dignes de mémoire. C'est dans cette vue que je veux publier les traits dont j'ai été le temoin.

Aux grandes Panathénées il y eut des courses de chevaux. Callias, fils d'Hipponicus, y conduisit le jeune Autolycus, qu'il aimait, et qui venait de remporter le prix du pancrace. Après la célébration des jeux, Callias se rendait à sa maison du Pirée, suivi d'Autolycus, du père de ce dernier, et de Nicérate. Il aperçoit ensemble Socrate, Critobule, Hermogène, Antisthène et Charmide. Il ordonne à un de ses gens de conduire chez lui Autolycus et sa compagnie, aborde Socrate et ceux qui l'entouraient : « Je vous rencontre bien à propos, leur dit-il ; j'ai à dîner Autolycus et son père : et, si je ne me trompe, des hommes dégagés, comme vous, de toute passion terrestre, feront plus d'honneur à notre assemblée que des stratéges, des hipparques, des aspirants aux magistratures. — Tu railles toujours, lui répondit Socrate ; tu nous dédaignes, parce que tu as prodigué l'or à Protagoras, à Gorgias, à Prodicus et à tant d'autres, pour leurs leçons de sagesse, tandis que nous sommes réduits, nous, à tirer notre philosophie de notre propre fonds. — Il est vrai, répliqua Callias, que jusqu'ici je vous ai caché de précieuses connaissances dont je pouvais vous faire part ; mais venez chez moi, je vous prouverai que je mérite toute votre attention. »

Socrate et ses amis le remercièrent honnêtement, sans engager leur parole. Mais, Callias paraissant mortifié du refus, ils acceptèrent enfin. Après s'être, les uns, exercés et parfumés, et les autres, baignés, ils entrèrent chez Callias. Autolycus était assis auprès de son père; les autres prirent la place qui leur convenait.

Ceux des convives qui observèrent ce qui se passait jugèrent que la beauté a naturellement je ne sais quoi de grand, surtout lorsqu'elle est, comme alors dans Autolycus, jointe à la décence et à la modestie. Telle qu'un feu qui, brillant soudain au sein de la nuit, fixe tous les regards, la beauté d'Autolycus attirait sur lui tous les yeux. Des convives qui le contemplaient, il n'en était aucun qui ne fût ému; les uns étaient silencieux, les autres se trahissaient par leurs gestes. Tous les mortels possédés d'un dieu semblent commander l'attention : parmi eux il en est qui effrayent de leur regard, qui épouvantent par l'accent de leur voix, qui entraînent par leur véhémence; tandis qu'un œil gracieux, une voix douce, une contenance noble, distinguent celui qu'inspire l'amour pur : or, tel se montrait Callias, remarquable pour les initiés aux mystères de cette divinité. Cependant les convives soupaient en silence; on eût dit qu'un personnage distingué leur imposait. On frappe à la porte : c'était le bouffon Philippe. Il dit au portier d'annoncer qui il est, et pourquoi il veut qu'on l'introduise. Il ajoute qu'il se présente muni de tout ce qu'il faut avoir pour souper aux dépens d'autrui; que son esclave est très-mal à son aise de ne rien porter et d'être encore à jeun. Callias, à ces mots : « Il serait mal de ne pas lui accorder du moins un abri; qu'il entre donc. » En même temps il regardait Autolycus, sans doute pour examiner ce qu'il pensait de la plaisanterie. Philippe entra dans la salle où soupaient les hommes. « Je suis bouffon, leur dit-il, vous le savez tous; je viens ici volontiers; j'ai pensé qu'il était plus plaisant de se présenter à souper sans être appelé qu'invité avec cérémonie. — Prends donc place, lui dit Callias; tu vois nos convives sérieux, tu arrives bien pour les faire rire. » Philippe, pendant que l'on soupait, se mit à faire quelque plaisanterie, pour remplir son rôle accoutumé dans les repas. Personne ne riait; on remarquait son dépit : bientôt après il voulut

hasarder quelque autre facétie. N'ayant pas obtenu, même alors, un meilleur succès, il cessa de manger, se couvrit la tête, et se renversa tout de son long sur le lit. « Qu'est-ce cela, Philippe, lui dit Callias; quel mal te prend? — Un grand mal, répondit Philippe en poussant un profond soupir, oui, un grand mal. Puisque le rire est banni d'ici-bas, c'en est fait de moi : autrefois on m'appelait aux banquets pour divertir les convives par mes bouffonneries; mais à présent, pourquoi m'appellerait-on? Dire quelque chose de sérieux, cela m'est aussi impossible que de me faire immortel : on ne m'invitera point dans l'espoir d'être invité; car on sait qu'il n'entre point de souper chez moi, cet usage y est absolument inconnu. » En même temps il se mouchait et contrefaisait à merveille le pleureur. Tous les convives aussitôt de le consoler, de lui promettre de rire, de l'exhorter à souper; et Critobule de rire aux éclats de leur attendrissante commisération. Le bouffon se découvrit alors le visage, et, dans l'espérance qu'il y aurait encore pour lui quelques bons repas, il se remit à table.

CHAPITRE II.

Dès qu'on eut desservi, fait les libations ordinaires et chanté le pœan, entre, pour le divertissement, un Syracusain, suivi d'une bonne joueuse de flûte, d'une danseuse étonnante par ses tours de souplesse, et d'un jeune garçon très-beau, qui dansait et jouait parfaitement de la cithare : le bateleur, en donnant son spectacle comme une merveille, en tirait de l'argent. Dès qu'ils parurent avoir tous deux assez amusé, en jouant, l'une de la flûte, l'autre de la cithare : « En vérité, dit alors Socrate, tu nous traites, Callias, avec magnificence; quoi! après un souper splendide tu nous donnes un amusant spectacle et une musique délicieuse! — Mais, répondit Callias, si l'on nous apportait encore des parfums, nous aurions une jouissance de plus. — Point du tout. Il en est des odeurs comme des vêtements: tel vêtement sied à l'homme, tel autre à la femme. Telle odeur convient à l'homme, telle autre à la femme. Nul homme ne se parfume pour un autre homme. Sans doute le parfum plaît aux femmes, surtout aux nouvelles

mariées, comme celles de Critobule et de Nicérate, parce qu'elles sont elles-mêmes tout parfum : mais l'odeur de l'huile des gymnases flatte encore plus les hommes, et ils la désirent plus vivement que les femmes ne désirent les parfums. Qu'un esclave et un homme libre se parfument, tous deux à l'instant exhaleront une odeur également suave; mais ce n'est qu'avec le temps et à force d'application que les exercices libéraux répandent cette suavité qui caractérise l'homme libre. — Soit pour les jeunes gens, dit Lycon; mais nous, qui ne fréquentons plus le gymnase, quelle odeur devons-nous exhaler? — Par Jupiter! celle de la vertu. — Où la trouve-t-on cette odeur? — Ce n'est sûrement pas chez les parfumeurs. — Chez qui donc? — Théognis vous l'apprend : « Tu ne prendras du sage que des leçons de sagesse; mais, si tu fréquentes les méchants, tu perdras jusqu'à ta bonté naturelle. » — Entends-tu, mon fils? dit alors Lycon. — Sans doute, répliqua Socrate, et même il en profite; et comme c'est dans tes conseils qu'il a puisé le désir de remporter le prix du pancrace, de même il fréquentera le maître qui lui paraîtra le plus propre à lui enseigner la sagesse. »

A ces mots, ils prirent tous la parole : « Mais où donc trouver un maître pour cette science? » disait l'un. Un autre soutenait qu'elle ne s'enseignait pas; un autre, que rien ne s'apprenait si facilement. « Puisque les avis sont partagés, dit Socrate, renvoyons à un autre temps cette question : à présent faisons ce que nous avons à faire, car voilà la danseuse qui attend, et à qui l'on apporte des cerceaux. » Sur cela, la musicienne fit entendre son instrument; et quelqu'un qui était près de la danseuse lui donna jusqu'à douze cerceaux. Elle les prit; aussitôt elle dansa, et les jeta en l'air, en calculant à quelle hauteur elle devait les jeter pour les recevoir en cadence. « Sans alléguer ici d'autres preuves, ce qu'exécute cette danseuse nous démontre que la femme ne le cède en rien à l'homme; qu'elle n'a besoin que d'un peu plus de force de corps et de vigueur d'esprit : ce qui doit engager ceux d'entre vous qui ont des femmes à leur enseigner tout ce qu'ils voudraient qu'elles sussent. — Eh bien, Socrate, lui dit Antisthène, puisque telle est ton opinion, pourquoi, au lieu d'instruire Xantippe, t'accommodes-tu de cette

femme, la plus insociable qui soit, qui fut et qui sera jamais? — C'est que je vois que ceux qui veulent devenir bons écuyers se procurent non les chevaux les plus dociles, mais les coursiers les plus ombrageux, persuadés que, s'ils les domptent, ils viendront facilement à bout des autres. Je voulais apprendre l'art de vivre en société avec les hommes : j'ai épousé Xantippe, sûr que, si je la supportais, je m'accommoderais facilement de tous les caractères. »

Ces réflexions ne parurent point étrangères à la conversation. Ensuite on apporta un cerceau garni d'épées, la pointe en haut : et la danseuse y rentrait en se renversant sur la tête, et elle en sortait de même, de manière à faire craindre aux spectateurs qu'elle ne se blessât; mais elle acheva ses tours avec assurance et sans accident. « Pour cette fois, dit Socrate en s'adressant à Antisthène, on ne niera pas, je crois, qu'on puisse donner des leçons de courage, puisque, toute femme qu'elle est, celle-ci joue si hardiment avec les épées. — En vérité, répondit Antisthène, ce Syracusain ferait bien de montrer cette danseuse en plein théâtre, et de dire aux Athéniens que pour de l'argent il leur apprendrait à marcher tous de front contre le fer ennemi. — Et moi donc, s'écria Philippe, que j'aurais de plaisir à voir l'orateur Pisandre à cette école, lui qui, loin de suivre ses concitoyens au combat, n'ose pas même regarder une pique en face ! » Après cela, le jeune garçon se mit à danser.

« Voyez ce bel enfant, dit Socrate; en action il est mille fois plus beau qu'au repos. — Est-ce que tu ferais cas d'un maître de danse? dit Charmide. — Sans doute, répliqua Socrate; de plus j'ai remarqué qu'en dansant, nulle partie de son corps n'est restée oisive; et son cou, et ses cuisses, et ses mains, tout était en mouvement : c'est ainsi que doit danser quiconque veut avoir un corps souple. Eh bien, Syracusain, je voudrais, moi, que tu m'apprisses ces gestes et ces mouvements. — A quoi cela te servira-t-il? — Par Jupiter! à danser. » A ce mot, toute la compagnie de rire aux éclats. « Vous voulez rire à mes dépens, reprit alors Socrate prenant un air sérieux. Est-ce parce que je veux fortifier ma santé par l'exercice, procurer plus de saveur à mes aliments, plus de douceur à mon sommeil? Est-ce parce que je désire m'exercer ainsi dans la crainte de ressembler ou

aux coureurs, qui ont de grosses jambes et des épaules maigres, ou aux lutteurs, dont les épaules s'épaississent en même temps que leurs cuisses s'effilent; parce qu'enfin, en exerçant tous les membres à la fois, je donne à mon corps de belles proportions? Riez-vous de ce que je n'aurai besoin ni de chercher un compagnon de danse, ni de me mettre, moi vieillard, nu en présence de tout un peuple? Cette salle vient de suffire à ce jeune garçon pour le faire suer : serai-je donc à l'étroit dans une maison à sept lits? je danserai à couvert durant l'hiver, et à l'ombre d'un bois dans les chaleurs de l'été. Ayant un peu trop de ventre, vous étonneriez-vous que je voulusse en diminuer le volume? Ignorez-vous qu'un de ces matins Charmide m'a trouvé dansant?

— Oui, en vérité, dit Charmide; d'abord je restai immobile, je craignis que tu n'eusses perdu l'esprit. Mais lorsque j'eus entendu les raisons que tu viens de nous donner, de retour chez moi, je ne dansai pas, puisque je ne sais point danser, mais je gesticulai des mains, parce que je le sais. — Je le crois, dit Philippe : car tes cuisses et tes épaules paraissent si rigoureusement de même poids, que, si tu mettais tes cuisses dans un plateau de balance et tes épaules dans l'autre pour être pesées en présence des agoranomes, comme des pains au marché, tu ne paierais pas l'amende.

— Mon cher Socrate, dit Callias, avertis-moi, lorsque tu voudras apprendre à danser; j'étudierai avec toi, nous figurerons ensemble. — Allons, dit Philippe, qu'on joue de la flûte, je danserai aussi. » Il se leva et fit plusieurs tours dans la salle, en imitant la danse du garçon et celle de la jeune fille. On avait dit du jeune garçon que ses gestes le rendaient encore plus beau : pour Philippe, il affectait dans tous ses mouvements un ridicule outré. La jeune fille avait fait la roue en se renversant en arrière : Philippe, au contraire, se courbant en devant, prétendait l'imiter. Enfin on avait loué l'enfant de ce que tous ses membres étaient en action pendant la danse : il fit jouer sur la flûte un air vif; en même temps il agita tout à la fois et sa tête, et ses bras, et ses jambes, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il se jeta sur un lit. « La preuve que ma danse même est un bon exercice, c'est que j'ai soif. Esclave, emplis-moi la grande coupe. — Oui, dit Callias, et à nous aussi : tu nous as tant fait rire que nous avons le gosier sec.

— Amis, dit Socrate, je suis fort d'avis que nous buvions : semblable à la mandragore qui endort les corps, le vin, arrosant nos esprits, assoupit nos chagrins; il éveille la joie comme l'huile anime la flamme. Il en est de nos corps ainsi que des semences qui germent dans la terre. Que le ciel verse des pluies trop abondantes, elles lèvent mal, elles ne reçoivent pas l'impression des vents : mais, modérément arrosées, elles poussent avec vigueur, leur tige s'élève, elles fleurissent, elles se couvrent de fruits. De même, si nous buvons avec excès, le corps chancelle, l'esprit s'affaiblit; loin de pouvoir proférer quelques paroles, à peine respirons-nous. Mais si (pour me servir de l'expression de Gorgias) nos serviteurs nous servent souvent dans de modestes coupes, le vin ne violente pas la raison, nous cédons doucement à l'attrait du plaisir. » Tout le monde fut de cet avis. Philippe ajouta que les échansons devaient imiter les habiles conducteurs de chars, en faisant courir rapidement les coupes; ce qui fut exécuté.

CHAPITRE III.

Le jeune garçon, ayant alors accordé sa cithare sur la flûte, joua de son instrument et chanta. Tous les convives applaudirent. « Pour moi, dit Charmide, j'attribue à ce mélange des sexes joint à l'harmonie des sons le même effet que Socrate attribuait au vin : il assoupit le chagrin ; il fait naître l'amour. » Socrate alors reprenant la parole : « Il me semble, dit-il, que ces gens sont en état de nous divertir; mais je suis sûr que nous pensons valoir mieux qu'eux. Ne serait-il donc pas honteux, nous trouvant réunis, de ne pas même songer à notre utilité réciproque autant qu'à notre amusement? — Indique-nous, lui répondit-on, quelle sorte d'entretien produirait cet effet. — Pour moi, je désirerais fort que Callias nous tînt parole; car il nous assurait que si nous soupions ensemble, il nous montrerait un échantillon de son savoir. — Volontiers, pourvu que chacun à son tour contribue de ce qu'il sait de bon. — Qui de nous, répliqua Socrate, se refuserait à exposer ce qu'il prise le plus ? — Eh bien ! je vais, moi, vous faire part d'une connaissance que je suis fier de posséder : je me crois capable de rendre les hommes meilleurs. — *Antisthène :* Comment ? sera-ce en leur ensei-

gnant un art mécanique ou la probité ? — *Callias :* La probité, qui est elle-même la justice. — Oh ! dit Antisthène, l'excellence de cette vertu est incontestable : quelquefois la valeur et la sagesse semblent nuisibles à nos amis et à l'État : mais jamais la justice ne s'associe à l'injustice. — Lors donc, reprit Callias, que chacun de nous aura dit ce qu'il sait d'utile, moi aussi je me ferai un plaisir de vous révéler le secret de mon art et les merveilles qu'il opère. Mais toi, Nicérate, quelle est la science qui te donne de toi-même une si grande idée ? — Jaloux que je devinsse honnête homme, mon père me contraignit d'apprendre tous les vers d'Homère, en sorte que je pourrais vous réciter de mémoire l'*Iliade* entière et l'*Odyssée*. — Ignores-tu, dit Antisthène, que tous les rapsodes savent aussi par cœur ces mêmes vers ? — Puis-je l'ignorer, puisque je les entends presque tous les jours ? — Eh bien ! connais-tu une espèce d'hommes plus inepte que celle des rapsodes ? — Cela ne me paraît point prouvé. — *Socrate :* Du moins est-il certain qu'ils n'entendent pas le sens des vers ; mais toi qui as donné beaucoup d'argent à Stézimbrote, à Anaximandre et à plusieurs autres savants, aucun des beaux morceaux d'Homères ne t'est inconnu. Et toi, Critobule, qu'es-ce que tu estimes le plus ? — La beauté. — Toi aussi, prétendras-tu pouvoir, avec ta beauté, nous rendre meilleurs, — Si je ne réussis pas, que l'on dise de moi tout le mal possible. — *Socrate :* Et toi, Antisthène, de qoi te glorifies-tu ? — De mes richesses. » Hermogène lui demanda s'il possédait beaucoup d'argent. « Pas une obole, je te le jure. — Du moins, tu as beaucoup de terres ? — Autant qu'il en faudrait à Autolycus pour se frotter le corps avant la lutte. — *Hermogène :* Et toi aussi, il faut t'entendre, Charmide : qu'est-ce qui te donne de l'orgueil ? — Ma pauvreté. — C'est véritablement, dit Socrate, une chose agréable, nullement sujette à l'envie, qu'on ne se dispute point du tout, que l'on conserve sans gardien et que la négligence fortifie.

— Et toi, Socrate, dit Callias, de quoi fais-tu plus de cas ? — De la fonction d'entremetteur, » dit Socrate prenant un air grave. On se mit à rire. « Vous riez, leur dit-il, mais moi je suis sûr que ma science me vaudrai beaucoup d'argent, si je voulais m'en servir. — Pour toi, dit Lycon montrant Philippe au doigt, tu te piques de

faire rire ? — A plus juste titre, je crois, que le comédien Callipide, qui s'applaudit insolemment de son talent de faire pleurer beaucoup de spectateurs. — Et toi, Lycon, dit Antisthène, nous diras-tu de quoi tu t'enorgueillis ? — Ne sais-tu pas que c'est de mon fils que voici ? — Pour ce fils, dit quelqu'un, ce qui sans doute le rend fier, c'est qu'il est vainqueur. — Non, en vérité, » répondit Autolycus en rougissant. Après que toute la compagnie, charmée d'entendre sa voix, eut tourné les yeux vers lui, quelqu'un lui demanda de quoi il se glorifiait le plus : « De mon père, » répondit-il. En même temps il se pencha sur lui. « Sais-tu bien, Lycon, dit Callias ému, que tu es le plus riche des hommes ? — Par Jupiter ! je l'ignore. — Quoi ! tu ignores que tu ne changerais pas ton fils contre tous les trésors d'un roi ? — Me voilà pris par mes propres paroles et convaincu d'être, à ce qu'il semble, le plus riche des hommes. — Et toi, Hermogène, dit Nicérate, qu'est-ce qui te plaît avant tout ? — C'est d'avoir des amis vertueux, des amis en crédit et qui ne me négligent point. » A ce mot, tous le regardèrent ; plusieurs lui demandèrent s'il les nommerait. « Je m'en ferai un vrai plaisir, » leur répondit Hermogène.

CHAPITRE IV.

Après cela, Socrate prit la parole : « Reste donc à démontrer, suivant notre engagement, l'excellence de ce que chacun de nous a vanté.

— Écoutez-moi le premier, dit Callias : car, tandis que je vous entends chercher entre vous en quoi consiste la justice, je rends, moi, les hommes plus justes. — Comment cela, homme de bien ? dit Socrate. — Par Jupiter ! en donnant de l'argent. » A ce mot, Antisthène se lève, et lui parlant d'un ton vif et pressant : « A ton avis, Callias, les hommes ont-ils la justice dans le cœur ou dans la bourse ? — Dans le cœur. — Eh bien, en versant de l'argent dans la bourse, tu les rendras plus justes ! — Certes. — Et comment ? — Parce que, sachant qu'ils ont de quoi acheter ce qui est nécessaire à la vie, ils ne veulent pas l'exposer par de mauvaises actions. — Te rendent-ils ce qu'ils reçoi-

vent de toi? — Non, en vérité. — Mais qu'as-tu en échange de ton argent? des remercîments? — Non, sur ma foi, point de remercîments; quelques-uns même me haïssent plus qu'auparavant. — Je m'étonne, lui répliqua Antisthène, en le regardant en face comme pour le confondre, que tu rendes les hommes justes envers les autres et non pas envers toi. — Qu'y a-t-il d'étonnant? ne vois-tu pas des charpentiers et des architectes qui bâtissent pour les autres, tandis que, hors d'état de le faire pour eux-mêmes, ils se logent à loyer? Toi, notre maître, souffre donc que je te confonde aussi. — Certes, Socrate le permet, puisqu'il est, dit-on, des devins qui prédisent l'avenir aux autres, tandis qu'ils ne prévoient pas pour eux-mêmes les maux qui les menacent. » Ils brisèrent là-dessus.

« C'est à mon tour, dit alors Nicérate, de vous parler de vérités qui vous rendront meilleurs, si vous me fréquentez. Vous savez, sans doute, que le sage Homère a embrassé dans ses poésies presque tout ce qui concerne la vie humaine. Me suive donc quiconque voudra devenir économe, éloquent, habile dans la conduite des armées, ou ressembler à Achille, à Ajax, à Nestor, à Ulysse : car je puis enseigner tout cela. — Sais-tu aussi l'art de régner? dit Antisthène. Tu n'ignores pas qu'Homère louait Agamemnon d'être tout à la fois bon roi et brave combattant. — *Nicérate :* Ce que j'ai aussi appris de lui, c'est qu'un conducteur de chars doit tourner adroitement quand il est près de la colonne; qu'il doit se pencher un peu à gauche, exciter de la voix, aiguillonner le coursier qui est à droite, et lui lâcher un peu les rênes. Voici encore un fait dont à l'instant même vous pouvez acquérir la preuve. Homère a dit quelque part que l'oignon est l'assaisonnement de la boisson : que l'on vous en apporte, et sur-le-champ vous vous en trouverez bien; vous boirez avec plus de plaisir. — *Charmide :* Pourquoi Nicérate veut-il retourner chez lui avec l'odeur de l'oignon, si ce n'est pour que sa femme croie que personne n'a songé à jouir de lui? — par Jupiter! s'écria Socrate, il y aurait à craindre que nous ne donnassions de nous un autre idée plaisante. Car il paraît que l'ail ne rend pas moins agréables les aliments solides que les liquides. Si donc nous en mangions après souper, on pourrait nous accuser d'avoir été faire la débau-

che chez Callias. — Nullement, Socrate, puisqu'on mange de l'oignon quand on va au combat : c'est ainsi qu'on fait battre des coqs, après les avoir nourris d'ail; quoiqu'il s'agisse, entre nous, plus de baisers que de combats. »

On s'en tint là. « Je vais vous expliquer maintenant, dit Critobule, pourquoi la beauté me rend fier. — Parlez, lui dit-on. — Si je ne suis pas beau, ainsi que je le pense, vous méritez de passer pour des imposteurs; car, sans qu'on vous demande de serment, vous jurez toujours que je suis beau; et moi, qui vous tiens pour gens d'honneur, je vous crois. Si donc je suis vraiment beau, et que je fasse sur vous la même impression qu'un bel objet fait sur moi, je jure par tous les dieux que je ne préférerais pas le sceptre des rois à l'empire de la beauté. Pour moi, je contemple Clinias avec plus de complaisance que tout ce qu'il y a de beau dans la nature; je souffrirais volontiers d'être aveugle pour tout autre objet que Clinias : j'accuse et la nuit et le sommeil, parce qu'ils le dérobent à mes regards, et je rends grâces au soleil et au jour de ce qu'ils le rendent à mes vœux. De plus, nous qui sommes doués de la beauté, ne devons-nous pas nous enorgueillir de ce qu'un homme vigoureux ne peut acquérir de bien qu'en travaillant, le brave qu'en affrontant les dangers, le sage que par ses discours? tandis que celui qui est beau vient à bout de tout, même sans se mêler de rien. Et, en effet, quoique je juge la possession des richesses fort agréable, il me serait pourtant plus doux de donner tout mon bien à Clinias que d'en recevoir autant d'un autre. J'aimerais mieux être esclave que libre, si Clinias voulait me commander. Pour le servir, le travail me serait plus agréable que le repos; pour lui j'aurais plus de plaisir à braver les dangers qu'à vivre dans une parfaite sécurité. Si donc, Callias, tu te glorifies de pouvoir rendre les hommes plus justes, j'ai bien plus de raison de croire que je puis les porter à toutes sortes de vertus. En effet, la passion qu'inspire la beauté à ceux qui en sont épris ne les rend-elle pas plus désintéressés, plus laborieux, plus intrépides, plus avides de la gloire, plus modestes et plus discrets, puisqu'ils n'osent demander même ce qu'ils souhaitent le plus? Quelle folie de ne pas choisir pour généraux les plus beaux hommes! Pour moi, je suivrais Clinias même à travers

les flammes ; et je suis sûr que vous en feriez autant. Ne doute donc plus, Socrate, que la beauté ne puisse faire du bien aux hommes : mais qu'on ne la dédaigne point parce qu'elle se flétrit promptement. L'adolescent, l'homme fait, le vieillard, ont, comme l'enfant, chacun leur beauté : témoin les *thallophores* de Minerve, que l'on choisit parmi les beaux vieillards, comme pour déclarer que la beauté est de tous les âges. Or, s'il est doux d'obtenir sans peine ce que l'on désire, je suis certain que, même sans parler, je persuaderai plus facilement à cet enfant et à cette jeune fille de me baiser que vous ne le pourriez faire par les plus beaux discours. — Quoi ! dit Socrate, tu te vantes comme si tu étais plus beau que moi ! — Sans doute, répondit Critobule, ou je serai plus laid que tous les Silènes qu'on introduit sur nos théâtres. » Il se trouvait en effet que Socrate ressemblait aux Silènes. « Souviens-toi bien, répliqua Socrate, qu'il faudra qu'on prononce sur notre beauté lorsque chacun de nous aura parlé ; et notre juge ne sera pas Alexandre, fils de Priam, mais ceux-là mêmes que tu crois avoir grande envie de te baiser. — Quoi ! Socrate, tu ne permettrais pas à Clinias de nous juger ? — Tu ne cesseras donc jamais de nous parler de Clinias ? — Crois-tu qu'en ne le nommant pas, j'en penserais moins à lui ? Sache que son image est si profondément gravée dans mon cœur, que, si j'étais peintre ou statuaire, je ferais son portrait ou son buste aussi ressemblant que si j'eusse le modèle sous les yeux. — Mais, puisque tu as en toi sa fidèle image, pourquoi m'entraîner par tes importunités aux lieux où tu espères le rencontrer ? — C'est que la vue de Clinias peut me réjouir, au lieu que son image éveille le désir sans le satisfaire.

— Pour moi, dit Hermogène, je ne te sais point gré, Socrate, d'abandonner ainsi Critobule à ses amoureux transports.. — Crois-tu, répondit Socrate, qu'il soit épris de cette passion depuis qu'il me fréquente ? — Depuis quand donc ? — Ne vois-tu pas ce duvet naissant près de ses oreilles, tandis que la barbe de Clinias frise déjà ? Ce feu s'allumait dès le temps qu'ils fréquentaient ensemble les écoles. Son père, s'apercevant de cette passion, me l'a confié dans l'espoir que je le guérirais ; et certes n'est-il pas déjà mieux ? Autrefois, lorsqu'il regardait Clinias,

il était pétrifié comme ceux qui fixent la Gorgone. Il restait en la présence de Clinias aussi immobile qu'un roc, au lieu qu'à présent je le vois lancer sur lui des œillades amoureuses; je crois même, en vérité (cela soit dit entre nous), qu'il l'a embrassé : or, qu'y a-t-il de plus propre à enflammer qu'un baiser, qui, loin de contenter l'âme, lui offre le charme de l'espérance? Si la pudeur n'a pas encore proscrit le *baiser*, c'est peut-être à cause de sa conformité dans notre langue avec le mot *aimer*. C'est pour cela aussi que je prétends que l'on doit s'abstenir de baiser les belles personnes, quand on veut vivre chaste et pur.

— Pourquoi donc, Socrate, dit Charmide, nous faire un épouvantail de la beauté, à nous tes intimes amis? Cependant, un jour que tu étais chez un grammairien, cherchant avec Critobule un passage dans un auteur, je te vis, j'en jure par Apollon, approcher ta tête de la tête de Critobule, et presser ton épaule nue contre l'épaule nue de ton jeune ami. — Bons dieux! aussi, en punition de cette témérité, quelle douleur je ressentis à l'épaule pendant plus de cinq jours! Je me croyais piqué par un insecte venimeux; je sentais au cœur une sorte de démangeaison. A présent, Critobule, je t'en préviens en présence de témoins, ne m'approche pas que tu n'aies autant de poils au menton que tu as de cheveux à la tête. »

C'est ainsi que l'on mêlait le plaisant au sérieux. « Charmide, dit alors Callias, c'est à ton tour de nous dire pourquoi tu estimes tant la pauvreté. — N'est-ce pas, répondit-il, une vérité reconnue, que la sécurité est préférable à la crainte, et qu'il vaut mieux être libre qu'esclave, honoré qu'honorant les autres, jouir de la confiance de son pays que lui être suspect? Or, dans cette même ville, quand j'étais riche, je craignais d'abord qu'un voleur n'enfonçât ma maison, n'enlevât mon argent, et ne me fît à moi-même un mauvais parti. Je faisais ensuite ma cour aux délateurs, me sentant plus capable d'endurer le mal que d'en faire : tous les jours de nouveaux impôts à payer, et jamais la liberté de quitter la ville pour voyager. A présent que je suis dépouillé de ce que j'avais hors de nos frontières, que je ne tire aucun revenu de mes possessions de l'Attique, qu'on a vendu mes meubles à l'encan, je dors paisiblement étendu tout de mon long; la républi-

que ne se défie plus de moi; je ne suis plus menacé; c'est moi, au contraire, qui déjà menace les autres. En ma qualité d'homme libre, je puis, ou voyager, ou rester dans Athènes; quand je parais, les riches se lèvent et me cèdent le haut du pavé. Autrefois j'étais sans contredit esclave, je suis à présent véritablement roi. Jadis je payais le tribut; aujourd'hui la république, devenue tributaire envers moi, me nourrit. Il y a plus : riche, on m'injuriait, parce que je fréquentais Socrate; à présent que je suis pauvre, on n'y fait plus attention. Quand je possédais de grands biens, tantôt la république, tantôt la fortune m'en ôtait une partie; à présent, je ne perds rien, parce que je n'ai rien, et j'espère toujours gagner quelque chose.

— Tu ne soupires donc pas, lui dit Callias, après cette ancienne opulence? et, s'il t'arrive de voir un beau songe, tu sacrifies aux dieux *qui détournent les mauvais présages!* — Non, par Jupiter! je ne le fais pas; mais, si j'espère quelque bien, je l'attends à tout risque.

— Et toi, Antisthène, dit Socrate, pourquoi, possédant si peu, te glorifier de tes facultés? — C'est que, suivant moi, mes amis, ce n'est point dans les maisons des riches ou des pauvres qu'habite la richesse ou la pauvreté, c'est dans l'âme. Combien je vois de particuliers qui, au milieu d'une immense fortune, se croient si pauvres qu'ils endurent tous les travaux, qu'ils bravent tous les dangers, pour en acquérir encore! Je connais même des frères qui ont hérité par égale portion, dont l'un a le nécessaire et même le superflu, tandis que l'autre manque de tout. J'observe aussi qu'il est des rois si avides, qu'ils commettent des crimes dont rougirait l'indigent. L'indigence, à la vérité, conseille à ceux-ci de dérober, à ceux-là de percer des murs, à d'autres de vendre des hommes libres ou des esclaves qu'ils se sont appropriés : mais il y a des rois qui, pour s'enrichir, ruinent des familles, égorgent des milliers d'hommes, et souvent même asservissent des villes entières pour s'approprier leurs trésors. Que je les plains de la cruelle maladie qui les travaille! Ils ressemblent à un homme qui, assis à une table couverte de mets, mangerait toujours, sans jamais se rassasier. Pour moi, ce que je possède est si considérable, que moi-même je le trouve à peine; je me vois du superflu, même en mangeant jusqu'à

ce que ma faim soit apaisée, en buvant jusqu'à ce que je n'aie plus soif, en m'habillant enfin de manière à ne pas plus souffrir du froid que cet opulent Clinias. Quand je suis au logis, lès murs me semblent des tuniques fort chaudes; les planchers, des manteaux épais. Je dors si bien couvert, que ce n'est pas une petite affaire de m'éveiller. Ma santé exige-t-elle un sacrifice à Vénus, ce qui se présente me suffit : celles à qui je m'adresse me comblent de caresses, parce que personne ne me dispute leurs faveurs; toutes ces jouissances sont telles, qu'en m'y livrant je ne les souhaite pas plus agréables, et même, vu ma faiblesse, peut-être en est-il pour moi de trop délicieuses. Mais le plus grand avantage de mes richesses, c'est que si l'on me ravissait ce que j'ai maintenant, il n'y a pas d'occupation, quelque misérable qu'elle fût, qui ne pût me procurer une nourriture suffisante. Me prend-il envie de me régaler, je n'achète point au marché des morceaux rares (ils coûtent trop cher); je consulte mon appétit, et je trouve les mets bien plus délicieux après avoir attendu la faim que lorsqu'ils sont achetés à grands frais; témoin ce vin de Thasos qui se trouve à cette table, et dont je bois sans soif. D'ailleurs n'est-on pas plus juste quand on considère la simplicité plutôt que la somptuosité dans les mets? Qui se contente de ce qu'il a ne convoite point du tout ce qu'il n'a pas. Il est encore à propos d'observer que de telles richesses n'inspirent que des sentiments honnêtes. Socrate, de qui je tiens les miennes, ne calculait, ne pesait jamais avec moi; il me donnait tout ce que je pouvais emporter. Comme lui, à présent, loin de cacher mon opulence, je la montre à tous mes amis; je partage avec qui le veut les richesses de mon âme. Vous me voyez encore jouir de la plus douce possession, d'un loisir qui me permet toujours de voir ce qui mérite d'être vu, d'entendre ce qui mérite d'être entendu, et, ce que je prise le plus, de passer avec Socrate des journées entières. Or, il n'admire pas ceux qui peuvent compter des sommes d'or; il converse perpétuellement avec ceux qui lui plaisent. » Ainsi parla Antisthène. « Par Junon! dit Callias, ce que j'envie dans ta fortune, c'est que la république ne te commande point comme à un esclave; c'est qu'on ne se fâche nullement si tu ne prêtes pas. — Ne lui porte pas envie,

dit Nicérate, je vais lui emprunter l'avantage de n'avoir besoin de rien. Instruit par Homère à compter, « sept tré« pieds qui n'ont point approché du feu, dix talents d'or, « vingt cuvettes resplendissantes, et douze coursiers; » toujours calculant et comptant, je ne cesse de soupirer après les plus grandes richesses, et peut-être quelques-uns me trouveront-ils un peu trop intéressé. » A ce mot tous les convives rirent aux éclats; ils pensaient qu'il venait de dire la vérité.

« Hermogène, dit ensuite un des convives, c'est à toi à nous faire connaître quels sont tes amis, à nous prouver qu'ils ont autant de crédit que d'affection pour toi, afin qu'on voie que tu as raison de t'en glorifier.

— Les Grecs et les Barbares, dit alors Hermogène, croient que les dieux voient le présent et l'avenir; c'est un fait reconnu. Aussi toutes les villes et toutes les nations recourent-elles à l'art divinatoire, pour interroger les dieux sur ce qu'elles doivent faire, sur ce qu'elles doivent éviter. Il n'est pas moins clair que nous croyons au pouvoir qu'ils ont de nous envoyer des biens et des maux. Tous, en effet, les prient de détourner d'eux les malheurs, et de leur donner le bonheur. Eh bien, ces dieux qui savent tout, qui peuvent tout, sont tellement mes amis, s'intéressent tant à moi, qu'ils ne me perdent de vue ni le jour ni la nuit, ni dans mes voyages ni dans mes entreprises, et comme ils découvrent dans l'avenir l'issue de chaque chose, des messagers qu'ils m'envoient, des paroles fortuites, des songes, des augures, me révèlent ce qu'il faut faire, ce dont il faut que je m'abstienne. Jamais je ne me suis mal trouvé d'avoir écouté leurs avis; les ai-je négligés, je m'en suis repenti.

— Il n'y a rien, dit Socrate, d'incroyable dans tout cela; mais je serais bien aise d'apprendre par quels hommages tu te rends les dieux si propices. — Par Jupiter! répondit Hermogène, il m'en coûte peu. Je les loue sans aucun frais, je leur offre leurs propres dons; je parle d'eux le plus respectueusement qu'il m'est possible; et, si je les prends à témoin, je ne mens jamais à ma conscience. — Assurément, si avec cette conduite tu as les dieux pour amis, nul doute que les actions honnêtes et vertueuses ne leur soient agréables. »

Telles étaient les graves réflexions des convives. Mais, quand ce fut le tour de Philippe, on lui demanda ce qu'il

voyait dans la profession de bouffon qui lui inspirât de la vanité. « N'est-ce donc pas à bon droit que je m'en glorifie, puisque tous, sachant que je suis bouffon, s'il leur arrive quelque bonne fortune, m'invitent de bon cœur à la partager; et, s'ils éprouvent quelque revers, ils me fuient sans se retourner, de peur de rire malgré eux?

— En vérité, dit Nicérate, tu as bien sujet de te féliciter. Pour moi, quand mes amis sont dans la prospérité, ils m'évitent : se trouvent-ils dans l'infortune, sans cesse auprès de moi ils me prouvent leur parenté par leur généalogie.

— Soit : et toi, Syracusain, dit alors Charmide, qui fait ton bonheur? sans doute c'est de posséder ce jeune garçon? — Qu'il s'en faut bien! il me cause au contraire de grandes craintes, car je m'aperçois que certaines gens veulent le perdre. — Par Hercule! dit Socrate, quel si grand mal, selon eux, leur a fait ce jeune enfant, pour qu'ils veuillent le tuer? — Ils ne veulent pas le tuer, mais lui persuader de coucher avec eux. — Mais à t'entendre, si cela arrivait, tu croirais donc ce jeune garçon perdu? — Oui sans doute, perdu sans ressource. — Et toi-même ne couches-tu pas avec lui? — Oh! toutes les nuits, les nuits tout entières. — Par Junon! quel bonheur d'être le seul de tous les humains dont l'approche ne tue point ceux avec qui tu dors! Oui, s'il est une chose dont tu puisses à bon droit te glorifier, c'est d'avoir un tel privilége. — Ce n'est pourtant pas ce qui me réjouit le plus. — Qu'est-ce donc? — C'est qu'il y a des fous dans le monde; car ce sont eux qui me nourrissent, en venant au spectacle de mes marionnettes. — C'est donc pour cela, dit Philippe, que naguère je t'entendais prier les dieux de verser, partout où tu irais, abondance de tout, excepté de jugement et de raison.

— Bien, dit Callias; mais toi, Socrate, que dirais-tu pour nous persuader que la profusion honteuse dont tu nous parlais est pour toi un sujet de gloire? — Expliquons-nous, répondit Socrate, sur la nature de cet emploi : n'hésitez point à répondre à mes questions, afin que nous sachions sur quoi nous sommes d'accord. Y consentez-vous? — Sans doute, » répondit-on. Et, dans la suite de cet entretien, il n'y eut pas d'autre réponse. « Quel est l'emploi d'un bon entremetteur? n'est-ce pas de rendre celui-ci ou celle-là agréables aux personnes auprès desquelles il les produit? — Sans doute. —

Une belle chevelure, une parure élégante, ne sont-ce pas des moyens de plaire ? — Sans doute. — Nous savons que les mêmes yeux sont tantôt gracieux et tantôt terribles? — Sans doute. — Et que la même voix est tantôt modeste et douce, tantôt audacieuse et fière? — Oui. — N'y a-t-il pas aussi des discours qui excitent la haine, d'autres qui font naître l'amitié ? — Sans doute. — Le bon courtier enseignera donc ces divers moyens de plaire ? — Sans doute. — Lequel est le plus habile, de celui qui rend agréable à une seule personne, ou de celui qui rend agréable à plusieurs? » Ici les convives se divisèrent : quelques-uns répondirent vaguement oui ; d'autres, que le plus habile était celui qui instruisait dans l'art de plaire au plus grand nombre. « Nous voilà donc encore du même sentiment sur ce point : mais si un homme conciliait à quelques citoyens la bienveillance publique, n'excellerait-il pas dans son art? — Cela est clair, répondit-on unanimement. — Et si quelqu'un formait ainsi ceux qu'il instruit, n'aurait-il pas sujet de se glorifier de son art, et ne recevrait-il pas bien justement un ample salaire ? » Tous témoignèrent que c'était leur avis. « Eh bien, reprit Socrate, tel est Antisthène.

— Quoi, Socrate, tu m'attribues ta profession ! — Oui certes, car je te vois très-exercé dans celle qui est la suivante de la mienne. — Quelle est-elle? — La profession de courtier. — Quoi donc! répliqua Antisthène, à qui ce mot déplut, as-tu remarqué que j'aie jamais rien fait qui y resemble ? — Je sais que c'est toi qui as conduit Callias que voici chez le sage Prodicus, voyant que l'un était amoureux de la philosophie et que l'autre avait besoin d'argent. Je sais que tu l'as aussi conduit chez l'Eléen Hippias, qui lui donna des leçons de mémoire artificielle : et depuis, il est devenu bien plus amoureux, puisqu'il n'oublie jamais rien de ce qu'il voit de beau. Dernièrement encore tu louas en ma présence un de tes amis d'Héraclée ; tu m'as inspiré le désir de le connaître, tu me l'as présenté, et je t'en suis redevable, car il me semble honnête homme. Le bien que tu m'as dit d'Eschyle le Phliasien, et ce que tu lui as dit de moi, ne nous a-t-il pas si étroitement unis, qu'épris d'un amour mutuel, nous nous recherchons impatiemment ? En te voyant cette puissance, je te juge bon courtier. Quiconque a le talent de connaître les personnes qui se deviendront utiles et qui sait exciter entre

elles l'amitié, est capable de produire la même disposition entre les Etats, et de négocier d'importantes alliances : la possession d'un tel homme n'est-elle pas précieuse pour des républiques, des amis et des alliés ? Et pour avoir prétendu que tu étais bon courtier, tu t'es fâché! — A présent, Socrate, je ne t'en veux plus: car si j'ai cette puissance, mon âme possédera des trésors. » Ainsi se terminèrent les questions qu'on devait traiter chacun à son tour.

CHAPITRE V.

Callias reprit alors la parole : « Et toi, Critobule, est-ce que tu ne disputeras pas à Socrate le prix de beauté? — Il s'en gardera bien, répondit Socrate; il voit que l'entremetteur a du crédit parmi les juges. — Je ne refuse pourtant pas d'entrer en lice : allons, toi qui as tant de savoir, prouve que tu es plus beau que moi. — Il ne faut qu'apporter ici un flambeau. — Décidons promptement la question. — Réponds. — Interroge toi-même. — Crois-tu que la beauté existe dans l'homme seulement, ou dans d'autres objets encore? — Dans d'autres encore assurément, comme dans un cheval, dans un bœuf, et dans des objets inanimés; ne dit-on pas : voilà un beau bouclier, une belle épée, une belle lance? — Mais comment se peut-il que des choses si dissemblables soient belles? — Si la nature ou l'art les rendent propres à l'usage auquel on les emploie. — Sais-tu pourquoi nous avons besoin de nos yeux? — Pour voir, apparemment. — Cela étant, mes yeux sont plus beaux que les tiens. — Comment? — Parce que les tiens ne voient qu'en ligne droite, tandis que les miens voient encore de côté, parce qu'ils sont saillants. — A ton compte, l'animal qui a les plus beaux yeux serait l'écrevisse. — Nul doute : car la nature lui a encore départi des yeux d'une force étonnante. — Soit; mais ton nez est-il plus beau que le mien? — Mon nez est plus beau, s'il est vrai que les dieux nous aient fait les narines pour recevoir les odeurs. Les ouvertures des tiennes sont dirigées vers la terre, tandis que les miennes sont relevées et de manière à recevoir les odeurs qui s'exhalent de toutes parts. — Mais comment un nez camus serait-il plus

beau qu'un nez droit? — Parce que, loin de former une barrière, il permet aux deux yeux de voir d'abord ce qu'ils veulent voir; au lieu qu'un nez haut les sépare, comme s'il avait dessein de leur faire obstacle. — Quant à la bouche, dit Critobule, je te cède la palme : si elle est faite pour mordre, la tienne emporterait la pièce beaucoup mieux que la mienne. Au reste, parce que tu as des lèvres épaisses, doutes-tu que mes baisers ne soient plus voluptueux que les tiens? — A t'entendre, ma bouche est plus hideuse que celle d'un âne. Regardes-tu donc comme une faible preuve de ma beauté que les Naïades, qui sont pourtant des déesses, engendrent des Silènes qui me ressemblent plus qu'à tous? — Je n'ai rien à répliquer : qu'on distribue les cailloux, afin que je sache bien vite mon châtiment, ou mon amende. Seulement, que chacun donne son suffrage en secret : car je crains que tes richesses et celles d'Antisthène ne me fassent succomber. »

Le petit garçon et la jeune danseuse reçurent tour à tour et secrètement les suffrages, pendant que Socrate faisait apporter un flambeau devant Critobule. Il voulait que les juges ne fussent point surpris, et qu'ils distribuassent au vainqueur, non des bandelettes, mais des baisers au lieu de couronnes. Bientôt les cailloux furent tirés de l'urne : ils étaient tous pour Critobule. « En vérité, dit Socrate, ton argent ne ressemble pas, mon cher Critobule, à celui de Callias : le sien rend plus justice; le tien, ce qui arrive le plus souvent, est capable de corrompre et juges et tribunal.

CHAPITRE VI.

Ensuite, les uns pressèrent Critobule de recevoir le baiser de la victoire, les autres voulaient qu'il en obtînt la permission du Syracusain; d'autres plaisantaient, chacun à sa manière. Hermogène se taisait. Socrate lui adressa la parole : « Hermogène, lui dit-il, pourrais-tu nous dire ce que c'est que *paroinia?* — Ce que c'est? je l'ignore; mais je dirai ma conjecture. — Soit. — J'entends par ce mot la turbulence d'un buveur pendant le repas. — Sais-tu que toi aussi, tu nous excèdes par ton silence? — Est-ce

lorsque vous parlez? — Non, mais lorsque nous cessons de parler. — Tu ignores donc qu'on n'intercalerait pas même un cheveu (je ne dis pas un mot) dans votre conversation? — Callias, pourrais-tu venir au secours d'un battu? — Oui, car chacun se tait au son de la flûte. — Voudrais-tu donc, reprit Hermogène, qu'à l'exemple du comédien Nicostrate, qui récitait au son de la flûte ses vers de quatre pieds, je m'entretinsse aussi avec vous au son de cet instrument?

— Au nom des dieux, répliqua Socrate, fais-le : marier le chant aux accords de la flûte, n'est-ce pas lui donner plus de grâce? Il en est de même de tes discours; ils charmeront par le mélange des sons; surtout si, à l'exemple de la musicienne, le geste accompagne les paroles. — Lors donc qu'Antisthène, dit Callias, reprendra quelqu'un dans un banquet, de quel instrument jouera-t-on? Pour un homme à reprendre, dit Antisthène, le sifflet est ce qu'il y a de mieux. »

Au milieu de cette conversation, le Syracusain s'aperçut que les convives négligeaient son spectacle et s'amusaient entre eux. Jaloux de Socrate : « Est-ce toi, lui dit-il, qu'on appelle le *Penseur?* — Ce surnom n'est-il donc pas plus beau que celui de *Rêveur?* — Oui, si tu ne passais pas pour un penseur de choses sublimes. — Connais-tu rien de plus sublime que la Divinité? — Mais on dit qu'au lieu de te livrer à sa contemplation, tu te perds là-haut dans les nues. — Eh bien, c'est la preuve que je m'occupe des dieux. N'est-ce pas d'en haut que les dieux nous protégent, d'en haut qu'ils nous dispensent la lumière? Si le jeu de mots est un peu froid, n'en accuse que toi qui me chicanes. — Parlons d'autres choses : de combien de sauts de puce es-tu éloigné de moi? car on dit que cela est du ressort de ta géométrie. »

Alors Antisthène, adressant la parole à Philippe, lui dit « Toi, tu excelles en comparaisons; cet homme-là ne te semble-t-il pas un insolent? — Il me le semble un peu et pourrait le paraître à d'autres. — Néanmoins, dit Socrate, point de comparaison à son sujet, parce que toi aussi, tu ressemblerais à un insolent. — Mais si je le compare aux plus honnêtes gens, n'aurai-je pas l'air de le louer plutôt que de l'injurier? — Dès à présent tu l'injuries si tu le

donnes pour un personnage accompli. — Veux-tu donc que je le compare aux plus malhonnêtes gens ? — Pas plus qu'aux premiers. — A personne donc ? — A personne. — Mais, en me taisant, je vois que je suis déplacé dans ce banquet. — En coûte-t-il de taire ce que l'on ne doit pas dire ? » La querelle finit là.

CHAPITRE VII.

Sur cela, les uns demandaient des comparaisons, d'autres s'y opposaient. Au milieu du tumulte, Socrate reprit la parole : « Puisque nous voulons tous parler, pourquoi ne chanterions-nous pas tous ensemble ? » En même temps il commença une chanson. Lorsqu'il l'eut achevée, on apporta à la danseuse une roue de potier, avec laquelle elle devait faire des tours surprenants. « Syracusain, dit alors Socrate, je crains bien de passer pour rêveur, car je cherche à présent par quel moyen cette belle fille et ce jeune garçon parviendront à nous amuser sans aucun danger pour eux ; et sûrement tu le souhaites aussi. Je trouve donc que se jeter la tête la première dans un cercle d'épées nues est un divertissement périlleux qui ne convient point à la gaieté d'un festin. C'est encore une chose étonnante de lire et écrire en tournant sur une roue ; mais je ne vois pas quel plaisir peut causer un pareil spectacle. Est-il plus amusant de voir une belle personne se tourmentant, s'agitant, imitant la roue, que de la contempler calme et tranquille ? D'ailleurs, si l'on veut du surprenant, est-il si difficile d'en voir ? A l'instant même, nous pouvons considérer ce flambeau. Pourquoi sa flamme brillante répand-elle la lumière, tandis que le cuivre, qui brille aussi, n'en donne point, et que les objets se peignent sur sa surface ? Comment l'huile augmente-t-elle la flamme, tandis que l'eau, qui est aussi un liquide, éteint le feu ? Mais ces questions aussi sont étrangères à un banquet. Si nos deux jeunes acteurs dansaient au son de la flûte, avec le riant costume sous lequel on nous dépeint les Grâces, les saisons et les nymphes, l'exécution en serait plus facile et le banquet nous réjouirait davantage. — En vérité,

dit le Syracusain, tu as raison, Socrate ; je vais donner un spectacle qui vous divertira. »

CHAPITRE VIII.

Le Syracusain sort, se prépare, et Socrate commence un nouveau discours : « Amis, leur dit-il, nous sommes en la présence d'un être puissant : égal en âge aux dieux éternels, il a les traits d'un enfant; son immensité embrasse tout; il a l'âme d'un homme : cet être puissant, c'est l'Amour. Serait-il juste de ne pas nous en entretenir, nous qui sommes tous initiés à ses mystères? Pour moi, je ne puis citer aucun temps de ma vie où je n'aie vécu sous l'empire de l'Amour. Je sais qu'on a soupiré pour Charmide, et qu'il a soupiré lui-même; que Critobule, encore aimable, est encore aimant. On dit même que Nicérate est l'amant de sa femme, qui ne l'aime pas moins. Pour Hermogène, qui de nous ignore que la vertu, sous quelque forme qu'elle se montre, le passionne et le consume? Voyez ce sourcil austère, ce regard fixe; quelle sagesse dans ses discours ! quelle douceur dans sa voix ! quelle aménité dans ses mœurs! Les dieux, si dignes de nos hommages, sont les amis d'Hermogène ; et cependant il ne nous dédaigne pas, nous autres humbles mortels. Toi seul, Antisthène, tu n'aimes personne? — En vérité, je t'aime de tout mon cœur. — Ne me tourmente pas, lui dit Socrate, affectant un ton railleur et fier, ne me vois-tu pas sérieusement occupé? — Oh ! tu n'en fais jamais d'autres, bel entremetteur. Tu ne me parles point, tantôt parce que ton démon t'en empêche, tantôt parce que tu cours après quelque idée. — Au nom des dieux, Antisthène, épargne-moi. Je supporte ton humeur, je la supporterai toujours en ami ; mais que ton affection pour moi ne se montre jamais, puisqu'elle a pour objet, non la beauté de l'âme, mais celle du corps. Pour toi, Callias, toute la ville, et beaucoup d'étrangers aussi, je crois, savent que tu aimes Autolycus. La cause en est que vous appartenez tous deux à d'illustres familles, illustres vous-mêmes par vos vertus. Pour moi, j'ai toujours admiré ton heureux naturel, Callias; mais bien plus encore à présent

que je te vois aimer un jeune homme qui, loin de languir mollement au sein des plaisirs, est renommé par sa vigueur, sa patience, sa tempérance et sa valeur. Chérir ses vertus, c'est faire l'éloge de la personne aimée. N'y a-t-il qu'une Vénus, ou en existerait-il deux, l'une céleste et l'autre terrestre? Je l'ignore (car on invoque Jupiter sous tant de noms, quoiqu'il n'y ait sans doute qu'un Jupiter) : mais je sais que toutes deux ont leurs autels et leurs temples, qu'on offre à l'une des sacrifices matériels, à l'autre de chastes hommages; et, tandis que la Vénus terrestre unit les corps, n'est-ce pas la céleste qui unit les âmes, qui inspire la tendre amitié et les actions honnêtes? C'est de cet amour que tu me sembles possédé, Callias; je le présume ainsi, quand je songe à l'honnêteté de ton ami, quand je te vois ne t'entretenir avec lui qu'en présence de son père. Quand l'amour est chaste et pur, que pourrait-on cacher à un père?

— Par Junon! s'écrie Hermogène, je t'admire à plus d'un titre, Socrate, mais surtout parce qu'en flattant Callias, tu lui apprends en même temps ce qu'il doit être. — Tu dis vrai; et, pour lui plaire encore davantage, je veux prouver que l'amour de l'âme l'emporte de beaucoup sur l'amour du corps. Aucune liaison n'a de prix sans l'amitié, c'est une vérité connue de tous : l'affection de ceux qui admirent les mœurs et le caractère de leurs amis, on l'appelle une douce et volontaire contrainte; tandis qu'un grand nombre de ceux qui désirent la possession du corps blâment et haïssent les mœurs de ceux qu'ils aiment. Que s'ils chérissent à la fois le corps et l'âme, la fleur de la beauté passe bientôt, et avec elle il faut que l'amitié disparaisse; plus, au contraire, l'âme tend à la perfection, plus elle devient aimable. D'ailleurs les jouissances de la beauté ne sont point exemptes de dégoût : nécessairement elles produisent cette satiété qu'on éprouve à une table chargée de mets; au lieu que l'amour de l'âme est insatiable, parce qu'il est pur. Et qu'on ne lui suppose pas pour cela moins de charmes! c'est au contraire alors que Vénus exauce la prière qu'on lui fait de n'inspirer que des paroles et des actions dignes d'elle.

« Je n'ai pas besoin de prouver que l'homme qui joint à une figure aimable une âme fière et modeste, des

mœurs douces, une supériorité marquée sur ses égaux, admire et chérit son ami; mais ce que je devais démontrer, c'est que la personne aimée payera un tel amant d'un juste retour.

« Eh! comment haïrions-nous celui dont nous savons que notre honnêteté nous a gagné l'estime, que nous voyons moins occupé de ses plaisirs que de notre honneur, quand de plus nous sommes persuadés que l'amitié ne s'affaiblira ni par de légers torts, ni par les maladies qui altéreraient la beauté? Comment deux personnes qui s'entr'aiment ne seraient-elles pas heureuses de se contempler à loisir, de s'entretenir affectueusement, de se témoigner une confiance, une amitié réciproque, de partager ensemble ou le plaisir d'une bonne action ou la peine d'une erreur? Se réjouir toutes les fois que la santé permet de se réunir, faire de plus fréquentes visites à celui des deux qu'afflige la maladie, s'intéresser plus à ses amis absents que présents, tout cela n'est-il pas délicieux? Oui, ce sont ces bons offices qui rendent l'amitié chère, qui entretiennent son commerce jusque dans la vieillesse. Mais pourquoi aimerait-on celui qui ne s'attache qu'à la beauté? Est-ce parce qu'il jouit pour lui, en ne laissant à l'objet aimé que l'opprobre? Est-ce parce que dans ses désirs impétueux il éloigne les parents, les amis? S'il emploie la persuasion au lieu de la violence, il n'en est que plus haïssable : qui fait violence ne montre que sa perversité; mais qui persuade corompt la personne qui se laisse convaincre.

« D'ailleurs l'être qui vend ses charmes à prix d'argent affectionnera-t-il plus celui qui le paye, que l'homme qui vend ou ses denrées ou sa liberté n'aimera quiconque les achète? Se livrera-t-il, parce qu'il est sans amour pour celui qui l'aime, parce qu'il est brillant de jeunesse et de beauté, et que son amant n'est ni jeune ni beau? De plus, il ne partage pas, comme une femme, les jouissances de l'amoureux ébat; il est de glace près des feux de l'amour. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on méprise de pareils amants.

« Qu'on réfléchisse, et l'on verra que la passion qui a pour objet les belles qualités de l'âme n'a jamais eu de funestes effets; au lieu qu'une passion illégitime amène une foule d'événements tragiques. Je vais prouver à l'instant même combien il est indigne d'un homme libre d'estimer

la beauté plus que la vertu. L'homme vertueux qui enseigne à bien faire et à bien dire n'est-il pas digne des respects dont Achille honorait Chiron et Phénix; tandis que celui qui soupire après la beauté vous obsède, semblable à un mendiant? Pour obtenir un baiser ou toute autre jouissance, il vous supplie, il s'attache à vos pas. Ne soyez pas étonnés de la hardiesse de mes expressions. Le vin m'inspire, et l'amour qui vit dans mon cœur me fait parler avec franchise contre un amour rival du mien. Oui, rechercher la beauté physique, c'est, selon moi, ressembler à un homme qui prend une terre à ferme; il ne cherche point à l'améliorer, mais à en tirer le plus grand profit. Celui, au contraire, qui aime d'une amitié pure, ressemble bien plus au propriétaire d'un champ; de toutes parts il apporte ce qu'il peut pour embellir l'objet de son amour.

« Autre considération : tout jeune homme qui sait qu'en se prêtant à la jouissance de sa beauté, il exercera sur son amant un tyrannique empire, doit commettre bien d'autres désordres; mais quiconque est persuadé que, manquant de sentiments honnêtes, il ne conservera point d'amis, dirigera plutôt ses sentiments vers la vertu. N'est-ce pas d'ailleurs un très-grand bien pour celui qui aspire à l'amitié d'un jeune homme que d'être lui-même dans la nécessité de pratiquer la vertu? S'il donnait de mauvais exemples, pourrait-il former au bien? Brutal et sans pudeur, inspirerait-il à ce qu'il aime la tempérance et la modestie?

« Callias, j'ai à cœur de vous prouver, même d'après la mythologie, que non-seulement les hommes, mais les dieux et les héros, ont plus estimé l'union pure des âmes que les jouissances de la beauté. Toutes les femmes dont Jupiter était épris, ce dieu, après en avoir joui, les laissait dans l'état de simples mortelles; mais il donnait l'immortalité aux humains dont il avait admiré les belles qualités. De ce nombre sont Hercule, les Dioscures, et plusieurs autres encore. Je prétends même que Ganymède a été transporté dans l'Olympe, moins à cause de la beauté de son corps que pour celle de son âme : son nom même en porte témoignage; car nous lisons quelque part dans Homère :

Il est ravi d'entendre,

Autrement dit : *il se plaît à entendre.*

et ailleurs :

Sachant former de sages desseins

C'est de la réunion de ces deux mots, *se plaire* et *desseins*, que se compose le nom de Ganymède, et ce fut à cause non de l'agrément de son corps, mais de la beauté de son âme, qu'il fut honoré par les dieux. Mon cher Nicérate, quand Homère nous peint Achille vengeant glorieusement la mort de Patrocle, ce n'est pas l'amour qui anime son héros, mais une amitié tendre pour un frère d'armes qui n'est plus. Est-ce pour avoir partagé le même lit qu'Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, et tant d'autres demi-dieux, sont célèbres? Non sans doute; mais chacun d'eux admirait un ami, à la gloire duquel il s'associait dans de grandes et immortelles entreprises. Et maintenant encore, qui ne voit que les auteurs des plus beaux exploits se trouvent plutôt parmi ceux qui cherchent la célébrité au milieu des travaux et des périls, que parmi ceux qui préfèrent la volupté à la gloire, quoique Pausanias, ami du poëte Agathon, ait dit, pour la défense du voluptueux, qu'une armée d'amants était invincible, parce qu'ils rougiraient de s'abandonner mutuellement? Mot étonnant : quoi! des hommes indifférents au blâme, accoutumés à ne point rougir entre eux, craindraient de se déshonorer par quelque acte de lâcheté! Il citait le témoignage des Thébains et des Éléens, élevés dans ces principes, et chez qui les amis s'avançaient au combat, réunis dans la même phalange : raisonnement concluant, puisque leur union, consacrée chez eux par les lois, est déshonorante parmi nous. Ne dirait-on pas que la défiance préside à leur tactique, qu'ils craignent que l'ami séparé de son ami ne remplisse pas les devoirs de l'homme brave? Les Lacédémoniens, au contraire, persuadés qu'en soupirant pour la beauté, l'on ne pense plus désormais à l'honneur, font de leurs amis des guerriers si braves, que, même parmi les étrangers, ils rougiraient, quoique séparés de leurs amants, d'abandonner leurs compagnons d'armes. C'est la pudeur et non l'impudence qui est leur divinité. Sans doute nous pensons tous de même sur ce qui fait l'objet de cette conversation. Pour s'en convaincre, qu'on se demande auquel de ses amis on confierait de préférence ses enfants et

sa fortune, sur lequel on placerait plus volontiers un bienfait. Pour moi, je pense que même l'homme sensible à la beauté donnerait plutôt sa confiance à l'ami vertueux.

« Pour toi, Callias, tu as sans doute des actions de grâces à rendre aux dieux de ce qu'ils t'ont fait l'ami d'Autolycus. Il est évidemment passionné pour la gloire, lui qui, pour s'entendre proclamer vainqueur du pentathle, a supporté tant de travaux, enduré tant de souffrances ! S'il espère non-seulement honorer et illustrer son père, mais encore pouvoir par sa vertu servir ses amis, et reculer par sa valeur les frontières de sa patrie en remportant de glorieuses dépouilles sur l'ennemi vaincu ; s'il croit qu'à ces titres il obtiendra et distinctions et renommée chez les Grecs, et chez les Barbares, comment ne penseriez-vous pas qu'il entourera des plus grands honneurs celui dont il se fera le guide dans une aussi noble carrière ? Veux-tu lui plaire, Callias ? considère par quelles connaissances Thémistocle devint capable de rendre la Grèce libre ; considère combien était grand le savoir qui fit Périclès le plus sûr conseiller de son pays ; pense par quels moyens Solon sut donner à sa république les plus sages des lois ; recherche à quels exercices les Lacédémoniens doivent leur supériorité dans l'art militaire. Aussi bien, tous les jours arrivent chez vous les citoyens les plus distingués de Lacédémone. Ne doute donc pas que bientôt la république, si tu le veux, ne se confie à tes soins. Les plus grands avantages te secondent ; tu descends des prêtres sacrificateurs qui remontent jusqu'à Érechthée, et tu es des patriciens qui, sous la conduite de Bacchus, combattirent les Barbares. La célébration de cette fête te rend encore plus auguste qu'aucun de tes ancêtres ; que dirai-je de cet air de grandeur qu'on admire dans ta personne, et de cette force de corps qui te met en état de supporter les plus pénibles travaux ? Peut-être un pareil discours te paraît-il trop sérieux pour un banquet : n'en sois pas surpris ; j'ai toujours partagé l'affection de la république pour les citoyens qui, doués d'un bon naturel, recherchent ardemment la vertu. »

Les autres convives faisaient des observations sur ce discours de Socrate. Pour Autolycus, il fixait Callias, qui, de son côté, le regardant du coin de l'œil, parla ainsi à Socrate : « Tu vas donc me concilier tellement les bonnes grâces de

la république, que je me verrai placé au timon des affaires, et que je plairai toujours au peuple. — Cela sera, si l'on te voit réellement et non en apparence ami de la vertu. Le temps est la pierre de touche de la fausse gloire; au lieu qu'une vertu solide, si quelque dieu ne lui est point contraire, donne à toutes nos actions un éclat qui devient de jour en jour plus brillant. »

CHAPITRE IX.

La conversation finie, Autolycus se leva, parce que c'était l'heure de la promenade. Lycon, son père, qui sortait avec lui, se tourna vers Socrate, et lui dit : « Par Junon ! tu me sembles un honnête homme. »

On plaça un siége au milieu de la salle; arriva ensuite le Syracusain : « Voici Ariadne, dit-il, qui entre dans sa chambre nuptiale. Bientôt va paraître Bacchus, qui a un peu bu chez les dieux; il s'approchera d'elle, ils folâtreront ensemble. » Après ce prologue, Ariadne, parée comme une jeune épouse, entre dans la salle, et se place sur le siége. Ensuite, à l'entrée de Bacchus, la flûte se mit à jouer un air bachique : ce fut alors qu'on admira le maître du chœur. Ariadne écoutait la musique avec plaisir; ce que l'on devinait aisément à ses gestes et à ses mouvements. Cependant elle se garda bien ou de se lever ou d'aller au-devant de son époux; mais on vit qu'elle se contenait à peine. Bacchus, l'ayant aperçue, s'avança en dansant de l'air le plus passionné, s'assit sur ses genoux, la serra dans ses bras et l'embrassa; Ariadne rougissait, et toutefois répondait à son tour aux caresses de son époux. A cette vue, les convives applaudissaient et battaient des mains. Mais lorsque Bacchus fut levé, et Ariadne avec lui, c'était alors qu'il fallait voir leurs poses amoureuses et passionnées. En voyant Bacchus si beau, Ariadne si belle, ne s'en tenir pas au simple badinage, mais approcher réellement leurs bouches l'une de l'autre, les spectateurs étaient transportés. Ils entendaient Bacchus demander à Ariadne si elle l'aimait : ils entendaient Ariadne jurer à Bacchus qu'il était aimé : si bien qu'ils auraient juré tous que le jeune garçon et la jeune danseuse s'aimaient réellement : car ils ressemblaient, non à des bouffons dres-

sés à cette pantomime, mais à des amants impatients de satisfaire l'amour qui les pressait depuis longtemps. Enfin, à les voir se tenir étroitement serrés, comme deux époux allant à la couche nuptiale, ceux des convives non mariés jurèrent qu'ils le seraient bientôt ; ceux qui l'étaient montèrent à cheval et revolèrent à leurs épouses, afin d'être heureux à leur tour. Socrate et quelques autres restés avec lui s'en allèrent à la promenade rejoindre Lycon, Autolycus et Callias. Ainsi se termina le banquet.

APOLOGIE DE SOCRATE[1]

Entre autres faits qui concernent Socrate, je crois bon de rappeler comment, du jour où il fut cité en justice, il prit parti et sur son apologie et sur sa mort. D'autres, il est vrai, ont traité le même sujet avant moi, et tous ont reproduit la fierté de son langage, ce qui prouve que Socrate parla effectivement sur ce ton. Mais pourquoi pensait-il dès lors que la mort était pour lui préférable à la vie? C'est un point qu'ils n'ont pas éclairci; en sorte que sa fierté paraît quelque peu déraisonnable.

Mais Hermogène, fils d'Hipponicus, qui était très lié avec Socrate, a donné sur celui-ci des détails qui montrent que la fierté de son langage correspondait à la hauteur de ses sentiments. Comme il voyait, en effet, que l'affaire dont Socrate s'entretenait le moins était son procès, il lui dit : « Ne devrais-tu pas pourtant, Socrate, songer à ton apologie? » A quoi Socrate répondit tout d'abord : « Ne vois-tu pas que je m'en suis occupé toute ma vie ? — Comment? lui demanda ensuite Hermogène. — En ne commettant jamais d'injustice, ce qui me semble la meilleure manière de préparer sa défense. — Ne vois-tu pas, reprit Hermogène, que les tribunaux d'Athènes ont souvent condamné des innocents dont le langage les avait irrités, et que souvent aussi il ont absous des coupables qui les avaient émus de pitié ou charmés par leur éloquence ? — Eh bien ! j'en jure par Jupiter, répondit Socrate, deux fois déjà j'ai voulu m'occuper de mon apologie et deux fois mon génie s'y est opposé. — Ce que tu dis là m'étonne. — Pourquoi t'étonner, si la divinité aussi trouve

(1) Cette traduction est entièrement nouvelle.

meilleur que je cesse de vivre dès à présent? ne sais-tu pas que je défie qui que ce soit de prouver qu'il ait vécu mieux que moi jusqu'ici : car je sais, et cette pensée me remplit de joie, que j'ai vécu toute ma vie saintement et justement : fort de mon suffrage, j'aurai vu ceux aussi qui avaient des rapports avec moi me rendre la même justice, au lieu qu'à présent, si ma carrière se prolonge, je serai contraint de payer le tribut à la vieillesse : ma vue deviendra plus faible, mon oreille moins fine, je serai plus lent à apprendre, plus prompt à oublier ce que j'aurai appris. Or, si je viens à m'apercevoir de ce déclin et à me déplaire à moi-même, quel attrait aura désormais pour moi la vie? Peut-être même est-ce aussi par bienveillance que la divinité me procure l'avantage de mourir non-seulement à propos, mais encore de la mort la plus facile. Car si je suis condamné maintenant, il est clair que je mourrai de la mort réputée la plus douce par tous ceux qui ont étudié cette question, de celle qui gêne le moins les amis et fait le plus regretter le mort. En effet, lorsqu'aucune impression désagréable ni pénible ne reste dans l'esprit des assistants, et qu'un homme s'éteint ayant le corps sain et le cœur capable de sentir l'amitié, comment ne laisserait-il après lui les plus vifs regrets? Les dieux avaient donc raison de s'opposer à la préparation de ma défense, quand vous croyiez qu'il fallait chercher par toutes les voies possibles des moyens justificatifs. Car, si j'avais suivi vos conseils, je n'aurais prolongé mon existence que pour mourir tourmenté par les maladies ou par la vieillesse sur laquelle fondent tous les maux ensemble, sans être allégés par aucun plaisir. Par Jupiter! c'est à quoi je ne songerai même pas, Hermogène; mais si, en montrant clairement tous les avantages que je pense avoir obtenu des dieux et des hommes, et en exprimant l'opinion que j'ai de moi-même, j'importune mes juges, je préférerai mourir plutôt que de mendier bassement la faveur de vivre encore pour jouir d'une existence pire que la mort.»

C'est en conformité de ces principes, dit Hermogène, que Socrate, accusé par ses adversaires de ne point reconnaître les dieux de la république, d'introduire de nouvelles divinités, et de corrompre la jeunesse, comparut et dit : « En vérité, juges, je me demande tout d'abord avec étonnement sur quoi Mélitus se fonde pour dire que je ne reconnais point

les dieux de la république, lorsque les premiers venus, et Mélitus lui-même, s'il l'a voulu, m'ont vu sacrifier dans les fêtes solennelles et sur les autels publics. Et comment, d'autre part, puis-je introduire des divinités nouvelles, en disant que la voix d'un dieu retentit à mon oreille et dirige ma conduite? Car ceux qui tirent des présages et du chant des oiseaux et de la parole humaine, fondent apparemment leurs conjectures sur des voix. Qui niera que le tonnerre ne parle et ne soit l'augure le plus imposant? n'est-ce pas aussi par le secours de la voix que la Pythie, sur son trépied, proclame la volonté du dieu? Certes chacun dit et pense, comme je le dis moi-même, que la divinité prévoit l'avenir et le révèle à qui elle veut. Mais ce qui annonce l'avenir, les autres le nomment auspices, voix, présages, divination; moi, je l'appelle génie, et, en lui donnant ce nom, je me crois plus religieux et plus vrai que ceux qui attribuent aux oiseaux la puissance des dieux. Une preuve que je ne mens pas contre la divinité, c'est que j'ai annoncé déjà à plusieurs de mes amis les volontés de Dieu, et que je n'ai jamais été convaincu de mensonge. »

A ce discours, les juges murmurèrent, les uns, parce qu'ils ne croyaient point à ce qu'il avait dit, les autres parce qu'ils étaient jaloux des préférences que les dieux lui accordaient. Socrate poursuivit : « Allons! écoutez encore, afin de douter plus encore, si telle est votre envie, de la faveur dont les dieux m'ont honoré. Un jour, en présence de témoins nombreux, Chéréphon interrogeait l'oracle de Delphes à mon sujet : Apollon répondit que personne n'était plus libre, ni plus juste, ni plus sage que moi. » A ces mots, les juges, comme de raison, murmurèrent encore davantage. « Sachez toutefois, Athéniens, reprit Socrate, que le dieu a traité mieux que moi, dans ses oracles, ce Lycurgue qui a donné des lois aux Lacédémoniens. On rapporte, en effet, qu'au moment où Lycurgue entrait dans le temple, il lui dit : « Je me demande si je dois t'appeler dieu ou homme. » Pour moi, s'il ne m'a pas assimilé à un dieu, il m'a jugé de beaucoup supérieur aux hommes. Toutefois n'en croyez pas témérairement le dieu; mais pesez à part chacune de ses paroles : connaissez-vous un homme qui soit moins esclave de ses passions, plus libre que moi, qui ne reçois de personne ni présent ni salaire? qui jugerez-vous raisonnablement

plus juste que l'homme qui s'accommode de ce qu'il a, sans jamais désirer ce qui appartient à autrui ? Comment refuserait-on le nom de sage à celui qui, depuis l'âge de raison, n'a jamais cessé de rechercher et d'apprendre ce qu'il peut y avoir de bon ? La preuve que mes travaux n'ont pas été infructueux, c'est que beaucoup de citoyens amis de la vertu et beaucoup d'étrangers préfèrent ma société à toute autre. Par quel motif plusieurs d'entre eux désirent-ils me faire des présents, quoiqu'ils sachent tous que je ne suis nullement en état de rendre la pareille ? Comment se fait-il que personne ne réclame de moi aucun service, et que beaucoup avouent m'avoir des obligations ? Pourquoi, pendant le siége d'Athènes, tandis que les autres citoyens déploraient leur sort, ne vivais-je pas plus dans la détresse qu'au temps où la république était le plus prospère ? Pourquoi enfin voit-on les autres acheter au marché des plaisirs dispendieux, tandis que j'en trouve, et pour rien, de plus doux dans mon âme ? Si dans tout ce que j'ai dit de moi-même, nul ne peut me convaincre de mensonge, comment **dès lors** ne mérité-je pas d'être loué et par les dieux et par les hommes ?

« Telle est ma conduite, et cependant, Mélitus, tu m'accuses de pervertir la jeunesse ! Or, nous savons apparemment ce que c'est que pervertir les jeunes gens. Eh bien, dis-moi si tu en connais un seul qui soit devenu par mon fait de pieux, impie ; de tempérant, débauché ; d'économe, dépensier ; de sobre, ivrogne ; de laborieux, lâche ou esclave de toute autre mauvaise passion ? — Oui certes, par Jupiter, dit Mélitus, j'en connais que tu as décidé à s'en rapporter à toi plutôt qu'à leurs parents. — Je l'avoue, reprit Socrate, pour ce qui regarde l'instruction : car ils savent que cette étude m'a toujours été familière. C'est ainsi que pour la santé nous nous fions plus aux médecins qu'à nos parents ; et certes dans les assemblées tous les Athéniens s'en fient généralement plus à ceux qui parlent avec sagesse qu'à leurs proches. En effet, ne choisissez-vous pas pour généraux, de préférence à vos pères, à vos frères, les citoyens que vous croyez les plus versés dans les choses de la guerre ? — C'est qu'ainsi le veut, Socrate, dit Mélitus, et l'intérêt général, et l'usage. — Ne doit-il donc pas te sembler étrange, reprit Socrate, que, dans tout le reste, les plus capables obtiennent, je ne dis pas

une égale considération, mais la préférence, tandis que tu m'intentes une accusation capitale, parce qu'aucuns me jugent très-capable en fait d'instruction, le bien le plus précieux pour les hommes? »

Il est vraisemblable que Socrate et les amis qui l'assistaient dans sa défense en dirent plus long. Mais je n'ai pas entrepris d'entrer dans les détails de ce procès, et il m'a suffi de démontrer que Socrate tenait avant tout à prouver qu'il n'avait point été impie envers les dieux, ni injuste envers les hommes; et que, loin de vouloir détourner par des supplications la mort qui le menaçait, il crut dès lors le moment venu de terminer sa vie; et l'on vit surtout après sa condamnation que telle était sa pensée. Car d'abord, invité à fixer le taux de l'amende, il ne se taxa pas lui-même, et ne permit pas à ses amis de le faire; il disait même que se taxer serait s'avouer coupable. Ensuite, comme ses amis voulaient le dérober à la mort, il s'y refusa, et même leur demanda ironiquement s'ils connaissaient hors de l'Attique un lieu inaccessible à la mort.

Le procès terminé, il dit : « Assurément, juges, ceux qui ont appris aux témoins à se parjurer et à porter contre moi un faux témoignage, comme ceux qui se sont laissé suborner, doivent avoir conscience de l'impiété, de l'injustice criante dont ils sont coupables; mais moi, pourquoi aurais-je moins bonne opinion de moi-même qu'avant ma condamnation, puisque je ne suis convaincu d'aucun des délits qu'on m'impute? Car on ne m'a vu ni sacrifier à des divinités nouvelles, ni jurer par elles, ni nommer d'autres dieux que Jupiter, Junon et le reste. Comment, d'autre part, corromprai-je les jeunes gens en les habituant à la tempérance et à la frugalité? Quant aux actes auxquels s'applique la peine capitale, sacrilége, effraction, trafic d'hommes libres, trahison de l'État, nos adversaires eux-mêmes ne disent pas que j'aie rien fait de pareil. Aussi me demandé-je naturellement en quoi je vous ai paru mériter la mort. Au reste, pour mourir injustement, je ne me laisserai point abattre. Si l'arrêt est honteux, la honte n'est pas pour moi, mais pour ceux qui m'ont condamné. Je me console encore en songeant à Palamède qui a péri à peu près comme moi : encore aujourd'hui il inspire des hymnes bien plus beaux qu'Ulysse qui le fit périr injustement. A moi aussi je vois que l'avenir comme

le passé me rendront ce témoignage que je n'ai nui à personne, que je n'ai corrompu personne, mais que j'ai rendu service à mes disciples en leur enseignant gratuitement tout ce que je pouvais de bon. »

Après avoir dit ces mots, il se retira dans une attitude conforme à son langage : ses yeux, son maintien, sa démarche, tout était calme en lui. Mais comme il vit pleurer ceux qui l'accompagnaient : « Quoi! leur dit-il, c'est à présent que vous pleurez? Ne savez-vous donc pas dès longtemps que, du jour où je suis né, la nature m'a condamné à mourir? Et cependant, si une mort prématurée m'arrachait à toutes les jouissances, mes amis auraient lieu évidemment de s'affliger avec moi; mais si je termine ma vie, quand je n'ai plus que des maux à attendre, je crois que vous devez tous vous réjouir d'un événement heureux pour moi. »

Il y avait là un certain Apollodore, très-partisan de Socrate, mais d'ailleurs bon homme, qui lui dit : « Pour moi, ce qui me désole, Socrate, c'est que je te vois mourir injustement. » Socrate, lui passant doucement la main sur la tête, répliqua : « Aimerais-tu mieux, mon cher Apollodore, me voir mourir justement qu'injustement? » Et en même temps il se prit à rire.

On rapporte aussi qu'ayant vu passer Anytus, il dit : « Voici un homme bien glorieux, comme s'il avait accompli un grand et bel exploit, en me faisant périr pour avoir dit que le métier de tanneur ne convenait pas au fils de l'homme que la république avait jugé digne des plus hauts emplois. Le malheureux! il semble ignorer que celui de nous deux qui a fait les actions les plus utiles et les plus belles éternellement, est aussi le vainqueur. Au reste, ajouta-t-il, il est des hommes arrivés au terme de leur vie auxquels Homère a prêté le don de prévoir l'avenir; moi aussi je veux prophétiser. J'ai fréquenté quelque temps le fils d'Anytus, et il m'a paru avoir l'âme fortement trempée : aussi j'affirme qu'il ne continuera pas le métier servile auquel son père l'a destiné, et que, faute d'un guide éclairé, il tombera dans quelque passion honteuse, et ira certainement loin dans la voie du vice. » L'événement justifia la prophétie. Car ce jeune homme, ayant pris goût au vin, ne cessait de boire ni nuit ni jour, et finit par devenir inutile à sa patrie, à ses amis, à lui-même. Et Anytus, pour avoir mal élevé son

fils et s'être montré lui-même inconsidéré, est diffamé même à présent qu'il n'est plus.

Quant à Socrate, en se glorifiant devant le tribunal, il souleva la jalousie et fit que les juges furent disposés à le condamner. Au reste son trépas me paraît un bienfait des dieux, puisqu'il a quitté la saison de la vie la plus triste, obtenu la mort la plus douce, et montré la force de son âme. Convaincu qu'il y avait plus de profit pour lui à mourir qu'à vivre encore, comme il ne s'était point roidi contre les autres avantages, il ne faiblit pas non plus devant la mort, et même il l'attendit et la subit gaiement. Et moi, quand je considère la grandeur d'âme et la sagesse de cet homme, je ne puis m'empêcher de parler de lui, et, quand je parle de lui, je ne puis m'empêcher de le louer. Que si quelqu'un de ceux qui aspirent à la vertu, s'est rencontré avec un homme plus utile que Socrate, je le regarde comme le plus fortuné des mortels.

MÉMOIRES SUR SOCRATE

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

J'ai souvent admiré par quels arguments les accusateurs de Socrate ont pu persuader aux Athéniens qu'il était criminel d'Etat et digne de mort. Voici, en effet, quels étaient à peu près les termes de l'accusation : « Socrate est coupable, car il ne croit point aux dieux que révère la république, et il introduit des divinités nouvelles; il est coupable, car il corrompt la jeunesse. »

Il ne révérait point les dieux de l'État ! Et quelle preuve en donnaient-ils, puisqu'il sacrifiait ouvertement tantôt dans l'intérieur de sa maison, tantôt sur les autels publics ? Se cachait-il, quand il recourait à la divination ? Tout le monde répétait d'après lui qu'un génie l'inspirait : voilà sans doute pourquoi ils l'ont accusé d'introduire de nouveaux dieux.

Cependant il n'a pas plus introduit de nouveautés que ceux qui croient à la divination, qui consultent le vol des oiseaux, les sons, les présages, les entrailles des victimes. Ils pensent, non que les oiseaux, non que ceux qu'ils rencontrent, savent ce qu'il leur importe de savoir, mais que les dieux se servent de ces signes pour les avertir : c'était aussi le sentiment de Socrate.

Le vulgaire, il est vrai, dit que les oiseaux, que les ren-

contres qu'il fait, le portent à ce qui lui est utile, ou le détournent de ce qui lui est nuisible. Pour Socrate, il parlait comme il pensait : il disait qu'un génie l'inspirait ; et c'était d'après ces inspirations qu'il conseillait à ses amis de faire telle chose et d'éviter telle autre. Les uns se sont bien trouvés de l'avoir cru ; les autres se sont repentis de n'avoir pas suivi ses conseils.

On avouera qu'il ne voulait passer dans l'esprit de ses disciples ni pour un imbécile ni pour un imposteur. Or, il eût mérité ce double reproche, si dans ce qu'il annonçait lui être révélé on l'eût convaincu de mensonge : il est donc clair que, s'il prédisait l'avenir, c'est qu'il croyait dire la vérité. Mais à qui accorder cette foi, si ce n'est à un dieu ? Et, s'il se confiait aux dieux, comment croyait-il qu'ils n'existaient pas ?

Voici encore la conduite qu'il tenait avec ses amis : il les engageait à faire de leur mieux les choses d'un résultat certain ; quant à celles dont l'issue est incertaine, il les renvoyait à la divination : il disait que, pour bien administrer les États et les familles, on a besoin de la divination. L'architecture, il est vrai, la métallurgie, l'agriculture, la science du gouvernement, la théorie de ces mêmes sciences, le calcul, l'économie, l'art militaire, sont des connaissances que peut saisir l'intelligence humaine. Mais aussi, ajoutait-il, ce qu'elles ont de plus important, les dieux se le réservent : les hommes n'y voient que ténèbres.

En effet, celui qui plante bien un verger sait-il qui en recueillera les fruits ? L'architecte qui donne à son édifice de belles proportions nous dira-t-il qui doit l'habiter ? Ce général d'armée sait-il s'il lui importe de commander ? cet homme d'État, s'il lui est expédient de gouverner ? cet homme qui épouse une belle femme pour goûter le bonheur, si elle ne lui causera pas des chagrins ? cet autre qui s'est allié aux plus puissantes familles de l'Etat, si elles ne le feront pas exiler un jour ?

Socrate appelait insensés ceux qui s'imaginaient qu'aucune providence ne présidait à ces choses, qu'elles dépendaient toutes de la prudence humaine ; mais il ne trouvait pas moins fou d'aller consulter les oracles sur des questions que les dieux nous ont mis en état de résoudre par nos propres lumières ; comme si on leur demandait si l'on

doit confier son char à un cocher habile ou maladroit, son vaisseau à un bon ou à un mauvais pilote. Il taxait d'impiété la manie d'interroger les dieux sur ce qu'on peut aisément connaître soit par le calcul, soit en employant la mesure ou le poids. «Apprenons, disait-il, ce que les dieux nous ont accordé de savoir ; mais recourons à l'art divinatoire pour nous instruire de ce qu'ils nous ont caché : ils se communiquent à ceux qu'ils favorisent.»

La vie entière de Socrate était publique. Le matin, il allait à la promenade et dans les gymnases ; il se montrait sur la place aux heures où le peuple s'y rendait en foule, et il passait le reste du jour où il devait trouver les plus nombreuses réunions. Il y parlait souvent ; et qui le voulait, pouvait l'écouter.

Lui a-t-on jamais vu faire, lui a-t-on jamais entendu dire rien d'impie, rien de criminel? Loin de disserter comme tant d'autres sur toute la nature, loin de rechercher l'origine de ce que les sophistes appellent le monde, et les causes des phénomènes célestes, il démontrait la folie de ceux qui se livrent à de telles spéculations ; il examinait s'ils s'occupaient de pareilles matières dans la persuasion qu'ils avaient épuisé les connaissances humaines, ou s'ils croyaient sage de négliger ce qui est à la portée des hommes pour approfondir les secrets des dieux.

Il s'étonnait qu'ils ne vissent pas combien il est impossible à l'homme de pénétrer ces mystères, puisque ceux qui se piquent d'en parler le mieux, loin de s'accorder entre eux, ressemblent à des fous. En effet, parmi les fous, les uns ne craignent pas ce qui est redoutable, les autres redoutent ce qui n'est point à craindre : de même, parmi ces philosophes, les uns croient qu'il n'y a pas de honte à tout dire, à tout faire en public ; les autres, qu'il est mal d'avoir aucun commerce avec les hommes ; les uns ne respectent ni temples, ni autels, ni rien de ce qui est sacré ; d'autres enfin révèrent les pierres, les arbres, et jusqu'aux bêtes qu'ils rencontrent. Dans leurs recherches sur la nature, les uns se figurent qu'il n'existe qu'une substance ; les autres, qu'il y a des substances à l'infini ; celui-ci, que tout est dans un mouvement perpétuel ; celui-là, que rien ne se meut ; ceux-ci, que tout naît et périt ; ceux-là, que rien ne s'engendre, que rien ne se détruit.

« Ceux qui apprennent un métier, disait-il encore, espèrent

l'exercer ensuite et pour eux-mêmes et pour les autres; ceux qui cherchent à pénétrer les secrets des dieux croient-ils de même que, lorsqu'ils connaîtront bien les causes de tout ce qui est, ils feront à leur gré et selon leurs besoins, les vents, la pluie, les saisons ou d'autres choses semblables? ou, sans se flatter de tant de puissance, leur suffit-il de savoir comment tout cela se fait?»

C'est ainsi qu'il parlait de ceux qui s'embarrassent de ces vaines spéculations. Pour lui, s'entretenant sans cesse de ce qui est à la portée de l'homme, il examinait ce qui est pieux ou impie, ce qui est honnête ou honteux, ce qui est juste ou injuste; en quoi consistent la sagesse et la folie, la valeur et la pusillanimité; ce que c'est qu'un État et un homme d'État, ce que c'est que le gouvernement, et comment on en tient les rênes. Enfin, il discourait sur toutes les connaissances qui constituent l'homme vertueux, et sans lesquelles il pensait qu'on méritait justement le nom d'esclave.

Que ses juges se soient trompés sur ses pensées secrètes, cela n'est pas étonnant; mais qu'ils n'aient fait aucune attention à ce que tout le monde savait, qui n'en serait pas surpris? Élevé au rang de sénateur, il avait juré, en cette qualité, de ne juger que conformément aux lois. Élu ensuite *épistate*, et pressé par le peuple de condamner à mort et de comprendre dans un seul et même jugement Erasinide, Thrasylle et sept autres généraux, il ne voulut pas mettre aux voix le décret proposé par Callixène. Le peuple s'irrita, les grands menacèrent, mais il aima mieux rester fidèle au serment que de commettre une injustice pour complaire à la multitude et calmer son courroux.

C'est qu'en effet il n'avait pas sur la Providence les idées du vulgaire, qui croit que plusieurs choses sont connues des dieux et que d'autres leur échappent : il pensait que les dieux savent tout ce que nous disons, ce que nous faisons, ce que nous méditons en silence ; qu'ils sont partout, qu'ils font, en toute occasion, connaître leurs volontés aux mortels. Je m'étonne donc que les Athéniens aient pu croire que Socrate avait sur les dieux des opinions condamnables, lui qui n'avait jamais rien dit, jamais rien fait d'impie; dont les discours et les actions étaient telles que l'homme qui agirait et parlerait comme lui acquerrait la réputation de piété la plus grande et la mieux méritée.

CHAPITRE II.

Ce qui m'étonne encore, c'est que quelques personnes aient cru que Socrate corrompait la jeunesse; Socrate, le plus sobre et te plus chaste des hommes, lui qui supportait le froid, le chaud, les plus rudes fatigues; qui s'était fait une telle habitude de la modération, qu'il trouvait aisément le nécessaire dans la plus humble fortune. Comment donc, avec de telles mœurs, aurait-il conduit les autres à l'impiété, au mépris des lois, à la gourmandise, au libertinage? Comment les aurait-il rendus incapables de supporter les fatigues? N'a t-il pas, au contraire, déraciné ces vices de leurs cœurs, en leur inspirant l'amour de la vertu, et l'espoir de devenir un jour des hommes vertueux s'ils veillaient sur eux-mêmes? Il ne se vantait pas d'enseigner la sagesse; mais, en la pratiquant publiquement, il faisait espérer à ceux qui le fréquentaient qu'en l'imitant, ils parviendraient à lui ressembler.

Il ne négligeait pas les soins du corps, et ne louait pas cette négligence dans les autres. Il blâmait qu'on mangeât avec excès, et qu'on fît ensuite de violents exercices; mais il approuvait un exercice modéré à la suite d'un repas frugal. « Ce régime, disait-il, donne la santé, et n'empêche point la culture de l'âme. » Dans ses vêtements, dans sa chaussure, dans toute sa manière de vivre, il était bien éloigné de la délicatesse et de l'ostentation. On ne lui reprochera pas non plus d'avoir inspiré l'avarice à ses amis: car, en même temps qu'il les guérissait des autres passions, il les formait au désintéressement, en ne recevant d'eux aucun honoraire pour ses leçons. Il pensait que ceux qui agissaient ainsi aimaient vraiment la liberté. Se faire payer ses entretiens, c'est, disait-il, se rendre esclave, puisqu'on s'impose l'obligation de converser avec ceux dont on reçoit un salaire. » Il s'étonnait encore qu'un homme qui prétend enseigner la sagesse exigeât de l'argent, et qu'au lieu de voir dans l'acquisition d'un ami la plus grande des récompenses, il fût troublé par la crainte qu'un homme rendu honnête et vertueux n'eût pas la plus grande reconnaissance pour le plus grand des bienfaits.

Socrate ne promit jamais rien de tel ; mais il espérait que ceux qui auraient embrassé ses principes lui seraient éternellement dévoués, et qu'ils s'aimeraient toujours entre eux. Et un tel homme aurait corrompu la jeunesse ! L'étude de la vertu est donc un moyen de corruption !

« Par Jupiter ! dit son accusateur, il enseignait à mépriser les lois reçues. » C'était folie, disait Socrate, qu'une fève décidât du choix des chefs de la république, tandis que l'on ne tirait au sort ni un pilote, ni un architecte, ni un joueur de flûte, ni d'autres semblables artistes, dont les fautes sont bien moins dangereuses que celles des magistrats. Par de tels discours, si l'on en croit son accusateur, il inspirait aux jeunes gens le mépris des lois, et les rendait violents. Pour moi, je pense que ceux qui font leur étude de la sagesse, et qui se croient capables d'éclairer leurs concitoyens sur leurs véritables intérêts, ne sont point du tout violents ; ils savent que la violence engendre les haines et tous les malheurs, tandis que la persuasion inspire la bienveillance sans être jamais dangereuse. L'homme que vous contraignez vous hait, dans l'opinion que vous le privez de quelque avantage ; celui que vous persuadez vous aime et croit que c'est vous qu'il oblige. Ce n'est pas le sage, c'est l'homme à la fois puissant et aveugle qui recourt à la violence. Celui qui ose employer la force a besoin d'alliés nombreux ; il n'en faut aucun à qui sait persuader : seul il se croit assez fort ; d'ailleurs, jamais de tels hommes n'ont ensanglanté leurs mains. Qui, en effet, aimerait mieux tuer son semblable que de se le rendre utile par la persuasion ?

« Mais Critias et Alcibiade, continue l'accusateur, ont été liés avec Socrate, et ils ont fait le plus grand mal à leur patrie : Critias a été le plus insatiable et le plus violent des partisans de l'oligarchie; et la démocratie n'a point d'homme plus violent, plus débauché, plus insolent qu'Alcibiade. »

Je suis loin d'entreprendre l'apologie du mal qu'ils firent à leur patrie ; je raconterai seulement le genre de liaison qu'ils eurent avec Socrate. C'étaient bien les deux hommes les plus ambitieux d'Athènes : ils voulaient gouverner et faire parler d'eux. Ils savaient que Socrate vivait content de peu, qu'il commandait à toutes ses passions, qu'avec le talent de la parole il tournait à son gré l'esprit de ceux qui conversaient avec lui. Dira-t-on que des hommes de leur

caractère, d'après la connaissance qu'ils avaient de Socrate, recherchaient son entretien pour vivre comme lui, pour imiter sa tempérance, ou parce qu'ils croyaient que sa fréquentation leur donnerait l'usage de la parole et celui des affaires ? Pour moi, je crois que, si Dieu leur avait donné le choix de vivre toujours comme ils voyaient que vivait Socrate, ou de mourir, ils auraient préféré la mort.

C'est ce que leur conduite a prouvé. Dès qu'ils crurent en savoir plus que ceux qui suivaient en même temps ses leçons, ils laissèrent là Socrate pour se jeter dans les affaires, expliquant ainsi le motif de leur liaison.

On m'objectera peut-être que Socrate ne devait enseigner la politique à ses amis qu'après leur avoir appris à se gouverner eux-mêmes. Je n'y contredis point; mais je vois que tous les maîtres se donnent pour exemple de ce qu'ils enseignent, qu'ils unissent à la pratique le secours de la parole ; et je sais que Socrate montrait en lui-même à ses amis le modèle de l'homme vertueux, et qu'il joignait à ses exemples les plus belles leçons sur les devoirs des hommes et sur la vertu. Je sais encore qu'Alcibiade et Critias se conduisirent sagement tant qu'ils le fréquentèrent ; non qu'ils craignissent qu'il les maltraitât, qu'il les frappât, mais parce qu'ils jugeaient alors qu'il était bien de vivre ainsi.

La plupart de ces gens qui se piquent de philosophie soutiendront peut-être que l'homme juste ne devient jamais injuste, ni l'homme modeste insolent, et que l'homme qui possède une science ne saurait perdre ce qu'il a une fois appris. Je ne suis point de cette opinion; car je vois que, pour ceux qui se négligent, les exercices de l'âme deviennent aussi impossibles que les exercices du corps. En effet, ils ne peuvent ni faire ce qu'ils doivent, ni s'abstenir de ce qui leur est interdit : aussi les pères mêmes, assurés du bon naturel de leurs enfants, ne laissent pas de les éloigner des sociétés dangereuses, persuadés qu'elles détruisent les inclinations louables, tandis que la fréquentation des sociétés honnêtes est un utile exercice de vertu. Un poëte rend témoignage à cette vérité :

Les gens de bien t'enseigneront de bonnes choses; mais si tu fréquentes les méchants, tu perdras jusqu'à ta propre raison.

Un autre a dit encore :

Le sage est tantôt bon, et tantôt méchant.

A ces témoignages j'ajoute le mien. Je vois que, par le défaut d'exercice, on oublie même les vers, malgré le secours de leur mesure : la négligence fait oublier de même les enseignements des maîtres. Or, quand on oublie les préceptes qui portent à la vertu, on perd jusqu'aux idées qui nous la rendaient chère ; et la trace de ces idées une fois effacée, il n'est pas étonnant qu'on oublie la vertu elle-même.

Je remarque aussi que l'homme qui s'adonne au vin ou qu'aveugle l'amour, a moins de force pour observer ses devoirs et pour s'interdire ce qu'il doit éviter. Plusieurs, avant d'aimer, savaient ménager leur fortune : subjugués par l'amour, ils ne le savent plus ; ils commencent par dissiper leur bien, et se livrent ensuite à des gains honteux qui naguère les auraient fait rougir.

Qui empêche donc qu'un homme d'abord tempérant ne le soit plus ; que celui qui a pu être juste dans un temps n'en ait plus la force dans un autre ? Toutes les vertus, selon moi, la tempérance surtout, s'acquièrent par l'exercice. Dès que les voluptés se sont emparées de l'âme, elles lui persuadent d'abjurer toute retenue, et de satisfaire au plus tôt les sens.

Tant qu'Alcibiade et Critias restèrent auprès de Socrate, ils purent avec un tel secours vaincre leurs passions ; mais dès qu'ils l'eurent quitté, Critias se retira dans la Thessalie, où il vécut avec des hommes qui aimaient mieux se livrer à leurs déréglements que d'observer la justice. Alcibiade, poursuivi pour sa beauté par une foule de femmes du plus haut rang, s'abandonnant à d'habiles flatteurs qui connaissaient tout son crédit dans la république et chez les puissances alliées, honoré par le peuple et ne trouvant personne qui lui contestât le premier rang, Alcibiade s'oublia luimême, semblable à ces athlètes qui se négligent parce qu'ils remportent une trop facile victoire dans les combats gymniques.

D'après tout ce qui leur est arrivé, enflés d'ailleurs de leur noblesse, éblouis de leur fortune, étourdis de leur puissance, amollis par de vils complaisants, corrompus pa

toutes ces circonstances réunies, éloignés depuis longtemps de Socrate, est-il étonnant que leur orgueil n'ait plus connu de bornes ? L'accusateur impute à Socrate les fautes de ces deux disciples; et il ne le croit digne d'aucun éloge de les avoir contenus lorsqu'ils étaient jeunes, et probablement aussi déréglés qu'intraitables!

Partout ailleurs on ne juge pas ainsi. Un joueur de flûte ou de cithare, ou tout autre maître qui a formé d'habiles élèves, mérite-t-il des reproches, si ces élèves le quittent et deviennent ignorants sous la conduite d'un autre maître ? Un père voit son fils se bien conduire dans la société de tel ami, et devenir vicieux avec tel autre : accuse-t-il le premier ami ? au contraire, ne fait-il pas d'autant plus volontiers son éloge, qu'il reconnaît que son fils ne s'est perverti que dans ses dernières liaisons ? Les pères mêmes, bien qu'ils vivent avec leurs enfants, ne sont pas accusés de leurs fautes, s'ils leur donnent de bons exemples. Voilà comme on devait juger Socrate : a-t-il fait le mal ? dites qu'il fut un méchant; mais s'il cultiva toujours la sagesse, quelle injustice de l'accuser de vices qui lui étaient étrangers!

Blâmez-le cependant, si, en s'abstenant du vice, il le louait dans les autres. Mais ne réprimandait-il pas Critias qui aimait éperdument Euthydème ? Combien de fois lui a-t-il représenté qu'il était indigne d'un homme libre, qu'il ne convenait pas à un homme d'honneur de faire le mendiant auprès d'un amant dont on veut gagner l'estime, de le solliciter avec les dernières instances pour obtenir ce qu'on ne peut appeler une faveur! Critias ne se rendait point; il ne renonçait point à ses goûts pervers. Socrate, en présence de plusieurs personnes et d'Euthydème lui-même, le compara à l'un des plus immondes animaux.

Aussi Critias devint-il l'ennemi juré de Socrate. Nommé l'un des Trente, et créé nomothète avec Chariclès, il se ressouvint de l'affront, et fit une loi qui défendait d'enseigner l'art de la parole. C'était Socrate qu'il attaquait; n'ayant aucune prise sur lui, il le chargeait du reproche que l'on adresse communément aux philosophes; il le calomniait dans l'esprit de la multitude. Je n'ai jamais ni entendu Socrate parler en sophiste, ni rencontré personne qui l'ait entendu enseigner une doctrine sophistique : mais le trait suivant prouve que c'était Socrate qu'atteignait la loi.

Les trente tyrans avaient fait mourir un grand nombre de citoyens des plus distingués; ils en avaient forcé d'autres à seconder leurs injustices. « Je serais étonné, dit un jour Socrate, que le gardien d'un troupeau qui en égorgerait une partie, et rendrait l'autre plus maigre, ne voulût pas s'avouer mauvais pasteur; mais il serait plus étrange encore qu'un homme qui, se trouvant à la tête de ses concitoyens, en détruirait une partie et corromprait le reste, ne rougît pas de sa conduite et ne s'avouât pas mauvais magistrat. » Ce mot fut rapporté : Critias et Chariclès mandèrent Socrate, lui montrèrent la loi, et lui défendirent d'avoir des entretiens avec la jeunesse.

Socrate leur demanda s'il lui était permis de leur faire des questions sur ce qu'il y avait d'obscur pour lui dans cette défense : « Je suis prêt à me soumettre aux lois; mais, afin de ne pas les violer par ignorance, je voudrais savoir clairement de vous-mêmes si vous interdisez l'art de la parole parce que vous croyez qu'il enseigne à bien dire les choses, ou à les dire mal. Dans le premier cas, on doit donc désormais s'abstenir de bien dire; dans le second, il est clair qu'il faut tâcher de mieux parler. » Alors Chariclès s'emportant : « Puisque tu ne nous entends pas, Socrate, nous te défendons, ce qui est plus facile à comprendre, de jamais t'entretenir avec les jeunes gens. »

« Pour qu'on voie clairement, dit Socrate, si je m'écarte de ce qui m'est prescrit, indiquez-moi jusqu'à quel âge les hommes sont dans la jeunesse. — Ils y sont tant qu'il ne leur est pas permis d'entrer au sénat, faute d'avoir assez de raison; ainsi ne parle pas aux jeunes gens au-dessous de trente ans. — Mais si je veux acheter quelque chose d'un marchand qui ait moins de trente ans, pourrai-je lui dire : Combien cela ? — On te permet cette question; mais tu as coutume d'en faire sur quantité de choses que tu sais bien; fais-nous grâce de ces questions. — Ainsi je ne répondrai pas à un jeune homme qui me dirait : Où demeure Chariclès ? où est Critias ? — Tu peux répondre à cela, lui dit Chariclès ; mais souviens-toi, Socrate, reprit Critias, de laisser en repos les cordonniers, les charpentiers et les forgerons; aussi bien, je crois qu'ils sont las de s'entendre mêlés dans tous tes propos. — Il faudra sans doute aussi, répondit Socrate, que je renonce aux conséquences que je tirais de leurs

professions, relativement à la justice, à la piété, à toutes les vertus ? — Oui, par Jupiter ! répliqua Chariclès : laisse là aussi tes bouviers, sans quoi tu pourrais trouver du déchet dans ton bétail. » Ce mot fit assez connaître que le raisonnement sur les bœufs, rapporté trop fidèlement, était la cause de leur haine contre Socrate.

On vient de dire quelle liaison existait entre Socrate et Critias, et quels étaient leurs sentiments mutuels. J'ajoute que l'on ne peut être bien élevé par un homme qui déplaît. Or, tant que Critias et Alcibiade vécurent avec Socrate, ils le virent, non parce qu'il leur plaisait, mais parce que leurs vues se portaient vers le gouvernement : dans le temps même qu'ils le fréquentaient, ils ne s'attachaient volontiers qu'à ceux qui s'occupaient le plus de politique.

On dit qu'Alcibiade, avant l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur, le premier citoyen de la république, cette conversation sur les lois : « Dis-moi, Périclès, pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que la loi ? — Assurément, répondit Périclès. — Au nom des dieux, enseigne-le-moi. J'entends louer certaines personnes parce qu'elles observent religieusement les lois; et je crois qu'on ne mérite point cet éloge sans savoir ce que c'est que la loi. — Il n'est pas difficile, Alcibiade, de te satisfaire. La loi est tout ce que le peuple rassemblé a revêtu de sa sanction, tout ce qu'il a ordonné de faire ou de ne pas faire. — Et qu'ordonne-t-il de faire ? le bien ou le mal ? — Le bien, sans doute, jeune homme : veux-tu qu'il ordonne le mal ? — Mais si ce n'est pas le peuple; si, comme dans l'oligarchie, c'est un petit petit nombre de citoyens qui se rassemblent et qui prescrivent ce qu'on doit faire, comment cela s'appelle-t-il ? — Dès que la portion de citoyens qui gouverne ordonne quelque chose, cet ordre est une loi. — Mais si un tyran usurpe la puissance, et qu'il prescrive au peuple ce qu'il doit faire, est-ce encore une loi ? — Oui, puisqu'elle émane de celui qui commande. — Mais quand y a-t-il violence et illégalité ? N'est-ce pas lorsque le puissant, négligeant la persuasion, contraint le faible à faire ce qu'il lui plaît ? — Je le crois. — Ainsi le tyran qui force les citoyens à suivre ses caprices est donc ennemi des lois ? — Oui ; j'ai eu tort d'appeler lois les ordres d'un tyran qui n'emploie pas la persuasion. — Mais lorsqu'un petit nombre de citoyens, revêtu de la puissance

souveraine, prescrit ses volontés à la multitude sans obtenir son aveu, appellerons-nous cela de la violence ou non? — De quelque part que vienne l'ordre, qu'il soit écrit ou ne le soit pas, dès qu'il n'est fondé que sur la force, il me paraît plus un acte de violence qu'une loi. — Et ce que la multitude qui commande prescrit aux riches, sans obtenir leur aveu, sera donc violence et non pas loi? — A merveille, Alcibiade. Quand nous étions à ton âge, nous étions forts sur ces difficultés; nous aimions à subtiliser, à sophistiquer, comme tu fais à présent. — Périclès, que ne t'ai-je entretenu dans ce temps où tu te surpassais toi-même! »

Dès qu'Alcibiade et Critias crurent avoir l'avantage sur les politiques d'Athènes, ils ne virent plus Socrate; ils se livrèrent aux affaires publiques, qu'ils avaient surtout en vue en recherchant un sage qu'ils n'aimaient pas, et qui les blessait en signalant leurs fautes. Mais que l'on considère ses autres disciples, Criton, Chéréphon, Chérécrate, Hermocrate, Simmias, Cébès, Phédon et d'autres qui le fréquentaient, non pour devenir éloquents au barreau ou dans les assemblées, mais pour devenir hommes vertueux, pour apprendre leurs devoirs envers leurs parents, leurs domestiques, leurs amis, leur patrie, leurs concitoyens, jamais aucun d'eux, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge plus avancé, ne fit le mal, ne fut même soupçonné de le faire.

Mais Socrate, dit son accusateur, détruisait dans les enfants le respect filial, en leur persuadant qu'il les rendrait plus habiles que leurs pères; il leur disait souvent que la loi permet de lier son père quand on peut le convaincre de folie; se fondant sur ce que l'homme instruit a le droit de mettre l'ignorant à la chaîne: accusation fausse. Socrate croyait au contraire que le savant qui chargerait l'ignorant de chaînes mériterait d'être enchaîné lui-même par le premier qui en saurait plus que lui. Aussi examinait-il souvent la différence qui se trouve entre l'ignorance et la folie. « Il faut, disait-il, enchaîner les fous pour leur intérêt et celui de leurs amis; mais les ignorants n'ont rien de mieux à faire que de demander les connaissances nécessaires à ceux qui les possèdent. »

Socrate, poursuit l'accusateur, enseignait à mépriser non-seulement son père, mais encore ses autres parents, en leur disant que, dans le cas de procès ou de maladies

on trouve des secours non dans ses parents, mais dans les avocats et les médecins : il soutenait encore que les amis n'étaient bons à rien s'ils n'étaient utiles, que personne enfin ne méritait nos hommages que ceux qui savent ce qu'il nous importe de savoir et qui peuvent l'enseigner. Et comme il persuadait à cette jeunesse que lui-même était fort habile et le plus en état de former des savants, elle croyait que tous les hommes n'étaient rien, comparés à lui.

J'avoue qu'en parlant des pères, des parents, des amis, il employait les expressions qu'on lui reproche. « On se hâte, disait-il aussi, d'emporter les corps des personnes même les plus chères, dès qu'ils sont abandonnés de l'âme en qui seule réside l'intelligence. L'homme, ajoutait-il, n'a rien, tant qu'il vit, de plus cher que son corps; il en retranche cependant ou donne à retrancher ce qui n'est d'aucun usage ; il se coupe les ongles, les cheveux, les callosités; il s'abandonne aux médecins pour qu'ils appliquent le fer et le feu ; et, après qu'ils lui ont causé les plus vives douleurs, il croit juste de leur payer un salaire et de leur vouer reconnaissance. De même l'on rejette la salive loin de la bouche, parce qu'elle incommode, si on la conserve, bien plus qu'elle n'est utile. » Voilà ce qu'il disait; mais il n'enseignait pas qu'il fallût enterrer son père tout vivant, ni se faire couper soi-même en morceaux ; il prouvait seulement que ce qui est sans utilité doit rester sans honneur. Il engageait ses amis à se rendre habiles et utiles, afin que, s'ils désiraient l'estime de leur père, de leur frère, ou de quelque autre parent, loin de languir dans l'indolence, se reposant sur les liens de la parenté, ils s'efforçassent au contraire d'être utiles aux personnes dont ils ambitionnaient l'estime.

L'accusateur lui reprochait encore d'avoir choisi dans les meilleurs poëtes les morceaux les plus dangereux, et d'avoir, avec le secours de ces autorités, prêché le crime, la violence. Ce vers d'Hésiode, par exemple,

Ce n'est pas l'action, c'est l'inaction qui nous couvre de honte.

Socrate, selon lui, l'expliquait comme si le poëte eût ordonné de ne s'abstenir d'aucune action injuste ou malhonnête, et de se permettre tout pour le gain.



Après avoir établi qu'il est utile et honnête de s'occuper, nuisible et honteux de rester oisif: « Ceux qui font le bien, ajoute ce sage, travaillent en effet et méritent des éloges; mais jouer aux dés, mais ne se livrer qu'à des occupations condamnables et nuisibles, c'est croupir dans l'inaction : et, dans ce sens, n'est-il pas vrai que

Ce n'est pas l'action, c'est l'inaction qui nous couvre de honte?

L'accusateur dit encore que Socrate répétait souvent ces vers d'Homère [1] :

Quand il [2] trouvait quelque roi ou quelque chef, il tâchait de le retenir avec de douces paroles : «Homme divin, ce n'est pas à toi de trembler comme un lâche; assieds-toi et fais asseoir le peuple.» Mais, s'il rencontrait quelque homme du peuple vociférant, il le frappait de son sceptre, et le tançait en ces termes: «Misérable, assieds-toi en silence, et écoute les paroles de ceux qui valent mieux que toi; tu n'as ni force ni courage, et tu n'es compté pour rien ni dans les combats ni dans les conseils ;»

qu'il les interprétait comme si le poëte eût approuvé qu'on maltraitât les citoyens pauvres et les plébéiens. Socrate se fût bien gardé de parler ainsi ; autrement il aurait cru qu'il fallait le maltraiter lui-même. Il voulait donc dire que ceux qui ne sont bons ni pour l'action ni pour le conseil, qui ne servent ni dans l'intérieur de la république, ni dans les armées, qui au besoin ne défendent pas les intérêts du peuple ; que de tels hommes, surtout s'ils joignent l'audace à la nullité, doivent être fortement réprimés, quand même ils auraient de grandes richesses.

Il est certain que Socrate était ami du peuple et philanthrope. Ce grand homme avait beaucoup de disciples athéniens et étrangers; jamais il ne reçut d'eux aucun salaire pour le temps qu'il leur donna: il communiquait également à tous ce qu'il possédait. Plusieurs reçurent peu, mais ils le reçurent gratuitement et le vendirent chèrement à d'autres ; car, n'étant pas comme lui les amis du peuple, ils refusaient leurs leçons à qui ne pouvait les payer.

Socrate a sans doute bien plus illustré notre république que ce Lichas si célèbre par son hospitalité. Lichas tenait

[1] *Iliade*, chant II, vers 188, édit. Boissonade.
[2] Ulysse.

sa table ouverte aux étrangers que la curiosité attirait à Sparte aux gymnopédies; mais notre sage, consacrant toute sa vie à communiquer ses richesses, répandit le plus grand des bienfaits sur tous ceux qui voulurent les partager. Il renvoyait meilleurs ceux qui s'attachaient à lui.

Aussi, avec une telle conduite, me semblait-il mériter des honneurs publics plutôt que la mort. Examinons les lois, nous en serons convaincus. D'après les lois, peine de mort contre ceux qu'on surprend à dérober des habits, à couper des bourses, à percer les murs, à vendre des hommes libres, ou les esclaves d'autrui, à piller les temples. Qui jamais ressembla moins que Socrate à aucun de ces coupables? A-t-il excité des séditions, occasionné des défaites ? s'est-il souillé de quelque trahison, de quelque autre forfait? a-t-il dépouillé personne de ses biens? jeté personne dans de fâcheuses affaires ? a-t-il même été soupçonné d'aucun de ces crimes?

De quoi donc a-t-on pu l'accuser ? de ne pas adorer les dieux, ainsi qu'il est porté dans l'acte d'accusation ? mais il est évident qu'on ne fut jamais plus religieux que lui ; de corrompre la jeunesse ? autre reproche de l'accusateur. Il est prouvé qu'il détruisait les passions funestes de ses disciples, qu'il leur faisait aimer la vertu, cette belle, cette majestueuse divinité, par qui fleurissent les États et les familles. En se comportant ainsi, comment ne fut-il pas jugé digne par Athènes des plus grands honneurs ?

CHAPITRE III.

Je vais écrire, autant que ma mémoire me le permettra, comment il se rendait utile à ses disciples, soit en montrant par des actes ce qu'il était, soit en s'entretenant avec eux. Quelle était sa conduite à l'égard des dieux ? Comment en parlait-il ? comme la Pythie elle-même répond à ceux qui viennent l'interroger sur les sacrifices qu'ils veulent offrir, sur les honneurs à rendre aux mânes de leurs ancêtres, sur tous les autres actes religieux : « Conformez-vous aux lois de votre pays, répond la prêtresse ; ainsi vous prouverez votre piété envers les dieux. » C'est ce que Socrate observait, et ce qu'il recommandait aux autres: il appelait bizarres et in-

sensés ceux qui faisaient autrement. Ses prières étaient simples; il demandait aux dieux de lui accorder ce qui est bon, persuadé qu'ils connaissent bien nos véritables avantages. Demander aux dieux de l'or, de l'argent, la puissance suprême, c'était, suivant lui, les interroger sur l'issue d'un jeu de dés, d'un combat, ou d'autres choses aussi incertaines.

En offrant les modestes prémices du peu qu'il possédait, il croyait ne pas faire moins que ces riches qui, avec de grands biens, offrent de grandes et de nombreuses victimes. Il disait qu'il serait indigne des dieux de préférer les grandes victimes aux petites, parce qu'alors les dons des méchants leur seraient plus agréables que ceux des hommes vertueux; que, s'il en était ainsi, la vie serait sans prix pour les hommes. Persuadé que les hommages rendus par la piété plaisent davantage aux dieux, il aimait à citer ce vers:

Offrez aux immortels des sacrifices selon vos moyens.

Il ajoutait que le précepte qui nous ordonne de consulter nos moyens devait être la règle de notre conduite avec nos amis, avec nos hôtes, et dans toutes les actions de la vie. Quand il croyait que les dieux se communiquaient à lui, aucune puissance humaine ne l'eût déterminé à résister à cette inspiration: on lui aurait fait plutôt préférer pour guide d'un voyage un aveugle qui n'aurait pas su le chemin, à un homme clairvoyant et qui aurait bien connu la route. Il accusait de folie ceux qui agissaient contre l'inspiration divine dans la crainte des railleries des hommes; car toute la prudence humaine lui paraissait méprisable, comparée à cette inspiration.

Il avait accoutumé son corps et son esprit à un régime tel, que quiconque l'adopterait vivrait exempt d'inquiétude et de danger, sans avoir besoin de grande dépense. Telle était sa sobriété, qu'il serait impossible de travailler assez peu pour ne pas gagner ce dont il se contentait: il ne prenait de nourriture qu'autant qu'il en pouvait avec plaisir; et, quand il se mettait à manger, l'appétit lui servait d'assaisonnement; toute boisson lui était agréable, parce qu'il ne buvait pas sans avoir soif.

S'il était invité à un festin, et qu'il ne refusât pas de s'y

rendre, il trouvait aisé, ce qui paraît si difficile à tant d'autres, de ne se livrer à aucun excès. Il exhortait ceux qui ne pouvaient suivre son exemple à ne pas toucher aux mets qui excitent encore à manger lorsqu'on n'a plus faim, aux liqueurs qui engagent à boire quand la soif est passée : il disait que ces excès étaient funestes à l'estomac, à la tête et à l'esprit. « C'était sans doute avec de semblables viandes, ajoutait-il, que Circé changeait les hommes en pourceaux : si Ulysse s'était soustrait à la métamorphose, ce n'était que par les conseils de Mercure, et parce qu'il fut assez sobre pour s'abstenir d'en goûter. » C'est ainsi qu'il mêlait sur cette matière le plaisant au sérieux.

Connaissant les suites funestes de l'amour, il exhortait à fuir soigneusement les belles personnes : « Il n'est pas aisé, disait-il, de rester sage, en se familiarisant avec elles. » S'étant aperçu que Critobule, fils de Criton, avait dérobé un baiser au fils d'Alcibiade, qui était beau, il tint ce discours à Xénophon en présence de Critobule même : « Dis-moi, Xénophon, n'as-tu pas pris jusqu'ici Critobule plûtôt pour un jeune homme prudent et réfléchi que pour un téméraire, prêt à se plonger tête baissée dans le péril ? — Assurément. — Eh bien, regarde-le à présent comme le plus audacieux, le plus bouillant des hommes, capable de se précipiter sur le fer, de se jeter dans les flammes. — Et que lui as-tu donc vu faire, pour que tu prennes de lui cette idée ? — N'a-t-il pas eu la hardiesse d'embrasser le fils d'Alcibiade, que nul n'égale en grâce et en beauté ! — Oh ! si c'est là sa grande témérité, je pourrais moi aussi devenir téméraire. — Malheureux ! prévois-tu ce qui t'arriverait après avoir cueilli un baiser sur une belle bouche ? Songes-tu que de libre tu deviendrais en un moment esclave ? que tu t'engagerais en de grandes dépenses pour acquérir de dangereuses voluptés ? que tu serais dans l'impuissance de faire le bien, et contraint de te livrer à des soins indignes même d'un insensé ? — Par Hercule ! tu donnes au baiser une terrible puissance. — En es-tu donc étonné ? Ne sais-tu pas que l'araignée qu'on appelle *phalange* n'est pas plus grande qu'une demi-obole, et qu'en touchant seulement la lèvre elle cause des douleurs mortelles et prive de la raison ? — Je le sais ; c'est qu'en pinçant les chairs elle y insinue du venin. — Insensé ! tu ne sais pas qu'une belle personne en donnant un baiser

darde un invisible poison? que ce terrible animal qui a la beauté en partage est bien plus terrible encore que la phalange? Celle-ci blesse quand elle touche; mais l'autre, sans toucher, et par le seul aspect, lance même de fort loin je ne sais quoi qui nous jette dans le délire. Si l'on donne le nom d'archers aux amours, c'est peut-être parce que la beauté blesse de loin. Ainsi, Xénophon, je te conseille, quand tu verras une belle personne, de fuir en détournant les yeux; et toi, Critobule, je t'exhorte à voyager une année entière : tout ce temps suffit à peine pour guérir ta blessure. »

Le seul amour qu'il permettait aux cœurs trop faibles était celui que l'âme n'approuverait pas sans un besoin impérieux, et qui ne causerait pourtant pas de tourment, lorsque la nature l'inspirerait. Pour lui, il s'était armé contre la beauté au point qu'il s'en éloignait plus facilement que les autres ne s'éloignent de la laideur. Avec de telles idées sur l'amour et la bonne chère, il croyait, à peu de frais, goûter autant de plaisir que ceux qui se tourmentent beaucoup pour jouir.

CHAPITRE IV.

Quelques personnes pensent peut-être, comme on l'a dit, comme on l'a écrit, par conjecture, que Socrate avait le plus grand talent pour exciter les hommes à la vertu, mais qu'il n'avait pas celui de les conduire bien loin. Cependant qu'on veuille bien réfléchir et sur les raisonnements qu'il employai pour combattre les présomptueux qui se flattaient de tout savoir, et sur ce qu'il disait journellement à ceux qui le fréquentaient, et l'on jugera s'il était capable de rendre meilleurs ceux qui conversaient avec lui.

Je raconterai d'abord l'entretien qu'un jour, en ma présence, il eut sur la Divinité avec Aristodème surnommé le Petit. Il savait qu'Aristodème ne sacrifiait pas aux dieux, ne leur adressait pas de prières, et ne recourait point à la divination; mais qu'il raillait ceux qui observaient ces pratiques religieuses.

« Réponds, Aristodème, lui dit-il : y a-t-il quelques hommes dont tu admires le talent? — Sans doute. — Nomme-les. — J'admire surtout Homère dans la poésie

épique, Mélanippide dans le dithyrambe, Sophocle dans la tragédie, Polyclète dans la statuaire, Zeuxis dans la peinture. — Mais quels artistes trouves-tu les plus admirables, de ceux qui font des figures dénuées de raison et de mouvement, ou de ceux qui produisent des êtres animés et doués de la faculté de penser et d'agir ? — Ceux qui créent des êtres animés, si cependant ces êtres sont l'ouvrage d'une intelligence et non pas du hasard. — Des ouvrages dont on ne reconnaît pas la destination, et de ceux dont on aperçoit manifestement l'utilité, lesquels regardes-tu comme la création d'une intelligence ou comme le produit du hasard? — Il est raisonnable d'attribuer à une intelligence les ouvrages qui ont un but d'utilité. — Ne te semble-t-il donc pas que celui qui a fait les hommes dès le commencement leur a donné des organes parce qu'ils leur sont utiles ; les yeux, pour voir les objets visibles; les oreilles, pour entendre les sons? A quoi nous serviraient les odeurs, si nous n'avions pas de narines? Quelle idée aurions-nous de ce qui est doux, de ce qui est âcre, de ce qui flatte agréablement le palais, si la langue n'y siégeait comme arbitre?

« N'est-ce pas une merveille de la Providence, que nos yeux, organe faible, soient munis de paupières qui, comme deux portes, s'ouvrent au besoin, et se ferment durant le sommeil; que ces paupières soient plantées de cils qui, pareils à des cribles, les défendent contre la fureur des vents; que les sourcils s'avancent en forme de toit au-dessus des yeux, pour empêcher que la sueur ne les incommode en découlant du front; que l'ouïe reçoive tous les sons, sans se remplir jamais; que chez tous les animaux les dents antérieures soient tranchantes, et les molaires propres à broyer les aliments reçus des incisives? Que dirai-je de la bouche, qui, destinée à recevoir ce qui excite l'appétit de l'animal, est placée près des yeux et des narines? Comme les déjections inspirent le dégoût, n'en a-t-elle pas éloigné les canaux, qu'elle a placés aussi loin qu'il est possible des plus délicats de nos organes

» Ces ouvrages faits avec un tel ordre, tu doutes s'ils sont le produit du hasard ou le fruit d'une intelligence? — Je sens bien qu'en les considérant sous ce point de vue, il faut reconnaître l'œuvre d'un sage ouvrier animé d'un

tendre amour pour ses ouvrages. — Et si nous ajoutons qu'il a imprimé dans les pères le désir de se reproduire ; dans les mères, le plus tendre désir de nourrir; dans tous les animaux, le plus grand amour de la vie, la plus grande crainte de la mort, méconnaîtrons-nous les soins d'un ouvrierqui voulait que les animaux existassent? Toi-même ne crois-tu pas qu'il existe en toi une intelligence? Et en considérant que ton corps n'est qu'une faible portion de cette vaste étendue de terre, qu'il ne contient qu'une goutte de ce grand amas d'eau, qu'une petite partie des vastes éléments, penses-tu qu'il n'y ait hors de toi rien d'intelligent? Crois-tu avoir eu le bonheur de ravir à toi seul toute l'intelligence; et tant de choses magnifiques, innombrables, si bien ordonnées, te semblent-elles l'ouvrage d'un aveugle hasard?— Oui, car, enfin je ne vois pas les créateurs, comme je connais les artisans de ce qui est sur la terre. — Tu ne vois pas non plus ton âme, qui est la souveraine de ton corps : d'après ton raisonnement, dis donc aussi que tu fais tout par hasard et rien avec intelligence. — Au reste, Socrate, je ne méprise pas la Divinité; je lui crois seulement trop de grandeur pour qu'elle ait besoin de mon culte. — Plus elle daigne mettre de magnificence dans ses bienfaits, plus il te convient de la révérer. — Sois persuadé que je ne négligerais pas les dieux, si je croyais qu'ils s'intéressassent aux hommes. — Quoi! tu juges les dieux indifférents, eux qui premièrement ont créé l'homme, seul, droit entre tous les animaux : avantage précieux pour voir au loin, pour regarder au-dessus de nos têtes, pour prévenir les dangers; eux qui nous ont accordé la vue, l'ouïe, le goût; eux qui ensuite ont attaché les autres animaux à la terre, et leur ont donné des pieds seulement pour changer de place, tandis qu'à l'homme il ont en outre accordé des mains, qui lui procurent ce qui le rend plus heureux que la brute? Tous les animaux ont une langue ; mais avec la nôtre seule, par ses divers mouvements combinés avec ceux des lèvres, nous articulons des sons, et nous nous communiquons réciproquement tout ce que nous voulons exprimer. Parlerai-je des plaisirs de l'amour, bornés pour les animaux à une saison de l'année, tandis que nous pouvons les goûter en tout temps jusque dans la vieillesse? Dieu n'a point borné ses soins à la conformation de nos corps; mais, ce qui est bien plus important, il nous a

donné l'âme la plus parfaite. Après l'homme, quel est l'animal dont l'âme connaisse l'existence des dieux, auteurs de tant de beautés et de merveilles? Quel autre animal adore la Divinité? Quel autre, par la force de son esprit, sait prévenir la faim, la soif, le froid, le chaud, guérir les maladies, augmenter ses formes par l'exercice, ajouter à ses connaissances par le travail, se rappeler ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a su? N'est-il pas clair que les hommes vivent comme des dieux entre les autres animaux, qu'ils leur sont supérieurs par la conformation de leur corps, par les facultés de leur âme?

» L'animal qui aurait la forme du bœuf et l'intelligence de l'homme ne pourait exécuter ses volontés. Accorde-lui les mains et prive-le de l'intelligence, il ne sera pas moins borné. Tu réunis ces deux dons si précieux, et tu ne crois pas que les dieux s'intéressent à toi? Et que faut-il donc qu'ils fassent pour t'en convaincre? — Qu'ils m'envoient, comme tu dis qu'ils le font, des conseillers qui m'apprennent ce que je dois faire, ce que je dois éviter. — Mais, quand ils répondent aux Athéniens qui les consultent, n'est-ce pas à toi qu'ils parlent? Ne te parlent-ils pas, lorsque par des prodiges ils manifestent leurs volontés aux Grecs et à tous les mortels? Ils n'exceptent donc que toi? Tu es donc le seul qu'ils négligent?

» Penses-tu que les dieux eussent persuadé aux hommes qu'ils peuvent les récompenser ou les punir, s'ils n'en avaient la puissance, et que les hommes eussent été si longtemps abusés sans reconnaître leur erreur? Ne vois-tu pas que ce qu'il y a de plus sage et de plus antique sur la terre, les républiques et les nations, sont aussi ce qu'il y a de plus pieux, et que l'âge qui a le plus de sagesse est aussi le plus religieux?

» Bon Aristodème, sache que ton esprit, tant qu'il est uni à ton corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire aussi que la sagesse, qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi! la vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu ne pourra tout embrasser! Ton esprit peut en même temps s'occuper des événements d'Athènes, de l'Égypte et de la Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra songer à tout en même temps!

» En rendant des soins aux hommes, tu apprends à con-

naître s'ils sont susceptibles de reconnaissance ; en les obligeant, s'ils sont disposés à t'obliger à leur tour ; en les consultant, s'ils ont de la prudence. Révère donc les dieux, tu sauras alors s'ils veulent t'éclairer sur ce qu'ils ont caché à notre faible raison ; alors tu reconnaîtras que telle est la grandeur de l'Être suprême qui voit d'un seul regard, qui entend tout, qui est partout, qui porte en même temps tous ses soins sur toutes les parties de l'univers. »

En parlant ainsi, Socrate me semblait engager ses disciples à ne rien faire d'impie, d'injuste, de honteux, non-seulement en présence des hommes, mais même dans la solitude, puisqu'il leur persuadait qu'aucune de leurs actions ne pouvait échapper aux dieux.

CHAPITRE V.

Si la tempérance est un bien inestimable pour l'homme, voyons si Socrate la faisait aimer. Voici un de ses discours sur cette matière :

» Mes amis, disait-il, s'il nous survenait une guerre, et que nous voulussions choisir un chef capable de nous défendre contre nos ennemis et de les soumettre à notre domination, élirions-nous celui que nous connaîtrions esclave de son ventre, adonné au vin, à l'amour, incapable de résister à la fatigue ou au sommeil ? Et comment attendrions-nous d'un tel homme notre salut, ou la défaite de nos ennemis ?

» Supposons encore qu'arrivés à notre dernière heure, nous désirions un homme qui élève notre fils, qui veille sur l'honneur de nos filles, qui conserve notre fortune ; est-ce l'homme intempérant que nous croirons digne de notre confiance ? Remettrons-nous à un esclave intempérant l'inspection de nos troupeaux, de nos celliers, de nos travaux champêtres ? Accepterions-nous en présent un tel valet, même en qualité de pourvoyeur ? Quoi ! nous refuserions un esclave intempérant, et nous ne craindrions pas de lui ressembler !

» L'avare en enlevant aux autres leur fortune croit qu'il s'enrichit ; mais l'intempérant nuit, sans aucun profit pour lui ; il fait du mal aux autres, mais s'en fait bien plus à lui

même, si toutefois le plus grand des maux est de ruiner sa maison, son corps et son esprit.

» Qui se plairait dans la société d'un homme préférant à ses amis le vin et la bonne chère, et à la compagnie de ses égaux celle des prostituées? Tout homme qui sait que la tempérance est la base de la vertu, ne doit-il pas l'affermir d'abord dans son âme? Comment, sans elle, ou connaître le bien, ou s'en occuper dignement? L'esclave de la volupté ne dégrade-t-il pas honteusement son corps et son âme? Oui, j'en jure par Junon! tout homme libre doit faire des vœux pour n'avoir pas un semblable esclave, et celui-ci doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux : c'est le seul moyen de le sauver de lui-même. »

S'il préconisait ainsi la tempérance dans ses discours, il l'observait encore plus dans sa conduite. En tenant un pareil langage, non-seulement il s'était rendu supérieur aux plaisirs des sens, mais encore à ceux que procure la fortune. Recevoir de l'argent du premier venu, c'était, suivant lui, se donner un maître, se soumettre à la plus honteuse des servitudes.

CHAPITRE VI.

Je ne crois pas devoir passer sous silence l'entretien qu'il eut avec le sophiste Antiphon. Cet Antiphon tâchait d'enlever à Socrate ses disciples. Il vint un jour le voir, et lui parla ainsi en leur présence :

« Je croyais, Socrate, que ceux qui professent la philosophie devaient être plus heureux; mais il me semble que tu tires de la sagesse un parti tout contraire. A la manière dont tu vis, un esclave nourri comme toi ne resterait pas chez son maître. Les mets les plus grossiers, les plus viles boissons te contentent. C'est peu d'être couvert d'un méchant manteau qui te sert hiver comme été; tu n'as ni chaussure ni tunique. De plus, tu refuses de l'argent : on aime pourtant à s'en procurer; il fait vivre avec plus d'agrément et de décence. Dans toutes les professions les élèves suivent l'exemple du maître : si ceux qui te fréquentent te ressemblent, je crois que tu enseignes l'art de se rendre malheureux. »

« Antiphon, répondit Socrate, tu me parais croire que je vis bien tristement, et, j'en suis sûr, tu aimerais mieux

mourir que vivre comme moi. Vois donc ce que tu trouves de si dur dans ma façon de vivre. D'abord, ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de faire ce pour quoi ils obtiennent un salaire. Pour moi qui n'en reçois point, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaisent. Tu méprises mes aliments ; sont-ils moins salubres que les tiens, moins nourrissants, plus difficiles à trouver, plus rares et plus chers ? ou bien enfin les mets que l'on t'assaisonne sont-ils plus agréables à ton palais que ceux que je me procure ? Ignores-tu qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assaisonnement, et que celui qui boit avec plaisir ne songe pas aux boissons qu'il n'a pas ?

« Quant aux vêtements, tu sais qu'on en change pour se garantir du chaud et du froid, que l'on porte des chaussures dans la crainte de se blesser les pieds en marchant. Me vis-tu jamais retenu à la maison par le froid, ou, durant la chaleur, disputant l'ombrage à quelqu'un, ou, enfin, ne pouvant aller où je voulais parce que j'avais les pieds blessés ? Tu le sais, ceux qui ont un corps naturellement faible deviennent supérieurs dans les exercices auxquels ils se livrent ; ils les supportent mieux que ceux qui, nés plus robustes, se sont négligés ; et tu ne crois pas qu'après avoir habitué mon corps à supporter les privations et les fatigues, je n'y résisterai pas plus aisément que toi qui ne t'es jamais occupé de ce soin ? Pourquoi ne suis-je pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté ? C'est que je connais d'autres plaisirs plus doux, qui, loin de se borner au moment, promettent des jouissances continuelles. Tu sais qu'on n'embrasse pas gaiment une entreprise dont on n'espère aucun succès, mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on croit y réussir. Penses-tu cependant que ce soit là une volupté comparable à celle d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable, et qu'on aura des amis plus vertueux ? Eh bien ! telle est l'opinion dans laquelle je persiste.

« S'il faut servir ses amis ou sa patrie, qui aura le plus de loisir, de celui qui vit comme moi, ou de celui qui mène cette vie dans laquelle tu places le bonheur ? Quel sera le meilleur soldat, de celui qui ne saurait se passer d'une table somptueuse, ou de celui qui se contente de ce qu'il rencontre ? Qui soutiendra plus constamment un siége, de

celui qui veut chercher des mets à grands frais, ou de celui qui vit heureux des aliments les plus simples ?

« Les délices, la magnificence, voilà ce que tu appelles le bonheur : pour moi, je crois que s'il n'appartient qu'à Dieu de n'avoir besoin de rien, c'est approcher de la Divinité que d'avoir besoin de peu ; et, comme rien n'est plus parfait que Dieu, ce qui en approche le plus touche aussi de plus près à la perfection. »

Une autre fois Antiphon dit encore à Socrate : « Je te crois un homme juste, mais non pas un homme sage, et toi-même en parais convaincu. Tu ne reçois point d'argent de tes leçons ; cependant tu ne donnerais pas, tu ne vendrais pas même au-dessous de leur valeur ton manteau, ta maison, ni rien de ce que tu possèdes. Si tu mettais un prix à tes leçons, il est clair que tu exigerais un salaire. Que tu sois homme de bien, je te l'accorde, puisque tu ne trompes personne par cupidité ; mais ne prétends pas être sage, puisque tu ne sais rien qui mérite d'être payé. »

Voici ce que Socrate lui répondit : « Antiphon, il est reçu parmi nous qu'on peut faire un usage honnête ou honteux de la sagesse comme de la beauté. On appelle débauché quelqu'un qui vend sa beauté à qui veut la payer ; mais on regarde comme honnête de se faire un ami en qui l'on ne chérisse que le mérite et la vertu. Il en est de même de la sagesse : on appelle sophistes ceux qui la vendent argent comptant ; mais si le sage découvre un jeune homme d'un caractère heureux, s'il l'instruit, s'il en fait un ami, nous pensons qu'il remplit les devoirs d'un honnête et respectable citoyen.

« Que d'autres aiment de bons chiens, de beaux chevaux, de beaux oiseaux : mon plaisir, à moi, c'est de me procurer des amis estimables. Si je sais quelque chose d'utile, je leur en fais part ; je les présente à tous ceux que je crois en état de les aider dans le chemin de la vertu. Je recherche, je parcours avec eux ces trésors précieux que les anciens nous ont laissés dans leurs écrits ; si nous trouvons quelque chose de bon, nous le recueillons, et nous croyons faire un grand gain si nous nous sommes réciproquement utiles. » Pour moi, quand je l'entendais ainsi parler, il me semblait être un mortel heureux, et conduire à la vertu ceux qui l'écoutaient.

Une autre fois encore, Antiphon lui demandant pourquoi, se flattant de former des hommes d'État, il ne se mêlait point de la politique qu'il connaissait si bien : « Et de quelle manière, reprit Socrate, puis-je mieux servir l'État ? Est-ce en ne lui consacrant que ma personne, ou en travaillant à rendre le plus de gens capables de s'y consacrer eux-mêmes ?

CHAPITRE VII.

Voyons à présent si Socrate, en détournant ses disciples de la vanité, ne les amenait pas à cultiver la vertu. « Être homme de bien, disait-il toujours, ne pas chercher à le paraître, c'est le plus beau chemin pour arriver à la gloire. » Voici comme il prouvait cett vérité :

« Supposons, disait-il, un homme qui veuille passer pour bon joueur de flûte sans l'être en effet, que faudra-t-il qu'il fasse ? qu'il imite les bons joueurs de flûte dans tout ce qui fait l'extérieur de leur art. Ils ont d'excellents instruments, ils traînent beaucoup de monde à leur suite ; il les imitera en cela : de nombreux prôneurs célèbrent leurs talents ; il se procurera donc un grand nombre de prôneurs ; mais que jamais il n'entreprenne de jouer de la flûte, ou d'abord il est couvert de ridicule ; on le convainc d'ignorance et de présomption. Or, s'il dépense beaucoup, s'il ne gagne rien, s'il se perd de réputation, ne vivra-t-il pas misérablement et exposé sans profit à la risée ?

« Tel autre veut passer pour bon général ou pour habile pilote, et ne l'est pas : imaginons ce qui lui arrivera. S'il désire la réputation d'un homme habile en cette partie et s'il ne persuade pas qu'il le soit, il est malheureux ; s'il le persuade, il est plus malheureux encore. Préposé au commandement d'une armée, à la conduite d'un vaisseau, il perdra les gens qu'il voudrait sauver ; il renoncera honteusement à son emploi. »

Socrate montrait qu'il n'est pas moins dangereux à un homme de passer pour riche, fort, ou courageux, s'il ne l'est pas réellement. On lui impose des obligations qui surpassent ses forces ; et, comme il est hors d'état de faire ce dont on le croyait capable, on n'a pour lui aucune indulgence.

Il appelait fourbe insigne celui qui vole de l'argent ou

tout autre objet qu'il a reçu en dépôt; mais il ne voyait pas de fourberie plus grande que de tromper ses concitoyens en se donnant pour un habile politique. Il me semblait que de pareils discours étaient bien propres à détourner ses disciples de la vanité.

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER.

Je crois aussi que, par de telles leçons, il encourageait ses disciples à se prémunir contre les excès du vin et de la bonne chère, à résister à l'amour, au sommeil, au froid, au chaud, à la fatigue.

Il savait que l'un d'eux vivait trop mollement : « Aristippe, lui dit-il, si l'on te confiait deux jeunes gens à élever, l'un destiné à commander un jour, l'autre à rester dans la vie privée, comment les formerais-tu ? Es-tu d'avis que nous commencions par les premiers éléments, par la nourriture? — La nourriture me semble le premier élément, car nul ne vivrait s'il n'était nourri. — Il est donc probable qu'ils demanderont tous deux à manger aux heures de repas. — Très-probable. — Lequel accoutumerons-nous à se livrer à une occupation pressante plutôt qu'à satisfaire son appétit? — Celui que nous élèverons pour commander, afin que les affaires de l'État ne souffrent pas entre ses mains. — Il faudra sans doute aussi qu'il sache résister au besoin de la soif? — Assurément.

— Mais auquel des deux apprendrons-nous à vaincre le sommeil, afin qu'il s'accoutume à se coucher tard, à se lever matin, à veiller s'il le faut? — Encore au même. — Lequel formerons-nous à combattre l'amour, de peur que ses plaisirs ne le détournent des affaires dont il sera chargé? — Toujours le même. — A ne pas craindre le travail, à le supporter volontiers? — Celui qui doit commander. — Et s'il est un art qui apprenne à l'emporter sur ses adversaires, à qui conviendra-t-il de l'enseigner? — Par Jupiter! à celui qu'on destine au gouvernement. Sans cet art, le reste lui deviendrait inutile.

— Tu crois donc qu'un homme ainsi élevé serait plus difficilement surpris par ses ennemis que ne le sont les plus rusés animaux? Les uns, quoique timides, amorcés par la gourmandise, se laissent conduire par leur avidité jusqu'à l'appât et sont pris : on trompe les autres avec certaine boisson. — Rien n'est plus vrai. — D'autres, comme les cailles et les perdrix, à la voix d'une femelle, séduits par le désir et l'espérance, ne voient plus le danger et tombent dans les filets. — J'en demeure d'accord.

— Mais ne trouves-tu pas honteux que l'homme soit pris aux mêmes piéges que les plus stupides animaux? C'est ainsi que les adultères courent d'eux-mêmes s'emprisonner dans la chambre nuptiale, quoiqu'ils sachent que leur crime les expose à la rigueur des lois, qu'on leur dresse des embûches, et qu'ils ne peuvent être surpris sans se voir livrés à l'opprobre. Malgré tous les châtiments et la honte qui les attendent, malgré tout ce qui pourrait les arracher à une passion criminelle, ils se jettent tête baissée dans le péril. N'est-ce pas là le fait d'un vrai forcené? — J'en conviens.

— Tu sais, continua Socrate, que les plus nécessaires et les plus grandes affaires de la vie, comme celles de la guerre et de l'agriculture, et d'autres non moins importantes, se font en plein air. Ne regardes-tu donc pas comme une grande négligence que tant d'hommes ne s'exercent point à supporter le froid et le chaud? — Je ne saurais le nier. — Il te semble donc que celui qui veut commander doit se faire à toutes ces incommodités? — Oui. — Mais, en appelant aux premiers emplois de l'État ces hommes tempérants et laborieux, nous placerons donc les autres dans la classe de ceux qui ne doivent pas même songer à se mêler du gouvernement? — J'en suis d'accord avec toi. — Eh bien! puisque tu connais la place de chacun, as-tu jamais examiné laquelle t'appartient justement? — Moi! dit Aristippe, je ne me range point du tout dans la classe de ceux qui veulent gouverner. Lorsqu'il est si difficile de pourvoir à ses besoins, il n'y a qu'un fou, selon moi, qui se charge de pourvoir encore à ceux de ses concitoyens. Se priver de tant de choses qu'on désire pour se voir à la tête d'un peuple qui vous met en jugement si vous ne contentez pas tous ses caprices, n'est-ce pas le comble de la démence? Car enfin le peuple prétend se servir de ses magistrats, comme moi je me sers de mes

esclaves. Je veux que mes serviteurs me fournissent en abondance ce qui m'est nécessaire, et qu'ils ne touchent à rien; et le peuple entend que ses magistrats lui procurent tout en abondance, sans qu'ils puissent y toucher. Trouvez-moi de ces gens qui aiment à se voir surchargés d'affaires et en donner aux autres; voilà ceux que je formerai, que j'élèverai au commandement. Pour moi je me range dans la classe qui ne veut que mener une vie douce et agréable.

— Veux-tu que nous examinions, dit Socrate, lesquels vivent le plus agréablement, de ceux qui gouvernent ou de ceux qui sont gouvernés?

— Volontiers. — Commençons par les peuples que nous connaissons. En Asie, les Perses commandent; les Syriens, les Phrygiens, les Lydiens leur sont soumis; en Europe, les Scythes ont la puissance, et tiennent les Méotes sous le joug: en Libye, les Carthaginois dominent, et forcent les Libyens à reconnaître leur domination. Lesquels de ces peuples crois-tu les plus heureux? ou plutôt, sans sortir de la Grèce, où tu es maintement, trouves-tu plus digne d'envie le destin des peuples qui commandent que le sort des peuples qui obéissent? — Je ne me mets pas non plus au rang des esclaves; mais je crois qu'il existe une route moyenne, dans laquelle je tâche de marcher sans commander ni obéir: cette route est à travers la liberté qui conduit au bonheur.

— Mais, répliqua Socrate, si ta route moyenne, qui ne conduit ni au commandement ni à l'esclavage, t'éloignait aussi de toute société humaine, peut-être dirais-tu quelque chose de raisonnable. Mais comment vivre en société sans commander ni obéir, sans déférer volontairement à ceux qui commandent? Tu sais sans doute que les puissants arrachent des larmes aux faibles, qu'ils en font leurs esclaves, tantôt les opprimant tous ensemble, tantôt les accablant en détail. Ne les vois-tu pas couper la moisson ou l'arbre du malheureux qui a semé ou planté? Le faible qui veut se soustraire à leur puissance, comme ils l'assiégent de toutes parts, jusqu'à ce qu'ils l'aient amené à préférer des chaînes à un combat inégal! Et parmi les particuliers, ne vois-tu pas le plus robuste et le plus hardi asservir l'homme timide et sans force, et dévorer sa substance?

— Aussi, afin que ce malheur ne m'arrive point, étranger partout je ne tiens à aucun gouvernement. — Voilà,

certes, une ruse admirable ! car, depuis la mort de Sinnis, de Sciron, de Procruste, on ne maltraite plus les étrangers. Ce pendant, à présent encore, les chefs des divers gouvernements portent des lois pour se mettre à l'abri de l'injustice : non contents d'avoir des parents, ils se font des amis qui les secourent ; ils entourent les villes de fortifications ; ils rassemblent des armes pour repousser l'insulte ; ils se ménagent des alliances au dehors : encore, avec tout cela, ne sont-ils pas exempts de vexations.

» Et toi qui n'as aucune de ces ressources, qui passes beaucoup de temps sur les routes, où il se commet tant de crimes ; toi, toujours le dernier, dans quelque ville que tu arrives ; toi enfin qui, par cette position même, te trouves un de ceux qu'attaquent de préférence les voleurs de profession, tu te crois à l'abri de l'insulte, parce que tu es étranger ! Ta sécurité vient-elle de ce que les gouvernements te donnent des passe-ports pour entrer et sortir, ou de ce que tu sais qu'aucun maître ne peut tirer parti d'un esclave qui te ressemble ? car qui voudrait d'un être qui se refuse absolument à la peine, et qui aime à vivre somptueusement ?

» Mais examinons ensemble comment les maîtres traitent de semblables domestiques. Ne corrigent-ils point par un austère régime leur penchant à la mollesse ? Ne les empêchent-ils pas de fuir, en les chargeant de fers ; de dérober, en fermant les lieux où ils pourraient commettre des larcins ? Ne domptent-ils pas leur paresse à coups de fouet ? Et toi-même, que fais-tu quand tu vois un de tes esclaves tel que je le dépeins ? — J'épuise sur lui tous les genres de punitions jusqu'à ce que je l'aie contraint à me bien servir.

» Mais, Socrate, ceux qu'on destine à la royauté, que tu regardes comme la félicité suprême, en quoi diffèrent-ils de ceux qui souffrent par nécessité, puisqu'ils endureront aussi la faim, la soif, le froid, de longues veilles, mille maux enfin ? Qu'on me déchire de verges avec ou sans mon consentement ; que je me tourmente le corps ou qu'on le tourmente malgré moi, où est la différence ? Je ne vois qu'un fou dans l'homme qui se condamne de lui-même à souffrir. — Quoi, Aristippe, tu ne remarques pas cette différence entre les souffrances forcées et les sacrifices volontaires, que celui qui endure de bon gré la faim ou la soif, boit ou mange quand il lui plaît, tandis qu'il n'est pas au pouvoir

de celui qui les souffre par contrainte de les faire cesser quand il veut ! D'ailleurs celui qui souffre volontairement est consolé par l'espérance, comme le chasseur supporte gaîment la fatigue par l'espoir d'une bonne proie. Le chasseur ne reçoit qu'une bien faible récompense de ses peines ; mais les sages, qui travaillent à se procurer des amis vertueux, à vaincre leurs ennemis, à fortifier leur esprit et leur corps pour bien administrer leur maison, à rendre leurs amis heureux et à bien servir leur patrie, ne doivent-ils pas supporter leurs peines avec plaisir, et vivre contents, aussi satisfaits d'eux-mêmes que loués et admirés des autres?

» D'ailleurs des occupations oiseuses et des plaisirs qui ne se font point désirer ne peuvent, comme disent les maîtres de gymnastique, ni donner au corps une bonne constitution, ni encore moins orner l'esprit d'aucune connaissance estimable ; mais les exercices qui exigent de la patience nous conduisent à de grandes choses, ainsi que l'ont remarqué des hommes célèbres. Hésiode dit quelque part :

Rien de plus facile à atteindre, même en troupes, à la demeure du vice ; car il habite tout près de nous, et le chemin qui y mène est uni : mais les dieux immortels ont placé la sueur au- devant de la vertu ; et la route en est longue, ardue, et d'abord raboteuse. Mais, en a-t-on gagné le sommet, elle devient aussitôt facile, de pénible qu'elle était.

» Épicharme rend le même témoignage :

Les dieux nous vendent tous les biens aux prix de nos travaux.

» Il dit aussi dans un endroit :

Méchant, ne désire point la volupté, de peur de rencontrer la douleur.

» Le docte Prodicus, dans son ouvrage sur Hercule, dont tant de personnes lui ont entendu faire des lectures, ne parle pas autrement de la vertu. Voici à peu près ce qu'il dit, autant que je me le rappelle :

» Hercule, sorti depuis peu de l'enfance, entrait dans cet âge où les jeunes gens, devenus leurs maîtres, annoncent s'ils suivront dans le cours de la vie le sentier du vice ou



celui de la vertu. Retiré dans une tranquille solitude, il se reposait, incertain de la route qu'il prendrait. Deux femmes d'une taille surhumaine se montrèrent à ses yeux. L'une avait un air décent et noble, une grande propreté, de la pudeur dans le regard, la tête modestement inclinée ; c'était là sa parure : elle portait une robe blanche. L'autre, délicate et brillante d'embonpoint, avait pris soin de se farder pour paraître et plus blanche et plus vermeille. Elle tâchait d'ajouter à la hauteur de sa taille par un maintien affecté; ses yeux s'ouvraient avec effronterie ; sa robe laissait entrevoir de belles formes. Elle se considérait, et elle observait en même temps si on la regardait ; souvent même elle se mirait dans son ombre.

» En approchant d'Hercule, la première allait conservant la majesté de sa démarche ; l'autre, empressée de prévenir sa rivale, courut au-devant de lui. « Hercule, lui dit-elle, je te vois incertain du chemin que tu prendras dans le voyage de la vie. Si tu me choisis pour amie, je te conduirai par une route facile et riante ; il n'y aura pas de plaisirs que tu ne goûtes, point de peines dont tu ne sois exempt. Étranger aux combats et aux affaires, tu n'auras d'autre soin que de chercher, de découvrir les mets délicieux, les boissons exquises, ce qui flattera le plus tes oreilles et tes yeux, ce qui chatouillera tes sens avec le plus de douceur, quelles amours te charmeront le plus, comment tu dormiras avec le plus de mollesse, comment tu obtiendras tant de jouissances sans le moindre effort.

» Crains-tu que ce qui donne ces jouissances ne vienne à te manquer? Rassure-toi ; je ne te réduirai jamais à la nécessité de travailler, soit de corps, soit d'esprit, pour que tu te les procures. Tu profiteras des labeurs d'autrui, tout gain te sera légitime : car je donne à ceux qui me suivent le pouvoir de faire tout ce qui peut leur être utile. »

» Hercule, après l'avoir écoutée, lui demanda son nom. « Mes amis, répondit-elle, m'appellent la Félicité ; mes ennemis m'injurient sous le nom de Volupté. »

» Alors l'autre femme s'approchant : « Moi aussi, Hercule, lui dit-elle, je viens vers toi. Je connais les auteurs de tes jours ; j'ai remarqué ton heureux naturel dans les exercices de ton enfance. J'espère donc que, si tu prends la route qui conduit à moi, tu te signaleras par de belles et glorieuses

actions et que j'acquerrai par toi, auprès des hommes vertueux, plus d'honneur et de considération.

» Au reste, je ne t'abuserai pas avec les préambules de la Volupté ; je te montrerai les choses telles que les dieux mêmes les ont voulues. Ce qu'il y a de beau, d'honnête, ils ne l'accordent qu'au prix d'un travail assidu. Veux-tu qu'ils te soient propices, révère-les ; que tes amis te chérissent, enchaîne-les par des bienfaits ; qu'un pays t'honore, rends-toi utile ; que la Grèce entière admire ta vertu, efforce-toi de faire du bien à toute la Grèce ; que la terre te prodigue ses fruits, cultive-la. Crois-tu que le soin des troupeaux t'offre des moyens de fortune, donne tous tes soins aux troupeaux. Si tu soupires après la gloire des combats, si tu veux rendre tes amis libre et asservir tes ennemis, étudie l'art des combats sous d'habiles maîtres, exerce-toi à le mettre en pratique. Désires-tu la force du corps, soumets ton corps à la raison, fatigue-le par les travaux et les sueurs. »

» Ici, dit Prodicus, la Volupté reprit : « Entends-tu, Hercule, quel long et difficile chemin cette femme te propose pour arriver au plaisir ? moi je te conduirai au bonheur par un sentier agréable et court.

— Malheureuse, lui dit la Vertu, quels sont les biens que tu possèdes ? quels plaisirs connais-tu, toi qui ne veux rien faire pour eux, qui n'attends jamais qu'ils t'avertissent de les goûter ; toi qui éprouves la satiété avant de sentir le besoin, buvant toujours avant d'avoir soif, et mangeant sans éprouver l'appétit ? Pour faire un bon repas, tu rassembles des cuisiniers ; pour boire avec plaisir, tu achètes à grands frais des vins exquis, et l'été tu cours chercher la neige qui doit les rafraîchir. Pour toi le sommeil n'aurait pas de douceur, si l'art ne te procurait non-seulement des couvertures délicates, mais encore une couche molle et des tapis sur cette couche, car tu désires le sommeil non pour te délasser, mais parce que tu n'as rien à faire. Dans l'amour, tu préviens le besoin, tu provoques la nature par toutes sortes d'artifices ; les hommes servent à tes plaisirs comme les femmes ; car c'est ainsi que tu en uses avec tes amis ; la nuit tu les déshonores, et les plonges dans le sommeil durant la plus utile partie du jour. Tu es immortelle, et les dieux te rejettent, et les hommes honnêtes te méprisent. Le son flatteur de la louange a-t-il jamais frappé ton oreille ?

Tes yeux n'ont jamais joui du plus doux des spectacles, puisqu'ils n'ont jamais vu une bonne action que tu aies faite. Qui croirait à tes paroles? Qui te secourrait au besoin? Quel homme de bon sens oserait se mêler à ton cortége? Ceux qui te suivent, débiles dans leur printemps, finissent par traîner une vieillesse insensée. Oisifs et brillants d'embonpoint dans leurs belles années, condamnés à traverser laborieusement une triste vieillesse, honteux de ce qu'ils ont fait, succombant sous le poids de ce qu'ils font, ils ont couru, dans la jeunesse, de plaisirs en plaisirs, renvoyant les peines à la dernière saison de la vie.

» Pour moi, admise parmi les dieux, je fréquente les mortels vertueux. Rien de beau ne se fait sans moi, ni dans les cieux ni sur la terre. Je suis singulièrement honorée et des dieux, et des hommes surtout, qui me doivent ces hommages, puisque l'artisan laborieux voit en moi sa compagne chérie; le bon père de famille, la gardienne fidèle de sa maison; le serviteur, sa bienveillante protectrice : je concours aux travaux de la paix; je défends constamment le guerrier; je partage les douces émotions de l'amitié. Mes amis font sans nul apprêt d'agréables repas, parce qu'ils attendent la faim et la soif. Le sommeil leur est plus doux qu'à ces hommes qui ne travaillent pas; ils se réveillent sans chagrin, et ne sacrifient jamais les affaires au repos. Jeunes, ils ont le plaisir d'être loués des vieillards; vieux, ils jouissent des respects de la jeunesse. Ils se rappellent avec joie leurs anciennes actions; ils s'acquittent avec plaisir de ce qui leur reste à faire. Par moi seul ils sont aimés des dieux, chers à leurs amis, honorés de leurs concitoyens. Et quand le terme fatal arrive, loin de descendre oubliés et sans honneurs chez les morts, leurs noms fleurissent d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée. Hercule, fils de parents vertueux, tu peux, par d'illustres travaux, acquérir la félicité suprême. »

« Telle est à peu près, selon Prodicus, la leçon que la Vertu donnait à Hercule. Seulement il embellit ses pensées d'une diction plus noble. Quoi qu'il en soit, Aristippe, médite ces leçons, fais de généreux efforts, occupe-toi de ta conduite pour l'avenir. »

CHAPITRE II.

Socrate ayant un jour remarqué que Lamproclès, l'aîné de ses fils, en voulait à sa mère : « Réponds, mon fils, lui dit-il ; sais-tu qu'il y a des hommes qu'on appelle ingrats ? — Assurément. — Et sais-tu quelles actions leur ont mérité ce titre ? — Puis-je l'ignorer ? On appelle ingrats ceux qui ont reçu des bienfaits, qui peuvent en témoigner leur reconnaissance et ne le font pas. — Mais ne crois-tu pas qu'on puisse ranger les ingrats parmi les hommes injustes ? — Je le crois. — Il est injuste de réduire ses amis en servitude, et juste d'y réduire ses ennemis : as-tu considéré s'il est de même injuste de manquer de reconnaissance envers ses amis, et juste d'en manquer envers ses ennemis ? — Oui, j'y ai pensé ; c'est, je crois, une injustice de ne pas s'efforcer de répondre aux bienfaits d'un ami, et même à ceux d'un ennemi. — S'il en est ainsi, l'ingratitude est donc une injustice odieuse. » Lamproclès en convint. « Et l'injustice sera d'autant plus criante, que les services rendus auront été plus grands. » Il en convint encore.

« Eh ! reprit Socrate, trouverons-nous des êtres plus comblés de bienfaits que ne le sont les enfants par les auteurs de leurs jours, à qui ils doivent l'existence, le spectacle de tant de merveilles, la jouissance de tant de biens que les dieux ont départis aux mortels, biens qui sont d'un si grand prix à nos yeux, que notre plus grande crainte est de les perdre ? Aussi les républiques ont-elles établi la peine de mort contre les plus grands crimes : elles n'ont pas vu d'autre peine plus capable de contenir les méchants.

« Sans doute tu ne penses pas que les hommes se marient uniquement pour les plaisirs de l'amour, qu'on a tant de moyens de satisfaire ; ils examinent de plus quelles femmes leur donneront de beaux enfants, et c'est à celles-là qu'ils unissent leur destinée. L'époux nourrit son épouse qui doit le rendre père. Il amasse pour ses enfants, même avant leur naissance, les choses qu'il croit devoir être utiles à la vie, et il en amasse le plus qu'il peut : la femme, de son côté, porte avec peine le fardeau qui expose sa vie ; elle nourrit l'enfant de sa propre substance, elle le met au jour

avec de cruelles douleurs, elle l'allaite et lui donne ses soins, sans qu'aucun bienfait reçu attache la mère à l'enfant, et sans que l'enfant connaisse encore celle qui lui prodigue sa tendresse ; il ne peut même faire connaître ses besoins ; mais elle cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire ; elle le nourrit longtemps et les jours et les nuits ; elle se tourmente sans prévoir quelle reconnaissance elle recevra de ses peines.

« La nourriture ne suffit pas : dès que l'âge semble permettre aux enfants de recevoir quelque instruction, les parents leur enseignent ce qu'ils savent et ce qui pourra leur être utile un jour ; et dans les parties de la science où ils connaissent quelqu'un plus capable, ils envoient leurs enfants recevoir ses leçons, et ne regrettent ni dépense, ni soins, pour les rendre les meilleurs possible.

— Je veux, répondit le jeune homme, que ma mère ait fait tout cela, et même beaucoup plus encore ; mais personne ne peut souffrir sa mauvaise humeur. — Ne trouves-tu pas la colère d'une bête plus insupportable que celle d'une mère ? — Non pas d'une mère comme celle-là. — T'a-t-elle mordu, donné quelque coup de pied, comme cela arrive de la part des bêtes ? — Elle dit, en vérité, des choses qu'on ne voudrait pas entendre même au prix de ce qu'il y a de plus cher au monde. — Et toi, combien de désagréments insupportables lui as-tu causés durant ton enfance, et par tes cris et par tes actions ; combien de peines et le jour et la nuit ; combien d'afflictions dans tes maladies ! — Mais du moins je n'ai jamais rien dit, jamais rien fait dont elle ait dû rougir. — Eh ! dois-tu trouver plus difficile d'entendre ce qu'elle te dit, qu'il ne l'est aux comédiens d'écouter les injures qu'ils se prodiguent mutuellement dans les tragédies ? Comme ils ne pensent pas que celui qui les accuse les charge pour en tirer châtiment, ni que celui qui les menace ait le projet de leur faire du mal, ils montrent de la patience ; et toi qui sais que ta mère, quoi qu'elle dise, loin de t'en vouloir, ne souhaite à personne autant de bien qu'à toi, tu la vois de mauvais œil ! Penses-tu donc que ta mère soit ton ennemie ? — Non, assurément.

— Quoi donc ! une mère qui t'aime, qui, dans tes maladies, fait tout ce qu'elle peut pour te rendre la santé, qui a soin que rien ne te manque, qui, dans ses prières, demande

pour toi les bienfaits des dieux, et qui leur fait des offrandes, tu prétends que c'est une méchante mère ! Si tu ne peux supporter une telle mère, le bonheur t'est donc insupportable ? Dis-moi, crois-tu qu'il faille rendre des soins à quelqu'un ? ou bien entre-t-il dans ton plan de ne plaire à personne, de ne suivre personne, de n'obéir à personne, ni à un général, ni à un magistrat ? — Je crois qu'il faut de la soumission. — Tu voudras sans doute plaire à ton voisin, pour qu'il t'allume ton feu au besoin, qu'il te rende quelques services, qu'il te secoure avec un empressement amical s'il te survient quelque malheur ? — Cela est vrai. — Est-il indifférent d'avoir pour amis ou pour ennemis ses compagnons de voyage, de navigation, ou tout autre ? Ne crois-tu pas qu'il faille travailler à mériter leur bienveillance ? — Je le crois.

— Quoi! tu auras des égards pour ces gens-là, et tu ne crois pas en devoir à une mère qui t'aime si tendrement ! Ignores-tu que la république néglige toutes les autres sortes d'ingratitude, qu'elle ne donne point d'action contre ce vice, et laisse impuni le mauvais cœur qui reçoit des bienfaits sans marquer sa reconnaissance ; mais qu'elle frappe le citoyen qui n'honore pas ses parents, qu'elle l'exclut de l'archontat, persuadée qu'un sacrifice offert par des mains impies déplairait aux dieux, qu'aucune action d'un tel homme ne peut être ni juste ni honnête ? Dans les épreuves relatives à l'archontat, elle recherche même si les candidats ont honoré les mânes de leurs pères. Si tu es sage, mon fils, tu prieras les dieux de te pardonner tes offenses envers ta mère. Crains qu'ils ne te refusent leurs faveurs en te voyant ingrat ; crains que les hommes ne connaissent ton mépris pour les auteurs de tes jours ; ils te rejetteraient tous ; tu serais sans amis et dans un abandon universel : car, si l'on te soupçonnait d'ingratitude envers tes parents, qui te croirait capable de payer de reconnaissance un bienfait ? »

CHAPITRE III.

Il s'aperçut que deux frères, qui lui étaient connus, Chéréphon et Chérécrate, vivaient mal ensemble. Il se trouvait avec le dernier : « Écoute, Chérécrate, lui dit-il, serais-tu

de ces gens qui aiment mieux les richesses que leurs frères, bien que les richesses soient choses inanimées, tandis qu'un frère est un être raisonnable, qu'elles aient besoin d'être défendues, tandis qu'il peut nous défendre, qu'elles soient en nombre infini, tandis que notre frère est unique pour nous? Il serait fort étrange qu'un frère ne se plaignît pas de ne pas réunir sur sa tête les fortunes de tous ses concitoyens, et qu'il se trouvât lésé parce qu'il ne jouit pas de tous les biens de son frère. Quoi! il pourrait se dire à lui-même qu'il vaut mieux jouir sans danger d'une propriété suffisante, que de posséder seul, et toujours tremblant, toutes les fortunes réunies de ses concitoyens, et il ne jugerait pas de même de l'union fraternelle!

» Si l'on a des moyens, on achète des esclaves pour être aidé dans ses travaux; on se fait des amis pour avoir un appui; et l'on néglige ses frères! comme si l'on trouvait des amis parmi des citoyens, et non parmi des frères. Cependant quel titre à l'amitié que d'être nés du même sang, d'avoir été élevés ensemble, puisqu'il existe une tendresse naturelle même entre les animaux nourris du même lait!

» De plus, qu'un citoyen ait pour appui l'amitié de ses frères, on lui marque plus d'égards que s'il en était privé; on craint plus de l'offenser. — Socrate, s'il n'y avait pas de graves motifs de désunion, il faudrait supporter son frère, et ne pas s'en éloigner légèrement. En effet, comme tu le dis, c'est un grand bien qu'un frère qui se montre tel qu'il doit être; mais quand il manque à tous ses devoirs, et qu'il est tout le contraire de ce qu'on doit en attendre, tentera-t-on l'impossible? — Mais, Chérécrate, ton frère déplait-il à tout le monde comme à toi? n'y a-t-il pas des personnes qui s'en louent? — Socrate, ce qui me le rend odieux, c'est qu'il sait plaire aux autres, et que, partout où il se trouve, il me nuit, au lieu de m'être utile, et par ses actes et par ses paroles.

— Un cheval, dit Socrate, renverse le cavalier maladroit qui essaye de le monter : si l'on a sujet de se plaindre d'un frère, n'est-ce pas parce qu'on ne sait pas s'accommoder à son humeur? — Et comment mériterais-je ce reproche, si je sais répondre aux honnêtetés qu'on me fait, aux services qu'on me rend? Mais puis-je montrer de la bienveillance à

un homme qui, dans ses actions et dans ses discours, prend à tâche de me désobliger? Je ne le tenterai même pas. — Ce que tu dis-là m'étonne, Chérécrate. Si tu avais un chien, gardien fidèle de tes troupeaux, qui caressât les bergers, et qui grondât dès que tu l'approches, n'est-il pas vrai qu'au lieu de te mettre en colère, tu tâcherais de l'apprivoiser par des caresses? Et tu ne feras rien pour te concilier ton frère, toi qui trouves qu'un frère est un grand bien, quand il se comporte comme il doit, toi qui avoues que tu sais dire des choses honnêtes et rendre des services!

— Je crains, répondit Chérécrate, de n'être pas assez habile pour le ramener à son devoir. — Mais il me semble que tu n'as besoin pour cela ni d'artifice ni de moyens extraordinaires. Emploie ceux que tu connais; et sûrement tu le gagneras, et il t'estimera. — Instruis-moi donc : te serais-tu aperçu que, sans m'en douter, je connusse quelque philtre amoureux? — Dis-moi, si tu voulais qu'un de tes amis te priât du repas, lorsqu'il sacrifierait, que ferais-tu? — Il est clair qu'au premier sacrifice je commencerais par l'inviter lui-même. — Et si tu voulais l'engager à prendre soin de tes affaires en ton absence, que ferais-tu ? — S'il s'absentait, je serais le premier à me charger des siennes. — Et si tu voulais qu'un étranger te donnât l'hospitalité quand tu voyages dans son pays? — Je ne manquerais pas de lui offrir ma maison, quand il viendrait à Athènes; et, si je désirais qu'il expédiât mes affaires lorsque j'irais chez lui, il faudrait que je lui en eusse donné l'exemple en m'occupant des siennes.

— Quoi! tu connais tous les philtres qui existent, et tu en faisais mystère! Balances-tu donc, par une mauvaise honte, à prévenir ton frère? Je crois cependant infiniment glorieux d'être le premier à faire du mal aux ennemis de l'État, et du bien à ses amis. Si j'avais jugé Chéréphon plus propre que toi à commencer ce rapprochement, j'eusse tâché de le persuader de te prévenir; mais je crois le succès assuré si c'est toi qui fais les avances.

— En vérité, Socrate, le conseil que tu me donnes est indigne de toi. Tu veux que je commence, moi le plus jeune! c'est à l'aîné que cet honneur appartient chez tous les peuples. — Comment! n'est-ce pas partout au plus jeune à céder le pas à l'aîné, à se lever pour le recevoir,

à lui donner le lit le plus moelleux, à le laisser parler le premier? N'hésite pas, honnête jeune homme, essaye d'adoucir ton frère, et bientôt il se rendra : vois comme il a l'âme grande et noble! Si l'on s'attache les petites âmes avec des présents, on se soumet les âmes généreuses en les prévenant d'amitié.

Si je fais ce que tu dis, et qu'il n'en devienne pas meilleur? — Que risques-tu? de montrer que tu es un bon, un tendre frère, et qu'il n'est qu'un mauvais cœur, indigne de tendresse. Mais non, il ne s'en montrera pas indigne. A peine verra-t-il que tu le provoques à ce combat, il s'efforcera de te vaincre en générosité. A la manière dont vous êtes ensemble à présent, je crois voir les deux mains, que les dieux ont faites pour s'entr'aider, oublier leur destination et chercher à se gêner l'une l'autre, ou les deux pieds, que la Providence a formés pour se donner des secours, s'embarrasser réciproquement. N'est-ce pas le comble de la démence et du malheur de tourner à notre détriment ce qui était fait pour notre avantage? Il me semble que le ciel, en formant deux frères, a bien plus consulté leurs intérêts mutuels que celui des pieds, des mains et des yeux, en les créant doubles : car les mains ne peuvent saisir à la fois deux choses éloignées de plus d'une toise l'une de l'autre; les pieds ne peuvent s'écarter d'une toise; les yeux, qui semblent découvrir de si loin, ne peuvent pas voir à la fois par devant et par derrière les objets même les plus voisins. Mais placez à une grande distance l'un de l'autre deux frères qui s'aiment, ils se rendront des services mutuels. »

CHAPITRE IV.

J'ai entendu un jour Socrate s'entretenir de l'amitié; et je crois qu'on peut tirer un grand profit de ce qu'il disait pour apprendre à se faire des amis et à vivre avec eux. « J'entends toujours répéter, disait-il, qu'un ami fidèle et vertueux est la plus excellente de toutes les possessions; et je vois que la plupart des hommes pensent à toute autre chose qu'à se faire des amis. Ils sont curieux d'acquérir des maisons, des terres, des esclaves, des troupeaux, des meubles; et, quand ils les possèdent, ils tâchent de les

conserver : mais un ami, qu'ils avouent être un grand bien, ils ne se mettent en peine ni de l'acquérir ni de le conserver.

» Que des amis et des esclaves soient malades, vous voyez courir au médecin et aux remèdes pour les esclaves, tandis que les amis sont délaissés. Un esclave meurt, le maître en gémit; qu'elle perte il a faite! Un de ses amis expire, il semble n'avoir rien perdu. Il n'est aucune partie de ses biens qu'il néglige, aucune qu'il ne visite : ses amis réclament-ils ses soins, il les délaisse. Il connaît fort bien toutes ses richesses, quelque nombreuses qu'elles soient : quant à ses amis, quoiqu'il en ait peu, non-seulement il en ignore le nombre, mais encore si on le prie de les nommer, il retranche de la liste ceux qu'il y avait placés d'abord : tant il s'occupe de ces amis.

» Et cependant que l'on compare un bon ami à tout autre bien, ne semblera-t-il pas préférable? Un cheval, un attelage, sont-ils aussi utiles? Existe-t-il un esclave aussi affectionné, aussi attaché à notre personne, qu'un bon ami? Y a-t-il enfin un bien quelconque aussi généralement avantageux? Un bon ami se substitue à son ami dans ce qui lui manque, soit dans la conduite de ses affaires particulières, soit dans les affaires de l'État. Tu veux obliger, cet ami te seconde; quelque crainte t'agite, il te secourt ou de ses deniers ou par des démarches : de concert avec toi il emploie la force ou la persuasion. Dans le bonheur, il ajoute à ta joie; il te relève dans l'abattement. Nul des services inappréciables que nous rendent nos pieds, nos mains, nos yeux, nos oreilles, ne passe les forces d'un ami bienveillant. Ce que tu n'as pas fait pour ton propre intérêt, ce que tu n'as ni vu ni entendu, ton ami l'a vu, l'a fait à ta place. Tu cultives des arbres pour en avoir les fruits; et tu négliges, avec une coupable indolence, le verger le plus fertile, celui de l'amitié! »

CHAPITRE V.

Je l'entendis un autre soir tenir un langage bien capable d'engager ceux qui l'écoutaient à faire un retour sur eux-mêmes, pour savoir à quel point ils méritaient l'estime de leurs amis.

Instruit qu'un de ses auditeurs abandonnait un ami dans l'indigence, il adressa la parole à Antisthène en présence de cet indigne ami et de plusieurs autres personnes : « Antisthène, peut-on mettre un prix à des amis comme on en met à des esclaves? Parmi les esclaves, l'un ne vaut pas la moitié d'une mine, l'autre vaut deux mines, un autre cinq, un autre dix. On assure même que Nicias, fils de Nicérate, a donné jusqu'à un talent d'un esclave capable de diriger les travaux de ses mines d'argent. Examinons donc s'il y a un tarif sur les amis comme sur les esclaves. — Je le crois, dit Antisthène : car il est tel ami que j'estimerais plus de deux mines, tel autre pour qui je ne dépenserais pas une demi-mine, tel dont je donnerais dix mines, tel enfin que je préférerais à toutes les richesses et à tous les revenus.

— Cela étant ainsi, reprit Socrate, chacun ferait bien de s'examiner soi-même, de chercher combien il peut valoir aux yeux d'un ami, et de travailler à devenir d'un assez grand prix pour n'être pas négligé. Tous les jours j'entends dire à l'un : Mon ami m'a trahi ; à l'autre : Un homme que je croyais m'être attaché m'a sacrifié pour une mine. En réfléchissant sur toutes ces plaintes, je me demande si, lorsqu'on trouve d'un mauvais ami plus qu'il ne vaut, il est à propos de s'en défaire, comme on vend un mauvais esclave le prix qu'on en trouve. Quant aux bons serviteurs, je ne vois pas qu'on les vende, pas plus qu'on ne se défait des vrais amis. »

CHAPITRE VI.

Il me semblait encore qu'il donnait de sages conseils à propos des qualités que l'on doit chercher dans ses amis, lorsqu'il parlait ainsi : « Dis-moi, Critobule, si l'on voulait un bon ami, comment s'y prendrait-on? Avant tout ne chercherait-on pas un homme qui sût résister à la bonne chère, à l'ivrognerie, à la volupté, au sommeil, à la paresse? car un être dominé par ces vices ne peut rien faire d'utile ni pour lui-même ni pour un ami. — Cela est vrai. — Tu penses donc qu'on doit s'éloigner d'un homme que de telles passions asservissent. — Oui. — Et celui qui aime la dépense sans pouvoir la soutenir, qui tous les jours a besoin de la

bourse de ses amis, qui reçoit toujours, hors d'état de rendre, et qui se pique quand on refuse de lui prêter, un tel ami ne te semble-t-il pas à charge? — Oui. — Voilà donc encore un homme à mettre de côté. — Assurément. — Si nous en trouvions un qui sût amasser du bien, mais qui, toujours convoitant de nouvelles richesses, fût par là même peu sûr en affaires, aimât beaucoup à recevoir et point du tout à rendre? — Il me semble que cet ami-là serait pire que le premier.

— Et celui qui, toujours avide de richesses, fait du gain son unique étude? — Il faudrait le laisser là, car il serait inutile à celui qui l'emploierait. — Et le brouillon qui veut faire à ses amis une foule d'ennemis? — Qu'on le fuie. — Et l'homme qui n'a aucun de ces défauts, mais qui aime beaucoup qu'on l'oblige sans se mettre en peine de témoigner sa reconnaissance? — Ce serait encore un ami fort inutile. — Mais qui donc choisirons-nous? — Celui qui serait le contraire des gens que nous venons de dépeindre; ennemi des plaisirs sensuels, fidèle à son serment, sûr en affaires, incapable de céder en générosité, utile par là même à ceux qui auraient affaire à lui. — Mais comment le connaître avant de l'éprouver? — Lorsqu'on veut juger d'un sculpteur, on ne s'arrête point à ses discours; mais quand on en voit un qui a déjà fait de belles statues, on croit qu'il en fera encore d'autres aussi belles. — Tu dis donc qu'un homme qui s'est bien comporté avec ses premiers amis donne aux nouveaux l'espérance qu'ils ne seront pas moins satisfaits de lui. — C'est ainsi qu'un écuyer que j'aurais vu habile à dresser des chevaux me semblerait capable d'en dresser d'autres. — Soit : mais comment lier amitié avec l'homme que nous trouvons digne de notre choix? — D'abord, il faudra voir si les dieux nous conseillent d'en faire notre ami. — Mais supposé que les dieux ne nous soient pas contraires, comment poursuivre une proie si précieuse? — Ce ne sera pas à la course comme les lièvres, ni au filet comme les oiseaux, ni par la force comme un esclave : car les mauvais traitements les rendraient plutôt ennemis qu'amis. — Comment faut-il donc s'y prendre? — On dit qu'il y a des enchantements qui font aimer ceux qui les connaissent, qu'il est des philtres capables de gagner les cœurs que l'on veut conquérir. — Où apprendrait-on ces secrets? — Tu as lu dans Homère les pa-

roles que les Sirènes adressèrent à Ulysse. En voici le commencement :

Approche, illustre Ulysse, honneur des Grecs.

— Mais, Socrate, est-ce par les mêmes paroles qu'elles enchantaient et retenaient tous les autres navigateurs ? — Non, elles ne les adressaient qu'aux cœurs épris de la vertu.

— Tu dis, si je ne me trompe, qu'il faut enchanter l'auditeur par des paroles telles qu'il ne croie pas qu'on se moque de lui. On se rendrait odieux et insupportable à un homme qui sait qu'il est laid, petit, faible, si on le louait d'être beau, d'une belle taille et d'une complexion robuste. Mais connais-tu encore d'autres enchantements? — Non ; mais j'ai ouï dire que Périclès en connaissait beaucoup, qu'il employait pour se faire aimer de la république. — Et Thémistocle, comment avait-il gagné les cœurs ? — Il rendit de grands services : ce furent là ses enchantements. — C'est-à-dire que pour acquérir de vrais amis, il faut être homme de bien et faire de bonnes actions. — Croirais-tu donc qu'étant pervers, on pût se procurer des amis vertueux? — Pourquoi non ? Je connais de méchants rhéteurs qui sont liés avec des orateurs célèbres, et des gens inhabiles au métier de la guerre qui vivent dans la familiarité de nos meilleurs généraux. — Mais connais-tu, car c'est là l'état de la question, des gens qui, n'étant bons à rien, se fassent des amis utiles? — Non, en vérité : mais s'il est impossible au méchant de gagner le cœur des gens de bien, dis-moi s'il suffit d'être honnête et vertueux pour devenir l'ami de ceux qui le sont.

— Sans doute, Critobule, ce qui te déconcerte, c'est de voir tous les jours des gens qui font le bien, qui s'abstiennent des actions honteuses, loin de s'aimer, s'élever les uns contre les autres, et se traiter plus indignement que ne feraient les derniers des hommes. — Et ce n'est pas seulement entre les particuliers que règnent ces dissensions ; les républiques mêmes qui ont le plus d'estime pour la vertu, d'horreur pour le vice, se font souvent la guerre entre elles. Plus j'y pense, plus je désespère de trouver des amis. Les méchants ne peuvent s'aimer entre eux. Des ingrats, des cœurs froids, des avares, des traîtres, des débauchés, seraient-ils dignes de l'amitié ? La nature les a faits pour se

haïr. Tu as fort bien remarqué qu'ils peuvent encore moins prétendre à l'amitié des gens de bien. Ils font le mal; comment plairaient-ils à ceux qui le détestent? Mais si ceux mêmes qui cultivent la vertu se disputent les premières places, s'ils se portent mutuellement envie, s'ils se haïssent, où chercher des amis? où trouver la bienveillance et la fidélité?

— Notre question, Critobule, s'envisage sous plusieurs faces. La nature a mis dans les hommes les principes de l'amitié et de la dissension : de l'amitié, car ils ont besoin les uns des autres, ils sont sensibles à la pitié, ils trouvent leur avantage à s'entr'aider; les secours qu'ils reçoivent excitent leur sensibilité ; de la dissension : car, tous ayant les mêmes idées des biens et des plaisirs, ils se combattent pour se les procurer. La diversité des opinions les arme les uns contre les autres; la colère, les querelles, ne leur laissent point de paix ; la fureur de s'enrichir les divise; la jalousie attise la haine.

» Cependant l'amitié, se glissant à travers tous ces obstacles, réunit les cœurs honnêtes par un motif de vertu; ils aiment mieux posséder en paix une fortune bornée que de combattre pour tout avoir. Lorsqu'ils ont faim ou soif, ils partagent sans regret avec les autres. Quoique la beauté les charme, ils s'arment contre eux-mêmes pour ne point affliger ceux qu'ils doivent respecter. Modérés dans leurs désirs, s'ils prennent leur part de ce qui leur est légitimement acquis, c'est pour s'entr'aider généreusement. Ils apaisent les différends sans nuire à personne; et, pour leur utilité réciproque, ils empêchent la colère de se porter à des excès qui causeraient de longs repentirs. Ils éteignent entièrement l'envie, soit en offrant leurs biens à leurs amis, soit en regardant la fortune de leurs amis comme la leur.

» Pourquoi donc les hommes vertueux ne se serviraient-ils pas mutuellement, au lieu de se nuire dans l'exercice des magistratures? Sans doute ceux qui n'aspirent aux honneurs et aux charges que pour s'enrichir, pour opprimer impunément, et pour mener une vie voluptueuse, ne peuvent être qu'injustes, méchants, insociables. Mais celui qui veut s'élever pour se mettre au-dessus de l'injustice, pour secourir ses amis, pour servir sa patrie, pour quelle raison ne pour-

rait-il s'accorder avec un citoyen qui lui ressemble? Lié avec des hommes vertueux, en sera-t-il moins utile à ses amis? S'il a de vertueux coopérateurs, en servira-t-il moins son pays? Il est certain que, si dans les jeux gymniques il était permis aux meilleurs combattants de se réunir contre les faibles, ils vaincraient dans tous les combats, ils remporteraient tous les prix. De telles ligues sont interdites, tandis que dans les affaires d'État, où les plus vertueux dominent, on n'empêche pas de s'unir avec qui l'on veut pour faire le bien général. Comment donc ne sentirait-on pas l'importance de rechercher des amis honnêtes, et de les avoir pour associés et pour coopérateurs, plutôt que pour antagonistes?

» D'ailleurs il est clair que dans toute contestation l'on a besoin de défenseurs, et en plus grand nombre, si l'on se mesure contre des hommes de mérite : il n'est pas moins évident que c'est à force de bienfaits qu'il faut acheter leur affection. Or, ne vaut-il pas mieux faire du bien aux bons en moindre nombre qu'aux méchants plus nombreux? car il faut à ceux-ci plus de bienfaiteurs qu'aux honnêtes gens.

» Prends donc courage, Critobule; efforce-toi de devenir vertueux, et poursuis l'amitié des honnêtes gens. Peut-être ne te serai-je pas inutile à cette espèce de chasse, parce que je ne suis point maladroit en amour. J'attaque vivement ceux pour qui j'ai de l'inclination; je veux qu'ils m'aiment et me désirent comme je les aime et les désire; qu'ils recherchent ma société comme je recherche la leur. Je vois que mon adresse ne te sera pas inutile pour te faire des amis; ne me cache donc point alors tes penchants. Comme je me suis étudié à plaire à ceux qui me plaisent, je crois n'être pas sans expérience dans l'art de gagner les hommes.

— Il y a longtemps, répondit Critobule, que j'ai envie d'apprendre cet art, surtout s'il me suffit pour attaquer ceux qui ont la beauté du corps, comme ceux qui ont les vertus de l'âme.

— Mais, Critobule, il n'appartient pas à mon art de faire violence pour captiver la beauté. Je suis persuadé que les hommes fuyaient Scylla parce qu'elle usait de force, tandis qu'on s'arrêtait au chant des Sirènes, qui, loin de contrain-

dre personne, faisaient entendre de loin leurs magiques accents. — Socrate, je n'userai point de violence. Ainsi enseigne-moi ce que tu connais de moyens propres à gagner des amis. — Tu n'embrasseras plus. — Je t'en assure, Socrate, à moins que ce ne soient de belles personnes. — Critobule, tu tombes à l'instant même dans une erreur. Les belles personnes ne souffrent pas ces libertés, mais les laides les permettent volontiers; elles savent qu'on ne leur attribue que la beauté de l'âme. — Eh bien, je n'embrasserai affectueusement que les bons. Enseigne-moi donc sans crainte l'art de gagner les amis.

— Lorsque tu voudras devenir ami de quelqu'un, tu me permettras de lui dire que tu es son admirateur, et que tu veux être son ami. — Volontiers, car je ne connais point d'homme qui veuille du mal à celui qui le loue. — Et si j'ajoute qu'en l'admirant tu l'affectionnes encore, ne te trouveras-tu pas offensé? — Et moi-même je me sens de l'inclination pour qui me paraît avoir de l'affection pour moi. — Tu me permettras donc de parler ainsi à ceux dont tu désireras l'amitié. Et si tu me laisses encore la liberté de dire que tu ne négliges point tes amis; que ton plus grand plaisir est d'avoir de bons amis; que leurs belles actions te font tressaillir de joie, comme si c'étaient les tiennes; que leur prospérité fait ta joie et ton propre bonheur; que pour y contribuer tu fais des efforts constants; qu'enfin tu es convaincu que la vertu d'un homme est de punir ses ennemis, et de vaincre ses amis en bienfaits; en tenant ce langage, je t'aiderai fort, je crois, à faire de bons amis. — Mais pourquoi parler ainsi, comme si tu ne pouvais pas dire de moi tout ce que tu voudras? — Non vraiment, si j'en crois Aspasie. Elle prétendait que les femmes habiles à faire des mariages rendaient service quand les éloges qu'elles donnaient étaient mérités; mais qu'elles n'obligeaient pas lorsqu'elles en imposaient, parce que deux époux trompés se haïssent, et détestent en même temps la personne qui les a unis. Dans cette persuasion, j'ai raison de croire qu'il ne m'est pas permis de mentir en te louant.

— Un sage tel que toi ne peut m'aider à trouver des amis qu'autant qu'il me croira digne d'en avoir; et, s'il m'en juge indigne, il ne voudra pas mentir pour mes intérêts.

— Et penses-tu que je te servirais plus en te donnant de fausses louanges qu'en t'exhortant à faire des efforts pour acquérir de bonnes qualités? Si tu en doutes, réfléchis sur ce que je vais te dire. Pour te lier avec un pilote, si je lui faisais accroire que tu entends bien son métier, et que sur ma parole il te confiât son vaisseau, ne connaissant rien aux manœuvres, ne t'attendrais-tu pas à périr avec le bâtiment? Suppose que je fusse assez bon menteur pour persuader à la république de s'abandonner à toi comme grand général, habile en politique et dans l'administration de la justice, ne te représentes-tu pas tous les maux que tu éprouverais avec elle? Si je trompais un particulier, et que je le décidasse à te confier sa maison, comme à un exact économe que gagnerais-tu à l'épreuve? de causer du dommage, et de te couvrir de ridicule.

« Oui, Critobule, le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux de passer pour homme de bien, c'est de travailler à l'être. Considère ce que dans le monde on appelle des vertus, tu verras qu'elles se fortifient par l'étude et l'exercice. Notre devoir est de les rechercher : si tu penses autrement, apprends-le-moi. — Je rougirais d'opposer quelque chose à tes sentiments : je n'alléguerais rien d'honnête, rien de vrai. »

CHAPITRE VII.

Quand des amis de Socrate se trouvaient dans l'embarras par ignorance, il tâchait de les en tirer par ses avis : si la pauvreté était la cause de leur détresse, il leur apprenait à se donner des secours mutuels. Je vais raconter ce que je sais à cet égard.

Il voyait Aristarque triste : « Tu me parais, lui dit-il, avoir du chagrin; c'est un fardeau qu'il faut partager avec ses amis : peut-être que nous te soulagerons. — Je suis dans un grand embarras, Socrate, depuis les derniers troubles qui ont forcé beaucoup de citoyens à se réfugier au Pirée : mes sœurs, mes nièces, mes cousines abandonnées, sont toutes venues fondre chez moi, en sorte qu'il y a dans ma maison quatorze personnes libres. Nous ne retirons rien, ni de nos terres qui sont au pouvoir des ennemis, ni de nos maisons, puisque la ville est déserte. Personne ne veut

acheter des meubles ; de l'argent, on n'en prête plus. Il serait, je crois, plus aisé d'en trouver dans les rues que d'en emprunter. Il est bien triste, Socrate, de voir sa famille périr de misère : on ne peut nourrir tant de monde dans cette circonstance. »

Socrate, après l'avoir bien écouté : « Mais comment se fait-il donc que Céramon, qui nourrit tant de personnes, suffise à ses besoins et aux leurs, et qu'il fasse même assez d'économies pour s'enrichir, tandis que tu crains de périr de besoin parce que tu as plusieurs personnes à nourrir ? — C'est qu'il nourrit, lui, des esclaves, et moi des personnes libres. — Qui estimes-tu le plus, de ces personnes libres que tu as chez toi ou des esclaves de Céramon ? — Mais apparemment les personnes libres que j'ai chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Céramon se procure de l'aisance avec des hommes vils, et que tu sois dans la misère avec des personnes bien plus dignes de considération ? — Mais il se charge, lui, d'ouvriers, et moi de parentes élevées noblement.

— Des ouvriers ne sont-ils pas des hommes qui savent faire des choses utiles ? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile ? — Assurément. — Et le pain ? — De même. — Et les manteaux d'hommes et de femmes, les robes, les tuniques, les manteaux ? — Tout cela est très-utile. — Et tes parentes ne savent rien faire de tout cela ? — Je crois tout le contraire. — Pour ne parler que d'une seule de ces industries, du soin de faire de la farine, ignores-tu que Nausicyde non-seulement se nourrit lui et ses esclaves, mais encore entretient des troupeaux de porcs et de bœufs, et fait d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'État ? Cyrèbe, qui fait du pain, entretient toute sa famille, et vit fort à son aise ; Déméas de Collyte fait des tuniques, et Ménon des manteaux ; et la plupart des habitants de Mégare se nourrissent en travaillant à des robes courtes. — J'en conviens : c'est qu'ils achètent des Barbares qu'ils contraignent au travail, ce qu'on ne saurait blâmer, tandis que j'emploie des personnes libres, mes parentes. — Et parce qu'elles sont libres et tes parentes, tu penses qu'elles ne doivent faire autre chose que manger et dormir ?

« Parmi les personnes libres, lesquelles te paraissent les plus heureuses, de celles qui vivent dans cette oisiveté, ou de

celles qui s'occupent des choses utiles qu'elles savent? Trouves-tu que la mollesse et l'oisiveté aident beaucoup à apprendre ce qu'il convient de savoir, à retenir ce que l'on a appris, à entretenir la santé, à fortifier le corps, à se procurer de l'aisance, à la conserver; et que le travail et l'application ne soient bons à rien? Tes parentes ont-elles appris tout ce que tu dis qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie et dont elles ne voulaient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles devaient s'appliquer, et dont elles tireraient parti? Qui appellerons-nous sages? sont-ce les paresseux, ou les hommes occupés d'objets utiles? Quels sont les plus justes, de ceux qui travaillent, ou de ceux qui rêvent, les bras croisés, aux moyens de subsister? En ce moment, j'en suis sûr, tu n'aimes pas tes parentes, parce que tu sens qu'elles te ruinent : et elles ne t'aiment pas, parce qu'elles te voient embarrassé d'elles. Il est à craindre que bientôt la froideur ne se tourne en haine, et que le souvenir des bienfaits passés ne s'affaiblisse. Mais qu'elles travaillent sous tes yeux, tu les aimeras en voyant qu'elles te sont utiles; elles te chériront parce qu'elles reconnaîtront qu'elles te plaisent. Vous vous rappellerez avec plus de plaisir vos services mutuels; ce souvenir ajoutera à la reconnaissance, et vous en deviendrez meilleurs amis et meilleurs parents.

« S'il s'agissait d'actions honteuses, il faudrait préférer la mort; mais ce que tes parentes savent faire est ce qui convient le mieux à leur sexe, et ce qu'on sait on l'exécute avec aisance, promptitude et plaisir. Ne tarde pas à leur faire une proposition qui ne leur sera pas moins utile qu'à toi-même, et qu'elles recevront sans doute avec joie. — En vérité, Socrate, tu me donnes un excellent conseil. Tantôt je n'osais emprunter de l'argent, parce que je savais que, n'ayant plus à recevoir désormais, je serais hors d'état de rendre: je crois pouvoir emprunter à présent pour commencer les travaux.» Dès ce moment, les fonds se trouvèrent, la laine fut achetée : elles dînaient en travaillant ; le travail fini, elles soupaient. La tristesse fit place à la gaîté, le soupçon à la confiance. Elles aimèrent Aristarque comme leur protecteur; il les aimait aussi : elles lui étaient utiles.

Enfin il revint voir Socrate, et lui conta gaîment cette révolution. « Il n'y a plus que moi, ajoutait-il, qui sois

grondé dans la maison, parce que je mange sans rien faire. — Eh ! que ne leur contes-tu la fable du chien ? Du temps que les bêtes parlaient, une brebis dit à son maître : Je trouve bien étrange qu'à nous qui rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, tu ne donnes jamais que ce que nous arrachons à la terre, et qu'à ton chien, qui ne te rapporte aucun profit, tu fasses part du même pain dont tu manges. Le chien l'écoutait. — En vérité, a-t-il donc si grand tort, lorsque c'est moi qui vous garde, que sans moi vous seriez la proie des voleurs ou le repas des loups ; que, si je ne faisais sentinelle autour de vous, la peur vous empêcherait même d'aller paître ? Les brebis convaincues trouvèrent bon que le chien leur fût préféré. Dis de même à tes dames que tu es pour elles le chien de la fable, que c'est toi qui les gardes, qui veilles sur elles, et que par toi, mises à l'abri de l'injustice, elles vivent, elles travaillent en sûreté et avec joie. »

CHAPITRE VIII.

Socrate rencontra par hasard un ancien camarade qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. « Eh ! d'où viens-tu donc, Euthère ? — Sur la fin de la guerre je voyageai chez l'étranger ; à présent me voilà parmi vous. On m'a pris tous les biens que j'avais au delà des frontières ; mon père ne m'a rien laissé dans l'Attique : je suis contraint, maintenant que je suis ici, de travailler pour vivre. Je crois que cela vaut mieux que de rien demander à personne, surtout n'ayant plus rien à mettre en gage. — Eh ! combien de temps encore auras-tu assez de force pour travailler à gagner ta vie ? — Pas beaucoup de temps, en vérité. — Cependant, quand tu seras vieux, tu auras des dépenses à faire, et personne ne voudra t'employer à des travaux de corps. — Tu dis vrai. — Tu feras donc mieux de te livrer dès à présent à des occupations qui mettent ta vieillesse à l'abri de la misère : présente-toi chez un riche qui aurait besoin d'économe pour avoir l'œil sur ses ouvriers, faire les récoltes, conserver ce qui lui appartient ; et rends des services que l'on paye de retour. — Mais c'est une servitude que j'aurais peine à supporter. — Ceux qui sont à la tête de

l'État, qui en conduisent les affaires, sont-ils donc regardés comme des esclaves ? Ne les regarde-t-on pas au contraire comme plus libres que les autres hommes ? — Je ne saurais absolument me soumettre à la censure de personne. — Euthère, il n'est pas aisé d'imaginer quelque chose qu'on ne puisse censurer. Il est difficile de faire si bien, qu'on soit exempt de fautes ; et quand on n'en commettrait point, il est difficile de ne pas rencontrer des juges ineptes. Et je m'étonnerais fort que, dans ce qui t'occupe maintenant, tu fusses au-dessus de la critique. Il faut donc tâcher d'éviter les gens qui aiment à condamner, et t'attacher à ceux qui jugent sainement ; t'en tenir à ce que tu es en état de faire, te défier de ce qui est au-dessus de tes forces ; mettre tous tes soins, toute ton intelligence à bien remplir ce que tu auras entrepris. C'est, je crois, le moyen d'essuyer le moins de reproches, de trouver du soulagement à la misère, de vivre dans l'aisance et sans crainte, te ménageant des ressources pour la vieillesse. »

CHAPITRE IX.

Criton disait un jour à Socrate qu'il était bien difficile de vivre à Athènes et de veiller sur sa fortune. « On m'intente tous les jours des procès, ajoutait-il : ce n'est pas que personne ait à se plaindre de moi ; mais on sait fort bien que j'aime mieux donner de l'argent que d'avoir des embarras. — Dis-moi, Criton, lui répondit Socrate, tu nourris des chiens pour qu'ils éloignent les loups de tes troupeaux ? — Sans doute, et je me trouve bien de cette dépense. — Ne devrais-tu pas aussi nourrir un homme qui eût le pouvoir et la volonté de donner la chasse à ceux qui cherchent à te faire du tort ? — Je n'hésiterais pas si je ne craignais qu'il ne se tournât lui-même contre moi. — Eh quoi ! ne vois-tu pas qu'il y a plus d'agrément et de profit à obliger Criton qu'à s'en faire un ennemi ? Sache qu'il ne manque pas ici de gens qui ambitionneraient ton amitié. » Parmi eux ils découvrirent Archédème, citoyen éloquent et versé dans les affaires, et pauvre en même temps ; car il n'était pas homme à mettre tout le monde indistinctement à contri-

bution; mais il aimait la justice, et il lui semblait très-facile de tirer de l'argent des sycophantes.

Criton ne recevait pas de ses maisons de campagne du blé, de l'huile, du vin, de la laine ou d'autres semblables provisions, sans lui en envoyer une partie. Toutes les fois qu'il sacrifiait, il l'invitait au repas; il ne le négligeait dans aucune de ces occasions. Archédème, voyant que la maison de Criton lui était offerte, se dévoua tout entier à son bienfaiteur. Il ne tarda pas à découvrir que les ennemis de Criton étaient des gens couverts d'infamie et chargés de la haine publique. Il en appela un en justice pour le faire condamner à une punition corporelle ou à une amende. L'accusé, à qui sa conscience faisait bien des reproches, mettait tout en œuvre pour être délivré; mais celui-là ne se désista pas que l'autre n'eût laissé Criton en paix, et ne lui eût encore donné de l'argent. Ce ne fut pas le seul service de ce genre qu'il rendit à son bienfaiteur. Quand un berger possède un bon chien, les autres pasteurs mènent leurs troupeaux auprès du sien, afin qu'ils soient en sûreté sous la même garde: les amis de Criton le prièrent donc de les mettre sous la garde d'Archédème. Celui-ci, de son côté, obligeait volontiers Criton, qui vivait dans la sécurité, lui et ses amis: et si un ennemi lui reprochait que l'intérêt l'avait rendu flatteur de Criton: « Obliger d'honnêtes gens qui nous obligent, entrer dans leur amitié pour déclarer la guerre aux méchants, serait-ce donc là une mauvaise action, répondait-il. Blâmez plutôt ceux qui s'efforcent de nuire aux gens de bien dont ils se déclarent les ennemis, et qui, se liant de préférence avec les méchants, achètent leur amitié par de coupables services. » Archédème fut toujours depuis considéré des amis de Criton, qui le plaçait lui-même au nombre de ses amis.

CHAPITRE X.

Socrate disait un jour à son ami Diodore: « Si un de tes esclaves s'enfuyait, te mettrais-tu en peine de le retrouver? — Qui plus est, en promettant récompense, j'en exciterais d'autres à me seconder dans cette recherche. — Et si l'un

d'eux tombait malade, n'appellerais-tu pas des médecins pour lui sauver la vie? — Sans doute.

— Et si un homme de ta connaissance, qui pourrait t'être bien plus utile que ne le seraient tes esclaves, était menacé de périr de misère, jugerais-tu à propos de lui donner tes soins pour le conserver? Tu sais qu'Hermogène n'est pas ingrat; il rougirait de recevoir de toi aucun service sans t'en rendre à son tour. Quoi donc! un homme qui te servirait avec affection et de bon gré, qui ne te quitterait pas, qui, en état de seconder tes désirs, saurait encore prévoir de lui-même et deviner ce qui t'intéresse; un tel homme ne vaudrait-il pas mieux que tous tes esclaves? Les bons économes nous prescrivent d'acheter une marchandise précieuse, quand nous la trouvons à bas prix. Eh bien! dans le temps où nous sommes, on peut se procurer à peu de frais de bons amis.

— Tu parles à merveille : dis donc à Hermogène de passer chez moi. — En vérité, Diodore, je n'en ferai rien. Je crois que c'est à toi d'aller le trouver, et que la chose t'intéresse encore plus particulièrement que lui. » Diodore alla donc chez Hermogène. Il lui en coûta peu; et il eut un ami qui n'agissait, qui ne parlait que pour le servir et lui plaire.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER.

Je vais raconter combien ceux qui aspiraient à la vertu, trouvaient de profit et puisaient de zèle dans la société de Socrate.

Dionysodore, arrivant à Athènes, s'annonçait pour donner des leçons dans l'art militaire. Socrate remarque un de ses auditeurs jaloux de se distinguer par la gloire des armes : « Jeune homme, lui dit-il, ne serait-il pas honteux que celui qui veut un jour se voir à la tête des armées négligeât les principes de l'art de commander, quand il peut s'en instruire? Il mériterait d'être puni sévèrement, encore plus qu'un impudent qui entreprendrait des statues sans connaître la statuaire. Dans les dangers de la guerre, le sort de l'État est confié au général : autant sa bonne conduite sert la patrie, autant il lui nuit par ses fautes. Comment ne serait-il pas juste de punir un homme qui briguerait les emplois militaires sans se mettre en état de les remplir? »

Ce discours engagea le jeune homme à se mettre sous la conduite de Dionysodore. Après avoir pris ses leçons, il vint revoir Socrate. « Mes amis, dit le sage en plaisantant, vous savez qu'Homère en parlant d'Agamemnon l'appelle vénérable : ne trouvez-vous pas ce jeune homme plus vénérable qu'il ne l'était, à présent qu'il sait commander les armées? car celui qui sait jouer du luth est un joueur de luth, même lorsqu'il n'en joue pas; quand on connaît la médecine, on n'en est pas moins médecin, pour n'être pas en exercice : ainsi ce jeune homme est dès à présent général d'armée, quand même personne ne le porterait au commandement, tandis que faute de connaissances on n'est ni général ni médecin, même avec toutes les voix du monde entier en sa faveur. »

Puis adressant la parole au jeune homme : « Comme il pourrait arriver à quelqu'un de nous d'être taxiarque ou lochage, afin que nous ne soyons pas entièrement ignorants dans l'art militaire, dis-nous par où le maître a commencé à te l'enseigner? — Les premières leçons ont été les mêmes que les dernières; car il m'a appris la tactique, et rien de plus. — Mais ce n'est là qu'une faible partie de l'art militaire : il faut encore qu'un général s'occupe des préparatifs de la guerre; qu'il pourvoie aux besoins du soldat; qu'il soit inventif, laborieux, soigneux, patient, doué d'une grande présence d'esprit; qu'il soit à la fois indulgent et sévère, franc et rusé, habile à surprendre et à se tenir sur ses gardes, prodigue et rapace, libéral et avare, retenu et entreprenant; enfin qu'il ait mille autres qualités naturelles et acquises, toutes nécessaires à un bon général.

« Il y a aussi de la gloire à savoir ranger les troupes : en effet, quelle différence entre une armée bien rangée et des troupes en désordre ! Des pierres, des briques, du bois, des tuiles, jetés confusément çà et là, ne servent de rien ; mais si l'on emploie dans les fondements et sur les combles les matériaux que l'humidité ne peut ni pourrir ni se dissoudre comme les pierres et les tuiles, et qu'on place au milieu les briques et les bois, suivant les règles de l'architecture, on fait une chose précieuse qu'on appelle un édifice. — Ce que tu dis là, interrompit le jeune homme, a beaucoup de rapport à l'art militaire; car on doit placer aux premiers et aux derniers rangs les meilleures troupes, et mettre au milieu le rebut de l'armée, qui se trouve ainsi conduit par les uns et poussé par les autres. — Fort bien, reprit Socrate, s'il t'a appris à discerner les bons et les mauvais soldats. Autrement, à quoi te servirait ta science? Supposons qu'il t'eût chargé d'arranger de l'argent, de mettre aux premiers et aux derniers rouleaux les pièces de bon aloi, et au milieu des mauvaises pièces, où en serais-tu, si tu ne savais pas distinguer la bonne et la fausse monnaie ? — Il ne me l'a point enseigné; c'est à nous à distinguer par nous-mêmes les bons et les mauvais soldats. — Pourquoi n'examinerions-nous pas les moyens de ne s'y point tromper? — J'y consens. — S'il fallait enlever de l'argent, ne ferions-nous pas bien de placer les plus cupides les premiers ? — Je le crois. — Où le danger est pressant, n'est-ce pas là qu'il faut placer les

amants de la gloire? — Oui, puisque pour être loués ils ne demandent qu'à braver le péril. Ceux-là ne sont pas difficiles à découvrir; ils se montrent partout.

— Mais t'a-t-il enseigné à mettre une armée en ordre, et, de plus, où et comment il faut user des diverses manières de la ranger? — Nullement. — Cependant, en mille circonstances, il ne convient ni de ranger ni de conduire ses troupes dans le même ordre. — Je te le jure, il ne m'a rien expliqué de cela. — Retourne donc vers lui, et interroge-le. S'il est instruit et s'il a quelque honte, il rougira de t'avoir congédié avec de si faibles leçons en prenant ton argent. »

CHAPITRE II.

Il rencontra un jour un citoyen qui venait d'être élu général : « Homère, lui dit-il, appelle Agamemnon le pasteur des peuples; n'est-ce pas parce que, semblable à un pasteur qui veille sur la santé de ses troupeaux et sur leurs besoins, le général doit ménager la vie de ses soldats, leur procurer des munitions suffisantes, et remplir l'objet qui lui fait prendre les armes? Or, on ne les prend que pour vaincre et vivre plus heureux que ses ennemis.

» Pourquoi Homère loue-t-il encore Agamemnon,

D'être à la fois bon roi et vaillant guerrier?

Il est évident qu'il était vaillant guerrier, non en combattant seul avec courage, mais en communiquant son ardeur aux troupes; bon roi, non en se procurant à lui-même les agréments de la vie, mais en faisant le bonheur de ceux qu'il gouvernait. On élit un roi, non pour qu'il s'occupe de sa prospérité personnelle, mais pour qu'il rende heureux ceux qui l'ont choisi. Tous les peuples combattent pour arriver au plus grand bonheur, et, s'ils nomment des généraux, c'est pour avoir des guides qui les y conduisent. Il faut donc qu'un général en ouvre le chemin à ceux qui l'ont proclamé, et, s'il y réussit, rien de plus glorieux; mais quoi de plus honteux que le contraire! »

C'est ainsi qu'en recherchant quelle devait être la vertu

d'un bon chef, Socrate mettait de côté toutes ses autres obligations, et ne lui demandait que de faire le bonheur du peuple qu'il commande.

CHAPITRE III.

Je sais aussi l'entretien qu'il eut un jour avec un citoyen qui venait d'être nommé hipparque. « Jeune homme, lui dit-il, pourrais-tu m'apprendre pourquoi tu as ambitionné cette charge? Ce n'était pas, sans doute, pour marcher à la tête des cavaliers : c'est un honneur dont jouissent les archers à cheval; ils précèdent même les hipparques. — Tu as raison. — Ce n'était pas non plus pour te faire connaître, car il n'est pas de gens plus connus que les fous. — Ce que tu dis là est encore vrai. — Serait-ce parce que tu as cru pouvoir exécuter des réformes utiles dans la cavalerie, et rendre, à la tête de ce corps, de grands services à l'État? — Assurément. — Projet noble, si tu peux le remplir. Enfin, on t'a donc élu pour commander les chevaux et les cavaliers? — Précisément. — Dis-nous donc d'abord quelles sont tes idées pour rendre les chevaux d'un bon service. — Ce n'est pas là mon affaire : c'est à chaque cavalier à prendre soin de ce qui le regarde. — Et si l'on t'amène des chevaux qui soient faibles, mauvais de pieds et de jambes, ou si maigres qu'ils ne puissent pas suivre, ou si fougueux qu'ils ne demeurent pas où tu les auras placés, ou si rétifs qu'il soit impossible même de les mettre en rang; quel parti tireras-tu de cette cavalerie, ou comment pourras-tu, en la commandant, servir la république? — Tu as raison; je tâcherai, autant que je le pourrai, d'avoir l'œil sur les chevaux.

— Et les cavaliers, n'entreprendras-tu pas de les rendre plus habiles? — Assurément. — D'abord tu les formeras à sauter plus lestement à cheval. — Cela est important; car, s'il leur arrivait de tomber, ils se sauveraient plus facilement. — Et quand il s'agira d'en venir aux mains, ordonneras-tu aux ennemis de se réunir dans la plaine où tu as coutume de manœuvrer, ou essayeras-tu de faire tes exercices sur toutes les sortes de terrains où peut se rencontrer l'ennemi? — Cela sera sans doute mieux. — Ne les accoutumeras-tu pas aussi à bien lancer le javelot à cheval. — Cela sera

mieux encore. — Songes-tu, pour augmenter leur courage, à les piquer d'honneur, à les provoquer contre l'ennemi? — Si j'y ai manqué jusqu'ici, du moins j'y songerai désormais.

— As-tu aussi réfléchi sur le moyen de te faire obéir? car sans discipline tu n'auras ni bons chevaux ni braves cavaliers. — Tu dis vrai; mais quel est le moyen de les plier à l'obéissance?—Tu as pu remarquer que toujours les hommes se soumettent volontiers à ceux qu'ils croient les plus habiles : ainsi dans les maladies on obéit aveuglément au médecin qu'on juge le plus expérimenté; en mer, au plus célèbre pilote; en fait d'agriculture, à un agriculteur renommé. — Cela est vrai. — Il est donc probable que pour la conduite de la cavalerie on obéira de préférence à celui qu'on verra réunir les connaissances nécessaires. — Pour être obéi, Socrate, me suffira-t-il de leur montrer que je les surpasse en talent? — Oui, si tu leur prouves encore que de cette soumission dépendent leur gloire et leur conservation. — Eh! comment le leur démontrer? — Bien plus facilement en vérité que s'il fallait leur apprendre que le mal est préférable au bien et plus avantageux.

— Ainsi tu prétends que l'hipparque doit, de plus, s'exercer au talent de la parole. — Espérais-tu commander en silence? N'as-tu pas remarqué que les belles connaissances recommandées par les lois du pays, celles qui nous donnent des règles de conduite, nous ont été communiquées par la parole? S'il est quelque autre science digne de notre estime, c'est par la parole que nous la recevons : c'est la parole surtout qu'emploient les meilleurs maîtres, et les sages, instruits des plus importantes vérités, sont en même temps ceux qui en parlent le mieux.

« Quand il se forme un chœur de musiciens d'Athènes, tel que celui que l'on envoie solennellement à Délos, remarques-tu qu'aucun autre pays ne rivalise avec lui, qu'aucune ville ne fournit autant de beaux hommes? — Tu dis vrai. — Mais nos Athéniens ne l'emportent pas autant par la beauté de la voix ou par la force et les belles proportions du corps que par l'amour de la gloire qui les excite aux grandes choses. — C'est encore une vérité. — Et ne crois-tu pas que, si on prenait soin de notre cavalerie, elle ne surpassât toutes les autres par le choix et l'entretien des

armes et des chevaux, par la justesse des évolutions, par son intrépidité dans les dangers, pourvu qu'elle fût persuadée que ce sont là des moyens d'obtenir des louanges et de la gloire? — Je le pense. — Eh bien, que tardes-tu? Engage ta troupe à te faire honneur en servant bien ta patrie. — Du moins je le tenterai.

CHAPITRE IV.

Il vit un jour Nicomachide qui sortait de l'assemblée électorale. « Eh bien! Nicomachide, quels généraux ont été élus? — Ah! Socrate, les Athéniens n'ont-ils pas eu l'injustice de m'oublier? moi qui ai blanchi dans le service comme soldat, comme lochage, comme taxiarque; moi qui ai reçu tant de blessures (en disant cela il découvrait sa poitrine et montrait des cicatrices)! tandis qu'ils ont élu Antisthène, qui n'a jamais servi en qualité d'hoplite, qui ne s'est jamais distingué dans la cavalerie, qui ne sait qu'amasser de l'argent.

— N'est-ce pas une qualité précieuse, si elle le met en état d'approvisionner ses soldats? — Un marchand sait trouver de l'argent? s'ensuit-il qu'il soit capable de commander les armées? — Mais Antisthène aime l'honneur, qualité nécessaire à un général. Ne vois-tu pas que toutes les fois qu'il a été chorége il a remporté le prix? — Cela est vrai; mais, Socrate, quel rapport y a-t-il entre diriger des chœurs et commander une armée? — Mon cher Nicomachide, Antisthène, qui ne sait pas chanter, et qui ignore la science des chœurs, n'a-t-il pas eu le talent de choisir les meilleurs musiciens? — Et tu en conclus, Socrate, qu'il trouvera aussi des officiers qui mettront pour lui les troupes en ordre de bataille, des soldats qui combattront? — Probablement, s'il trouve les plus vaillants guerriers comme il a trouvé les meilleurs musiciens, il aura l'avantage, du moins dans cette partie; et je pense qu'il aimera mieux dépenser son bien pour remporter sur l'ennemi une victoire qui intéresse toute la république, que pour gagner, dans les combats des chœurs, un prix qui n'honore que sa tribu.

— Tu dis donc, Socrate, que le même homme qui dirige bien les chœurs commandera bien les armées? — Je dis du

moins qu'un homme qui, dans tout ce qu'il dirige, connaît ce qu'il faut, et qui a l'art de se le procurer, réussira, soit qu'il préside des chœurs, soit qu'il conduise une maison, soit qu'il gouverne un État, soit qu'il commande une armée. — En vérité, Socrate, je ne m'attendais pas à t'entendre dire que de bons économes fussent de bons généraux. — Eh bien, recherchons quels sont les devoirs de l'un et de l'autre ; nous verrons s'ils sont les mêmes ou s'ils diffèrent. — Fort bien. — Tous deux ne doivent-ils pas tenir dans l'obéissance et la soumission ceux qu'ils gouvernent? — Assurément. — Ne doivent-ils pas tous deux employer uniquement des personnes habiles? — Sans doute. — Je crois qu'ils doivent tous deux punir les méchants et récompenser les bons. — Je l'avoue encore. — Ne feront-ils pas bien l'un et l'autre de gagner l'affection de ceux qu'ils commandent? — Oui. — N'ont-ils pas intérêt de se faire des amis pour être secourus au besoin? — Le plus grand intérêt. — Tous deux ne doivent-ils pas garder avec vigilance ce qui leur appartient? — Cela est évident. — Il faut donc qu'ils soient également exacts à remplir leurs devoirs et amis du travail. — Dans tout cela, je l'avoue, les rapports sont frappants; mais combattre n'est pas le devoir de l'un et de l'autre.

— Eh! n'ont-ils pas tous les deux des ennemis? — Sans doute. — Ne leur est-il donc pas avantageux de les vaincre? — Mais, sans parler de cela, à quoi servira la science économique lorsqu'il faudra combattre? — C'est alors qu'elle servira le plus. Un bon économe qui sait que rien n'est plus utile, plus profitable que de vaincre, rien de plus nuisible, de plus ruineux que d'être vaincu, recherchera avec ardeur et se procurera ce qui contribue à la victoire : il examinera avec soin ce qui occasionnerait sa défaite et s'en garantira. Se verra-t-il dans une position qui promette la victoire, il combattra. Il se gardera bien d'engager l'action, s'il n'y est préparé.

« Nicomachide, ne méprise pas les bons économes. C'est par le nombre seulement que les affaires d'un particulier diffèrent des affaires publiques. L'essentiel, c'est que les unes et les autres ne se traitent que par des hommes; que ce sont les mêmes qui régissent les affaires de l'État et celles des particuliers. Lorsqu'on tient les rênes du gouvernement, on n'emploie pas d'autres hommes que ceux dont se servent les pères de famille pour leurs affaires particulières; et qui-

conque sait les employer réussit et dans l'économie et dans la politique, au lieu que sans ce talent on ne commet que des fautes dans l'une et dans l'autre. »

CHAPITRE V.

Socrate eut un jour un entretien avec le fils du célèbre Périclès. « J'espère, lui dit-il, que si tu commandes un jour nos armées, la république fera la guerre avec plus de succès et de gloire, et qu'elle triomphera de ses ennemis. — Je voudrais, répondit le jeune Périclès, justifier tes espérances; mais je n'en vois pas les moyens. — Veux-tu, répliqua Socrate, que nous raisonnions? — Je le veux bien.

— Tu sais que la population d'Athènes n'est pas moins nombreuse que celle de la Béotie ? — Je le sais. — Où crois-tu qu'on puisse lever de plus belles troupes ? est-ce dans l'Attique ou dans la Béotie ? — Encore sur ce point, Athènes, je crois, a l'avantage. — Chez lequel des deux peuples vois-tu le mieux régner la concorde ? — Chez les Athéniens; car beaucoup de Béotiens sont mal disposés envers ceux de Thèbes, qui les oppriment; ce que je ne vois point dans Athènes. — Mais les Béotiens sont naturellement obligeants et amis de l'honneur; caractère qui excite les hommes à braver les périls pour la gloire et pour la patrie. — Les Athéniens ne leur cèdent pas sur ces qualités. — Du moins aucune nation ne compterait un plus grand nombre de belles actions qui aient illustré ses ancêtres. Ces exemples élèvent l'âme, excitent à la vertu, enflamment le courage.

— Tout ce que tu dis là est vrai, Socrate : mais tu vois que depuis l'affaire de Lébadie, où nous avons perdu mille hommes avec Tolmide, depuis l'échec d'Hippocrate devant Délium, notre gloire s'est humiliée devant les Béotiens; et la fierté thébaine nous a tellement bravés, que les Béotiens, qui autrefois n'osaient nous résister, même sur leurs frontières, sans le secours de Lacédémone et du reste du Péloponèse, menacent à présent de fondre sur l'Attique avec leurs propres forces : nous qui ravagions la Béotie lorsqu'elle était seule, nous craignons à notre tour que les Béotiens ne dévastent l'Attique. — Je le sais; et c'est cela même qui me persuade que notre république obéira plus volontiers à un bon gé-

néra. : car, si trop de sécurité engendre la langueur, l'indolence et l'indiscipline, la crainte rend les hommes plus vigilants, plus soumis, plus fidèles au bon ordre. Nous en voyons la preuve dans les matelots : tant qu'ils ne craignent rien, ils s'abandonnent au désordre, mais quand ils redoutent ou la tempête ou l'ennemi, ils obéissent à la voix de celui qui les commande ; ils attendent ses ordres en silence, comme font les choristes.

— En supposant que les Athéniens obéissent, reprit Périclès, dis-moi comment on pourrait les encourager, les aiguillonner par le souvenir de la vertu, de la gloire, de la félicité de leurs ancêtres. — Si nous voulions qu'ils revendiquassent des richesses qui seraient en d'autres mains, le meilleur moyen pour les exciter à s'en ressaisir ne serait-ce pas de leur montrer qu'elles viennent de leurs pères, et qu'elles sont leur patrimoine ? Nous voulons les élever au dessus des autres peuples par la vertu ; il faut donc leur montrer que cette première place leur appartenait de toute antiquité, et qu'en la reconquérant ils éclipseront par leur sagesse toutes les autres nations. — Et comment leur donner cette instruction ? — En leur rappelant ces antiques et vénérables aïeux, dont ils ont eux-mêmes entendu célébrer les vertus.

— Veux-tu parler, dit Périclès, de ce différend des dieux dont les Athéniens, sous le règne de Cécrops, furent élus arbitres à cause de leur vertu ? — Je parle aussi de la naissance et de l'éducation d'Érechthée, et de la guerre qui de son temps eut lieu dans tout le continent voisin, de celle qu'ils soutinrent contre les peuples du Péloponèse du temps des Héraclides, enfin de toutes les autres guerres du temps de Thésée, dans lesquelles ils se montrèrent les plus vaillants hommes de leur siècle. Si tu le veux, rappelle-leur encore ce qui est plus près de nous, les exploits de leurs neveux. Représente-les, tantôt luttant avec leurs seules forces contre ce peuple qui, dominateur de toute l'Asie et de l'Europe jusqu'à la Macédoine, ethéritier d'un florissant empire et de grands moyens de prospérité, s'était ensuite rendu célèbre par d'éclatants exptoits ; tantôt se couvrant de gloire sur terre et sur mer avec le secours des peuples du Péloponèse, qui jouissaient alors eux-mêmes d'une si haute réputation de valeur. — Ils ont en effet cette haute réputation.
— Raconte-leur encore que, malgré tant d'émigrations de

la part des Grecs, les Athéniens ont toujours demeuré dans leur pays; que plusieurs les ont choisis pour arbitres de leurs différends, se sont soumis au jugement des Athéniens, et que les peuples opprimés ont imploré leur protection.

— Socrate, je m'étonne de cette décadence de notre république. — Pour moi, Périclès, je pense que si les Athéniens ont dégénéré, c'est qu'après l'avoir emporté de beaucoup sur les autres peuples, ils se sont négligés, pareils à certains athèles qui, pour avoir souvent remporté la victoire, tombent dans l'indolence, et deviennent inférieurs à leurs adversaires. — Et à présent, que faut-ils qu'ils fassent pour recouvrer leur ancienne vertu? — Rien de merveilleux, à mon avis. Qu'ils étudient les mœurs de leurs ancêtres, qu'ils y soient aussi fortement attachés que leurs pères; alors ils ne leur céderont pas en vertu; sinon, qu'ils imitent du moins les peuples qui obtiennent aujourd'hui la prééminence; qu'ils empruntent leurs institutions, qu'ils s'y conforment; ils ne leur seront plus inférieurs : avec une grande émulation, ils les surpasseront encore. — C'est-à-dire, Socrate que notre république est encore bien loin de la vertu : et en effet, quand les Athéniens, à l'exemple des Spartiates, respecteront-ils la vieillesse, eux qui, à commencer par leurs propres pères, dédaignent les vieillards? Quand rechercheront-ils les exercices du corps, eux qui, loin d'estimer une constitution robuste, se moquent de ceux qui s'efforcent de se la procurer? Quand obéiront-ils à leurs magistrats, eux qui se font gloire de les mépriser? Quand vivront-ils dans la concorde, eux qui, au lieu de se réunir pour leurs propres intérêts, se nuisent et portent plus d'envie à leurs propres concitoyens qu'aux autres hommes: eux qu'on voit divisés dans les assemblées publiques et particulières; eux qui s'intentent chaque jour de nouveaux procès, et préfèrent les profits qu'ils en tirent à ceux qu'ils se procureraient en s'aidant mutuellement? En même temps que la patrie leur est étrangère, ils s'en disputent les emplois et recherchent avec le plus grand empressement les moyens qui y conduisent. De là l'ignorance, la malignité, les cabales, les haines; aussi je crains que l'État ne tombe dans des malheurs qu'il n'aura pas la force de supporter.

— Non, Périclès, ne crois pas incurable la maladie des Athéniens. Ne vois-tu pas le bon ordre qui règne parmi

nos rameurs, combien dans les jeux gymniques les combattants sont soumis à leurs chefs, et comme dans les chœurs ils obéissent au maître qui les conduit ? — Oui ; je m'étonne que de tels gens reconnaissent des chefs, tandis que les hoplites et les cavaliers, qui semblent tenir les premiers rangs entre les citoyens, sont aussi indisciplinés. — Et le sénat de l'aréopage n'est-il pas composé de personnages d'un mérite avoué ? — Sans doute. — Connais-tu un tribunal qui juge et remplisse ses autres fonctions avec plus de dignité, de scrupule, de gravité, de justice ? — Je ne leur reproche rien. — Il ne faut donc pas désespérer des Athéniens comme d'un peuple incapable de conduite. — Mais c'est surtout à la guerre, où il faut de la tempérance, de l'ordre et de la discipline, qu'ils ne se piquent d'aucune de ces vertus.

— Peut-être, Périclès, que ceux qui les commandent n'y entendent rien. Tu vois que personne n'entreprend de commander aux joueurs de luth, aux chanteurs, aux danseurs, aux lutteurs, aux pancratiastes, sans en avoir acquis le talent ; tous ceux qui les dirigent peuvent nommer le maître dont ils ont pris les leçons : mais la plupart des généraux le deviennent subitement. Je ne crois pas que tu mérites ce reproche ; et tu diras aussi bien le temps où tu as commencé à t'instruire dans l'art militaire, que celui où tu as commencé à t'exercer à la lutte. Non content de conserver les principes que t'a donnés ton père, tu as recueilli des lumières de toutes les sources où il t'était possible de puiser. Je ne doute pas non plus que tu ne médites souvent, de peur qu'il ne t'échappe quelqu'une des connaissances utiles à un général d'armée. Si tu t'aperçois qu'il t'en manque, tu cherches les personnes instruites ; tu n'épargnes ni présents ni bienfaits pour apprendre d'elles ce que tu ignores, et t'attacher des hommes qui te secondent. — Je te devine, Socrate ; tu ne me parles pas ainsi dans l'idée que je prends toutes les peines nécessaires ; mais, par ce tour adroit, tu m'apprends qu'on doit se les donner avant de prétendre au commandement.

J'en conviens avec toi, Périclès. Mais as-tu remarqué que sur nos frontières s'étendent de hautes montagnes qui confinent avec la Béotie, et qui laissent accès sur notre territoire par des défilés étroits et escarpés, et que le milieu de nos terres est entouré de monts inaccessibles ? — Assuré-

ment. — As-tu entendu dire que les Mysiens et les Pisidiens occupent dans la Perse des places fortifiées, et qu'armés à la légère, ils font par leurs incursions beaucoup de mal au pays du grand roi, et vivent libres ? — J'en ai entendu parler. — Ne penses-tu donc pas que, si les Athéniens s'emparaient des montagnes qui les séparent de la Béotie, s'ils y envoyaient une jeunesse agile et légèrement armée, ils feraient beaucoup de mal à leurs ennemis, et formeraient un puissant rempart à leurs concitoyens ? — Je reconnais l'utilité de tous ces projets. — Puisqu'ils te plaisent, bon jeune homme, entreprends de les mettre à exécution. Qu'un seul réussisse, tu en recevras de la gloire, et l'État du profit : s'il en est un qui échoue, tu ne causeras pas de dommage à ton pays ; tu ne rougiras pas de toi-même. »

CHAPITRE VI.

Glaucon, fils d'Ariston, n'avais pas encore vingt ans qu'il entreprit de parler dans l'assemblée du peuple ; il ne visait à rien moins qu'au gouvernement de l'État : on l'arrachait de la tribune, on se moquait de lui ; mais, ni parents ni amis, personne ne pouvait le guérir de sa folie. Socrate, qui lui voulait du bien à cause de Platon et de Charmide, fils de Glaucon, parvint seul à le rendre plus sage ; le rencontrant un jour, et voulant se faire écouter, il engagea ainsi la conversation avec lui :

« Tu as donc envie, Glaucon, de gouverner la république ? — Oui, Socrate. — De tous les projets humains, c'est le plus beau sans doute ; si tu l'accomplis, tu n'auras pas de désirs que tu ne puisses satisfaire ; tu obligeras tes amis, tu élèveras ta propre maison, tu augmenteras la puissance de ta patrie : tu seras connu d'abord dans Athènes, ensuite dans toute la Grèce, peut-être même, comme Thémistocle, jusque chez les Barbares ; et, quelque part que tu sois, tous les yeux se porteront sur toi. » Ces paroles enflaient Glaucon, et l'arrêtaient doucement auprès de Socrate, qui continua en ces termes : « Il est évident que si tu veux être honoré, Glaucon, il faut servir l'État. — Assurément. — Au nom des dieux, n'aie pas pour moi de secret : dis-moi quel est le premier service que tu rendras à l'État. »

Glaucon se taisait, cherchant en lui-même par où il commencerait. « Si tu voulais, lui dit Socrate, rendre plus florissante la maison d'un de tes amis, tu tâcherais d'augmenter sa fortune : ne tâcheras-tu pas aussi d'augmenter les richesses de la république ? — Assurément. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas d'accroître ses revenus ? — Cela est clair. — Dis-moi d'où se tirent à présent les revenus de l'État, à combien ils montent : tu en as assurément fait une étude, afin de suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles, et de remplacer ceux qui manqueraient. — Je te le jure, je n'y avais pas même songé. — Puisque cela t'est échappé, parle-nous des dépenses de l'État ; car, sans doute, tu as envie de supprimer celles qui sont inutiles. — Je ne me suis pas plus occupé de cet objet. — Remettons donc à un autre temps le projet d'enrichir la patrie : car, le moyen de réussir, si l'on ne connaît ni ses revenus ni ses dépenses !

— Mais, Socrate, ne peut-on pas encore enrichir la république avec les dépouilles de ses ennemis ? — Très-certainement, pourvu que l'on soit plus puissant qu'eux ; car, avec des forces inférieures, on perdrait même ce que l'on a. — Tu dis la vérité. — Ainsi celui qui forme le dessein d'entreprendre une guerre doit bien connaître les forces de sa nation et celles de ses ennemis, afin que, s'il juge sa patrie plus forte, il lui conseille la guerre ; plus faible, il lui persuade le parti de la circonspection. — A merveille. — Dis-nous donc d'abord quelle est notre puissance de terre et de mer, et ce que peuvent nos ennemis. — Par Jupiter ! je ne saurais répondre sur-le-champ. — Si tu en as un état par écrit, communique-le-moi ; je serai fort aise de t'entendre. — En vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre ; tu n'en as pas encore examiné les immenses détails, puisque tu commences à peine à gouverner. Mais tu auras songé à la défense du pays ; tu sais quelles garnisons sont nécessaires, lesquelles ne le sont point ; quel nombre de soldats est suffisant dans l'une, et ne suffit pas dans l'autre : tu renforceras les garnisons utiles, tu retireras celles qui ne le sont pas. — Pour moi, je les retirerais toutes ; car, à la manière dont elles gardent le pays, elles le ruinent. — Mais s'il n'est plus gardé, ne sens-tu pas qu'il deviendra la proie du premier venu ? D'ailleurs es-tu allé visiter les garnisons ? ou comment sais-tu qu'elles font

si mal leur devoir ? — Je m'en doute. — Quand nous aurons plus que des conjectures et que nous aurons vu, nous délibérerons. — Socrate, c'est peut-être un parti plus sage.

— Je sais, Glaucon, que tu n'as pas visité les mines d'argent, et qu'ainsi tu ne peux dire pourquoi elles rapportent moins qu'autrefois. — Il est vrai que je n'y ai pas été. — On dit que l'air en est malsain : ce sera une excuse à donner quand il s'agira de délibérer sur cette partie. — Socrate se moque de moi. — Je suis sûr du moins que tu as soigneusement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la république, combien on en consomme de plus chaque année, afin que la disette ne vous surprenne pas, et que tu puisses, avec tes connaissances et tes conseils, secourir et sauver tes concitoyens.

— Socrate, tu me parles là d'une grande affaire, s'il faut entrer dans de pareils détails. — Cependant on n'est pas même capable de gouverner sa maison, si l'on n'en connaît pas les besoins et qu'on ne se mette pas en peine d'y subvenir. Comme notre ville contient plus de dix mille maisons, et qu'il est difficile de les gouverner toutes en même temps, que n'as-tu essayé d'abord de relever la maison de ton oncle ? elle réclame un appui. Après cet essai de tes forces, tu eusses pris une plus grande charge : mais, si tu ne peux aider un seul particulier, comment pourras-tu être utile à tout un peuple ? N'est-il par clair que celui qui ne peut soulever un talent ne doit pas essayer de porter une charge encore plus pesante ? — J'aurais rendu de grands services à la maison de mon oncle, s'il eût voulu m'écouter.

— Quoi ! tu ne peux persuader ton oncle, et tu crois que tu parviendras à persuader tous les Athéniens et ton oncle avec eux ! Prends garde, Glaucon, qu'en recherchant la gloire tu ne t'attires le blâme. Ne vois-tu pas combien il est dangereux d'entreprendre ce qu'on ne sait pas, ou d'en parler ? Examine parmi tes connaissances comment paraissent dans le monde ceux qui parlent, qui agissent sans savoir ; trouves-tu qu'on leur dispense plus d'éloges que de reproches, qu'ils excitent plus l'admiration que le mépris ? Pense aux hommes sages qui savent ce qu'ils disent et ce qu'ils font ; et, si je ne me trompe, tu reconnaîtras que, dans toutes les circonstances, ceux qu'on estime et qu'on admire sont dans la classe des gens instruits, et qu'une mauvaise

réputation et le mépris sont le partage de l'ignorance. Si tu aspires à la gloire, si tu veux être admiré de tes concitoyens, travaille à t'instruire avant que d'entreprendre ; car, si tu entres dans le gouvernement avec des lumières supérieures à celles du vulgaire, je ne m'étonnerai pas que tu arrives facilement au but de ton ambition. »

CHAPITRE VII.

Socrate regardait Charmide, fils de Glaucon, comme un homme de mérite, doué de plus de talents qu'aucun des citoyens qui gouvernaient alors. Charmide n'osait ni haranguer le peuple, ni se mêler des affaires ; Socrate lui parla en ces termes :

« Dis-moi, Charmide, si quelqu'un pouvait gagner des couronnes dans les jeux publics, acquérir de la gloire pour lui-même et donner un nouvel éclat à sa patrie, et que cependant il refusât de combattre, que penserais-tu de lui ? — Qu'il serait lâche et efféminé. — Et si un citoyen versé dans les affaires, et capable d'augmenter la puissance de l'État en acquérant de la gloire, hésitait à servir son pays, ne dirait-on pas avec raison que c'est un lâche ? — Peut-être ; mais pourquoi me faire cette question ? — C'est qu'avec des talents tu redoutes les affaires, quoique tu sois obligé d'y prendre part comme citoyen. — Eh ! quelles preuves as-tu de ma capacité pour penser ainsi de moi ? — Tes entretiens avec nos magistrats : te communiquent-ils une affaire, je vois que tu leur donnes de bons conseils ; font-ils des fautes, elles ne t'échappent pas.

— Socrate, quelle différence entre soutenir des entretiens particuliers, ou lutter contre une multitude ! — Cependant, qui sait l'arithmétique calcule aussi bien devant la multitude que seul ; et les musiciens qui dans la solitude jouent le mieux de la cithare ne l'emportent-ils pas en public sur leurs rivaux ? — Tu ne vois donc pas que la honte et la crainte, si naturelles à l'homme, nous pressent plus dans les assemblées du peuple que dans les sociétés particulières ?

— Eh bien, je vais te montrer que ce ne sont ni les plus sages des citoyens, ni les personnages les plus puissants de l'État qui t'intimident, mais que tu rougis de parler devant

la partie la plus faible, la moins éclairée de la nation. Serais-tu intimidé par des foulons, des cordonniers, des maçons, des ouvriers sur métaux, des laboureurs, de petits marchands, des colporteurs, des brocanteurs ? car voilà le monde qui compose l'assemblée du peuple. Ne ressembles-tu pas à un habile athlète qui s'effrayerait de l'assaut d'un ignorant ? Tu parles avec facilité devant les premiers citoyens, dont quelques-uns te dédaignent ; tu l'emportes de beaucoup sur ceux qui font leur état de parler en public, et tu crains d'être moqué par une multitude qui ne s'est jamais occupée de politique, et qui ne te méprise pas !

— Eh ! ne vois-tu pas, Socrate, que dans les assemblées du peuple on se moque souvent de ceux qui parlent bien?
— Et les citoyens illustres ne raillent donc jamais ? En vérité je m'étonne que toi, qui repousses si bien leurs railleries, tu croies que tu ne saurais te mesurer avec la populace ! O mon ami, connais-toi mieux : ne tombe pas dans une faute presque générale. Le vulgaire scrute d'un œil curieux les affaires d'autrui, et ne descend jamais en lui-même. Défends-toi d'une pareille négligence ; emploie ton énergie à te connaître, et si tu peux rendre quelque service à ta patrie, ne l'abandonne pas. Le bien qu'elle recevra de toi se répandra non-seulement sur les autres citoyens, mais encore sur tes amis et sur toi-même. »

CHAPITRE VIII.

Aristippe avait grande envie de confondre Socrate, qui auparavant l'avait confondu. Socrate voulant être utile à ses auditeurs, répondit non en homme qui se tient sur ses gardes, dans la crainte qu'on n'intervertisse ses paroles, mais en sage persuadé qu'il remplit tous ses devoirs.

Aristippe lui demandait s'il connaissait quelque chose de bon. Si Socrate eût répondu que la boisson, la nourriture, la richesse, la santé, la force, l'intrépidité, sont un bien, il lui démontrait que c'est quelquefois un mal. Mais Socrate, considérant que, lorsque nous éprouvons quelque incommodité, nous en souhaitons le remède, le lui indiqua : « Me demandes-tu si je sais quelque chose de bon pour la fièvre ? — Non. — Pour les maux d'yeux ?

— Pas davantage. — Pour la faim? — Pas encore. — Si tu entends quelque chose de bon qui ne soit bon à rien, je ne le connais ni n'ai besoin de le connaître. »

Aristippe lui demanda encore s'il connaissait quelque belle chose. « Oui, et plus d'une, répondit Socrate. — Ces belles choses ont-elles toutes une parfaite ressemblance? — Il en est qui certes diffèrent entre elles. — Et comment ce qui diffère du beau serait-il beau? — Un beau coureur diffère d'un beau lutteur. La beauté d'un bouclier, fait pour défendre le corps, diffère absolument de celle d'un javelot, qui est beau quand il peut se lancer avec force et vitesse. — Mais tu me réponds comme lorsque je t'ai demandé si tu connaissais quelque chose de bon. — Admets-tu une différence entre le bon et le beau? ne sais-tu pas que tout ce qui est beau est bon par la même raison? La vertu n'est pas bonne dans une occasion, ni belle dans une autre. L'homme qu'on appelle beau sous un certain rapport est bon sous ce même rapport, et les proportions qui constituent la beauté de son corps en font aussi la bonté. Tout ce qui est utile est bon et beau relativement à l'usage auquel on le destine. — Un panier à mettre du fumier est donc une belle chose? — Assurément, si l'un est fait convenablement pour son usage et l'autre non, et un bouclier d'or est une laide chose. — Tu dis donc qu'une même chose peut être belle et laide en même temps? — Je n'hésiterais pas plus à dire qu'elle peut être bonne et mauvaise. Ce qui est bon pour la faim est mauvais pour la fièvre, et ce qui est salutaire pour la fièvre est mauvais pour la faim. Un genre de beauté pour la course ne conviendrait pas à la lutte : ce qui est beau à la lutte serait laid à la course. Les choses sont belles et bonnes, du moins lorsqu'elles se prêtent à l'usage auquel on les destine; elles sont laides et mauvaises, quand elles s'y refusent. »

Socrate disait que la commodité d'une maison en constitue la véritable beauté, et c'était donner le meilleur principe de construction; or voici comment il raisonnait : « Quand on veut bâtir une maison, ne doit-on pas s'étudier à la rendre en même temps agréable et commode? » Cette vérité une fois reconnue, « N'est-il pas à désirer, ajoutait-il, qu'elle soit fraîche pendant l'été, et chaude en hiver? » Ce point lui était encore accordé. « Eh bien! continuait-il, quand les maisons regardent le midi, le soleil pénètre en

hiver dans les appartements, et en été, passant au-dessus de nos têtes et par-dessus les toits, il procure de l'ombre. Il faut par conséquent donner de l'élévation aux édifices qui sont au midi, pour que les appartements reçoivent le soleil en hiver, et tenir fort bas ceux qui sont exposés au nord, afin qu'ils soient moins battus des vents froids. En un mot, la plus belle, la plus agréable maison est celle qui fournit la plus agréable retraite en toute saison, et où l'on renferme avec le plus de sûreté ce qu'on possède. Quant aux peintures et autres ornements, ils ôtent plus de plaisirs qu'ils n'en procurent. »

Il observait encore que les endroits très-élevés et très-peu fréquentés convenaient aux autels et aux temples. Il est agréable en priant d'avoir une vue étendue, comme aussi d'approcher des autels sans être souillé.

CHAPITRE IX.

On lui demandait si le courage est une qualité naturelle ou acquise. Il est, répondit-il, des corps résistant mieux que d'autres à la fatigue; de même la nature s'est plu, je crois, à former des âmes capables d'affronter les dangers; car je vois des hommes nés sous les mêmes lois, élevés dans les mêmes mœurs, différer beaucoup entre eux par le courage. Mais je pense que la valeur peut se fortifier par l'instruction et par l'exercice. Il est clair que les Scythes et les Thraces n'oseraient attaquer les Lacédémoniens avec la pique et le bouclier, et que les Lacédémoniens ne voudraient se battre ni contre les Thraces avec l'écu et le javelot, ni contre les Scythes avec l'arc. J'observe qu'en tout les hommes diffèrent naturellement les uns des autres, et que l'exercice les perfectionne beaucoup : ce qui montre que les hommes les plus favorisés ainsi que les plus maltraités de la nature doivent s'instruire et s'exercer dans la partie où ils veulent se faire un nom. »

Il ne séparait pas le savoir du jugement; et il regardait comme savant et bien réglé dans ses mœurs celui qui connaît le bon et l'honnête pour le pratiquer, et le mal pour le fuir. On lui demandait encore s'il jugeait instruits ceux qui savent bien ce qu'on doit pratiquer, et

qui font le contraire. « Ils ne sont pas moins ignorants que déréglés, répondait-il : car, à mon avis, quiconque discerne, entre toutes les actions possibles, celles qui lui sont le plus avantageuses, ne manque pas de les choisir : quand on fait le mal, on n'est donc pas moins ignorant que coupable. »

Il assurait que la justice et les autres vertus n'étaient que la sagesse. « Les actions justes et vertueuses, disait-il, sont bonnes et honnêtes : tous ceux qui les connaissent ne leur préfèrent rien. Cette science leur manque-t-elle, ils ne peuvent les pratiquer ; et, s'ils l'entreprennent, ils ne font que des fautes. Puisqu'on ne fait rien de juste, de beau, de bon que par la vertu, la justice et toutes les autres vertus sont donc la sagesse. »

Il disait que la folie est contraire à la sagesse ; cependant il ne traitait pas l'ignorance de folie : « Mais ne se pas connaître soi-même, et s'imaginer savoir ce qu'on ignore, c'est, disait-il, toucher de près à la démence. Parmi le vulgaire, ajoutait-il, on n'est pas accusé de folie pour se tromper sur des matières inconnues à la plupart des hommes ; mais on traite de fous ceux qui se trompent dans des choses connues de tout le monde. On appelle insensé celui qui se croit ou si grand qu'il se baisserait en passant sous la porte de la ville, ou si fort qu'il essayerait d'enlever des maisons, ou entreprendrait des choses visiblement impossibles ; mais ne fait-on que de petites fautes, on n'est pas traité de fou par le vulgaire. Comme il donne le nom d'amour à une violente affection, il donne le nom de folie à une forte démence. »

En considérant la nature de l'envie, il trouvait que c'est un sentiment douloureux que ne produisent ni les malheurs des amis ni la prospérité des ennemis ; qu'il n'y avait d'envieux que ceux qui s'attristent du bonheur de leurs amis : et comme quelques personnes s'étonnaient qu'en aimant on s'affligeât du bonheur de son ami, il leur observait qu'il existe des gens bizarres qui, incapables d'abandonner leurs amis dans le malheur, et les secourant dans l'infortune, se désolent de leur prospérité ; mais que le sage était exempt de ce défaut qui n'entrait que dans l'âme d'un sot.

En considérant ce qu'est l'oisiveté, il disait qu'il voyait la plupart des hommes toujours en action ; qu'en effet, même

les joueurs de dés et les bouffons s'occupent, mais que tous ces gens-là étaient oisifs, puisqu'ils pourraient faire mieux. Il ajoutait en même temps que personne n'a le loisir de quitter le mieux pour s'adonner au pire; et que celui qui le fait est coupable, puisqu'il ne manque pas d'occupation.

« Les rois et les chefs, disait-il encore, ne sont pas ceux qui portent un sceptre, ceux que le sort et l'élection de la multitude, que la violence ou la fraude ont favorisés, mais ceux qui savent commander. »

Convenait-on que le devoir d'un souverain est de commander, celui des sujets d'obéir, il montrait ensuite que dans un vaisseau le commandement est déféré au plus habile, et que tous lui obéissent, sans excepter le maître du vaisseau; que de même en agriculture, lé maître d'un champ écoute les avis de son laboureur, qu'ainsi les malades obéissent au médecin, et ceux qui s'exercent le corps, aux maîtres d'exercices; qu'enfin, dans tout ce qui exige de l'industrie, les hommes se gouvernent eux-mêmes quand ils s'en jugent capables, sinon, qu'ils obéissent aux habiles gens qu'ils rencontrent, et qu'absents ils les rappellent pour se mettre à leurs ordres et faire ce qu'il convient. Il observait que, dans l'art de filer, les femmes elles-mêmes commandent aux hommes, parce qu'elles s'y connaissent et que les hommes n'y entendent rien.

Si on lui objectait qu'il est permis à un tyran de ne pas suivre les bons conseils : « Eh ! comment cela lui est-il permis, puisque la punition est toute prête ? car quiconque ferme l'oreille à un bon conseil commet une faute toujours suivie de quelque dommage. » Si l'on disait que le tyran est maître même d'ôter la vie à un sage : « Pensez-vous, répliquait-il encore, qu'en se défaisant de ses meilleurs appuis il n'en soit pas puni, ou qu'il ne le soit que légèrement? Trouvera-t-il sa sûreté dans une telle conduite, ou plutôt ne hâtera-t-il pas sa ruine? »

« A quoi, lui demandait-on, l'homme doit-il surtout s'appliquer? — A bien faire. » Et comme on lui demandait encore s'il y a des principes pour faire fortune. » Ces deux choses ne se ressemblent point, répondait-il. Trouver le nécessaire sans le chercher, voilà ce que j'appelle une bonne fortune; mais devoir le bonheur à ses soins, à ses études, c'est ce qui me paraît une bonne conduite : et je dis de

ceux qui la tiennent, qu'ils font bien. Je juge estimables et chéris des dieux le laboureur qui travaille bien la terre, le médecin qui pratique bien l'art de guérir, l'homme d'État qui doit à ses études de bons principes de gouvernement. Ne rien faire de bien, c'est n'être ni utile aux hommes ni agréable aux dieux. »

CHAPITRE X.

Se trouvait-il avec des artistes qui vivaient de leur profession, sa conversation ne leur était pas inutile. Il alla voir un jour le peintre Parrhasius. — « La peinture, lui dit-il, n'est-elle pas une représentation des objets visibles? Vous imitez avec des couleurs les enfoncements et les saillies, le clair et l'obscur, la mollesse, la dureté, le poli, la fraîcheur de l'âge et la décrépitude. — Cela est vrai. — Et si vous voulez représenter une beauté parfaite, comme il est difficile de trouver un seul homme qui n'ait aucune imperfection, vous rassemblez plusieurs modèles et prenez de chacun ce qu'il a de beau pour en faire un tout accompli. — Tel est notre procédé. — Mais quoi! ce qu'il y a de plus aimable dans le modèle, ce qui lui gagne la confiance et les cœurs, ce qui le fait désirer, le caractère de l'âme enfin, l'imitez-vous, ou est-il inimitable? — Eh! comment imiter ce qui ne dépend ni de la proportion, ni de la couleur, ni d'aucune des choses que tu as détaillées, qui enfin ne se peut voir? — Mais ne remarque-t-on pas dans les regards tantôt l'amitié, tantôt la haine? — Cela me paraît ainsi. — Les yeux peuvent donc peindre ces passions. — Assurément. — Trouvez-vous le même caractère de physionomie à ceux qui prennent part au bonheur ou au malheur de leurs amis, et à ceux qui n'en sont pas touchés! — Non certes; car le visage que l'on montre à ses amis heureux est aussi riant qu'il est triste dans leur infortune. — Voilà donc encore des passions qu'on peut représenter. — Il est vrai. — Un air de grandeur et de noblesse, un air humble et abject, la modestie, la prudence, l'insolence, la rusticité, tout cela se montre sur le visage et dans le geste, dans l'action et même dans le repos. — Tu dis la vérité. — Nouveaux caractères que l'art peut exprimer. — Sans doute. — Et qui

crois-tu qu'on aime le plus à voir, de l'homme dont l'extérieur décèle un caractère doux, heureux, aimable, ou de celui qui n'offre que des inclinations haïssables, viles et méchantes ? — Par Jupiter ! il y a une grande différence entre l'un et l'autre, Socrate. »

Il était allé un jour chez Cliton le statuaire ; il s'entretenait ainsi avec lui : « Je vois bien que tu ne représentes pas de la même manière l'athlète à la course, le lutteur, le pugile, le pancratiaste ; mais le caractère de vie qui charme surtout les spectateurs, comment l'imprimes-tu à tes statues ? »

Comme Cliton hésitait et tardait à répondre ? « C'est peut-être, lui dit Socrate, en conformant tes statues à tes modèles vivants, que tu les montres plus animées ? — Voilà tout mon secret. — Suivant les différentes postures du corps, certaines parties s'élèvent, tandis que d'autres s'abaissent ; quand celles-ci sont pressées, celles-là fléchissent ; lorsque les unes se tendent, les autres se relâchent ; n'est-ce pas en imitant cela que tu donnes à l'art la ressemblance de la vérité ? — Précisément. — Cette imitation de l'action des corps ne cause-t-elle pas du plaisir aux spectateurs? — Cela doit être. — Il faut donc exprimer la menace dans les yeux des combattants, la joie dans le regard des vainqueurs. — Assurément. — Il faut donc aussi que le statuaire exprime par les formes les impressions de l'âme. »

Un jour il entra dans la boutique de l'armurier Pistias, qui lui montra des cuirasses bien faites. « En vérité, lui dit-il, j'admire l'invention de cette armure qui couvre le corps dans les parties où il a besoin de défense, sans empêcher les bras de se remuer. Mais dis-moi, Pistias, pourquoi vends-tu tes cuirasses plus cher que les autres armuriers, quoiqu'elles ne soient ni plus fortes ni meilleures ? — C'est que je les fabrique mieux proportionnées. — Est-ce par le poids ou par la mesure que tu prouves leur proportion, et que tu les estimes plus? car tu ne donnes à toutes ni le même poids, ni la même grandeur, s'il est vrai, comme je le pense, que tu en fasses d'assorties à toutes les tailles. — Il faut bien qu'elles puissent s'ajuster; car autrement à quoi servirait une cuirasse ? — Mais n'y a-t-il pas des corps bien proportionnés, et d'autres qui ne le sont pas? — Sans doute. — Comment donc fais-tu une cuirasse d'une belle proportion

pour un corps mal proportionné ? — En l'ajustant à la taille ; dès qu'elle va bien, elle est d'une belle proportion.

— Si je ne me trompe, tu considères les proportions non en elles-mêmes, mais par rapport aux personnes : ainsi tu diras qu'un bouclier est bien proportionné pour celui qui doit s'en servir ; il en est de même d'un manteau ou d'autres choses semblables, du moins d'après tes paroles : peut-être y a-t-il dans cette convenance un autre avantage qui n'est pas à mépriser. — Enseigne-moi sur cela ce que tu sais. — Une armure qui va bien fatigue moins de son poids, sans être en effet plus légère que celle qui va mal. Celle-ci ou pend trop sur les épaules, ou presse fortement quelque partie du corps, et devient par là incommode et difficile à porter : l'autre se partage avec un juste équilibre sur les clavicules, sur les épaules, sur le dos, sur la poitrine, sur l'estomac; on dirait que c'est non un fardeau, mais un appendice du corps. — Tu viens de dire ce qui donne, selon moi, un très-grand prix à mes ouvrages, quoiqu'il y ait des personnes qui achètent de préférence des cuirasses ciselées et dorées. — Mais, si à cause de ces embellissements elles s'ajustent mal, n'achète-t-on pas alors une incommodité bien ciselée, bien dorée? Enfin, continua Socrate, comme le corps n'est pas toujours immobile, que tantôt on se courbe, tantôt on se redresse, comment des cuirasses justes serviront-elles ? — Elles ne pourront servir. — Tu dis donc que des cuirasses vont bien, non lorsqu'elles montrent toutes les formes, mais quand elles n'incommodent pas. — C'est toi-même qui le dis, et tu l'entends à merveille. »

CHAPITRE XI.

Il y avait à Athènes une belle femme nommée Théodote. Elle était d'une telle facilité de mœurs, qu'elle se livrait à qui la voulait. Un des auditeurs de Socrate disait d'elle qu'il n'y avait pas d'expressions propres à peindre sa beauté ; que les peintres la prenaient pour modèle, et qu'elle ne leur voilait rien de ce que la décence permet de montrer.

« Il faut lui faire visite, dit Socrate : nous aurions beau écouter, quelle idée se former de ce qui est au-dessus de toute expression! » Suis-moi à l'instant, » dit le narrateur.

Ils allèrent en effet chez Théodote; ils la trouvèrent avec un peintre qui en faisait son étude, et la considérèrent à loisir. Dès que le peintre eut cessé son travail : « Mes amis, leur dit Socrate, devons-nous plus de reconnaissance à Théodote de ce qu'elle nous a montré ses charmes, qu'elle ne nous en doit de l'avoir contemplée? Si elle a plus gagné à se montrer à nous, c'est elle qui nous a obligation : mais nous lui en devons beaucoup, si ce beau spectacle nous a intéressés plus qu'elle. » Quelqu'un ayant remarqué qu'il parlait juste : « N'est-il pas vrai, ajouta-t-il, que les éloges qu'elle reçoit de nous, et que nous aimerons à publier, ne lui seront pas inutiles, tandis que nous, à qui tant d'appas ont été dévoilés, nous n'emporterons que des désirs et des tourments? Désormais esclaves de Théodote, c'est à nous de reconnaître son empire. — A ce compte, repartit la belle courtisane, c'est à moi de vous remercier de votre visite. »

Quand Socrate la vit ensuite superbement parée, et près d'elle sa mère vêtue d'une manière peu commune, de nombreuses esclaves belles et proprement habillées, des appartements ornés avec autant de richesse que de goût : « Dis-moi, Théodote, aurais-tu des terres? — Non. — Du moins tu as quelque maison d'un bon revenu? — Pas plus. — Tu possèdes donc des esclaves industrieux? — Pas un seul. — Mais comment suffis-tu à tes dépenses? — Je me fais un ami, il veut m'obliger; voilà mon revenu. — En vérité, Théodote, c'est une belle richesse! Une foule d'amis est bien préférable à des troupeaux de brebis, de bœufs et de chèvres. Mais pour qu'un ami vole à toi comme un moucheron, comptes-tu sur les faveurs de la fortune, ou emploies-tu quelque artifice? — Eh! comment inventerais-je des artifices? — Bien plus aisément que les araignées. Tu vois comme elles se procurent leur subsistance : elles tissent une toile subtile, où les mouches tombent et deviennent leur proie.

— Tu me conseillerais donc aussi de tendre des filets pour prendre des amis? — Il ne faut pas croire, répondit Socrate, qu'on doive aller sans art à la plus précieuse de toutes les chasses, celle des amis. Vois combien d'adresse on emploie pour chasser aux lièvres, proie si commune; le chasseur sait que les lièvres paissent pendant la nuit; il se procure des chiens qni chassent dans les ténèbres. Les liè-

vres s'éloignent pendant la jour : on a d'autres chiens qui les sentent au fumet et les arrêtent quand ils retournent des pâturages au gîte. Le lièvre est si agile que l'œil le suit à peine ; on se procure des chiens légers, qui l'atteignent à la course. Quelquefois encore il échappe; mais on tend des filets dans les sentiers; il y tombe et s'y prend. — Quel moyen donc emploierai-je, dit Théodote, pour aller à la chasse des amis? — Au lieu de chien, trouve quelqu'un qui suive à la piste et découvre des richards d'un tempérament amoureux, pour les pousser ensuite dans tes filets. — Et quels filets ai-je donc? — Un seul filet, bien fait pour enlacer : ta beauté, et avec elle ton esprit qui t'inspire des regards enchanteurs et des paroles obligeantes, qui t'apprend à recevoir avec aménité ceux qui te recherchent, avec dignité ceux qui font les importants, à visiter avec une tendre sollicitude ton ami malade, à se réjouir vivement avec lui de sa prospérité, à obliger de toute ton âme celui qui t'a donné la sienne. Je vois d'ailleurs qu'auprès de toi on n'éprouve pas moins de tendresse que de douceur; que, si tu as des amants illustres, tu ne les charmes pas seulement par des paroles, mais encore par la bonté de ton cœur. — Je te jure que je n'emploie aucun de ces artifices.

— Il importe cependant, reprit Socrate, d'attaquer habilement un homme suivant son caractère : ce n'est pas par la force que tu feras ou conserveras un ami; c'est une proie qu'on prend et qu'on fixe par les bienfaits et le plaisir. — Tu dis vrai. — Avant tout ne demande à ceux qui t'aiment que ce qu'ils peuvent faire sans peine; ensuite paye-les de retour. Alors ils deviendront véritablement tes amis; ils s'attacheront à toi pour longtemps ; ils te rendront les plus grands services. Pour les obliger, il n'est rien de mieux que de ne leur accorder que ce qu'ils désirent ardemment. Tu vois que les mets les plus délicieux n'ont aucune saveur quand on ne la reçoit pas de l'appétit, et qu'ils inspirent le dégoût quand on en est rassasié ; au lieu que si on nous les présente après avoir provoqué notre appétit, quelque communs qu'ils soient, nous les trouvons exquis. — Et le moyen de me faire désirer? — C'est d'abord de ne point offrir tes faveurs à des amans rassasiés, et d'attendre que leur satiété soit passée, et qu'ils les souhaitent de nouveau. Irrite leurs désirs par une modeste familiarité ; parais disposée à répon-

dre à leur passion; et jusqu'à ce qu'elle ait acquis la plus grande force, dérobe-toi à leurs poursuites. Les faveurs ainsi accordées sont bien autrement précieuses que lorsqu'elles vont au-devant des vœux.

— Eh! Socrate, que ne m'aides-tu à cette chasse? — J'y consens, pourvu que tu me persuades. — Par quels moyens te persuader? — Cherche toi-même; tu en trouveras si tu as besoin de moi. — Viens donc souvent me voir. — Théodote, il m'est difficile d'en trouver le temps, répondit Socrate en plaisantant sur ses grandes occupations : mes propres affaires et les affaires publiques ne me laissent pas de loisir. J'ai d'ailleurs des maîtresses qui ne me permettrent de les quitter ni le jour ni la nuit; elles ont appris de moi des philtres et des enchantements. — Quoi! Socrate, tu as aussi cette connaissance? — Eh! pourquoi penses-tu qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais? Comment crois-tu que Cébès et Simmias viennent de Thèbes pour me voir? Sache que cela ne peut se faire sans philtres, sans enchantements, sans iynx. — Prête-moi donc un iynx, afin que je t'attire. — Je ne veux pas être attiré près de toi; mais j'exige que tu viennes me chercher toi-même. — J'irai, Socrate; promets-moi seulement de me recevoir. — Je te recevrai, s'il n'y a personne auprès de moi que j'aime plus que toi. »

CHAPITRE XII.

Il voyait qu'Épigène, l'un des jeunes gens qui le fréquentaient, était d'une mauvaise complexion : « Épigène, lui dit-il, que tu as l'air commun! — Aussi ne suis-je qu'un plébéien. — Pas plus que ceux qui doivent combattre dans les jeux olympiques. Regardes-tu comme peu de chose d'avoir à disputer sa vie contre les ennemis, à la première guerre que déclareront les Athéniens? Cependant que de gens qui, à cause de leur mauvaise constitution, périssent dans les combats, ou se sauvent en se déshonorant? Plusieurs, par la même raison, sont faits prisonniers, passent misérablement le reste de leurs jours dans la dure captivité, ou se voient soumis à de tristes nécessités, payent une rançon supérieure à leur fortune, et languissent toute leur vie dans la douleur et dans une profonde misère. D'autres

se font une mauvaise réputation, parce qu'ils manquent de vigueur; on les prend pour des lâches.

» Es-tu indifférent à ces punitions? avec une constitution faible, crois-tu pouvoir aisément les supporter? Pour moi, je trouve bien plus doux et bien plus faciles les exercices auxquels doit se soumettre celui qui s'applique à fortifier son corps. Penses-tu qu'une constitution délicate soit plus saine et plus utile dans tous les événements qu'une constitution robuste? ou méprises-tu les avantages que procure un bon tempérament? Cependant les hommes bien constitués et ceux qui le sont mal ont un sort bien différent. Les premiers se portent bien et sont robustes; aussi plusieurs d'entre eux se sauvent honorablement dans les combats et se tirent des périls; plusieurs secourent leurs amis, rendent à la patrie des services qui leur obtiennent de la reconnaissance, de la gloire et les plus grands honneurs. Jusqu'à leurs derniers moments ils vivent plus heureux, plus considérés, et laissent à leurs enfants de plus grands moyens pour subsister.

» Si l'on ne fait pas publiquement les exercices militaires, ce n'est certainement pas une raison pour les particuliers de les négliger et de s'y appliquer moins assidûment. Sache que, dans aucune lutte, dans aucune entreprise, tu n'auras à te repentir d'avoir exercé tes forces : dans toutes nos actions le corps nous est utile, et il nous importe fort qu'il soit bien constitué. Même dans les fonctions où tu crois que le corps a le moins de part, dans celles de l'intelligence, qui ne sait combien l'on commet de fautes parce que le corps n'est pas bien affecté? L'oubli, le découragement, la mauvaise humeur, la folie même, effets d'une disposition vicieuse de nos organes, attaquent l'esprit jusqu'à lui faire perdre même les connaissances acquises. Le corps est-il sain, l'homme vit dans une grande sécurité; loin qu'il ait à redouter les infirmités, suite d'une mauvaise complexion, il se flatte qu'une santé vigoureuse produira les effets contraires : or, que ne fera pas un homme de bon sens pour éviter ces malheurs dont nous venons de parler?

» D'ailleurs quelle honte que, par son indolence, on vieillisse sans savoir jusqu'où l'on aurait pu porter sa force et son adresse! C'est ce qu'on ne peut connaître sans travail; car ces qualités ne se produisent pas d'elles-mêmes. »

CHAPITRE XIII.

Quelqu'un était en colère d'avoir salué une personne qui ne lui avait pas rendu le salut : « Quoi ! lui dit-il, la rencontre d'un malade ne te choque pas, et tu serais chagrin d'avoir rencontré un rustique personnage ! n'est-ce pas risible ? »

Un autre se plaignait de manger sans plaisir ? « Acumène, lui dit-il, enseigne un bon remède à ce mal. — Lequel ? — C'est de manger moins ; les mets en paraissent plus agréables : on dépense moins et on se porte mieux. »

Un troisième lui disait que l'eau qu'il buvait était chaude. « Elle sera toute prête quand tu voudras te baigner. — Elle est trop fraîche pour le bain. — Tes domestiques se trouvent-ils mal d'en boire et de s'y baigner ? — Non vraiment ; mais je m'étonne qu'ils s'en servent volontiers. — Cette eau est-elle plus chaude à boire que celle du temple d'Esculape ? — C'est l'eau du temple d'Esculape qui est plus chaude. — Et, pour le bain, est-elle plus fraîche que l'eau d'Amphiaraüs ? — C'est celle-ci qui est plus fraîche. — Considère donc que tu es plus difficile à contenter que ne le sont les domestiques et les malades. »

Un maître avait rudement châtié son valet. Socrate lui en demanda la raison. « Parce que c'est un gourmand, un paresseux qui aime l'argent et ne veut rien faire. — As-tu examiné quelquefois qui méritait le plus d'être châtié de toi ou de ton valet ? »

Un autre étant effrayé du voyage d'Olympie. « Eh ! qu'a donc ce chemin qui t'épouvante ? Ne passes-tu pas presque tout le jour à te promener dans ta maison ? Eh bien, en partant d'ici, tu te promènes de même et tu t'arrêtes pour dîner ; tu te promèneras encore et tu souperas, et puis te reposeras. Ne sais-tu donc pas qu'en mettant ensemble les promenades que tu fais en cinq ou six jours, on va aisément d'Athènes à Olympie ? Au reste, tu feras mieux de partir un jour d'avance que de différer. Il est fâcheux d'être contraint à faire de longues traites ; mais il est commode de pouvoir perdre un jour en route : il convient donc que tu hâtes ton départ. »

« Je suis épuisé, disait un autre, d'une longue route que je viens de faire. » Il lui demanda s'il portait quelque fardeau. « Non, en vérité ; c'était assez de mon manteau. — Marchais-tu seul, ou suivi d'un serviteur ? — J'avais un serviteur. — Allait-il à vide, ou portait-il quelque chose ? — Par Jupiter ! il portait mes hardes et mon bagage. — Et comment s'est-il tiré du chemin ? — Mieux que moi, je crois. — Et s'il eût fallu porter son fardeau, comment te serais-tu trouvé ? — Mal assurément, ou plutôt je n'aurais pu le porter. — Trouves-tu digne d'un homme exercé à la gymnastique d'être moins en état que son esclave de supporter la fatigue ? »

CHAPITRE XIV.

Quand on venait souper chez lui, les uns apportaient peu, les autres beaucoup. Socrate ordonnait au valet de mettre le plus petit plat en commun, et d'en distribuer une part à chaque convive. Ceux qui avaient apporté beaucoup auraient eu honte de ne pas goûter au petit plat, et de ne pas faire part de leurs mets ; ils le mettaient donc en commun ; et comme ils n'avaient rien de plus que ceux qui apportaient peu, ils cessèrent d'acheter des viandes à grands frais.

Il remarqua que l'un des convives ne mangeait pas de pain et ne prenait que de la viande. La conversation roulant sur l'application des mots aux objets : « Pourrions-nous expliquer, dit-il, pourquoi on appelle un homme gourmand ? car avec son pain on mange de la viande quand on en a ; mais il me semble que ce n'est pas par cette raison qu'on est appelé gourmand. — Non, dit quelqu'un de la compagnie. — Celui qui mange sa viande, non comme athlète, mais pour son plaisir, vous semble-t-il gourmand ? — Qui mériterait mieux ce nom ? — Mais, dit un autre, celui qui mange beaucoup de viande avec peu de pain ? — Je trouve, reprit Socrate, qu'on l'appelle justement gourmand ; et quand les autres demandent aux dieux abondance de fruits, il doit demander abondance de viande. » Pendant que Socrate parlait, le jeune homme qu'il avait en vue sentit qu'il était l'objet de la conversation : il prit du pain, mais sans cesser de manger force viande. Socrate s'en aperçut :

« Observez ce jeune homme, dit-il, vous qui êtes auprès de lui; se sert-il de son pain pour manger sa viande, ou de sa viande pour manger son pain? »

Il remarqua une autre fois qu'un des convives, à chaque bouchée de pain, goûtait des différents plats : « Est-il une manière plus dispendieuse, dit-il alors, et plus ennemie du bon goût, que celle d'un homme qui mange plusieurs mets à la fois, et qui met en même temps dans sa bouche des sauces différentes? Il compose ainsi un plat assurément bien cher : et d'ailleurs, si les cuisiniers ont raison de ne pas vouloir de mélange, parce qu'ils le jugent déplacé, celui qui se le permet ne commet-il pas une faute et ne détruit-il pas leur art? N'est-il pas ridicule de chercher parmi eux les plus habiles, et, sans y rien connaître, de changer ce qu'ils font? Un autre inconvénient pour celui qui est accoutumé à manger plusieurs mets ensemble, c'est de se croire dans la détresse quand il n'y a plus diversité, et de regretter son régime habituel; au lieu que celui qui, à chaque bouchée de pain, ne touche qu'à un seul plat, le mange avec plaisir, lorsqu'il n'en a pas plusieurs à sa disposition. »

Il disait que les Athéniens exprimaient l'action de manger par un mot qui signifie faire bonne chère; qu'il fallait qu'une nourriture, pour être bonne, n'incommodât ni le corps ni l'esprit, et qu'on se la procurât sans peine : en sorte qu'il entendait ce mot, faire bonne chère, de ceux qui vivent sobrement.

LIVRE IV

CHAPITRE PREMIER.

Socrate se rendait utile en toute occasion et de toute manière. Avec de l'attention et l'intelligence la plus commune, on conçoit pourquoi rien n'était plus avantageux que de le fréquenter et d'être avec lui partout et en toute circonstance, puisque se souvenir de lui, en son absence, n'était pas d'une faible utilité pour ceux qui partageaient sa familiarité et qui adoptaient ses principes; car il n'instruisait pas moins par son badinage que par des leçons sérieuses. Souvent il se disait amoureux, mais il était évident que ce n'était pas de la beauté du corps; il ne recherchait que les âmes nées pour la vertu.

Il regardait comme l'indice d'un heureux naturel une conception facile, une mémoire sûre, le désir des connaissances nécessaires pour bien administrer une maison, pour bien gouverner un État, en un mot pour tirer parti des hommes et des circonstances. Il pensait que des hommes ainsi formés étaient heureux; qu'ils conduisaient sagement leur maison; qu'ils pouvaient encore rendre heureux et les autres hommes et les autres États.

Il avait une manière différente avec les différents caractères. Rencontrait-il de ces jeunes gens qui, se croyant favorisés de la nature, méprisent toute instruction, il leur prouvait que les naturels qui semblent les plus heureux ont le plus besoin d'être cultivés. Il apportait l'exemple de ces généreux coursiers qui, nés vifs, impétueux, deviennent précieux et rendent de grands services, s'ils sont domptés dans leur jeunesse : les a t-on négligés, ils sont rétifs et de nul service. Un chien de bonne race, qui aime la fatigue, qui s'élance à la poursuite des animaux, deviendra sans doute un excellent chien de chasse, si l'on a soin de l'ins-

truire ; qu'on l'abandonne à la nature, il est stupide, obstiné, furieux.

Ainsi les hommes les mieux doués de la nature, nés avec de l'ardeur pour tout ce qu'ils entreprennent, se distingueront par leurs vertus, et deviendront très-utiles, car ils feront de grandes choses, s'ils ont reçu de l'éducation la connaissance de leurs devoirs : mais si la culture leur manque et qu'ils restent dans l'ignorance, ils seront aussi méchants que nuisibles ; ne sachant pas discerner ce qu'ils doivent faire, ils se jettent dans de coupables projets ; hautains et violents, ils ne veulent point de frein : aussi causent-ils les plus grands maux.

Quant à ceux qui, fiers de leurs richesses, croient n'avoir aucun besoin d'instruction, et qui pensent qu'il leur suffit d'avoir de la fortune pour venir à bout de tous leurs projets, pour être honorés dans le monde, voici comme il les corrigeait. « C'est une folie, leur disait-il, de s'imaginer que, sans instruction, l'on distingue les choses utiles de celles qui ne le sont pas ; c'est encore une folie, lorsqu'on manque de ce discernement, de se croire capable de quelque chose d'utile parce qu'on a les moyens d'acheter tout ce qu'on veut : c'est une sottise, lorsqu'on est incapable de rien d'utile, de croire qu'on a tout ce qu'il faut pour bien vivre, pour vivre avec honneur ; c'est encore une sottise de penser qu'avec des richesses et une honteuse ignorance on passera pour un homme de mérite, ou que, n'étant bon à rien, on sera considéré. »

CHAPITRE II.

Je vais raconter comment il se comportait avec ceux qui croyaient avoir reçu une excellente éducation, et qui se glorifiaient de leur savoir.

Il savait que le bel Euthydème, pour avoir rassemblé quantité d'ouvrages de poëtes et sophistes renommés, se flattait de l'emporter par ses lumières sur tous ses égaux, et concevait l'espérance d'éclipser ses rivaux dans l'éloquence et dans la science du gouvernement. Cependant, à cause de sa jeunesse, il n'entrait pas encore dans les assemblées du peuple, et, s'il s'intéressait au succès d'une

affaire, il s'asseyait dans la boutique d'un sellier voisine de la place. Socrate s'y rendit avec plusieurs de ses amis.

Quelqu'un demanda si c'était au commerce de quelque sage, ou à la seule force de son génie, que Thémistocle devait une supériorité telle, que la république jetait les yeux sur lui lorsqu'elle avait besoin d'un homme habile. Socrate voulait piquer Euthydème : « Il faudrait, répondit-il, être bien simple pour croire que sans de bons maîtres on ne devient pas habile dans les arts mécaniques, et que cependant la plus importante de toutes les sciences, celle de gouverner les États, vient d'elle-même à l'esprit. »

Une autre fois Socrate, voyant qu'Euthydème évitait de se placer près de lui, dans la crainte de passer pour un des admirateurs de son talent : « Assurément, dit-il en présence d'Euthydème, on peut juger que, dès qu'il sera en âge, il ne manquera pas d'ouvrir son avis sur les affaires qui seront proposées à l'assemblée du peuple. Au soin qu'il prend de paraître ne rien apprendre de personne, je présume qu'il a déjà un bon exorde tout prêt pour ses discours. Sans doute il commencera ainsi sa harangue : « Je n'ai jamais eu de maître ; si j'ai entendu parler de quelques hommes éloquents ou versés dans les affaires, je n'ai point recherché leur société ; je ne me suis pas mis en peine de rechercher un maître habile : au contraire, j'ai toujours eu de la répugnance à recevoir des leçons ; j'ai même craint qu'on ne m'en soupçonnât. Néanmoins voici un avis tel que le hasard me le suggère. »

« Un semblable exorde ne conviendrait pas mal non plus à un jeune homme qui voudrait obtenir du gouvernement la permission d'exercer la médecine. Il faudrait qu'il commençât ainsi son discours : « Athéniens, je n'ai jamais appris la médecine de personne ; jamais je n'ai cherché de maître, car j'ai constamment évité non-seulement de rien apprendre des médecins, mais même de paraître avoir appris la médecine. Cependant accordez-moi votre confiance ; car je tâcherai de m'instruire en faisant sur vous des expériences. » Tout le monde se mit à rire de l'exorde.

Ensuite Euthydème parut prêter l'oreille aux entretiens de Socrate ; mais il évitait de parler lui-même, persuadé que son silence passerait pour de la modestie. Socrate voulait le guérir de cette idée : « Je m'étonne, dit-il, que ceux

qui veulent jouer de la cithare ou de la flûte, ou monter à cheval, ou posséder quelque autre talent semblable, ne prétendent pas être habiles sur-le-champ et uniquement par leur travail; qu'ils cherchent les maîtres les plus célèbres, résolus de tout faire, de tout endurer, de ne rien entreprendre sans leur avis, comme s'ils n'avaient pas d'autres moyens d'acquérir de l'habileté; tandis que ceux qui se proposent de devenir de grands orateurs, de grands hommes d'État, croient pouvoir d'eux-mêmes, sans préparation, sans étude, acquérir tout à coup un grand talent. Il me semble cependant que cette carrière est d'autant plus difficile que, parmi ceux qui la parcourent, il en est peu qui réussissent; ce qui prouve que ceux à qui elle plaît doivent y apporter une application plus grande et plus opiniâtre. »

Tels étaient d'abord les discours que Socrate tenait devant Euthydème. Quand il s'aperçut que son disciple restait plus volontiers quand il parlait, qu'il était plus disposé à l'écouter, il retourna seul à la même boutique; et Euthydème s'étant assis près de lui : « Dis-moi, jeune homme, est-il vrai, comme on l'assure, que tu aies rassemblé beaucoup d'ouvrages des écrivains qui se sont fait une réputation de sagesse ? — Oui, Socrate; j'en rassemble encore jusqu'à ce que j'en aie le plus grand nombre possible. — En vérité, je t'admire de préférer à l'or et à l'argent les trésors de la sagesse. C'est que tu sais bien que l'argent et l'or ne rendent pas les hommes meilleurs, et que les pensées des sages procurent à ceux qui les possèdent les richesses de la vertu. » Euthydème se réjouissait à ces mots, croyant que Socrate le jugeait dans le vrai chemin de la sagesse.

Socrate vit bien qu'il prenait plaisir à la louange. « Dis-moi, reprit-il, dans quelle partie te proposes-tu de te distinguer en rassemblant tant de livres ? » Comme Euthydème se taisait, rêvant à la réponse qu'il devait faire, Socrate prit la parole : « Ne voudrais-tu pas devenir médecin ? il y a beaucoup de livres de médecine. — Non, en vérité. — Quoi donc ? architecte ? car cet art exige un esprit cultivé. — Ce n'est pas mon dessein. — Veux-tu donc devenir un bon géomètre comme Théodore ? — Pas plus. — Astrologue. — Pas davantage. — Est-ce que tu voudrais être rapsode ? car on dit que tu as toutes les œuvres d'Homère. Point du tout. — Je

sais que les rapsodes savent bien des vers par cœur, mais n'en sont pas moins stupides. — Aspirerais-tu à cette science qui rend les hommes capables de gouverner les maisons et les Etats, de commander, d'être utiles aux autres et à eux-mêmes? — Oui, Socrate, c'est de cette science que j'ai grand besoin.

— Par Jupiter! s'écria Socrate, tu recherches le plus beau et le premier des arts; on l'appelle l'art des rois, parce qu'il leur est nécessaire. Mais as-tu bien examiné s'il est possible d'y exceller sans être juste? — Oui, je l'ai examiné; et, de plus, je suis convaincu que sans la justice il est impossible d'être bon citoyen. — Tu as donc travaillé à devenir juste? — Je ne crois pas, Socrate, que personne passe pour plus juste que moi. — Et les hommes justes n'ont-ils pas leurs fonctions comme les ouvriers ont les leurs? — Oui, Socrate. — Et comme les ouvriers peuvent montrer leurs ouvrages, les hommes justes peuvent-ils exposer aussi les leurs? — Quoi donc! ne pourrais-je pas indiquer les œuvres de la justice? J'indiquerais même celles de l'iniquité: tous les jours elles frappent et nos yeux et nos oreilles. — Eh bien, veux-tu que nous écrivions ici un D, là un A? Ce qui nous paraîtra l'œuvre de la justice, nous le placerons sous le D; nous mettrons sous l'A ce qui nous paraîtra l'œuvre de l'iniquité. — Fais, si tu le juges nécessaire. »

Socrate écrivit ces deux lettres comme il le disait. « Ne trouve-t-on pas, reprit-il, le mensonge parmi les hommes? — Oui. — Où le placerons-nous? — Sous la lettre de l'injustice apparemment. — Les hommes ne trompent-ils pas? — Sans doute. — Où placerons-nous la tromperie? — Encore du côté de l'injustice. — Et l'action de nuire aux autres? — De même. — Celle de vendre comme esclave un homme libre? — Toujours de même. — Et de tout cela rien du côté de la justice? — Cela serait étrange.

— Mais quoi! supposons qu'un général asservisse une nation injuste et ennemie: dirons-nous qu'il commet une injustice? — Non vraiment. — Nous appellerons donc ce qu'il fait un acte de justice? — Sans doute. — Et s'il trompe les ennemis? — Cela est encore juste. — Mais s'il les pille, et qu'il enlève leurs biens? — Il ne fait rien que de juste. Je croyais que les questions que tu me faisais ne regardaient que nos amis. — Ainsi tout ce que nous avions attribué à l'iniquité, il faudra donc à présent l'attribuer à la justice?

— Je le pense. — Veux-tu qu'en mettant toutes ces actions à la place que tu leur marques, nous posions en principe qu'elles deviennent justes contre des ennemis, mais injustes avec des amis; qu'on doit à ceux-ci la plus grande franchise? — Nous sommes d'accord.

— Et si un général, reprit Socrate, voit ses troupes se décourager; s'il leur fait accroire qu'il lui arrive du secours, et qu'il rassure par ce mensonge leurs esprits intimidés, sous quelle lettre placerons-nous cette tromperie? — Sous celle de la justice, je crois. — Un enfant a besoin d'une médecine qu'il refuse de prendre; son père la lui mêle avec ses aliments, et par cette ruse il lui rend la santé : où mettrons-nous cette supercherie? — A la même place encore. — Mon ami est désespéré; je crains qu'il ne se tue, je lui dérobe son épée, toutes ses armes; que dirons-nous de ce vol? — Qu'il est juste. — Tu prétends donc que, même à l'égard de ses amis, on n'est pas tenu à la plus grande franchise? — Non vraiment; je rétracte, s'il est permis, ce que je viens de dire. — Cela vaut beaucoup mieux que de persévérer dans l'erreur.

« Mais, pour ne pas laisser ce point sans examen, de deux hommes qui trompent leurs amis avec des supercheries nuisibles, lequel est le plus injuste, de celui qui trompe de propos délibéré, ou de celui qui le fait sans dessein? — Socrate, je n'ai plus de confiance dans mes réponses. Ce que nous avons examiné me paraît tout différent de ce que je le croyais d'abord; néanmoins je dirai que le plus injuste est celui qui a la volonté de tromper. Te semble-t-il que la justice soit une science qui ait ses principes comme l'écriture? — Je le pense. — Lequel juges-tu plus habile à écrire, de celui qui écrit et lit mal de dessein prémédité, ou de celui qui écrit et lit mal involontairement? — C'est le premier; car il pourra bien faire quand il le voudra. — Ainsi celui qui écrit mal parce qu'il le veut, sait écrire : celui qui n'écrit pas bien malgré lui, ne le sait pas? — Assurément. — Quel est donc celui qui connaît la justice? est-ce celui qui ment et trompe parce qu'il le veut bien, ou celui qui trompe et ment sans le vouloir? — C'est le premier. — Tu dis donc que celui qui sait écrire est plus savant dans les lettres que celui qui ne le sait pas? — Il est vrai. — Et que celui qui connaît mieux les premiers éléments de la justice est plus

juste que celui qui les ignore ? — Je le crois, ou plutôt je n'entends plus rien à mes réponses.

— Mais, Euthydème, si quelqu'un voulait dire la vérité, et qu'il ne parlât jamais de la même manière sur les mêmes choses : s'il disait, du même chemin, tantôt qu'il conduit à l'orient et tantôt à l'occident, et qu'en rendant le même compte il trouvât tantôt plus et tantôt moins, que dirais-tu d'un tel homme? — Qu'il ne sait pas ce qu'il prétendait savoir.

Connais-tu des gens qu'on appelle serviles? — Assurément. — Il est clair que c'est à cause de leur ignorance; mais est-ce parce qu'ils ignorent l'art de travailler le cuivre qu'on leur donne ce nom ? — Nullement. — Parce qu'ils ne savent pas le métier de maçons? — Pas davantage. — Parce qu'ils ne savent pas faire des souliers ? — Non vraiment, c'est tout le contraire ; car ordinairement ceux qui savent le mieux ces métiers sont de condition servile. — On donne donc ce nom injurieux à ceux qui ignorent ce que c'est que le beau, l'honnête et le juste ? — Je le crois. — Réunissons donc nos efforts pour n'être pas comptés parmi les esprits serviles.

— En vérité, Socrate, je me croyais très-avancé dans la philosophie, et je pensais avoir appris par elle tout ce qui convient à un homme qui soupire après la vertu. Figure-toi quel est à présent mon découragement, en voyant que, pour fruit de tant de peines, je ne puis pas même répondre aux questions qu'on me fait sur ce qu'il est si important de savoir, et que je ne connais plus aucune route qui puisse me conduire à devenir meilleur.

— Dis-moi, Euthydème, as-tu été quelquefois à Delphes? — Oui, et même deux fois. — As-tu lu cette inscription qui se voit dans quelque endroit du temple : CONNAIS-TOI TOI-MÊME? — Oui. — As-tu méprisé cet avis, ou y as-tu fait attention, et as-tu entrepris d'examiner qui tu es? — Non, en vérité. C'est une connaissance que je croyais bien posséder; car difficilement j'en eusse acquis d'autres, si je ne me fusse pas connu moi-même. — Penses-tu que, pour se connaître, il suffise de savoir son nom? ou bien, à l'exemple de celui qui, voulant acheter un cheval, ne se flatte pas de bien le connaître sans avoir examiné s'il est docile ou rétif, faible ou vigoureux, vif ou lent, en un mot s'il réunit toutes les

qualités qui feraient un bon ou un mauvais cheval, ne doit-on pas s'examiner, juger à quoi l'on est propre, et quelles sont ses forces ? — Il me semble en effet que ne pas connaître ses facultés, c'est ne se pas connaître soi-même.

— N'est-il pas clair qu'on trouve dans cette connaissance les plus grands avantages, et qu'on s'attire les plus grands maux quand on s'abuse soi-même ? Celui qui se connaît sait ce qui lui est utile ; il distingue ce que ses forces peuvent supporter, et ce qu'elles refusent. En n'entreprenant que ce qu'il sait, il se procure le nécessaire et vit heureux ; en s'abstenant de ce qu'il ne sait pas, il s'épargne des fautes et échappe à la misère : par le même moyen, il est en état de juger les autres hommes et de les employer utilement, soit pour se procurer des biens, soit pour s'épargner des maux. Mais celui qui ne se connaît pas et qui s'abuse sur ses facultés ne sait pas mieux juger les hommes que les choses ; il n'a nulle idée de ce qu'il lui faut, ni de ce qu'il fait, ni des moyens dont il se sert : il se trompe en tout ; tous les avantages lui échappent, et le malheur l'accable.

« Celui qui sait bien ce qu'il fait réussit dans ses entreprises, acquiert et réputation et gloire. Les hommes qui lui ressemblent aiment à l'employer. Dans les revers, on s'empresse à recevoir ses conseils, on se livre sans réserve entre ses mains, on fonde sur lui l'espérance de sa félicité ; et, par tous ces motifs, on le récompense d'un attachement sans bornes. Mais celui qui agit aveuglément, et qui, pour son malheur, est chargé d'une fonction, non-seulement échoue dans ses entreprises, où il ne trouve que dommage et châtiment, mais encore il perd sa réputation : on le raille, on le méprise, il vit déshonoré. Tu vois ce qui arrive aux républiques qui, méconnaissant leurs forces, attaquent des États plus puissants : les unes sont renversées ; les autres, de libres, deviennent esclaves.

— Sois assuré, dit alors Euthydème, que je sens combien est précieuse la connaissance de soi-même. Mais par où commencer et examiner ? Je te donne toute mon attention, si tu veux me l'apprendre. — Sans doute, reprit Socrate, tu connais quels sont les véritables biens, les véritables maux ? — Par Jupiter ! si je l'ignorais, je serais au-dessous des esclaves. — Allons, fais-moi part de tes idées. — Cela n'est pas bien difficile. D'abord je crois que la santé est

un bien, que la maladie est un mal ; ensuite, que les causes de l'une et de l'autre, je veux dire les boissons, les aliments, les travaux, sont des biens quand ils contribuent à la santé, des maux quand ils donnent des maladies. — Par conséquent la santé, la maladie sont elles-mêmes des biens quand elles procurent du bien, et des maux quand elles causent du mal. — Et quand la santé produit-elle du mal, et la maladie du bien ? — Lorsque les uns, pleins de confiance dans leur bonne santé, vont chercher la mort dans une expédition peu glorieuse ou dans une navigation funeste, et que les autres sont retenus chez eux par la maladie et se sauvent.

— Tu dis vrai : mais tu vois, d'un autre côté, qu'avec la santé on prend part aux bonnes occasions ; qu'on les manque dans un état de faiblesse. — Ces choses, qui sont quelquefois utiles et quelquefois nuisibles, ne sont donc pas plus des biens que des maux ? — Cela me paraît ainsi, du moins d'après ce discours. — Mais, poursuivit Euthydème, on ne peut nier que la science ne soit un bien ; car dans quelle affaire l'homme instruit n'aura-t-il pas l'avantage sur l'ignorant ? — Quoi ! n'as-tu pas entendu parler de Dédale ? Ignores-tu que, pris par Minos, à cause de ses talents, il fut contraint de le servir, privé à la fois de sa patrie et de la liberté ; que, voulant prendre la fuite avec son fils, il le perdit sans pouvoir lui-même se sauver, et que, transporté chez des Barbares, il fut encore une fois esclave ? — Oui, on raconte cette histoire. — Et n'as-tu pas appris les infortunes de Palamède ? On croit généralement qu'Ulysse, envieux de ses talents, fut l'auteur de sa mort. — Je sais encore cela. — Combien d'autres personnages, enlevés par le roi de Perse, à cause de leurs connaissances, languissent aujourd'hui dans les fers !

— Du moins, Socrate, nul doute que le bonheur ne soit un bien. — Pourvu, Euthydème, qu'on ne le fasse pas consister dans des biens équivoques. — Eh ! qu'y a-t-il d'équivoque dans ce qui fait le bonheur ? — Rien, à moins qu'on ne joigne à l'idée du bonheur la beauté, la force, la richesse, la gloire et mille autres choses semblables. — Nous l'y joindrons certainement. Et comment serait-on heureux sans cela ? — Eh bien, confonds, j'y consens, avec le bonheur tous ces avantages si souvent funestes. Combien de fois la beauté n'a-t-elle pas été corrompue par d'infâmes séduc-

teurs ! Que de gens sont tombés dans le malheur pour avoir formé de trop vastes entreprises, parce qu'ils avaient de la force ! Combien d'autres, amollis par les richesses, sont tombés dans les embûches qu'elles leur avaient fait dresser ! Que d'hommes illustres ont trouvé leur perte dans l'éclat de leur gloire et dans le crédit qu'elle leur avait procuré ! — Si j'ai tort de louer même le bonheur, je l'avoue, je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux.

— Peut-être n'y as tu-pas réfléchi, parce que tu te croyais trop savant. Mais, puisque tu te disposes à gouverner un État démocratique, tu sais sans doute ce que c'est qu'une démocratie. — Je le sais fort bien. — Crois-tu qu'il soit possible de connaître la démocratie sans connaître le peuple ? — Je ne le pense pas. — Qu'est-ce que tu appelles le peuple ? — Les citoyens pauvres. — Tu sais donc qui sont les pauvres? — Comment l'ignorer ! — Et ce que c'est que les riches ? — Tout aussi bien. — Qui appelles-tu pauvres et qui appelles-tu riches ? — J'appelle pauvres ceux qui n'ont pas assez pour les dépenses nécessaires, et riches ceux qui ont plus qu'il ne leur faut. — As-tu remarqué que certaines gens, n'ayant que peu de choses, en ont cependant assez et font encore des épargnes; et que d'autres, avec de grands biens, n'ont pas le nécessaire ? — Cela est certain, et tu as raison de me le rappeler. Je sais même des souverains que la détresse force, comme des indigents, à commettre des injustices. — S'il en est ainsi, voilà donc des souverains à placer dans la classe du peuple; et les gens qui possèdent peu, mais qui savent économiser, seront comptés parmi les riches. — Mon ignorance me force d'en convenir, et je réfléchis si je ne ferais pas très-bien de me taire. A parler franchement, j'ai l'air de ne rien savoir. »

Il se retira tout découragé, se méprisant lui-même et ne se regardant plus que comme un esclave. La plupart de ceux dont Socrate confondait ainsi l'orgueil ne revenaient plus le voir, et il les jugeait encore plus sots. Pour Euthydème, il crut qu'il ne pourrait acquérir des talents que dans la fréquentation de Socrate. Il ne le quittait que pour des affaires indispensables; il l'imitait même à certains égards. Socrate, le voyant dans ces bonnes dispositions, ne le rebutait plus, et lui parlait le plus franchement et lui donnait les notions les plus simples et les plus claires des

choses qu'il croyait les plus importantes à connaître et à pratiquer.

CHAPITRE III.

Il ne se pressait pas de rendre les jeunes gens qui le fréquentaient éloquents, habiles à parler, à agir, à imaginer; il pensait qu'il fallait auparavant leur donner un esprit sain, persuadé que, sans cette qualité, ceux qui avaient des talents étaient plus injustes, plus capables de faire le mal. Avant tout, il s'efforçait de leur inspirer des idées justes au sujet des dieux. D'autres qui se sont trouvés à quelques-uns de ses entretiens sur ce point les ont publiés; pour moi, j'assistai à la conversation suivante qu'il eut avec Euthydème :

« Dis-moi, Euthydème, t'est-il jamais venu dans la pensée de réfléchir sur les bienfaits de la Providence qui procure aux hommes tout ce qui leur est nécessaire? — Non, en vérité. — D'abord, tu sais que nous avons besoin de la lumière, et que les dieux nous l'accordent. — Sans elle, avec nos yeux, nous ressemblerions à des aveugles. — Nous avons besoin de repos, et ils nous donnent la nuit, temps bien favorable au repos. — Ce présent est bien digne encore de notre reconnaissance. — De plus, le soleil est lumineux : il nous montre les heures, il éclaire tout à nos yeux. La nuit, à cause de son obscurité, nous cache les objets; mais les dieux l'ont fait briller de la lumière des astres, qui nous avertit des heures de la nuit et nous permet de vaquer à quelques-unes de nos affaires. — Tu dis la vérité. — Ajoute à cela que la lune nous indique les parties et de la nuit et du mois. — Cela est encore vrai.

— Comme nous avons besoin de nourriture, les dieux commandent à la terre de nous la fournir : ils nous donnent, à cet effet, les saisons convenables qui nous procurent, avec abondance et variété, non-seulement le nécessaire, mais encore l'agréable. — Voilà encore une grande marque de bienveillance pour les hommes. — Que dis tu du présent qu'il nous ont fait de cet élément si précieux, qui, de concert avec la terre et les saisons, enfante et fait mûrir ce qui nous est utile? L'eau contribue à notre nourriture : mêlée avec nos aliments, elle les rend plus faciles à apprêter, plus

salutaires et plus délicats; et comme elle nous sert à tant d'usages, les dieux nous l'accordent avec profusion. — Nouveau témoignage de leur providence.

— Dirai-je encore qu'ils nous procurent le feu qui nous défend contre le froid, qui nous éclaire dans l'obscurité, qui nous seconde dans tous les arts, dans tous les travaux qui ont pour but notre utilité, et dont, pour le dire en un mot, on ne peut se passer dans les plus belles et les plus utiles inventions des hommes? — Oui, ce bienfait est inappréciable. — Que dirais-tu encore du soleil? après l'hiver il revient vers nous, mûrit sur son passage les productions de la terre, dessèche celles dont la saison est écoulée. Après nous avoir rendu ce service, il ne nous approche pas de trop près; mais il retourne sur ses pas, comme s'il craignait de nous offenser par l'excès de sa chaleur. Parvenu à cette distance où nous sentons nous-mêmes qu'un froid plus rigoureux nous ferait périr, il recommence sa carrière jusqu'à ce qu'il ait atteint cette région du ciel où sa présence nous est le plus avantageuse. — Il semble, en vérité, que tant de merveilles ne soient que pour les hommes. — Il est encore évident que nous ne pourrions supporter ni le froid ni le chaud, si nous passions subitement de l'un à l'autre; mais le soleil s'avance vers nous si lentement, il s'en éloigne avec tant de lenteur, que nous passons sans même le sentir par les extrémités opposées de la chaleur et du froid. — Tant de merveilles me font douter si les dieux ont d'autre objet que de répandre sur nous leurs faveurs. Une seule difficulté m'arrête; c'est que les animaux partagent leurs bienfaits avec nous. — Eh! n'est-il pas manifeste qu'ils naissent, qu'ils sont nourris pour les hommes! Quelle autre créature tire une aussi grande utilité que l'homme des chèvres, des brebis, des chevaux, des bœufs, des ânes et d'autres animaux? il me semble qu'il en tire même un meilleur parti que des végétaux : il ne s'en nourrit pas moins; il ne s'en enrichit pas moins. On trouve même bien des hommes qui se nourrissent, non des productions de la terre, mais de lait, de fromage et de chair. Ils apprivoisent, ils domptent les animaux les plus utiles, et s'en servent pour la guerre et pour beaucoup d'autres travaux. — J'en conviens avec toi; car je vois des animaux beaucoup plus forts que l'homme se soumettre à son empire, et lui rendre les services qu'il lui plaît d'exiger d'eux.

— Comme les objets de nos jouissances sont multipliés, beaux, utiles et variés, ils nous ont donné des sens qui répondent à chacune, et par le moyen desquels nous jouissons de tous les biens. Les dieux ont imprimé en nous l'intelligence; c'est par elle que nous raisonnons sur les objets soumis à nos sens, que nous en conservons le souvenir, que nous jugeons de leur utilité, que nous faisons de belles découvertes, soit pour acquérir les biens, soit pour écarter les maux. Oublierai-je le don de la parole, qui sert à nous instruire, à établir parmi nous un commerce de bons offices, à porter des lois et à gouverner?

— Qui pourrait douter, Socrate, que les dieux aient pris de l'espèce humaine le soin le plus tendre? — Enfin, comme nous ne pouvons pas prévoir par nous-mêmes ce qui peut nous être utile dans l'avenir, ils viennent encore à notre secours par la divination; ils répondent à nos demandes, et nous enseignent comment nous devons nous conduire. — Il me semble, Socrate, que ces dieux t'ont traité plus favorablement que les autres, puisque, sans être interrogés, ils t'indiquent d'avance ce que tu dois faire, ce que tu dois éviter.

— Tu reconnaîtras, toi aussi, que je dis vrai, si tu n'attends pas qu'ils s'offrent à tes yeux sous une forme visible, s'il te suffit de voir leurs ouvrages, de les adorer, de les honorer. Pense que c'est ainsi qu'ils se montrent à nous. Toutes les divinités nous prodiguent des biens sans se rendre visibles; et celui qui dirige et soutient cet univers, celui en qui se réunissent tous les biens et toute la beauté; qui, pour notre usage, le maintient tout entier dans une vigueur et une jeunesse toujours nouvelles; qui le force d'obéir à ses ordres plus vite que la pensée, et sans s'égarer jamais; ce Dieu est visiblement occupé de grandes choses, mais nous ne le voyons pas gouverner.

— Considère que le soleil, qui semble exposé à tous les regards, ne permet pas qu'on le fixe : quiconque porte sur lui un œil téméraire perd aussitôt la vue. Les ministres même de la Divinité sont invisibles. La foudre se lance du haut des cieux; elle brise tout ce qu'elle rencontre : mais on ne la voit ni quand elle se précipite, ni quand elle frappe, ni quand elle se retire. On ne voit pas les vents, mais on sent leur présence, et l'on voit leurs effets. Si dans notre faible nature

quelque chose nous rapproche des dieux, c'est notre âme sans doute ; il est clair qu'elle règne en nous : cependant elle n'est pas visible. Réfléchis, Euthydème, et ne méprise pas les substances invisibles : à leurs effets reconnais leur puissance, et révère la Divinité.

— Je suis certain, Socrate, que je ne me permettrai pas le plus léger oubli à l'égard de la Divinité ; mais ce qui m'afflige, c'est que je ne vois personne leur rendre assez de grâces de leurs bienfaits. — Ne te tourmente pas de cela, Euthydème. Tu sais la réponse de l'oracle de Delphes à ceux qui l'interrogent sur la manière d'honorer les dieux : « Suis les lois de ton pays. » Or, la loi de tous les pays est que chacun sacrifie selon ses facultés. Quelle manière plus belle et plus pieuse d'honorer les dieux que celle qu'ils nous prescrivent ! Mais n'omets rien de ce qui dépend de toi ; autrement, ce serait mépris manifeste. Les as-tu honorés selon ton pouvoir, espère avec confiance les plus grands bienfaits ; car de qui l'homme sage doit-il espérer plus que de ceux dont la puissance est sans bornes ? Et quel moyen de l'obtenir, si ce n'est en cherchant à leur plaire ? Et comment peut-on mieux leur plaire qu'en leur accordant une entière obéissance ? »

C'était par de semblables discours, et surtout par sa conduite, que Socrate rendait ses disciples plus pieux et plus sages.

CHAPITRE IV.

Socrate, loin de cacher ses sentiments sur la justice, les manifestait par ses actions. En public, en particulier, sa conduite envers les citoyens était toujours conforme aux lois et utile à tous. Soumis aux chefs de la république en tout ce que la loi commande, il leur obéissait également à la ville et dans les armées ; en sorte qu'il se distinguait par son amour pour le bon ordre. Lorsqu'il présida les assemblées en qualité d'*épistate*, il ne permit pas au peuple de consacrer par son suffrage un injuste décret ; et, d'accord avec la loi, il résista à la multitude effrénée, dont aucun autre que lui n'aurait combattu la fureur. Quand les Trente lui commandaient quelque chose d'injuste, il n'obéissait pas. Ainsi, lorsqu'ils lui prescrivirent de ne pas avoir d'entretien avec la

jeunesse; lorsqu'ils le chargèrent avec quelques autres citoyens d'amener un homme qu'ils voulaient condamner à la mort, lui seul résista, parce que l'ordre était injuste.

Il fut accusé par Mélitus. C'est la coutume des accusés de chercher à se rendre les juges favorables, de les flatter, de leur adresser des supplications qui blessent les lois; plusieurs se sont fait absoudre par ce manége : pour lui, il ne voulut se rien permettre de contraire à la loi. Cependant, s'il eût fait quelques faibles démarches, il eût été facilement absous; mais il aima mieux mourir en observant la loi, que de l'enfreindre pour sauver sa vie.

Il tint plus d'une fois ce langage sur la justice; et voici la conversation qu'il eut un jour sur cette matière avec Hippias l'Éléen. Il y avait longtemps qu'Hippias n'était venu à Athènes; il rencontra Socrate précisément lorsque celui-ci disait devant plusieurs personnes : « Veut-on faire apprendre à un jeune homme le métier de cordonnier, de chaudronnier, de maçon, veut-on en faire un écuyer, on n'est pas embarrassé de lui trouver partout des maîtres; on assure même qu'on trouve des gens tout prêts à se charger de l'instruction d'un bœuf ou d'un cheval; mais si l'on veut apprendre soi-même la justice, ou en faire donner des leçons à son fils, à son valet, on ne trouvera nulle part personne qui se charge de l'enseigner : voilà qui m'étonne bien. »

Hippias, qui l'avait écouté, lui dit d'un ton railleur : « Comment ! Socrate, tu répètes donc encore les même choses que je t'ai déjà entendu dire il y a longtemps ? — Oui, toujours les mêmes choses, et toujours sur les mêmes sujets. Pour toi, qui es un homme si savant, peut-être sur les mêmes sujets ne t'expliques-tu pas toujours de la même manière ? — Assurément, je tâche de ne rien dire que de nouveau. — Si l'on te parlait de ce que tu sais, si l'on te demandait combien il y a de lettres dans le nom de Socrate et quelles sont ces lettres, tâcherais-tu de répondre tantôt d'une manière et tantôt d'une autre ? Ou si l'on te demandait si deux fois cinq font dix, est-ce que tu ne répondrais pas à présent comme tu aurais répondu autrefois ? — Oh ! sur ces questions-là, Socrate, je réponds comme toi, toujours de même; mais, sur la justice, ni toi ni personne ne saurait rien objecter à ce que j'ai à dire maintenant.

— Par Junon ! tu prétends avoir fait une grande découverte !

Désormais il n'y aura plus diversité d'opinions parmi les juges ; plus de querelles, de procès, de séditions parmi les citoyens; plus de guerres entre les républiques : elles seront d'accord sur leurs droits réciproques ! Non, je ne te quitterai pas que tu ne m'aies appris cet admirable secret que tu as trouvé. — Et moi, je ne te dirai rien que tu ne m'aies donné ta difinition de la justice ; car tu as l'habitude de te moquer des autres, d'interroger, d'embarrasser tout le monde, sans vouloir jamais rendre de compte à personne.

— Comment, Hippias, n'as-tu pas remarqué que je ne cesse jamais de montrer ce que je pense sur la justice ? — En quels termes la definis-tu ? — Je la définis, sinon par des paroles, du moins par des actions. Ne trouves-tu pas les actions plus convaincantes que les paroles? — Beaucoup plus ; car bien des gens disent des choses fort justes et commettent de grandes injustices; mais, en conformant à la justice toutes ses actions, il est impossible d'être injuste. — Eh bien, as-tu jamais appris que j'aie servi de faux témoin, que j'aie calomnié, brouillé des amis, excité des séditions dans l'Etat, ou commis quelque autre injustice? — Non, jamais. — Et s'abstenir de l'injustice n'est-ce donc pas être juste ?

— Oh ! je vois, Socrate, que tu cherches à m'échapper pour ne pas dire ce que tu penses de la justice; car tu dis, non ce que font les hommes justes, mais ce qu'ils ne font pas. — Je croyais que ne vouloir pas être injuste était une preuve suffisante de justice. Si tu ne penses pas de même, vois si ceci te satisfera davantage : je dis donc que la justice est l'observation de la loi. — Tu appelles donc juste ce qui est conforme à la loi ? — Oui. — Je ne sens pas bien ce que tu appelles conforme à la loi et ce que tu appelles juste. — Connais-tu les lois de l'État? — Oui. — Quelles sont-elles? — C'est ce que les citoyens, d'un commun accord, ont prescrit de faire ou de s'interdire. — Eh bien, le citoyen qui se conforme à ces ordres est ami des lois ; celui qui ne s'y conforme pasen est ennemi. —Cela est très-vrai. — Ainsi celui qui est soumis aux lois observe la justice, et qui leur résiste se rend coupable d'injustice. — Sans doute. — Celui qui observe la justice estjuste ; celui qui ne l'observe pas est injuste. — Qui n'en conviendrait pas? — Donc celui qui se soumet aux lois est juste, et celui qui les enfreint est injuste. — Eh ! comment regarderait-on les lois comme une bonne

chose, et comment se ferait-on une affaire sérieuse de leur obéir, lorsqu'il arrive souvent à ceux-mêmes qui les ont portées de les condamner et de les abroger? — Quoi! n'arrive-t-il pas souvent que les États entreprennent la guerre et font ensuite la paix? — Sans doute. — Blâmer ceux qui observent les lois, par la raison qu'elles peuvent être abrogées, n'est-ce pas condamner aussi les soldats qui se conduisent bien à la guerre, quoique la paix doive se faire un jour? Méprises-tu les citoyens qui, dans les combats, cherchent à secourir leur patrie? — Non, en vérité. — As-tu remarqué que Lycurgue n'eût pas rendu Lacédémone supérieure aux autres républiques, s'il n'y eût pas introduit le plus grand respect pour les lois? Ne regarde-t-on pas comme les plus habiles magistrats ceux qui savent le mieux inspirer aux citoyens la soumission aux lois? Et la république où les lois sont le plus révérées ne jouit-elle pas en paix de la meilleure constitution? n'est-elle pas la plus invincible à la guerre?

« Rien de si beau que la concorde dans les États : tous les jours les magistrats et les premiers de la nation la recommandent aux citoyens. Chez tous les peuples de la Grèce, une loi porte que les citoyens jureront de vivre dans l'union, et partout ils prêtent ce serment. On exige d'eux cette union, non pour qu'ils portent tous un même jugement sur les chœurs, qu'ils applaudissent tous aux mêmes joueurs de flûte, que tous donnent la préférence aux mêmes poëtes, qu'ils s'accordent tous dans leurs goûts, mais pour qu'ils obéissent tous aux lois. Tant qu'ils leur restent soumis, les États conservent toute leur vigueur et la plus brillante prospérité : sans la concorde, ni les républiques ni les familles ne peuvent être bien gouvernées.

« A considérer les particuliers, quel moyen plus sûr pour se mettre à l'abri de toute inquisition et parvenir aux honneurs que d'obéir aux lois? Qui, dans les tribunaux, est plus certain de gagner sa cause? A qui confiera-t-on plus volontiers ou sa fortune, ou ses fils, ou ses filles? A qui l'État lui-même accordera-t-il sa confiance, si ce n'est à l'ami des lois? De qui les auteurs de nos jours, les parents, les domestiques, les amis, les citoyens, les étrangers, attendent-ils le plus d'équité? Avec qui les ennemis aimeront-ils mieux faire une trêve, un traité, régler des conditions de paix? A qui les

alliés remettront-ils plus volontiers leurs troupes, leurs garnisons, leurs villes? De qui le bienfaiteur attendra-t-il le plus de reconnaissance, si ce n'est de l'observateur des lois? Qui aime-t-on mieux obliger que celui dont la reconnaissance est certaine? N'est-ce pas lui dont on désire le plus être l'ami et dont on voudrait le moins devenir l'ennemi? Quel est l'homme à qui l'on voudrait le moins faire la guerre, si ce n'est celui dont on désire ardemment d'être l'ami et point du tout l'ennemi, celui dont tout le monde veut être l'ami et l'allié, et qui n'a qu'un très-petit nombre d'ennemis?

« Je t'ai prouvé, Hippias, que ce qui est conforme aux lois s'accorde en même temps avec la justice. Si tu penses autrement, instruis-moi. — Sur cet article, je partage absolument ton opinion.

— Connais-tu, Hippias, des lois non écrites? — Sans doute, celles qui règnent dans tous les pays. — Diras-tu que ce sont les hommes qui les ont portées? — Et comment le dirais-je, puisqu'ils n'ont pu se rassembler tous en un même lieu, et que d'ailleurs ils ne parlent pas une même langue? — Qui crois-tu donc qui ait porté ces lois? — Ce sont les dieux qui les ont prescrites aux hommes; et la première de toutes, reconnue dans le monde entier, ordonne de révérer les dieux. — N'est-il pas aussi partout ordonné d'honorer ses parents? — Sans doute. — Et les mêmes lois ne défendent-elles pas aux pères et aux mères d'épouser leurs enfants, aux enfants d'épouser les auteurs de leurs jours? — Oh! pour cette loi-ci, je ne crois pas qu'elle vienne de Dieu. — Pourquoi? — C'est que je vois des gens qui la transgressent.

— On en transgresse bien d'autres : mais les hommes qui violent les lois divines subissent un juste châtiment, tandis qu'il est des infracteurs des lois humaines qui échappent à la punition, ou parce qu'ils la bravent, ou parce qu'ils se cachent dans l'ombre. — Et quelle est donc cette punition que ne peut éluder le père qui épouse sa fille, le fils qui épouse sa mère? — La plus grande de toutes : que peut-il en effet arriver de plus funeste que de donner le jour à une mauvaise postérité? — Et pourquoi leur postérité serait-elle mauvaise? S'ils sont bons eux-mêmes, qui empêche que leur postérité ne leur ressemble? — Ici la bonté de caractère ne suffit pas; il faut encore une qualité qui accompagne la fleur

de l'âge. Crois-tu donc que la faculté génératrice soit la même dans l'âge de la force, la même dans celui qui tient encore à l'enfance, et la même vers le déclin de la vie ? — Cela n'est pas possible. — Et quel âge crois-tu le plus favorable à la propagation de l'espèce ? — Celui de la pleine vigueur, sans doute. — En deçà et au délà de cet âge, on ne peut donc se promettre une postérité vigoureuse ? — Je ne le crois pas. — A ces deux époques de la vie il ne faut pas songer à procréer son semblable ? — Non. — Ce n'est donc pas engendrer comme la nature le prescrit ? — Je le pense. — Qu'appellerons-nous donc une mauvaise postérité, sinon celle qui provient de ces unions condamnables ? — Je suis encore de ton avis sur ce point.

— Dis-moi, n'existe-t-il pas une loi universellement reconnue, qui ordonne de payer de retour un bienfaiteur ? — Oui. — On la transgresse néanmoins : mais ceux qui la transgressent sont punis ; car ils sont abandonnés des meilleurs amis, et contraints de rechercher des hommes qui les haïssent. L'amitié consiste à faire du bien à ses amis ; mais celui qui n'a point reconnu un bienfait n'est-il pas, à cause de son ingratitude, haï de son bienfaiteur ? et, comme il trouve son intérêt à le cultiver, ne lui fait-il pas bassement la cour ? — En vérité, Socrate, on reconnaît ici la justice des dieux. Que chaque loi porte avec elle la punition de celui qui la viole, n'est-ce pas le fait d'un législateur supérieur à l'homme ?

— Et crois-tu, Hippias, que les dieux ordonnent des choses justes, ou qu'ils prescrivent des lois étrangères à la justice ? — Non, par Jupiter ; car qui pourrait ordonner ce qui est juste, si ce n'est les dieux ? — Ce qui plaît aux dieux, Hippias, est donc en même temps et juste et conforme aux lois. »

C'est ainsi que, par sa conduite et ses discours, Socrate imprimait de plus en plus l'amour de la justice dans le cœur de ceux qui l'approchaient.

CHAPITRE V.

Je vais dire maintenant comment il formait ses disciples à la pratique de la vertu. Persuadé que la tempérance est la

première qualité d'un homme qui veut se bien conduire, il en montrait en lui-même le plus parfait modèle, il en faisait le sujet le plus ordinaire de ses entretiens; et, comme son esprit était sans cesse occupé des moyens qui mènent à la vertu, il les rappelait sans cesse à tous ses auditeurs. Je sais qu'il eut un jour avec Euthydème, sur la tempérance, l'entretien suivant :

« Dis-moi, Euthydème, la liberté te paraît-elle le plus beau, le plus grand de tous les biens pour l'État et pour les particuliers ? — Je n'en connais pas de plus estimable. — Celui qui se laisse dominer par la volupté, et qu'elle empêche de faire de belles actions, le juges-tu libre ? — Nullement. — Le pouvoir de bien faire est peut-être ce que tu appelles la liberté, et tu regardes comme une servitude d'entretenir en toi-même des maîtres qui te ravissent ce pouvoir? — Voilà précisément ma pensée. — Ainsi les hommes intempérants ne sont à tes yeux que des esclaves ? — Certainement, et à juste titre. — Crois-tu que les intempérants en soient quittes pour ne pouvoir faire le bien ? Ne penses-tu pas qu'ils sont forcés de commettre bien des choses honteuses ? — Je ne les crois pas moins fortement poussés vers le mal que détournés du bien. — Que penses-tu des maîtres qui défendent le bien, et qui ordonnent le mal ? — Qu'ils sont aussi méchants qu'il est possible. — Et quelle est la pire des servitudes ? — Celle qui nous soumet aux plus méchants maîtres.

— Les intempérants sont donc dominés par la plus cruelle servitude ? — Je le crois. — Ne te semble-t-il pas aussi que l'intempérance arrache les hommes à la sagesse, le plus grand des biens, pour les précipiter dans tous les désordres; que, toujours entraînant au plaisir, elle défend de se livrer à rien d'utile et d'en occuper sa pensée; que souvent elle donne un esprit de vertige qui ôte la connaissance du bien et du mal, et force à choisir le pire? — Il est vrai.

— Où trouvera-t-on plus difficilement de la prudence que dans les intempérants ? car rien de plus opposé que les actions de la prudence et celles de l'intempérance. — Je conviens encore de cette vérité. — Est-il rien qui, plus que l'intempérance, nous détourne de la décence et du devoir ? — Rien, assurément. — Et le vice qui nous fait préférer ce qui nuit à ce qui est utile, qui nous force à nous occuper tout

entiers de ce qui doit nous perdre, à négliger ce qui doit nous servir, qui nous contraint à ne faire que les actions les plus contraires à la prudence, un tel vice n'est-il pas le plus funeste de tous les maux? — Il n'en est point de plus pernicieux.

— Laquelle, de la tempérance ou de l'intempérance, produit des effets contraires à ceux que nous venons de dépeindre? — Il est clair que c'est la tempérance. — N'est-il pas aussi évident que la cause de ces effets contraires est bonne? — Assurément. — Il faut donc que la tempérance soit un grand bien pour l'homme? — Cela est manifeste. — As-tu pensé à une chose? — A quoi? — C'est que l'intempérance ne peut conduire au plaisir, dont elle seule semble susceptible, tandis que la tempérance est la vraie source de la plus grande volupté. — Et comment? — C'est que l'intempérance, qui ne nous permet pas d'endurer la faim, la soif, les veilles, la privation des plaisirs de l'amour, nous empêche, par cela même, de trouver une véritable douceur à satisfaire les besoins que la nécessité nous impose. Car pourquoi trouve-t-on du plaisir à contenter la faim, la soif, l'appétit, à se livrer au repos, au sommeil, aux plaisirs de l'amour? c'est qu'on a été préparé par les rigueurs de la privation à tous les charmes de la jouissance. La tempérance seule nous apprend à supporter le besoin; seule elle peut nous faire connaître des plaisirs réels. — Ce que tu dis est d'une vérité sensible.

— Apprends à connaître le vrai bien, la véritable beauté, à gouverner son corps, à bien conduire sa maison, à servir ses amis, sa patrie, à soumettre ses ennemis; voilà la source des plus grands avantages et de la plus inaltérable volupté. Les sages recueillent ces fruits; ils sont refusés à l'intempérant. Eh! qui en est moins digne que l'être qui, tout entier à la volupté, ne fit jamais de sacrifices à la vertu?

— Tu dis, ce me semble, Socrate, qu'un homme maîtrisé par les plaisirs des sens est incapable d'aucune vertu? — En effet, quelle différence y a-t-il, Euthydème, entre l'homme intempérant et la bête la plus stupide? Comment distinguer de la brute celui qui, ne portant jamais ses regards vers le bien, ne cherche que la volupté, ne vit et n'agit que pour elle? Il n'est donné qu'à l'homme tempérant de rechercher ce qu'il y a de mieux en toutes choses, de les distinguer

entre elles par le secours du raisonnement et de l'expérience, de choisir les bonnes et de rejeter les mauvaises. » Socrate prétendait qu'ainsi se formaient les hommes honnêtes, les hommes les plus heureux et les plus éloquents. Il ajoutait que le mot *discuter* venait de l'usage de se réunir pour conférer ensemble, et *distinguer* les objets suivant leur genre ; qu'il fallait donc se séparer et se livrer tout entier à une étude qui forme les plus grands personnages, les excellents politiques, les plus habiles *dialecticiens*.

CHAPITRE VI.

Je vais m'efforcer d'exposer aussi comment Socrate formait ses auditeurs à l'art de raisonner. Il pensait qu'en voyant soi-même les choses comme elles sont en effet, on pouvait en donner la connaissance aux autres ; mais qu'avec des notions imparfaites on se trompait le premier, en même temps qu'on entraînait les autres dans l'erreur. Aussi ne cessait-il jamais de s'occuper avec ses amis de la recherche du vrai. Ce serait un grand travail de rapporter toutes ses définitions. Je me contenterai d'en insérer ici quelques-unes; elles suffiront pour indiquer sa manière.

Voici d'abord comment il envisageait la piété. « Dis-moi, Euthydème, que penses-tu de la piété ? — Que c'est la plus belle des vertus. — Pourrais-tu me dire quel est l'homme pieux? — C'est, je crois, celui qui honore les dieux. — Est-il permis à chacun d'honorer les dieux à sa fantaisie ? — Non, certes; il existe des lois qui règlent notre culte. — Celui qui connaît ces lois sait donc comment il faut honorer les dieux? — Je le crois. — Et celui qui sait comment il doit honorer les dieux pense-t-il qu'il puisse s'écarter du rit qu'il connaît? — Non, sans doute. — Il ne les honorera donc pas autrement lui-même ? — Je ne le crois pas. — Ainsi, lorsque l'on connaît les lois relatives au culte, on rend aux dieux un culte légitime ? — Assurément. — Et lorsqu'on leur rend un culte légitime, on les honore comme il faut ? — Je n'en doute pas. — Et celui qui les honore comme il faut est un homme pieux ? — Sans doute. — Ainsi nous définirons l'homme pieux, celui qui connaît le culte légitime. — C'est aussi mon avis.

— Est-il permis de se comporter avec les hommes suivant ses caprices ? — Non ; mais celui qui connaît les lois que les hommes doivent réciproquement observer entre eux mérite seul le nom de juste. — Ce n'est donc qu'en se conformant à ces lois qu'on pratique les devoirs de la société ? — Comment les pratiquer autrement ? — Et ce n'est qu'en les pratiquant qu'on se conduit bien avec les hommes ? — Sans doute. — En se conduisant bien avec les hommes, on remplit bien toutes les fonctions de la société ? — Rien de plus clair.

— En suivant ces lois, on observe la justice ? — En doutes-tu ? — Tu sais donc ce que c'est que la justice ? — Ce que prescrivent les lois. — Ceux qui font ce que les lois ordonnent remplissent donc en même temps et les lois et leur devoir ? — Cela est incontestable. — En observant la justice, est-on juste ? — Je le crois. — Penses-tu qu'on puisses observer les lois sans savoir ce que les lois ordonnent ? — Non, assurément. — Et parmi ceux qui savent ce qu'il faut faire, en est-il qui croient devoir s'en dispenser ? — Ce serait une absurdité. — Connais-tu des gens qui fassent autre chose que ce qu'ils croient devoir faire ? — Non. — Ainsi, quand on connaît les lois qui règlent la conduite à tenir envers les hommes, on observe la justice ? — Sans doute. — Et en observant la justice, on est juste ? — Pourrait-t-on l'être autrement ? — Nous définirons donc le juste celui qui connaît les lois qu'il doit observer dans sa conduite avec les hommes ? C'est mon avis.

— Mais que dirons-nous de la sagesse ? Les sages, dis-moi, le sont-ils seulement dans ce qu'ils savent, ou peuvent-ils l'être même dans ce qu'ils ne savent pas ? — Ils ne peuvent l'être, Socrate, que dans ce qu'ils savent : comment serait-on sage dans ce qu'on ignore ? — Ce sont donc les lumières qui constituent les sages ? — Eh ! qui pourrait rendre sage, si ce n'étaient les lumières ? — La sagesse est-elle autre chose que ce qui rend sage ? — Je ne le crois pas. — Le savoir est donc la même chose que la sagesse ? — Il me semble. — Et crois-tu qu'un homme puisse tout savoir ? — Bien loin de là ; je crois qu'il ne peut savoir que bien peu. — Le même homme ne peut donc être sage en tout ? — Il s'en faut bien. — Chacun ne peut donc être sage que dans ce qu'il sait ? — C'est mon opinion.

— Faut-il, Euthydème, rechercher de même la nature du bien? — Comment s'y prendre? — Crois-tu que la même chose soit utile à tous? — Je ne le pense pas. — Ce qui est utile à l'un ne te semble-t-il pas quelquefois nuisible à l'autre? — Précisément. — Le bien n'est-il pas, à ton avis, ce qui est utile? — Sans doute. — Ce qui est utile est donc un bien pour qui sait en profiter? — Oui.

— N'en est-il pas de même du beau? Quand tu parles de la beauté d'un corps, d'un vase, ou de quelque autre objet, entends-tu que cet objet soit beau pour quelque usage que ce soit? — Non sans doute. — Il est donc beau seulement pour l'usage auquel il doit servir? — Assurément. — Ce qui est beau sous un certain rapport d'utilité le sera-t-il encore sous d'autres rapports? — Ce n'est pas une conséquence. — Ce qui est utile est donc beau relativement à l'usage auquel on le destine? — Je le crois.

— Places-tu le courage au rang des belles choses? — Oui, et même au nombre des plus belles. — Ce n'est donc pas à de petites choses que tu le crois utile? — Je le crois utile à tout ce qu'il y a de plus grand. — Il s'exerce au milieu des dangers et sur les objets les plus terribles; mais est-il bon de ne les pas connaître, ces objets terribles? — Au contraire, il faut les connaître. — Ceux qui bravent les dangers parce qu'ils ne les connaissent pas ne sont donc pas en effet courageux? — Non certes, ou quantité de poltrons et de fous mériteraient ce nom. — Et ceux qui craignent ce qui n'a rien de terrible? — Ils le méritent encore moins. — Appelles-tu courageux ceux qui se comportent bien dans les occasions périlleuses, et lâches ceux qui s'y conduisent mal? — Assurément. — Estimes-tu braves d'autres hommes que ceux qui savent tirer parti des périls? — Non certes. — Et tu appelles lâches ceux qui sont incapables d'en tirer parti? — A quelle autre espèce d'hommes donnerais-tu ce nom? — Chacun se conduit-il dans le péril comme il croit le devoir? — Le contraire serait impossible. — Ceux qui s'y comportent mal savent-ils ce qu'ils doivent faire pour s'y bien comporter? — Non. — Ceux qui le savent le peuvent donc? — Ils sont les seuls qui le puissent. — Ceux qui ne s'écartent point des principes se conduisent-ils mal? — Non. — Ceux qui se conduisent mal s'écartent donc des principes? — Cela est vraisemblable. — Ainsi ceux qui savent tirer un

bon parti des occasions dangereuses et terribles sont des hommes courageux ; les lâches sont ceux qui l'ignorent ? — Je le pense. »

Socrate regardait la royauté et la tyrannie comme deux autorités ; mais il mettait entre elles une différence. Il pensait que, dans la royauté, les peuples obéissent de leur propre consentement à une autorité conforme aux lois; mais que, sous la tyrannie, ils se courbent malgré eux sous le joug d'un homme qui gouverne suivant son caprice et sans consulter les lois. Il appelait aristocratie la république gouvernée par des citoyens amis des lois ; ploutocratie, celle où dominent les riches; démocratie, celle où tout le peuple est souverain.

Si quelqu'un le contredisait, sans avoir de bonnes raisons à donner ; s'il lui soutenait, sans aucune preuve, que tel homme était plus sage, plus habile politique, plus courageux que tel autre, ou faisait quelque autre assertion semblable, Socrate ramenait la question aux premiers principes : « Tu dis donc que l'homme que tu nous vantes est meilleur citoyen que celui dont je parle ? — C'est ce que je soutiens. — Voyons donc ; ne faut-il pas examiner d'abord quel est le devoir d'un citoyen ? — J'y consens. — S'il s'agit de l'administration des finances, celui qui enrichira le plus la république ne l'emportera-t-il pas sur ses concitoyens ? — Assurément. — Et, dans la guerre, celui qui la rendra plus souvent victorieuse de ses ennemis ? — Sans doute. — Et, dans les négociations, celui qui lui fera des amis de ses ennemis ? — Je ne conteste pas cela. — Et, dans l'assemblée du peuple, celui qui saura apaiser les dissensions, et qui ramènera la concorde ? — Je le crois. »

C'est ainsi qu'en réduisant les questions à leur plus grande simplicité, il rendait la vérité sensible à ses adversaires.

Dans toute discussion, il procédait par les principes le plus généralement avoués, persuadé que c'était une méthode infaillible. Aussi n'ai-je connu personne qui sût mieux amener ses auditeurs à reconnaître les vérités qu'il voulait leur démontrer. « C'est, disait-il, parce qu'Ulysse savait déduire ses preuves des idées admises par tous les hommes, qu'Homère a dit de lui qu'il était un orateur sûr de sa cause. »

CHAPITRE VII.

Je crois en avoir dit assez pour prouver que Socrate exposait ses principes avec simplicité. Je vais rapporter maintenant combien il s'appliquait à rendre ses disciples capables de remplir les fonctions qui leur convenaient. Je ne connais personne qui se soit donné tant de peine pour pénétrer les dispositions de ceux qui venaient l'entendre. Il leur enseignait avec un zèle infatigable tout ce qu'il savait et qu'il importait à un homme bien né de connaître ; les adressant à des gens instruits, pour qu'ils apprissent d'eux ce qu'il ignorait lui-même.

Il leur enseignait encore quel est le point où, dans chaque science, doit s'arrêter tout homme qui a reçu une éducation libérale. « Par exemple, disait-il, qu'on apprenne assez de géométrie, soit pour être en état, au besoin, de mesurer exactement un terrain que l'on veut ou vendre, ou acheter, ou diviser par portions, soit pour démontrer la justesse de son opération, cela est si facile, ajoutait-il, que, pour peu qu'on s'y applique, on saura prendre même les dimensions de la terre entière. » Mais il n'approuvait pas qu'on s'élevât jusqu'aux difficultés de cette science ; et, quoiqu'il ne les ignorât pas lui-même, il disait qu'il n'en voyait pas l'utilité, qu'elles pouvaient occuper toute la vie d'un homme, et le détourner des autres études utiles.

Il voulait encore qu'on sût assez d'astronomie pour connaître, sur terre, sur mer, et en sentinelle, les heures de la nuit, les jours du mois et les saisons de l'année ; pour avoir des signes qui avertissent des devoirs à remplir, ou la nuit, ou dans le mois, ou dans le cours de l'année ; science facile, qu'il jugeait à la portée des chasseurs de nuit, des pilotes, de ceux en un mot qui veulent bien y donner quelque attention. Mais posséder l'astronomie jusqu'à connaître les choses qui ne sont pas comprises dans le même mouvement du ciel, telles que les planètes, les astres errants, leur distance de la terre, leur marche et les causes de leurs révolutions, c'est ce qu'il désapprouvait fortement, ne voyant aucune utilité à toutes ces spéculations. Et ce n'était pas par ignorance qu'il les méprisait :

« Mais, disait-il, elles sont aussi de nature à consumer la vie de l'homme, à l'éloigner de quantité de travaux utiles. »

En général Socrate n'aimait pas que l'on s'inquiétât de découvrir comment la Divinité a ordonné les corps célestes. Il pensait que les hommes ne pouvaient pénétrer ces secrets; qu'on déplaisait aux dieux en sondant les mystères qu'ils n'ont pas daigné nous manifester; que se livrer à ces recherches, c'était risquer de se perdre dans toutes les folies d'Anaxagore, qui se glorifiait d'expliquer les opérations des dieux sur la nature. Quand ce philosophe disait que le soleil est la même chose que le feu, il ignorait donc que les hommes peuvent considérer impunément le feu, tandis qu'ils ne sauraient regarder le soleil en face; que le soleil noircit la peau, effet que ne produit pas le feu : il ignorait donc que les productions de la terre ne reçoivent la vie et l'accroissement que des rayons du soleil, tandis que la chaleur du feu les détruit. En prétendant que le soleil était une pierre enflammée, il n'avait donc pas remarqué que les pierres exposées au feu ne donnent pas de lumière et sont bientôt calcinées, tandis que le soleil, toujours inaltérable, brille toujours d'un nouvel éclat.

Il conseillait l'étude des nombres; mais il recommandait, comme pour les autres sciences, de ne point s'engager dans la solution de vains problèmes. Il examinait lui-même jusqu'à quel point toutes les connaissances pouvaient être utiles : c'était là le sujet de ses entretiens avec ses amis.

Il les exhortait fortement à s'occuper de leur santé, soit en consultant les gens instruits sur le meilleur régime à suivre, soit en observant, dans le cours de la vie, quels aliments, quelles boissons, quels genres d'exercice leur étaient le plus convenables, et quel emploi ils en devaient faire pour conserver une santé parfaite. Il assurait qu'en se conduisant avec cette prudence, on trouverait difficilement un médecin qui sût mieux que soi-même ce qui convient à sa propre santé.

Si quelqu'un voulait s'élever au-dessus des connaissances humaines, il lui conseillait de s'appliquer à la divination. « Quand on connaît, disait-il, les signes que les dieux nous donnent de leur volonté, on ne manque jamais de recevoir leurs avis. »

CHAPITRE VIII.

Socrate assurait qu'un génie lui montrait, par des signes certains, ce qu'il devait faire, ce qu'il devait éviter; et cependant il a été condamné à la mort! Osera-t-on pour cela le soupçonner de mensonge? Observons d'abord qu'il avait fourni une si grande partie de sa carrière, que sa condamnation n'a guère devancé le terme naturel de ses jours; qu'il n'a perdu que la portion la plus pénible de la vie, celle où l'esprit s'affaiblit. En la sacrifiant, en déployant toute la vigueur de son âme, en défendant sa cause avec toute la force de la verité, de la justice et de la liberté, en recevant son arrêt avec autant de douceur que de courage, il s'est couvert de gloire; car on convient qu'aucun homme dont on ait conservé la mémoire n'a plus noblement soutenu les approches de la mort.

Il était obligé de vivre encore trente jours après sa condamnation, parce que les fêtes de Délos tombaient précisément dans le mois où elle avait été rendue, et que personne ne peut être puni de mort que le vaisseau sacré ne soit revenu de cette île. Tous ceux qui le virent pendant ce délai reconnurent qu'il n'avait rien changé à sa manière ordinaire de vivre. Son inaltérable sérénité et sa facilité d'humeur avaient jusqu'alors commandé l'admiration et l'avaient placé au-dessus de tous les hommes. Or, comment pouvait-on avoir une plus belle mort qu'en la rendant digne d'une telle vie? Comment, en outre, mieux mourir qu'en mourant le mieux possible? et la plus belle mort n'est-elle pas en même temps la plus heureuse et la plus agréable aux dieux?

Je vais raconter ce que je tiens d'Hermogène, fils d'Hipponicus. Mélitus avait déjà porté l'accusation contre Socrate; et ce sage s'entretenait de toute autre chose que de son procès. « Tu devrais bien songer à ton apologie, lui dit Hermogène. — Quoi! il ne te semble pas que je m'en sois occupé toute ma vie? — Et comment? — En m'appliquant sans cesse à considérer ce qui est juste ou injuste, à pratiquer la justice, à fuir l'iniquité: ce que Socrate jugeait être la plus belle défense. — Mais ne vois-tu pas, Socrate, que

les juges d'Athènes, influencés par les orateurs, ont déjà sacrifié bien des innocents, et absous bien des coupables? — Plus d'une fois, mon cher Hermogène, j'ai voulu m'occuper d'une apologie que je prononcerais devant mes juges; mon génie s'y est opposé. — Ce que tu dis me surprend. — Eh quoi! tu t'étonnes que les dieux jugent qu'il m'est avantageux que je finisse? Ignores-tu que je puis défier qui que ce soit de prouver qu'il ait vécu ou plus irréprochable ou plus heureux que je ne l'ai été jusqu'à ce jour? car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à devenir meilleur, ni plus agréablement qu'en sentant qu'on devient en effet meilleur. C'est un bonheur que je n'ai cessé d'éprouver jusqu'à présent, et dont je me suis rendu témoignage en m'interrogeant moi-même, en fréquentant les autres, en me comparant avec eux. Mes amis m'ont jugé comme moi; et je ne puis croire que ce soit par une tendresse aveugle, car tous les amis porteraient le même jugement sur ceux qu'ils aiment: non, mes amis ne se sont pas aveuglés; mais ils ont cru que dans ma société ils devenaient eux-mêmes plus parfaits. Si je vis, ne serai-je pas forcé de payer le tribut à la vieillesse? Ma vue s'affaiblira, mon oreille deviendra moins sensible, mon intelligence perdra chaque jour de sa force; je serai lent à comprendre; ce que j'aurai appris s'oubliera facilement, et je serai privé dès lors de tous mes avantages. Si je n'ai pas le sentiment de ce déclin, j'aurai cessé de vivre: que je m'en aperçoive, je traînerai une vie triste et malheureuse.

« Je mourrai injustement! Eh bien, la honte de ma mort rejaillira sur mes bourreaux. Car, si l'injustice est une chose honteuse, comment ne serait-il pas honteux de la commettre? Et quelle honte y a-t-il pour moi d'avoir été la victime de l'ignorance et de l'injustice? En portant mes regards sur l'antiquité, je ne vois pas que la même renommée se partage entre les oppresseurs et les opprimés. Oui, j'en suis certain, les hommes honoreront ma mémoire; ils n'auront pas les mêmes sentiments pour Socrate et pour ses persécuteurs. Ils me rendront toujours ce témoignage que jamais je ne fus injuste envers personne: que, loin d'être corrupteur, j'ai travaillé constamment à rendre meilleurs ceux qui m'ont fréquenté. » Voilà ce qu'Hermogène et plusieurs autres ont entendu de sa bouche.

Tous les amis de la vertu qui ont connu Socrate le regrettent encore, parce qu'ils trouvaient auprès de lui les plus grands secours dans la recherche de la vertu. Pour moi, je l'ai vu tel que je l'ai dépeint; si religieux, qu'il n'osait rien entreprendre sans un avis du ciel; si juste, qu'il ne nuisit jamais à personne, et qu'il faisait le plus grand bien à tous ceux qui recherchaient son amitié; si tempérant, qu'il ne préféra jamais l'agréable à l'honnête; si prudent, qu'il ne se trompait jamais, lorsqu'il avait à prononcer sur ce qui était le meilleur ou le pire; n'ayant pas besoin de conseil, se suffisant toujours à lui-même; capable de tout expliquer et de tout définir; aussi habile à juger les hommes qu'à les reprendre de leurs fautes et à les porter à l'honneur et à la vertu : tel m'a paru Socrate, le meilleur, le plus heureux des humains. Que ceux qui ne partagent point mon opinion comparent les mœurs des autres hommes à celles de Socrate, et qu'ils jugent.

HIÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Le poëte Simonide se trouvait à la cour d'Hiéron, le tyran. Un jour qu'ils avaient du loisir, Simonide dit au prince : « Voudrais-tu m'apprendre des choses que tu dois savoir mieux que moi ?

— Et de quelles choses puis-je être mieux instruit que toi, qui es un homme si célèbre?

— Tu étais simple citoyen, et maintenant tu es tyran ; ayant vécu dans ces deux conditions, tu sais sans doute mieux en quoi elles diffèrent l'une de l'autre, par rapport aux plaisirs et aux peines.

— Mais, dit Hiéron, puisque tu es un homme privé, n'est-ce pas à toi de me tracer le tableau de la vie privée ? Je serais par là beaucoup mieux en état, je crois, de te montrer les différences de l'une et de l'autre condition.

— J'ai observé, répliqua Simonide, que les particuliers ont le sentiment agréable ou désagréable des couleurs par les yeux ; des sons, par les oreilles; des odeurs, par le nez; du boire et du manger, par la bouche ; de l'amour, par où chacun sait. Quant au froid ou au chaud, à la dureté et à la mollesse, à ce qui est pesant ou léger, c'est par tous les points de notre corps, selon moi, que nous en recevons les diverses impressions. Quelquefois les biens et les maux semblent réjouir ou affliger l'âme seulement ; quelquefois ils affectent le corps et l'âme tout ensemble. Il me paraît encore que le sommeil a pour nous des douceurs : mais quand, de quelle manière et par quel sommeil ce plaisir

nous vient-il? je l'ignore. Et dans le fond, il n'est pas surprenant qu'éveillés nous ayons des sensations plus distinctes que lorsque nous sommes endormis.

— Pour moi, Simonide, je ne saurais dire qu'un tyran éprouve d'autres sensations que celles dont tu viens de parler; je ne vois donc pas, du moins jusqu'ici, en quoi la vie des tyrans diffère de celle des particuliers.

— Elle en diffère probablement, reprit Simonide, en ce que par chacun de ces organes les tyrans reçoivent mille fois plus de plaisir et beaucoup moins de douleurs.

— Il n'en est pas ainsi, mon cher Simonide : sache, au contraire, que les tyrans ont beaucoup moins de plaisirs et bien plus de chagrins que les particuliers qui vivent dans la médiocrité.

— Tu dis là une chose incroyable. S'il en est ainsi, pourquoi donc tant de gens, qui passent même pour très-habiles, aspirent-ils à la tyrannie ; et comment les tyrans sont-ils enviés de tout le monde?

— C'est qu'on envisage la tyrannie sans avoir éprouvé l'une et l'autre condition. Pour moi, je vais tâcher de te convaincre que je dis la vérité; je commence par les plaisirs de la vue : car c'est par là, si je m'en souviens, que tu as commencé toi-même.

« D'abord, en réfléchissant sur les objets qui frappent les yeux, je trouve que les tyrans sont les plus mal partagés. Chaque pays a ses raretés qui méritent d'être vues. Tandis que les particuliers accourent librement, soit dans les villes, pour jouir du plaisir des spectacles, soit dans les assemblées publiques, pour y voir ce que les hommes jugent le plus digne de leur curiosité, les tyrans prennent peu de part à ces sortes de divertissements. Est-il prudent à eux d'aller où ils ne seraient pas les plus forts? D'ailleurs leurs affaires sont-elles si bien établies chez eux, qu'ils puissent, après les avoir confiées à d'autres, quitter le lieu de leur résidence? Ils s'exposeraient à perdre l'empire, et le pouvoir de se venger de ceux qui les en auraient dépouillés.

« Tu me diras, peut-être, que ces sortes de plaisirs vont chercher un tyran jusque dans son palais. Je te le jure, Simonide, parmi tant de spectacles il en est peu dont il jouisse; et, tels qu'ils sont, on les lui fait payer si cher, que ceux qui

exposent la moindre chose à sa vue prétendent bien, lorsqu'ils le quittent, recevoir de lui, en peu de temps, beaucoup plus qu'ils ne reçoivent du reste des hommes durant toute leur vie.

— Eh bien, si vous êtes mal partagés à l'égard des objets de la vue, du moins avez-vous l'avantage du côté de l'ouïe, puisque la musique la plus douce, la louange, ne vous manque jamais. Tous ceux qui entourent votre personne louent et tout ce que vous dites et tout ce que vous faites : pour ce qui s'entend avec peine, je veux dire les censures, vous n'en avez jamais les oreilles blessées; car qui voudrait blâmer un tyran en sa présence ?

— Mais crois-tu qu'un tyran ait à se féliciter de ce qu'on ne dit aucun mal de lui, s'il est convaincu que ceux qui se taisent trament contre lui des complots ? Ou quel plaisir trouve-t-il dans des louanges qu'il suspecte de flatterie ?

— Je conviens avec toi que les louanges les plus agréables sont celles des hommes libres; mais du moins ne me persuaderas-tu pas que les plaisirs de la table ne soient plus piquants pour vous que pour le reste des hommes.

— Bien des gens se figurent, je le sais, que nous prenons plus de plaisir à manger et à boire que les particuliers. Ils croient qu'ils trouveraient plus délicieux les mets dont notre table est couverte que ceux qu'on leur sert, parce que ce qui est extraordinaire et rare produit la volupté. C'est pour cela que tous les hommes attendent avec joie les jours de fête, excepté les tyrans. Comme la table de ceux-ci est toujours également bien servie, les fêtes n'ajoutent rien à la somptuosité de leurs repas : ils connaissent donc moins que les particuliers le charme de l'attente : première privation. D'ailleurs, l'expérience t'a appris à toi-même que rien n'engendre sitôt la satiété que la surabondance des meilleurs mets ; de sorte que celui dont la table est servie avec profusion jouit moins longtemps que ceux qui vivent avec sobriété.

— Mais certes, tant que l'appétit se fait sentir, on aime bien plus à se nourrir de mets somptueux que d'aliments simples.

— Ne penses-tu pas que ce qui flatte vous attache plus vivement ? — Sans doute. — Remarques-tu donc que les tyrans s'approchent avec plus de plaisir que les particuliers

des mets qu'on leur a préparés ? — Non, en vérité ; il semble, au contraire, que ce soit avec dégoût. — As-tu observé cette grande variété de sauces piquantes et relevées qu'on sert à la table des tyrans ? — Oui sans doute ; je les crois même fort contraires à la constitution de l'homme. — Et pourquoi donc, je te prie, ces sortes d'apprêts, si ce n'est pour satisfaire un goût affaibli et corrompu par les délices ? Pour moi, je sais bien, et toi aussi probablement, que ceux qui mangent avec appétit n'ont aucun besoin de ces artifices.

— Quant aux essences précieuses dont vous vous parfumez, reprit Simonide, je crois que ceux qui vous approchent en jouissent plus que vous-mêmes. C'est ainsi que celui qui mange des viandes d'une odeur forte n'en est point incommodé, mais ceux qui l'approchent. — En vérité, dit Hiéron, il en est de même de ceux qui ont leur table toujours chargée de mets divers; ils ne touchen à rien avec appétit, tandis que celui qui ne mange que rarement d'un mets exquis s'en rassasie avec joie, lorsqu'on le lui présente.

— Peut-être n'aspirez-vous à la tyrannie que pour mieux goûter les plaisirs de l'amour : car, en ce point, vous avez le choix de ce qu'il y a de plus beau.

— Sache-le, Simonide, c'est en cela même que nous sommes bien plus mal partagés que les particuliers : car, d'abord, le mariage qui semble nous procurer le plus d'honneur et de plaisir, c'est celui que nous contractons avec des femmes plus riches et d'un plus haut rang que nous. Après cela, vient le mariage entre égaux. Pour celui qui lie à des inférieurs, il déshonore autant qu'il nuit. Or, à moins qu'un tyran n'épouse une étrangère, il se mésallie, et dès lors son bonheur est imparfait. S'il épouse une femme fière de son origine, rien ne le flatte plus que les soins qu'il en reçoit. Qu'il s'unisse à une esclave, il n'est point touché des espects qu'elle lui rend : y manque-t-elle, il ne le souffre point sans chagrin et sans un violent dépit. Les particuliers ont encore un plus grand avantage sur les tyrans dans les voluptés que l'on se procure avec les jeunes gens. Nous le savons tous, c'est l'amour qui rend ces plaisirs ravissants ; or, l'amour ne se plaît guère à loger dans le cœur des tyrans. Parce qu'il se nourrit d'éspérance, les plaisirs toujours prêts ne sont point de son goût ; et, comme on ne prendrait aucun plaisir

à boire si l'on n'avait soif, qui ne connaît point l'amour ne connaît pas non plus ce que ses jouissances ont de plus doux. » Ainsi parla Hiéron.

« Que dis-tu, Hiéron ? lui répliqua Simonide en souriant. A t'entendre, l'âme des tyrans est inaccessible à l'amour des garçons : et d'où vient donc que tu aimes ce beau Daïloque ?

— Ah ! Simonide, reprit Hiéron, ce que je désire le plus en lui n'est pas, je te jure, ce que je puis obtenir aisément, mais ce qu'un tyran peut à peine se procurer. J'aime Daïloque, parce qu'il est certaines faveurs que l'homme, par la force de son penchant, est forcé à exiger d'un bel objet ; mais ce que j'attends de lui, je voudrais que son amitié me l'accordât : car, de le lui ravir, je me crois moins capable d'en former le dessein que de me faire du mal à moi-même. Prendre quelque chose à son ennemi malgré lui, c'est, je pense, le plus grand des plaisirs. Quant aux faveurs d'un objet aimé, les plus douces, à mon avis, sont celles qu'il nous accorde volontairement. Quelle douceur dans les regards de l'objet qui nous paye de retour ! Dans ses demandes, dans ses réponses, même dans son dépit et ses emportements, quelle douceur et quels charmes ! Mais jouir par force de ce qu'on aime, c'est, à mon sens, agir plutôt en pirate qu'en amant. Le pirate trouve du moins quelque plaisir dans le gain qu'il fait, dans le dommage qu'il cause à son ennemi ; mais se plaire à tourmenter la personne qu'on aime, la traiter en ennemie par amitié, l'inquiéter par ses familiarités, quoi de plus cruel et de plus odieux ! Qu'un particulier vous accorde ses faveurs, elles sont un gage certain d'amitié, parce qu'on sait qu'il donne sans contrainte ; au lieu qu'un tyran n'est jamais en droit de se croire véritablement aimé. Nous n'ignorons point que ceux qui se soumettent par crainte prennent, autant qu'ils le peuvent, les dehors du véritable amour : personne ne tend plus de piéges aux tyrans que ceux qui feignent de les aimer avec le plus de sincérité. »

CHAPITRE II.

« Mais, reprit Simonide, ce que tu dis là est peu de chose, selon moi : je connais bien des gens d'un très-grand mérite

qui savent se retrancher sur les plaisirs de la table, et même s'abstenir de ceux de l'amour. Mais voici en quoi vous l'emportez sur les particuliers : vous formez de grands projets que vous exécutez promptement; vous avez en abondance tout ce qu'il y a d'excellent, vous possédez les meilleurs chevaux, les plus belles armes, les plus riches parures pour vos femmes, de magnifiques palais décorés des meubles les plus précieux; vous avez des serviteurs en plus grand nombre et des plus habiles; enfin, vous pouvez, mieux que personne, vous venger de vos ennemis et faire du bien à vos amis.

— Que la tyrannie, Simonide, impose au vulgaire, je ne m'en étonne pas : car c'est surtout par les yeux que le vulgaire juge du bonheur et de la misère d'autrui. En effet, elle étale et présente à tous les regards des biens que l'on croit d'un grand prix; tandis qu'elle renferme ses peines au fond de l'âme, où résident en effet le bonheur et le malheur des hommes. Que ce soit là un mystère pour la multitude, je n'en suis pas surpris, comme je viens de le dire. Mais je ne puis assez m'étonner que vous soyez dans la même ignorance, vous autres qui avez la réputation de voir la plupart des objets plus par les yeux de l'esprit que par les sens. Pour moi, Simonide, je te l'assure d'après ma propre expérience, les tyrans ont la moindre portion des plus grands biens, et la plus large part des plus grands maux. Si la paix, par exemple, est un bienfait pour les peuples, les tyrans en jouissent peu; et si la guerre est un fléau, ne pèse-t-il pas sur les tyrans? Les particuliers, à moins que leur pays ne soit en guerre, peuvent aller librement où ils veulent, sans craindre qu'on leur ôte la vie. Mais les tyrans sont partout en pays ennemi : aussi jugent-ils nécessaire d'aller armés eux-mêmes et toujours escortés. D'ailleurs, les particuliers vont-ils à la guerre, ils ne sont pas plutôt de retour chez eux qu'ils se croient à l'abri du péril. Au contraire, les tyrans revenus dans le siége de leur empire savent que c'est alors surtout qu'ils sont environnés de plus d'ennemis. Une ville est-elle assiégée par un ennemi supérieur, les citoyens qui la défendent pensent être en danger tandis qu'ils sont hors de leurs murailles; mais, retranchés dans leurs fortifications, ils se croient tous en sûreté. Pour le tyran, bien loin de trouver un abri lorsqu'il rentre dans son palais, c'est là surtout qu'il croit avoir plus besoin de se tenir sur ses gardes.

« A la faveur des alliances et de la paix, les particuliers voient cesser le fléau de la guerre ; mais existe-il une véritable paix entre un tyran et ceux qui vivent sous sa domination? Jamais tyran se reposa-t-il sur la foi des traités? Les villes libres et les tyrans font quelquefois la guerre aux peuples qu'ils ont subjugués; et tous les maux qui résultent de ces guerres, le tyran les éprouve comme les villes. Les uns et les autres sont obligés de prendre les armes, de se tenir sur leurs gardes, de braver les dangers; et, s'ils viennent à être battus, leur déroute les jette également dans la consternation. Jusque-là, même condition de part et d'autre : mais les avantages dont jouissent des républiques en guerre contre d'autres républiques, les tyrans les connaissent-ils? Que les soldats citoyens aient l'avantage sur l'ennemi dans un combat, il est difficile d'exprimer le plaisir qu'ils goûtent à le mettre en fuite, à le poursuivre, à le tailler en pièces; comme ils s'enorgueillissent de ces exploits, comme ils sont rayonnants de gloire, comme ils se réjouissent, dans la pensée qu'ils ont ainsi accru les forces de la république! Chacun d'eux, à l'entendre, a ouvert d'excellents avis; il est rare d'en trouver qui n'exagèrent pas leurs prouesses, qui ne se glorifient d'avoir tué un nombre considérable d'ennemis; tant une grande victoire leur paraît honorable!

« Mais le tyran, quand il vient à soupçonner et à découvrir qu'en effet on conspire contre lui, il sait très-bien que les arrêts de mort qu'il va rendre, loin d'augmenter le nombre de ses sujets, vont le diminuer: il ne peut donc ni se réjouir ni se glorifier d'une telle action; au contraire il atténue, autant qu'il peut, ce qu'il vient de faire; et, dans le temps même qu'il agit ainsi, il déclare, pour sa justification, qu'il ne se reproche aucune injustice : tant il est vrai qu'il ne voit lui-même rien d'honorable dans sa conduite! Après la mort de ceux qu'il a craints, loin d'être plus tranquille, il est plus défiant que jamais. C'est ainsi que le tyran passe sa vie dans une guerre continuelle, comme j'en donne la preuve par ma propre expérience. »

CHAPITRE III.

« Considère maintenant de quelle amitié jouissent les tyrans; mais d'abord examinons si l'amitié est un grand

bienfait pour l'homme. Dès qu'un homme est aimé, ses amis sont charmés de le voir et de lui faire du bien : absent, ils souhaitent avec ardeur sa présence ; revient-il, avec quelle allégresse ils l'accueillent ! Son bonheur les réjouit : ils se réunissent pour le secourir dans l'infortune.

« Les républiques elles-mêmes n'ignorent pas que, de tous les biens, l'amitié est le plus grand et le plus doux. Aussi plusieurs d'entre elles laissent tuer impunément les adultères parce qu'on juge qu'ils pervertissent l'affection d'une femme pour son mari. En effet, qu'une femme ait eu un commerce fortuit avec un autre homme, son mari ne l'en estimera pas moins, s'il s'imagine que leur amitié n'a reçu aucune atteinte. Pour moi, je regarde comme un si grand bien d'être aimé, qu'à mon avis, qui possède ce trésor est par ceta même béni des dieux et des hommes. Mais ce bien si précieux, personne n'en jouit moins que les tyrans : c'est une vérité, Simonide, que je puis te démontrer aisément, si tu le souhaites.

« Entre les amitiés les plus stables, on compte celles des pères pour leurs enfants, des enfants pour leur père, des frères pour leurs frères, des femmes pour leurs mari, des amants pour eux. Réfléchis, Simonide, tu trouveras des particuliers qui s'aimèrent d'une amitié tendre ; tandis que parmi les tyrans, ici le père tue son fils, là le fils arrache la vie à son père ; plus loin, des frères s'entre-tuent pour un trône ; ailleurs, leurs femmes, leurs favoris les égorgent ! Si donc ceux que la nature et les lois obligent le plus fortement à aimer les tyrans les haïssent à ce point, quelle apparence que d'autres les chérissent ?

CHAPITRE IV.

« Autre considération. Celui qui n'inspira jamais la confiance n'est-il pas privé d'un grand bien ? Quel plaisir, en effet, goûter sans elle dans les amoureux ébats ? Sans la confiance, l'homme vivra-t-il heureux avec sa femme ? Comment le serviteur plaira-t-il, si l'on se défie de lui ? Or, personne ne jouit moins qu'un tyran de l'avantage de se fier à autrui, puisque les boissons et les mets qu'on lui présente lui sont toujours suspects, et que, avant d'en offrir les

prémices aux dieux, il en fait faire l'essai, de peur que le poison ne soit mêlé à ses aliments.

« Un bien des plus précieux pour les autres hommes, c'est la patrie : car les citoyens d'une même ville se gardent les uns les autres, sans solde, contre les esclaves ; ils se gardent contre les scélérats, afin que nul d'eux ne périsse de mort violente. Et l'on a poussé si loin la précaution, qu'en plusieurs lieux la loi ordonne de réputer impur tout homme qui converse avec un homicide. Ainsi, chaque citoyen vit en sûreté sous la protection de sa patrie. Mais c'est encore ici tout le contraire à l'égard des tyrans. Bien loin que les villes vengent la mort d'un tyran, elles défèrent de grands honneurs à ceux qui lui ont ôté la vie ; et, loin de leur interdire l'usage des choses sacrées, comme meurtriers des particuliers, elles leur élèvent des statues dans les temples.

« Du reste, Simonide, si tu te figures qu'un tyran est d'autant plus satisfait qu'il possède plus de biens que les particuliers, tu es dans l'erreur. Les athlètes ne s'applaudissent pas d'avoir vaincu ceux qui n'entendent rien aux exercices du corps, quoiqu'ils soient sensiblement affligés s'ils viennent à être terrassés par un de leurs rivaux : de même un tyran ne se réjouit point de ce qu'il est plus riche que ces particuliers, mais il s'afflige de voir d'autres plus opulents que lui : car alors il les considère comme de vrais antagonistes.

« D'ailleurs les désirs d'un tyran ne sont pas satisfaits plus promptement que ceux de l'homme privé. Ce qu'un particulier désire, c'est ou une maison, ou une terre, ou un esclave. Mais les tyrans convoitent des villes, de vastes pays, des ports, des places fortes : objets qu'on acquiert avec beaucoup plus de peine et de danger que les premiers. Il est encore certain que tu ne trouveras point autant de pauvres parmi les particuliers que parmi les tyrans. Car ce qui est beaucoup, ce qui suffit, ne se détermine point par la quantité des choses qu'on possède, mais par l'usage qu'on en fait ; et, selon cette idée, *beaucoup* c'est ce qui est au delà de ce qui suffit, et *peu*, ce qui est en deçà. Or un tyran, avec des revenus beaucoup plus amples que ceux d'un particulier, est moins capable que lui de faire les dépenses nécessaires. Celui-ci peut diminuer sa dépense lorsqu'il lui plaît, mais un tyran ne saurait le faire ; car, comme

ses dépenses les plus considérables et les plus nécessaires sont employées à l'entretien de ceux qui veillent pour la sûreté de sa vie, il semble qu'il ne puisse en retrancher sans se perdre. Pourquoi, d'ailleurs, regarderait-on en pitié comme pauvres ceux qui peuvent, par des voies légitimes, pourvoir à leurs besoins? Le moyen, au contraire, de ne pas réputer pauvres et malheureux ceux que leur indigence contraint de recourir à des actions injustes et déshonnêtes! Et qui ne sait que les tyrans sont forcés de piller et les dieux et les hommes, parce qu'ils ont toujours besoin d'argent pour subvenir à d'inévitables dépenses? En paix comme en guerre, ils sont forcés de nourrir des troupes, ou ils sont perdus.

CHAPITRE V.

« Voici encore, Simonide, un grand malheur pour les tyrans. Ils connaissent aussi bien que les particuliers les hommes distingués, habiles, justes; mais, au lieu de les révérer, ils les redoutent : les braves pourraient tenter quelque projet hardi pour la liberté ; les habiles, former des complots; les justes, s'élever au pouvoir par la volonté du peuple. Après s'en être, par crainte, défaits secrètement, que leur reste-t-il à employer? des scélérats, des débauchés et des esclaves. Les scélérats ont leur confiance, parce que les gens de cette trempe craignent, comme les tyrans, que les villes devenues libres ne les rangent à leur devoir; les débauchés, à cause de la licence qui leur est présentement laissée ; les esclaves, parce qu'ils ne font aucun cas de la liberté. Pour moi, je regarde comme une calamité, pour qui connaît des hommes vertueux, d'être forcé d'en employer d'autres.

« D'ailleurs le tyran est obligé de ménager la ville qu'il tient sous son empire, parce qu'il ne peut se conserver ni être heureux sans elle; et cependant le désir de maintenir son autorité le force à en inculper les habitants. Il ne se plaît point à leur inspirer une humeur guerrière, ni à les munir de bonnes armes : il n'est jamais plus satisfait que lorsqu'il élève des étrangers au-dessus des citoyens; et c'est à ceux-là qu'il confie la garde de sa personne. Lors même

que des années fertiles répandent partout l'abondance, le tyran ne prend point de part à la joie publique : car il s'imagine que les peuples sont d'autant plus soumis qu'ils sont plus pressés par le besoin.

CHAPITRE VI.

« Je veux, mon cher Simonide, exposer à tes yeux les plaisirs que je goûtais simple particulier, plaisirs dont je me sens privé depuis que je suis tyran. Alors, je vivais avec mes égaux, content d'eux, comme ils l'étaient de moi; je demeurais avec moi-même, lorsque je souhaitais le repos; je buvais avec mes amis, jusqu'à oublier tous les chagrins de la vie, jusqu'à noyer, pour ainsi dire, mon esprit dans la joie, par le chant, par la danse, par les joyeux propos, aussi longtemps que moi et mes amis le désirions. Mais, à présent que j'ai des esclaves au lieu d'amis, je ne connais plus personne qui se plaise avec moi; je suis privé du charme de converser avec ceux qui m'entourent, parce que je ne reconnais en eux aucune affection sincère pour moi : je me garde de la débauche et du sommeil comme d'un piége. Or, craindre la foule et la solitude, aimer à se voir gardé et redouter ses propres gardes, ne vouloir pas qu'ils soient sans armes et trembler de les voir armés, quelle déplorable condition! De plus, se fier à des étrangers plutôt qu'à des citoyens, à des Barbares plutôt qu'à des Grecs; souhaiter d'être servi par des hommes libres, être forcé de rendre libres des esclaves, tout cela ne t'annonce-t-il pas une âme éperdue, subjuguée par la peur? Or certainement, Simonide, non-seulement la peur répand la tristesse dans l'âme, mais, compagne importune de tous nos plaisirs, elle en corrompt la douceur. Si tu as quelque expérience dans l'art de la guerre, si jamais tu as campé près des phalanges ennemies, rappelle-toi quel goût tu trouvais à tes aliments, de quel sommeil tu jouissais : telle était ton inquiétude, telle et plus grande encore est celle que les rois éprouvent; ce n'est pas en face seulement, mais de toutes parts, qu'ils croient voir des ennemis.

— Quelques-unes de ces réflexions, reprit Simonide, me paraissent exagérées. La guerre est en effet une chosere-



doutable ; néanmoins, lorsque nous autres particuliers sommes en campagne, l'on n'a pas plutôt placé des gardes à la tête du camp, que nous mangeons et dormons tranquillement.

— Sans doute, répondit Hiéron : car, comme les lois surveillent ces mêmes gardes, ils craignent pour eux aussi bien que pour vous. Mais le tyran n'a pour gardes que de vils satellites qu'il tient à ses gages comme des mercenaires. Quoi qu'on fasse pour les rendre fidèles, il est bien plus difficile de trouver de la fidélité chez un seul de ces gens-là que parmi beaucoup d'ouvriers, quelque profession qu'ils exercent ; et cela surtout parce que de tels gardes ne faisant leur office que pour de l'argent, ils peuvent, en peu de temps, en recevoir bien plus pour tuer le tyran qu'ils n'en reçoivent du tyran pour de longs services.

« Quant à la faculté que tu nous envies de faire du bien à nos amis et de réduire nos ennemis, combien tu es dans l'erreur, Simonide ! Comment, je te prie, nous imaginerions-nous faire du bien à nos amis, lorsque nous savons que celui à qui nous donnons le plus trouve le plus de plaisir à fuir notre présence ? car personne ne compte pour sien ce qu'il a reçu d'un tyran, à moins qu'il ne soit hors de sa domination. Et comment peux-tu dire que c'est surtout au tyran qu'il appartient de dompter ses ennemis, puisqu'il sait fort bien que tous ses sujets le haïssent ? Il ne peut ni les tuer tous, ni les emprisonner tous ; car sur qui régnerait-il ? Quoiqu'il sache qu'ils sont ses ennemis, il est obligé en même temps de se garder d'eux et de les employer.

« Sache encore, Simonide, qu'à l'égard des citoyens que nous redoutons, nous souffrons également de les voir vivre et de leur ôter la vie. Il en est d'eux comme d'un bon cheval dont on craint la fougue : on serait fâché de le tuer à cause de ses bonnes qualités, et l'on aurait de la peine à le monter, de peur qu'il ne fasse quelque écart dangereux dans un moment critique. On en peut dire autant de toute autre chose dont la possession est à la fois incommode et utile : on la possède avec peine ; on est fâché de s'en défaire. »

CHAPITRE VII.

« Il me semble, reprit Simonide, frappé des réflexions d'Hiéron, que l'honneur est quelque chose d'important, puisque le désir d'être honoré fait endurer tous les travaux, braver tous les dangers. En effet, malgré tant d'incommodités que tu dis inséparables de la tyrannie, vous vous précipitez vers elle afin d'être honorés, afin que vos ordres s'exécutent sans résistance, que tout le monde ait les yeux fixés, sur vous, qu'on se lève à votre abord, qu'on vous laisse le passage libre, et que tous ceux qui vous environnent vous rendent hommage par leurs paroles et leurs actions : car voilà les déférences que l'on témoigne et aux tyrans et à ceux qu'on révère.

« Pour moi, Hiéron, je pense que c'est surtout le désir de l'estime qui distingue l'homme du reste des animaux. Les sensations agréables produites par le manger, le boire, le sommeil et le plaisir de l'amour, paraissent communes à tous les êtres ; mais le désir d'être honoré n'existe ni dans les brutes ni dans tous les hommes : de sorte que ceux qui sont naturellement sensibles à l'honneur et à la gloire diffèrent le plus des bêtes et passent pour véritablement hommes. C'est donc avec raison que vous supportez patiemment toutes les incommodités de la grandeur, vous que les respects distinguent du reste des humains ; et, en effet, de tous les plaisirs, en est-il qui rapproche plus de la Divinité que celui qu'on goûte au sein des honneurs ?

— Tous les honneurs qu'on rend aux rois, Simonide, me paraissent ressembler aux plaisirs qu'ils trouvent dans les jouissances de l'amour. Nous avons reconnu qu'il n'y avait de charmes ni dans les complaisances serviles, ni dans les faveurs arrachées ; l'hommage de la crainte ne nous flatte pas davantage. Quelle apparence, en effet, que des hommes qui se lèvent par force de leur siége à l'arrivée de leur supérieur, ou qui lui laissent un libre passage, en usent ainsi dans le dessein d'honorer l'injustice ! Le vulgaire prodigue ses largesses à ceux qu'il hait, dans le temps surtout qu'il les redoute le plus ; mais tout cela tient de la servitude, et le véritable respect dérive d'une source différente. Lorsque

les hommes jugent un homme capable de les servir ; que, dans l'attente de ses bienfaits, ils se font un plaisir de célébrer ses louanges ; lorsqu'ils le considèrent chacun comme leur bienfaiteur ; qu'ils lui cèdent volontairement le pas ; que, dès qu'il paraît, ils se lèvent, non par crainte, mais par affection ; lorsqu'à cause de sa vertu et de sa bienfaisance, qui n'a pour objet que le bien public, ils lui défèrent des couronnes et s'empressent à lui faire des présents, c'est alors, à mon avis, que ceux qui donnent ces marques de respect honorent véritablement, et que celui qu'ils en jugent digne est réellement honoré. Pour moi, j'estime heureux tout homme qui jouit de cette considération ; je vois qu'au lieu de lui tendre des piéges, on écarte de lui le malheur ; il coule des jours heureux, que ne troublent ni l'envie, ni la crainte, ni le péril. Le tyran, au contraire, sache-le, Simonde, passe les jours et les nuits dans les tortures, comme si tous les hommes l'avaient condamné à la mort pour son injustice.

— Mais, Hiéron, si la tyrannie est en effet une chose si misérable, et que tu en sois convaincu, d'où vient que tu ne te délivres pas d'un si grand mal ? Cependant, ni toi ni quelque autre que ce soit n'a jamais renoncé volontairement à la tyrannie, dès qu'une fois il en a pris possession.

— Et c'est parce qu'il est impossible de s'en défaire qu'elle est un fléau. Le moyen qu'un tyran trouve assez de richesses pour restituer ce qu'il a ravi, dédommager ceux qu'il a chargés de fers, rendre la vie à tant de gens qu'il a mis à mort ! En vérité, Simonide, s'il est avantageux à qui que ce soit de se pendre, je trouve, moi, que c'est surtout au tyran qu'il est utile d'en venir là, puisque lui seul ne gagne ni à garder une mauvaise chose, ni à s'en défaire. »

CHAPITRE VIII.

« A présent, dit Simonide reprenant la parole, je ne suis point surpris que tu juges si désavantageusement de la tyrannie, puisque, désirant d'être aimé des hommes, tu la crois un obstacle à l'accomplissement de tes vœux. Je crois cependant pouvoir te démontrer que l'autorité suprême n'ôte pas le moyen de se faire aimer ; qu'elle a même, à cet égard, de grands avantages sur la condition privée. Je

n'insisterai point sur ce qu'un tyran, ayant plus de pouvoir que les particuliers, est par cela même en état d'obliger par des services plus considérables. Mais, en supposant que l'homme privé et le tyran fassent les mêmes choses, considère toi-même lequel des deux oblige le plus. Et pour commencer par des choses de peu d'importance : qu'un tyran et un particulier viennent à jeter les yeux sur quelqu'un, qu'ils lui parlent d'une manière affectueuse, lequel des deux crois-tu qu'il écoute avec plus de plaisir ? Que l'un et l'autre lui donnent des louanges, quelles louanges le toucheront plus sensiblement, à ton avis ? Que l'un et l'autre l'invitent après avoir sacrifié, auquel des deux juges-tu qu'il se croira plus obligé de cet honneur ? Qu'ils lui rendent tous deux de pareils services lorsqu'il est malade, n'est-il pas évident que ce sont les services du plus puissant qui causent le plus de joie ? Qu'ils donnent tous les deux des choses d'un prix égal, n'est-il pas évident encore que les faveurs entières du particulier ne font pas tant d'impression qu'une demi-faveur présentée par un souverain ? Je crois d'ailleurs qu'il y a un caractère de respect, une certaine grâce que les dieux ont comme attachée à la personne d'un tyran : l'homme devient plus beau, nous le regardons avec plus d'admiration, quand il a le commandement en main, que lorsqu'il est homme privé ; et il est certain que nous trouvons bien plus de charmes à converser avec nos supérieurs qu'avec nos égaux.

« Pour les beaux garçons, qui t'ont fourni un des arguments les plus forts contre la tyrannie, ils ne sont nullement choqués de la vieillesse du prince ; et la réputation de ceux qu'il honore de sa familiarité n'en souffre en aucune manière, car ce qui leur donne le plus de lustre, c'est l'honneur même qu'il leur fait. Tout ce qu'il y a de révoltant dans ce commerce disparaît ; dès lors la beauté se montre avec un nouvel éclat. Comme donc, par des services égaux, vous obligez bien plus, pourquoi ne seriez-vous pas beaucoup plus aimés que les particuliers, puisque vous avez beaucoup plus de moyens d'être utiles aux hommes, et de faire de plus grandes libéralités ?

— C'est, reprit Hiéron, parce que nous sommes, bien plus que les particuliers, contraints à des choses qui nous rendent odieux. Il faut que nous levions des impôts pour suf-



fire aux dépenses urgentes ; que nous forcions de garder ce qui a besoin d'être gardé : que nous punissions l'injustice, que nous réprimions l'insolence; que, lorsque l'occasion se présente de faire une expédition par mer ou par terre, nous évitions de la confier à des lâches. De plus, un tyran n'a-t-il pas besoin de troupes soudoyées ? charge insupportable à des citoyens ; car ils pensent que les tyrans entretiennent ces troupes, non pour le maintien du droit de tous, mais dans des vues ambitieuses. »

CHAPITRE IX.

Pour répondre à cette sortie, Simonide reprit : « Tous ces soins sont indispensables; mais, si je ne me trompe, il en est qui attirent la haine, et d'autres qui produisent un effet contraire. Un moyen de gagner les cœurs, c'est d'enseigner la vertu, de louer et d'honorer celui qui la pratique le mieux : mais on se rend nécessairement odieux en invectivant ceux qui font mal, en les contraignant, en les châtiant par des amendes ou des punitions. Je serais donc d'avis que, lorsqu'il faut employer des moyens de rigueur, un prince en laissât l'exécution à d'autres, et qu'à l'égard des récompenses, il les distribuât lui-même. Qu'il soit très à propos d'en user ainsi, c'est ce que démontre l'expérience.

« Par exemple, lorsqu'on fait entrer en lice des chœurs de musiciens, le magistrat propose des prix ; mais il charge les choréges de convoquer les chœurs, et d'autres d'instruire et de soumettre à la règle ceux qui s'en écartent. Par là, tout ce qui est agréable, le magistrat l'exécute lui-même ; ce qui ne l'est pas s'exécute par d'autres. Pourquoi ne pourrait-on pas conduire les affaires civiles de la même manière ? Toutes les cités sont divisées en tribus, en centuries, en compagnies; chacun de ces corps a ses chefs. Or, si l'on établissait, comme pour les chœurs de musique, des prix pour ceux qui seraient les mieux armés, qui montreraient le plus d'adresse dans les exercices à pied ou à cheval, de valeur dans les combats, de loyauté dans les relations, n'est-il pas présumable qu'ils se pénétreraient d'une noble émulation, qu'ils se passionneraient pour leurs devoirs? Avides de gloire, ils se prêteraient à toutes les impulsions ;

ils seraient plus prompts à contribuer pour les besoins publics.

« Un des plus grands avantages, mais qu'on n'a point coutume de faire valoir par des motifs d'émulation, l'agriculture fleurirait beaucoup plus, si l'on établissait des prix aux champs ou dans les villages, pour ceux qui cultiveraient le mieux la terre. Alors les citoyens qui s'y livreraient avec ardeur feraient de grands profits, les revenus de l'État augmenteraient, la tempérance se trouverait unie à l'amour du travail ; sans compter que les gens laborieux sont naturellement moins enclins au mal.

« D'ailleurs, comme le négoce enrichit un État, si l'on honorait ceux qui s'y attachent le plus, le nombre des marchands augmenterait à proportion; et si des distinctions étaient accordées à ceux qui trouveraient, sans nuire à personne, quelque nouveau moyen d'accroître les revenus publics, bien des gens tourneraient leurs vues de ce côté. En un mot, s'il paraissait qu'à tous égards on ne laissât point sans honneur quiconque inventerait quelque chose d'utile, quantité de personnes aimeraient à s'en faire une étude : et lorsque plusieurs sont occupés à la recherche des choses utiles, nécessairement on obtient un plus grand nombre de découvertes. Crains-tu, Hiéron, que ces prix n'exigent trop de dépense ? Considère qu'il n'est rien qui coûte moins que ce que l'on gagne par cette voie. Vois ces courses de chevaux, ces exercices gymniques, ces combats des chœurs : pour des prix de peu de valeur, quelle dépense, quelle activité, quelle application ! »

CHAPITRE X.

« Ce que tu dis, Simonide, est raisonnable. Mais m'apprendras-tu à éviter la haine que m'attirent les troupes soldées? ou crois-tu qu'un prince qui aura gagné le cœur de ses sujets n'ait plus besoin de gardes?

— Certes, il en aura besoin ; car je sais qu'il en est de certains hommes comme des chevaux : plus ils ont en abondance tout ce qui leur est nécessaire, plus ils sont fougueux. Rien ne tient mieux en respect ces sortes de gens que la crainte des soldats. Quant aux citoyens vertueux, tu ne saurais, ce me semble, les obliger plus utilement que par



le moyen de ces mêmes troupes. Tu entretiens des soldats afin qu'ils veillent à la conservation de ta personne : mais, comme bien des maîtres ont été tués par leurs esclaves, avant tout enjoins à tes soldats, à titre de gardes de tes concitoyens, de les secourir tous, dès qu'ils les verront menacés. Comme il est notoire qu'il y a aussi des scélérats répandus dans les villes, que tes militaires aient ordre de tenir l'œil sur eux, et les citoyens sentiront toute l'utilité qu'ils en tirent.

« Tes soldats pourraient, en outre, procurer sûreté et tranquillité aux cultivateurs, aux bergers, aux troupeaux, à ceux qui travaillent à la campagnê pour eux-mêmes, comme à ceux qui font valoir tes biens. Ils peuvent encore, en gardant certains postes avantageux, procurer aux citoyens le loisir de vaquer tranquillement à leurs affaires particulières. D'ailleurs, qui peut mieux pressentir ou empêcher les soudaines et secrètes irruptions des ennemis, que des gens toujours sous les armes, et qui ne font qu'un même corps ? Qu'y a-t-il de plus avantageux aux citoyens, en temps de guerre, que des troupes soudoyées qui soient prêtes les premières à soutenir les fatigues, à braver les dangers, à veiller pour le bien public ?

« Enfin, les villes voisines ne désireront-elles pas la paix avec un État qui a toujours des soldats sur pied ? car c'est surtout par un corps de troupes réglées qu'on peut défendre les terres de ses amis et ruiner celles de ses ennemis. Or, si les citoyens sont une fois convaincus que ces troupes ne causent aucun dommage à ceux qui ne font aucun tort, qu'elles s'opposent au contraire aux entreprises des scélérats, qu'elles défendent les opprimés, qu'elles veillent et s'exposent pour la sûreté publique, comment pourraient-ils ne pas contribuer avec plaisir à leur solde ? On sait qu'en particulier les citoyens entretiennent eux-mêmes des gardes pour des objets moins importants. »

CHAPITRE XI.

« Tu dois encore, Hiéron, ne pas faire difficulté d'employer au bien public une partie de tes propres revenus. Pour moi, j'estime que les dépenses qu'un tyran fait pour

le public sont beaucoup plus utiles que celles qu'il fait pour lui-même. Entrons dans le détail : crois-tu qu'il te serait plus honorable de bâtir à grands frais un palais magnifique que de fortifier ta ville de murailles, de l'orner de temples, de portiques, de places publiques, et d'y construire un bon port? Paré d'armes formidables, paraîtras-tu plus redoutable à tes ennemis que si toute la ville était elle-même bien armée? Comment crois-tu pouvoir grossir tes revenus? sera-ce en ne faisant valoir que ce qui t'appartient en propre, ou en trouvant l'art de faire valoir le bien de tous les citoyens?

« Une des occupations les plus éclatantes et les plus nobles, selon l'opinion générale, c'est celle de nourrir des chevaux pour la course des chars. Mais si tu en entretiens seul plus que le reste des Grecs, et que tu en envoies un plus grand nombre qu'eux tous aux exercices publics, crois-tu rendre par là ton nom plus illustre que si la plupart des citoyens nourrissaient des chevaux pour ces jeux, et allaient y disputer le prix? Une victoire dans les combats des chars vaut-elle celle que tu remporterais à rendre heureuse la ville dont tu es maître? Pour moi, je pense qu'il ne sied pas bien à un tyran d'entrer en concurrence avec des particuliers : vainqueur, loin de t'admirer, on te hait comme un homme dont le faste dévore la substance de plusieurs familles; et, vaincu, tu es l'objet de la risée publique.

« Crois-moi, Hiéron ; entre en lice avec d'autres gouverneurs de cités; rends la tienne la plus heureuse de toutes, et tu remporteras la victoire dans le plus illustre et le plus honorable des combats. Maître un instant du cœur de tes sujets (et c'est le but auquel tu aspires), ta victoire ne serait pas préconisée par un seul héraut; tous les hommes s'accorderaient à célébrer tes vertus. Alors, environné de tous les respects des particuliers, des villes entières même te chériraient; on t'admirerait non-seulement dans l'enceinte de ton palais, mais encore en public. A l'abri de toute crainte, tu pourrais aller partout où t'attirerait le désir de voir des choses rares, ou même satisfaire ta curiosité en restant où tu es : car tu aurais toujours autour de toi une foule de gens dont les uns seraient tout prêts à étaler à tes yeux ce qu'ils auraient découvert de plus utile, de meilleur, de plus beau, et les autres brûleraient de te servir. Tous ceux qui jouiraient de ta présence te seraient

dévoués, les absents désireraient te voir; de sorte que tu serais non-seulement aimé, mais tendrement chéri. Pour les beaux garçons, loin de les solliciter, tu aurais à souffrir leurs sollicitations. Tu ne craindrais point, mais tout le monde craindrait pour toi. Tes sujets seraient soumis à tes volontés ; tu les verrais tous veiller d'eux-mêmes sur tes jours : si quelque danger menaçait l'État, ils ne te seconderaient pas seulement, ils courraient au-devant du péril, ils te feraient un rempart de leurs corps. Comblé de présents, tu ne manquerais pas d'amis à qui en faire part : tous se réjouiraient de ta prospérité, tous combattraient pour tes intérêts particuliers comme pour les leurs, et toutes leurs richesses composeraient tes trésors.

« Courage donc, Hiéron : enrichis tes amis, tu t'enrichiras toi-même. Augmente la puissance de ton pays, et gagne-lui des alliés ; par là, tu deviendras toi-même plus puissant. Regarde ta patrie comme ta maison, les citoyens comme autant d'amis, tes amis comme tes enfants, comme ta propre vie. Tâche de les vaincre tous par des bienfaits : supérieur à tes amis par tes bons offices, quels ennemis te résisteraient ? Enfin, Hiéron, sache que, si telle est ta conduite, tu jouiras du plus beau, du plus précieux des biens, puisqu'au sein du bonheur, tu n'auras plus d'envieux. »

FIN.



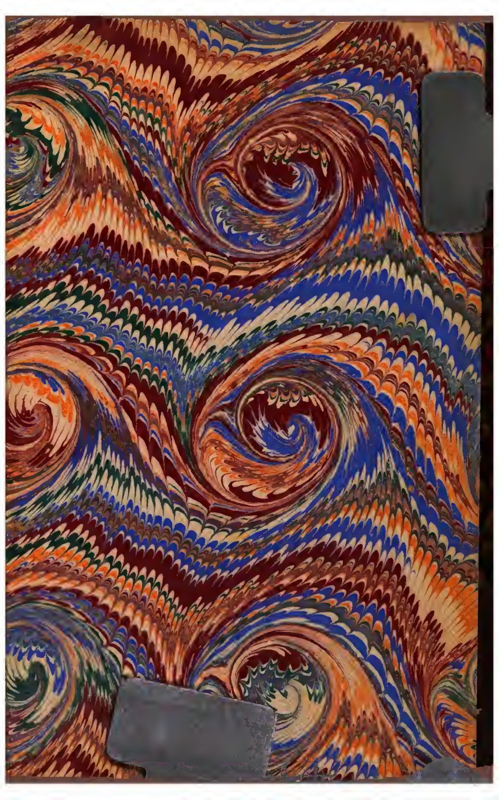
TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ FILS.






BIBLIOTECA